La premiere et seconde partie des Erreurs populaires : touchant la medecine & le regime de santé / par Laur. Joubert. Avec plusieurs autres petits traitez, lesquels sont specifiez en la page suyvante.

Contributors

Joubert, Laurent, 1529-1583.
Joubert, Isaac.

Publication/Creation

Rouen : Chez Raphael du Petit Val, libraire & imprimeur du Roy à l'ange Raphaël, 1601.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/h9z84c6h

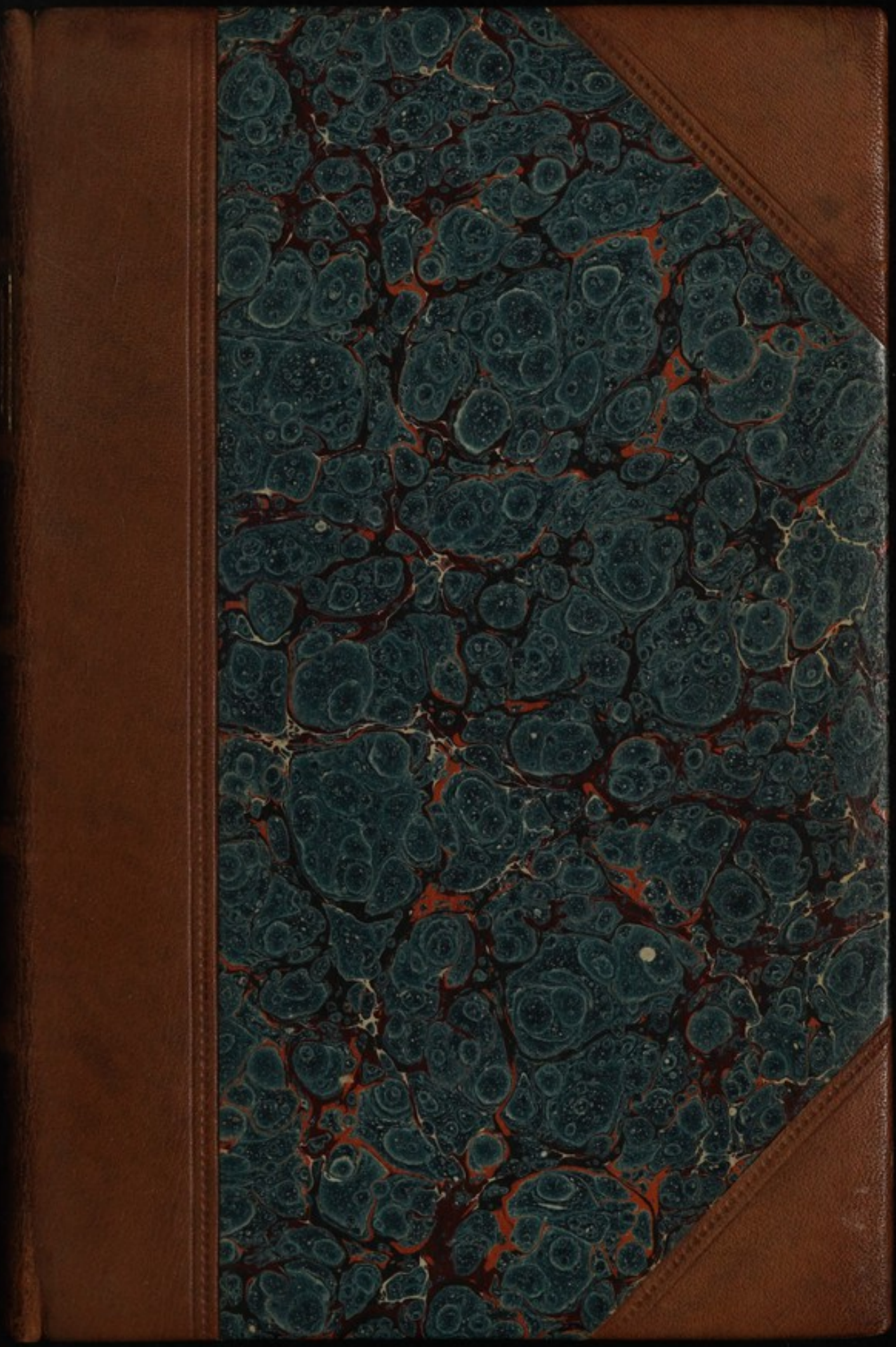
License and attribution

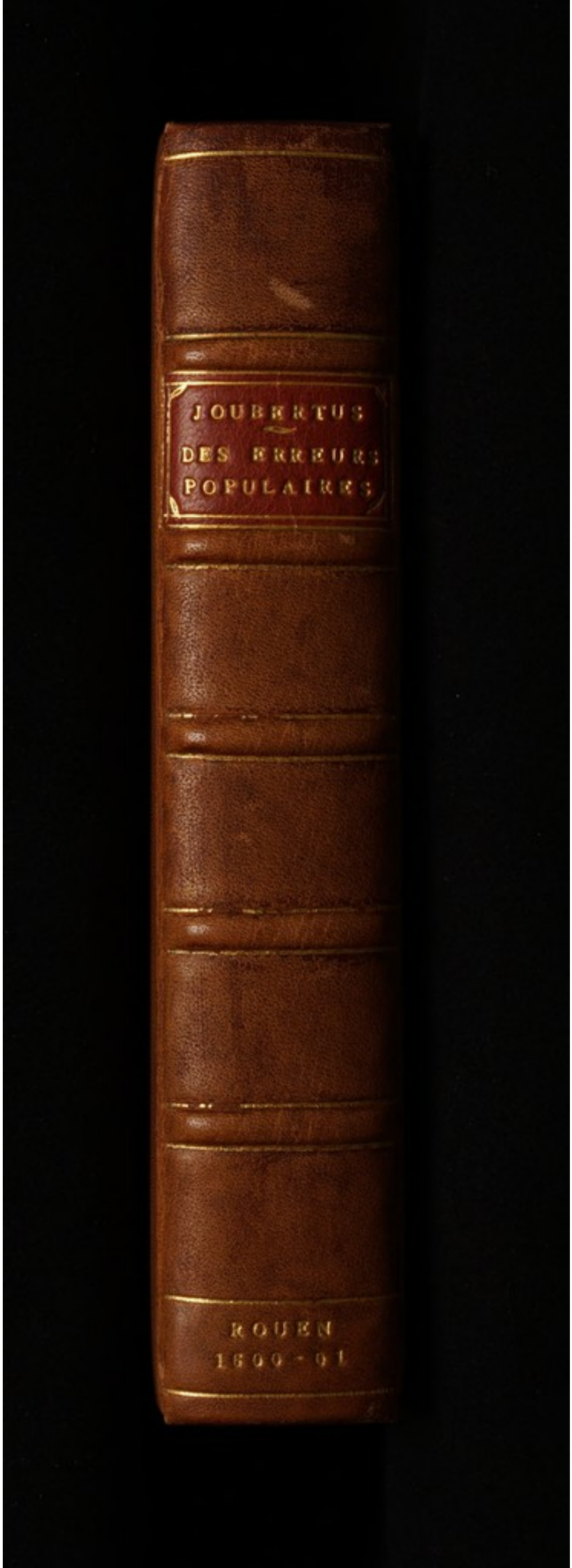
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org




JOUBERTUS
DES ERREURS
POPULAIRES
ROUEN
1600-01





7356/A

JOUBERT (Laurent)

Geo: gal ryan
L. 10.

LA PREMIERE ET SECONDE PARTIE DES ERREVRS POPVlaires, touchant la Medecine & le regime de santé.

PAR

M. LAVR. IOVBERT, CONSEILler & Medecin ordinaire du Roy de France & de Nauarre, premier Docteur Regent, Chancelier & Iuge de l'Vniuersité en Medecine de Montpellier.

Auec plusieurs autres petits traitez, lesquels sont specifiez en la page suyuante.



MIDDLE TEMPLE

A ROVEN,
Chez RAPHAEL DV PETIT VAL, Libraire & Imprimeur du Roy à l'Ange Raphaël.

1601.

51

350843

ORDRE DE TOVT L'OEVVRE,

outre la premiere & seconde partie des Erreurs populaires, y est

Vn meslange & ramas d'autres propos vulgaires, & Erreurs populaires, tant de luy que de ses amis.

Explication de quelques Phrases & mots touchant aucunes maladies.

Remedes Metaphoriques & extrauagans.

Remedes superstitieux, ou vains & ceremonieux.

Propos fabuleux de la Vipere, du Bieure, de la Salamandre, & de l'Ours.

Deux Paradoxes de luy mesme, traduits par Isaac son fils.

Question vulgaire, quel langage parleroit vn enfant qui n'auroit iamais ouy parler.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

A TRES-HAVTE, TRES EXCELLENTE ET STVDIEVSE *Princesse, Marguerite de France, tres-illustre Royne de Nauarre, fille, sœur & femme de Roy.*

Laurent Ioubert, son tres-humble & tres affectionné seruiteur, Salut.

MADAME, *il y a vn grand different entre les Princes de Philosophie, Platon & Aristote, sur la condition de l'ame raisonnable: qu'ils accordent facilement estre celeste, diuine, & immortelle, separable du corps: mais Platon veut, qu'elle soit d'elle mesme sçauante de toutes choses, lesquelles s'effacent de sa memoire & s'oublient, à l'instant qu'elle est submergee, & comme embourbee en nostre corps humide & mol. Puis à mesure que le corps se desseiche petit à petit, l'ame redeuenant aussi plus nette & reluisante, se ramentoit, & recognoit toutes choses de peu à peu, comme s'il les apprenoit de nouueau. Car de la sentence de Platon, ce que nous disons Apprendre, n'est qu'vn Ressouuenir. Au contraire*

Aristote affirme, nostre ame venir au corps ignorante de tout, mais capable & tresprompte à conceuoir toutes choses : estant icelle vn esprit actuellement simple, & toutes choses en puissance. Il la compare à vn tableau poly, auquel n'y a rien depeint ou graué, prest à receuoir toutes couleurs & figures que lon voudra. Ceste aduis a eu plus grand suitte, que le premier: & est tenu pour veritable, de ceux qui philosophent le mieux. Car si on deuenoit sçauant, par la seule exiccation du corps, il s'ensuyuroit, qu'on n'auroit besoin de doctrine, & que l'erreur n'auroit aucun lieu en l'ame (pourueu que les sens exterieurs fussent entiers & sains) qui sont deux conclusions notoirement absurdes. Car quant à la doctrine ou enseignement, quel besoin en auroit-on, si l'ame d'elle mesme deuient, ou redeuient sçauante ? Et s'il ne tient que à la superflue humidité du corps, qu'elle ne sçache tout, quoy qu'on luy puisse demonstrer, elle ne comprendra ou retiendra aucune chose : & faut auoir la patience, que en s'essuyant, elle se ramentoiue les choses oubliees. Tellement que la doctrine seroit en vain, totalement inutile, sinon comme pour remettre en chemin celuy qui seroit esgaré : quand apres l'exiccation du corps, l'ame seroit neantmoins comme esperdue, en continuant son oubly. Mais encor faudroit-il, que tous ceux de mesme aage & complexion, fussent esgalement sçauans, puis qu'ils seroyent esgallement dessechez, & leur ame demouillee de mesme. Quant à l'erreur, quel lieu peut-il auoir en l'ame, si elle sçait tout, pourueu que les sens exterieurs ne l'abusent, en luy repre-

sentant vne chose pour autre? Elle pourroit bien ignorer ce, qu'elle n'auroit encores descouuert ou recognu: mais ce n'est pas errer. Car aumoins, ce qu'elle sçauroit, comme tout sçauoir est veritable, seroit vray. Or les erreurs & fausses opinions sont si vulgaires & communes en l'ame, que rien plus. Il faut donc qu'elles viennent d'ailleurs, & s'insinuent de par dehors, sçauoir est, de mauuaise doctrine & fausse persuasion. Bien est vray, que l'ame se peut forger (comme elle fait en la pluspart des hommes) des erreurs & mensonges, s'abusant elle mesme: & c'est par ignorance. Car voulant raisonner ou discourir sur quelque chose, où il faut plusieurs considerations, l'ame ignorant quelqu'vne d'icelles, & n'estant bien seure des autres, elle fait vn mauuais syllogisme & conclusion fausse: à laquelle neantmoins elle se plaist & arreste par ignorance, ne sçachant discerner le faux du vray. Ainsi s'engendre vn erreur: qui est autant ou plus tenant en l'ame du presomptueux, mere de telle opinion, que l'erreur persuadé d'vne fausse doctrine, en l'ame du facil croyant, sans discours ou difficulté.

Voila, MADAME, la source des erreurs: que monstre bien, l'ame estre de soy ignorante, & simplement capable de tout ce qu'on y veut peindre & grauer, soit bien, soit mal, vray ou faux. Car comme l'eau insipide, reçoit indifferemment toutes saueurs, & la laine blanche toutes couleurs, ainsi nous pouuons façonner l'ame de toutes qualitez, & bien heureuse celle, qui rencontre de fort bons mai-

stres sur tout à la premiere erudition, afin qu'elle ne soit grauee, teinte, abreuuee ou parfumee de mauuais traits, couleurs, humeurs, ou senteurs, fausses, corrompues, & vicieuses dés le commencement. Car il est trop difficile, sinon impossible, d'effacer, reparer, ou reformer les mauuaises opinions figurees & empreintes en vn corps mollet, qui les reçoit fort auant: comme aussi de changer le lustre, teint, & couleur à imprimez aux contenances & maintiens, corriger les humeurs engendrez de pernicieuse nourriture, d'où procedent semblables mœurs, & de là semblables actions, qui comme meschantes odeurs, offencent le nez, & le cerueau des mieux sensez: odeurs inemendables, sans refondre tout l'humeur, qui engendre la vapeur si odieuse & detestable.

MADAME, ie laisse pour le present à messieurs les Theologiens, l'institution de l'ame en la foy Chrestienne, pour la luy engrauer bien auant, la teindre de pieté, l'abreuuer de saine doctrine, & la parfumer des odeurs aggreables à Dieu, & profitables au prochain: qui sont vie sainte & exemplaire, conforme à la doctrine, & procedant de pieté, ayant sa force en la foy hautement imprimee. Ie me tiens à ce qui est de ma vocation c'est d'auoir soin du corps humain, pour le conseruer en santé, & l'y remettre quand en est decheu: le tout moyennant la grace du Seigneur tout puissant, qui a creé de terre la medecine, & institué le Medecin, pour la necessité de l'homme. En laquelle vocation, i'ay de lõg temps: (au moins depuis vingtcinq ans en çà) trauaillé à faire deux

profits : l'vn d'instituer la ieunesse en ladite science, tant par escrit que doctrine verbale, sincerement & diligemment, luy donnant les premiers traits, l'abreuuant de bons preceptes, l'esleuant aux plus secrets remedes, l'exerçant en dispute & en practique. L'autre d'estaindre & aneantir plusieurs fausses opinions, & les erreurs (engeance d'ignorance) qui ont longuement eu valeur & vogue en la Medecine, Chirurgie, & Apothicairerie : ie dis, entre les professeurs de ces trois parties de nostre art. Dequoy s'ensuyuent plusieurs abus & nullitez. Mais cela est fort peu, au prix des Erreurs populaires au faict de la Medecine, & regime de santé, où elles sont tant espaisses, grossieres & lourdes, pour la pluspart, que elles meritent plus risee, que reprehension. Toutesfois, parce qu'il y en a de fort preiudiciables à la vie des hommes, il me semble qu'on ne les doit mespriser, ou dissimuler : ains remonstrer au vulgaire ignorant, en quoy & comment il s'abuse & foruoye, le remettãt en vn meilleur chemin. Car il ne le fait malicieusement, ou en intention de nuire, ains pour le mieux (ce luy semble) ensuyuant son erreur. C'est le deuoir des Medecins de luy dissuader ces fausses opinions & procedures, & l'instruire de faire mieux ce que luy concerne : comme de seruir & garder les malades, leur assistant fidellement, soubs la conduite & gouuernement des doctes Medecins. Aussi faut-il, que d'où est venu le mal, procede le remede. Le mal (c'est a dire, l'Erreur, engendré en l'ame du peuple ignorant) est venu de ce qu'il a ouy dire, ou veu faire

aux Medecins, lesquels il veut contrefaire, sans aucun fondement. Car ignorant plusieurs & diuerses considerations requises, il fait son discours, & syllogisant mal, il se forge de fausses conclusions & erreurs, qu'il tient pour choses vrayes, tirees (comme il cuide) & confirmees de l'experience. Voila vn mal tresdangereux, duquel les Medecins en sont cause, pour auoir trop diuulgué & communiqué leurs reigles & ordonnances, que le vulgaire prend cruement, & n'en sçait disposer bien à propos. C'est donc aux Medecins de remedier à ce mal: à la gueriſon duquel ie me suis peiné assez longuement, le remonstrant à plusieurs: mais cela n'a gueres serui: d'autant que la plusspart, est incapable de raison & discours. Dont en fin ie me suis resolu de remonstrer au peuple ainst desuoyé, ses erreurs par escrit: & de prendre vniuge, qui ne luy soit aucunement suspect, & neantmoins capable d'en iuger, & condamner tels abus. Car si les Medecins iugent, de ce que les Medecins reprouuent, ce seroit la mesme chanson. Il vaut mieux que ce soit vne autre personne, d'vn bon sens naturel, d'vne grand' viuacité d'esprit, & sain iugement, qui n'ait aucun interest au different, & moins aucune passion qui le transporte, à iuger autrement que la raison humaine peut dicter, ayant d'entendement, discours & iugement par dessus le vulgaire, pour sonder & peser les raisons que ie deduiray amplement.

OR apres auoir longuement pensé qui pourroit estre ce iuge, de l'excellence de Vostre Maiesté, MADAME

m'a semblé la plus propre, qui soit pour le iourd'huy au monde : tant pour les rares vertus que chacun y admire, l'esprit plus que Angelique, le iugement exquis, l'honneste curiosité, & desir studieux de sçauoir toutes choses, que aussi pour auoir bon loisir de vaquer à vn tel passe-temps, qui luy seruira de grande recreation quelques heures du iour, à entendre & examiner les raisons, que i'y deduits contre le populaire, pour renuerser ses erreurs. Ie craindrois toutesfois les langues venimeuses des enuieux, qui pourront trouuer mal seant, que ie propose à V.M. vn tel subiet, duquel ie suis contraint en quelques endroits tenir des propos qui semblent trop sales & charnels: mais sçachant qu'on peut honnestement parler, comme ie faits de toutes actions naturelles, non moins que de toutes parties du corps humain les plus secrettes & cachees, que les yeux chastes ne craignent point de voir en public par les anatomies : me souuenant aussi de ce que raconte Dion de la tres-vertueuse Princesse Linie Romaine, femme de l'Empereur Auguste, laquelle sauua la vie à des hommes qu'on alloit mettre à mort, parce qu'ils s'estoient rencontrez deuant elle tous nuds, disant que pour le regard des femmes pudiques, ceux-là ne differoient en rien des statuës: i'ay estimé muni de telles raisons, comme bons defensifs, que la poison des mesdisans ne me peut nuire en cest endroit.

MADAME ie remets toutes les qualitez & procedures deuant les yeux de V.M. en les intitulant Erreurs, quoy qu'y ait des propositions bonnes &

veritables, tenues du populaire, mais il se faut en leur intelligence. Aussi en toute l'œuure il y a plus d'erreurs corrigés, que d'autre matiere. Or c'est la façon des escriuains, de faire l'inscription de ce qui est le plus, & de plus d'importance, ainsi que vostre diuin esprit sçaura bien discerner, ie m'en asseure, suppliant tres-humblement V.M. de prendre en bonne part, & accepter d'vn front serain ce, que luy presente en grand deuotion, pour le salut public, priant Dieu qui la conserue, & accomplisse en elle ses saintes benedictions. De la Cour du Roy vostre mary, & mon tres-honoré Seigneur. Ce premier iour de l'an 1578.

DIVISION DE LA PREMIERE PARTIE EN ses Liures & Chapitres.

De la Medecine & des Medecins.

LIVRE I.

EXcellence de l'art de medecine, par dessus tous les arts humains. Chap. 1

S'il est possible par la medecine d'allonger la vie des hommes. Chap. 2

Contre ceux qui ont opinion, que les medecins prolongent les maux, & ne font qu'abuser le monde. Chap 3

Que ce n'est peché, ou mal fait d'appeler des Medecins, & vser des medecines, quand on est malade. Chap. 4

De l'ingratitude des malades enuers les medecins. Chap. 5

Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opinion, que les derniers remedes ont tout l'honneur, & heureux le Medecin qui vient à la declination du mal. Chap. 6

Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins, par le succez, qui est souuent deu à l'heur, plus qu'au sçauoir. Chap. 7

Contre ceux ausquels tout est suspect, & calomnient les Medecins, de la pluspart des accidens qui suruiennent és maladies. Chap. 8

Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens. Chap. 9

Que ce n'est le profit du malade, d'auoir plusieurs Medecins d'ordinaire, mais qu'vn medecin doit estre fort assidu. Chap. 10

Contre ceux qui se plaignent de la courte visitation de quelques Medecins. Chap. 11

De combien sert la confiance du malade au medecin. Chap. 12

Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ils ordonnent. Chap. 13
De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin, ou remede, sinon contre les douleurs. Chap. 14
Que les suiets à maladies, sont suiets à la medecine, les autres non. Chap. 15
Que ceux qui sçauent quelque peu de la medecine, sont plus mal aupres des malades, que ceux qui ne sçauent rien du tout. Chap. 16

De la Conception & Generation.
Liure deuxiéme.

Si vne femme peut concenoir, sans auoir eu ses fleurs. Chap. 1
S'il est possible, qu'vne fille conçoyue à neuf, ou à dix ans. Chap. 2
Sçauoir-mon si les taches rouges, que les enfans portent de leur naissance, sont de la conception, & s'il est possible, qu'vne femme conçoiue durant qu'elle a ses fleurs. Chap. 3
Pourquoy est ce, que la femme conceuant à la fin de ses fleurs, ou tost apres, volontiers deuient grosse d'vn fils: & celle qui sur le retour, d'vne fille. Chap. 4
Contre ceux qui conseillent de cognoistre la femme durant ses fleurs, pour ne faillir de l'engroisser. Chap. 5
Contre ceux qui ne cessent d'embrasser, pour auoir des enfans, & les autres qui le font peu souuent, afin d'en auoir moins. Chap. 6
Qu'il ne faut cognoistre la femme auant dormir, & que pource les trauailleurs en sont moins goutteux, & ont plus d'enfans. Chap. 7
Comment se doit entendre, qu'vne heure plustost ou plus tard, fait qu'on engendre fils ou fille. Chap. 8
S'il est vray, qu'vn homme vieux ne puisse engendrer des fils. Chap. 9
Pourquoy dit-on, que l'homme peut engendrer, tant qu'il peut leuer vn quarton de son, & s'il est vray que ceux qui ont les yeux enfoncez, ont esté engendrez d'vn vieillard. Chap. 10

Abus des femmes, qui se baignent toutes pour engroisser, & de celles qui auec cinq cens diuers remedes n'y peuuent aduenir. Chap. 11
Sçauoir mon, si vn ladre confirmé, ou vn verolé, peut engendrer des enfans sains. Chap. 12

De la Groisse. Liure III.

Comment se peut faire, que d'vne ventree la femme porte neuf enfans. Chap. 1
Si vne femme peut porter plus de neuf mois, & comment il faut entendre le terme de la groisse. Chap. 2
Qu'il n'est possible de cognoistre asseurément par les vrines, si vne femme est grosse, & quels sont les vrais signes de la groisse. Chap. 3
S'il y a certaine cognoissance, que le fruict soit masle ou femelle, & qu'il n'y en ait qu'vn, ou deux. Chap. 4
Que c'est vn grand abus de mespriser les maux qui aduiennent à raison de la groisse. Chap 5
Pourquoy dit-on, que qui refuse quelque chose à vne femme grosse, vn orgeol luy naist en l'œil. Chap. 6
Pourquoy conseille-on à la femme grosse, de mettre la main à son derriere, s'elle ne peut soudain estre satisfaite de son appetit. Chap. 7
Des femmes qui mangent à force codignac durant leur groisse pour faire que l'enfant ait bon esprit, & des raisins de panse, à ce qu'il ait meilleure veuë. Chap. 8
S'il est vray que le premier morceau que mange la femme enceinte, va à son enfant. Chap. 9

De l'Enfantement & Gesine. Liure quatriéme.

Que l'oz bertrand ne s'ouure point pour donner passage à l'enfant. Chap. 1
S'il est bon de faire asseoir la femme sur le cul d'vn chauderon

chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bonnet de son mary, pour auoir meilleure deliurance, & quels sont les meilleurs moyens d'accoucher. Chap. 2
Que les matrones faillent grandement, de n'appeler les Medecins à l'enfantemẽt, auortissement & autres maux peculiers de femmes, & que mesmes les sages femmes doyuent estre enseignees des Medecins. Chap. 3
De faire bonne mesure aux garçons & non aux filles, & comment il faut gouuerner la vedille, & si celle des filles sert à leur faire des amoureux. Chap. 4
S'il est vray, qu'on puisse cognoistre aux nœuds des cordes de l'arriere faix, combien d'enfans aura la femme qui accouche. Chap. 5
Des enfans qui naissent vestus, s'ils sont plus heureux que les autres, & si leur chemise preserue de danger, ceux qui en portent. Chap. 6
Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines du lict. Chap. 7
S'il est vray que la femme accouchante en pleine Lune fera depuis vn fils, & si en nouuelle, vn fille. Chap. 8
De l'huile d'amandres douces, auec du succre candi, qu'aucunes femmes boiuent dés aussi tost qu'elles ont enfanté, & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos. Chap. 9
Qu'on nourrist trop les accouchees, disant que la matrice est vuide, & qu'il la faut remplir. Chap. 10
S'il est vray qu'vne accouchee puisse pisser le laict. Chap. 11
Pourquoy est-ce, que du premier enfant communément on a moins de tranchees. Chap. 12

Du laict, & de la nourriture des enfans.
Liure cinquiéme.

Exhortation à toutes meres de nourrir leurs enfans. Chap. 1
Quand est bon le laict d'vne accouchee, combien d'heures doit estre vn enfant sans tetter, & qu'est-ce qu'on luy doit dõner premierement. Chap. 2
Qu'vne pucelle peut auoir du laict en quantité notable. Chap. 3

S'il y a certaine cognoissance du pucellage d'vne fille. Chap. 4
D'ou vient le consentement des mammelles, & de la matrice qu'on void si euident. Chap.5
Pourquoy est-ce que le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à nourrir vne fille, & au contraire. Chap.6
Superstitieuse & fausse opinion des femmes, qui croyent le laict tarir à celles de qui on chauffe le laict. Chap.7
Qu'il ne faut endurcir les tettes, pour euiter les tendrieres. Chap.8
De muer l'enfant à toute heure qu'il est ord, & s'il doit auoir certaines heures à tetter. Chap.9
Contre ceux qui trouuent bon, que les enfans crient & pleurent. Chap.10
Qui doit plus longuement tetter, vn fils, ou vne fille, & combien le chacun. Chapitre onziéme.

A MONSIEVR IOVBERT SVR SON OEVVRE DES ERREVRS populaires.

SONNET.

DIVIN esprit qui aux plus serieuses
Vas mariant les choses de plaisir:
Et vas tirant ce profit, du loisir
Des actions qu'as le moins ennuyeuses.
Qui ne dira tes heures bien-heureuses,
Tes iours, tes ans? Et esmeu d'vn desir
Tousiours d'apprendre, accourra te choisir
Second OEdippe és choses plus noüeuses?
Le ciel iré encontre nos pechez,
Tenoit malin, ces beaux secrets cachez
Dedans l'obscur du temps qui tout consume:
Sans de IOVBERT l'esprit noble & gentil,
Qui du sçauoir de son docte fusil,
Ce feu caché à nostre siecle allume.

SAL. CERTON. CHATILLONOIS.

PREMIER LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVchant la Medecine & les Medecins.

Excellence de l'art de Medecine, par dessus tous les arts humains.

CHAPITRE PREMIER.

NOVS entendons les arts humains, tant liberaux que mechaniques, tous ceux que l'homme inspiré de Dieu a inuenté pour sa necessité, commodité, ou recreation, entre lesquels est aussi la Medecine, pratique de la Philosophie naturelle sur le corps humain, pour lequel tous arts mechaniques sont inuentez, comme les arts liberaux pour l'exercice de son esprit. Nous exceptons seulement de toutes les professions de l'homme, la sacree science de Theologie : laquelle n'entendons venir en ceste comparaison, quand nous exaltons la Medecine par dessus tous les arts humains. Car elle n'est art, ni science humaine, ains science purement diuine, non inuentee des hommes, ains infuse de Dieu, concernant les ames, & non les corps, eternelle, infaillible, immuable: ayant pour obiet ou subiet le Dieu tout

puissant, createur du monde, qui l'a fait de rien pour le seruice de l'homme. Auquel nous considerons l'ame raisonnable, le corps, & les biens, qu'il luy sont dõnez pour l'entretien de sa vie. La Theologie a le soin principal de l'ame: & apres elle, la Philosophie morale. La Iurisprudence, retrainte aux loix humaines, traitte des biens & appartenances de l'homme, rendant à chacun le sien. Entre deux est la medecine, conseruant le corps en santé, chassant les maladies, & preseruant de mort, autant que Dieu le permet. Donc si l'excellence des professions est estimee des subiets, comme elle doit estre, la medecine tiendra le second lieu. Car l'ame est plus que le corps, & le corps, que le vestement. Ie ne veux ici conteſter auec messieurs les magistrats, qui ont puissance sur les corps humains, tant de la vie, que de la mort: car leur puissance, n'est que declaration de l'absolution ou punition à mort, selon le demerite. Et quant à l'absolution, si c'est pour grace, comme peut le seul prince & souuerain magistrat, c'est de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la science des loix, comm'est l'autre qui declare l'innocence du preuenu & accusé. Ce que n'est proprement sauuer ou donner la vie, d'autant que l'accusé ne meritoit la mort. Et quant à la puissance de faire mourir, ce n'est pas louange, au moins qu'on doiue comparer à la puissance de sauuer la vie: comme fait le Medecin (moyennant la grace de Dieu) à plusieurs qui sont attains de maladie mortelle, & qui mourroient sans doute, s'ils n'estoient secourus. Or si cela est faisable, ou non, & que par l'art de medecine on puisse prolonger la vie, ie le deduiray amplement au chapitre suyuant. Ie veux ici monstrer comm'en passant, l'excellence de l'homme, pour confirmer l'excellence de l'art qui est dedié à sa conseruation. La principale dignité de l'homme, est en ce que Dieu l'a daigné de son image & semblance, luy donnant vne ame immortelle, capable de la diuinité: puis de ce qu'il luy a soumis toutes choses pour sa neceſſité, commodité,

& recreation: ayant fait pour son seruice le ciel, la terre, & tout ce qui est en iceux. Car Dieu n'a besoin d'aucune chose qu'il ait faite: tout est pour nostre vsage, dont il est aisé à comprendre, que l'homme est plus digne & excellent que tout le monde. Aussi de vray le ciel & la terre, qui ont eu commencement, finiront: enuieillissans comme vn habillement, l'homme ne finira iamais, ains changera de condition, de mortel deuenant immortel, quelque temps apres que l'ame aura fait diuorce auec son corps, le reprenant plus glorieux qu'auparauant, & d'vne trempe qui ne sera plus subiette à corruption. Puis donc que l'homme est la chose plus digne qui soit au monde, la science ordonnee pour sa personne est la plus excellente de toutes, apres celle qui concerne proprement son createur. Car l'homme est la plus digne creature de toutes: & par consequent, l'art ou science, qui le maintient en vie & santé, est le plus excellent de tous les arts humains.

Voila vn fort argument de la preeminence & dignité de la Medecine, suyuant l'excellence du suiet qu'elle traitte. I'en veux toucher quelques autres, qui sont semblablement à sa recommandation, comme est son ancienneté, necessité, & vtilité, ensemble l'autorité de ceux, qui l'ont fort prisee & reueree pour les mesmes raisons. Quant à l'ancienneté, nul ne doute qu'elle ne soit dés la transgression d'Adam, aussi tost qu'il eut peché, & par ce deuenu suiet à maladie. Son Medecin estoit luy-mesme, à qui Dieu auoit donné cognoissance de la vertu de toutes choses, les luy faisant nommer selon leurs proprietez. Les histoires prophanes attribuent l'inuention de la Medecine, au Dieu Appollo, qui est le Soleil: signifians que de luy procede la vertu des plantes, & autres Medicamens que la terre produit. Dont ils font qu'Æsculape, le premier qui a fait profession de cest art, fut son fils, pere de Machaon & Podalyre, Medecins vulneraires (autrement dits Chirur-

giens) qui furent en la guerre de Troye: de laquelle l'hiſtoire eſt des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté eſt vne des conditions qui recommande quelque choſe, pourueu qu'elle ait eſté continuee. Car ſi elle n'eſtoit vtile ou neceſſaire, elle pourroit tantoſt finir. Mais on void que iuſques à preſent on a bien entretenu la Medecine, meſmes touſiours en l'augmentant, ornant, & enrichiſſant d'auantage: & ce par l'induſtrie des plus grands perſonnages qui ait eſté, non ſeulement Philoſophes de profeſſion, ains auſſi Roys, Princes, & autres de grand valeur: ainſi que teſmoignent les hiſtoires, & ce qu'ils nous ont laiſsé de leurs labeurs. Vray eſt que les Romains s'en ſont paſſez enuiron ſix cens ans, en ayans horreur, pour la cruauté de quelques Chirurgiens venus de Grece, nation à eux fort ſuſpecte. Mais depuis en çà, les Medecins ont eſté bien honorez, reſpectez & entretenus à Rome, tenus au ranc des nobles & cheualiers. Touchant à la neceſſité, elle eſt ſi notoire que rien plus. Mais il ſemble que cela diminue l'excellence de l'art, puis qu'il n'eſt expetible ou deſirable de ſoy, ains pour le beſoin. Tout ainſi que en Philoſophie morale, on eſtime plus ce qui eſt deſirable de ſoy, comme auoir des enfans, que le deſirable pour autre reſpect: comme auoir des biens pour ſes enfans. Ainſi la Medecine, n'eſtant deſirable de ſoy, comme eſt la muſique, ains pour la neceſſité, elle en ſemble moins louable: tout ainſi que les arts mechaniques, deſquels on ne ſe peut paſſer. Toutesfois c'eſt au contraire, que tant plus neceſſaire eſt la Medecine, tant plus elle eſt à deſirer: & l'excellence de ſon effect, la rend treſ-excellete. Et à cecy reuient l'vtilité qui tant la recommande. Car comm'ainſi ſoit, qu'il n'y ait rien plus agreable au monde que la ſanté, ne plus deſirable que longue vie: la Medecine pourueyant à l'vn & à l'autre, eſt la plus vtile au contentement des hommes, que nulle autre ſcience humaine. Car par le contraire, qui n'a ſanté eſt inutile au monde: & celuy qui dure peu, y apporte peu de profit. Or comme dit le

Pli. li. 28 chap. 1.

pere d'eloquence, nous ne sommes naiz pour nous tãt seulement, ains nos parens, alliez & amis, nostre patrie, voire tout l'vniuers, requierent de nous quelque emolument & commodité.

Reste à confirmer toutes ces raisons par l'authorité des grands, qui ont fort estimé & exalté la Medecine, & ses professeurs, la recommandant infiniement par leurs escrits. A ce faire ie me contenteray de l'exhortation qu'en fait l'Ecclesiastique, & de la remonstrance de nostre bon pere Hippocras. Lequel ne doit estre suspect à la matiere, pour auoir esté Medecin: car il ne fut onc mercenaire, ne au seruice de personne, ains libre & tresliberal de sa profession. Et ce fut luy, qui premier separa la Medecine de la Philosophie. Car anciennement il n'y auoit point qui fussent Medecins à part, ains les Philosophes contemployent les maladies & leurs remedes, parmy les choses naturelles, pour leur vsage principalement, comme tesmoigne Celse: en ayans besoin sur tous, à cause de la foiblesse de leurs corps, abbatus de continuelles cogitations & veillez. Hippocras donc fut le premier qui separa ceste art de la Philosophie, & en fit profession publique, comme depuis firent Diocle, Praxagore, Chrisippe, Herophile & Erasistrate ses successeurs: qui en fin departirent la Medecine en trois, pour mieux accommoder les malades, remettant aux mechaniques l'operatiõ manuelle, dite Chirurgie, & la preparation des medicamens, qu'on nomme Pharmacie ou Apothicairie, ainsi qu'on les voit exercer encor pour le iourd'huy. Mais c'est par gens mercenaires pour la plus part, desquels le tesmoignage en recommandation de l'art de Medecine, ne pourroit ici auoir lieu: non pas mesmes celuy de Galien, d'autant qu'il a esté des premiers asseruis. Dont ie me contenteray de ce que le grand pere en a escrit: apres que i'auray recité les paroles de l'Ecclesiastique. C'est la sapience de Iesus fils de Sirach qui escrit ainsi en son 38. chapitre: Honore le Medecin, de l'honneur qui luy appartient, »

An. proëmio li. 1.

„ pour le besoin que tu en as. Car le Seigneur l'a creé.
„ La gueriſon vient du Souuerain. Et le Medecin ſera
„ honoré meſmes des Roys. La ſcience du Medecin luy
„ fait hauſſer la teſte, & le rend admirable entre les
„ princes. Le Seigneur a creé les Medecins de la
„ terre, & l'homme prudent ne les deſdaigne point.
Exod. 15. „ L'eau n'a-elle pas receu douceur par le bois, pour fai-
„ re cognoiſtre ſa vertu à l'homme? Ainſi donc il a don-
„ né la ſcience aux hommes, pour eſtre glorifié en ſes
„ merueilles. Par icelles il guerit l'homme, & luy oſte
„ ſon affliction.

„ L'apothicaire fait des mixtions, & toutesfois ce
„ n'eſt pas luy qui acheue l'œuure. Car c'eſt de Dieu, que
„ vient la ſanté ſur toute la terre. Mon enfant quand tu
„ ſeras malade, ne ſois pareſſeux de prier Dieu, & il te
„ guerira. Reiette les offences, & ayes, les mains droi-
„ tes, & purge ton cœur de tout peché. Fais encenſe-
„ ment, & le memorial de pure farine, auec vne obla-
„ tion graſſe, car tu ne les donnes pas le premier. Puis
„ donne lieu au Medecin. Car le Seigneur l'a creé, &
„ qu'il ne bouge d'aupres de toy : car tu as affaire de
„ luy. Telle heure aduient qu'il y a bonne iſſuë en leurs
„ entrepriſes. Car auſſi eux prient le Seigneur, qu'il fa-
„ ce proſperer le ſoulagemẽt & la gueriſon, pour main-
„ tenir la vie. Ces diuines paroles cõcluent, & ſuffiſam-
„ ment, noſtre propos, de la dignité, excellence, neceſſi-
té, vtilité & prerogatiue des Medecins : condamnant
tous ceux qui ont à vil prix, & en eux meſpriſent la
grand' bonté de Dieu, qui a voulu donner aux hom-
mes vn tel ſoulagement. Oyons maintenant ce qu'en
dit Hippocras.

Le bon homme au liure de la Loy, ſe plaint deſia,
que meſme de ſon temps la Medecine eſtoit moins
„ priſee à cauſe des abus. Voyez ie vous prie ce que peut
„ eſtre auiourd'huy. L'art de Medecine (dit-il) eſt des
„ plus apparens de tous, mais par l'ignorance de ceux,
„ qui en vſent, & de ceux qui iugent de ſes profeſſeurs,
„ il eſt ià beaucoup deuancé de tous les autres arts. La

faute me ſemble proceder principalement de ce, que aux villes il n'y a aucune peine ordonnee à l'art de Medecine, comme aux autres, excepté les deſhõneurs. Mais cela ne pique aſſez les defaillans : leſquels ſont ſemblables aux perſonnages d'vne tragedie, qui ont la façon, le viſage, & l'habit de ceux qu'ils repreſentent & contrefont. Ainſi il y a pluſieurs Medecins de nom & reputation, mais peu de fait. Car il faut à celuy qui doit vrayement acquerir la cognoiſſance de Medecine, auoir ces ſix conditions: le naturel, la diſcipline, les bonnes mœurs, la doctrine dés ſon enfance, aymer la peine, & auoir le temps requis, &c. Auec ce il deuiendra bon Medecin, non ſeulement de nom, ains auſſi de fait. Mais l'ignorance, eſt vn mauuais treſor, vne mauuaiſe bague, à ceux qui l'ont, & vn ſonge ou reſuerie, &c. Pline pourſuit bien ce propos, taxãt le vulgaire, qui ne ſçait diſtinguer entre le bon & mauuais Medecin s'attendant à ceux qui ont plus de babil, qui ſe vantent, & qui font bonne mine. Il aduient (dit-il) à ce ſeul art, que l'on croit incontinent à quiconque ſe dit Medecin : iaçoit qu'il n'y ait en aucune menterie plus grãd danger. Toutesfois on ne s'en auiſe pas, tant eſt plaiſante à chacun la douceur d'eſperer bien pour ſoy. D'auantage il n'y a aucune loy qui puniſſe l'ignorance capitale, ou important de la vie des hommes, il n'y a aucune exemple de vengeance : ils apprennent à nos dangers, & font leurs eſpreuues en tuant les perſonnes : & au ſeul Medecin eſt grand' impunité, d'auoir tué vn homme. Qui plus eſt, ils entrent en reproche, & accuſent l'intemperance du malade, & de gayeté on condamne ceux qui ſont morts.

1. 2. 3. 4. 5. 6.

Liu. 26. chap.

I'ay penſé d'alleguer ces propos, afin qu'on entende, que ce n'eſt d'auiourd'huy, que pluſieurs ayans le maſque & apparence de Medecin, font pour leur abus, que la Medecine eſt moins priſee: tout ainſi que pluſieurs autres choſes, de ſoy bonnes ou neutres, ſont deſcriees & oyent mal, parce qu'aiſément on en abuſe. Et d'autãt que i'ay icy deſſus auancé, que par la Medecine

on peut allonger la vie qui eſt vn acte bien excellẽt, ie veux amplemẽt demonſtrer comment il ſe peut faire.

S'il eſt poſſible par la Medecine allonger la vie des hommes.

CHAP. II.

CESTE queſtion a touſiours ſemblé fort arduë, & a fort trauaillé les plus grands eſprits, comme celle qui eſtant cachee & couuerte aux plus profondes cachettes de Nature, donne treſgrand peine à quicõque s'ingere de la recercher. Les raiſons de ceux qui la debatent, ſont ſi nerueuſes d'vne part & d'autre, qu'à peine ſe peut-on reſoudre de ce qu'on en doit tenir. Car il y a pluſieurs argumens qui concluent, la vie de l'homme ne pouuoir eſtre prolongee par aucuns remedes & moyens de la Medecine. Au contraire les Medecins ſouſtiennent que cela eſt poſſible. Dont pour mieux expliquer le doute, ie ſouſtiẽdray premierement chacune des parties, & en fin, comme arbitre, i'en prononceray mon aduis.

Que le terme ſoit prefix à la vie de l'homme, & qu'il ne le puiſſe outrepaſſer par moyen que ce ſoit, nous auons en premier lieu ce qu'en dit le treſpatient Iob inflammé de l'eſprit de Dieu: Les iours de l'homme ſont cours, & le nõbre des mois riere toy ſeigneur: qui as donné des limites à la vie de l'homme, qu'il ne pourra outrepaſſer. Cela meſme affirme Ariſtote, au ſecond liure de la generation & corruption, diſant, Le temps & la vie de chaque choſe à ſon compte fini & determiné: car en toute choſe y a ordre: & tout temps & vie eſt meſuré de periode. Et au quatriéme de la generation des animaux: Il eſt raiſonnable (dit-il) qu'il y ait des periodes & ſaiſons, tant des groiſſes, que des generations & vies, qui ſoyent comptez par iours, mois, annees, ou autres temps qui ſont

Cha. 14.

Cha. 19.

descrits par ceux ci. Ce que expliquãt Auerrois, dit tout ce qui est, a necessairement vie determinee. Puis donc que toutes les œuures de nature, consistent necessairement d'vn certain ordre, tellement qu'elles ne peuuent estre autrement, ou estre euitees, & que l'art est de beaucoup inferieur en cela à Nature, ainsi que Galien dispute gentilement au liure de Marasme, on peut aisément conclurre, que la vie ne peut estre allongee par aucun artifice. A cela consent Auicenne, là où il cerche par expres, les causes de nostre mort ineuitable, disant: Et c'est la mort naturelle à chaque indiuidu, differente aux vns & aux autres selon leur premiere complexion, iusques au terme qu'ils ont en leur puissance, de conseruer leur naturelle humidité. Car tout a son terme prefix, qui est diuers és indiuidus, pour la diuersité des trempes. Et ce sont les termes naturels. Il y en a d'autres abregez, le tout suiuant la volonté de Dieu, &c. Si donc le terme de vie est prefix & assigné à vn chacun, par le mandement de Dieu, & son ordonnance (c'est Nature seruante à Dieu: sçauoir est, l'ordre estabi és choses de ce monde dés son commencemẽt) il ne peut estre outre-passé par aucun moyen d'homme, ains de la seule grace & volonté de Dieu tout puissant, comme au Roy Ezechias, auquel le Prophete Elie auoit signifié sa mort. Car veu sa repentance, la vie loy fut prolongee de quinze ans, par la misericorde de Dieu, qui aussi promet en sa loy, vie longue aux enfans qui honorent leurs pere & mere, & ne leurs sont ingrats.

Liu. 1. *tempt.* 1. 1. *doct.* 3. *chap.* 3. „ „ „ „ „ „

Liure 4. *des Roys. chap.* 20.

Maintenant voyons si contre ce qu'auons deduit, on peut estendre & prolonger les termes naturels de la vie, par les ordonnances & remedes de nostre art. Car il y a beaucoup de raisons qui persuadent, que nõ seulement l'ordre de nature, ains aussi nostre industrie, promet vie longue. Premierement les Astrologues l'affirment, là où ils traitent des elections, figures & images. Et cela est confirmé par l'experience du soin & diligence des Medecins enuers plusieurs per-

sonnes, lesquels s'aidans de leurs remedes & bon regime, se maintiénent en santé, & estans fort valetudinaires: durent long temps, qu'autrement mourroient bié ieunes, & ne paruiendroient à vieillesse. Platon & Aristote, autheurs graues & maieurs de toute exception, tesmoignent à ce propos qu'vn hõme de lettres, nõmé Herodique, le plus maladif qui fut de son temps, vesquit neantmoins cent ans, par grand artifice & exquise maniere de regime. Galien aussi en quelques endroits, confesse son infirmité naturelle: mais il dit l'auoir si bié corrigee, qu'à peine il fut iamais malade, au moins depuis qu'il s'adonna totallemẽt à exercer la Medecine: sinon qu'il fut atteint vne fois ou deux de fieure Ephemere (c'est à dire d'vn iour) seulement pour s'estre trauaillé peniblemẽt à pẽser ses amis. Et si nous croyõs quelques vns qui l'ont escrit, il vesquit sept vingts ans. Il n'est ià besoin de citer l'authorité de Plutarque, lequel remonstre plusieurs fort debiles & delicats auoir longuemẽt vescu par le moyen de nostre art, veu qu'on en void tous les iours beaucoup d'experiences. Et ne faut à ceux-ci opposer quelques intemperans & dissolus, qui ont touſiours mesprisé le bon regime: lesquels toutesfois sans aucun moyen de nostre art sont paruenus à grãd vieillesse & aage decrepit, car il est certain, que si telles personnes bien nees, & de bõne trẽpe, eussent vescu de reigle, & se fussent aidez de nos moyens en leurs neccessitez, ils eussent esté plus tard vieux, & plus long temps en vie. Ce qui est aisé à prouuer, de ce qu'on voit le plus souuent, aucuns mal sains ou de nature, ou par accident, qui neantmoins viuent plus longuement que les robustes & gaillars: d'autant que les robustes se confiãs trop en leur force, viuẽt desordõnément sans loy & sans regime, les autres sont sobres & cõtinens, abstenans des choses nuisantes, & obseruans certaine maniere de viure, par l'ordonnãce des Medecins, qui les fait viure plus longuement. Dont est venu le prouerbe, qu'vn pot cassé dure plus lõg temps que le neuf. Surquoy Galien dit tres-bien, qu'il est croyable,

Ceffius de val. pot. 66.

ceux viure moins qu'il ne leur eſt ordonné de Nature, leſquels ignorent ou meſpriſent la ſaine maniere de viure. Car la ſcience de Medecine pouruoyant à la ſanté & vie des hommes, a telle vertu, que ſi aucun meſpriſe temerairement ſes ordonnances, il vit non ſeulement en miſere, & toute ſoüilleure de maladies, ains auſſi retranche la longueur de ſa vie, & abrege les termes que nature luy auoit prefix, anticipant ſa mort & (comme on dit) ſe couppant la gorge: Sçauoir eſt, quand vſant de mauuais regime, il conſume ſon humeur radical pluſtoſt que ne luy eſtoit ordonné, ou ſuffoque & eſteint ſa chaleur naturelle, eſquelles choſes conſiſte la duration de ceſte vie. Or ſi c'eſt la loy & le naturel des contraires, qu'ils ſont dits d'vn meſme ſujet, & ſi l'vn eſt, l'autre doit eſtre auſſi: il faut neceſſairement, que ſi on peut accourcir la vie, on la peut auſſi prolonger: & puis qu'il eſt notoire, que la vie humaine peut eſtre abregee par diuerſes fautes & excez, on conclud aſſez de cela, qu'elle peut eſtre allongee par bon regime & ſage conduite. Car iaçoit qu'on ne puiſſe aucunement euiter les incommoditez qui dependent des principes de noſtre generation, comme l'effluxion & continuelle diſſipation de toute noſtre ſubſtance, qui eſt faite par la chaleur naturelle, dequoy procede la vieilleſſe, à cauſe de l'exceſſiue & ineuitable exſication: toutesfois cela peut eſtre retardé par noſtre art, & empeſché que le dernier iour ne vienne ſi toſt ne ſi haſtiuement. Et quoy, ne void-on pas quelques vns preſts à treſpaſſer: qui ſont retenus quelque temps en vie, en prenant vn peu de maluaiſie, d'eau de vie ou imperiale, de confection alkermes, ou autre choſe cordiale? Le periode & derniere ligne de vie ià prochaine, n'eſt elle differee par tels moyens à vne autre heure? Comme on dit auſſi du riant Democrite, qui eſtant prié de ſes domeſtiques à ce que la maiſon ne fut en dueil, durant les feſtes Theſmophories lors prochaines, d'allonger ſa vie durant ces feſtes, il le fit, moyen-

nant l'odeur du miel, ou (comme disent les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que nos Medecins remonstrent, qui a tres-grande apparence de verité.

Nous auons debatu les deux parties, par contraires sentences, & raisons: il faut maintenant appaiser le debat, & resoudre ce qu'en deuons tenir. Et afin que cela soit fait de plus grand artifice, il conuient ainsi distinguer les termes de la vie, que les vns sont sur-naturels, les autres naturels, & les autres accidentaires, lesquels on appelle acourcis ou abregez. Nous disons, estre sur-naturels, ceux que Dieu tout puissant a ordonné, & prefix à quelques vns de sa pure volonté: tels que nous ne pouuons instituer par aucun art ou conseil: comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordonna au premier aage du monde auant le deluge, pour la multiplication du genre humain, & mesmes à Noé, pour la restauration d'iceluy. Les naturels sont ceux, qui ont esté donnez à chacun, selon la diuerse trempe & bastiment diuers des principes & fondemens, forts ou debiles: à raison desquels les vns doiuent viure longuement, les autres peu de temps, selon l'ordre de nature: & ils atteindront ces termes (moyennant la grace de Dieu) sinon qu'ils facent desordre, ou quelque inconuenient leur suruienne, ce qui est desia des limites ou termes de la troisiéme sorte, lesquels nous auons nommé accidentaires: qui peuuent aduenir à tout aage, pour les cas fortuits & inopinez: comme blesseures, poisons, brustemens, cheutes, ruines, naufrages, pestes, & autres maux populaires. Tels inconueniens sont le plus souuent ineuitables, & n'est à la science de Medecine d'y vser de precaution, ains de guerir le mal aduenu, s'il est possible: dont laissans ces termes de vie à l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler piement, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature, comme nous auons enseigné en quelque part) parlons seulement du Terme dit naturel, & expliquõs sa façon plus amplement.

Apres le 7. paradoxe de la 1. decade.

Tous les Philosophes & Medecins sont d'accord, qu'il faut mesurer & borner la duration de nostre vie, de ce que peuuent durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, esquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puissent durer plus longuement en nous, nostre bonne mere Nature (comme parle Galien) a mis en nous vne puissance merueilleuse, qui par continuelle application de nourriture, defend l'ordinaire dissipation de nostre substance & humeur radical: entretenãt la chaleur naturelle, tant par ce moyen, que par la respiration, & le poulx des arteres. Mais telle puissance que nous appellons Nutritiue, estant limitee & non infinie, ne peut tousiours defendre & conseruer ledit humeur en suggerant vn autre. Dont il aduient, que le corps peu à peu se deseiche: & de là s'ensuit, que telle puissance desormais n'est bien exercee, & l'affoiblit de iour en iour, tant qu'en fin le corps cesse de pouuoir estre nourry suffisamment. Et ainsi deuiennent les parties fort arides, le corps s'amaigrit & diminuë: puis en passant plus outre, il se ride, & ceste condition est nommee vieillesse. C'est la principale necessité naturelle de corruption & mort à tout corps engendré, car la mort est adonc, que l'humeur primitif, sustẽtifique, ou radical defaut, & la chaleur naturelle s'esteint: & c'est la fin de la vie, que, nous disons fin naturelle. Quant à nostre art, n'est pas vn art qui excẽpte de mourir (dit Auicenne) ni mesmes qui puisse conduire toute « personne, iusques au dernier terme de la vie humaine, « qui est de cent ou six vingts ans: mais il asseure & excẽpte de deux choses: l'vne de pourriture, qu'elle ne saisisse aucunement le corps, si ce n'est d'occasion externe, « comme peste, ou poison: l'autre est, defendre la naturelle humidité, à ce qu'elle dure plus longuement, & « soit tard consumee. Ces deux choses sont au pouuoir « de nostre art, dont il peut prolonger la vie, iusques au « temps qui luy est deu selon la trempe d'vn chacun: & « ce par trois moyens, desquels le premier est, preoccuper la chaleur estrangere, empescher les opilations, «

" reietter les excremens, dequoy on preuient la genera-
" tion de pourriture, ou icelle engendree en est esteinc-
2 " te. Le second est, la deue administration du boire &
" du manger, en substance, qualité, quantité, temps &
3 " ordre. Le troisiéme, abstenir des choses qui en consu-
" mant & espuisant l'humeur radical en peu de temps
" resoluent ou dissipent ensemblement la chaleur natu-
" relle, comme trauail excessif, vsage des choses piquan-
" tes, veilles, soucis, & diuerses passions de l'esprit, mais
" sur tout, la copulation charnelle demesuree, & à heu-
" re incommode: & autres choses semblables, qu'on
" peut & doit euiter, suyuant les ordonnances & reigles
" de Medecine.

Mais (dites vous) on ne doute point de cela: car chacun accordera volontiers esmeu des susdites raisons, que ceux viuront plus longuement, qui seront temperans, & auront soin de leur santé. Cela n'est que pouuoir attaindre le bout & terme ordonné de nature, sans l'abreger, combien que cela est fort rare. Mais on demande principalement, si la fin & periode naturel de la vie peut estre auãcé & prolongé par l'art de Medecine. Ie respons, que la vie n'est pas seulement conseruee par nostre moyen, ains aussi prolongee. Car il est raisonnable, que ce soit plus affermé & auancé, de qui les fondemens, principes & causes produisantes peuuent estre continuees, estenduës, & mesmes rẽdues plus fortes. Or les principes de la vie (c'est la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) si ne peuuent reintegrés, au moins ils peuuent estre reparez & rendus plus vigoureux par nostre art: ainsi que la curation des hectics nous le monstre, & l'amendement de chaque cõplexion, par lequel la chaleur naturelle est attrempee. Dõcques si par maniere de viure humectãte par bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conseruer plus longuement l'humide radical, qui autrement seroit plustost consumé, & contemperer la chaleur naturelle, tellement qu'elle absume plus chichement ceste sienne pasture, par defaut de laquelle vient la mort

naturelle, qui eſt-ce qui ne confeſſera la vie eſtre prolongee par noſtre art, laquelle deuoit eſtre plus courte ſelon nature? Ie recognoy bien & confeſſe, que les parties ſolides & ſpermatiques ne peuuent eſtre humectees ſubſtenciellement, & en elles meſmes: toutesfois on m'accordera qu'elles peuuent eſtre humectees parmy les eſpaces vuides & pores, eſquels s'infinuë l'humeur alimentaire, duquel eſt retardé le degaſt de l'humeur radical. Et c'eſt preſque de meſmes, que aux lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle reſiſte plus à la voracité de la flamme. Mais encor que les termes de la vie puiſſent eſtre allõgez, on le prouuera fort bien de ceſt argument. Des complexions ou trempes du corps, celle de plus grand vie eſt l'humide, ou celle qui eſt enſemblement chaude & humide, que nous appellons vulgairement ſanguine, la contraire, qu'on nomme communément melancholique, eſt de la plus courte vie. De ſorte que quãd bien toutes deux vſeroient de ſemblable regime, & pareil entretien, neantmoins la premiere ſeroit de plus longue duree, d'autant qu'elle a le terme de ſa vie plus eſloigné des principes de ſa generatiõ. Or la vertu de noſtre art eſt ſi grande, qu'elle peut changer de peu a peu ce naturel tẽperamment froid & ſec, en ſon contraire, ce que Galien enſeigne de faire és deux derniers liures de la cõſeruation de ſanté. Ne s'enſuit il pas de cela incontinent, que auſſi le terme de la vie peut eſtre prolõgé par l'art de Medecine: tellemẽt que vn malheureuſement né, & obligé à courte vie, ayant changé de condition, deuienne plus viuace. De ce ſeul, que chacun (à mon auis) entend facilement, qu'on app renne les autres: c'eſt comment on peut allonger les lim ites de tous aages: dont s'enſuit, que le cours de toute la vie ſoit allongé. Et premieremẽt que la vigueur ou fleur de la ieuneſſe, puiſſe eſtre cõſeruee fort longuement par l'art de Medecine, Galien le demonſtre ainſi. Il y a deux principaux buts en la conſeruatiõ de ſanté, qui ſont en noſtre pouuoir de reſtaurer la ſubſtance diſſipee par breuua-

ges & viandes conuenables, & de reietter les excremés qui en prouiennét. Si on ne faut en aucun de ceux-cy, le corps, cependant iouyra de santé, & sera conseruć tres-longuement en la force de sa vigueur. Pareillement & par mesme raison, la vieillesse (du tout ineuitable à ceux qui doiuent mourir de mort naturelle (est prolongee par nostre art, de façon que le transsissemét, & comme vn retour en poudre par l'extreme vieillesse aduiendra fort tard. Dequoy en fin on conclud que comme de tous aages (car on peut semblablement, & mesmes plus facilement, entendre les termes de l'enfance & adolescence) ainsi de toute la vie, on peut allonger les termes par la medecine, plus auant que ne sont ordonnez de nature. Et ce sont les limites que Dieu, principal autheur de la Medecine, a voulu estre sujets à cest art: lesquels sont en nostre puissance, tant que Dieu le permet, & ne retranche le fil du cours de nostre vie, comm'il luy plaist. Tout ainsi, que autres fois, par dessus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il sustante & auance la vie miraculeusement, sans aucune aide Medecinale, voire sans boire & sans manger.

Contre ceux qui ont opinion, que les Medecins prolongent les maux, & ne font qu'abuser le monde.

Chap. III.

IL n'y a aucun art tant sujet à calomnie, que l'art militaire, & la Medecine, qui s'accordét aussi merueilleusement bien en plusieurs autres choses comme l'on pourra voir en plusieurs discours cy apres. Car pour expliquer familierement le fait de la Medecine, i'emprunteray souuent les similitudes des actions belliques: & mesmes à present me semble

semble que m'en pourray seruir, en ce qui est proposé: C'est, que si on assiege quelque ville,& on ne l'emporte dans le terme qu'on a promis, ou bien aussi tost que ceux qui en sont loin iugét sans l'auoir recognuë, qu'on la peut prendre, quoy que le capitaine y face tout deuoir, on le soupçonnera ou accusera de diuerses façons,de negligencé,lascheté, intelligence,& corruption, trahison,ignorance,precipitation,ou tardité en ses entreprinses, mauuaise conduite,pusillanimité, ou autre defaut en sa charge, & le tout sera faux: mais ceux qui en iugent ainsi, ignorent la resistance que font les assiegez, les bonnes prouisions qu'ils ont, la force des gens, & toutes choses requises à se defendre plus longuement que l'assiegeant mesmes n'auoit cuidé, lequel pourra auoir esté abusé des espions, & autres qui rapportent l'estat du lieu, & des semblans exterieurs, desquels on tire coniecture de ce qui peut estre dedans. Ainsi le Medecin qui assiege la maladie dans le corps de l'homme, pour luy faire quitter la place, est souuent abusé des signes exterieurs, & beaux semblans: desorte que cuidant estre à la fin de sa cure, c'est à recommencer. Car il y a plus de corruption & mauuais humeurs, qu'il n'auoit sçeu preuoir: le mal fait plus grand resistence,que le Medecin ne cuidoit,se renforçant & remparant tous les iours de plus en plus contre les remedes, & bon secours. De sorte que la maladie sera plus longue, que l'on n'auoit predit,& ne guerira si tost que le Medecin auoit promis, où que pensoient ceux qui n'en ont intelligence. Dont c'est mal fait de le soupçonner, ou d'ignorance, ou de negligence,d'auarice,malice,ou autre vice, qui l'induise à faire le mal plus long, qu'il ne doit estre. Touchant à l'ignorãce,ie suppose qu'elle n'y soit pas, & que le Medecin soit tenu pour sçauant, expert, & homme de bien. S'il n'est tel, on fait mal de l'y appeller, & de commettre la vie du patiẽt entre ses mains: tellement que le patient pourroit dire comme IESVS CHRIST à Pilate, celuy qui m'a deliuré à toy, a plus *S. Iean. chap. 19.*

failli que toy. Quant à la negligence, i'accorde qu'il y a des Medecins doctes, expers, & gens de bien, qui se passent assez de leger à la visite & pensemens des malades, mais ie ne croiray iamais que ce soit à celle fin, que le mal dure plus longuement, ains que c'est vne negligence d'inaduertence, comme ils peuuent estre en leurs autres affaires. Et en cela y a bon remede, qui est de les soliciter de pres, & les stimuler à faire leur deuoir : les prier d'estre plus frequens, & attentifs : mesmes leur bailler vn coadiuteur, qui leur soit cause de plus grand soin. Le plus que l'on se doute (à mon aduis) c'est l'auarice, car le vulgaire pense, que les Medecins communément prolongent les maladies, & les entretiennent en longueur, pour en tirer plus de profit. Parquoy ie me veux plus longuement arrester, à refuter ceste fausse opinion, la plus erronee de toutes. Car en premier, ie suppose que le Medecin soit homme de bien : puis, qu'il aime son honneur & reputation. Ie veux aussi, qu'il desire profiter en sa profession, comme chacun veut acquerir des biens honnestement en sa vacation. S'il est homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à son escient, s'il n'est tel, on ne le deuroit employer, comme dessus est dit. Mais soit-il meschant, si aura-il ce bruit, d'estre en vogue & bonne estime, pour l'autre fin, qui est deuenir riche. Or s'il met en longueur les maux qu'il pourroit abreger, il n'est pas habile homme, & fait tout le contraire de son intention. Car s'il guerit en moins de temps que les autres, il sera en plus grand requeste: il aura telle presse de malades, qu'il n'y pourra aduenir, & on luy donnera plus volontiers l'escu, qu'aux autres le teston. Car qui est celuy qui n'aime mieux payer au double, voire triple ou quadruple, & estre bien tost gueri. Si on donne aux autres Medecins, qui paruiennent tard à la gueriſon, dix escus, on ne plaindroit pas cinquante escus à celuy qui abregeroit le temps de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'est au pouuoir du Medecin de

faire à son plaisir. Il voudroit bien auoir ceste vertu de guerir en touchant ou en voyant, ou de la premiere recepte, ou seulement d'vn bon regime, ou autre chose legere. Il auroit moins de peine, en seroit mieux prisé, & gaigneroit infiniement d'auãtage. Bon Dieu, que celuy seroit tost riche, qui auroit ceste prosperité. Donq' il ne faut penser, que les Medecins esmeuz d'auarice, facent les maladies longues, puisque ils gaigneroient d'auantage au gré, reputation, & recompense, s'ils pouuoient guerir plustost. Et quoy? y a-il Medecin qui n'ait des parens, alliez, & familiers amis, desquels il ne prend rien? Les guerit-il en moins de temps que les autres, desquels il prend, le mal estant pareil, & le suiet semblable? Il ne gaigne rien à la longueur de telles maladies: c'est assez, qu'il ne perde le gré qu'on luy doit sçauoir, des bons offices qu'il y apporte. Ie diray d'auantage, quand luy, sa femme, ou ses enfans sont malades, c'est tout à ses despens; & n'ont ils point de longues maladies, sont ils plustost gueris, si tout le reste est semblable. C'est vne grand' folie, de cuider que les Medecins s'oublient tant, de prolonger les maladies à leur escient, pour peu qu'ils ayent d'affection à leur profit & honneur. Mais il leur aduient souuent, comme à ceux qui assiegent vne place, qui cuident l'emporter dans trois iours, & y sont vn mois durant, sans qu'ils s'y feignent ou espargnent aucunemẽt. Ils pẽsent qu'vne muraille n'endurera dix coups de canon, & elle resistera à plus de cent. Ils ont opinion que les assiegez n'ont des viures, & munitions que pour huit iours, & ils en auront pour deux mois. Tout ce qu'on pense, sont coniectures, prises du semblable, exemples, & obseruations, lesquelles faillent bien souuent. Mais il ne faut pourtant accuser le capitaine assaillant, de faire mal son deuoir, quand il fait tout ce que l'art demande. Ainsi est-il du Medecin en toutes sortes, qui est tresexcusable, sur tout, quand il se faut à la quantité & efficace de ses remedes. Car c'est ce principalement, qui rend nostre art coniectural,

comme dit Galien en plusieurs lieux definissant la coniecture estre de condition moyenne, entre parfaite science,& pure ignorance. Parquoy il faut interpreter à bien, & prendre en bonne part, le succez des remedes,que le Medecin docte & expert,diligẽt & curieux, ordonne le mieux à propos, & le plus iustement que il luy est possible : remettant l'issuë & euenement à Dieu, qui donne & oste, augmente & diminuë la force ausdits remẽdes, comme il luy plaist : dont la maladie est tost ou tard finie, ores à bien,ores à mal. Reste la malice, de laquelle pourroit estre soupçonné le Medecin. Mais s'il y a la moindre occasion de rancune, haine & mal-veillance, entre le Medecin & le malade,ce n'est pas bien auisé d'y appeller vn tel Medecin. Car il faut au contraire, que le malade aime le Medecin,& qu'il en soit aimé:ou s'ils n'ont eu auparauant cognoissance l'vn de l'autre, soit de nom ou de fait : pour lors se doit contracter vne estroite amitié dedans leurs cœurs : autrement le malade n'aura à gré le secours du Medecin, qui ausi de son costé ne s'y affectionnera pas. Quant à la malice deliberee de nuire secrettement,si quelque Medecin est entaché de ce vice, il le faut tenir au ranc des empoisonneurs, & ne l'employer aucunement. Mais i'entens que le vulgaire prend en autre sens le terme de malice en ce propos : c'est que les Medecins mettent fort bas les malades, à leur escient, par abstinence & euacuations, en danger de passer le pas:& ce pour ostanter leur art, & auoir plus de reputation, quand ils les en peuuent sortir, sinon, ils se sauuent & t'arguent du pronostic fait dés le commencement, que le malade est en danger de mourir : mais ce sont eux qui l'ont precipité à ce danger. Voila (si ie l'ay bien compris) le doute que le vulgaire a le plus souuent. De vray, ce seroit tresmalicieusement, traitrement & meschamment fait, si quelqu'vn ioüoit ce tour, à vn pauure malade : ne plus ne moins que si quelqu'vn iettoit dans la riuiere vn qui ne sçeut nager, se fiant de luy ietter incontinent

apres vne corde pour l'en retirer. Car peut eſtre, que le ſubmergé ne ſçaura prendre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le ſubmergeur n'aura la force de le tirer dehors : & ainſi le pauure homme ſera du tout noyé. Mais il n'eſt pas croyable que les Medecins vſent de ces tours : & n'eſt pas vray, qu'ils mettent ainſi bas les malades par leurs remedes. Leſquels ie ſuppoſe touſiours eſtre bien inſtituez ainſi qu'il appartient. C'eſt le mal meſme, qui mine continuellement les forces de nature, & augmente les ſiennes iuſques à certain poinct (qui eſt la vigueur & ſouuerain eſtat de la maladie) apres lequel ſi le mal eſt gueriſſable, vient la declination ou diminution de la maladie, & de tous ces accidens, le malade s'achemine à la conualeſcence, dequoy nous traiterons plus amplement, s'il plaiſt à Dieu, au ſeptiéme Chapitre de ce liure. Il y a des gens plus modeſtes, qui ne diſent pas que les Medecins mettent ainſi bas les malades & en danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgence (c'eſt en complaiſant trop aux malades) ou pour les obliger d'auantage à eux, en les retirant d'vne longue maladie. Touchãt à l'indulgence, il eſt vray que pluſieurs malades aiment mieux eſtre plus tard gueris, & eſtre plus doucement traitées, & cela excuſe aſſez le Medecin, pourueu qu'il en face proteſtation, pour defence de bon heur. Quant à prolonger le mal, pour en tirer plus de gré, ce ſeroit vne belle trahiſon, & meſchanceté. Auſſi n'eſt-il pas croyable, ſi le Medecin entend bien ſon fait, qu'il mette iamais en longueur le mal : car il ne peut meſurer ceſte longueur : & en l'entretenant, le mal interieur peut empirer, qui eſt pis que d'eſtre ſimplemẽt long. Autre choſe eſt des vlceres, qui ſont traitez du Chirurgien. Car il les peut bien entretenir, ſans preiudice de la perſonne : voire l'interieur du corps s'en portera bien, ſe purgeant par les vlceres : & n'y aura autre mal, que de la partie vlceree. Qu'ainſi ſoit, nous ordõnons bien ſouuent que les fiſtules ſoyent entretenues, & fai-

sons des cabrols, ou fontanelles en plusieurs endroits du corps, que nous voulons estre maintenues ouuertes vn fort long temps. Mais les maladies internes sont d'autre consideration, & ne doiuent iamais estre entretenues, si on les peut guerir, ce qu'il faut faire incõtinent, ou le plustost.

L'autre poinct de calõnie est, les Medecins abusent le mõde, que l'on gueriroit bien sans eux, voire mieux & plustost, & qu'ils ne font que broüillasser. Nous auons assez refuté ceste folie au premier chapitre par l'authorité de l'Ecclesiastique, neantmoins i'adiousteray ceste similitude, puisque i'ay commencé d'accomparer nostre art au militaire, qu'il y a des places qui se rendent à l'assiegeant, pour leur auoir seulement retranché les viures, d'autres à la seule veuë du canon, d'autres au premier assaut: & au contraire, qu'il y en a qui restent imprenables. Maintenant si on argumentoit ainsi, nous voyons iournellement des places, qui se rendent sans les forcer, qu'est-il besoin assieger, assaillir, combatre, ruiner les murailles, & faire autres actes d'hostilité? Qu'est-il besoin de faire la guerre aux villes, quand nous en voyons bien souuent qui se remettent d'elles-mesmes? Doncques c'est vn abus & folle despence au pays, quelque sedicieux qu'il soit, d'y auoir gendarmes, attillerie, & autre artirail de guerre. Ce n'est qu'inuention & piperie de gens, qui viuent de ce mestier là, on s'en passeroit bien. Voire si toutes places estoyent foibles, & qu'il n'y eut resistance de gens munis & pourueus de courage, & autres choses requises à leur defence. Tels lieux se rendent aisément, comme aussi sont legeres maladies, qu'on ne force par notables remedes, & le plus souuent passent d'elles mesmes, & mesmes les plus fortes: comme fieures ardentes, quand n'y il a grand munition dans le corps pour les entretenir, & les forces naturelles resistent gaillardement à l'insolence du mal. Autrement il y faut du secours, employer la baterie, & toutes sortes de remedes? encor le plus souuent auec tout cela, on n'a-

nãce riẽ, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieux guery sans cela : qu'on a abusé le patient. Ce seroit vrayement abus, si on promettoit gueriſon, d'vn mal qui eſt tenu pour incurable: d'autant qu'on ne ſçait aucun remede qui ſoit aſſez fort pour le vaincre. Tout ainſi, que ſeroit abus, d'entreprendre de forcer vne ville à coups de poings, ou abbatre les murailles à coups d'arquebuſade, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni inſtrument qui luy reſponde. Voyla des notables abus, & vrayes piperies, deſquelles impoſent au peuple ignorant, les Empiriques Charletans, promettans gueriſon de tous maux, & pluſieurs autres. On peut bien dire de ceux là, qu'ils abuſent le monde: non pas des Medecins rationels, doctes, expers, & gens de bien.

Que ce n'eſt peché, ou mal fait d'appeller des Medecins, & vſer de leurs remedes quand on eſt malade.

Chap. IIII.

IL y a vne autre ſorte d'erreur, fondee en folle ſuperſtition, d'aucuns idiots qui penſent offencer Dieu, s'ils appellent des Medecins pour guerir de leurs maux, diſans que c'eſt contreuenir & s'oppoſer à la volonté de Dieu, qui les viſite de telle affliction : que c'eſt pour leur bien: car en chaſtiant le corps, l'ame eſt purgee de ſes pechez: & diſent, comme recite maiſtre Guide Chauliac en ſon chapitre ſingulier, Dieu me l'a dõné ainſi qu'il luy a pleu, Dieu me l'oſtera quand il luy plaira, le nom de Dieu ſoit benit, Amen. & remettẽt leur gueriſon totalemẽt à l'interçeſſiõ des Saints & Saintes de Paradis,

faisans des vœux, aumosnes, prieres & oraisons. Ceste opinion fort erronee, est aisee à refuter, par ce que nous auons allegué au 1. cha. du liure de l'Ecclesiaſtique, ou il exhorte saintemẽt & sagement les malades, de se reconcilier premierement à Dieu qu'ils ont offencé, puis de donner lieu au Medecin, lequel Dieu a creé, & luy a donné la science pour estre glorifié en ses merueilles. Il est vray que Dieu nous enuoye les maux pour nostre chastiement, & nous y a rendus subiets, à ce que nous recognoissions nostre infirmité. De luy aussi procede la gueriſon, par les moyens qu'il a dressé en nature, donnant vertu aux plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les maladies, en ordonnant la science de Medecine, & l'art d'Apothicaire, & ceſt effect, nõ moins que l'agriculture, pour la nourriture des hommes à l'entretien de ceste vie caduque & mortelle. Dont ce sont moyens qu'il ne faut mespriser, & que l'hõme prudent ne desdaigne point. Autrement c'est tenter Dieu, & vouloir follement que Dieu face des miracles à nostre appetit. Car celuy qui dit, si Dieu veut que ie gueriſſe de ce mal, i'en gueriray bien sans vser de la Medecine, & si i'en dois mourir, le Medecin ne me sauuera pas, c'est autant que s'il disoit, si ie dois viure encore vn mois, & qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans manger, dont il n'est besoin faire ceste despence. Car si ie dois viure autant, il m'est impossible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voila vne folie, & grand temerité, de se promettre que Dieu fera miracle, voire de tenter ceſt essay quand on a des viures en main, ordonnez de Dieu pour la nourriture du corps. N'est ce pas tenter Dieu, & voir ce qu'il voudra faire contre l'ordre de nature? Il le laira mourir de faim auec ceste folie: & le pauure idiot sentira par effect, qu'il auoit mal colligé en son esprit phantastique & brutal, que Dieu l'entretiendroit en vie sans boire & sans manger. Voire, si Dieu le vouloit ainsi, il se feroit: mais nous sçauons que la volonté ordinaire porte, qu'on vse

des alimens : & là il se faut tenir, & ne s'attendre aux moyens extraordinaires, qui nous sont incogneus & qui ne sont employez à nostre fol appetit. Ainsi est-il de la Medecine, ordonnee de Dieu pour la gueriſon des malades, & conſeruation de ſanté. Car quiconque veut guerir autrement, & a ceſte opinion, que s'il doit guerir, il le pourra ſans Medecin, quoy qu'il en ait bon moyen, celuy tente Dieu, & attend de voir que Dieu face miracle, meſpriſant follement le moyen naturel que Dieu a ordonné contre les maladies. Non moins que ſi ſa maiſon bruſloit, & il ne vouloit qu'on y iettaſt de l'eau, diſant, ſi Dieu veut qu'elle ſe ſauue, le feu s'eſtaindra bien autrement.

De l'ingratitude des malades enuers les Medecins.

Chap. V.

L'Ingratitude eſt fort odieuſe & à Dieu, & aux hommes, voire on l'eſtime à bon droit vn ſi grand vice, que qui dit ingrat, dit tous les maux du monde. Or ce vice eſt ſi commun entre les hommes, à l'endroit des Medecins, que ie m'eſbahis ſouuent, qu'il y ait aucun de cœur genereux, qui vueille eſtre Medecin, eſtant d'ailleurs ſa profeſſion fort ſuiette à calomnie, couſine germaine d'ingratitude. Mais nous auons des amis & gens de raiſon, hõneſtes & recognoiſſans, qui couurent ceſte faſcherie, & nous retiennent en volonté de faire telle profeſſion, nonobſtant que pluſieurs autres nous ſoient par trop ingrats. Car on en trouue de ſi courtois, qui proteſteront publiquement & ſouuent, qu'ils tiennent la vie (apres Dieu) de tels & de tels Medecins, & ayant recogneu ſelon leur faculté, l'induſtrie & labeur du Medecin, pour ſon entretien, neantmoins confeſſent li-

brement, qu'ils ne le ſçauroient auoir recompenſé de tout leur bien, comme il eſt vray de fait. Car s'ils doiuent la vie au ſecours du Medecin, & la vie eſt de plus grande valeur que tout leur bien, il n'eſt en leur puiſſance de s'aquiter de ce debte, quand ils donneroient tout leur bien. Mais le principal de la recompenſe, eſt le gré qu'ils en ſçauent au Medecin, ſe diſans obligez à luy & redeuables de leur vie. Et c'eſt tout ainſi, que ſi quelqu'vn auoit oſté l'eſpee des mains d'vn qui fut pres de vous tuer, ou la corde à vn qui s'efforçoit de vous en eſtrangler, ne luy ſeriez vous pas tenu de la vie? tout voſtre bien ſeroit il pour le recompenſer? Et puis on dit, i'ay bien payé mõ Medecin, voire ſurpayé, luy ayant donné tant par iour, ie ne luy dois rien, s'il m'a bien penſé & ſecouru, ie l'ay bien recompenſé. Ha pauure homme, ce qu'on donne au Medecin, eſt comme vne petite recognoiſſance, du bien & du ſecours que l'on en a reçeu. Car de le payer, ou compenſer le fruit de ſon labeur s'il t'a preſerué de mort (ainſi qu'il peut faire, par la grace de Dieu) il n'eſt en ta puiſſance: ſinõ que tu expoſes ta vie pour luy, quoy qu'il n'ait expoſé la ſienne pour te ſauuer de la mort. Ainſi tu luy demeure touſiours redeuable: & faut que d'vn bon gré tu le luy recognoiſſes, confeſſant ton obligation. Il y en a qui trouueront ce propos dur, quand ie dis ſauuer la vie, & preſeruer de la mort: nonobſtant que cela eſt trop euident. Car poſons, qu'vn blecé perde ſon ſang en abondance, & que ſans doute il en mourra ſi on ne l'arreſte: celuy qui tiendra ſon doigt dans la playe, & retiendra le ſang, ne ſauue il la vie? Autant, & plus, celuy qui le retient auec medicamens: & en fin conſolide la playe, qui de ſoy ne gueriroit point. Autant celuy qui arreſte vn flux de ventre, ou vomiſſement, ou autre vuidange pernicieuſe & mortelle: qui ſaigne à propos vn pleuritique, ou vn que la ſquinãce eſtouffe & eſtrangle: autant certes que qui retireroit du feu, vn enfant qui y ſeroit tombé, & ſe bruſleroit tout vif, s'il n'eſtoit ſecouru. Il n'en faut moins eſtimer des

Medecins, qui pouruoient aux maux interieurs, & ſecourent nature ſecrettement par diuers moyens, deſquels l'efficace n'apparoit que par effet : & ſe ſont (comme diſoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangers de mort, par le moyen des remedes, que le Medecin employe au ſecours. N'eſt-ce pas vne œuure plus diuine qu'humaine, & qu'on ne peut aſſez recompenſer ? Dont l'Eccleſiaſtique a bien dit : La ſcience du Medecin luy fait hauſſer la teſte, & le rend admirable entre les Princes: le Medecin ſera honoré, meſme des Roys. Et voila les principales recognoiſſances qu'on luy doit, honneur & gré, pour vne extréme obligation: non pas ſe perſuader qu'il eſt aſſez recompenſé de quelque ſomme d'argent. Mais il y en a qui font pis, c'eſt qu'apres eſtre gueris, par le moyen d'vn bon & loyal ſecours, ils ne peuuent endurer qu'on les die bien redeuables au Medecin, & peu s'en faut qu'ils ne haïſſent celuy, qui leur a ſauué la vie. O extréme ingratitude ! mais ce n'eſt pas d'auiourd'huy, Hippocras en ſon epiſtre à Damagete, fait ainſi parler Democrite. Ie penſe (dit-il) O Hippocras, qu'en noſtre ſcience pluſieurs choſes ſont ſuiettes à calomnie & à ingratitude. Car les malades, s'ils eſchappent, rapportent leur gueriſon aux Dieux, ou à fortune, ou à leur bonne complexion : deſrobans tout l'honneur au Medecin : lequel ſouuent ils haïſſent depuis, eſtans bien marris & indignez, que l'on penſe qu'ils luy ſoient redeuables. Et outre ce, qu'ils ne veulent atteſter ou confeſſer leur obligation, ils ſont bien aiſes que les ignorans de l'art (qui neantmoins en font profeſſion) ſoient de meſme propos, eſguillonnez d'enuie, &c. Cela conuient le mieux du monde à noſtre temps. Car la pluſpart des malades rapportent totalement leur gueriſon à quelque Saint ou Sainte de Paradis, à qui ils ſe ſont vouez : & encor bien ſouuent n'accompliſſent leurs vœux, ſuiuant ce que dit l'Italien, *paſſato lo malo gabato lo Sancto*. Tout ainſi qu'ils font de grands promeſſes au Mede-

cin, durant le grand mal, promettans monts & merueilles. Ils le doiuent faire tout d'or & pierres precieuſes: il doit auoir vne bonne penſion tous les ans. Brief on pretend luy faire beaucoup de bien. Mais quand on eſt gueri, on entre en opinion que le Medecin n'y a gueres fait, ou qu'on fut bien gueri ſans luy. Que c'eſt le vœu qu'on a fait d'où a procedé la gueriſon: ou le bon ſeruice des gardes, les bons potages, ou l'Apothicaire qui voudra s'attribuer tout le ſuccés, ou la bõne & forte complexion du malade, ou vn cas fortuit, comme le deſordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follement ſa gueriſon. Brief le Medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompenſe. Car quant aux promeſſes, l'homme eſtant gueri, va penſer que la maladie luy couſte tant, qu'il a tant dependu, que ce luy eſt de tant d'intereſt. Dont il oublie ſon deuoir au Medecin, auquel meſme il impute vne partie de ſa deſpence, l'eſtimant ſuperfluë, & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lict, faiſant ſon eſtat, qu'il en pouuoit pluſtoſt releuer, & à moins de frais. Tellement qu'à ſon compte, le Medecin luy ſeroit redeuable: & s'il trouuoit des iuges à ſa poſte, qui euſſent authorité, il le feroit condamner aux deſpens. Voila bien recognu le bien reçeu. Y a-il pareille ingratitude? Non, ſinon que ceſte-ci: d'vn qui s'eſtrangleroit par deſeſpoir, ou autrement: & quelqu'vn venant au ſecours luy couppaſt la corde, & que puis cependant le fiſt adiourner pour luy payer ſa corde. Ou d'vn qui ſe noyeroit: & celuy qui le ſauueroit, en le retirant du danger, luy deſchiraſt vn peu de ſon habillemẽt: & que le noyé preſerué, en voulut la reparation. Ainſi ceux qui nous doiuent, nous demandent: ne nous en ſçauent gré ne grace de ce que les auons bien ſecourus, & aiment mieux dire, qu'vn ignorant valet ou chambriere eſt cauſe de leur gueriſon, que le bon ſoin & induſtrie du Medecin. Et c'eſt pour l'vne de deux raiſons: ou qu'ils ſont tant hebetez, & n'ont la capacité de le comprendre: ou que le ſçachant bien, ils ſont honteux

de n'auoir la volonté de le recognoiſtre & confeſſer. Comme que ce ſoit, c'eſt vne ingratitude fort odieuſe & à Dieu & aux hommes.

Que le vulgaire n'eſtime rien ſi on ne guerit contre ſon opinion : que les derniers remedes ont tout l'honneur : & heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal.

CHAP. VI.

CEST erreur eſt fort cõioint auec le precedent, meſmes il eſt ſouuent cauſe de la ſuſdite ingratitude. Car ſi on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceux qui le viſitent, ce n'eſt rien fait, & pourtant on n'en ſçait point de gré au Medecin. Or guerir cõtre l'opinion contient deux parties: l'vne eſt, de guerir en moins de temps, & quaſi inopinément. Cõme, ſi le mal dure communément tant d'accez, ou tant de iours, de le guerir en beaucoup moins. Car autremẽt on dit, & bien la maladie a fait ſon cours: le Medecin n'y a de rien ſeruy. Auſſi bien fuſt-il guery dans ce tẽps là. Pauures gẽs ne voyez vous pas, que de meſme eſpece de mal, les vns ſont courts, les autres longs? Il y a des fieures tierces, & des continues auſſi, qui dureront vn moys, ou deux. Vous ſuppoſez que la tierce ne doit eſtre, pour le plus, que de ſept accez: qui ſont 14. iours: & la continue de 7. 11. où 14. comme vous auez ouy dire aux Medecins, que c'eſt le terme des fieures exquiſes. Mais vous ne ſçauez pas, que de mille il n'y en a pas deux telles, ains la pluſpart ſont confuſes & meſlees. Dont leur terme eſt de beaucoup plus long comme de toutes maladies engendrees de diuers humeurs. Croyez (& il eſt vray) que ſi la tierce finit dans trois ſemaines, ou vn mois, eſtant combatuë de nos remedes, que ſans cela elle eut duré parauenture deux ou trois I.

mois, ainsi qu'on en voit plusieurs autres. N'est-ce pas bien rabatu, & auãcé beaucoup pour le malade? Mais on n'a rien fait, à son dire, si on ne fait encor plus qu'il n'a pretendu. Car il pense que le Medecin peut faire du mal, comme d'vne estriuiere, qu'on alonge & accourcit tout ainsi cõme on veut. N'est-ce pas assez fait, d'en rabbatre vn quart, vn tiers, ou la moitié: & empescher, ou appaiser les diuers accidens, qui cõmunément suruiennent à toutes sortes de maladies, & faire qu'on en ait la raison, le meilleur compte qu'il est possible, & qu'on en sorte à quel prix que ce soit? C'est

II. pour tomber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'estime rien, si on ne guerit ceux que l'on tient pour morts. Car quoy que le mal soit mortel, comme toute maladie que nous appellons aiguë (c'est à dire trenchante, qui va vite, & a de terribles accidens) si le malade, ou ses reuisiteurs, ont opinion qu'il en pourra guerir, & il en aduient ainsi, ce n'est rien fait: ains au contraire, si le malade en meurt, c'est la faute du Medecin. Car les assistans s'estoient persuadez (quoy que le Medecin dit le contraire en son prognostic) qu'il en pouuoit guerir. Mais si on pense qu'il en doiue mourir, ou que desia on le tienne pour mort, le Medecin a fort beau ieu. Car quand il ne feroit que luy ordonner ses potages, auec quelque petite droguerie, sur tout des restaurans & choses cordiales (encor que ce ne fut à propos) il a fait vn chef d'œuure. Voyla vne belle cure. Il a guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. Il l'a ressuscité. C'est vn grand personnage. Mais voicy la pitié. Ce mesme docteur aye en mesme temps vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que son mal est plus caché. Il fait tres-grand deuoir à le rendre salubre, & d'en venir à bout: il employe toute son industrie à sauuer le patient, qu'il cognoit estre en plus grand danger que l'on ne cuide. Enfin il meurt, contre l'opinion du vulgaire. Voyla mon Medecin qui perd soudain sa reputation: & dit-on, il y a fait trop de choses. L'autre

fut mieux gouuerné. Ainſi iamais on ne fait rien qui vaille, ſi on ne guerit contre l'attente & eſperance du vulgaire.

L'autre erreur propoſee en ce chapitre eſt, d'attri- II.
buer aux derniers remedes tout le ſuccez de la cura-
tion : comme auſſi on rapporte l'occaſion du mal à la derniere choſe, qu'on a fait. Comme ſi on a mangé quelque fruit, ſalade, ou autre choſe moins ordinaire, & que tantoſt apres on ſoit malade, voyre d'vn mal qui dure plus d'vn mois, cela ſeul en eſt cauſe : ſans y adiouter infinis autres precedens deſordres, qui en ont fait leur part : car les mauuais humeurs ſe congregent de peu à peu, iuſques à certaine quantité, à laquelle ne peut plus reſiſter nature. Tout ainſi qu'vn verre ſe remplit de pluſieurs gouttes d'eau, qu'il contient iuſques au bord: mais eſtant plein, il commence à verſer d'vne goutte ſeulement. Ainſi la moindre addition, à ce que nature ſupportoit encores, la fait ſuccomber: comme vn mulet plie ſous ſa charge, pour peu qu'on adiouſte au fardeau ordinaire de ſa portee. Ce n'eſt donc pas le dernier morceau, ou deſordre qui a tout fait : les precedens y auoient fait leur part non moins qu'à couper vn arbre, auquel on donnera cent coups de hache, il ſemble que c'eſt en vain, & qu'on n'auance rien: le cent & vniéme coup le fait tomber. Si on dit ſoit que ce ſeul coup l'eut abbatu, ne feroit-on pas tort aux autres? Auſſi quand vne tour aura ſouſtenu mille volees de canõ, & au dernier coup elle tõbe, le dernier y a-il pl⁹ fait que le premier? C'eſt tout de meſme qu'õ iuge des remedes, qui abbatẽt le mal, & chaſſent la maladie du corps: le dernier quel qu'il ſoit, en a l'honneur du vulgaire mal ſenſé, qui parle ainſi : on l'auoit ſaigné, purgé, cliſteriſé, drogué de mille ſortes, par dedans & par dehors: pour cela rien. En fin on luy a donné ou appliqué telle choſe, & il eſt gueri. Pauures idiots, ſi cela euſt eſté fait du commencement, il n'euſt de rien ſerui : mais apres tant d'autres remedes, qui auoient affoibli le mal, eſbranlé & deſraciné, la moin-

III

dre

dre choſe du monde luy fait quitter la place. Comme aux aſſiegez qui deſia n'en peuuent plus, ſi on leur tuë encor vn homme, ils ſe rendent incontinent: & puis on dira que toute la batterie, tous les aſſaux, retrechemens de viures, & autres bons moyens de les vaincre, n'ont de rien ſeruy. Celuy ſeul a tout fait, qui a tiré la derniere arquebuſade, & toutesfois il n'aura tué qu'vn des moindres ſoldats. S'il auoit tué le chef, ce ſeroit autre choſe. Ainſi vn breuet pendu au col, ou des drogues miſes au carpe de la main, auront l'honneur d'auoir guery des fieures vn, qui n'auoit peu guerir par tant de regimes, Medecines, & autres remedes. C'eſt que le mal ne tenoit plus qu'à vn filet, qui a peu eſtre rompu de la perſuaſion & grand' opinion, que le malade aura eu de ce moyen. Mais ſi on l'eut appliqué dés le commencement, le malade n'en fut gueri, quand il eut eu cent mille fois plus de perſuaſion: & imagination forte. Car l'imagination peut quelque choſe à la gueriſon, mais non pas tout, ni ſeule. Voila comment on deſrobe l'honneur aux vrais & certains remedes, en iugeant mal du ſuccez, parce qu'on veut eſtre gueri, ſoudain qu'on a fait quelque choſe: autrement on penſe que c'eſt en vain, & que tout ne ſert de rien. Celuy ſeul eſt autheur du bien, apres lequel immediatement
III. on ſent la gueriſon. Et pourtant on dit communément (qui eſt le tiers poinct de ce chap.) Bien heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal. Car quoy qu'il face, la gueriſon eſtant à la porte, on luy attribue ſon introduction. Et quand bien le Medecin n'y auroit du tout rien fait, ni ordonné, encor dira on, qu'il eſt cauſe de ce bon heur: & que s'il fut venu dés le commencement, le malade fut auſſi toſt gueri. Mais ſi le Medecin eſt prudent & modeſte, il ne ſe coiffera de ceſt honneur, conſentant au larrecin & detraction, qu'on fait à ceux qui ont bien traité le malade, & ſont les vrais autheurs de ſa gueriſon: ains remontrera aux aſſiſtans, que les accidens paſſez eſtoient de la nature de mal, lequel a eu tel cours: & que par le bon ordre

qu'on

qu'on y a mis, tout eſt remis & paſsé, à l'auantage du patient. S'il fait autrement, & ſe veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire, il ſe fait vn grand tort: & autant luy en pend à l'aureille. Car quelque ſuffiſance & reputation qu'il ait, il pourra aduenir, que lon appellera ſur la fin d'vne maladie qu'il traitera, vn autre Medecin: lequel iouëra vn meſme tour. Ainſi donc chacun ſoit auiſé, de ſe contenter honneſtemẽt de l'honneur qui luy eſt deu, ſans rien deſrobber à ſon collegue ou ſymmiſte (c'eſt à dire, cõpagnon de meſtier) rendent bon & ſain teſmoignage des louables actions de chacun: ſe reputant bien-heureux neantmoins de ce, qu'il eſt arriué à la declination du mal, pour n'auoir eu gueres de peine, & auoir bonne part au gré, qu'on doit ſçauoir à tous ceux qui s'y ſont employez.

Contre ceux qui iugent de la ſuffiſance des Medecins par le ſuccez, qui eſt ſouuent deu à l'heur, plus qu'au ſçauoir.

Chap. VII.

C'Est grand cas, que la ſcience de Medecine eſt ſi obſcure & profonde, que rien plus: & neantmoins il n'y a ſi idiot, qui ne iuge du ſçauoir des Medecins. Pour iuger ſainement & iuſtement de la ſuffiſance de quelqu'vn, il faut eſtre pour le moins de la profeſſion, & y ſçauoir quelque choſe. Dont c'eſt grande temerité, aux gens qui n'entendent rien en la Medecine, d'entreprendre à iuger, qui ſont les plus ſçauans Medecins. Ils s'attendent aux ſuccez de leurs pratiques: & ſi quelqu'vn guerit (meſmes inopinément, comme deſſus a eſté dit) on iuge bien ſçauant le Medecin: encor qu'il n'y ait rien fait qui vaille. Et au contraire, le Medecin ne ſçait gueres,

si le malade meurt ou s'il traine longuement, du mal, que le vulgaire estime plus leger. Les modestes ne diront pas, qu'il est plus ou moins sçauant, s'il est reputé docte entre les gens de sçauoir : mais ils diront, qu'il n'est pas heureux enuers ses malades, & par cõsequẽt, il n'est bon Medecin, iugeans touſiours par le ſuccez. Il est vray certainement, qu'en toutes choſes y a heur & malheur, & (comme dit l'Italien *labuona è la mala ſorte*. Et le bon heur au Medecin est, de n'estre appellé ou employé pour ceux qui doiuẽt mourir. Car on n'y acquiert point de reputation, moins de degré, ne d'amitié, neantmoins il n'y a que blaſmer au Medecin, & pourueu qu'il ait bien fait ſon deuoir, ne doit estre moins estimé, que ſi le malade fut eſchappé. Tout ainſi qu'vn capitaine qui aura defẽdu vne place iuſques au dernier effort, ayãt mangé tous les cheuaux, les aſnes, les chiens, rats & chats du lieu aſſiegé, cuirs, parchemins, & autres meſchantes viandes (comme on dit de ceux de Sanſerre, en l'an 1573. qui mangerent iuſques à l'ardoiſe, en faiſant du pain, ie ne ſçay comment) ayant perdu la pluſpart de ſes gens, la muraille toute briſee, & n'ayant plus dequoy ſouſtenir : contraint en fin de rendre la place, ne meritera moins de louange (ſinon d'auantage) qu'vn autre qui aura ſauué, la ſienne, bien pourueuë, & munitionnee de toutes choſes requiſes, tellement qu'il l'aura preſeruee ſans grand peine, & ſans mal-aiſe. Cela est bien facile à comprendre, pourueu qu'on ait du iugement, & qu'on ne ſoit tranſporté d'affection : comme est la pluſpart des hommes, qui en ſont aueugles, dõt aduient qu'ils ne ſe peuuent perſuader : n'y auoir de la faute du Medecin, quand le malade, qu'ils ont fort cher ne guerit comme ils ont deſiré & eſperé. Tout ainſi qu'il y a touſiours quelque rancueur & meſcontentement enuers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui s'eſt perdu, comme de n'auoir eſté aſſez prouoyant aux affaires du ſiege, & ce en pluſieurs particularitez, iuſques à vn feſtu. Et au cõtraire, celuy eſt eſtimé vaillant (quãd il ſeroit le plus poltron

du mõde)qui a eu bon ſuccez en ſon entreprinſe. C'eſt vrayement vn grand bien, que d'eſtre heureux en ſes affaires,mais l'heur n'eſt pas dependant du ſçauoir, ou de la ſuffiſance:c'eſt vn don de Dieu ſpecial, ſans que d'eſtre appellé au ſecours de ceux qui doiuent eſchapper : enuers leſquels il veut continuer & effectuer la vertu donnee aux remedes : comme auſſi de n'eſtre appellé pour ceux qui doiuent mourir, auſquels rien ne vaut ne profite. Dont c'eſt treſmal iugé de la ſuffiſance des Medecins,par le ſuccez qui eſt pl⁹ deu à l'heur, & à la grace de Dieu, qu'au ſçauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & cõclurre, que c'eſt tout vn, quelque Medecin que l'on appelle:en diſant, que ſi Dieu veut que le malade gueriſſe,il iettera ſa benediction ſur les remedes du plus ignorant du monde, & le rendra heureux. Cela eſt bien vray,mais c'eſt tenter Dieu, ainſi que nous auons remonſtré au quatriéme chap. c'eſt comme vouloir, que des pierres il face du pain, d'vn remede mal à propos, vn profitable. On dit communément, aide toy & Dieu t'aidera. Il faudra cercher les meilleurs moyens qu'on peut, & remettre l'iſſuë à Dieu qui a tout en ſa main.

Contre ceux auſquels tout eſt ſuſpect, & calomnient les Medecins, de la pluſpart des accidens qui ſuruiennent és maladies.

CHAP. VIII.

VNE des plus grãd's peines qu'ait le Medecin, genereux,& de bon cœur, eſt de ſupporter les reproches & fauſſes accuſations des malades,ou des aſſiſtans : qui ſont ſi deſraiſonnables:que tous les accidens qui ſuruiennent au malade, ils les attribuent aux remedes : & des bons ſuccez, ils doutent s'ils ſont deuz au Medecin. Car premierement quãd on voit le malade fort debile, on accuſe l'abſti-

nence & la paucité des viures ordonnee par le Medecin: ou ils reprochent la saignee, ou la purgation, & c'est le mal qui cause la foiblesse, non pas les remedes, qui en diminuant le mal, soustiennent le malade en plus grand force. Dont sans l'vsage d'iceux il seroit encor plus debile. Qu'ainsi soit, ne void-on pas ceux, qui mesprisent l'abstinẽce, la saignee, & la purgation, deuenir encor plus foibles: Si ceux qui n'vsent de tels remedes, se maintenoyent en plus grand' force que les autres, on pourroit mieux dire, que les remedes sont cause de la foiblesse: mais au contraire, on les voit plus affoiblir, & en fin il en meurt plus que d'autres. Ainsi est-il des autres accidens que l'on impute iniustemẽt aux remedes: comme le vomissement, flux de ventre, desgoutement, alteration, douleur, veilles, resueries, & semblables: qui suruiennent à cause du mal proprement, & de la nature d'iceluy, non pas des remedes, comme pensent les ignorans. Car si apres que le malade a prins quelque chose, par l'ordonnance du Medecin, ou que seulement on luy ait appliqué, & que tantost apres il aye vomissement, ou flux de ventre, cela en est cause, d'autant qu'il ne l'auoit auparauant. Depuis ceste Medecine, ce syrop, ce restaurant, ce potus cordial, &c. Il est si degousté que rien plus: l'alteration le presse plus qu'auparauant. Il est vray que c'est depuis, mais non à cause de cela, & est aussi mal argué, que si on disoit, depuis qu'il a neigé, ma robbe est plus rompuë qu'elle n'estoit, doncques la neige en est cause: ou depuis, que i'ay mangé de ce chappon, i'ay eu douleur de teste, colique, ou flux de ventre: doncques le chappon m'a causé tels accidents. Pauures idiots! tout ce que vient apres, ne procede de tout ce qui a procedé. Ce flux de ventre, ce vomissement, desgoutement, alteration, veille, resuerie, & semblables sont autres causes à vous incogneuës, qui produisent tels effects en leur tẽps: & quoy que sçache faire le Medecin, rompant le cours du mal, preuenant ses accidens, & les diminuant, en despit de luy le mal fait partie de

son entrepriſe, & s'augmẽte iuſques à certain poinct, qu'on appelle eſtat de la maladie: mais cela ce fait plus doucement beaucoup, que ſi on le laiſſoit faire. Et ſi l'alteration, le deſgoutement, & autres accidens, augmentent apres l'vſage de quelques remedes bien ordonnez, croyez que c'eſt du mal qui paſſe outre, nonobſtant ces retranchemens & reſiſtãces: & que le mal ſeroit encor plus furieux, & leſdits accidents moins ſupportables, ſi on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experience, en ceux qui meſpriſent tels remedes: Car s'il eſt vray, que pluſieurs meurent à faute de ſecours (qui eſt vne maxime, receuë de chacun) il faut bien qu'ils ayent plus d'accidents, & plus faſcheux, que ceux qui en eſchappent. Il ne faut donc auoir ſuſpects, ou calomnier les remedes, qui auront eſté ſuiuis de quelques accidents empirez ou nouueaux: & dire, depuis ce frontal il a moins dormi, ou plus reſué: car le frontal n'en eſt pas cauſe, ains le mal qui n'en a peu eſtre dompté. Depuis le potus cordial il a eu le houquet, ou la diſſenterie, ou le ſpaſme. Il eſt bien vray: mais ceſte queuë, n'eſt pas de ce veau, comme on dit en commun prouerbe: ceci eſt d'vn autre tonneau. Ie ne dis pas, que les remedes n'en ſoyent cauſe quelque fois, dea, car il y en a de mal ordonnez: & fort mal à propos: mais ie ſuppoſe touſiours que le Medecin ſoit docte, diligent, & affectionné, duquel il faut touſiours bien ſentir, & puis interpreter en la meilleure part ſes ordonnances: attribuant pluſtoſt au mal, ou à l'expres vouloir de Dieu, que aux remedes, les accidẽs qui ſuruiennent de nouueau, ou qui empirent. Car il y a des rencontres inopinees, & qu'on ne peut aucunement preuoir pour s'en donner garde: comme aucunefois d'vne fort legere Medecine, on viendra iuſques au ſang: d'autãt que l'homme eſtoit ſur le poinct d'auoir flux de ventre. Le Medecin qui ne peut deuiner, meſmes en vn corps neutre (c'eſt à dire: qui ne ſe tient au lict, pour n'eſtre gueres mal diſpoſé) ſi nature fera quelque euacuation d'elle meſme, cognoiſſant qu'il

en eſt beſoin, ordonne ſa medecine aſſez legere. Il aduient là deſſus, qu'apres ſon operation, nature paſſe outre, & fait vn flux de ventre, qui continue deſordonnément & outre meſure : d'autant que la vertu expultrice, piquee des excremens aeres & mordicans ne ſe peut retenir, & la matiere eſtant corroſiue, racle tellement par où elle paſſe, que le ſang en ſort. Le medicament ſera accuſé de tout cela, qui neantmoins n'a fait que deux ou trois petites ſelles : tout le reſte eſt d'vn desbordement, & comme torrent d'humeurs de long temps accumulez. Ainſi quelquefois, on ne fait qu'arracher vne pierre de la muraille, & il tombera plus de deux toiſes, tant elle eſt ruineuſe. Il faut à vn fort mur le canon, ou double canon : à vn mur foible, la piece de campagne fera grand breche. Ainſi pour bien iuger de l'effect du medicament, il faut ſçauoir ſa portee, cogneuë du ſeul Medecin : & non pas iuger de l'effect : car ſi durant l'operation du medicament, ou par apres, on void aduenir ce qui n'eſt de la nature, portee ou force du medicament, il luy faut attribuer. Non moins que ſi vn enfant donnoit du poing à vn yurongne chãcelant, & que ſoudain il cheut à terre. Ce n'eſt pas le coup de poing, qui a eu tant de force, mais le vin qui l'auoit eſlourdi, dont il alloit tombãt deuant. Toutesfois on pourroit repliquer de la meſme comparaiſon, que ſemblablement à vn malade fort debile, vn leger medicament aura la force de le faire tresbucher, & aller en terre. Parquoy il vaut mieux faire ceſt autre comparaiſon : comme ſi on donnoit vne chiquenaude au bras d'vne femme enceinte, & que toſt apres elle auorta. Seroit-ce pour la chiquenaude ? C'a eſté bien loin du ventre, & le coup eſt trop leger. Il faut donc que d'ailleurs elle fuſt preſte & occaſionné d'auorter. Ainſi pluſieurs choſes ſe rencontrent, qui ne ſont aucunement deſpendantes l'vne de l'autre, ains cas fortuits, & ne ſont de cauſe pretenduë communément,

Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens.

Chap. IX.

ON dit que le Duc de Ferrare, Alphonso de Este, mit quelquefois en propos familier, de quel mestier il y auoit plus de gens. L'vn disoit de Cordoüanniers, l'autre de Cousturiers, vn autre de Charpantiers, qui de Mariniers, qui de Chiquaneux, qui de Laboureurs. Gonelle, fameux bousson, dit qu'il y auoit plus de Medecins, que d'autre sorte de gens: & gage contre le Duc son maistre (qui reiettoit cela bien loin) qu'il le prouueroit dedans vingtquatre heures. Lendemain matin Gonelle sort de son logis, auec vn grand bonnet de nuict, & vn courechef, qui luy bandoit le menton: puis vn chapeau par dessus: son manteau haussé sur les espaules. En cest equipage, il prend la route du palais de son excellence, par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre luy demande, qu'est-ce qu'il a, il respond vne douleur enragee de dents. Ha mon amy (dit l'autre) ie sçay la meilleure recepte du monde contre ce mal là, & la luy dit. Gonelle escrit son nõ en ses tablettes, faisant semblant d'escrire la recepte. A vn pas de là il en trouue deux ou trois ensemble, qui font ensemble interrogation, & chacun luy donne vn remede. Il escrit leurs noms, comme du premier. Et ainsi poursuyuant son chemin tout bellement: du long de ceste rue, il ne rencontra personne qui ne luy enseignast quelque recepte differente l'vne de l'autre: chacun luy disant, que la sienne estoit bien esprouuee, certaine, & infaillible. Il escrit le nom de tous. Paruenu qu'il fut à la basse cour du Palais, le voila enuironné de gens (comme il estoit cogneu de tous) qui apres auoir entendu son mal, luy donnerent à force receptes, que chacun disoit estre les

meilleures du monde. Il les remercie, & escrit leur nom aussi. Quand il entre en la chambre du Duc, son excellence luy crie de loin. Et qu'as-tu Gonelle? Il respond tout piteusement, & en marmiteux, mal des dẽts, le plus cruel, qui fut iamais. Adonc son excellence luy dit. Hé Gonelle, ie sçay vne chose qui te fera passer incontinent la douleur, encor que la dent fut gastee. Messer Antonio Mussa Brassauolo mõ Medecin, n'en pratiqua iamais vne meilleure. Fais ceci, & cela incontinent tu seras gueri. Soudain Gonelle iette bas sa coiffure, & tout son attirail, s'escriant: Et vous aussi, Monseigneur, estes Medecin. Voyez cy mon rolle, combien d'autres i'en ay trouué depuis mon logis, iusques au vostre. Il y en a pres de deux cens, & si ie n'ay passé que par vne ruë. Ie gage d'en trouuer plus de dix mille en ceste ville, si ie veux aller par tout. Trouuez moy autant de personnes d'autre mestier. Voila bien rencontré, & à la verité, car chacun se mesle de la Medecine, & y a peu de gens, qui ne pensent y sçauoir beaucoup, voire plus que les Medecins. Ie laisse à part quelques Chirurgiés, Barbiers, Apothicaires, Gardes ou seruãtes des malades, sages femmes, Charlatans, & autres Empiriques: iusques aux marchãs, qui pour faire quelque profession d'vne partie à la Medecine, sont des maistres aliboron, cuidans sçauoir plus que maistre mouche, faisans des suffisans, & se meslãs de guerir plusieurs maux auec vne asseurãce effrõtee, accompagnee de grãdes promesses. Ie les laisse (di-ie) iaçoit qu'ils facent vn beau nombre; car il y en a tant & tant d'autres, que c'est pitié. Il n'y a presque personne, qui ne contrerolle sur les ordonnances des Medecins: qui ne vueille toucher incontinent le poulx du malade, & voir son vrine: qui n'en die son aduis, & qui n'ordõne à faire quelque chose, au contraire de ce que le Medecin aura dit. S'il y en a qui soyent mieux aduisez en ce fait là, ie croy que le nõbre est si petit, qu'on auroit fait beaucoup plustost, d'escrire ceux qui ne sõt si presomptueux, que de faire vn rolle de tant d'entre-

preneurs, choſe preſque infinie. Et combien y en a-il de ſi temeraires, qui opineront deuant le Medecin (meſmes en ſa preſence) qu'il faut ſaigner le malade, ou ne le faire pas : & quand on le ſaigne, qu'il ne faut ſortir que tant de ſang: qu'il n'eſt pas bon de le purger, que la ſaiſon n'y eſt propre : qu'il le faut mieux nourrir : qu'il luy faut des reſtaurans, des tils, conſumez, preſſis, coulis, orges mondez, amandez, &c. qu'on permet trop ſes aiſes au malade, ou qu'on le gehēne trop. Brief le grand cōtre roolleur, voire le premier & principal iuge de tout, eſt le vulgaire ignorant, treſ-iniuſte & inique: lequel, comme diſoit Terence, n'eſtime rien bien fait, que ce qu'il fait. Et ſi on ne ſuit ſon aduis, il attribue la mort du malade, ou la longueur du mal, à ce qu'on a fait autrement. Car s'il imagine, & ſe perſuade, qu'il faut ainſi faire, toute autre procedure luy eſt erronee : & pourtant il blaſme, tout ce qu'on fait d'autre ſorte. Quelle pitié! Es autres arts, qui ſont moins obſcurs & difficiles, où l'on voit preſque tout à l'œil, on laiſſe faire à l'artiſan comme il entend. En la Medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut voir goutte, chacun veut gouuerner comme rats en paillere. Auſſi nous ne voyons gueres bien ſucceder, par l'ordre de nature, la pluſpart des maladies, en perſonnes d'eſtat, qui ont grand viſite de gens. Ceux-là gueriſſent mieux, deſquels on fait moins de conte.

Que ce n'eſt le profit des malades, d'auoir pluſieurs Medecins d'ordinaire: mais qu'vn Medecin y doit eſtre fort aſſidu.

CHAP. X.

CESTE propoſition pourroit eſtre entendue, de ce qu'auons dit maintenant, touchant le vulgaire qui fait du Medecin: mais ie l'entens ici proprement, de ceux qui

ſont vrais Medecins, & de ſçauoir & de profeſſion. Il eſt treſ-raiſonnable & neceſſaire d'auoir l'aduis de pluſieurs difficultez, & choſes douteuſes d'vne maladie. Car (comme on dit communément) quatre yeux voient plus que deux: & c'eſt en ſuppoſant que tous ſoient cler-voyans. Car l'vn s'aduiſe d'vne choſe, & l'autre de l'autre, que l'on aſſemble & accorde au profit du malade. Mais d'auoir pluſieurs Medecins d'vn ordinaire, qui ayent eſgalement ſoin du malade, ce n'eſt pas ſon profit. Car à tout propos ils ſe peuuent contredire d'vn rien, ou de choſe indifferente, l'vn à l'enuie de l'autre, plus pour oſtentation, que de neceſſité. Pline a treſbien noté cela en ſon 29. liure, premier chap. où il eſcrit: Il n'y a point de doute, que „ ces Medecins, cerchans reputation par quelque nou- „ uelleté, trafiquent ſoudain nos ames. De là ſont ces „ miſerables conteſtations à l'entour des malades, nul „ eſtant de meſme aduis, afin que ne ſemble redite. De „ là eſt la ſuſcription du malheureux ſepulchre: *Ie ſuis perdu d'auoir eu force Medecins.* Il ſignifie l'Empereur Adrian, qui en mourant s'eſcria ainſi: la multitude des Medecins me fait perir. Or la raiſon de ce meſchef eſt diuerſe, & premierement, de l'enuie ou ialouſie que l'vn porte à l'autre communément, ceux meſmement qui ſont plus mal creez, ambitieux, & auares, outre l'ordinaire des autres artiſans: Car cela eſt commun, qu'vn potier eſt enuieux de l'autre, iouxte l'ancien prouerbe. Mais plus ſans comparaiſon le Medecin, d'autant qu'il voudroit, qu'on luy deferaſt entierement tout l'honneur d'auoir bien predit, bien ordonné, & gueri le malade. Parquoy il ne ſupporte pas volontiers, qu'on en face part à autruy. Ie parle de l'auare ambitieux, qui eſt auſſi communément quereleux, detracteur, & inſupportable. Il y en a de fort modeſtes: mais encor ſont-ils ialoux de l'honneur qu'ils eſtiment leur eſtre deu: & en ce qu'ils penſent pouuoir bien faire d'eux meſmes comme choſes legeres, communes, & ordinaires. Ils ſeroiét bien contens, de n'eſtre

contredits: ce neantmoins ils consentent & s'accordent au desir & plaisir du patient ou des siens. Mais ce n'est pas le profit du malade, ainsi que i'ay entreprins de remonstrer. Car iaçoit que nous posions les trois ou quatre Medecins, que l'on veut assister ensemble à la cure d'vn homme estre tous fort modestes, paisibles, & sçauans: neantmoins on ne pourra euiter, la pluspart des inconueniés que ie deduiray, pour les plus ordinaires. Car ie laisse à ceux qui en ont obserué d'autres, à iuger, combien ceste façon est nuisante, ou incommode aux pauures patiens. Premierement, s'il n'y a qu'vn ou deux Medecins d'ordinaire, ils en serõt plus soigneux, plus diligens, plus affectionnez, pour en sortir à leur honneur: & vn qui aura toute la charge sur ses espaules, y sera encor plus attentif, d'autant qu'il ne s'en repose sur personne, & tout doit tomber sur luy. Dont s'il a bon cœur, & est homme de bien, il s'estudiera à mieux faire, que s'il estoit accompagné, supposant tousiours, comme il faut, qu'en toutes difficultez, il recourra au conseil. Or l'affection du Medecin enuers le malade n'est de petite importance, ains si grande, qu'elle merite estre mise au premier lieu. L'autre incommodité est que plusieurs Medecins mal aisément se peuuent rencontrer, de visiter le malade tousiours à mesme heure. Car chacun a des malades à part d'vn ordinaire, & d'autres suruenans, & autres menus affaires: dont est souuent contraint de faillir à l'heure designee, que tous se doiuent trouuer chez le malade. En ce cas, le Medecin plus ordinaire, ou ceux qui s'y rencontrent, sont bien empeschez de dire leur aduis, ou d'ordonner sur ce qui sera suruenu: craignant que l'absent ne le trouue pas bon, & que son opinion suruenante, ne mettent en erreur le malade, ou les assistans: qui voudrõt sçauoir par apres son aduis, & le luy demanderont à part. Quelquefois ce ne sera que d'vne cerise, ou autre petit different, qui de soy ne vaut le parler, mais faut que tous s'y accordent. Celà tient en peine les Medecins, & souuẽt les malades en endurent. I. II.

Cõme auſſi (pour venir au troiſiéme poinct) ils endurent de pluſieurs petites choſes que le Medecin preſent & ordinaire feroit & ordonneroit, ſuiuant les occaſions qui ſe preſentent à tout moment (ie dis petites d'elles meſmes, toutefois reuenantes bien ſouuent à grande commodité:) mais il n'oſe, craignant que les autres en ſoient mal contens. Parquoy le malade paſſe beaucoup d'ennuis, deſquels il pourroit eſtre exempt: comme d'endurer trop la ſoif, d'eſtre tenu trop chaudement, trop preſſé de nourriture & de medicamens, eſconduit de quelque plaiſir & recreation non preiudiciable à ſa gueriſon, & ſemblables. Ie me contenteray d'auoir deduit ces trois inconueniens, qui ſont ordinaires en la pluralité des Medecins: pour monſtrer qu'il vaudroit ſans cõparaiſon mieux, de n'auoir qu'vn Medecin, & qu'il fut aſſidu. C'eſt le plus grand heur que puiſſe auoir le malade, d'auoir vn bon Medecin, qui ne bouge d'aupres de luy. Car d'vne viſite ou deux par iour, le malade n'eſt bien penſé. Cela ſe peut dire de gros en gros, & non exactement: veu que le Medecin preſent obſerue pluſieurs particularitez, qui luy font changer d'auis d'heure à autre, tant ſur la nourriture, que ſur autres remedes. Parquoy Celſe dit treſbien, ou il remonſtre de quelle diligence doit vſer le Medecin, pour ordonner bien iuſtement des viures, „ quant aux heures, & meſure d'iceux (qui eſt vn des „ plus grands poincts en toute la curation: car, comme il „ eſcrit, la viande bien à propos, eſt vn treſbon remede „ & medicament) il faut touſiours obſeruer, & par tout, „ que le Medecin aſſiſtant s'aduiſe continuellement des „ forces du malade: & tant qu'elles ſeront bonnes, il vſe „ d'abſtinence: quand il commence a ſe douter de la „ foibleſſe, il le ſecoure de viande. Car c'eſt ſon deuoir, „ qu'il ne ſur-charge le malade de matiere ſuperfluë, & „ qu'il ne trahiſſe pas auſſi la foibleſſe, à la faim, &c. De- „ quoy on peut entendre, que pluſieurs ne peuuent eſtre „ penſez d'vn Medecin: & que celuy (s'il entend biẽ ſon „ art) eſt bien propre, qui ne deſempare gueres le mala-

de. Mais ceux qui ſont adonnez au gain, d'autant qu'il y a plus à gaigner ſur la multitude du peuple, ils embraſſent volontiers les reigles qui ne requierent grand curioſité: comme en cecy. Car il eſt bien aiſé de compter les iours, les heures, & les accez, meſmes à ceux qui ne voyent ſouuent le malade. Il faut celuy eſtre aſſidu, qui doit voir ce qui eſt ſeulement de beſoin, & quand le malade ſera trop foible, s'il ne prend nourriture. Voila comment il eſt de treſ-grand' importance au ſeruice du malade, qu'il ſoit touſiours aſſiſté d'vn bon Medecin, & pour ſon regime, & pour l'vſage des remedes. Car eſtant preſent, il auancera ou retardera, augmentera, ou diminuëra, & fera pluſieurs choſes d'autre façon, que s'il ne voit le malade ſinon par longs interualles, comme on le pratique ſur le peuple. Dont il vaudroit mieux auoir vn Medecin, qui eut vn peut moins de ſuffiſance, ou de reputation (& par conſequent moins de preſſe) qui fut plus frequent & aſſidu. Car la diligence, vigilance & curieuſe obſeruation du Medecin ordinaire, peut bien contrepeſer vn plus grand ſçauoir, qui n'eſt pas ainſi employé par le menu.

Contre ceux qui ſe plaignent de la courte viſitation de quelques Medecins.

Chap. XI.

NOSTRE vie eſt pleine de contrarietez, ainſi que Democrite remonſtroit à Hipocras, au deuis qu'ils eurent enſemble: cõme ledit Hippocras eſcrit à Damagete, en ſes epiſtres. Car ce qui nous plaiſt maintenãt: nous deſplaiſt dans vne heure. Le laboureur veut eſtre ſoldat, & en peu de tẽps reiette ſa premiere cõdition. Le marchãt fait du gentilhõme, & bien toſt apres retourne à ſa marchandiſe. Mais la contradiction eſt encor plus deſcouuerte, quand on

veut en meſme choſe des contradictoires: comme d'eſtre gendarme, & n'eſtre tenu à la guerre : d'eſtre grãd terrien, & n'eſtre ſuiet à procez: d'auoir beaucoup de valets & chambrieres, & ne pouuoir eſtre deſrobé: viure diſſoluëment, & ne venir point malade. Ainſi eſt-il de pluſieurs qui veulent auoir des Medecins les plus empreſſez, & qui ont plus de pratique (dequoy le vulgaire fait iugement, qu'ils ſont les plus ſçauans: cõme le plus ſouuent il aduient, nõ pas touſiours) & ſoudain ils ſe plaignẽt de leur courte viſite, & de les auoir ſi peu aupres d'eux. C'eſt vne plainte qu'on fait cõmunémẽt des Medecins de Paris, les plus fameux: leſquels en ſi grand' ville, ont tant de malades ordinairement, qu'il eſt impoſſible du tout, qu'ils puiſſent arreſter lõguement aupres d'vn chacun. Car ſi vn Medecin a à voir deux fois le iour vingt malades, n'eſt-ce pas beaucoup, qu'il demeure aupres de chacun vn quart d'heure à chaſque fois ? Il ne peut faire d'auantage. Car au plus grand iour, qui ſera de 16. heures, ie veux qu'il cõmence ſa viſite à cinq heures du matin, & la continuë iuſques à dix, puis recommence à midy, & la cõtinuë iuſques à cinq du ſoir. Voila dix heures qu'il employe à viſiter. Il luy faut bien le reſte pour ſon repos : cõme de 10. à 11. pour ſon diſner, & rafraiſchiſſement de 5. à 7. de meſme au ſoir, & puis ſon dormir en repos : car s'il ne ceſſe iour & nuict, il eſt impoſſible de durer lõguement. Ie veux encor donner ſix heures au matin, & ſix apres diſner. Car l'aller d'vne maiſon à l'autre, monter & deſcendre les degrez, importe bien de 2. heures ſur la viſite de 10. malades: meſmes qu'on ne va pas en poſte par la ville, & qu'ẽ eſté, lors des grãs iours, la viteſſe du mouuement eſt dangereuſe d'eſchauffement, ſueur, alteration, & autres tels accidens. Reſtent donc enuiron dix heures toutes nettes, que le Medecin ſera aupres du lict de ſes malades, pour le plus qu'il y puiſſe employer. Et que reuient cela à chacun de vingt ? Si ie ſçay bien compter, c'eſt à chacun vn quart d'heure le matin, & autant l'apres-diſnee.

Or il eſt certain que les plus fameux Medecins, aurõt tel iour à viſiter plus de trente malades : & outre ce à faire des conſultations, ou l'on eſt contraint de ſeiourner beaucoup plus qu'à vne ſimple viſite. Dont s'enſuit neceſſairement & ineuitablement, que chacune des autres viſitations, ne ſeront d'vn demy quart de heure. Car il faut contenter chacun, & de celuy qui ſe depart à pluſieurs, chacun en a bien peu. Ainſi le Medecin ne fait qu'entrer & ſortir, s'informe en courant de l'Eſtat du monde, touche le poulx, voit l'vrine, dit vn mot de ce qu'il faut faire : & deuant, à vn autre. On ne le peut redarguer iuſtement de ſa celerité, & ſommaire viſite, puis qu'il ne luy eſt poſſible de faire autrement, & ceux qui les appellent, en ſont bien informez. Qui plus eſt, ſi le Medecin reſpond quelquefois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grand nombre des malades qu'il a à ſecourir, on luy replique, monſieur vous n'y faites qu'entrer & ſortir, le malade penſera eſtre gueri, ſeulement de voſtre veuë, qu'il vous voye vne fois le iour en paſſant, il eſt tout ſatisfait. Autant en dit vn autre, & le tiers, & le quart. Que feriez vous là? Mais dira quelqu'vn : ſi faut-il auoir eſgard à la qualité des perſonnes, & s'arreſter plus longuement aupres d'vn grand Seigneur, eueſque, abbé, conte, baron, preſident, conſeiller, treſorier, general des finances, & autres gens d'honneur, qui ont dequoy le recognoiſtre & recompenſer mieux que de l'ordinaire des autres, on reſpond à cela, qu'il faut bien faire ſon deuoir enuers tous, & s'aquiter fidellement de ſa charge : & qu'en outre, il y en a de plus recommandez, comme les proches parens, les alliez, amis, familiers, & ceux auſquels on a quelque grand obligation. Ceux là de vray, ſelon le ſens & iugement humain, doiuent eſtre preferez aux autres, quelque grade & ranc qu'ils tiennent : & ceux deſquels on ne prend point d'argent, à raiſon de la ſuſdite obligation, requerent iuſtement du Medecin plus de ſoin & diligence, que ceux deſquels on attend recõpenſe. Dont ce n'eſt peu de choſe,

d'auoir obligé à ſoy, & bien affectionné, vn docte & prudent Medecin, qui aura touſiours plus d'eſgard à l'amitié, qu'à la grandeur. Et quoy: la pluſpart de ces grands ne cognoiſſent le Medecin que de renom: & ſont encor moins cogneus du Medecin. N'eſtant la cognoiſſance reciproque, & ni ayent familiarité, amitié, ou quelque obligatiõ mutuelle, ce Medecin ne luy ſera pas plus propre qu'vn autre, lequel ayant moins de preſſe, le pourroit mieux ſecourir, & de plus pres. Mais on eſt ainſi paſſionné, qu'on veut celuy qui eſt plus en vogue, chacun le voudroit tout auoir, qui eſt proprement vouloir l'impoſſible. Et puis on ſe plaint de la courte viſite. Si vous dites, ie ne ſuis pas des moindres, & i'ay auſſi bien dequoy payer qu'vn autre: il y en a cent, qui diront tout de meſme. Que pourra faire le Medecin, ſinon departir ſes viſitations en tant de pieces que chacun en ait vn peu? Mais il reſeruera touſiours les plus longues, à ceux qui l'ont obligé, & auſquels, il eſt redeuable, comme la raiſon & l'humanité luy commandent. Parquoy il vaudroit mieux, que chacun fut bien aduiſé, de vouloir ce qu'on peut auoir: c'eſt, vn Medecin aiſé a recouurer, d'entre ceux qu'on eſtime ſçauans & n'ont tant de beſoigne, pource que leur ſaiſon n'eſt encor venuë, eſtans poſtpoſez aux autres, qui ſont de plus long temps. Et s'il y a quelque difficulté en la maladie, on peut faire conſulter là deſſus. Croyez que ſi le Medecin eſt habile hõme il entendra bien toſt, & à peu de paroles, ce qu'il faut faire: puis il executera, ainſi qu'il appartient. Voila le meilleur aduis que puiſſe prendre vn malade, de quelque qualité qu'il ſoit, pour eſtre bien ſecouru: & s'il a le moyen, d'entretenir pres de ſoy du tout le Medecin, & qu'il n'en bouge que bien peu, ce ſera encor mieux pour luy, ſuiuant ce que i'ay diſcouru au precedent chapitre.

De com-

De combien sert la confiance du malade au Medecin.

Chap. XII.

OVelqu'vn pourroit auoir mal entendu, ce que i'ay deduit au prochain chapitre : comme si ie reprenois l'affection que plusieurs ont d'estre visitez des Medecins plus fameux, & qui pour leur grande reputation, ont plus de presse, és bonnes villes. Ià à Dieu ne plaise que ie le face, ie ferois tort aux venerables & rares personnages, qui de leur merite ont acquis ce grand bruit : & ferois tort aux malades, si ie leur persuadois de n'y auoir affection, & recours à la gueriſon de leurs maux. Car au cõtraire, si on en peut iouyr plainement & tant que besoin est, ils sont les plus propres du monde. Ie n'ay taxé que la plainte vulgaire, de ceux qui à tort se mescontẽtent d'eux, pour n'en pouuoir iouyr comme ils voudroyent. Ie dis touſiours qu'ils sont les plus propres du mõde, quant à eux, & pour leur esgard. C'est que volõtiers ceux qui ont telle reputation, & de grand requeste, sont aussi des plus sçauans & expers heureux en leurs pratiques, & aggreables aux malades : car autremẽt leur vogue n'est de duree, & leur reputation mal fondee, s'en va bien toſt en fumee. Ainsi quant à eux, ils sont fort propres, aptes & idoines à penser des plus grandes maladies, & és plus dignes personnes. Ils ont aussi pour ceſt esgard de reputation & premier rang entre les Medecins, plus d'heur à guerir les malades. Car l'opinion qu'on en a cõçeuë, donne certaine confiance au malade de guerir mieux, & plus seurement par leur moyen, que des autres. Dõt nous disons communément en nos escoles: *Celuy guerit plus de malades, à qui plusieurs se fient*. Et c'est de la forte imagination, qui a tresgrand pouuoir à faire impreſſion en nous, com-

me i'ay ſuffiſamment demonſtré à la preface du ſecond liure du Ris. C'eſt vne puiſſance de l'ame, qui eſmeut fort le ſang & les eſprits, de ſorte, que ſi elle marche auec vne ferme opinion & confiance, les forces de nature s'aſſemblent pour combatre le mal. Et pour autant on void de grands changemens au malade, à la ſeule arriuee du medecin deuotement attendu. Car le deſir & l'eſpoir eſtans ſatisfaits, l'ame ſe releue, & renforce contre le mal: tellement que bien ſouuent nature fait quelque braue ſaillie & effort, chaſſant la matiere du mal impetueuſement, par vne criſe qu'on appelle. Au contraire, ſi le Medecin n'eſt fort agreable au malade, lequel ne ſe voit ſecouru, ainſi qu'il deſireroit, tel Medecin n'aduancera pas gueres: & le malade ſe contriſtant & deſcourageant deuiendra plus debile qu'il ne ſeroit: car ſes eſprits eſtõnez, n'ont point de vigueur, pour la crainte & deffiance qui a ſaiſi le cœur. Il y a vn autre bien qui reuient au malade, d'auoir vn Medecin à ſa deuotion, à ſon gré, & ſouhait, duquel il eſpere grand ſecours: c'eſt, qu'il s'accommode volontiers à tout ce qui luy eſt ordonné, auec vne fiance que tout le doit guerir & ſoulager. Comme au contraire, il prend d'vn autre Medecin tout à deſdain & à regret: dont luy profite peu ou rien. Car quand ce ſeroit la meilleure & plus delicate choſe du monde, ſi on en a bonne opinion, l'eſtomac s'en faſche, & n'en fait ſi bien ſon profit, que ſi elle eſtoit priſe auec gayeté de cœur. Le vin, le bouillon de chappon, la chair de perdrix, ſont treſbons alimens, delicats & frians: mais ſi quelqu'vn en vſoit à regret, auec mauuaiſe opinion du ſommelier, ou du cuiſinier, qui ne ſuſſent aggreables: cela ne feroit point de bien en vſant contre cœur. Que ſera-ce des choſes qui ſont de ſoy mal plaiſantes, & qu'on abhorre naturellement, comme les Medecines, & autres drogueries. Il faut en outre, que le malade endure pluſieurs faſcheries, eſquelles il ſera beaucoup plus impatient à ſon preiudice, s'il n'a grand opinion du Medecin, & confiance en luy. Car il fera pour

vn tel : ce qu'vn autre n'aura credit de luy persuader. Donques ce n'est en vain, que les pauures malades requierent ceux qui ont grand reputation, & desquels communément on a bonne opinion, car tels ont plus d'efficace en leurs procedures & ordonnances. Mais il ne se faut tant affectionner à ceux qu'on ne peut auoir, qu'on n'ait point d'affection aux autres: ains il en faut choisir pour second & troisiesme lieu : ausquels on s'addresse à faute des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'vn de ceux-ci, il faut remettre toute sa fiance, esperance, & affection en eux, sans plus desirer les autres : & esperer sur tout en Dieu, qui donne vertu aux remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'en mariage, les filles souhaittent estre logees en grandes maisons. Si elles n'y peuuent aduenir, il faut qu'ils se contentent des moyennes: & qu'ils mettent desormais tout leur amour & affection au mary qui leur eschet. Et Dieu leur peut donner autant ou plus de bien & contentement, auec les petits compagnons, qu'auec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon mesnage : autrement rien qui vaille, comme le Medecin à l'endroit du malade, qui n'y a point d'affection, & en desire vn autre.

Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ils ordonnent.

Chap. XIII.

I'Ay veu quelquefois à Narbonne vn gentilhomme Venicien, ambassadeur de la Seigneurie : qui disoit à propos des Medecins, que quād il est malade, il les croit biē aux negatiues, mais non pas aux affirmatiues. C'estoit vn bon vieillard, gaillard & ioyeux, qui reuenoit d'Espagne, ayant accompli le terme de sa legation aupres du Roy

Philippe. Il interpretoit les negatiues, ce que les Medecins prohibent: cõme ne boire point de vin, ne manger du fruict, ne s'esuenter, & semblables. Et les affirmatiues, comme de prendre medecine, clysteres, iuleps, & autres choses qu'on ordonne. Voila vne belle proposition, laquelle plusieurs pratiquent à leur tresgrand dommage. Car ils veulent bien des Medecins, mais cerchez qui fera ce qu'ils ordonnent: A peine se contiennent-ils dans les bornes de ce Venicien, qui au moins veut abstenir de ce qu'on luy defend: & la pluspart de nos malades, veulent tout le contraire. Que sert-il d'auoir le Medecin, si on n'est resolu d'accomplir & executer son conseil, pour la deffence de sa vie? Aucuns respondent, que la presence du Medecin les console, resiouit, & dõne plus de courage: dont ils sentent le mal amoindrir, & leurs forces augmenter. Il y en a qui disent, ie fais quelque chose de ce que le Medecin me conseille, au moins des viures & du regime: mais des drogues ie n'en puis ouyr parler. C'est tout de mesme, que si les gens d'vne ville assiegee, appelloyent quelque bon capitaine à leur secours & defence: auquel estant venu, ils ne voulussent obeïr, ni accomplir ses ordonnances, disans, qu'ils se contẽtent de sa presence, & qu'ils en sont fortifiez: ce leur suffit, qu'il donne ordre aux viures, & à la police: car quand à cõbatre, & tirer arquebusades, ils n'y veulent entendre. Et qu'est cela, sinon se moquer du mestier (comme l'on dit) & se perdre à credit? Ie n'oserois pas dire que c'est vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoit enseigné, *Chap.38.*

„ disant, que l'homme sage n'aura la medecine en hor-
„ reur. Mais cela est tant fascheux à prendre. Il est vray, & Dieu l'a ordonné ainsi pour combatre le mal. Car comme la santé est aggreable, on la traitte de mesme, de choses aggreables, & comme le mal est fascheux, on le traite de choses fascheuses. Ce n'est pas sagement fait, de ne s'accommoder à tout ce que le Medecin ordonne, sans mespriser aucune chose. Car bien souuent à faute d'vne obseruation, qui semblera petite, le mal

empire iusques à la mort, tout ainsi qu'vne ville se perdra quelquefois à faute d'vne sentinelle, ou par le moyen d'vn petit trou qui sembloit n'estre point d'importance. Faut-il plus d'vne scintille de feu, pour enflammer tout vn paillier, & de là toute la maison, & d'vne maison tout le bourg, d'vne petite faute soit en excez, ou en defaut: il s'ensuit bien souuent vn grand desordre. Et qu'auiendra-il à ceux qui mesprisent le conseil du Medecin, quand nous auons souuent beaucoup à faire de sauuer ceux qui font tout ce que nous voulons? Il aduient communément à ceux qui sont tant difficiles, qu'à la fin ils veulent tout, lors que les moyens ne sont plus de saison, & ne les peuuent empescher de mourir, comme ils eussent bien fait au parauant, moyennant la grace de Dieu. Tout ainsi que les assiegez, qui ont esté froids du commencement à se bien defendre, & employer tous leurs moyens, espargnans leurs croittres, balles de laine, caisses, & autres meubles à remparer, leurs viures & argent à bien traiter les soldats leurs armes, & personnes, à combatre vaillamment: en fin quand se voyent forcez, ils presentét saques & bagues, iusques à leurs entrailles pour se sauuer: mais il n'y a plus remede qui leur serue, trop tard s'aduisent les Phryges, comme dit le prouerbe. Pource dõc chacun se propose dés le commencement, de faire volontiers ce que le Medecin conseillera, & ordonnera, sans aucune restriction ou distinction d'affirmatifs, & negatifs: & encor pour Dieu soit, si on en eschappe à tel marché.

De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin ou remede, sinon contre les douleurs.

Chap. XIIII.

I'Ay retenu ce propos d'vn gentilhomme de Viuares, qui aimoit fort ses plaisirs. Il ne faisoit grand compte des maux, qui estoiét sans douleur: & estimoit que les remedes y

ſeruoyent de bien peu, ou rien, comme s'il eſtoit neceſſaire que le mal fit ſon cours : & quoy qu'on fit, la maladie paſſeroit ſes quatre temps, ſi elle eſtoit gueriſſable: & ſi elle eſtoit mortelle, il n'y auoit aucun remede, qui ſont propos erronez, fondez ſur des erreurs cy deuant refutez. En ſomme, il ne vouloit point de Medecin, ni de medicaments, que pour luy oſter les douleurs. Mais s'il fut tombé en paralyſie, qui eſt mal ſans douleur, ie croy qu'il euſt bien voulu y remedier par Medecine. Et quant aux maux douloureux il faut entendre, que la douleur n'y eſt le principal (iaçoit que de grand importance) & qu'il faut oſter le mal d'où la douleur procede, ſi on veut bien faire ſa beſongne. Car ſi on s'amuſe ſimplement à la douleur, & ſa cauſe eſt meſpriſee (qui eſt le mal, ſource, racine, & mere de la douleur) il n'y a que deux moyens: l'vn par medicamens anodyns, qui diminuent la douleur aucunemẽt, & font que la partie ſupporte le reſte plus patiemmẽt: l'autre par medicamens arcotics, c'eſt à dire ſtupefians qui endorment le membre, en eſtonnant la chaleur naturelle. Dont il n'en faut vſer qu'à vne extreme neceſſité, & prudemmẽt. Mais tant les vns que les autres, ne font paſſer ou amoindrir la douleur que pour vn temps. Il faut touſiours reuenir à la curation du principal : autrement c'eſt à recommencer. Et que nos remedes ne ſeruent à oſter le mal, qui eſt ſans douleur, ou qui cauſe douleur, c'eſt la plus grand fauſſeté du monde : comme i'ay ſuffiſamment remonſtré cy deſſus, ou i'ay renuerſé ce propos, que les Medecins ſont inutiles, & ne font qu'abuſer le monde. Si on me replique encor, que pluſieurs gueriſſent bien ſans Medecin & ſans medicamẽs: ie repliqueray de meſme, que auſſi pluſieurs perdent leurs douleurs ſans Medecin : ni aucuns remedes : tellement que telle propoſition ſe confond d'elle meſme.

Que les ſuiets à maladies, ſont ſuiets à la Medecine: les autres non.

CHAP. XV.

PLVSIEVRS redarguent ceux qui obſeruent quelque regime, & s'aſſuiettiſſent à certains remedes, pour ſe maintenir en ſanté, & preuenir les maux auſquels ils ſont ſuiets. Ceux qui repreuuent tels moyens, ſont volontiers bien ſains, & de bõne complexion, dont pour leur regard, la propoſition eſt bien vraye, ſuyuant ce qui eſt dit en l'eſcriture Sainte, au iuſte n'eſt donnee la Loy: & plus expres quand il eſt dit. Il ne faut point de Medecin, à ceux qui ſe portent bien. Mais ce propos auſſi, confirme le contraire: c'eſt, que les perſonnes mal ſaines ont beſoin de Medecin: & qui eſt ſuiet à quelque mal, eſt ſuiet à quelque reigle. Tout ainſi que nous eſtans ſuiets à peché, ſommes ſuiets à la Loy. I'accorderay touſiours, auec le treſ-eloquent Celſe, que l'homme ſain, durant qu'il ſe porte bien, & eſt à ſoy, ne ſe doit obliger à aucune loy, ou regime, ni employer le Medecin. Il faut qu'il aye diuerſe maniere de viure: maintenant eſtre aux champs, maintenant en la ville, mais plus ſouuent aux champs, nauiguer, chaſſer, eſtre en repos quelquefois, mais s'exercer le plus ſouuent. Car l'oiſiueté & pareſſe rend le corps hebeté: le trauail l'affermit. Celle là haſte la vieilleſſe, ceſtuy cy fait durer l'adoleſcence. Il eſt bon auſſi quelquefois de ſe baigner, quelquefois vſer des eaux froides: ores ſe oindre, ores le meſpriſer, ne craindre aucune ſorte de viande qui ſoit vſitee du peuple: quelquefois, eſtre en feſtin, quelquefois s'en retirer, maintenant manger outre meſure, maintenant ſobrement: faire deux repas le iour, plus ſouuent qu'vn: & touſiours bien manger, tant qu'on peut digerer, &c. Quant à la copulatiõ charnelle, il ne

Matt. 9.

Liure I. chap. I.

la faut trop desirer, ni trop craindre aussi. Celle qui est rare, excite le corps: la frequẽte, le resout, &c. Ceci doit estre obserué, de ceux qui ont la santé ferme: & se garder, que les remedes du mauuais port, ne soyent consumez ou employez au bon. Ainsi donc les personnes bien saines doyuent estre indifferentes à tout, & ne s'assuiettir à rien, lors qu'elles se portent bien, & leur santé est ferme, comme Celse limite. Car on se feroit grand tort, de se rendre delicat & tendre, amolissant & eneruant sa bonne & forte cõplexion: laquelle se renforce tousiours plus, en s'exerçant à tout. Mais les valetudinaires, mal sains, & suiets à quelques maladies, comme epilepsie, (qu'on appelle mal de S. Iean) migraine, rheume, catharre, courte halaine, mal d'estomach, oppilation de foye ou de ratelle, collique venteuse ou pierreuse, gouttes, & semblables maux (desquels la pluspart est hereditaire, aussi bien que la ladrerie) qui doute que tels ne doyuent viure de reigle, s'ils veulent estre à leur aise, & viure longuemẽt? Ceux aussi qui s'adonnent à l'estude, où à charges publiques, d'autant qu'ils sont suiets à beaucoup de necessitez, doyuent estre reiglez: autrement ils tombent souuent en maladie. Car ils se cõtraignent à beaucoup de choses, qui leur sont nuisantes. Et Celse au propos allegué suppose, que l'homme sain, soit aussi tout à soy. Or en la proposition que nous disons, *suiets à maladies*, nous entendons vne particuliere subiection & aptitude. Car tous les hommes du monde, sont suiets à toutes sortes de maux, comme ils sont tous suiets à la mort. Mais nous disons, aucuns y estre suiets particulierement, qui ont vne inclination & disposition à quelque mal, duquel la semence ou le rudiment est en eux, non qu'ils soyent de fait malades, mais pour peu de chose ils tõbent en maladie, & pourtant ils se doiuent bien contregarder, à l'exemple de celuy, que nous auõs allegué au second chapitre de ce liure, qui estant le plus maladif de son temps, neantmoins vesquit cent ans, par grand artifice, & exquise maniere de viure.

Que ceux qui ſçauent quelque peu la Medecine, ſont plus mal aupres des malades, que ceux qui ne ſçauent rien du tout.

CHAP. XVI.

CESTE erreur deuoit eſtre deduite apres celle du neufiéme chapitre, ou i'ay remonſtré, qu'il y a plus de Medecins, que d'autre ſorte de gens. Mais craignant d'offenſer les perſonnes qui ſont fort ſecourables, i'ay eſté long temps en ce combat d'eſprit, ſi ie les deuois taxer & reprendre ainſi publiquement. En fin i'ay eſté perſuadé à paſſer outre, ſçachant qu'il y a plus de danger que l'on ne cuide en ceux qui ſçauent quelque choſe, & penſent tout ſçauoir. Car de cela, outre cuidez, preſument & entreprennent des plus grands choſes : ou bien reſiſtent & empeſchent, que les Medecins n'emploient leurs principaux remedes, qui ſeroient neceſſaires à la prompte & ſeure gueriſon. Mais ces contreroolleurs les tiennent engagez de crainte, tellement qu'ils n'oſent, & font acte. Il y a des perſonnes, qui ne ſçauent du tout rien en Medecine, quant au diſcours ou raiſon, comme ſont femmes ignorantes, qui meſmes ne ſçauent lire, ne eſcrire : mais ont quelques obſeruations & reigles, ſçachans bien faire vn potage, vn coulis, reſtaurant, orge mondé, qui font bien vn lict, coiffent bien le malade, ſçauent quelques petits remedes contre la rongne, la bruſleure, la violette abaiſſee, les vers, la ſuffocation de matrice, &c. De cela ils penſent tout ſçauoir, & font pluſieurs choſes de leur ſicap ou fantaſie, au deçeu du Medecin : & s'il ſuccede mal, ils n'ont garde de s'en vanter, la grand robbe du Medecin couure tout cela. Il ſeroit bon & expedient, que les aſſiſtans ne ſçeuſſent du tout rien ſinon obeïr aux ordonnances du Medecin. C'eſt vn ſçauoir fort profitable au malade : car qui ne preſume rien de ſoy, n'entreprendra iamais que d'executer ce que luy eſt preſcrit, ordonné & commandé. Les autres qui penſent ſçauoir, y adiouſtẽt, diminuent,

alterent, ou n'en font du tout rien. Comme les mauuais apothicaires, qui executent à leur plaisir les ordõnances des Medecins: pensent de sçauoir mieux la portee du malade, où la nature du mal : enyurez de quelque opinion d'eux, pour auoir veu plusieurs telles maladies, hanté diuers Medecins, & obserué le succez de semblables receptes. O dangereuse outrecuidance, voila qui ruine la pluspart des malades. Il vaudroit beaucoup mieux, de par Dieu, ne sçauoir du tout rien, que sçauoir ainsi en empirique. O quel malheur pour la vie du patient, & l'honneur du Medecin, que d'auoir vn apothicaire ainsi outrecuidé, temeraire, & entrepreneur. En Italie & en Espagne, comme i'entens, les malades sont bien mieux seruis. Car l'apothicaire ne va point voir le malade, si n'est de courtoisie & amitié, non comme apothicaire, & les Medecins n'escriuent point au pied de leurs receptes, à quoy faire sont les remedes. Tellement que l'apothicaire sçait aussi peu l'intentiõ du Medecin, que s'il n'en voyoit rien. Par ce moyen il ne peut abuser des ordonnances du Medecin, ou beaucoup moins que nos apothicaires, ausquels tout est communiqué trop familierement. Apres les apothicaires (ie parle des mauuais, & non des bons, prudens, modestes, & gens de bien, qui ne se meslent que de faire leur mestier) les plus dangereuses sont les gardes ou seruantes des malades qui pensent plus sçauoir que le Medecin (mesmes si elles sont vieilles au mestier) touchant la nourriture principalement, quoy qu'elle soit d'inestimable importance, pour sa qualité, heure & mesure. Vray est que de la qualité, elles en croient assez le Medecin : mais de l'heure & mesure, elles en font à leur plaisir. Ie laisse à part la droguerie qu'elles vsent à cachettes, & l'omission qu'elles font de nos ordonnances. Brief elles dispensent de tout, & en vsent à leur fantasie. Si elles rencontrent le malade de mesme. Telles personnes sont fort dangereuses : & vaudroit beaucoup mieux auoir de celles, qui n'ont iamais rien veu, & ne sçauent autre leçon, que de l'obeïssance.

FIN DV PREMIER LIVRE.

SECOND LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant la Conception & Generation.

Si vne femme peut conceuoir ſans auoir eu ſes fleurs.

CHAPITRE PREMIER.

ON dit communément, à propos des femmes, qui n'ont leurs purgations naturelles, & par conſequent ne font d'enfans, *qui ne fleurit ne graine* : ſimilitude prinſe des plãtes leſquelles ſont ſteriles, & ne portent fruit ne ſemence, ſi elles ne fleuriſſent. Car la fleur eſt l'exorde ou fondement, ou preparatifs à la ſemence & au fruict de chaſque plante. Pour ceſte occaſion auſſi, on appelle fleurs les purgations menſtruales de la femme, d'autant qu'elles precedent communément, & ſont comme preparatif au fruict, qui eſt l'enfant. Dont il faut par conſequent, que les femmes ne puiſſent produire fruict, auant qu'elles ayent eu leurs menſtruës. Et la raiſon eſt, d'autant que le ſperme reçeu en la matrice, & retenu, ſe doit incontinent nourrir & augmenter du ſang de la mere, à ce qu'il ſoit ſuffiſant à former vn enfant : autrement ce n'eſt conception. Or pour entendre ce meſnage, & la

merueilleuſe prouidence de nature, il faut ſçauoir, que la femme eſt faite de telle complexion & trempe, qu'elle eſtant froide & humide plus que le maſle, engendre plus de ſang qu'elle ne peut cõſumer à la nourriture de ſon corps: meſmes depuis qu'elle attaint le douziéme an de ſon aage (qui eſt le terme de ſa puberté) & qu'elle a fait la pluſpart de ſon accroiſſement. Lors commence le ſang à eſtre ſuperflu, & n'eſtant tout employé à la nourriture des parties, il s'aſſemble de peu à peu à l'entour de la matrice: & quand il y en a notable quantité il verſe en dehors, reietté du corps, comme choſe inutile. Ie dis inutile au corps de la femme ou fille, qui en a ſuffiſamment pour ſoy de meilleur & plus digeſt. Car le ſang qu'elle reiette ainſi tous les mois, n'eſt que la portiõ de tout le ſang la plus cruë & indigeſte, non pas (comme pluſieurs ont opiné) infet de mauuaiſe & pernicieuſe qualité. Il n'eſt à reprouuer que de ſa crudité, ſi la femme eſt autremẽt biẽ ſaine comme il faut touſiours ſuppoſer. Et parce qu'elle abonde en tel ſang, nature a ordonné que la portion moins digeſte ſe verſeroit tous les mois. Et voila ſa grande & merueilleuſe prouidence, à faire les preparatiues de l'enfant. Car elle a tellement ordonné toutes choſes, que la femelle, a raiſon de ſa complexiõ, accumule tant de ſang, que de la portion ſuperfluë, la ſemence conçeuë en peut prendre ſa nourriture & ſon accroiſſement. Et il n'eſt ià beſoin, que telle portion ſoit de ſang fort elaboré & digeſt: le plus crud ſuffit à cela: d'autant que la ſemence conçeuë a vne grand vertu digeſtiue, pour recuire telle matiere: & l'enfant eſtãt formé, ſon foye eſt le premier qui reçoit ladite portion qu'il recuit, & en fait du ſang bien elaboré, pour la nourriture de tout le corps. Voila comment il a eſté pourueu à la conception & generation de l'enfant, luy eſtant preparé d'vne neceſſité naturelle, ſon entretien dans le corps de la mere. Dequoy il eſt aiſé à entendre, que ſi vne femme eſt fort indigente de ſang, comme apres vne grand' maladie, elle ne pourra conceuoir:

d'autant qu'il y en a prouision à l'entour de la matrice. Car si tost que la semence est logee dans la matrice, qui est le champ de nature, si elle ne rencontre l'humeur sanguin à son commandement, pour sa pasture, & entretien, elle s'escoule, ne pouuant seiourner en tel lieu, sans estre soudain mise en besongne. Dont quand bien tout le corps de la fẽme seroit fort plein de sang, s'il n'est pour lors copieux à l'endroit de la matrice: ou que les vaisseaux d'icelle soyent bouchez & oppilez, de sorte que la semence n'ait moyen d'estre incontinent pourueuë de son aliment, ce n'est rien fait. Ainsi deuant la puberté, vne fille communément est inepte à conceuoir: & depuis aussi, si elle n'est capable d'auoir ses fleurs pour quelque empeschemẽt. Mais est-il possible, qu'elle conçoiue & enfante auant que ce sang menstrual ait versé dehors? C'est la question proposee en ce chapitre: à laquelle ie respons, qu'il est bien possible. Car il se peut ainsi rencõtrer, que sur le poinct que ses fleurs luy doiuent venir, & le sang est accumulé à l'entour de la matrice, pour verser delà à quelques heures, la semence estant reçeuë au fond de la matrice, elle s'y arrestera, ayant trouué sa munition preste. Et par ce moyen le sang sera retenu, iusques à tant que l'enfant bien nourry & accreu, vienne en lumiere. Lors ce qui est superflu du sang, qui n'a esté employé à l'entretien de l'enfant, se vuide & verse, au moins le plus inutile. Car le surplus recourt soudain aux mamelles pour estre conuerty en laict, à nourrir l'enfant né. Et si la mere deuient nourrice, elle pourra cõceuoir derechef, sans auoir eu ses fleurs, c'est à dire, qu'elle ait versé du sang menstrual. Car il est retenu pour la generation du laict. Mais il y en peut auoir suffisammẽt à l'entour de la matrice, pour faire bonne chere à la semence, qui y seroit portee, & sur tout quand l'enfant, qui tette, est ja grandet, & qu'a raison qu'il mange, il ne tette plus tant comme il souloit: adonc le sang mẽstrual ne va aux mamelles en telle abondance qu'au parauant: ains s'accumule contre la matrice, où il a

ſon autre recours. Dont pour lors la femme eſt fort prompte à redeuenir groſſe, & faut ſeurer l'enfant. Il peut auſſi aduenir, que la femme ne leuera point de geſine, qu'elle ne ſoit r'engroiſſee. Ainſi elle aura conçeu deux fois, ſans auoir eu ſes fleurs, c'eſt à dire verſé en dehors le ſuperflu de mois en mois : & pourra continuer ainſi toute ſa vie, eſtant touſiours ou enceinte, ou nourriſſe, ou en geſine. Ainſi i'entens qu'vne dame d'aupres de Tolouſe, de complexion ioyeuſe & gaillarde, a eu dixhuict enfans, que maſles que femelles, ſans auoir eu iamais autre perdement, que celuy de l'enfantement. Ie l'ay aprins de madame la Mareſchalle de Monluc, qui dit auoir vne voiſine de meſme. Et pourtant il faut vſer de ceſte diſtinction pour reſpondre à la queſtion propoſee : qu'vne femme peut conceuoir, ſans auoir eu ſes fleurs, qui verſent exterieurement : & non ſans auoir ſes fleurs ou du ſang menſtrual preſt à verſer, accumulé tout contre la matrice. Car il ne verſe point aux femmes qui ſont ſaines (comme nous ſuppoſons touſiours eſtre, celles de qui nous parlons abſoluëment) ſinon à faute d'eſtre employé ſur le poinct, qu'il y en a aſſez, ou à nourrir la ſemence comprinſe dans la matrice, ou à faire du laict. Vray eſt que la nourriſſe peut bien auoir ces fleurs, nonobſtant qu'elle ait force laict : d'autant qu'elle aura du ſang à ſuperfluité, encor plus que ne peut employer en laict, outre ſa nourriture. Auſſi il n'eſt pas neceſſaire : que toute femme qui a bien ſes menſtrues, & reiglees & loüables, conçoiue : car il y a d'autres cas requis à la conception & generation, leſquels n'eſtans de ce propos ie les paſſe ſous ſilence. I'ay aſſez fait d'enſeigner comme il faut entendre, que la femme peut auoir des enfans, ſans auoir eu ſes fleurs.

S'il eſt poſsible qu'vne fille conçoiue à neuf ou à dix ans.

CHAP. II.

LE tres-illuſtre Prince de Salerne Ferrãd de Sanſeuerin, dernier decedé, m'a conté autrefois en la ville d'Alais, ou il s'eſtoit marié, que pour certain, en ſon pays de Salerne, vne fille auoit enfanté à neuf ans: & que l'enfant veſquit. I'ay ouy parler d'vne autre, qui à Paris enfanta à dix ans, On affirme auſſi (& ceci eſt bien teſmoigné) qu'à L'eſtore, ville de Gaſcoigne, vne fille enfanta à neuf ans. Elle eſt encor viuante, nommee Ianne da Peirié, qui fut mariee à Vidau Beglié, en ſon viuant receueur des amandes pour le Roy de Nauarre, audit lieu. Elle auorta d'vn fils à l'aage de neuf ans: puis à vnze ans enfanta vne fille, qui veſquit, & a eu des enfans, & à quatorze vn fils, nommé Laurens, encor viuant: à ſeize, vn autre auſſi viuant, qui eſt Pierre. Cinq ans apres (qui fut le vingt & vniéme an de ſon aage) enfanta vne fille pour le iourd'huy veufue d'vn apothicaire. Et depuis ceſſa d'engroiſſer, iaçoit que ſon mary veſquit. Mais comment peut eſtre cela? S'il eſt vray que la femme ne peut conceuoir pluſtoſt que d'auoir ſes fleurs, ou dedans ou dehors: & qu'elle n'en eſt capable auant la puberté, quand ſon corps commence auoir moins beſoin du ſang, que la femme engendre en grand quantité, ainſi que nous auons remonſtré au precedent chapitre? la puberté eſt diffinie aux femelles à douze ans, & aux maſles à quatorze: & pour lors commencent tant les vns que les autres, à produire du poil à l'endroit de leurs parties honteuſes au lieu nommé Pubes, en Latin & en François Penil. Dequoy l'exication manifeſte du corps & le notable chã-

gement de la premiere complexion est suffisamment tesmoigné. Or ce que nous disons aduenir à douze ans aux femelles, c'est le commun & ordinaire: & n'est pas impossible qu'il s'auance & aduienne plustost: cõme il y a des choses fort rares en nature. Car il peut estre qu'vne fille à dix ans sera mieux aduenuë, plus corpulãte & nourrie, qu'vne autre à quinze ou à vingt ans, & mesmes qu'elle cessera plustost de croistre, & sera en sa puberté, ayant autant aduancé à neuf ou dix ans, que le commun des autres à quatorze ou à vingt. Cela n'est pas impossible. Et si on peut auoir en si bas aage, les parties qui seruent à la copulation & conception assez capables (comme l'on peut, veu la corpulance du corps) & auoir du sang en abondance, pour entretenir la semence reçeuë, quel empeschement y peut il auoir, que la fille ne conçoiue auant dix ans? Le nombre des ans ni fait rien: le nombre n'est qu'vn cõpte, & les ans ne sont que les termes & limitations du changement des complexions. Donc si la complexion est telle à dix ans, qu'aux autres à quinze, (comme il peut estre certainement) auec la corpulence requise, il ne faut pas douter que le reste ne puisse aduenir. Ainsi voyõs nous de l'esprit, qu'il y a des personnes autant sages, accortes, fines, rusees, mesnageres, de bõ discours & aduis, à l'aage de quinze ans, que d'autres à vingtcinq, & par consequent autant capables d'administration & maniement de leur bien, ou d'autre charge. Or nous disons en Medecine & Philosophie morale, que les mœurs de l'esprit suiuent le temperamment du corps: dont on peut de l'vn comprendre la condition de l'autre. Parquoy ce qu'on voit d'admirable à vn esprit, pourra estre aussi veu quelquesfois merueilleux à vn corps: comme de conceuoir & enfanter à neuf ou à dix ans, tout ainsi qu'vn esprit enfantera de belles œuures, oraisons, poësies, & autres braues compositions, en si bas aage, qu'il sera presque incroyable. Cõme de Michel Verrin Espagnol, qui mourut à l'aage de 18. ans, ayãt composé vne poësie morale de grand

de grand ſçauoir & ſageſſe. Donc il eſt bien faiſable, ce qu'on dit de ces filles par les raiſons que i'ay deduit, & croyable par conſequent, meſmes quand il eſt bien teſmoigné. Et pour paſſer plus outre, il eſt bien vray ſemblable, que pluſieurs filles conçeuroyent de meſmes, auant l'aage de puberté, ſi on les eſſayoit: mais on a opinion du contraire, & c'eſt treſ honneſtement fait de s'en abſtenir, pour autres raiſons: & eſt ſagemẽt aduiſé de ne les marier, ſi toſt qu'elles s'y pourroyent accommoder. Car premierement, les fillettes n'ont pas la diſcretion, ſens, & iugement, de bien meſnager, n'y d'entretenir leurs maris, qu'elles ne ſoyent plus aduancees. Secondement, cela les peut empeſcher de croiſtre autant qu'elles feroyent: dont s'enſuyuroit en fin, que la race humaine ſeroit de fort petite taille. Car & hommes & femmes reſteroyent plus petits, & engendreroyent de ſemblables. En outre, les enfans qui naiſſent de peres & meres fort ieunes, ſont moins robuſtes, tout ainſi que ceux qui ſont engendrez de perſonnes fort vieilles. Item, les meres fort ieunes ſont en grand danger de mourir en l'enfantemẽt. Le Philoſophe adiouſte à ces raiſons, que les filles ſont plus laſciues, qui ont eſté entamees fort ieunes. Parquoy il nous aduertit ſagement, de ne les marier auant 18. ans; ni les garçons auant 36. Ainſi on a de plus honneſtes femmes, & bonnes meſnageres, qui font de plus beaux enfans plus grands & plus robuſtes: comme ils ſont de vray, quand pere & mere eſtans bien nourris, ont ià ceſſé de croiſtre. Apres auoir eſcrit ceci, i'ay eſté à Lectore, où i'ay veu la femme qui auoit enfanté à neuf ans, & parlé à elle de ce fait. On la maria n'ayant que ſept ou huit ans, a Vidau Beghé, qui en auoit plus de 25. & fut abandonnee de ſes parens, à toutes les volõtez de ſon mary. Dont le cas eſt moins merueilleux, attendu l'aage de l'homme. C'eſt vne petite femme de moyenne corpulance, aagee pour le iourd'huy (que nous cõtons 5. d'Auril. 1577.) de quarante quatre ans. Elle m'a dit, que depuis ſon premier enfant, duquel elle auorta

Quãd la fille peſe vn auque on luy pot mettre la cauque (dit le vulgaire.)

Au 7. des politiques 16. chap.

n'ayant que neuf ans, elle eut touſiours ſes fleurs bien reiglees. Paſsé le vingt & vniéme an de ſon aage, elle n'engroiſſa plus, ayant encor demeuré auec ſon mary, l'eſpace de dix & neuf ans.

Sçauoir mon ſi les taches rouges que les enfans portent de leur naiſſance ſont de la Conception. Et s'il eſt poßible, qu'vne femme conçoiue, durant qu'elle à ſes fleurs.

Chap. III.

IL y a d'enfans, fils & filles, qui naiſſent auec des taches rouges au viſage, au col, aux eſpaules, ou autres endroits de leur perſonne. On dit, que c'eſt pour auoir eſté conçeus & engendrez durant que la mere auoit ſes fleurs, comme on le dit auſſi de ceux, qui ont les ongles tubereuſes & apiecees. Mais ie tiens qu'il eſt impoſſible, que durant le flux menſtrual vne femme conçoiue: & ce au premier paradoxe de la ſeconde Decade, où ie deduis amplement mes raiſons: & entre autres, que la ſemence ne peut s'attacher contre la matrice, pour y eſtre retenuë, tandis que le ſang verſe par le fons d'icelle au dehors. Car au contraire, ce ſang emporteroit quant & ſoy la ſemence, comme vn torrent qui inonde de toutes parts. D'auantage pour la conception & retention de la ſemence, qui requiert incontinent du ſang pour ſon entretien, il ne faut pas que ce ſang y ſoit pouſsé de la faculté expultrice, qui le reiette: ains qu'il ſoit attiré de la ſemence meſme, peu à peu comme roſee, tout ainſi que font les parties de noſtre corps pour leur nourriture. Car ſi ce ſang y eſt enuoyé impetueuſement & en abondance, la partie en ſera ſurchargee, & aura vne inflammation qu'on nomme

Phlegmon: & n'en ſera pas nourrie, ains accablee. Doncques il n'eſt poſſible, que la femme conçoiue durant ſes fleurs, ſi ce n'eſt à la fin comme dit Ariſtote, lors que n'eſtant copieuſes, ni impetueuſes, elles peuuent eſtre arreſtees & ſupprimees de la ſemence, qui s'attache contre la matrice, comme de colle: & adonc ledit ſang commence à filer plus prim, attiré petit à petit de la ſemence. Et ce dernier ſang moins crud ou imparfait, que le premier: car touſiours le plus inutile ſe verſe au commencement. Dont le dernier approche plus du naturel de celuy qui doit demeurer. Parquoy auſſi la groiſſe eſt plus ſalubre, ſi la femme conçoit ſur la fin de ſes mois, que ſur le poinct de les auoir. Mais puiſque la ſemence peut ſupprimer les menſtruës ſur la fin, ces menſtruës peuuent-ils cauſer ces taches rouges? Non, à mon aduis. Car le ſang ne va pas à la ſemence, ſinon attiré, & il eſt attiré fort bellement: ſçauoir eſt, autãt & à meſure que la ſemence ſe peut trãſmuer en ſoy, pour ſa nourriture & accroiſſemẽt. L'enfant deſia formé en fait de meſme. Et ne faut pas cuider, que le ſang ſe ruë ſur l'vn ou ſur l'autre, ou qu'il ſe cõfonde & meſle auec la ſemẽce dont en quelque endroit ell'en ſoit tachee. Cela eſt trop erronee. Et quãd bien le ſang ſe verſeroit ainſi dans la matrice, la ſemẽce ne vaudroit rien, & ſeroit inutile à la conception. Dont il ne faut rapporter aucunement ces taches au ſang mẽſtrual, qui ſoit en cours lors de ſa conception. Dequoy donc viennent-elles? ce peut eſtre de quelque heurt, compreſſion, ou cõcuſſion que la mere aura eu, aucunesfois ſans y prẽdre garde, ne s'en aduiſer. Toutesfois les meurtriſſeures ne durent pas volontiers ſi longuement, ains ſe reſoluent ou ſuppurent. Madame la Mareſchale de Monluc m'a fait voir l'endroit, ou ſa plus ieune fille a eu de ſes rougeurs, & porté plus d'vn an apres qu'elle fut nee: c'eſt à l'eſpaule gauche, de la largeur d'vn ſold. En fin la partie ſuppura: & l'vlcere fut lõg tẽps à guerir, pour raiſon de la mauuaiſe chair, q̃ il falut cõſumer ou ſeparer auec des corroſifs. Eſt ce

point donc qu'en ceſt endroit, le corps intemperé ſoit vitié d'vne morphee rouge, ainſi qu'il aduient à pluſieurs lõg temps apres leur naiſſance? Car noſtre corps eſt ſuiet à toute ſorte de morphees & taches, en diuerſes parties, & ce à cauſe de l'aliment, ou de la complexiõ deprauee du lieu auquel s'engẽdrent ces taches. Pourquoy ne ſe fera-il de meſme, à l'enfant dans le ventre de la mere, qui eſt plus tẽdre & d'aiſee impreſſion? N'eſt il ſuiet à morphees, & à tous autres maux, cõme celuy qui eſt né? Il pourra donc pour ſemblables cauſes, venir à telle maladie & defedation de ſa peau.

Pourquoy eſt-ce que la femme conçeuant à la fin de ſes fleurs, ou toſt apres, volontiers deuient groſſe d'vn fils: & celle que ſur le retour, d'vne fille.

CHAP. IIII.

LA propoſition n'eſt pas vniuerſelle, nẽ de ce qu'aduiẽt touſiours, mais le plus ſouuent, comme l'experience de pluſieurs le teſmoigne. C'eſt à nous de rendre la raiſon, qui en eſt cauſe: & s'il y a lieu de s'arreſter à ce propos: d'autant que cela peut ſeruir aux hõmes, qui deſirẽt auoir des maſles, & pour leur ſeruice, & pour la ſucceſſion des biens, honneurs, & dignitez, ou à cauſe des ſubſtitutiõs affectees aux lignes maſculines, & quand ce ne ſeroit que pour l'excellence du ſexe, il y a bien dequoy le deſirer. Car on eſt touſiours plus affectionné à ce qui eſt plus parfait, ou de ſoy, ou à noſtre iugement, aduis, & appetit. Or ſans doute le maſle eſt plus digne, excellent, & parfait, que la femelle: teſmoin l'autorité & préeminence que Dieu luy a donné, le conſtituant ſus la femme, comme chef & ſeigneur. Auſſi la femelle eſt comme vn defaut, quand ne ſe peut mieux

faire. Car nature pretend faire touſiours ſon ouurage parfait & accompli: mais ſi ſa matiere n'y eſt propre, elle fait le plus approchant du parfait qu'elle peut. Dõt ſi la matiere n'eſt aſſez propre & conuenable à former vn fils, elle en fait vne femelle, qui eſt (comme parle Ariſtote) vn maſle mutilé & imparfait. Ainſi donc on deſire par ceſt inſtinct naturel, plus des fils que des filles, iaçoit que tout eſt bon. Parquoy il ſeruira au public, de ſçauoir ceſte petite obſeruation, & la raiſon d'icelle. Il faut premierement ſuppoſer, que la femelle eſtant plus froide & humide naturellement que le maſle, ſe plaiſt à ſemblable nourriture. Car chacun eſt entretenu de ce qui reſpond à ſa complexion. Doncques la ſemence eſtant retenuë dans la matrice, de ſoy indifferente à tout ſexe (car la ſemence n'eſt maſculine, ou feminine, ains apte à l'vn ou l'autre ſexe) elle ſera conuertie en corps maſle ou feminin, ſelon la diſpoſition de la matrice, & du ſang menſtrual. Comme nous voyons le grain de blé & d'orge eſtre conuerti en yuroye, d'autres en auoine ſterile, & ainſi pluſieurs grains degenerer, à cauſe du temps pluuieux, & de la ſuperfluë humidité de la terre: ainſi pour certain la ſemence de l'homme, quoy que fut apte de ſoy à faire vn maſle, degenere ſouuent en femelle, par la froideur & humidité de la matrice (laquelle eſt appelee *champ de nature*) & par la trop grand' abondance du ſang menſtrual, crud & indigeſt. Cela eſt volontiers ſur le poinct que la femme doit auoir ſes fleurs. Car adonc la matrice eſt fort moite, de l'humeur, qui croupit à l'entour d'elle, comme vn eſtang. Et au contraire, apres que cela eſt eſcoulé, elle deuient ſeiche & plus chaude, ayant le ſang de meſme celuy qui eſt de reſte au corps. Dont à ce poinct, la femme eſt plus apte à conceuoir vn fils, comme au retour de ſes fleurs d'vne fille. Il ne faut ja douter, que ne ſoit bien vray ce que i'ay dit, la ſemence eſtre indifferente aux deux ſexes, mais que nature pretend touſiours d'en faire vn maſle: comme celuy de conioins & accouplez, qui fournit

Liu. 2. de la gener. des animaux cha. 3. & liur. 4. cha. 6.

Voyez ce qu'en dit Galien au dernier cha. du premier liu. de la faculté des alimens.

plus de sperme, & du meilleur, à la vertu formatrice. Car la semence de la femme est en doute, si elle a quelque part en ceci. Dont il s'ensuiuroit tousiours generation d'vn masle, comme le bon froment fait bon froment, si le champ y estoit bien disposé. Car c'est le terroir, & la saison trop humide, qui fait degenerer le bon grain en mauuais, ou moins bon. Les laboureurs sçauent bien, que la semence de peu à peu diminue sa force, & en fin s'abastardit, si on la continue à vn mesme terroir. Dont ils conseillent de changer par fois la semence, & en prendre d'vn autre lieu. Ainsi voyons nous qu'vne femme, qui ne faisoit que des filles auec son premier mary, fait force fils auec le second, & au contraire, l'homme qui n'auoit de sa premiere femme que des filles, d'autant qu'elle alteroit la complexion de sa semence, la rendant plus froide & plus humide, a de la seconde force fils. Car le terroir y est propre, & s'accorde formellement auec les qualitez de la semence du mary. Mais il faut aussi entendre, que bien souuent la disposition de la matrice, & du sang de la mere, est cause que la semẽce du pere phlegmatic, plus apte à produire filles, que fils, conuertie en complexion plus temperee, deuiendra matiere d'vn fils: car comme la terre peut empirer & corrompre le grain: ainsi peut-elle corriger son imperfection. Dont on voit souuent les fruicts des arbres, plus beaux au terroir ou ils ont esté transplantez ou semez, que au lieu d'où ils ont esté prins. Car ce nouueau terroir leur fait part de sa bonté. Ainsi est-il de la matrice pure & nette, dessechee de son humeur superflu, & reschauffee (comme apres le flux menstrual) qu'elle est plus apte à produire vn fils, si la semence y conuient bien de sa complexion.

Contre ceux qui conſeillent de cognoiſtre la femme durant ſes fleurs, pour ne faillir de l'engroiſſer.

CHAP. V.

CE conſeil n'eſt pas ſeulement deſhonneſte, & contre les bonnes mœurs, ains auſſi contraire à l'ordonnance de Dieu, qui le defend tres-expreſſément au Leuitique, chapit. 15. Et meſmes les femmes n'oſoyent aller au temple durant leurs mois, eſtant tenuës pour ſouillees: & ceux qui s'oublioyent de les cognoiſtre, polus & immundes. Cela eſtoit defendu pour vne bonne cõſideration: non de peur que l'enfant cõçeu durant les menſtruës, fut lepreux ou ſubiet à ladrerie, comme pluſieurs cuident: mais au contraire, par ce que la femme pour lors eſt inepte à conception, qui eſt la principale fin de la copulation: & que c'eſt choſe ſale, indeſcente, & brutale, d'auoir à faire à vne femme durant qu'elle ſe purge. Que ce ne ſoit de peur que l'enfant ne ſoit ladre, nous l'auons aſſez prouué, quand nous auons remonſtré aux deux precedens chapitres, que la femme ne peut conceuoir durant ſes fleurs. Et voila par conſequent refutee ceſte opinion & conſeil, qui n'eſt ſeulement contre la loy de Dieu, & l'honneſteté, ains auſſi contre la loy de nature, & le deſſein qu'on en a. Car on péſe d'engroiſſer mieux, & il eſt impoſſible: ſi ce n'eſt ſur la fin, comme nous auons dit au troiſiéme chapit. Car adonc il eſt faiſable: mais plus honneſtement & ſeuremẽt, quand la femme eſt bien eſſuite. Car, comme nous auons remonſtré au prochain chap. la femme eſtant purgee & nette, ell' eſt plus habile à conceuoir. Ainſi en voyons pluſieurs deuenir groſſes, bien toſt apres eſtre purgees medicinalemẽt pour quelque occaſion de maladie preſente, ou imminente, ſans que l'intẽtion du Medecin, ou la leur fut, afin d'engroiſſer.

Contre ceux qui ne cessent d'embrasser pour auoir des enfans, & les autres qui le font peu souuent, afin d'en auoir moins.

Chap. VI.

LE vulgaire ignorant s'abuse en deux façons contraires, contreuenant totalemẽt à son intentiõ: quãd les vns fort desireux d'auoir d'enfans, ne cessent d'embrasser leurs femmes le plus qu'ils peuuent. Les autres les espargnent, craignans d'auoir trop de mesnage. Les premiers se pẽsent, que s'ils faillẽt à vn coup, les autres le reparent: & il aduient tout autrement. Car ce que pourroit estre fait en vn bon coup, peut estre defait au retour. Et qui plus est, quand on y retourne ainsi souuent, mesmes sans y estre inuité de nature, la semence n'a loisir d'estre biẽ elaboree & parfaite. Dõt elle n'est feconde & prolifique, ains inutile cõme d'eau. Toute semẽce n'est pas conuenable à faire des enfans: il y faut deux conditions tresneccessaires. L'vne, qu'il y en ait assez bonne quantité: l'autre, qu'elle soit biẽ cuite & digeste, espaisse, & gluante, plaine d'esprits fretillant. Toutes deux mãquent à ceux qui y retournent si souuent. Car quand ils seroient les mieux nourris du mõde (cõme c'est vn mestier qui veut biẽ viure: car Venus est froide sans pain & vin, ainsi que le prouerbe dit) & les plus seiournez: il est impossible qu'il y ait tousiours prouision de semẽce, & que elle soit biẽ digeste. Dõt au contraire, les autres y aduiẽnent mieux, qui couchẽt moins souuẽt auec leurs fẽmes. Car ils fõ ce pendant (s'ils sont cõtinens, & ne font l'amour autr part, cela s'entend) amas de semence, qui tout à loisi se rend parfaite en bõté: de sorte que au premier cou si la femme y est disposee, ils l'engroissent, au plus lon de leur intention. Ainsi voit on plusieurs femmes le

releuer de geſine, qu'elles ne ſoient r'engroiſſees: d'autant que le mary a fait prouiſion de matiere, durant trois ſepmaines ou vn mois: & la femme a la matrice biẽ repurgee: auſſi qu'elle ayant eſté mieux nourrie que de ſon ordinaire (ſur tout s'elle a fait vn fils, qui cauſe volontiers plus de ioye, qu'vne fille) elle a de ſon coſté accumulé beaucoup de ſa ſemence: qui la chatoüille, & fait eſtre plus friande du maſle, que n'auoit eſté de long temps. Car durant la groiſſe, que ſa matrice eſt pleine, elle a moins de plaiſir à la copulation. Mais à la fin de la geſine, la matrice tourne crier à la faim, & à l'appetit plus grand, qu'au parauant. Voila pourquoy la femme oublie facilement, eſmuë de ceſte friandiſe, les vœux & proteſtations, qu'elle a fait lors de l'enfantement, preſſee des douleurs: quand il faut rendre gorge du plaiſir reçeu au parauant. Adonc elle voudroit ne plus faire d'enfans, deſire eſtre deſormais ſterile: & (ſi ſe pouuoit faire ſans autre mal) n'auoir plus les parties de copulation. Mais quand de là à quelques iours, & ces douleurs, & les tranchees de ventre, & le mal des tetins eſt bien paſſé, le tout s'oublie, & la matrice commence à fretiller, entalantee du ieu d'amour, voire en eſt plus affamee que iamais, pour la friandiſe gouſtee auparauant. Et plus encor, ſi l'accouchee a eſté bien accommodee & ſeruie d'eſtuue, de bain, & autres gentilleſſes pour r'affermir le ventre, reſſerrer les conduits, & reparer tout, de ſorte qu'il ſemble qu'on n'y ait pas touché. Adonc vrayement la femme eſt bien diſpoſee à conceuoir. On voit le ſemblable au retour du mary apres quelque voyage, que la femme deuiendra ſoudain groſſe: pource que l'homme apporte bien dequoy, (s'il a eſté bon mary, & n'a fait breche à ſon mariage) & que la femme ayant attendu longuement, en eſt affamee. Auſſi qu'au reuoir apres vn long temps, il ſemble, qu'ils ſe font l'amour, comme le iour des nopces. Par ces obſeruations, & les raiſons deduites, il eſt aiſé à comprendre, que qui le fait moins ſouuent, eſt plus aſ-

seuré d'engroisser sa femme : pourueu (cõme i'ay protesté) qu'il n'aille au change, & qu'il n'espargne sa femme pour les commeres. Car ce seroit bien vn moyen, pour n'auoir gueres de mesnage, quand on ne semeroit en son champ, que de semence agannie & euanide, la meilleure estant employee à l'execution de l'amour folle : où de fait les mauuais maris apportent la cresme de leur en bon poinct, & toute leur gaillardise, ne reseruant à leurs femmes que le pain bis, & les fondrilles du vaisseau. Ce sont de meschantes gens, adulteres, infames & vilains, ausquels Dieu ne fait la grace de multiplier en belle lignee & enfans legitimes, vrais successeurs de leurs biens & honneurs: ains rempliſſent leur maison de batardaille, qui represente deuant les yeux leur peché : duquel (s'ils ont quelque crainte de Dieu) ils doiuent auoir grand desplaisir & compunction, auec repentance continuelle, & en gemir du profond de leur cœur, comme le bon Dauid. Mais au cõtraire, des enfans legitimes, on en glorifie Dieu, & on s'y resioüit ouuertement, leur departant & biens & honneurs en grand contentement.

Qu'il ne faut cognoistre la femme auant dormir: & que pource les trauailleurs sont moins gouteux, & ont plus d'enfans.

Chap. VII.

I'Ay deux choses à remonstrer: pourquoy les trauailleurs, comme laboureurs & artisans, ont communément plus d'enfans, que les personnes d'estat, ou sedentaires: & pourquoy ils sont moins goutteux. Ie taise les autres causes de la goutte pour le present : ici, où ie traite de la generation, il me suffit de faire entendre, que la goutte procede bien souuent de l'acte Venerien, importun & intempestif. C'est quand on s'y

adõne, auant que l'eſtomach ait fait ſa digeſtion, apres auoir crapulé : comme font volontiers ceux, qui ſont par trop ſujets & adonnez à volupté charnelle, luxurieux, & paillards. A ceux là toutes heures ſont bonnes, c'eſt à dire, qu'ils n'obſeruent aucunes heures, qui eſtans plains d'oiſiueté (qu'on appelle, *bon temps*) bien nourris du corps, maigres d'eſprit, vont cerchant telle occupation, & ſe prouoquent, voire preſſent & forcent nature à ceſte folie, qui en fin coute bon. Car ils abregent leur vie de beaucoup, ainſi que les paſſereaux ſalaces & lubriques, qui viuent peu, & ſe rendent fort diſpoſez, enclins, & ſujets à goutte, cholique, nephritique, apoplexie, paralyſie, tremblement, & autres maladies de crudité: laquelle engendre le phlegme, pere de tous ces maux. Et c'eſt d'autant que le paillard fait grãde perte d'eſprits, & de chaleur naturelle, en dependãt beaucoup de ſang, prochaine matiere de la ſemence, dont il s'enſuit, que les parties ſeruantes à la nourriture du corps, ſont refroidies & affoiblies: & par conſequent ne peuuent faire bonne digeſtion. Et voila quãd à la frequence, ou continuation demeſuree de l'acte Venerien : auquel ſont plus adonnez les gens qui ont autrement dequoy viure, & qui prẽnent le temps à leur plaiſir, que les trauailleurs: qui ont plus à pẽſer dequoy ils viuront la iournee, qu'a faire l'amour : & le trauail d'ailleurs endurcit & rẽd plus forts: dont ils ſont moins delicats, & moins ſujets à maladie. L'autre conſideration eſt, de l'heure: à raiſon de laquelle nous diſons l'acte Venerien importun & intempeſtif eſtre cauſe de crudité, & foibleſſe d'eſtomach: comme quand on s'y abandonne bien toſt apres le repas, & à l'entree du lict : ainſi font volontiers les oiſifs & ſedantaires. Au contraire, les pauures trauailleurs, qui ſont bien las de la iournee, ſoudain qu'ils ſont au lict, s'endorment: & s'ils ont à demander quelque choſe à leur femme, c'eſt apres le repos, ayant dormi, & fait digeſtion du ſoupper. En quoy ils ont plus de plaiſir, le font mieux à leur aiſe gaillardement, & en rapportent le profit, qu'on

doit pretendre de ceſte action naturelle: ſçauoir eſt, qu'ils ſe leuent plus diſpos & allegres, la chaleur naturelle en eſtant excitee, non diſſipee ou affoiblie: & ſont plus aſſeurez d'engroiſſer leurs femmes, s'il y a lieu. C'eſt pour venir à l'autre poinct, de la pluralité des enfans, que l'on voit aux pauures trauailleurs, plus qu'aux riches & bien aiſes. La raiſon de ceci peut eſtre tiree, des propos que nous auons demonſtrez aux precedens chapitres, cinquiéme & ſixiéme: que la ſemence eſt plus feconde & prolifique, tant plus ſeiourne en ſes vaiſſeaux, & qu'elle n'eſt reſpanduë ou verſee prodigalement. Ce qui eſt plus obſerué aux pauures trauailleurs, chaſtes & continens pour la pluſpart, tant du trauail, qui les amuſe ailleurs, que de la pauureté, qui les fait contenter de leur ordinaire. Ainſi faiſans meilleure prouiſion de ſemence, & l'employans mieux à propos, ils ne faillent gueres leur coup, ſi la femme en eſt capable. Voila comme ils rempliſſent la maiſon d'enfans: dont touſiours ſont plus pauures ſinon de ceſte grace & benediction, que le Pſalmiſte royal Dauid promet à ceux qui craignent Dieu, lequel pouruoit à tout de ſa largeſſe & prouidence. Voila auſſi comment, ils ſont moins goutteux, quand à la cauſe Venerienne: & par meſme moyen, ſont des enfans robuſtes & plus ſains que les autres. Or qu'il ne faille cognoiſtre la femme auant dormir, à l'exemple de ces bonnes gens, outre l'experience du bon ſuccez que i'ay deduit, & les raiſons alleguees, ie le veux prouuer & enſeigner de plus pres.

Pſalm. 127.

Veiller eſt vne action des vertus ou facultez animales, qui cauſe grande diſſipation d'eſprits au plus oiſif du monde: comme à l'exercice des ſens exterieurs (& ſur tout de la veuë) en quoy s'emploient beaucoup d'eſprits, comme auſſi au parler, & à tous mouuemens, negations, diſcours, penſemens, & paſſions d'eſprit, ſoit ioye ou riſee, ſoit triſteſſe, eſpoir ou crainte, & ſemblables actions ou paſſions, qui toutes ſont notable diſſipation d'eſprits & du ſang ſubtil, tandis qu'on veille.

Dont naturellement on eſt en fin cõtraint de dormir, qui eſt ceſſation & repos des functions animales: afin que par ces treuues, on puiſſe accumuler des eſprits, & en faire amas pour fournir à vne autre veille, autrement le corps ſe fond & conſume, tranſit & extenue, d'autant que tout l'aliment, ou la pluſpart, s'employe à la fourniture des eſprits, pour exercer la veille. Si dõc tout le veiller eſt en diſſipation d'eſprits, laquelle requiert & appelle la neceſſité de dormir, (qui eſt eſpargner, & ſe retirer de ceſte grãde deſpence) & que d'ailleurs l'acte venerien fait auſſi notable conſumption ou employ d'eſprits: il eſt certain que tel acte eſt fort mal à propos, ou (comme dit Celſe) pire de iour & plus ſeur la nuict, mais c'eſt en cõdition, comme le meſme autheur limite, qu'incontinent apres on ne s'adonne à veiller, & à trauailler tout enſemble. Car apres ceſt acte il ſe faut repoſer, & meſmes dormir ſi on peut, à fin de n'entaſſer perte ſur perte d'eſprits. Dont l'heure la plus conuenable eſt, apres le premier ſommeil, que on a contenté nature, & ſatisfait d'vne bonne partie des eſprits diſſipez & dependus en la precedẽte veille: & que le corps a ſenty le profit des alimens prins tout le iour. C'eſt alors qu'il faut ſe tourner deuers ſa fẽme ſi on eſt inuité des eſguillons de la chair: & bien toſt apres ſe remettre à dormir ſi on peut: ſinon, aumoins ſe repoſer au lict, & ſe recreer en deuiſant enſemble ioyeuſement.

Comment ſe doit entendre, qu'vne heure plus toſt, ou plus tard, fait qu'on engendre fils ou fille.

CHAP. VIII.

CE propos depend encores des precedens, & meſmement de celuy, que nous auõs diſcouru au quatriéme chapitre, où nous auons dit,



que la ſemence eſt indifferente aux deux ſexes. Ce quë doit eſtre entendu, quand à elle: car ſa differente complexion, la rend plus apte à l'vn ou l'autre ſexe, comme celle qui eſt chaude & ſeiche, volõtiers ſe conuertit au corps maſculin: ſi elle rencontre le champ diſpoſé à cela meſme: & au contraire, ou pour l'alteration que ladite ſemence receura de la matrice, elle deuiendra (comme en degenerant du plus parfait) corps feminin. Si doncques le corps du maſle requiert vne ſemence plus cuite, chaude & ſeiche, que celuy de la femelle: & que telle perfection & complexion eſt acquiſe par long ſeiour, & continuelle elaboration (car tant plus que la ſemẽce ſeiourne en ces vaiſſeaux, tant plus elle eſt digeſte, eſpaiſſe, gluante, & pleine d'eſprits) il s'enſuit biẽ, que ceux font plus de maſles, qui y retournent moins ſouuent: & quand aux heures, que de cognoiſtre ſa femme dés l'entree du lict, c'eſt plus pour faire des filles que des fils. Car telle ſemence n'eſt pour lors ſi bien pourueuë de tout ce qui eſt requis à ſa perfection, comme elle ſera le matin, apres auoir bien repoſé. Dont c'eſt l'heure plus propre à faire des fils, qui ſeront en outre gaillards & robuſtes, comme nous auons dit de ceux des pauures gens. Mais (direz-vous) il y peut auoir de la ſemence aux parties ſpermatiques, aſſemblee de plus long temps, que du iour meſme. Que plus eſt, de ce qu'õ a ſouppé, il ne s'en pourra faire ſemẽce de tout vn iour: car il faut du temps aſſez aux conuerſiõs de la viande en chyle, puis en ſang, puis en ſperme. Donc qu'eſt il beſoin d'attẽdre ſimplemẽt, que l'eſtomach ait digeré. C'eſt d'autant que la viande eſtant encores dans l'eſtomach, toutes les parties du corps s'en reſſentent quelque peu, & ſont comme refocillees de ſa vapeur. Dont elles ſe ſentent renforcees, meſmes auant qu'il en ſoit fait du ſang pour leur nourriture. Or ceſte vapeur recrudit aucunement le ſperme bien elaboré, de ſon premier rencontre. Parquoy il vaut mieux differer long temps apres le paſt, à cognoiſtre la femme, pour faire quelque bon

ouurage, & engendrer des fils, qui soyent robustes: comme i'ay dit des pauures gens. Il ne faut pourtant obijcier, que ceux-cy ont des filles aussi bien que les riches : car ils n'obseruent pas tousiours la susdite reigle, de dormir & decliner auãt que coniuger, ains sont en cela de grands desordres, mesmement és iours & festes, que la pluspart vont aux tauernes dependre à vn coup plus d'argẽt qu'ils n'ont gaigné de trois iours: & bien souuent s'en retournent fort yures. Dequoy si la femme s'aduise, ou que luy reproche sa bonne chere, elle est batuë: & puis à l'entree du lict, le bon hõme veut faire l'apointement : ou bien si la femme n'a sonné mot, le mary pour luy faire part de sa bonne chere, l'embrasse plus amoureusement que de coustume. Et voila où se forgent le plus souuent leurs filles, de par Dieu. Et quand ils attendroient bien iusques au lendemain de matin, parce qu'ils ont crapulé le iour auparauant, ils ne feroient gueres meilleure besoigne, sinon parauenture vne fille plus robuste : comme on en voit qui sont hommasses, & ne leur manque que la barbe, encor en ont elles quelque peu. De ce discours on peut suffisamment entendre, pourquoy nous disons volontiers, qu'vne heure plustost ou plus tard, fait qu'on engendre masle ou femelle. Nous entendons par *heure*, quelque portion du temps, non pas precisement la vingt & quatriéme partie du iour naturel: combien qu'en ceste signification estroite, le propos puisse estre vray : Car quelquefois il tient à fort peu de temps, que la semence n'ait son extréme cuitte & perfection : comme nous voyons des fruicts cueillis vn peu plustost, ou plus tard, & des viandes que nous cuisons au feu, & sur tout és alambications & quintes essences, qui en peu d'heure changent de plusieurs formes, corps, & couleurs. Ainsi est-il en nous du sang, pour la nourriture du corps, & de la semence, qui est le dernier ouurage de l'ame ou faculté vegetatiue. Car c'est comme vn chef d'œuure en nature, d'auoir dequoy procreer son semblable, & par ce moyen per-

petuer ſon eſpece, la rendant immortelle. Doncques on peut bien dire quand on voit quelque gaillarde fille, de mœurs & force plus virile que ſes conſortes ou compagnes, qu'vne heure plus tard engẽdree, elle euſt eſté vn garçon, comme au contraire, d'vn garçon mol & effeminé, que vne heure pluſtoſt, ce n'euſt eſté qu'vne fille.

S'il eſt vray qu'vn homme vieux ne puiſſe engendrer des fils.

Chap. IX.

CEste proportion ſeroit indigne de refutation, veu qu'on voit pluſieurs femmes enfanter maſles, iaçoit que leurs maris ſoient vieux: n'eſtoit le ſoupçon qu'on peut auoir, & le doute, s'ils ſont bien legitimes, & non empruntez d'vn ieune amy. Dont pour ſauuer & deffendre l'honneur des honneſtes femmes, qui ſont bien ſouuent à tort ſoupçonnees, d'auoir quelque gaillard homme à leur commandement, qui ſuplee au defaut du mary vieux: d'autant que l'ignorant vulgaire s'eſt perſuadé, vn vieillard eſtre totalement inepte à engendrer des fils, dont ſi on voit autrement aduenir, il y a doute ſi c'eſt point de l'emprunt, ie ſuis content de rabatre & renuerſer ceſte fauſſe opinion. Rien ne me profiteroit de poſer vn fondement, ſur l'obſeruation & preuue de pluſieurs, qui ont eu des fils à l'endernier, & que leurs femmes ont touſiours veſcu en treſbonne reputation: non pas meſmes quand on en mettroit le doigt au feu, ſi on eſtoit auſſi aſſeuré qu'il ne bruſleroit pas, comme l'on croit aſſeurément qu'elles ont touſiours eſté bien chaſtes & loyalles à leurs maris. Car ceux contre qui ie diſpute, en douteront, ſi bon leur ſemble: & diront, qu'elles peuuent auoir eſté ſi diſcrettes, ſecrettes, accortes, & ruſées, qu'on

ne

ne s'eſt oncques apperçeu, qu'elles rompiſſent leur mariage. Dont elles ſont tenuës en reputation des plus chaſtes qui ait iamais eſté: & que quand à eux, ils le veulent bien ainſi croire: mais qu'ils deſirent ſçauoir par viue raiſon, comment il eſt faiſable, qu'vn homme vieux (qui eſt communément froid, phlegmatic, & catharreux) puiſſe engendrer vn fils: car des filles on l'accorde, tant qu'il peut engẽdrer. Ie ſçay bien que il y a aſſez de meſchantes & vilaines femmes, qui prophanantes le ſacré mariage, n'ont pas honte d'aller au change, & dire qu'vne femme de bon eſprit, n'eut iamais faute d'heritier. car ſi ſon mary eſt impuiſſant, elle ſe pouruoit d'vn gentil compagnon, qui l'accommodera d'vn fils: lequel heritera aux biens du pere, ſous ſa cõduite & nourriture: & s'il vient puis à mourir, tout ſera de la mere. Or ie ne parle point pour ces bagaſſes: ie veux ſouſtenir ſeulement le parti des femmes de bien, & oſter ce blaſme, ou la ſuſpition que on peut auoir d'elles à tort & ſans cauſe. Ie reſponds, que le vieillard peut naturellement engendrer vn fils pour deux cauſes aſſez frequentes. L'vne eſt, que la ieuneſſe de ſa femme peut corriger & contemperer la ſemence du vieillard: de ſorte qu'elle deuiendra apte à former vn corps maſle: cõme nous auons enſeigné au quatriéme chapitre. Poſons que la femme ſoit de cõplexion chaude & ſeiche, ayant la matrice bien nette, le ſang ſubtil & bilieux. De ces conditions & qualitez, la ſemence de l'hõme receura telle alteration & trempe, qu'il en ſera engendré vn bon maſle. Et qui en peut douter? Ie veux encor, que la femme tire ſur l'aage: elle peut neantmoins eſtre de telle complexion, que ſa matrice corrigera la froide ſemence de ſon mari. Ie laiſſe à part, ce que les bonnes femmes, deſireuſes d'auoir enfans, quand elles en ſont fruſtrees par quelque empeſchement naturel, employent toutes les herbes de la S. Iean pour eſchauffer leur matrice. Ie viens à l'autre cauſe non moins frequente: c'eſt la diſpoſition du vieillard, qui peut eſtre ſaine & gaillarde: comme on

voit des Septuagenaires, & encor de plus vieux, qui font des efforts corporels, & des bras & des iambes, qu'vn autre de quarante ans n'y pourroit aduenir. Pourquoy ne peut-il estre aussi vigoureux des parties genitales, comme des autres membres? Il y en a qui ont plus de force en quelques parties, que aux autres. Qui est fort de bras, & foible de iambes: qui au cõtraire, qui est fort de teste comme vn bœuf (encor qu'il n'ait des cornes) qui des espaules sur tout: pourquoy ne sera aussi quelqu'vn plus fort de la brayete, que de ses autres membres, de sorte que sa plus grand vigueur sera reduite-là? Mais quoy? ne voit-on pas des vieillards fort choleres & roides, peu ou point catherreux & phlegmatics, bien coulorez & en bon poinct? A quoy tient il qu'ils n'ayẽt quelque coup de la semence chaude & seiche pour engendrer vn fils? Adioutez y, si vous voulez, comme i'ay dit des femmes, qu'il vse des choses eschauffantes, communes aux vieillards: espicerie, vin peu trempé, & semblables. Ie pense qu'il pourra rencontrer quelquefois, auec sa bonne femme, qui y sera bien disposee, d'auoir semence propre à vn masle. Adioutez moy encores à ces raisons que le vieillard plus sage & prudent qu'il n'a esté en sa ieunesse, fait moins souuent ce mestier là, depuis que la fureur iuuenile a fait son cours, & les esguillons de la chair sont rebouchees. Il se contente le plus souuent de baiser, manier les tetins, chatouiller le ventre de sa femme, & faire autres caresses, mignardises, & entretien amoureux. Au reste, le Calendrier est obserué de poinct en poinct, c'est de non coniuguer és iours caniculiers, aux mois qui n'ont point de R. en temps sec, & quand il gele, aux quatre quartiers de la Lune, tout le Careſme, & autres iours de ieune, les festes de grande deuotion, comme des festes Naux, & celles de nostre Dame, & des autres vierges, des Apostres, des Saints martyrs: item les Vendredis & Samedis, qu'on ne mange pas de la chair. Tellement qu'il n'y a gueres de iours bons pour luy (ou pour sa femme, à mieux di-

fe)que la veille des Roys, le Ieudy & Mardy gras, trois ou quatre iours apres Paſques, & la S. Martin. Dont il aduient, que la ſemence ſeiourne plus de temps en ſes vaiſſeaux, eſt ſouuent plus eſlaboree & digeſte à vn vieux homme, qu'à vn ieune. Et de fait, on en voit aſſez, qui en ieuneſſe & és premiers ans de leur mariage, ne faiſoyent que des filles, & à l'endernier font des fils. Pource que quand les fers eſtoyent plus chauds, ils ne ceſſoyent de battre ſur l'enclume, & ne faiſoyent rien de parfait. Depuis battans au froid, ils font beſongne plus ſerree, & de plus forte trempe. Ainſi ne faut calomnier les bonnes femmes, qui font des enfans malades à leur maris vieillards. Mais il faut qu'elles ſoyẽt ſoigneuſes de leur honneur: autrement, pour peu d'occaſion qu'elles donnent aux gens, de penſer qu'elles ſont amoureuſes, cela eſt tout perſuadé.

Pourquoy dit-on, que l'homme peut engendrer, tant qu'il peut leuer vn quarton de ſon, & s'il eſt vray, que ceux qui ont les yeux enfoncez ont eſté engendrez d'vn vieillard.

CHAP. X.

CE propos vulgaire nous ſert de confirmation au precedent, quand le peuple reçoit & admet, qu'vn homme peut engendrer, pour vieux qu'il ſoit, tant qu'il peut leuer de terre ſans aide d'autruy, le quart d'vn ſeptier de ſon: qui eſt matiere fort legere, tellement qu'il ne faut beaucoup de force à le pouuoir leuer. Parquoy on ſignifie de ceſte comparaiſon, que l'homme fort vieux peut engendrer: & par conſequent, ſa femme ſera tenuë pour chaſte, qui luy fera des enfans. Ariſtote en ſes politiques, eſtime que l'hõme continuë de pouuoir engendrer, iuſques à *Liure 7. chap. 16.*

soixante & dix ans,& la femme de conceuoir,iusques à cinquante. C'est pour le plus commun & ordinaire. Car on voit quelquefois la femme passer ledit terme, lequel ne peut estre limité que de ses fleurs. Toutefois Elizabeth, mere de S.Iean Baptiste, conçeut n'ayant plus ses fleurs : mais ce fut miraculeusement, comme nous dirons au 3. liure. Naturellement la femme ne peut conceuoir, sinon tant qu'ell' a sa purgation naturelle, qui continuë à quelques-vnes outre cinquante cinq ans. Semblablement on a veu des hommes,qui a septante cinq,& plus tard,ont eu d'enfans, sans aucune suspition qu'ils leur fussent attribuez. Et de fait, il y a des hommes plus verds & vigoureux à septante cinq ans, que plusieurs autres à soixante. On en voit és mõtagnes de Viuarez, du Dauphiné, & autres lieux penibles, où les gens viuent fort sobrement & laborieusement, partie de leur coustume, partie contrains de la necessité, viuans en bon air, de bonne eau, pain de mil,chatagnes,legumes,lard & fromages pour la pluspart, exceder les cent ans. I'en ay veu de six vingts & d'auantage,comme ils prouuoyent par les contrats de leurs mariages.Et bien, celuy qui doit viure cent ans, auec force de trauailler touſiours quelque peu, & aller sans bastõ,n'est-il pas encores gaillard à quatre vingts ans? Et s'il rencontre vne goujate qui soit dispoſte & amoureuse, ne pourra-il l'engroisser, puis qu'il peut encor labourer. Il n'y a aucun temps prefix qu'on ne puisse outre passer. Car les ans ne font certaine limitation,c'est la disposition du corps,& son vsage, cõme d'vn habillement, lequel on tient pour vieux,quand il est fort vsé,encor qu'il n'y eust trois ans qu'il est fait: mais on l'a tant porté & vsé qu'il monstre les dents, plus que la corde, & se deschire aisément.Au contraire,il y aura vn habillement fait deuant vingt-cinq ans, comme pour les nopces, qu'on iugera tout neuf, parce qu'il a esté bien conserué, est bien entier, & non vsé. De mesme on peut dire veritablement, vn homme estre vieux, qui est fort vsé, casé, & rompu,quand il

En saint Luc 1. chapit.

n'auroit pas quarante ans : & vn autre de soixante ans sera dit ieune, & fort neuf, quand on le verra bien entier, où peu vsé. Les annees qui ont couru, n'y sont pas tant que l'vsage. D'où ie pense qu'est venu le commun dire, quand on s'enquiert de l'aage d'vne personne, que les annees sont pour le louage des maisons, & des chambrieres. Car il sert bien à tenir conte des annees pour le payement du louage : mais à l'aage des hommes les ans ne font rien, au prix de l'estat & dispositiõ presente, qui fait plus ou moins durer la personne. La vieillesse proprement, est l'vsage du corps : qui aduient principalement du trauail de l'esprit, fascheries, & grands maniemens, auec vn oisiueté de corps, ou labeur excessif. Car l'vn rompt & casse, l'autre moisit le corps. Ainsi voit-on les courtisans bien tost vsez & enuieillis, pour le courir des postes, estre le plus souuent debout (qui lasse fort les iambes) sans bouger d'vne place, veiller longuement, manger en courant, n'auoir point d'heure à leurs repas, cheuaucher sans selle à tout propos, & autres tels trauaux intempestifs, importuns, & sans raison. Puis les martels en teste, les ialousies & de faueurs de Cour, qui leur rompent la ceruelle d'ambition, & l'auarice qui leur ronge le cœur, l'enuie & dissimulee inimitié, calomnie, detraction, supplantation, & autres vices de Cour, qui consument leurs entrailles. Qui pourroit viure longuement, & estre tard vieux, en telle captiuité & vie si miserable? Ceux aussi qui viuẽt sedantairement, comme gens de lettres & de finances, sont tantost vieux, c'est à dire vsez, à faute d'exercice, & pour le trauail de l'esprit. Car d'oisiueté le corps se chansit, comme vn habillement qui n'est esuanté par fois, & l'esprit trauaillant mine le corps. Au contraire, le paysant viuant tousiours en air libre, & trauaillant de certaine mesure, sans exceder, ni se contraindre, prenant le repas & repos tousiours à mesme poinct, son esprit asseuré & quiet, sans passion qui le trauaille, se conserue fort longuement en integrité & de corps & de sens,

La vieillesse d'ou aduient au Courtisans plus tost.

tellement que à ſoixante ans, voire à ſoixante dix, il eſt plus robuſte, plus adroit diſpoſt, qu'vn citadin à quarante ans. C'eſt qu'il portera plus de peine, courra mieux, verra ſans lunettes, aura toutes ſes dents, mangera de bon appetit, & digerera les viandes plus groſſieres, ne ſera catherreux, goutteux, ni autrement ſuiet à maladies. Et qui pourra douter, que tel ne face encores longuement des enfans? Pour fin de ce propos ie concluray, que la force de l'homme, touchant la generation & autres actions, ne peut eſtre iuſtement limitee à l'aage, lequel n'eſt que certain nombre d'ans, ains à la complexion & bonne habitude, qui à quelques-vns dure fort longuement. Quant à l'autre propos qu'on dit ceux qui ont les yeux enfoncez, auoir eſté engendrez d'vn vieillard, il n'eſt pas aſſeuré. Car on voit en pluſieurs du contraire. Bien eſt vray, que ſi le pere eſtoit vieux, non ſeulement d'aage, ains auſſi de complexion & indiſpoſition, ſa ſemence a eſté moins ſucculante. Dont auſſi le corps de l'enfant en doit eſtre plus menu & valetudinaire. Or vne des plus grandes cognoiſſances que l'on ait de l'embonpoint, & ferme ſanté, eſt communément aux yeux, leſquels changent facilement pour diuerſes diſpoſitions, tant ils ſont mols & tendres. Et pourtant és maladies on y a grand eſgard, pour iuger de la vie ou de la mort. Car ceux qui ſont fort conſumez & apauuris de l'humeur radical, comme les hectiques, ils ont les yeux enfoncez, à cauſe de leur grand ſiccité. En pluſieurs beſtes qu'on mange, nommément au cheureau, on iuge de leur embon-point ſeulement à leurs yeux. Ainſi il eſt bien vray ſemblable, que l'enfant pour eſtre né d'vn vieillard, aura les yeux plus enfoncez, comme auſſi tout le corps plus greſle & moins ſucculant, ſi tel a eſté ſon pere. Mais comme i'ay dit, il y a aſſez de vieillards qui ſont vieillards & robuſtes, ſucculans & abondans en humeur radical. Et il y a pluſieurs hommes ayãs les yeux enfoncez, qui neantmoins ſont bien ſains, de bon ſuc, gros & gras, que l'on ſçait bien d'ail-

leurs n'auoir esté engendrez de parens vieux. Dont il faut rapporter la cause de telle enfonceure à vn' autre raison, que ie reserue à nos escoles, sur ce que Galien en a dit en son liure intitulé Art petit, ou Art medicinal.

Abus des femmes qui se baignent toutes pour engroisser, & de celles qui auec cinq cens diuers remedes n'y peuuent aduenir.

Chap. XI.

LE vulgaire ignorant a opinion, que les femmes ne sont steriles, sinon pour vne occasiõ: qui est, la froideur de leur matrice. Dont pour deuenir grosses, elles se baignent & rebaignent souuent, de certaine decoction de toutes herbes chaudes qu'elles peuuent recouurer: & sont pour la pluspart, celles de la S. Iean, dõt les bonnes femmes se ceignent aussi les reins à ce iour là, desdites herbes, comme ayans proprieté de les rendre ou entretenir fecondes, mesme estant mises par dessus la robbe. Or l'abus de se baigner ainsi toutes, est fort grossier, d'autant que toutes ne sont pas steriles, à raison de la froideur, ou superflue humidité de leur matrice, laquelle soit cause, que la semence n'y peut arrester, ains bien souuent c'est tout le contraire, que leur matrice est trop chaude, & qu'elle brusle ou rostit la semence: ou bien dissipe, consume & resoult sa plus subtile & vaporeuse substance, principale portion d'icelle: dont elle demeure euanide & agannie, inepte à la cõformation du corps, & comme telle est tantost reiettee. Ceste disposition est fort commune à celles, qui sont d'inclination paillardes & lasciues, insatiables, gouffres de sperme, que on dit chaudes comme chiennes, & que si n'estoit quelque peu de respect, courroyent & prendroyent les hommes à force, tant sont eschauffees en leur

harnois,qui leur prurit continuellement, & eſt ſouuẽt tendu comme le membre viril. Telles bagaſſes eſchauffadaſſes(comme on dit en Languedoc)n'ont garde d'engroiſſer. Il leur faudroit vne pinte de ſemence à chaque fois, pour eſteindre ou moderer ce feu,& deſalterer leur matrice. Car les petits coups que peut faire vn homme, n'eſt qu'allumer d'auantage, comme vn peu d'eau en la fournaiſe de charbon : & les altere touſiours plus comme le febricitant qui ne boit qu'vne gorgee, dont il eſt touſiours à recommencer. Et ſi à tels abiſmes de ſemence, qui l'engloutiſſent & abſorbent goluëment(à raiſon de ceſte grand ardeur voracẽ & inſatiable) on ordonne des bains chaux, n'eſt ce pas mettre d'huile au feu:les faire courir les ruës,& enrager de telle ſoif, en danger de ſe ietter dans vn puis ? Il faut donc ſçauoir diſcerner & diſtinguer les cauſes de la ſterilité aux femmes,pour n'empirer leur indiſpoſition : qui requiert remedes contraires, afin d'attemperer leur matrice.Elle eſt le plus ſouuent trop froide, & eſtaint la ſemence : autrefois trop humide, qui l'amortit auſſi,la noye, & reiette bien toſt. Autrefois ſeiche & aride,comme terre ſablonneuſe,defaillãt en humeur,& partãt ſterile. Autrefois chaude & bruſlante,qui roſtit & grille la ſemence,de ſorte qu'elle ne ſe peut eſtendre ni appliquer & attacher contre telle matrice. Celle qui eſt froide & humide, requiert tels bains qu'vſent volontiers les femmes. La ſeiche en eſt offencee,& encor plus celle, qui eſt trop chaude, où il conuient raffraiſchir & humecter, non pas eſchauffer d'auantage, comme fait indifferemment le vulgaire à toutes complexions. Il faut auſſi bien obſeruer, s'il tient point au mari:car en vain on trauailleroit apres la femme, & tous les bains du monde ſoient naturels, ſoient artificiels,n'y feroient rien.Et voila enquoy s'abuſent ſouuent les femmes, qui reiettent ſur elles tout le defaut:comme ſi tout hõme eſtoit capable d'engendrer & qu'il ne tient qu'à la fẽme.C'eſt autãt que d'accuſer la terre à tout propos,qu'elle ne fructifie de la ſe-

mẽce,qu'on y aura ietté. Ne peut-il eſtre que ce n'eſt la faute de la terre,qui ſera bõne de ſoy,& bien cultiuee, fumee,arrouſee,ains de la ſemẽce,graine ou fruict,qui eſt euanide,agani, eſuanté corrompu, ou trop vieux? Ainſi la matrice peut eſtre bien diſpoſte, & la femme capable de conceuoir, mais on ni met rien qui vaille: ou s'il eſt bon, ne conuient à la complexion de ceſte ci: à vn autre reuiendroit mieux. Comme auſſi pluſieurs graines & fruicts ne viennent ou fructifient en tout terroir,quoy que la graine ſoit en ſa perfection,& la terre fort bonne: mais ne s'accordẽt pas ou le Soleil n'eſt aſſez puiſſant en ce lieu: l'air y eſt trop froid. De meſme il y a diuers empeſchemens, ores du coſté du mary, ores du coſté de la femme: & pluſieurs femmes conceuroient d'vn autre mary, & pluſieurs maris engendreroient auec vne autre femme, & toutefois on veut touſiours qu'il tienne à la femme,qu'elle n'ait des enfans, ſinon que le mary fut vieux. Et pour ceſte opinion, il y a de bonnes femmes, infiniement deſireuſes de conceuoir, qui font toutes les receptes du monde, rationelles & empiriques, ſans iamais ceſſer, en quoy elles s'abuſent grandement,& bien ſouuent corrompẽt leur complexion, qui n'eſt autrement vicieuſe, ains tardiue à porter enfans. Mais elles n'ont pas la patience d'attendre leur terme naturel, & veulent dans vn an ou deux,qu'elles ſont mariees,auoir des enfans, cõme elles voient à pluſieurs autres. Et ne ſçait-on pas qu'il y a autant de complexions differentes, que de viſages? Les beſtes & les arbres en general, portent pluſtoſt fruict que les hommes: toutesfois il y a des beſtes, qui ne portent auant quatre ans,d'autres auant ſix,dix, douze,&c. Des arbres auſſi,les vns portent du premier an, les autres beaucoup plus tard: & dit-on que la palme ne porte fruict qu'elle n'ait cent ans. Qui voudroit contraindre les plantes & les beſtes d'auancer leur terme ordonné de nature, il ne feroit ſinon les corrompre, & n'aduanceroit rien. De meſme eſt il des hõmes qui ont autant de diuerſitez entre eux, qu'il y a entre

Voyez le ſecõd ch. du tiers liure.

tous les autres animaux, comme ie remonſtreray amplement au troiſiéme liure. Dõt bien ſouuent les femmes en vain ſe trauaillent de tant droguer leur corps: & qui pis eſt, il leur aduiẽt quelquefois de tant broüiller les cartes, que meſmes au temps qui leur eſtoit prefix de nature, elles ne peuuent cõceuoir; d'autant qu'en ceſt aage là, elles ne ſe trouuent de la complexion que elles doiuent eſtre pour conceuoir adonc. Il y a auſſi vne autre erreur: qu'elles y ſont tant de receptes, que l'vne gaſte l'autre, & que s'il y en a quelqu'vne de bonne, par rencontre, elles ne peuuent attendre ſon effet: ains paſſent à vn autre, ſi viennent groſſes incontinẽt. Leur pauure corps eſt tant alteré & broüillaſſé d'vn chaos de Medecines, & l'eſprit ſi agité d'eſpoir, & deſeſpoir, deſir & deffiance, que la ſemence n'y trouue port aſſeuré, ni à ſon gré.

Sçauoir-mon, ſi Vn ladre confirmé, ou Vn verollé, peut engendrer des enfans ſains.

Chap. XII.

IL y a pluſieurs qui doutent là deſſus: les autres croient totalemẽt que les enfans des ladres & des verollez, ſont ineuitablement tels. La verité du fait importe grandemẽt & à la politique, & à l'œconomie: car l'alliãce de ceux qui ſont ainſi tachez de leurs parens, doit eſtre fort ſuſpecté: & leur educatiõ ou nourriture doit eſtre plus exquiſe & exacte, que de ceux qui naiſſent de parens ſains. Comme en toutes maladies hereditaires, epilepſie, phtiſie, ou vlceration de poulmõ, nephritique, gouttes & ſemblables, il faut auoir ſoin des enfans, & les faire viure de certain regime ordonné par le Medecin, aux fins que telle inclination & diſpoſition naturelle ne ſorte à effet: ou ſoit pour le moins plus legere, & eſtant ainſi

rompuë, s'eſtaigne en ſes premiers enfans, ſans paſſer iuſques aux neueux & riere-neueux: comme elle fait, ſi des premiers & ſeconds on n'a pourueu à leur eſtat. Or quant aux deux parties de la queſtion propoſee, i'ay ſatisfait à la premiere (qui eſt du ladre confirmé) au dernier probleme de la troiſiéme partie, de mon traité des arcbuſades: ou i'ay conclud, apres auoir agité le propos affirmatiuement & negatiuement, que touſiours le mortier ſent ou peu ou prou, aux aulx: parquoy leur alliance eſt dangereuſe. Quant à la ſecõde, qui eſt du verollé, ce n'eſt pas ſi grand cas, ils'en faut beaucoup, de tant que la verolle eſt mal plus leger, que n'eſt la ladrerie: & meſme que c'eſt vn mal eſtranger, qui s'en va diminuant de peu à peu: tellement qu'à la longue il ſe perdra du tout (ainſi que ie prouueray ailleurs) ou il ne ſera plus qu'vne ſimple rogne, laquelle eſt auſſi mal contagieux. Pour maintenant, la verolle eſt auſſi gueriſſable, que pluſieurs autres maladies: ce qu'on ne peut dire de la ladrerie, de tout en tout incurable, ſi elle eſt confirmee. Si dõc la verolle eſt gueriſſable, & pluſieurs en gueriſſent parfaitement, il eſt certain que les enfans conçeus quelque temps apres la gueriſon du pere & de la mere, ne s'en reſſentiront aucunement. Mais il faut que les parens ſoient bien gueris: comme ils peuuent eſtre facilement, s'ils ſont de bonne complexion, qu'ils n'ayent gueres porté le mal, & ſoient penſez doctement, prudemment, & diligemment, ainſi que nous remonſtrerons au ſixiéme chapitre du vingt & vniéme liure. Tels eſtans vne fois gueris, auront deſormais leur ſemence autant pure & nette qu'auparauant. Cela eſt fort certain: mais il me ſemble qu'on demande, ſi les hommes qui engendrent, ou les femmes qui conçoiuent, durant qu'ils ont la verolle, & n'en ſont bien gueris, peuuent engendrer des enfans qui ſoient ſains. Ie vous diray: il y a des verollez qui n'ont pas grãd mal, & d'autres qui l'ont tout au dehors, à cauſe de leur complexion robuſte, qui chaſſe loin des parties principales toute la

malice du mal, dont les bras & les iambes en endurét quelques gouttes, ou vlceres. Si le mal eſt plus exterieur, il peut eſtre que la ſemence n'en ſera pas infecte, comme quand le mal eſt plus caché & profond, qu'on dit auoir penetré iuſques aux mouëlles. D'auantage, ſi l'impreſſion de la mauuaiſe qualité verolique, eſt legere en la ſemence du pere, elle peut eſtre eſtainte en la matrice, pour la bonne trempe que luy donne la mere l'adouciſſant de ſa ſemence, & du ſang copieux, qui peuuent dominer ſur ladite qualité, & l'aneantir totalement. Dont auſſi la femme eſt ſouuent exempte de la verolle, que ſon mary luy communique: mais elle n'y eſt apte, & reſiſte au mal, que ſa bonne complexion dompte. Ainſi il eſt poſſible que l'homme verollé, non pas à vingt & quatre quarats, & qui tombe en pieces, mais qui ne l'eſt qu'honneſtement, engendre des enfans ſains, au moins non verolleux. Car ils peuuent eſtre autrement valetudinaires & debiles, qu'on dit en commun langage, eſtre mal ſains.

FIN DV SECOND LIVRE.

TROISIESME LIVRE
DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant la Groisse.

Comme se peut faire, que d'vne ventree la femme porte neuf enfans.

CHAPITRE PREMIER.

AV pays d'Agenois y a vne illustre maison de Beauuille, iadis fort opulente, & de grand estenduë en biens & honneurs: de laquelle est sortie la tres-vertueuse Dame, auiourd'huy femme du tres-heroïque, tres-vaillant & hardy Capitaine, renommé par tout le monde, messire Blaise de Monluc, tres-digne & meritant Mareschal de France. On tient pour vraye histoire, que l'ayeule de ladite Dame, fit d'vne vẽtree neuf filles, qui toutes furent mariees, & eurent des enfans. La mere, & lesdites filles successiuemẽt, furẽt enterrees à S. Crespasi, eglise collegiale d'Agen, bastie & fondee de ladite maison de Beauuille: la mere ayãt fait dresser sa sepulture au cymetiere sur vn portail, entre les neuf, qu'elles fit aussi pour ses filles en memoire de cela. I'en ay veu encor quelques vnes estãt à Agen l'an mil cinq cens septante sept, en la susdite Eglise: les autres ont esté ruinees par les guerres ciuiles. L'histoire est telle: madamoiselle de Beauuille auoit

vne garse belle & gaillarde, de laquelle son mary semblоit estre amoureux. Elle pour s'en defaire plus honnestement, la marie. Ceste garse de la premiere groisse fait trois enfans : dequoy la Damoiselle print fantasie, que son mary y auoit participé : ne se pouuant persuader, que la femme d'vn seul homme peut conceuoir tel nombre d'enfans. Dont elle redouble sa ialousie, & quoy qu'on luy sçeust remonstrer au contraire, se print à diffamer & hayr d'auantage la pauure garse. Aduint que la Damoiselle fut grosse delà à quelque temps, & tant grosse qu'elle enfanta neuf filles. Ce qu'on interpreta, estre d'vne punition de Dieu, afin qu'elle eut honte de sa calomnie, puis qu'on luy pouuoit obiecter vne plus grande faute, comme d'auoir paillardé auec plusieurs. Car elle soustenoit tousiours opiniastrement, que d'vn homme on ne pouuoit conceuoir, au plus haut que deux enfans, comme l'homme n'a que deux genitoires. Ainsi fort honteuse, craignant la difformation, & condemnation par sa propre sentence, fut tellement tentee du mauuais esprit, qu'il la conduit à ce desespoir, de faire noyer les huit de ces filles, & n'en retenir qu'vne: ayant la chose secrette, entre la sage femme & vne chambriere, à laquelle fut donnee ceste maudite commission. Mais Dieu qui preserua le petit Moyse de semblable meschef, voulut que le mary reuenant de chasse, rencontra la chambriere: & descouurant le fait, preserua ses filles innocentes de mort: les fit nourrir au deçeu de la mere, & au bapteſme, les nomma toutes d'vn nom à sçauoir Bourgue: comme aussi la neufiéme que la mere s'estoit reseruee: Puis quand elles furent grandettes, les fit venir en sa maison, toutes habillees d'vne estoffe & semblable façon, ayant aussi fait habiller de mesme celle de la maison. Estans mises ensemble dans vne chambre, il y fait venir sa femme accompagnee des parens communs & familiers amis : & luy dit, qu'elle appellast Bourgue. A ceste appellation, chacune des neuf respondit. Dequoy la mere bien estonnee, & plus

encor de les voir autant semblables de taille, de face, contenance & voix, que d'habit, fut confuse en elle mesme : & soudain le cœur luy dit, que c'estoient ses neuf filles : & que Dieu auoit preserué les huit, qu'elle auoit exposees & cuidoit estre mortes. Dequoy le mary l'esclaircit mieux, luy reprochant deuant toute la compagnie son inhumanité, & remonstrant, que se pouuoit estre aduenu, pour la confondre de la mauuaise opinion qu'elle auoit tousiours eu de luy, à l'endroit de sa garse. Voila à peu pres comment on le recite. Presque semblable est le fait des Porcelets de la ville d'Arles en Prouence, d'où est sortie la noble maison de Conuertis : lesquels furent ainsi nommez, par ce que la chambriere qui portoit noyer les huit, estant rencontree du mary, disoit que c'estoient porcelets, qu'elle alloit noyer d'autant que la truye n'en pouuoit tant nourrir. Et en memoire de cela, ils furẽt nommez Porcelets : & ont vne truye pour armoiries. On dit que ce fut, par l'imprecation d'vne pauure femme, qui demandoit l'aumosne à la dame de la maison, ladite femme estant enuironnee de plusieurs siens petits enfans. Ce que la dame luy reprocha, cõme procedant de lasciueté & d'estre trop abandonnee aux hommes. Lors la pauure femme qui estoit femme de bien, fit ceste imprecation (cõme l'on dit) qu'icelle Dame peut engroisser d'autant d'enfans, qu'vne truye fait de petits. Et qu'il aduint ainsi par le vouloir de Dieu pour monstrer à la noble Dame, qu'il ne faut imputer à vice, ce qui est d'vne grande benediction. On en dit autant de la magnifique casade de la Scroua à Padouë : qui porte en armoiries vne truye, en Italien dite Scroffa, & en langage corrompu Scroua, surnom de ladite famille. On lit aussi és Annales de Lombardie, que du temps d'Algemont premier Roy des Lombars, vne putain enfanta sept fils, & que l'vn d'iceux succeda audit Algemont. Et Pic Mirandole escrit en ses commentaires, sur l'hymne seconde, qu'en Italie vne Allemande accoucha en deux fois de 20. enfans : la premiere ven-

tree estant de 11. & que son ventre estoit si impotun; qu'elle le soustenoit auec vne seruiette. Albucasis, grand Medecin & Chirurgien Arabe, tesmoigne d'vne femme qui fit sept enfans: & d'vne autre qui auorta de 15. bien formez. Pline fait mention d'vne qui auorta de douze. Martin Cromer en son histoire de Pologne escrit, que la femme du comte d'Eboslaë en Cracouie fit d'vne ventree trẽte six enfans vifs, l'an 1269. Ainsi plusieurs histoires tesmoignent, que la femme irregulierement porte grand nombre d'enfans. Voyõs comment cela peut aduenir. I'excepte tousiours le pur miracle: car si on veut que cela soit du tout miraculeux, ie n'accorderay pas seulement d'vn tel nombre, mais encor de 363. comme l'on escrit de Dame Marguerite contesse de Hollande, l'An de grace 1313. regnant en France Philippe le Bel, ainsi qu'il est recité en la mere des histoires, au secõd volume, en la chronique de l'Empereur Henry. Et dit on que ce fut, d'autant que ladite Dame se iactoit, de celles qui font plus d'vn enfant: & affirmoit opiniastrement estre impossible, qu'vne femme eut deux enfans à vn coup, engendrez d'vn mesme pere. Dont en punition de telles paroles, comme calomnieuse accusatrice de nature, elle conçeut ensemble & enfanta vifs 363. enfans, comme petits poulets, qui eurent tous bapteſme. Si cela est vray, c'est vn pur miracle, excedant les limites de nature: sinon que ladite Dame fut geante, & en ce qui est miraculeux, il ne faut autre raison, que la pure volonté de Dieu. Car il est tout puissant, & faisant tout de rien, fera bien s'il veut, que chasque poil de nostre teste deuiendra vn enfant: ou que de chasque pore & trou de nostre cuir sortira vn homme tout formé, comme en sortent des poux gros & nourris, à ceux qui ont le mal nommé Phthiriase en Grec, Pediculaire en Latin. En fait de miracles, il ne faut point s'arrester à la capacité du lieu, ni s'amuser à la semence, ou à quelqu'autre matiere. Rien n'est impossible à Dieu, seul autheur des vrais miracles. Mais comme il ne les fait,

que

que pour vn grand myſtere : & à ce qu'ils ſoyent plus reuerez, il veut qu'ils ſoyent fort rares: auſſi toſt qu'on voit quelque choſe eſtrãge & prodigieuſe, il ne la faut prendre pour vn miracle. Comme l'abſtinẽce de pluſieurs, qui ont paſsé deux ou trois ans & d'auantage, ſans boire & ſans manger, pour vne raiſon naturelle, que i'ay ſuffiſamment expliquee en mes paradoxes: ou i'ay excepté les ieuſnes de Moyſe, d'Elie, & de Ieſus Chriſt, vrayement miraculeux. Ainſi ſont les groiſſes miraculeuſes de la vierge Marie, & des ſaintes femmes, qui auoyẽt paſsé l'aage de pouuoir faire d'enfans, ſelon le cours de nature, & eſtoyent ſteriles: comme de Sarra femme d'Abraham, laquelle auoit deſia 90. ans (dont Iſaac ſon fils, eſt appellé enfant de promiſſion & d'eſprit) & d'Elizabeth mere de S. Iean Baptiſte, de laquelle l'Ange print argument, pour perſuader à la vierge Marie, le myſtere de l'incarnation de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt: diſant, & voila ta couſine Elizabeth, qui a conçeu vn fils en ſa vieilleſſe. Signifiant par expres vne conception miraculeuſe, & que rien n'eſt impoſſible à Dieu, qui change & altere comme il luy plaiſt, l'ordre qu'il a eſtabli és choſes naturelles. Dont ſi on veut que ces portees de neuf enfans, ſoit pour miracle, il n'en faut plus parler, ains le croire ſimplement. Mais parce que on n'en eſt pas tenu, d'autant que ce n'eſt texte d'Euangile, ni choſe authoriſee de quelques ſaints perſonnages, il nous ſera permis d'enquerir par raiſon, ſi cela ſa peut faire naturellement, & par quel moyen. Nous receuons touſiours, qu'il y a des choſes fort eſtranges & rares, qui aduiennent par moyens naturels, leſquels auſſi ſont rares. Et appelons, miracles naturels, ou miracles en nature: à la difference des miracles ſupernaturels & diuins, eſquels nature n'eſt employee, & n'y a aucun fondement en nature. Miracles naturels ſont, ſi vous voulez, comme des femelles, qui enfantent à neuf ans, de ceux & celles qui ont veſcu deux ou trois ans ſans boire & ſans manger. Qu'vne mule ait fait vn

Liure I. *Paral.* 2.

Gene. 17. *&* 21.

Luc 1.

poulain, comme nous auons veu à Montpellier, l'annee passee, que l'on contoit 1576. C'estoit vne grande mule de labourage, qu'on auoit amené d'Agel pres de Besiers, laquelle nourrissoit encor de son laict son poulain beau & grand. Qu'vne femme ait porté mort en son ventre vn enfant plus de quatre ans, au moins ses os, les parties molles estant fonduës & versees en forme de pus: & neantmoins la femme conçeut là dessus, & apres ce dernier enfant, elle reietta les os du premier. Comme nous sçauons estre aduenu de vray à vne vertueuse femme de Frontignan, à quatre lieuës de Mõtpellier, mariee à Iacques Gaillard, riche Bourgeois. Matthias Cornax, Medecin de Vienne en Austriche, raconte d'vne femme, qui porta son enfant mort dans la matrice plus de quatre ans: qu'on fit sortir en fin par vne incision faite au ventre, & que de là à vn an elle redeuint grosse d'vn autre fils. Item d'vne femme qui porta treze ans tous les os d'vn enfant dans son ventre, & d'vne troisiéme, qui sortit les os de l'enfant mort auant vn an, par vne apostеme qui fut ouuert au ventre. Ie laisse à part tant de choses naturelles, que i'ay en mes cabinets, aduenuës cõtre l'ordre de nature, prodigieuses & mõstrueuses, lesquelles ie monstre fort volõtiers. Dequoy on peut estre persuadé, que autres cas autãt ou plus estranges peuuent bien aduenir. Voyons donc ie vous prie, commẽt cela peut estre fait. Les bestes ont communément leur matrice partie en deux, comme deux cornes: & chasque corne a plusieurs diuisions, comme sieges ou cellules, dans lesquelles sont les petits separément logez, & il y a volontiers autant de logettes, que la femelle a de tetins: dont aussi en peut autant nourrir que conceuoir, par la prouidẽce de nature. La femme n'a que deux mammelles, aussi ne peut-elle porter que deux enfans d'vn ordinaire, & en nourrir autãt. Car si ell'en fait trois ou quatre à la fois (comme nous auons veu d'vne à Aubenas en Viuarez, qui de la premiere ventree fit deux enfans, de la seconde trois, & de la troisiéme quatre)

Elle estoit mariee à Tuech en

l'vn faisant tort ou empeschement à l'autre, ils ne viuent pas communément, ayans esté mal nourris au ventre de la mere, dont mesmes ne peuuent endurer l'effort de se mettre dehors, & meurent au passage, ou bien tost apres. Toutesfois à Orlihac en Auuergne, la femme d'vn nommé Sabatier, enfanta trois fils d'vne ventree, le premier & le dernier vesquirent 24. heures: celuy du milieu (qui parce a retenu le nom de Iean de Trois) deuint hõme parfait & fut marié à Paris. Il n'y a pas long temps qu'il est mort. Semblablement maistre Ambroise Paré, premier Chirurgien du Roy, tresdocte, curieux, diligét & liberal à publier les talens de grand sçauoir & experience que Dieu luy a commis, annote en son liure des monstres, que à Seaux (entre Chartres & Maine) la Damoiselle de Maldemere, eut la premiere annee de son mariage deux enfans, la seconde trois, la troisiéme quatre, la quatriéme cinq, & la cinquiéme six: de laquelle derniere ventree est le sieur de Maldemere, auiourd'huy viuant. Aristote affirme, qu'en Egypte il n'est pas rare, qu'vne femme en face cinq: & qu'on y a veu femme, qui en quatre groisses fit 20. enfans, cinq à chacune: & que la plus-part d'iceux deuindrent grands. Aule Gelle tesmoigne aussi, que du temps d'Auguste Cesar, vne sienne chambriere des champs fit cinq enfans, qui ne vesquirent gueres, ne la mere apres eux. C'est le plus grand nombre que les anciens raportent: qui est beaucoup moindre que celuy que nous auons en main, excedant de beaucoup le nõbre des mammelles d'vne femme, qui respondét volõtiers au nombre de la portee. Touchãt à la matrice, elle n'est pas ainsi my-partie, cõme celle des bestes, & n'a des logettes separees l'vne de l'autre, cõme quelques-vns ignorãs de l'anatomie ont imaginé, & puis escrit leur songe, disans, qu'il y a trois cellules à la corne droite, où se forment les masles: autant à la fenestre, pour les femelles: & vne au milieu, ou s'engendrent quelquefois les Hermaphrodites, autrement dits Androgines, vulgairemẽt ians-fames, qui ont tous

secondes nopces: & du premier mari n'auoit eu point d'enfans.

Liure 7. de l'hist. des animaux. chap. 4.

Liur. 10. chap. 2.

les deux sexes. Ce sont des resueries, tout ce qu'on dit de telles diuisions & cabinets. Car à la verité, la matrice n'a qu'vne cauité, tout ainsi que l'estomach & la vessie: & vn enfant la rempliſt toute. S'il a deux enfans, le chacun peut auoir son lict, ou arriere-faix, qui fait leur separation, & adonc la femme est fort grosse, quand ce vient aux derniers mois. Quelquefois tous deux sont dans vn lict conioints, sauf de la tunique Agnelette, qui est leur chemise, deliee comme vne petite peau, qui les separe. Loys Bouaciole Ferrarois recite au 3. chapitre du 1. liure des maladies des femmes, qu'vne fit 150. enfans, le chacun auec son arriere-faix, long & gros d'vn doigt: mais cela n'est pour viure, comme nous demandons. Et tels furent les gemeaux, dont ma femme auorta sans aucun effort l'an 1575. (à mon tresgrand regret & desplaisir) enuiron le quatriéme mois. Ils estoyent tous deux en vn lict, & chacun auoit sa chemise. Autremẽt ils seroyent conioins, comme conçeuz ensemble: ainsi qu'on void des enfans doubles, que l'on dit monstrueux. Mais la seule peau ou tunique Agnelette, les separe aisément. S'il y en a plus de deux, ils peuuent aussi bien estre contens d'vn lict: & la matrice les contiendra plus à son aise, & les nourrira mieux. Car ceſt arriere-faix est bien souuent d'aussi grand volume, tient autant de place, & consume autant d'aliment, que fait l'enfant: quelquefois d'auantage. Dont on void des femmes si estrangement grosses, qu'on iuge qu'elles feront des gemeaux, & puis ne font qu'vn bien petit enfant: mais le lict fort importun, & qui couste plus à auoir que l'enfant. Ainsi ie voudrois dire, que les femmes qui ont fait plus de deux enfans, n'ont eu autant d'arriere-faix. Qui est beaucoup rabbatu de l'occupation du lieu, & de la nourriture. Puis i'oserois bien croire, qu'elles n'ont porté ces enfãs que l'espace de sept mois, qui est terme vital, non moins que le neufiéme. Dõt la matrice s'est bien peu eslargir autant, que requeroit plusieurs petits enfans, & neãtmoins vitalz. Car il n'y a point d'incon-

uenient qu'ils naiſſent affamez, tranſis & ridez, pour auoir eſté mal nourris: baſte, qu'ils ſoyẽt bien formez & ayent toutes les parties requiſes à la faculté nutritiue. Ils ſe recompenſent bien de leur ieuſne & abſtinence, s'ils trouuẽt à propos des nourrices qui les alaitent bien. Ils auancẽt plus en huit iours, que les autres qui naiſſent bien nourris, n'auancent en trois ſemaines. Nous en voyons tous les iours naiſtre de fort petits, & tous fleſtris, ridez comme vne vieille pomme: qui en peu de temps deuiennent grands & gros à merueilles. Quãd les quatre ou cinq d'vne ventree ſeroiẽt comme petits cadelz, pourueu qu'ils ſoyent bien ſains, & ayent la force de tetter, ie ne doute pas qu'ils ne ſe ſauuent bien: pourueu auſſi qu'ils ſoyent bien gouuernez. Et ne peut-il aduenir ainſi, qué toutes ces circonſtances ſe rencontrent en vne ventree, d'entre cinq cẽs mille milliaſſes, qui ſe font en moins de cẽt ans? Mais c'eſt beaucoup de neuf enfans, dira quelqu'vn: & que tous puiſſent viure. Encor de cinq, comme on eſcrit d'vne Bernoiſe, femme du docteur Gelinger, qui fit de vne ventree cinq enfans: & l'eſclaue d'vn Siennois qui en fit ſept, comme teſmoigne M. d'Alechãps, treſdocte Medecin paſſé par non ſçauance. Il nous faut donc, pour faire paſſer outre ceſte creance, donner autre auantage à nos raiſons. Et quel auantage faut il plus, que de ſuppoſer (ce qu'eſt fort vray ſemblable) que telles femmes eſtoyent de la plus belle taille qu'on peut voir: grandes, groſſes, fort larges de flancs & hanches, bien eſcartelees, bien feſſuës, & à groſſes colomnes de cuiſſes, bas eniointes: ayans vne belle & ample matrice, non preſſee de graiſſe des parties circonuoiſines, dilatable à ſouhait. Auſſi que le reſte du corps, reſpondant aux parties baſſes, fut bien fourny, ſucculant & nourri: non affamé, ni tranſi: dont il y euſt force bon ſang en tout le corps de la mere, pour nourrir pluſieurs enfans à vne fois. Ne voit-on pas des femmes de telle corpulence, qu'en vn ſeul corps il y a bien deux ou trois femmelettes? vn bras plus gros, que trois ou qua-

tre, autre ensemble: la cuisse de mesme, & tout le reste en proportion: tellement qu'on peut dire, d'vne grande & belle femme que ce sont deux ou trois femmelettes ensemble. Et si chacune de ces femmelettes peut faire deux ou trois enfans d'vne ventree, comme l'on voit assez souuent, voire iusques à cinq masles (comme i'ay ouy dire d'vne petite bossuë pauure femme d'vn bonnetier, en la ville de Rouen, l'an 1550. pourquoy ne pourra ceste grand femme en faire autant seule, que les trois qu'elle represẽte? Ie ne veux pas que ce soit d'vn ordinaire, nõ plus qu'aux femmelettes d'en faire trois ou quatre: mais ie dis qu'il peut aduenir, & l'vn ne sera plus merueilleux que l'autre, si vne peut auoir la matrice autant capable, & du sang menstrual, autant que trois. Or voila nostre femme preste à conceuoir, tant qu'on voudra: il ne faut qu'auoir le masle pour fournir à l'apointement, lequel enfourne autant de matiere, qu'il faut à former neuf enfans: auec ce que la femme contribuera de son costé. Car elle a aussi de la semence qui se ioint, allie, & vnit pour la pluspart à celle de l'homme: & ne s'en va toute en la crouste qui tient la semence enclose, comme la coquille d'vn œuf: ainsi que plusieurs l'entendent des propos d'Aristote: lesquels veulent, que ladite crouste soit le commencement, exorde ou fondemẽt de l'arriere-faix. Car si cela estoit, il n'y auroit telle semblance des enfans à la mere, plus souuent qu'au pere. Mais de vray la femme contribuë à la matiere principale, de laquelle est formé le corps de l'enfant. Sus donc, faisons que la femme soit seiournee, bien preste à faire son deuoir, preste à conceuoir, & fournir bonne quantité de son sperme: comme l'ayant accumulé & reserué de lõg temps, que son mari ne l'a cogneuë. Le voyci arriuer de loin, à petites iournees: afin de n'estre las ou recreu, comme ceux qui viennẽt en poste, pour se monstrer plus affectionnez à leur moitié, & quant ils sont au lict, n'est question que de se reposer. Ie veux qu'il vienne tout à son aise, & qu'il arriue en fort bõ poinct, frais, refait,

& ioyeux, fort amoureux de sa femme, comme elle est bien friande de son mari. Ie suppose que ce demy de l'Androgine Platonique, soit respõdant à la corpulence de sa moitié grand & bien fourni de toutes pieces, & mesmes de la principale. Qu'il ne soit gras & replet: car où il y a force graisse, n'y a gueres de semence, point colere & chagrin: car tels aussi n'ont gueres de semẽce. Ie le suppose loyal, & de complexion amoureuse, de taille alaigre & non importune. Il a ses vaisseaux spermatiques, & les boursettes qui sont au bout, sur le col de la vessie, pleines à creuer, pour auoir long temps abstenu de l'amour. Estans ainsi tous deux bien armez de toutes pieces, & munitionnez à l'aduantage, venans aux bras pour luitter & combatre d'extreme affection, qui doubtera qu'au premier coup il n'y ait grand effusion de sang blanchi, tant d'vne part que d'autre? Il y en aura bien assez pour trois ou quatre enfans, puisque sans tel appareil, d'autres en font bien autant. Ie veux que ce soit le matin, que le gentilhomme est arriué, & qu'il a trouué sa femme au lict. S'il rechãrge de là à quelque heure, apres s'estre vn peu reposé, ils enfonceront peu moins qu'au premier coup de lance, & en voila pour autres deux ou trois: qui peuuent estre sept enfans, ou la matiere pour les faire. Il faut puis apres desieuner, ou disner tout d'vn train. Quelque temps auant soupper, la compagnie qui l'estoit venu voir s'estant retiree, ils entrent au cabinet, & recommencent à se baiser: & si rien bouge d'embas, on acheue le prix fait, sinon on fera le surplus de la contente au lict, car de differer iusques au matin ensuyuant ce seroit trop sagement fait à personnes si fort piquees. Là il se peut adiouster aux precedentes pertes: dequoy faire vn enfant ou deux, sauf le plus. Dont il y pourra bien auoir de l'amas, si la matrice retient bien & conçoit (comme ie suppose touſiours) assez pour mouler & former dix enfans, mais ie me contente de neuf. Il n'y a plus qu'vn doute, sçauoir-mon si la semence qui est iettee en trois diuerses fois, se

peut assembler & vnir à faire vne groisse: car on tient, que tout se fait à vn coup, & non en plusieurs fois. Voila ce que nous reste à expliquer & resouldre. Car quand à la quantité de la semence, que puisse suffire au corps de neuf enfans, ie n'y trouue aucune difficulté: puisque l'homme peut estre tel (comme aussi i'ay supposé de la femme) qu'il en vaille trois autres, en corpulence, & prouision de ce qu'il appartient. Quand aux diuerses fois le cas n'est pas estrange, pour si petit interualle que i'y mets du matin au soir, ou de vingt-quatre heures: puisque Aristote reçoit bien la superfœtation de deux & de trois mois. Vray est, qu'il ne tient pour vitalz, ceux qui sont sur-engẽdrez de si lõg temps apres: mais si le second, dit-il, est conçeu incontinent apres, il peut estre parfait & naistre auec le premier, comme s'ils estoyent gemeaux: ainsi que disent les fables estre aduenu d'Hercule & d'Iphicle. Ce que on a aussi esprouué en vn adultere, qui fit vn enfant semblable à son mari, & l'autre à sõ paillard. Qui plus est, vne ayãt cõçeu des gemeaux fut sur-engroissee: elle enfanta les deux gemeaux au temps requis, ensemble le suruenu, qui n'auoit que cinq mois, cestuy-ci mourut incontinent, les autres deux vesquirent. Vne autre femme accoucha le septiéme mois d'vn qui mourut: & au bout de deux mois, elle en fit deux qui eurent vie, &c. Puis qu'ainsi est, si on ne veut accorder, que les semences iettees en trois coups, si peu distans l'vn de l'autre, se puissent vnir & allier ensemble, il n'y a point d'inconuenient, de recognoistre ces trois coups diuers, pour autant de conceptions, qui ne feront qu'vne ventree: & les enfans qui en prouiendront, pourront sortir aussi en pareils interualles: comme on voit souuent des gemeaux naistre l'vn apres l'autre quatre ou cinq iours: tellement, qu'on pourroit dire, qu'ils ont esté semblablement conçeus en diuers iours, & non tout à vn coup: mais d'autant que c'est de fort pres, on les tient pour gemeaux. Qui plus est, il n'y a pas long tẽps qu'au pays d'Agenois on a veu vne portee de trois

Liure 7. de l'hist. des animaux. chap. 4.

gemeaux, qui ſont nez huit iours l'vn apres l'autre. On eſcrit d'vne femme d'Alexandrie, qui fut veuë à Rome du temps d'Adrian, auec cinq fils, deſquels le cinquiéme eſtoit né 40. iours apres les quatre, nez en meſme temps. Et quoy? nos praticiens tiennent, qu'vne femme gaillarde & robuſte, peut continuer d'auoir ſes fleurs bien reiglees, durant qu'elle eſt enceinte: & que pour ceſte occaſion elle peut eſtre ſurengroiſſee, long temps apres la premiere conception: & que l'enfant ſortira parfait au temps de ſa maturité. Voila tout accordé, ce me ſemble: dont ne faut plus douter, que s'il eſt faiſable en quelque ſorte que ce ſoit, que nous puiſſions comprendre par raiſons naturelles, que les hiſtoires propoſees, eſtant bien teſmoignees ne ſoient veritables. Et ſi on m'obijce, que pour le faire ainſi aduenir, ie requiers tant de choſes, qu'a peine ſe rencontreront elles iamais: ie reſpons auſſi, que des rares effets les cauſes ſont fort rares. C'eſt aſſez qu'on ne ſuppoſe rien d'impoſſible: & que l'on ne requere, ſinon vn rencontre de cauſes, telles que puiſſent eſtre en nature, & ſeparément ordinaires. Le ſeul rencontre eſt en ceci choſe extraordinaire, & qui fait le cas merueilleux. *Gala. ch. 31. de ægr matr.*

Si Vne femme peut porter plus de neuf mois, & comment il faut entendre le terme de la Groiſſe.

CHAP. II.

ON ſe peut iuſtement eſbahir, de ce que l'homme eſtant le plus parfait animal, qui ſoit au monde, veu que l'excellence des choſes naturelles conſiſte au certain nombre & ordre, comment il n'y a point de temps prefix à ſa generation, ni à ſa natiuité: combien que la plus excellente des œuures de nature, ſoit

de pouuoir engendrer son semblable. Il n'y a beste qui n'ait certaine saison d'amour & copulation, hors de laquelle n'exerce volontiers l'acte venerien: cõme aussi il n'y a beste aucune qui estant grosse vueille admettre le masle, sauf la iument, ainsi que tesmoigne Aristote. Il n'y a beste qu'on sçache, qui n'ait vn certain temps à porter sa ventree, & sans faillir d'vn iour ou enuiron, n'enfante ses petits. La seule femme est tousiours de bon apointement: & comme le dit vulgaire de Languedoc, *donne & capones tousiours de saison.* Tous les quatre temps de l'annee, tous les mois, tous les iours, toutes les heures luy sont bonnes: toutes les Lunes, toutes les festes & vigiles, si on allegue les iours caniculaires, dangereux pour les hommes, elles respondent que les nuicts caniculaires ne sont pas deffenduës. Puis estant grosse, pour cela ne recule point, & ne fuit pas le masle, elle est pleine iusques à la gorge, & bien souuent en sera plus friande, voire affamee, que s'il n'y auoit rien au ventre. Mais ce qui est plus estrange, elle n'a aucun certain terme du port de ses enfans, comme ont les autres animaux. Car elle enfante quelquefois à sept mois, communément à neuf, quelquefois à dix & onze, tous ces termes estans bons & vitals: car il ne faut ià parler des auortissemens, qui peuuent escheoir à tout mois & à toute heure. Quelques vns voulans rendre raison de ceste incertitude, quand au diuers terme de porter les enfans, on dit que c'est d'autant que la femme n'a aucun terme prefix ou saison propre & certaine à conceuoir. Et pourquoy n'a elle saison propre, & l'homme aussi, de s'accointer? pource qu'ils ne le font pas seulement stimulez de nature à la generation, ains le plus souuent pour volupté & plaisir charnel. En quoy on rend l'homme plus brutal, & moins raisonnable, que la beste. Ils adiouſtent que l'homme est souuẽt cause de l'acceleration & incertain terme d'enfanter, quand il retourne à la femme grosse, où il ne fait que gaster la besoigne: cõme qui remueroit la terre, apres qu'elle est semee, & le grain cõmence à germer. Mais

Voyez Arist. au 6. liu. de l'hist. des anim.

cela seroit plustost cause des auortissemens, que des diuers termes vitals, és mois 7.9.10.11. Car l'agitation importune peut precipiter l'enfant, au moins ne le retarde pas. Dont il faudroit que les femmes grosses, qui ne sont depuis la conception embrassees du masle portassent ordinairement iusques à 11.mois: celles qui le sont quelque peu à dix: qui d'auantage à neuf: & les mieux recogneues, fussent à terme au septiéme. Ou bien au contraire: d'autant que le fruict ou grain qui a desia fructifié, s'il est agité & esbranlé, perd du temps: parce qu'il luy faut reprendre racine, & se rattacher de nouueau, s'il doit profiter: dont il sera plus tardif à sa maturité, que s'il n'eust esté remué, ainsi l'enfant qui sera mieux secoux, naistra plus tard, & celuy plustost, duquel sa mere sera laissee en repos. Ils veulent d'auantage, que le mauuais regime de la femme enceinte, soit cause qu'elle enfante, ores plustost, ores plus tard: les viandes acres, piquantes & aperitiues, les coleres & autres passions d'esprit, les violans exercices & mouuemens aux dances, & semblables agitations du corps, ou de l'esprit. Ce que doit estre plustost rapporté au nõbre des causes de l'auortissement, & precipitation des termes naturels, que d'estre tenu pour cause de la diuersité desdits termes: ou il faudroit qu'il n'y eut qu'vn terme prefix de nature, sçauoir est le mois onziéme, & que tous les autres fussent par acceleration & deuancement, pour les causes susdites. Et touſiours la question demeureroit indissoluë, comment peuuent estre ces autres termes vitals, s'ils ne sont de l'ordre de nature? Car aussi bien peut aduenir à vne beste, que par quelque effort elle enfantera quelques iours ou semaines auant son terme: mais les petits ne viuront pas: & ils viuent à la femme de quatre diuers termes. 7.9.10.11.mois. Or ie ne veux plus poursuiure ce propos, d'autant que n'ay entreprins ceste besoigne contre les Philosophes & Medecins, gens de ma profession: desquels ie refute ailleurs les opinions & raisons, qui me semblent fausses & absurdes, ici ie

n'en veux qu'au populaire, luy refuter ſes erreurs, & l'inſtruire de ce qu'il deſire ſçauoir en toute modeſtie. Doncques s'il veut entendre ce que ie penſe eſtre la cauſe de ceſte diuerſité, ie luy expliqueray familierement, en laiſſant toutesfois le iugement aux plus ſçauans que moy.

En l'vnique eſpece des hommes, il y a auſſi grand diuerſité, qu'en toutes les autres eſpeces de ce genre Animal: qui eſt preſque infini en diuerſité de quadrupes, reptiles, aquatiques & oyſeaux, deſquels les indiuidus ſont fort ſemblables en toutes qualitez, ne differans gueres l'vn de l'autre, qu'en grandeur, à raiſon de l'aage principalement. Trouuez moy autre difference d'vne carpe à l'autre, d'vn corbeau à l'autre, d'vne grenoüille à l'autre, d'vn ſcorpion à l'autre, d'vn mouton à l'autre: ſi ce n'eſt quelquefois de la couleur, ou autre petite marque: encores ce leur eſt de race, qui y prendra bien garde: & tels ſont leur eſpece à part, d'vne difference non proprement ſpecifique, ains accidentale, comme parlent nos Logiciens. Mais l'homme en ces indiuidus, eſt ſi plain de ceſte difference, qu'on n'en trouue deux ſemblables en tout le monde: ou ſi ſe trouuent, on tient cela pour grand ſpectacle. Ainſi i'affirme qu'en la ſeule eſpece de l'homme, il y a plus de differences, qu'il n'y a d'autres eſpeces d'animaux. Ie n'ay ici affaire des autres diuerſitez, qui ſont infinies: ie ne veux que la difference des complexions, deſquelles procedent toutes actions naturelles. Nous diſons qu'il n'y a que neuf complexions, l'vne temperee & ſans aucun excez: les autres qui excedent de quelque qualité ſimple, comme chaleur, froideur, humidité, ſeichereſſe, chaleur & humidité, froideur & ſeichereſſe, froideur & humidité. Cela eſt dit en general, car toute complexion ſe rapporte à l'vne d'icelles: mais la chacune a de grandes differences du plus & du moins. C'eſt que toute complexion chaude n'eſt pas telle en pareil degré: ains ceſt homme eſt chaud à vn degré, l'autre à deux, l'autre à trois. Et ces degrez encor ſont

diuisibles : que l'vn n'est chaud qu'à demy degré, l'autre à vn tiers, l'autre à vn quart: vn autre à la huitiéme, l'autre à la dixiéme, &c. Et ainsi des autres complexions, qui sont neantmoins du genre de froideur, humeur, ou succité, pour peu que ces qualitez y excedent. Et de telles infinies differences, procèdent tant & tant de diuerses actions, non seulement naturelles & vitales, ains aussi animales, qui sont infinies en l'espece des hommes. On ne void cela en aucune espece de bestes. Toutes les gruës sont de mesme complexion, de mesme mœurs, & actions, vsent & aiment semblable viande font leurs nids de mesme façon, &c. Tous les bœufs domestiques sont d'vne condition : tous les sauuages d'vn autre. Tous les Dauphins en mer sont de semblable temperature, semblables mœurs, actions & pasture. Les fourmis sous terre sont de mesmes toutes, & toutes les mouſches à miel, chasque espece retenant son industrie, sa discipline, & ses artifices, sans que vne formis ou vne abeille face autre chose que ses consortes: parce qu'elles sont toutes d'vne complexion, condition, & nature indiuiduelle. Les cigales toutes ont mesme chant, les cocus disent tous cocu: & tous oyseaux ont en leur espece, mesme iargon & ramage. Tous chiens abbayent de mesme sorte, ou peu s'en faut, & à la principale difference peut estre en la grosseur de la voix : comme aussi au mugir des bœufs, ou béesler des brebis, au miauſler des chats, au braire des asnes, à l'hanner des cheuaux, au crouas des corbeaux, au cabab des perdris, au corcalihat des cailles, au piou-piou des pouletz, au grunir des porceaux, au rugir des Lyons, à l'hurlement des loups, au coac des grenoüilles, au barrit des elephans. Mais en l'vnique espece de l'homme, combien y a de voix differentes, de langages diuers, façon diuerse de chanter, diuerses mœurs, diuerse maniere de boire, manger, coucher, danser, marcher, courir, combatre, s'armer, cheuaucher, ou se charrier? combien de sortes de mestiers & negotiations, occupations, maniemens, comporte-

mens, & entreprinses ? quelle diuersité de conditions, passions, & phantasies? Cela est infiny, à qui y veut prendre garde : & pour le comprendre facilement, il ne faut sinon aduiser ceux, qui sont en mesme Prouince, quelle difference il y a des vns aux autres, selon les villes ou ils habitent. Mais encor dans vne seule ville, voire dans vne maison. Qui veut du rosty, qui du bouly, qui du froid, qui du chaud. L'vn est colere, l'autre plaisant: l'vn auare, l'autre prodigue: l'vn paillard, l'autre continent. L'vn veut estre moyne, l'autre soldat: cestuy-ci aime estre braue, l'autre ne tient conte de soy: cestuy-là aime la musique, & l'autre la cuisine : l'vn hait le vin de nature, l'autre est tousiours yure : qui plus est, quelques-vns hayssent le pain contre tout humain naturel, les autres le fromage, les autres l'huyle. Il y en a qui euanouyssent de la seule senteur des pommes. D'où vient cela qu'ils sont tous de diuerse complexion? Dont aussi les vns sont hatifs, & les autres tardifs: les vns sont boüillans & vifs, les autres mornes & froids: les autres escoutẽt volõtiers, les autres veulẽt tousiours parler. Les vns sont de grand amitié, & de grand pensement, les autres n'ayment rien, se soucient de rien, tout leur est vn : Il y en a de fort addonnez au ieu, les autres ne sont que mesnage. Les vns s'adonnent aux lettres & deuiennent sçauans, les autres ne veulent sçauoir ne lire ne escrire. Il y en a qui sont doux & benins comme des Anges : les autres sont pires que Diables. Tout cela peut estre és enfans d'vne famille, tous d'vn pere & d'vne mere: nourris en mesme lieu. Voyez, ie vous prie, quelle diuersité en vne seule maison à cause des complexions diuerses: & iugez par là, combien il y en peut auoir en toute vne ville, puis en vn Royaume, & puis en tout le monde.

Ie veux maintenant accommoder le fruict de ce discours, à soudre la question proposee. Puisque la diuersité des complexions est si grande en l'homme, & non és autres animaux, il ne se faut esbahir, que l'homme n'ait aucune saison limitee à faire l'amour

ni aucun terme à porter les enfans, comme les autres animaux ont le tout limité. Et quant au port de la groisse, le diuers terme est de la diuersité des complexions, tant de l'enfant conçeu que de la mere. Car il y a des enfans de grand esclappe & corpulence, qui requierent plus de seiour pour leur maturité: comme dit Aristote des elephãs, qui ont besoin de seiourner deux ans, dans la matrice, pour leur grande corpulence. Les iumens, pour mesme raison portent 12. mois, & les asnesses aussi. Il me souuient de la matrone, qui persuada à vn Florentin (ainsi qu'il est escrit au liure des ioyeuses auãtures) duquel la femme estoit acouchee douze mois apres qu'il ne l'auoit cogneuë, que si vne femme voit vn asne le iour qu'elle a conçeu, elle portera autant de temps que fait l'asnesse. A vn gros sot (comme celuy là contre le naturel de sa nation) il falloit bien vn enfant putatif, du terme de ceux d'vne grosse beste. Ainsi (pour reuenir à mon propos) vn gros fruict n'est si tost meur qu'vn petit. Dont si vn autre enfant menu & gresle dés sa conception ou premiere conformation, chaud & sec de complexion, remuant & trepineux, a assez de neuf mois, & quelquefois de sept pour sa maturité, à l'autre en faudra dix ou onze. Ainsi voit on communément les filles venir iusques au bout du mois neufiéme, & les fils naistre au commencement & entree du mois. Car la complexion chaude sert à la prompte maturité: la froide & humide est plus tard meure. Ainsi voit-on des fruicts. Voila quant à l'enfant, qui selon sa complexion, & la corpulence qui en procede, seiourne plus ou moins en la matrice, attendant sa maturité. Ciceron vse de ce terme, quand il dit au liure de la nature des Dieux: On employe Diane aux couches: d'autant que l'enfant meurit en sept ou en neuf cours de Lune. Et il faut ainsi parler: veu que l'enfant est proprement vn fruict, qui est fait de semence: & meurit dans la matrice, comme dans vne gosse, ou autre escorce, qui vient à s'ouurir quand le fruict est meur, prest à tomber. Ain-

Liu 4. de la gener. desanim. cha. 10.

si fait la matrice, qui tout durant la groisse est si serree contre l'enfant, mesmes deuers l'entree, que rien n'y peut estre admis. Et lors que l'enfant est biẽ meur, elle s'ouure par là si amplemẽt, que l'ẽfant le requiert. Or la celerité & tardité de ceste maturation n'est pas toute de la complexion de l'enfant. La matrice y a sa bonne part: mesmes elle est principale en cecy, à dire la verité. Car selon sa dispositiõ, le fruict est meur plustost, ou plus-tard. Vray est que la facilité ou resistance du fruict y fait beaucoup. Tout ainsi qu'en vn four, qui cuit le pain, celuy des pains qui sera plus petit & plus mince, sera plustost cuit: & d'vn mesme feu, vne perdris sera plustost rostie, qu'vne piece de bœuf, c'est le feu qui seul agit: la diuersité de l'effet, est la dispositiõ de diuerses matieres. Ainsi la chaleur de la matrice fait beaucoup à la maturation prõpte ou tardiue de l'enfant: qui d'ailleurs a en soy dequoy se meurir, & voila en quoy il differe du pain, & de la chair, à qui nous l'auons comparé. On en peut dire autant du Soleil, & des fruicts qu'il meurit. Les fruicts ont bien en eux vne chaleur naturelle, qui les achemine à maturation: mais le Soleil, qui les touche, auance beaucoup plus. Dont nous voyons les fruicts d'vn arbre meurs en notable diuersité de temps: l'vn auiourd'huy, l'autre demain, & ainsi consequemment durant vn mois, ores l'vn, ores l'autre, & non tous à vn coup, ains auoir diuers degrez de maturation. Dont ils ne tombent tous à vn coup, si on les y delaisse: parce qu'ils n'ont acheué de meurir. C'est du costé que le Soleil les touche, qu'ils meurissent plustost, & comme le Soleil de son cours naturel, tournoye l'arbre auiourd'huy plus haut, demain plus bas d'vn degré, ainsi les fruits meurissent. La matrice, & tout le corps de la mere, en fait autant à l'endroit de l'enfant. Dont ne faut trouuer estrange, si deux gemeaux ensemblement conçeus, l'vn naist auant l'autre de plus de quatre iours. Car la femelle, ou celuy des masles qui est plus feminin, a besoin de couuer plus long temps, pour auoir sa parfaite

matu-

maturité. Comm'on void des œufs qu'vne geline coue, tous les pouſſins n'eſclorre à vn coup, ains par quelques interualles, ſelon leur ſexe ou complexion, & que la mere touche l'œuf de plus pres, ou de l'endroit que elle eſt plus chaude. Qu'on ceſſe donc de s'eſbahir comment vne meſme femme portera vn enfant dix mois, & en fera vn autre en moins de neuf : ſçauoir eſt à ſept mois.

Il ne reſte plus qu'à voir, comment il faut conter les mois de la groiſſe, & ſurquoy eſt fondé le conte. Hippocras nous enſeigne à conter par ſemaines, quād il dit, que l'enfant eſt parfait, meur, & preſt à ſortir, en trois dizaines de ſemaines : qui ſont deux cens & dix iours : reuenant à ſept mois, à raiſon de trente iours pour mois. Les Iuriſconſultes reçoiuent l'enfant pour legitime, qui eſt né en tant de iours, d'vn legitime mariage : & ce pour l'authorité du treſdocte Hippocras, comme dit Paul aux Digeſtes. Le meſme autheur donne quatre dizaines de ſemaines, à ceux du ſecond rang, qui ſont 28 0. iours, qui reuiennent à neuf mois, le chacun auſſi de trente iours. C'eſt tout de meſme, quand il leur attribuë ſept quadragenaires. Car ſept fois quarante iours reuiennent à deux cens octante, qui ſont neuf mois. Ie ne vois pas que ces nombres de ſept ou ſimples, ou multipliez, ayant la force que pluſieurs cuident : & qu'ils rendent le fruict vital à ſept mois. Ne auſſi la raiſon qu'on allegue, pourquoy du huitiéme l'enfant ne vit point : d'autant qu'il a fait ſes efforts de ſortir & naiſtre le ſeptiéme, & n'ayant peu, il eſt las & debile. Parquoy s'il retourne à tel effort le mois enſuyuant, il meurt. Car on en pourroit autant dire, des mois dix & onze, qui neantmoins ſont tenus pour vitalz. N'eſt-il pas vray ſemblable, que l'enfant aura fait ſes efforts de ſortir le neufiéme, qui eſt vn terme de maturité) & puis naiſtra le dixiéme : & que celuy qui naiſt le onziéme, ait fait ſes efforts le mois precedent ? Car on obſerue, que à chaque retour de mois l'enfant a quelque remuëment extraordinaire,

L. Septimo menſe. ff. de ſtatu ho.

depuis qu'il a passé les six. Quant au dixiéme & onziéme, suffit qu'il les ait attains, & nõ accomplis, pour dire que les enfans soyent decimestres & vndecimestres. Ainsi le veut Hippocras au liure de l'octimestre. Et Pline l'ensuyuant dit, que la femme porte quelquefois iusques au commencement du dixiéme & l'onziéme.

Liure 7. chap. 5.

Pour fin de ce discours, i'oserois bien dire, quoy qu'il semble estre contre la supputation d'Hippocras, que les mois doiuent estre entendus Lunaires, & non Solaires: c'est à dire de 27. ou de 29. iours, plustost que de 30. car il suffit que la femme soit entree au septiéme, au neufiéme, dixiéme, ou onziéme mois, pour rendre l'enfant vital. Ce qui ne seroit, s'il falloit que les mois Solaires fussent complets de 30. iours chacun. D'auantage il y a plus de raison, que la Lune conduise se conte puis qu'elle conduit les menstruës des femmes: qui sont la reigle de la cõception, de la nourriture de l'enfant dedans & dehors la matrice, & de tout son auancemẽt. Dont aussi les anciens ont tousiours eu recours à la Lune qu'ils appelloyent diuersemẽt Diane, & Lucine, quand se venoit à l'enfantement. Car sous vn certain poinct de son aspect on est conçeu, & sous vn semblable on naist par l'ordre de nature, si l'enfantement n'est aduancé ou retardé par vn mauuais gouuert. Et là se peuuent fonder les genethliaques, faiseurs de natiuitez, quand ils obseruent la planette qui montoit au poinct de la naissance. Car l'influence n'est d'efficace sur l'enfant qui naist, pour sa naissance: ains celuy qui luy respond & montoit lors de la conception, d'autant que c'est adonc proprement que l'impression peut estre faite à telle ou telle inclination, non pas depuis que l'enfant est formé & animé: & moins encore lors qu'il naist. Autrement les fautes qui aduancent ou retardent (comme dit est) l'enfantement, seroyent cause d'autre constellation, laquelle doit estre ferme & fixe, ou il n'y a point d'efficace.

Ptolomee au centiloq. propos. 51.

Qu'il n'eſt poßible de cognoiſtre par les vrines ſi vne femme eſt groſſe : & quels ſont les vrais ſignes de la groiſſe.

Chap. III.

IL eſt certain qu'on ne peut aſſeuremẽt cognoiſtre par les vrines, ſi vne femme eſt enceinte, ou non: car meſmes en autres diſpoſitions, tant de l'homme que de la femme, ſoit ſanté, ſoit maladie, ou eſtat neutre, ce ſigne eſt autant fallace que riẽ plus. Or l'vrine d'vne femme qu'on doute ſi elle eſt groſſe, ne peut propremẽt indiquer, ſinon la cõmune retention des meſtruës, de laquelle on preſume la conception. Mais que ſert-il au Medecin, de comprendre & cognoiſtre qu'elle n'a pas ſes fleurs, veu que la femme le ſçait encor mieux, & plus ſeuremẽt. De ceſt argument on ne peut inferer ou cõclurre qu'elle ſoit enceinte : car à pluſieurs pucelles ceſte purgatiõ eſt ſouuẽt ſupprimee: & pluſieurs femmes groſſes ne ceſſent de l'auoir, aumoins les premiers mois : quelques-vnes tout le long de la groiſſe. D'ailleurs la femme enceinte peut auoir pluſieurs indiſpoſitiõs, qui en l'vrine obſcurciroyent le ſigne principal de la groiſſe, ſi aucun y en auoit: comme la douleur de teſte, le rheume, la toux, l'indigeſtion d'eſtomach, mal de reins &c. Qui plus eſt, il ne faut ſinon auoir mangé du fruict, de la ſalade, du laict, du lard, des poids, eſparges, choux, artichaux, truffes, ou autre choſe outre ſon ordinaire, pour faire changer la couleur, la conſiſtance, & les choſes contenuës en l'vrine. Ie laiſſe auſſi à part l'infinie diuerſité de ceſt excrement, obſeruee des plus diligens Medecins : non ſeulement ſelon la particuliere complexion de chaſque femme, & de ſon aage, ains auſſi de la ſaiſon, region, couſtume, maniere

de viure, negociation, des passions d'esprit : & autres choses infinies, desquelles la valeur d'vn poil (par maniere de dire) peut alterer & changer les vrines d'vne mesme personne, non seulement de iour à autre, ains à toute heure & tout moment. Donc quelle asseurance pourroit-on auoir de conception par les vrines ? Il faut entendre, que l'vrine rapporte assez fidelement, l'estat des veines & arteres de tout le corps : pourueu qu'elle ne soit detrempee du rheume qui distille de la teste en l'estomach, ou d'auoir fort beu, & qu'il n'y ait rien d'estranger meslé, qui change la couleur, son odeur, sa consistence, & autres conditions naturelles, comme i'ay amplement demonstré en mon traitté des vrines, composees en Latin. Où i'ay aussi remonstré, comment l'vrine est peu seale à signifier la disposition des parties qui sont par dessus le foye, d'autant que le plus souuent, diuerses parties sont diuersement disposees, & quelquefois n'y en a qu'vne malade, toutes les autres se portans bien. Car l'vrine est retiree de toutes les parties de nostre corps, par la vertu singuliere des roignons, & la portion qui vient de la chacune, en fin se rend par les moindres tuyaux, dedans la veine caue, qui est le grand canal : auquel toutes les portions de la serosité (qui sera dite vrine) se meslent & cõfondent : & plus encor, passent outre des vaisseaux emulgeans à l'estreitesse des roignõs, où elle est transcoulee. De sorte, que la signification & note que rapportoit la portion venant de quelque membre, est obscurcie des autres, cõme aussi la note de la partie malade, sera effacee de ce que rapportent les portions de tout le reste du corps bien sain. Parquoy il n'y a grand fiat (cõme on dit) aux vrines. Et le plus certain iugemẽt qu'on en puisse faire, est de la disposition des parties proprement dites vrinales, qui sont du foye embas, ou plustost deçà les vaisseaux emulgeans : sçauoir est, des roignons, des vreteres de la vessie, & du canal commun au sperme & à l'vrine, qui touche les parastete ou boursettes de la semence, desquelles aussi l'vrine

represente fort bien l'estat, mesmement en la gonorrhee venerienne, qu'on dit communément pisse chaude. Et l'vrine demonstre encor plus seurement la disposition desdites parties, quand il y a quelque chose contre nature, qu'elle rauit & emporte quand & soy: dont elle deuient quelquefois trouble & espaisse, morueuse, ou blanche comme laict: autrefois purulante, saigneuse, sablonneuse, ou pleine de poils & filendres, de petites caruncules, d'escailles comme du son, de brisettes comme grosse farine, de pierrettes & gros gravier. Lesquelles choses contenues en l'vrine, donnent certaine signification des parties depuis les roignõs en bas, par où elle à passé. Ie me doute que quelqu'vn pensera ce propos faire pour ceux, qui attendẽt le iugement de la conception par les vrines. Car il semble que l'vne vient de la matrice, non moins que de la vessie: veu que la femme pisse de la partie honteuse, par laquelle se fait la copulation & la cõception. L'vne ne viẽt elle pas (dira-il) du lieu ou est l'enfant? Pourquoy n'en baillera-elle certain signe, comme des autres lieux par où elle a passé? Nous voyons aussi, que quand la femme est preste d'accoucher, elle fait des eaux, qui est proprement vrine, venant de la matrice. Ie respons premierement, que telles eauës viennent bien de la matrice, & sont vrine pour la pluspart: mais c'est de l'enfant, & non pas de la mere. Ces eauës estoyent retenuës & reseruees dans les peaux de l'arriere-faix: lequel venant à se rompre, quand le petit s'en despouille, ces eaux viennent à verser: & seruent de rendre le passage plus glissant. Mais l'vrine de la femme, & durant sa groisse, & quand elle n'est grosse, ne passe point par la matrice, ni la touche aucunemẽt. Elle est portee dans la vessie par ses vreteres, comme aux hommes: & de là se verse par son col, au grand passage de la partit honteuse (qui est comme la gaine du membre viril) fort loin de la matrice, laquelle est beaucoup plus en arriere, & profonde. Ainsi s'abusent les bonnes gens, qui cuident l'vrine venir de là où est

Obiectiõ

Respõce.

l'enfant, & qu'elle en peut rapporter certaines nouuelles: & c'est, comme ils disent, quand il y a vn floc de coton ou de bourre suspendu au milieu de l'vrine. Baille luy belle. Il y auroit prou d'hommes gros & enceins, si cela estoit vray. Mais il y en a qui le deuinent pourtant, comme que ce soit, dira quelqu'vn: & de ce y a prou tesmoins. Ie dis que c'est par vn rencõtre (tout ainsi qu'à la blanque, & autres ieux de sort) s'ils disent vray, par la seule inspection de l'vrine: & s'ils sont heureux de rencõtrer bien souuẽt, c'est comme d'estre heureux au ieu des dez. Ils en diroyent bien autant sans voir l'vrine: laquelle ne leur sert que d'abusement, pour mieux piper le monde. Qu'ainsi soit, bien souuent on trompe ces deuineurs, en leur presentans l'vrine d'vn homme qu'ils disent estre gros d'enfant, dequoy à bonne raison & iustement, on en fait apres mille risees. En quoy donc se faut-il fonder pour cognoistre si vne femme est grosse, puisque à l'vrine n'y a point d'asseurance? Ie m'arreste plus volontiers, aux femmes qui sont du mestier, & qui ont souuent conçeu, meres de plusieurs enfans ausquelles il faut croire, ce qu'elles ont souuent esprouué, du changement que la femme enceinte sent en sa personne, à raison de la groisse, tant au ventre, qu'aux tetins. Il y a bien d'autres signes: mais ils ne sont pas ordinaires, ou necessairement consecutifs & demonstratifs, que nous appellons en Grec Pathonomiques, ains procedent d'vne indisposition particuliere de la femme, & sont equiuoques: c'est à dire, ils conuiennent à autres dispositions, que de la groisse: & n'aduiennent à toute groisse. Tels sont le degoustement, & la faute d'appetit, ou l'appetit de choses estranges & absurdes, vomissemẽt, foiblesses, & mal de cœur, douleur d'estomach, & dedain, grand crachament, mal de teste, douleur de reins, enfleure de iambes, lassitude, & grand pesanteur de tout le corps. Il n'y a rien de tout cela qu'vne pucelle ne puisse auoir, non seulement à part, mais aussi tout ensemble, par la suppression de ses fleurs: & en-

Obiectiõ

Respõce.

core aura elle du laict aux tetins qui est bien d'auantage, comme nous prouuerons au troisiéme chapitre du cinquiéme liure. Et n'y a il aucun signe de groisse, auquel on se puisse arrester, à ce que la femme se contregarde, mesmes quand elle est dangereuse de se blesser & affouler? voyci les signes principaux, & ausquels la femme doit prendre garde. La semence de l'homme est retenuë, laquelle autrement s'escoule & verse vn peu apres la copulation: & à l'instant la femme sent quelque resserrement & contraction auec petite rigueur, comme frisson au profond, à l'endroit de la semence, tout ainsi que par fois nous sentons à la fin du pisser quelque petite horripiration, par la contraction de la vessie. Et mesmes du long de l'eschine, la femme sent plus de froid qu'ailleurs. Bien tost apres le ventre deuient plus gresle à l'endroit du nombril, comme enfondré. Quand elle est reuenuë au terme de ses fleurs, au lieu de les auoir, ses tetins s'endurcissent, & luy cuisent vn peu, à raison du sang qui les dilate & amplifie. Adonc elle peut dire, que ses paniers sont plains. Pour s'en asseurer mieux, on met diuerses preuues: ausquelles ie ne m'arreste pas beaucoup, tant pour n'estre asseurees, que pour le danger auquel on peut mettre l'enfant, dont elles ne valent gueres, que pour les mastines & vilaines, qui ne craignent d'offencer Dieu, & faire mourir leurs enfans, pour satisfaire à leur lasciueté. Ie me tairois desdites preuues, si n'estoyent par trop diuulguees: dont en les recitant, ie ne leur enseigneray à mal faire. Elles en sçauent bien de plus terribles, les meschantes. Et ie suis contraint de le dire, pour aduertir les sages, de ne se mettre en ce hazard de perdre leur fruict, pour se vouloir asseurer de leur grosseſſe par tels moyens. Les communes preuues sont en Hippocras, donner à boire à la femme quand elle se va coucher de l'hydromel fait auec eau de pluye. Si elle est grosse, elle sentira des tranchees, dit Hippocras: pourueu que ne soit accoustumee à tel bruuage, dit Auicenne: Item, qu'elle reçoiue par

Aphoris. 4. li. 5.

le bas vn parfum d'odeur forte & penetrante, la femme estant bien enueloppee tout à l'entour: si l'odeur ne luy paruient au nez, elle a conçeu. Semblablement, si ayant mis vne teste d'ail en sa partie hõteuse quand elle se couche, l'endemain n'en a la saueur à la bouche.

S'il y a certaine cognoissance, que le fruict soit masle ou femelle, & qu'il n'y en ait qu'vn ou deux.

CHAP. IIII.

Aphoris. 42. li. 5. Aphoris. 48. li. 5.

QVAND à discerner, si l'enfant est masle ou femelle, Hippocras nous aduertit en vn aphorisme, que du masle la femme est mieux colorée, & en vn autre, que l'enfant est plus sur le flanc droit. Cela faut il entendre aduenir le plus souuent: car volontiers la femme est plus gaillarde & disposte d'vn fils, que d'vne fille: S'il n'y a autre disposition que de la groisse, comme il faut tousiours supposer: car à raison de quelque mal ioint à la groisse, la mere pourroit estre estonnee, pesante & abbatuë. Autrement elle a le teint plus net, la couleur plus vermeille, l'œil gay & vif, parce que le fils estant plus chaud de nature redouble la chaleur de la mere. Mais quãd au lieu droit ou gauche, ie n'y vois pas grand raison d'autant que la matrice est au milieu du corps, assise sur l'os sacré: & n'ayant aucun mipartiment en dextre & seneſtre, vn enfant la remplit toute. Dont aussi il est porté communément au beau milieu du ventre, ou s'il panche d'vn costé plus que d'autre, ce n'est que pour l'inclination que la femme a de coucher plus souuent, ou ordinairement de ce quartier là. Encor moins certains sont les signes qu'on baille vulgairement: que si c'est vn fils, la femme a meilleur appetit, sent mouuoir l'enfant dãs trois mois, son ventre est pointu,

toutes ſes parties droites ſont plus habiles à tous mouuemens, que le premier pas qu'elle fait eſtant droite, eſt du pied droit: que ſi eſtant aſſiſe, elle ſe veut leuer, met pluſtoſt la main droite ſur le genoil droit pour s'y appuyer: l'œil dextre eſt plus mobile, le tetin droit engroſſit pluſtoſt, & le mouuement de l'enfant eſt au coſté droit, au contraire d'vne fille. On dit auſſi, que ſi on met ſur la teſte de la femme enceinte, ſans qu'elle s'en aduiſe vne plante de hache auec ſa racine, ſi le premier nom qu'elle prononcera eſt maſculin, elle eſt groſſe d'vn fils: autrement d'vne fille. Que ſi la femme enceinte iette dans l'eau vne goutte de ſon laict, & il va au fond, c'eſt vne fille: ſinon, vn fils. On en dit autant d'vne goutte de ſon ſang: duquel auſſi on prend ceſt argument, que ſi la femme ſaigne du nez, elle eſt groſſe d'vne fille, d'autant (parauenture) que ſon ſang eſt plus aigueux & ſereux, ou que la fille n'en conſume tant que le fils. Mais ie m'arreſte plus à la couleur & conſiſtance du laict, qui eſt communément plus aigueux & plus roux d'vne fille: plus eſpais & plus blanc d'vn fils. Dont il aduient auſſi, que ſi on iette de ce laict, contre vn mirouër, ou autre choſe liſe, il ſi tient ferme en petits grains rons, comme perles: ou comme grains d'argent vif: & meſmes ſi c'eſt au Soleil. Item ſi on en iette dans l'eau, il va à fons perpendiculairement, à cauſe de ſa craſſitude & peſanteur. Ce que ne fera celuy d'vne fille, d'autant qu'il eſt plus clair & ſubtil: comme auſſi il eſt plus chaud & cholere, ainſi que nous demonſtrerons plus amplement au cinquiéme chapitre du cinquiéme liure, contre la vulgaire opinion. Pourtant auſſi ce laict eſt plus rouſſaſtre & ſereux, comme la virulance (qui eſt acre & mordicante) au prix du plus loüable. Mais, comme i'ay cy deſſus remonſtré, il ne faut grand choſe pour alterer ces ſignes: la moindre du monde peut confondre tout, & rendre fallaces les plus certains indices.

Reſte, ſi on peut cognoiſtre certainement, que la femme en porte deux à la fois. Ce n'eſt pas que la ma-

trice soit departie comme en cabinets, dextre & senestre: ains en mesme espace y seront, deux, trois, ou quatre, & iusques à neuf, ainsi que nous auons prouué estre faisable au premier chapitre de ce liure. De deux enfans, la mere peut sentir mouuemés diuers en vn mesme temps: & les deux flancs seront plus enflez & releuez que le milieu du ventre: où le plus souuent on voit comme vn petit canal d'enfonsure. Toutesfois on y est souuent abusé: car nous voyons aduenir que la matrice appesantie de l'enfant gros & importun, glisse à l'vn des costez, & pressant de peu à peu les boyaux, les repousse au costé oppositе. Là il semble y auoir vn autre enfant, qui n'a point de mouuement: & on dit, que c'est vne fille, & l'autre vn fils: mais bien souuent il n'y a qu'vne grosse fillasse pour tout, qui s'est ainsi fait place à vn costé. On peut aussi estre abusé d'vn amas charnu, que nous appellons Mole, & les Lombars Harpie: de laquelle nous traiterons au prochain liure particulierement. Elle fait monstre d'vn enfant quelquefois à l'vn des costez. Ainsi il n'y a gueres de certitude au nombre des enfans, & moins à la distinction des sexes. Ie croiray tousiours en cela plus volontiers les enfans qui viennent de naistre, que les plus grands Philosophes & Medecins du monde.

Chap. 7.

Que c'est vn grand abus, de mespriser les maux qui viennent à raison de la Groisse.

Chap. V.

IL y a des femmes qui ont fort bonne groisse: c'est à dire, qui ne se trouuent point autrement que de leur ordinaire & en pleine santé: de sorte que si n'estoit le ventre qui engroissit, elles cacheroient aisément leur portee. Il n'y a

que cela qui les descouure, & d'ailleurs elles sçauent que leur purgation est arrestee. Puis le mouuement de l'enfant sur les trois ou quatre mois au plus tard, les en rend asseurees. Telles femmes sont bien saines, & leur fruict est gaillard: qui consume autant de sang, qu'il y en peut auoir de superflu au corps de la mere, & ledit sang est bien qualifié. Dont il s'ensuit, qu'il n'y a pas humeurs desprauez & inutiles, tant à l'enfant qu'à la mere, qui regorgent à l'estomach, & aux autres parties du corps: dequoy suruiennent plusieurs maux & fascheries, sur tout és premiers mois à celles qui sont autrement plaines de mauuaises humeurs. Car telle cacochymie estant desplaisante, & au corps de la mere, & de l'enfant lors que la purgation naturelle est supprimee, croupit & restagne au ventre inferieur: dont il s'en ensuit vomissement, desdain, faute d'appetit, ou appetit de choses estranges, selon l'humeur qui domine, horreur & abomination de ce qu'on aimoit le plus, foiblesse de cœur, courte haleine, & suffocation, distillation, force eau à la bouche, lassitude, pesanteur & enfleure molle de iambes. Tous lesquels maux & accidens, trauaillent aussi bien les pucelles qui n'ont leurs fleurs au temps qu'elles deuroient, que les femmes enceintes: & entre autres maux, leur causent vn appetit de choses estranges, absurdes, ineptes & bizarres, lequel on nomme Pie & Mollesse. Comme de manger volontiers du papier, du plastre, des cendres, des charbons, du blé, de la farine, du vinaigre pur, du poiure, & autres espiceries, le fruict tout verd & aspre, &c. ayent en haine toutes les bonnes viandes, cela prouient (cõme dit est) tant aux vierges, que aux enceintes, des humeurs vicieux retenus par la suppressiõ de leurs menstrues, qui font desirer leur semblable, sçauoir est, des choses vicieuses. Dont il ne faut conclurre de cela, qu'vne fille soit grosse: on peut bien dire, qu'ell'a des appetits comme vne femme grosse. Or és filles, & vefues, & autres femmes que l'on sçait n'estre pas enceintes, nous trauaillons & taschõs à guerir tous ces maux:

parce qu'ils sont fort desplaisans, & ruïnent le corps. Aux femmes grosses on laisse endurer tout cela, & faut que les pauurettes ayent patience iusques à l'enfantement, que l'eau chaude guerira tout, comme disent les bonnes femmes (c'est à dire, le baguer qu'on fait par la gesine) si plustost ne cesse de soy mesme. Ainsi que le plus souuent il cesse, lors que l'enfant est plus grand & consume tout le superflu bon & mauuais. Ceste opinion semble auoir quelque raison: d'autant que nous remedions aux filles, vefues, & autres qui ne sont grosses, par la solicitation & promotiõ de leurs menstruës: car cessant la cause, cessent les effets, osté que soit le mal, qui est l'opilation des veines vterines, tous les accidens cessent: lesquels en vain on combat & tasche à guerir, tandis que leur cause est entretenuë. Mais aux femmes grosses nous ne pouuons au moins nous ne deuons vser de tel remede: veu que la prouocation de leurs menstruës, est promotion de l'auortissement, acte scandaleux, inhumain & damnable. Car c'est vn vray homicide, & trescruelle occision d'vn petit innocent. Dont il semble, que les pauures fẽmes doiuent de toute necessité, endurer tous ces maux: & qu'il n'est loisible au Medecin d'y ordonner aucune chose. Toutesfois nous voyons que tous les plus sçauans & renommez en nostre art, Aëce, Paul Æginete, Rasis, Auicenne, & leurs sectateurs, n'ont mesprisé tels maux, ains nous ont enseigné de les guerir és femmes grosses. Ont ils mal fait, ou si nous faisons mal de ne les imiter? Le peuple ignorãt nous tient les mains liees, & nous empesche de les pouuuoir secourir. Ce seroit fort mal fait de vray (& voici où le peuple se fonde) que de prouoquer les menstruës, à vne femme enceinte: veu que leur retention est necessaire, pour la conception & groisse. Il ne faut aussi les seigner, s'il n'y a autre necessité que lesdits maux: comme ce seroit vne grand fieure continuë, pleuresie, squinance & semblables maladies aiguës: mortelles pour la pluspart és femmes grosses. La purgation semblablement y est suspe-

ete, meſme des forts medicamens, tels que Galien & Hippocras vſoyent, ignorans les benins & faciles, qu'õ a depuis cognu. Or les petits maux de la groiſſeſſe n'ont beſoin de ces grands apparats, & des remedes qu'on vſe contre les grandes maladies qui font tenir le lict. Mais les petits & legers medicamens, tant purgatifs, que autres, ne ſont icy aucunement defendus, ains tres-requis & neceſſaires à mon iugement, ſuiuant l'aduis des plus doctes & expers qui ayẽt eſcrit en Medecine. Et que ſert-il de faire endurer à vne femme enceinte le vomiſſement qui luy rompt le ventre & les coſtez, & met l'enfant en danger euident de precipitation? Vn leger medicament, comme de rhubarbe, qui eſt fort cordial, l'exemptera de ces efforts, ſans rien eſmouuoir ni eſbranler, en vuidant la colere & autres humeurs corrompus, qui prouoquent l'eſtomach, & l'empeſchent de retenir la viande. Dont il s'enſuit que la mere & l'enfant en ſont plus mal nourris. Que ſert il à la mere d'endurer vn deſdain faſtid, & degouſtement de toute bonne viãde, à cauſe des humeurs vicieux, qui occupent & ennuyent ſon eſtomach, quand on les peut mettre dehors tout bellement? N'eſt-ce pas grand' cruauté de luy faire endurer ſi longuement tels & ſemblables accidens, quand on la peut ſoulager facilement, ſans nuire à ſon enfant? Que dis-ie, nuire: cela luy apporteroit vn profit ineſtimable, non moins que à la mere. Car voyez ce qui en reuient, de laiſſer croupir & ſeiourner ces excremens, cauſe de tous les maux que ſouffre vne femme enceinte. Premierement la mere ieuſne par force: car elle ne peut rien manger qui vaille: ou ſi elle mange, le reuomit incontinent. L'enfant fait la meilleure chere qu'il luy eſt poſſible, tant qu'il trouue à choiſir & tirer de bon ſang parmy le mauuais & excrementeux. Quand il n'y en a plus, ou fort peu, il eſt contraint de ſe repaiſtre de ce qu'il peut auoir. Car la neceſſité le contraint de ſe remplir, ou de foin ou de paille (comme on dit en prouerbe) tout ainſi que le corps de ſa mere: dont l'vn & l'autre

en endure. Seroit-il pas mieux fait de vuider ces ordures, afin que la femme recouurant l'appetit, & ne vomissant plus, fournist suffisamment de bonne nourriture & à son corps, & à celuy de son enfant? Il ne faut craindre (comme i'ay dit) qu'vn leger medicament face aucun tort à l'enfant, nommément le rhabarbe, lequel en laissant astriction apres soy, le fortifie plustost qu'il ne l'affoiblit. Et que peut-on tant craindre les Medecines, quand il y a des femmes grosses, qui des plus grands efforts comme cheutes, coups, coleres, & semblables, n'auortissent iamais? Il y en a assez, qui ne craignent pas d'aller sur vn cheual trottier, danser la volte, & des gaillardes, estant grosses iusque à la gorge: & craindront-elles vne Medecine, qui n'agite aucunement, ou fort legerement, laquelle apporte ceste commodité, que le vomissement & le dedain se passent par son moyen, auec la foiblesse de cœur, la pesanteur & lassitude, la courte haleine, & autres faschеux accidens de la groisse, en vn corps plein de meschantes humeurs? Si quelque femme est suiette à s'affoller de peu d'occasion, elle doit encor moins refuser ou tenir suspects ces remedes. Car i'affirmeray bien touſiours, que l'effort de vomir, & la faute de se nourrir, luy feront plustost perdre l'enfant, que les legeres purgations. Dequoy les raisons sont fort euidentes, comme i'ay remonstré. Car nous ne craignons le purger, auec Hippocras & Galien, que pour l'agitation & grand esbranlement que fait l'ellebore, & tels medicamens forts, cõme on diroit auiourd'huy de l'antimoine. Or le vomissement de la groisse, secout bien plus le corps sans comparaison, que nos legeres Medecines. Et quant à la seignée, nous ne la craignons pas, auec lesdits autheurs, que pour la faute que peut faire le sang à l'ẽfant: auquel on soubtrait par ce moyẽ sa nourriture. Dont il est contraint à faute de munitiõ quitter la place. Et ne luy soubtrait on ses viures, quãd la mere mange rien, ou beaucoup moins que l'enfant requiert? Il me semble certainement, qu'on fait grand

tort aux femmes grosses, de les laisser ainsi languir, & endurer de ce que on se peut bien passer. Il en reuient encor ceste infelicité, que l'enfant ne sera iamais si sain qu'il eust esté, pour auoir esté longuement abreuué & repeu de telles immondices. Car son corps est plus enclin & suiet d'en accumuller des semblables: & luy faut prendre cent Medecines en sa vie, pour vne qu'on luy a espargné, quand il estoit au ventre de sa mere.

Pourquoy dit on, que qui refuse quelque chose à vne femme grosse, vn orgeol luy naist en l'œil.

Chap. VI.

Orgeol, est vne petite tumeur ou enflure, longuette en forme de grain d'orge (d'où elle a prins le nom) qui naist au bout & bord de la paupiere. C'est vn mal leger, & plus empeschant que douloureux. Il se resout, & s'en va en fumee le plus souuent: quelquefois suppure, & iette vn peu de sange. Quand on l'apperçoit à quelqu'vn, on luy dit volõtiers, vous auez refusé quelque chose à vne femme enceinte: ou si on luy refuse, on dit, vous aurez vn orgeol en l'œil. Ce sont petits quolibets, sobriquets, & comminations vulgaires, pour inuiter les gens de bonne foy à complaire de ce qu'ils peuuent & doiuent, aux femmes grosses, lesquelles sont dãgereuses d'auorter, pour vn grand desir de quelque chose, qu'elles ne peuuent auoir. Ainsi on menace les enfans qui manient le feu, pour les en diuertir (à cause du danger qu'ils ne se bruslent quelquefois, ou qu'ils mettent le feu en quelque endroit de la maison) que cela fait pisser au lict. Ce qu'ils craignent infiniement, sçachans qu'ils seroient fouettez, s'ils y auoient pissé. Semblablement on leur dit, que la fleur du pauot rouge, qu'on nomme

Lagagne en Languedoc (de ce qu'elle fait venir les yeux rouges & chassieux, à qui la regarde fort attentiuemẽt, s'il a les yeux tendres & delicats, comme a vn enfant) que le manier de ladite fleur les fait pisser au lict. A ceux qui sont plus innocens, on leur dit, que s'ils boiuent en mangeant leur souppe, quand seront morts ils ne verront goutte: pour les destourner & dissuader, de rompre la chaleur du potage, qui leur fait bien à l'estomach. Aussi d'autant que le froid soudain apres ou parmy le chaud, gaste les dents, & les genciues qui sont fort molles, & tendres aux enfans. Ainsi est il de l'orgeol en l'œil, ou en l'vne des paupieres, que les credules craignent d'auoir s'ils refusent à vne femme grosse ce dont elle à grand appetit, comme si l'orgeol estoit vne punition du danger auquel ils mettent la femme d'auorter. Car de vray l'auortissement peut aduenir (à celle qui y est aisee) pour vn grand desir, ou par dépit & fascherie qu'elle aura, de ne pouuoir obtenir ce qu'elle desire extrémement: non moins que d'vne grand cholere, ioye, ou tristesse, & autre passion d'esprit. Car telles perturbations causent quelquefois la mort subite aux femmelettes & aux vieillars, qui ont le lien & attache de l'ame auec le corps fort fragile & aisé à rompre: comme nous auons remonstré au premier liure du Ris. Combien plus facilement seront les passions cause de la mort de l'enfant, & de l'auortissement. Les passions ou perturbations de l'esprit, sont comme les vents & orages, qui agitent l'eau de la mer, & la font verser çà & là, de grande impetuosité. Ainsi nos passions peuuent tellement esmouuoir & troubler nos humeurs qu'ils verseront de toutes parts. Dont par vne cholere, ou vn despit, le sang menstrual qui estoit retenu à cause de l'enfant, maintenant agité & pousse en dehors, rauit & emporte l'enfant, comme vn torrent qui roule vn gros rocher. Parquoy il est fort dãgereux de refuser quelque chose à vne femme grosse, mesmement quand elle est des plus fantastiques, & de celles qui ont vne mauuaise cholere, & leurs

groisses

groisſes difficiles : ou meſmes au contraire, qui ſont trop patientes, & ſe contraignent en diſſimulant leurs appetits : dequoy l'affection & extreſme deſir croiſt d'auantage, pour eſtre ainſi caché. Marc Aurelle recite, que Macrine, treſ-honneſte femme de Torquate conſul Romain, eſtant enceinte mourut ſoudain, d'vn extréme deſir qu'elle euſt de voir vn Egyptien monocule (c'eſt à dire n'ayant qu'vn œil, & iceluy au milieu du front) qui paſſoit par la rue, au deuant de ſa maiſon, qu'elle n'oſa voir, pour ne rompre ſa couſtume, de n'eſtre veuë à la feneſtre (& moins ſortir de la maiſon) durant l'abſcence de ſon mary, qui eſtoit à la guerre contre les Volques. Le Senat eut grand regret de la mort d'vne ſi vertueuſe Dame, dont quelque temps apres, ſe ſouuenant de ce malheur, entre les priuileges qui furent donnez aux Dames Romaines, qui s'eſtoyent monſtrees fort liberales en la grand' neceſſité de la republique, leur donna ceſtuy-ci, qu'on ne peut, ni oſa refuſer à vne femme enceinte, aucune choſe qu'elle demandaſt honneſtement & licitement. La liberalité des Dames, qui occaſionna le Senat à les priuilegier de la ſorte, fut telle : Camille treſ-renommé Capitaine, partant de Rome pour aller en guerre, fit vœu ſolemnel à la mere Berecinthe, qu'il luy offriroit vne ſtatuë d'argent, s'il reuenoit auec la victoire. Ayant obtenu l'accompliſſement de ſon vœu, il n'y auoit à Rome dequoy le payer. En telle neceſſité, toutes les Dames de leur propre mouuement, monterent au Capitole, offrirent & donnerent liberalement, mettant aux pieds du Senat, toutes leurs bagues & ioyaux, chaines, carcans, bracelets, ceintures, anneaux, boutons, & affiquets, auec toute leur pierrerie. Et vne d'elles, nommee Lucine, au nom de toutes pria le Senat, de n'eſtimer point tant de treſor qu'elles donnoyent ſi liberalement, pour faire l'image de la mere Berecinthe, que ils n'eſtimaſſent encor plus que c'eſtoyent leurs maris & enfans, qui auoyent expoſé leurs vies, en hazard de les perdre, pour obtenir ceſte victoire. Le Senat eſmeu

de ceste grand courtoisie & magnificence, les recompensa de cinq beaux priuileges, desquels fut le susdit,
I. qu'on n'oseroit refuser aux femmes grosses, ce qu'elles
II. demanderoyent honnestement. Le second, que desormais on feroit honneur à l'enterrement des femmes en accompagnant leur corps, & leur faisant oraisons funebres,&
III. epitaphes. Le tiers qu'elles se pourroyent as-
IIII. seoir aux tẽples. Le quatriéme, que chacune pourroit auoir & tenir deux riches robbes, sans demander au
V. Senat cõgé de les porter. Le cinquiéme, qu'elles pourroyent boire du vin, en cas de necessité & grande maladie. Voila comment tousiours depuis on a bien obserué, de complaire aux femmes grosses: & on a inuenté ce petit sobriquet de dire, que qui refuse à vne femme enceinte, vn orgeol luy vient à l'œil: c'est à dire, quelque punition manifeste (comme ce qui aduient au visage) pour petite qu'elle soit.

Pourquoy conseille-on à la femme grosse de mettre la main à son derriere, si elle ne peut soudain estre satisfaite de son appetit.

Chap. VII.

ON fait mille contes des marques apparentes aux corps des enfans, toutes rapportees au grand desir & appetit non assouui & satisfait, de la mere quand les portoit au ventre. Les vns ont comme vne cerise, les autres comme vne freize ou meure en l'vne des leures, au nez, ou autre endroit de leur personne. Il y en a qui representent vne figue, vn melon, vn concombre ou autre fruict, à la cuisse, à la iambe, au pied, ou autre partie du corps: d'autant que la mere eut grand desir de tels fruicts hors de leur saison: dont elle n'en peut iouir: vn' autre a comme vn

bec ou museau de lieure, vne teste d'alouze, ou de lamproye : parce que la femme en eut appetit, & n'en fut satisfaite. On conte d'vne femme d'Auuergne, qui eut grande phantasie de manger de la chair d'vn boucher, qui monstroit ses bras descouuerts fort blancs & charnus. Elle contrainte de ce fol appetit, le dit au boucher : qui fut bien si pitoyable, que sur le champ il tailla vn loupin de chair de sa cuisse, & le luy donna. La femme bien ioyeuse la mangea tout à l'instant ainsi creuë, & la voila fort contente. Elle fit deux enfans masles, desquels l'vn auoit comme vne piece de chair au bout des leures : & l'autre auoit tousiours la bouche ouuerte & beante. Cestuy-ci (comme on l'interprete) n'eust sa part du morceau, laquelle pend à la bouche de l'autre. Dont il tient ainsi la sienne ouuerte, de l'impression du desir qui luy en est demeuré, & dit on, qu'il est tout niais. On m'a conté d'vn autre, qui a vne tache rouge incarnate à vn endroit de la main: laquelle tache deuient plus vermeille, & se hausse en couleur manifestement durant les vendanges. On dit que sa mere estant grosse, eut tresgrand affection & extréme appetit de boire du vin nouueau à la saint Iean, lors qu'il estoit impossible d'en auoir. Or ie ne veux pas ici disputer à plein fonds, de la verité de ses choses, qui sont le plus souuent des contes mal resonnez, & aussi mal fondez, que celuy de la bõne femme, qui desoit à son mari auoir engroisé d'vn fils en son absence, seulement pour auoir mangé de la neige, sur vne grand enuie de manger de l'oreille. Car, comme à vn enfant desia grand, & à vn homme parfait, naissent diuerses tumeurs & loupes de façon diuerse, ainsi (& encor plus facilement) peuuent estre faites ces marques dés la premiere conformation : ne plus ne moins que six doigts, ou six orteils, ou vn orteil parti en deux, comme à tous les enfans de monsieur de Ioyeuse, lieutenant general du Roy au pays de Languedoc. Et les marques ou taches qui sont sans tumeur, sont de mesme celles dõt nous auons traité au 3. ch. du 2. liure.

Peut estre qu'il ne couppa riẽ : mais luy fit plaisir de la chair, qui pend entre les cuisses.

I'accorde bien toutefois, que la grand imagination & apprehenſion de la mere, peut beaucoup ſur le corps de l'enfant, à luy imprimer quelque marque: mais c'eſt principalement à l'heure de la conception, ou tout le long du temps qui eſt employé à la conformation de l'enfant, qui peut eſtre d'vn mois, ſuyuant ce que dit Hippocras, trente Soleils (c'eſt à dire iours naturels) le forment: ſoixante le remuent, deux cens & dix le parfont. Et c'eſt auſſi adonc, que la femme groſſe a ſes plus grandes enuies, comme ayant plus grand amas d'excremens retenus. En ce premier mois, dedié à la conformation de l'enfant, la vertu imaginatiue a bien aſſez de force: dequoy i'ay donné pluſieurs exemples & raiſons en ma preface du ſecond liure du Ris. Mais quand l'enfant eſt ià du tout formé, & qu'il ſe remuë, eſtant fortet, il n'eſt plus ſuiect à ces impreſſions, s'il n'y a que la ſimple imagination de la mere pour grande & forte qu'elle ſoit, à mon aduis. Ie dis ſimple imagination. Car s'il y a quelque mal au corps de la mere, il pourra bien paroiſtre au corps de l'enfant, en meſme endroit. Comme on a veu quelquefois en la ville de Niſmes, vne femme auoir vn carboncle ſur l'eſpaule droite qui la fit auorter le huitiéme mois, d'vne fille qui auoit auſſi le carboncle en ſemblable endroit.

Venons maintenant au propos, que la femme groſſe eſt conſeillee, de mettre la main à ſon cul, ſi elle ne peut eſtre ſoudain contentee de ce qu'elle deſire. Le vulgaire a opinion, que ſi durant ceſte affection & phantaſie, elle ſe touche le viſage, le nez, l'œil, la bouche, le col, la gorge, ou quelque autre partie de ſon corps, en ſemblable endroit il paroiſtra à l'enfant vne marque de ce que la mere a eu appetit. Et pource, afin que ceſte note ſoit cachee, il vaut mieux qu'elle ſoit ſimprimee aux feſſes, ou autre lieu que le veſtement couure. Or ſi le precedent que lon craint eſt vray, c'eſt tresbien aduiſé, mais ce ſont reſueries, de penſer que s'il y doit auoir impreſſion au corps de l'enfant, ce ſoit

en ſemblable lieu que la main de la mere touche premierement. Car en cela il n'y a raiſon aucune, ni apparence ou il faudroit pour le moins que premierement il apparuſt au corps de la mere, en l'endroit de ſa perſonne qu'elle auroit touché: & de là ſe pourroit communiquer à l'enfant, comme nous auons dit cy deſſus d'vn carboncle. Et ie penſe qu'il n'y a non plus d'obſeruation, ou d'experience, que de raiſon: ains ce n'eſt qu'vn dire commun, ſans aucun fondemẽt, ſinon comme on dit par aduis du pays.

Des femmes qui mangent à force codignac durant leur groſſeſſe, pour faire que l'enfant ait bon eſprit: & des raiſins de panſe, à ce qu'ils ayent meilleure veuë.

CHAP. VIII.

ON ſçait vulgairement, que le codignac retraint & reſerre le flux de ventre, confortant la vertu retẽtrice de l'eſtomach & des boyaux, de ſa qualité aſtringente, qui eſt bien manifeſte. Les bonnes femmes ont de là prins aduis (comme ie penſe) que le codignac peut ſeruir auſſi à la retentiue du cerueau, que nous appellons memoire. Et pourtant elles diſent, que le codignac fait auoir bon eſprit à l'enfant meſmemẽt qui eſt dans la matrice. Car eſtant mol il reçoit facilement toutes impreſſions. On appelle *bon eſprit*, bien comprendre, & retenir promptement ce qu'on a apperçeu. Pour le comprendre, il faut de la molleſſe pluſtoſt que de l'aſtriction, laquelle eſt rude & ſeiche. Mais on n'eſtime rien le comprendre, ſi on ne le retient aſſez de temps. Or l'enfant eſt ſi mol, que ſes impreſſions ſont preſque tout ainſi que l'eſcriture en l'air & en l'eau ou (pour mieux les comparer) à ce qu'on imprime dans la paſte, ou la cire fort molle. Ce n'eſt

que temps perdu: il faut quelque fermeté à ce qui doit retenir. Ainsi l'enfant n'a comme point de retentiue, iusques à tãt que son corps soit vn peu desseiché. Voila pourquoy on dit que le codignac (qui est astringeãt & dessicatif) luy fait auoir meilleur esprit. Mais cela est il bon ? Nenni pour beaucoup de raisons, premierement la mere, qui est communément plus constipee en ceste estat, se constipe d'auantage mal à propos. Secondement le codignac à l'endroit de l'enfant, ne fait rien qu'on puisse estimer : ou qu'vne autre viande exsiccatiue n'en face bien autãt. Mais il n'est pas bon que l'enfant deuiéne sec. La mollesse naturelle sert à l'augmentation de son corps, lequel demeure court, quand sa paste est fort seiche. D'ailleurs, celuy qui naist plus sec, est plustost vieux: & à bout de chemin, ce que chacun veut euiter & fuir tant qu'il peut. Aussi voit-on, que les enfans qui ont tant d'esprit ne sont de longue vie. Dont les bonnes gens disent bien : il n'estoit pas pour viure, car il auoit trop d'esprit. La raison est que les actions principales de l'esprit remuant & fort vif, deseichent le corps qui en est presque incessamment trauaillé : & le corps deseiché, aguise l'esprit: mais ce n'est pour durer longuement. Pourquoy il ne faut rien forcer nature : & puis que c'est le naturel d'vn enfant d'estre mol & humide, que cela le fait mieux croistre, & viure plus longuement, il ne se faut soucier du bon esprit: lequel neantmoins sera assez bon, si le corps est bien temperé. Car la principale action de l'homme temperé, est la prudence, comme dit Galien au premier liure des complexions ou temperamens. Et il est bien temperé, s'il est bien né & bien nourri: ayant esté engendré & conçeu de parens bien sains. Les excellentes memoires, & tres promptes cõceptions, ne sont pas tant louables, que cuide le vulgaire. Ce sont des intemperatures du cerueau, l'vne trop seiche, l'autre trop molle. Aussi tels cerueaux ne sont pas des plus sages : comme nous auons obserué en plusieurs d'vne memoire monstrueuse (si i'ose ainsi parler) toutesfois

imprudens, esgarez, esuantez, & estourdis comme le premier son de matines. De tels on peut bien dire, que ils ont tresgrand esprit, sçauoir est à comprendre & retenir tout ce qu'ils veulēt: rien ne leur eschappe. Mais en discours, raison & iugement, ils sont plus courts que plusieurs autres de memoire glissante, ou moins solide. L'homme bien temperé (qui est aussi prudent par consequent) à toutes les facultez moderees, & nulle excessiue: comprenant assez tost, retenant assez bien, & sage en perfection. Il ne faut donc pas estre si soigneux du bon esprit, ou de la grand memoire, que le iugement (principale action de toutes) en reçoiue aucun preiudice. Touchāt à l'autre poinct, des raisins de panse, ou passerilles que nous appellons en Languedoc (c'est *uua passa* en Latin: & la plus renommee, est celle de Damas en Syrie) il y a assez de vray-semblable, que si la femme enceinte en vse volontiers, son enfant en aura meilleure veuë. Ce n'est pas d'aucune proprieté oxydercique (c'est à dire aguisant la veuë) qui soit en ces raisins deffeichez: ains de ce qu'ils sont fort nourrissans, & qu'il s'en engendre vn sang louable, pur & net. Duquel l'enfant estant nourri, sans doute il aura les sentimens deliez & à commandement, pour les esprits clairs & vifs, qui leur seront fournis, plus que s'il auoit esté nourri d'vn sang gros & borbeux. Or que la passerille soit de grand' & bōne nourriture, ie l'ay amplement remonstré aux Matinees de l'Iladam: & l'experience de ceux qui en vsent familieremēt, le tesmoignent assez. Certainemēt i'ay veu plusieurs personnes maigres, transies, & debiffees, qui par l'vsage de ceste viande, en peu de temps ont acquis vn embon-point merueilleux. Dont c'est tres que bien fait, d'exhorter les femmes grosses d'en vser plainement: & mesmes celles qui sont autrement desgouttees. Car on mange assez de cela, plus volontiers que de la chair & du potage. Presques semblable a cestuy-ci, est le propos que on dit, que le premier morceau va à l'enfant: dequoy nous traiterons au chapitre suyuant.

S'il est vray que le premier morceau que mange la femme enceinte, va à son enfant.

Chap. IX.

L'Ignorance de l'anatomie, fait dire au populaire beaucoup de propos absurdes & ridicules, de choses impossibles. Cõme i'ay ouy dire à vne Nonnain, se vantant de la beauté de son teint, quand elle estoit saine & plus ieune: que si elle beuuoit du vin rouge, on le voyoit descendre par les veines du col, tant elle auoit la peau blãche & subtile, & le teint delicat. Elle ne sçauoit pas, que le vin ne passe par les veines, allant à l'estomach, ains par vn tuyau, nommé œsophague, qui est au derriere de la gargamelle, & qu'il est impossible, qu'on apperçeut la couleur du vin, quand il passeroit bien par les veines, puis que on ne voit pas la couleur rouge du sang qu'elles contiennent. I'ay ouy dire à des soldats, auoir veu vn œil sortir hors de la teste d'vn homme, que le blessé auoit dedans sa main, & qu'il luy fut soudain remis en sa place, & si bien accommodé, qu'il en veit comme au parauant. D'autres content le semblable d'vn nez couppé entierement, & cheu à terre. Il y en a qui font des autres contes ou discours, impossibles en nature de toute impossibilité, lesquels sõt pour rire. Tel peut estre dit, celuy qui nous est proposé: que le premier morceau de la mere enceinte, va à son enfant. Car le vulgaire ignorant l'anatomie, cuide que l'enfant qui est au ventre, mange & boit cõme la mere: & ne sçait pas, qu'il soit nourri du sang seulement, lequel il tire à soy par son nõbril. Car il vit dãs le ventre, comme vn fruict pendant à l'arbre, qui attire le suc alimẽtaire de la plãte sa mere, par le pecoul ou queuë. L'enfant ne prend rien par la bouche, iusques à tant qu'il soit hors du ventre: & le premier aliment qu'il prend adonc, c'est l'air, qu'il n'auoit encor inspiré. Et

quand l'enfant qui eſt au ventre, vſeroit de la meſme viande que fait la mere, ainſi que cuide le vulgaire, il ne s'enſuiuroit pourtant, que le premier morceau fut ſien, pluſtoſt que le dernier, ou qu'autre portion de la viande. Car tout ce que mange & boit la mere, ſe meſle enſemble dans ſon eſtomach, ſe cuit & digere enſemble, & y arreſte (ſi l'eſtomach eſt bon) tant que tout ſoit reduit en vne ſubſtance, du tout ſemblable en couleur & conſiſtence, qu'on nomme Chyle: & eſt comme orge mondé bien delié, ſans aucune inegalité. Puis quand l'eſtomach s'en eſt raſſaſié & nourri, il reiette le ſurplus aux boyaux: d'où le foye attire ce qui eſt le plus propre à conuertir en ſang, par le moyen des veines meſaraïques, & de tel ſang eſt en fin nourri l'enfant. Il eſt vray, que le foye, & les autres parties du ventre, peuuent bien à la neceſſité, ſuccer & rauir de l'eſtomach quelque portion de ce qu'il a n'agueres prins, auant que tout ſoit digeſt & cuit: & ce par les veines communes deſdites parties auec l'eſtomach: par leſquelles auſſi l'eſtomach famelique, attire de toutes parts à ſoy les humeurs qu'il en peut obtenir. Mais que le premier morceau s'en aille à l'enfant, il n'y a aucune vray ſemblance, ne probabilité. Car il eſt nourri de ſang tant ſeulement, comme dit eſt, & dans le corps de la mere, il y a touſiours du ſang pour luy fournir, & meſmes à l'entour de la matrice, où il ſe rend pour lors plus copieux. Il eſt vray auſſi, que l'enfant affame la mere quand il eſt deſia grand, & conſume beaucoup de ſang, dont la mere eſt contrainte, de manger plus que de ſon ordinaire: autrement elle ſent des foibleſſes, & eſuanoüit facilement. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant, que l'enfant attire la viande: & qu'à faute de viande, il employe le ſang, lequel fait depuis faute à la mere, & que pource il faille que la mere ſoit mieux nourrie, ains il faut qu'elle ſoit mieux nourrie, à ce qu'elle ait plus de ſang, qui ſuffiſe & à elle & à l'enfant, lequel eſt nourri de ſang, tout ainſi qu'vn des membres de ſa mere. Pourquoy donc dit on ſi cruement, que le pre-

mier morceau va à l'enfant? N'y a il aucun fondement de raison en ce propos? Nous tenons que la pluspart des phrases & locutions populaires, sont de main en main venuës des Philosophes, & autres diuins personnages, qui ont enseigné le vulgaire à bien viure. Ce propos en est il point venu, ou s'il est d'vne pure ignorance de l'anatomie du corps, comme nous auons proposé au commencement? Le peuple tesmoigne bié telle ignorance par ce propos: mais il peut estre aussi, qu'on le luy a baillé ainsi grossierement, eu esgard à sa capacité: pour exhorter les femmes enceintes à se bien nourrir, comme il est tresnecessaire, à ce que l'enfant n'ait faute de bon sang, dont il soit robuste & sain, sans preiudice de la mere. Et pourquoy dit-on cela plustost du premier que des autres morceaux? Il est aisé à entendre, qu'on ne veut pas dire simplement & estroitement d'vn morceau, ou bouchee de quelque chose que ce soit: ains de la premiere viande, comme s'il y a du mouton & du bœuf, il faut que la femme enceinte commence au mouton: & s'il y a encor vn chappon, ou vne perdris, qu'elle mange plustost de ceci, que du mouton: & ainsi des autres viandes qui sont de meilleure digestion. Qu'elle commence par vn bon potage, & laisse le fruict, la salade, & autres viandes Espagnolles en arriere. Car si elle suit ses appetits fantastics, & se prend du commencement à vne andouille, saucisse, boudin, enchoye, ou sardines salees, il est à craindre, qu'elle se rempliſſe trop de ces coquineries, & ne puisse apres manger du meilleur. Pourquoy on luy conseille fort bien de commencer au moins par quelque bonne viande: & pour le luy persuader on dit, que le premier morceau va à l'enfant. Car on sçait, que les meres sont naturellement plus soigneuses & curieuses de leur portee, que d'elles mesmes. Dont on ne les peut mieux inuiter à se bien nourrir, qu'en disant, que cela est bon & necessaire à l'enfant.

FIN DV TROISIESME LIVRE.

QVATRIESME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant l'Enfantement & la Geſine.

Que l'oz Bertrand ne s'ouure point pour donner paſſage à l'Enfant.

CHAPITRE PREMIER.

COMME i'ay dit au dernier chapitre du prochain liure, l'ignorãce de l'anatomie, eſt cauſe de pluſieurs propos abſurdes & ridicules. Comme de dire que l'oz Bertrand (c'eſt du penil, en Latin *os pubis*) ſe ouure & eſlargit pour le paſſage de l'enfant. Car le vulgaire ne peut comprendre, qu'vn ſi grand corps puiſſe ſortir par le conduit ordinaire, qui eſt communément à la meſure du membre viril (toutesfois dilatable) ſans grande violence, & que c'eſt la cauſe des fortes douleurs que ſent la femme qui accouche, ſur tout de ſes premiers enfans. Car depuis que cela a eſté ſouuent ouuert, il ne fait tant de mal. Pour ceſte raiſon on dit auſſi, celles qui ſont mariees plus tard, ou qui autrement ſont aagees auant que d'enfanter, y endurent le plus : d'autant que leur corps, eſtant plus dur & ſec, tels os ne s'eſlargiſſent que difficilement, dont les enfans meurent bien ſouuent au paſſage. Aucuns diſent en outre, que les ma-

trones & ſages femmes de Genes, pour euiter ces difficultez, quand les filles naiſſent, leur enfondrent ces os, à ce qu'ils demeurent touſiours ſeparez & eſlargis: tellement que les femmes n'ayent aucune peine, quand viendront à enfanter. Voila beaucoup de ſotteries & menſonges, procedantes d'vne ignorance la plus groſſiere qui fut iamais. Car il faut entendre, que l'os Bertrand eſt la conionction de deux grans os, qui font les flancs aux coſtez, auſquels os s'attachent les cuiſſes. Ladite conionction eſt faite moyennant vn tendron ou cartilage, qui les tient liez ſi ferme, qu'il eſt impoſſible de les ſeparer, ſans tailler ledit cartilage. Ce qu'õ peut aiſément comprendre, ſi on les void au deſcouuert, comme quand nous faiſons l'anatomie. Et de l'enfondrer (comme à vn chappon, ou à vne autre volaille, pour la faire paroiſtre plus ample, & de plus beau rencontre) cela ne ſe peut faire, ſans notable nuiſance des parties qui ſont au deſſous: ſçauoir eſt, la veſſie, la matrice, & le gros boyau. Ioint que de l'enfondrer, il s'enſuiuroit plus grand difficulté à la groiſſe & à l'enfantement, que de commodité, à raiſon de la compreſſion faite interieurement: ſinon que leſdits os ſe releuaſſent par apres, & reſtaſſent deſioints. Mais ie ne vois pas que cela ſe puiſſe faire: outre ce qu'il n'eſt aucun beſoin qu'ils s'ouurent, ainſi que nous dirons tantoſt. Mais d'où eſt venu ce propos des Geneuoiſes? Il n'y a fauſſeté vulgaire & cõmune, laquelle n'ait quelque fondement, qui eſt cauſe de ſon erreur. C'eſt (à mõ aduis) que ces femmes là ont communément plus aiſee deliurance que les autres, ainſi qu'on dit. Parquoy on a penſé, qu'elles auoient le paſſage plus ouuert: & de là on a forgé le ſuſdit moyen. Ie dirois plus volontiers (ſauuant l'honneur de celles, qui ſont chaſtes & femmes de bien, car par tout il y en a d'vnes & d'autres) que les Geneuoiſes, *donne ſenza vergongna*, comme dit le prouerbe, pour la pluſpart laſciues & prodigues de leur honneur, ſe rendent par la frequence du ieu d'amours, plus habiles & promptes à l'enfantement.

Car les putains ſont comme paitries de pluſieurs paillards inſatiables : dont leürs parties honteuſes ſont ſi vſees, que le paſſage bien frayé, eſt aiſé à l'enfant. Auſſi qu'elles ioüent tant du cropion, partie en ce fait principale (ie dis quant à l'enfantement, comme on entendra cy apres) que venant à faire vn enfant, le cropion eſt fort ſoupple à preſter & à cõſentir. Les autres femmes qui l'agitent moins ſouuent l'ont plus roide, & ſur tout les vieilles, qu'on eſpargne plus que les ieunes, meſmes en mariage, dont elles durẽt plus long temps, & ſi elles ont plus de mal des derniers enfans, que des premiers, cela en eſt cauſe. De meſme les filles que on marie vn peu aagees, ont grand peine à l'enfantement : parce qu'elles n'ont accouſtumé de ieuneſſe à remuer le cropion, tandis qu'il eſtoit tendre & cartilagineux. Dequoy on peut entendre, que ce n'eſt en vain qu'on marie les filles plus ieunes que les garçons : cõbien qu'il ya pluſieurs autres raiſons, plus politiques que naturelles. Les villageoiſes, & autres femmes de labeur, qui font ordinairemẽt grande exercice, & ſont plus debout qu'aſſiſes, ont beaucoup plus aiſee deliurance, que les marchandes & bourgeoiſes, qui ſont le plus ſouuent en repos & aſſiſes, ne trauaillant à autre choſe plus qu'en ouurages & couſture. Parquoy Lycurge ordonna tres-ſagement aux filles & femmes Lacedemoniennes, ou Spartanes, l'exercice de la luite entre elles, pour les rendre plus fortes à ſouſtenir toute ſorte de peine, & meſme au trauail de l'enfant, à ce qu'elles en euſſent meilleure deliurãce. Or que le cropion ſoit icy le principal, les femmes qui ont enfanté, le peuuent teſmoigner : car leur principale douleur (outre celle des reins) eſt audit lieu & non à l'oz Bertrand, lequel deuroit au moins douloir par ces ligamẽs ſenſibles, s'il eſtoit ouuert de violence, comme penſe le vulgaire. Mais c'eſt le ſeul cropion qui endure d'eſtre violemment preſſé & reculé, pour donner paſſage à l'enfant, entre luy & l'oz Bertrand, lequel ne bouge aucunement. Le cropion eſt vne petite queuë, compo-

ſee de quatre oſſelets, laquelle eſt plus lõgue à certains Anglets, qu'aux autres. Les Grecs l'ont nõmé Coccix, à la ſemblãce d'vn bec de Cocu. Ie ne ſçay ſi pour cela les François appellent Cocu, celuy qui permet à ſa femme de remuer ceſte partie là à l'appetit d'autruy. Car de l'appeller Cocu, pour ſemblable façon de faire, que l'oyſeau nommé Cocu, ce ſeroit trop grãd faute: d'autant que le Cocu ne permet pas à autre oyſeau de nicher ou pondre en ſon nid, ains au contraire il va pondre au nid d'autruy. C'eſt de la Verdalle proprement (quelques-vns l'appellent en Latin *Curruca*) qui eſt vn petit oyſeau: lequel ayant fait cinq ou ſix œufs, le Cocu les vient manger: & puis au meſme nid il pond vn œuf, qui eſt beaucoup plus grand que ceux qu'il a mangé. Dont la Verdalle ſe pourroit bien aduiſer, veu la notable difference, pour peu qu'elle fut aduiſee. Mais elle eſt ainſi abuſee, qu'elle tient pour ſien ce qu'elle trouue dans ſon nid, dont elle le couue, & puis nourrit le petit qui n'eſt pas ſien. On dit qu'il en aduient ainſi le plus ſouuent, non pas touſiours: car autrement la race des Verdalles finiroit bien toſt. De ce propos on peut entendre, que le mary eſt improprement dit Cocu, en ceſte ſignification: car c'eſt au paillard adultere d'eſtre ainſi nommé. Mais du Cocu, c'eſt à dire Cropion, il eſt bien diffamé, ſur tout quand il y a de ſa faute. Les Italiens l'appellent *Becco*, pour la meſme raiſon, à cauſe de ce bec qui eſt plus propremẽt dit, que d'vn bouc: car le mot de *Becco*, ſignifie l'vn & l'autre. C'eſt donc le Cropion, qui s'eſtant fort remué au plaiſir de la conception, a depuis à ſouffrir extenſiõ douloureuſe, quand l'enfant doit ſortir. L'oz Bertrãd qui au ieu d'amours n'a bougé, ains comme vn enclume a ſouſtenu les coups & le fardeau, ne bouge en l'enfantement, & n'endure aucun mal.

S'il est bon de faire asseoir la femme sur le cul d'vn chauderon chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bonnet de son mary, pour auoir meilleure deliurance, & quels sont les meilleurs moyens d'accoucher.

CHAP. II.

CE propos seruira de confirmation au discours precedent. C'est que les bõnes femmes de village à l'entour de Montpellier ont esprouué, que si celle qui est trauaillee d'enfant, s'assied sur le cul d'vn chauderon, qu'on a leué presentement du feu, elle enfante plus aisément. Nous sçauons que tel chauderon, auquel n'agueres l'eau boüilloit, a le cul tiede, qu'on dit froid en comparaison du reste, qui est chaud bruslant. Or ceste tiedeur remollit le cropion, & le rend plus facile à ceder, comme font les fomentations remollissantes, que nous vsons à ceste effet: Mais on les applique communément mal à propos sur l'oz Bertrand, & en la region de la matrice sur le deuant. Il faut qu'elles soient sur le cropion: autrement ne seruent de rien, & nuisent qui pis est. Ie dis qu'elles ne seruent de rien sur *l'oz. pubis*: car il n'a à se remollir pour ceder aucunement. Et elles nuisent à la matrice, entant que la remollition rompt la force de la vertu expultrice: laquelle ne requiert sinon astriction. Dont tant plus on rend laxe la matrice, tant plus on enerue sa vigueur à pousser l'enfant dehors. Parquoy les bonnes femmes de village le prennent mieux, de faire asseoir sur le cul du chauderon chaud, celle qui trauaille d'enfant. Il y a moins de raison à ce que les mesmes villageoises font, de mettre sur le vẽtre de la femme, le bonnet ou chapeau de son mary, sinon parauẽture que y estant mis, on serre le vẽtre par dessus le bonnet, qui en ce cas sert de compresse, pour aider à l'expulsion. Mais ie pense qu'on le fait en ieu, au moins

qu'il a eſté ainſi introduit : & que depuis on le prend à bon eſcient. Et le ieu peut eſtre prins de ceſte ſorte: Que les maris volontiers s'excuſent & defendent de n'aſſiſter à tels affaires. Quelquefois on les y veut contraindre, pour s'y aider : & ſi on n'en peut auoir autre choſe, on leur retient le bonnet, qu'on met ſur le ventre de la femme : comme en diſant, de l'homme eſt prouenuë ceſte enfleure de ventre, comme s'il auoit la pointe venimeuſe : luy ou ſon bonnet appliqué là deſſus, ſert de cõtre venin, & fait paſſer l'enfleure. Mais ie trouue bien plus raiſonnable, que ce ſoit luy meſme, qui de ſon ventre couure le ventre de ſa femme, non pas que ſa tiede chaleur vigorant celle de la femme, y fit tant que la copulation accouſtumee. Car la femme en ſe remuant tant ſoit peu, eſbranle doucement & plaiſamment le cropion : & la ſemence du mary rend le paſſage gliſſant, beaucoup mieux que ne font les eaux. C'eſt l'vrine de l'enfant, laquelle à ces fins doit ſortir la premiere. Ie ſçay perſonnes qui en vſent ainſi, dont leurs femmes ſe trouuent fort bien, & ont aiſee deliurance. Ariſtote meſme nous aduertit de ce poinct. Il faut maintenant aduiſer de la ſituation en l'acte de l'enfantement. Aucunes veulent eſtre debout, ſouſtenuës de quelques vns. Les autres aſſiſes en vne chaire percee, ouuerte par deuant : & les autres couchees. Ie laiſſe choiſir à celles qui ont tout eſprouué, la maniere qu'elles trouuent la plus aiſee. I'aduertis ſeulement, qu'on aduiſe que le cropion ſoit libre, & non preſſé, afin qu'il ſe puiſſe librement reculer. A quoy ſeruiroit infiniement l'eſtre debout, ſi on le prenoit à propos, & ſur le poinct que l'efant ſe preſente, ſans laſſer ou trauailler en vain la pauure femme. Car outre ce que (comme dit eſt) le cropion, par telle ſituation eſt en grand liberté, l'enfant de ſa peſanteur deſcendant mieux, aide à ſa deliurance. Il y a des dames & damoiſelles qui vſent de licts, qu'on nomme de trauail, parce qu'on les employe ſeulement quand elles ſont au trauail de l'enfant. Ce ne ſont proprement des licts à ſe cou-

Liure 7. de l'hiſtoire des animaux chap. 4.

coucher, ains chaires ouuertes par deuant qui ont des bras & pieds faits à propos, pour y attacher les bras, cuisses & iambes de la femme, auec des liens mols & larges : mais tant fermes & asseurez (sans les blesser aucunement) qu'elles ne se peuuent bouger en façon que ce soit, hors mis le cropion. Cela est bon & bien aisé, pourueu qu'on l'employe bien sagement.

C'est chose de grand importance de faire que la femme se deliure heureusement, veu le danger qu'elle & son enfant passent, quand il y a quelque difficulté. Dont à bon droit on nomme *Sages-femmes* les matrones ou leuandieres : car il faut qu'elles soyent bien prudentes & auisees, sur tout quãd il y a deux ou trois enfans à sortir : car elles sont bien empeschees quelque fois d'vn. Que sera-ce quand il s'en rencontre neuf, comme i'ay escrit au 1.e chap. du 3. liure, qu'il aduint à Madamoiselle de Beauuille à celle d'Arles, & à Padouë. I'entens qu'en la maison de Stourneau en Perigort, arriua vn fait semblable, y a plus de trois cens ans. La dame fit neuf enfans masles d'vne ventree : & en voulut exposer les huit, qui furent heureusement preseruez (par la grace de Dieu) du bon rencontre de leur pere. Tous les neuf vesquirent, & furent proueus de grands estats, quatre en l'Eglise, & cinq au monde. Des ecclesiastiques, l'vn fut Eueſque de Perigueur, & abbé de Brantaume : l'autre eueſque de Palmiers : le tiers, abbé de Grand-selue, & le 4. de la Case Dieu. De ceux du monde, l'vn fut lieutenant du Roy à la Reole contre les Anglois : l'autre eut vn gouuernement en Bourgongne : les autres trois furent en grand credit aupres du Roy. On voit encor auiourd'huy tout ce mystere, peint en vne sal, du chasteau de Stourneau, ainsi que m'a dit le Sieur de Stourneau (issu de ceste tres-illustre & ancienne maison) l'vn des maistres de l'hostel du Roy de Nauarre, Henry troisiéme de ce nom, auquel Dieu doint tresbonne vie & longue.

Que les matrones faillent grandement, de n'appeller Medecins à l'enfantement: & autres maux peculiers des femmes, & que mesmes les Sages-femmes doiuent estre enseignees des Medecins.

Chap. III.

L'Outrecvidance & presumption d'aucunes femmes est telle, que elles pensent entendre mieux à toutes maladies peculieres des femmes (cõme à la suffocation de matrice, l'auortissement & enfantemẽt) que les plus suffisans Medecins du mõde. Parquoy ne les y daignent appeller, si ce n'est au mal de la matrice, apres y auoir employé toute leur science, & l'auortissement ou enfantemẽt, quand il y suruient quelque accident de fieure, ou autre difficulté. Ie trouue biẽ bon & raisonnable, qu'elles facent entre elles leurs petits remedes accoustumez, & que les leuãdieres pratiquent leurs experiẽces, & la dexterité qu'elles peuuent auoir acquise de leur pratique. Mais si elles cuident que les Medecins ne sçachent tout cela encor mieux qu'elles, il y a grand erreur en leur conte. Toutesfois nous leur quittõs ceste partie de la Chirurgie, quant à l'enfantement: parce qu'il est plus hõneste que ce mestier là se face de femme à femme és parties honteuses: comme nous auons quitté tout le reste aux professeurs de Chirurgie pour nostre soulagement, à ce que les malades fussent bien secourus, ayans deux ministres pour vn. Mais le Medecin n'est point dispensé d'ignorer aucune chose de ce que traittent les leuãdieres, non plus que des autres operatiõs chirurgicales, & est bien seant qu'il assiste par tout, s'il est possible, aumoins pour peu qu'il y ait de difficulté. Car toutes maladies sont de sa cognoissance & haute iurisdiction. Tous

ceux qui se meslent de traitter aucun mal, ils sont subalternes au Medecin: cõme les Chirurgiens, lesquels ont iurisdiction moyenne, & les leuandieres, qui ont la basse. Or l'enfantement est vn mal, duquel plusieurs & femmes & enfans en meurent: & l'auortissement encor plus: d'autant qu'il est contre nature, ne faut il pas donc que le Medecin y soit surintendant? Mais pour n'auoir la peine de se trouuer par tout (veu mesmes que le plus souuent il n'y a pas beaucoup à faire pour la leuandiere) il suffit que les femmes qui en font profession, soyent instruites des Medecins, & sçachent la raison de ce qu'elles pratiquent: Et pour certain en vne Republique bien policee, il faut que les Medecins monstrent aux Sages-femmes l'anatomie des parties qui contiennent l'enfant, celles qui luy donnent passage, & aident à le pousser dehors, afin qu'elles puissent artificiellement cõprendre la vraye methode de proceder à leur operation. Autrement elles y vont comme aueugles & empiriques sans sçauoir ce qu'elles font. Et de ceste ignorance la pluspart de ces femmes deuiennent outrecuidees, & presomptueuses, mais sur tout si elles ont quelquefois esté employees pour quelque grand Dame, ou enuoyees querir de loin. De cela deuenuës arrogantes, si vn Medecin leur dit ou remonstre quelque chose, elles s'en moqueront, ou les renuoyeront loin. Ainsi dit bien Terence, qu'il n'y a rien plus inique & iniuste que l'ignorãt: car il ne trouue riẽ de bon, que ce qu'il fait. Ie me suis trouué quelquefois visiter vne femme malade, auec feu monsieur Rondelet, laquelle se plaignoit grandement de suffocation de matrice. Nous y rencontrasmes vne fois entre autres, vne vieille matrone, qui nous rebroua & donna congé dés l'entree de la chambre, en disant que la malade n'estoit de nostre cognoissance, & que ceste femme estoit enceinte, & que cela n'estoit de nostre mestier. Comme si nous n'estions pour discerner la grosseſſe, d'vne disposition contre nature: ou si la fẽme enceinte, d'ailleurs estant malade, estoit exẽpte de nos

remedes. Cependant ladite femme ne ſe trouua pas groſſe : apres que la vieille matrone eut demeuré aupres d'elle, à faire bonne chere deux ou trois mois durant, aux deſpens de la pauure femme. O quelle folie! quelle temerité voila dequoy il me fait mal : non pas que les femmes pratiquent entre elles quelques petits remedes : leſquels toutefois ne ſont de leur inuention, ains les ont apprins quelquefois des Medecins, & puis elles ſe les communiquent de main en main. Car ces femmes n'inuenterent iamais aucun remede, tout ſort de noſtre boutique, ou eſt ſorti de celle de nos predeceſſeurs. Parquoy elles ſont fort ignorantes de penſer, que nous les ignorons, & qu'elles y ſçauent plus que nous. Mais les bonnes Dames ſe dementent euidemment, quand elles nous appellent au ſecours, ne pouuant venir à bout de leur entrepriſe. Car ſi nous pouuons le plus difficil, ne ſçauons nous le plus aiſé & vulgaire, qui eſt comme noſtre alphabet? Il ſeroit bon dire à vn qui ſçait bien lire & eſcrire, qu'il ne cognoit pas les lettres.

De faire bonne meſure aux garçons, & non aux filles : & comment il faut gouuerner la vedille, & ſi celle des filles ſert à leur faire des amoureux.

Chap. IIII.

L'Homme n'eſt pas pluſtoſt né, qu'il endure la chirurgie : c'eſt en l'inciſiõ de la vedille, faite par les Sages-fẽmes, apres l'auoir bien liee cõtre le ventre, ou ſera deſormais le nombril. Or les bonnes femmes, ſoigneuſes de la conſeruation du genre humain, remõſtrent volontiers & requierent charitablement aux Sages-femmes, quand c'eſt vn fils, qui luy facent bonne meſure. Car elles penſent que

le membre viril prendra là ſon patron, & qu'il deuiendra plus grand, ſi ce qui pend encores du nombril, eſt demeuré bien long. Quant aux filles il ne s'en parle point. Car ſi la vedille gouuerne ou tranſmuë le conduit, qui va à la matrice (lequel reſpond à la verge de l'homme, comme la gaine ou couſteau) les femmes voudroyent bien, qu'il demeuraſt court & eſtroit, car il ne s'agrandit que trop. Mais elles s'abuſent, & ont mal retenu ce que peuuent auoir quelquefois remonſtré les anciens Medecins aux leuandieres: c'eſt que quand elles viennent à lier la vedille d'vn garçon, la laiſſent bien laſche, ſans tirer en dehors. Car ſi elles la lient fort raſibus du ventre: la veſſie qui en deſpend par vn lien, en eſt plus retiree au dedans: & le membre viril par conſequent en eſt racourci: car le tuyau commun à l'vrine & à la ſemence, depend du col de la veſſie. Ainſi importe aſſez à la longueur du membre, que on ne lie tant pres du ventre la vedille: non pas qu'on en laiſſe pendre beaucoup: car cela ne ſert de rien. Au contraire, il ſert aux filles, qu'il ſoit tiré & lié fort rez: Afin que la matrice, qui tient à la veſſie, en eſtant retiree aye le col d'autant plus eſtroit, qu'il eſt plus alongi. Et voila le ſecret. Il faut auſſi bien aduiſer, que la vedille ſoit liee ainſi qu'il appartient. Car à faute d'eſtre bien liee, quelques enfans meurent, en perdant tout leur ſang par là. Auquel danger fut ma femme Loyſe de Guichard, ainſi que racõte ſa mere. Dont fut iugee des femmes qui y aſſiſtoyent qu'elle n'auroit iamais grand couleur au viſage, pour la grand perte de ſang qu'elle auoit fait. Mais cela ne vaut rien. I'ay vn autre aduertiſſement concernant la ſanté, qu'il ne faut meſpriſer, comme l'on fait communément. C'eſt de la portion pendante, qui ſe meurt de peu à peu, & en fin tombe de Gangræne, ou pluſtoſt de Sphacele. Les Sages-femmes communément la couchent contre la chair nuë du ventre de l'enfant: dont il aduient que le pauure petit ſent de grands douleurs & tranchees de vẽtre. Il crie nuict & iour, ſans qu'on s'aduiſe de ce qui II.

l'offence, & on accuſe mille choſes qui ne ſont pas. Comme au pays d'Agenois, on accuſe les ſeides (c'eſt à dire, des poils comme de ceux des porceaux ou cheuaux) qui ſont dans le ventre de l'enfant (diſent-ils) & luy font des tranchees. Dont les bonnes femmes, trempent & fomentent l'enfant, & ſur tout ſon ventre, d'vn leſſif doux, fait de ſerment, auquel elles iettent vne poignee de paille bruſlee. En frottant le corps de l'enfant, les portions de ceſte paille ſe trouuent parmi les doigts: & adonc elles monſtrent cela aux aſſiſtans, en diſant, que ce ſont les ſeides qui ſortent du corps de l'enfant. Et ainſi le mal ſe paſſe: mais c'eſt propremẽt la vertu de ladite fomentation, qui efface le froid imprimé au ventre de l'enfant, d'où procedoyẽt les tranchees, comme de la colique: & non pas qu'il y eut des ſeides: ainſi que de vray il en ſort quelquefois de l'eſchine des enfans. Duquel mal incognu aux anciens nous traiterons (Dieu aidant) au 5. chapit. du 18. liure. Or donc c'eſt ce qui pend du nombril, qui leur fait mal au ventre de ſa froideur, laquelle prouient de la mortification. Car comme on a fort lié au deſſus les veines & arteres, la chaleur naturelle s'y eſtaint de peu à peu: iuſques à ce que telle partie ſoit du tout morte, & noire. Lors elle eſt froide extremement: & eſt ſur le ventre de l'enfant comm'vn glaçon. Il ne faut pas dõc s'esbahir s'il crie & ſe plaint. Pour euiter & preuenir ce mal (ayant compaſſion des pauures petits enfans qui ne le ſçauent expliquer) i'ordonne & conſeille, que ceſte pendille ſoit dés le commencement & iuſques à la fin, bien & ſoigneuſement enuelopee de coton, ou d'vn drappeau mollet: tellemẽt qu'elle ne puiſſe toucher le vẽtre nud. Et ie trouue, que par ce moyen les enfans demeurẽt plus paiſibles. Qui eſt vn certain ſigne (outre la ſuſdite raiſon tres apparente) que c'eſt la froideur glacee de ce pendant, qui leur fait des tranchees. En quelques pays les bonnes femmes gardent ſoigneuſement celle de leurs filles, pour leur faire des amoureux quand il les faudra marier. C'eſt qu'elles

ont opinion, que si on donne à manger ou à boire de ceste vedille mise en poudre, à l'homme qui leur est agreable, il deuient extremement amoureux de la fille: & ne faut plus, sinon faire les pactes de mariage. Ie tiens cela pour vn erreur & abus trop euident: comme la pluspart de ce qu'on dit des autres bruuages amoureux, en Grec dits *philtres*, que l'on attribuë aux Sorciers & vieilles putains, pour coiffer les hommes de leur amour. Mais ie pense qu'il y a quelque secrette allegorie en telle opinion, & c'est (parauenture) que si les hommes viennent à si grand' familiarité des filles trop faciles & ployables, qu'ils puissent faire toucher & ioindre leurs nombrils, qu'elles les attirent par là, & font la conionction de l'Androgine Platonique par telle reünion. En quoy plusieurs sont attrappez, quelquefois à leur dam. Et voila comment le nombril des filles, non pas le mort, ains le viuant, duquel on donne goust aux hommes, en les affriandant les rend eschauffez & abetiz, si la raison ne les domine & regit. Dont souuent ils entendent & condescendent à des partis indignes de leur condition.

S'il est vray qu'on puisse cognoistre aux nœuds des cordes de l'arriere-faix, combien d'enfans aura la femme qui accouche.

Chap. V.

ON peut attribuer ce propos à Auicenne, ou a Rasis, qui ont escrit le moyẽ de cognoistre combien d'enfans fera desormais la femme qui accouche, seulement à voir & obseruer la veine vmbilicale, qui est comme vne corde, attachant l'enfant à son arriere-faix. C'est, que autant qu'il y a de nœuds ou riddes, & replis en ladite corde, autãt fera-elle d'enfans: & si n'y a aucun nœud, elle n'en fera pl⁹. Et si entre lesdits nœuds il y a grãd distãce, la fem-

me auſſi mettra grand interualle d'vne groiſſe à l'autre : & ſi la diſtance eſt petite, elle n'y mettra gueres. D'auantage ſi les nœuds ſont noirs, ou rouges, elle fera autant de maſles : & s'ils ſont blancs, des filles. Maiſtre Antoine Garnier oſe bien dire en ſa pratique, au cha. 31. des maladies de la matrice, que en ſon temps il a trouué par experience, que tout cela eſtoit vray. Parquoy il ne ſe faut esbahir, que le peuple retiennẽt ceſte opinion, qui a de ſi graues autheurs Philoſophes & Medecins. Dont il ſemble que nous ayons tort, ſi c'eſt vn erreur, de le colloquer entre les erreurs populaires. Ie reſpons à ceci, que ie veux oſter d'erreur le peuple, en ce qu'il peut faillir au fait de la Medecine & cognoiſſance des choſes naturelles, d'où que ait procedé la faute. Auſſi ie ſçay bien & confeſſe, que la pluſpart des erreurs populaires, au fait de la Medecine, & regime de ſanté, ont eu leur force des Medecins, & de leurs propos, ou mal entendus, ou mal couchez. Il y peut auſſi auoir eu fauſſe doctrine & erronee : comme nous en ſçauons prou, & la refutons iournellemẽt en nos autres œuures, & en nos leçons. Ici ie traite ſeulement des plus vulgaires, & qui ſont de la capacité ou cognoiſſance du peuple : comme le propos mis en auant, duquel les vieilles matrones & leuandieres veulent eſtre tenuës pour deuinereſſes, & font des ſuffiſantes à merueilles. Par ce qu'elles n'ont point de diſcours, ne de raiſonnement, ce qu'elles ont vne fois comprins & reçeu pour veritable & certain, iamais ne leur eſchappe. C'eſt comme vne tache d'huile. Et pour s'y confirmer d'auantage, il ne faut ſinon que l'ayent ouy dire à perſonnes anciennes, & du temps paſſé. Voila incontinent la propoſition bien homologuee, verifiee, & authoriſee. Si on leur dit quelque meilleure choſe, ou en les reprenãt, ou en les enſeignãt, elles n'en font pas cõpte, s'il n'eſt conforme à quelque autre reigle de leur ſçauoir. Dequoy il ne ſe faut gueres esbahir, veu que il y a bien d'hommes qui font profeſſion des lettres, autant ſtupides que cela, meſmes en

ce qui est de leur estat. Or pour venir à mon propos: quelle raison y peut il auoir, que les nœuds de ceſt arriere-faix nous prediſent combié d'enfans aura la femme ? Ie ne veux pas obiicier, qu'elle peut mourir par quelque inconuenient delà à quelque mois: ou estre si mal gouuernee à ceſte geſine, qu'elle ſera deſormais ſterile: & par conſequent n'aura tant d'enfans que ces nœuds ont promis. Telles obiections ſeroient friuoles, d'autant qu'il faut touſiours faire ſuppoſition, qu'il n'y ait aucun empeſchement. Comme ſi ſon mary venoit cependant à mourir, & qu'elle ne ſe voulut remarier, viuant chaſtement en veufuage, la prediction ne ſera fauſſe pour cela. Car on entend, qu'elle continuë le meſtier, & face les actes requis. Il ſuffit qu'elle ſoit apte & idoine à faire ce que les nœuds promettent. Mais il n'y a aucune apparence de verité en ceſte obſeruation: d'autant que la ſituation, nombre, & couleur de ces nœuds, eſt du rencontre de la matiere, autrement & autrement diſpoſee à ceſtui-ci, que n'eſt à ceſtui-là. Toute la ſignification qu'ils peuuent auoir, eſt de ceſte coniecture, à mon aduis: que la multitude des nœuds ou tortillemens qui ſont pres l'vn de l'autre, & de couleur rouge ou noiraſtre, peuuent teſmoigner la matrice de la femme eſtre robuſte, & bien complexionnee de bonne chaleur, & non baueuſe. Car ce qui eſt ainſi noüé, eſt auſſi plus fort: comme nous diſons des inciſions du muſcle long & droit de l'epigaſtre, & la couleur rouge, eſt ſigne de viuacité. Dont on pourroit dire, à voir pluſieurs nœuds en la veine vmbilicale, que la matrice qui les a formez eſt gaillarde, & en pourra faire beaucoup d'autres: non pas qu'on puiſſe deuiner le nombre. Car elle en pourra faire plus ou moins qu'il n'y a de nœuds. Et par meſme raiſon, elle les haſtera de pres, & ne ſera gueres en ſeiour, veu ſa fecondité: & fera plus de maſles que de femelles. Car telle eſt la condition d'vne matrice bien temperee. Et c'eſt tout ce que peuuent demonſtrer les nœuds en grand nombre, pres l'vn de l'autre, & de couleur ou rouge ou noiraſtre.

Des enfans qui naissent vestus, s'ils sont plus heureux que les autres: & si leur chemise preserue de danger ceux qui en portent.

CHAP. VI.

CE propos est encor plus inepte que le precedent, si on ne le prend en sens mistique & secret, pour signifier autre chose qu'on ne dit, ainsi que ie l'interpreteray. L'enfant de naissance a vne tunique ou membrane fort subtile, qui le couure & enueloppe tout immediatement, comme fait le suaire vn corps mort. On l'appelle en Grec Amnie, qui signifie Agnelette: ainsi nommee, pour sa minceté & delicatesse. Par dessus est vn autre peau charnuë, dite Chorion & secondine: qui est le lict ou arriere-faix, auquel communément, se tient attachee ladite peau Amnie, l'enfant s'estant despoüillé totalement, & venant tout nud au monde: c'est à dire, hors la matrice, qui est immunde, orde & sale, situee entre le boyau cullier, & la vessie. Dont l'enfant est logé entre l'vrine & la merde. Tellement que le propos des bonnes femmes du Languedoc est bien veritable, que *Entre la merde, & lou pu, se nourris l'oubel fils.* Quelquefois il sort reuestu de sa tunique, comme d'vne chemise: laquelle raremẽt luy couure tout le corps, le plus souuent ne passe les espaules: & quelquefois couure seulement le visage. On prend cela à bon augure, & dit on qu'il sera heureux: parce qu'il est né vestu. Est ce point vne allegorie, sur ceux qui naissent de parens riches & opulens: de sorte qu'ils n'ont rien à faire que pour leur plaisir, ou honneur, sans estre contrains d'aucune necessité? On dit communément de ceux là, qu'ils sont heureux, & nais tous vestus: c'est à dire, auec force biens acquis de leurs parens. Les autres qui sont pauures dés leur natiuité, naissent vrayement tous

nuds. Ainſi le voudrois-ie interpreter. Car il n'y a point de raiſon, que la chemiſe Agnelette apporte vn heur à ceux qui la retiennent. C'eſt d'vn rencontre que cela aduient, quand l'enfant ne s'eſt gueres tourmenté à ſortir. Car du grand remuëment que font quelques vns, ils s'en deſpoüillent entierement. Nous pourrions dire auſſi, que tels enfans ſont plus mols, mornes & paiſibles de nature. Dont auſſi procede quelque plus grande modeſtie, qui les fait cherir & aimer: & que de là ils paruiennent à grandes faueurs, biens & honneurs. Mais au contraire on diroit, *Fortune aide aux audacieux*: & tels ſont remuans, qui peuuent bien auoir laiſſé en arriere leur chemiſette. De ſorte qu'en ceſt augure n'y a point de fondement ſolide. Moins en ce qu'on dit, telle chemiſe, ou portion d'icelle, empeſcher celuy qui la porte ſur ſoy, de peril & danger. Il eſt vray que s'il tombe de cheual, & ſe rompt les iambes, les pieces ſe trouueront dans ſes bottes, s'il en a. Quelle fadeize: C'eſt comme des breuets que font quelques vns, pour ne ſe noyer, bruſler, rompre le col, quand on ſeroit dans vne bien profonde riuiere, dans vn grand feu, ou que l'on tomberoit de bien haut. Il y en a qui diſent, ſçauoir coniurer les arcbuſades, qu'elles ne vous toucheront pas, ou ne vous bleſſeront: de ſçauoir charmer vn homme, qui ne ſera bleſſé en vne bataille, quand il ſeroit bien enuironné de cent ennemis. Allez vous en à vn aſſaut de ville, armé de ces breuets, ou deſdites chemiſes tant ſeulement, & vous verrez, ſi ceſte camiſade & breuetade ou breuade vous ſeruira. Ie croi ſque vous y ſeriez trouſſé en innocent. I'aimerois mieux pour vn iour de bataille, la Medecine de Grimache.

Gardez vous bien que par expres,
Vous n'approchiez de la bataille,
Qu'à trente lieuës au plus pres:
Ou que vous n'y alliez qu'aprez
Que tous les coups ſeront ruez.

Il y a là plus de raiſon, que de rithme : en l'autre il n'y a ne rithme ne raiſon. I'accorde bien qu'il y a des breuets, qui gueriſſent des fieures, arreſtent le ſang, & font autres grands effets, pour l'opinion qu'on en a, iointe à la forte imagination, mais d'empeſcher les accidens externes, & reſiſter aux maux qui viennent par dehors, c'eſt vne autre beſoigne.

Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines.

Chap. VII.

POVR ſignifier quelque beſte fort eſtrãge & monſtrueuſe, qui ait des griffes, on dit Harpie. Et c'eſt faiſant alluſion à ces Harpies feintes de poëtes, deſquelles Virgile fait mention au troiſiéme des Æneides: où il en met trois, & les deſcrit ayant viſage de femme, les mains crochuës, le ventre plein de vilanie: dont elles infectoient toutes les viandes qu'elles touchoient, & pouuoient emporter & rauir. C'eſtoient oyſeaux monſtrueux & rapaces (comme porte ce nom d'Harpie) enuoyees des Dieux pour punition à Phinee Roy d'Arcadie, à luy rauir ſes viandes, & polluer ſa table de grande & puante ordure, apres l'auoir rendu aueugle. Et ce d'autant qu'il auoit meſchamment creué les yeux aux enfans de ſa premiere femme, & auoit depuis eſpouſé ſa maraſtre. Quelque temps apres, elles furent chaſſees d'aupres de ce Roy miſerable, par Calais & Zethes freres, qui voloient auſſi comme oyſeaux. M. Lud. Arioſto en ſon Roland furieux, imite fort gentilement ceſte fable, & l'accommode ainſi. Senabo Empereur ou Preſtreian, (comme on l'appelle particulierement) d'Ethiopie, fut ſi outrecuidé & temeraire, qu'il voulut combatre Dieu, au lieu qu'on luy diſoit auoir eſté Paradis terreſtre. Il en fut puni de

la mort de ſes gens, iuſques à cent mille, & d'eſtre aueugle: outre ce, luy furent enuoyees d'enfer ſept Harpies, qui auoyent le viſage de femme, palle & mort, tranſies & ſeiches de longue faim, horribles à voir plus que la mort. Elles auoyent de grandes aillaſſes difformes & laides, les mains rapaces, les ongles crochuës & tortes, le ventre grand & puant, la queuë longue comme d'vn ſerpent qui ſe contournoit & noüoit. Dés auſſi toſt qu'elles ſentoyent la viande qu'on ſeruoit à ce triſte Empereur, Roy de Nubie (où il faiſoit ſon ſeiour) ces beſtes eſtoyent là qui renuerſoyent tous les plats, rauiſſoyent les viãdes, & ce que ne pouuoyẽt aualer, le conchioyent d'vne ſi puante ordure, que nul n'en pouuoit approcher. Ainſi ce pauure hõme mouroit de faim: iuſques à tant qu'Aſtolphe mõté ſur ſon Hippogryphe, par la vertu de ſon cornet, l'en deliura. Or tout cela ſont fables, & inuentions poëtiques: eſquelles toutesfois y a de belles inſtructiõs ſubtilement cachees. Mais reuenõs à nos moutõs. Il eſt certain que les femmes conçoiuent & enfantent des Moles qu'on dit en François Amas. C'eſt comme vn lopin de chair qui n'a aucune figure ou façon diſtincte, & eſt engendree en la matrice, aucunesfois des ſemences corrompuës, tant de l'homme que de la femme, ineptes à la forme d'vn enfant, Dont par le moyen du ſang menſtrual, qui y accourt, ou y eſt attiré, il ſe fait tel amas & carnoſité garnie de filamens neruenx. Autresfois c'eſt de l'ouurage de la ſeule femme, qui ſe corrompt en elle meſme, car elle a & ſemence & ſang pour la procreer. Ceſte mole eſt quelquefois ſeule, & la femme penſe eſtre enceinte: quelquefois eſt auec vn enfant, auquel la mole fait ſouuent tort, en luy ſouttrayant ſa nourriture. Tellement qu'elle eſt parfois cauſe d'auortiſſement, car l'enfant n'a aſſez de place, ni aſſez d'aliment pour aller iuſques au terme de ſa maturité: Voila qui n'eſt pas rare, comme ce qu'on eſcrit de diuers animaux qui s'engẽdrent aucunefois dans la matrice, des matieres corrõpues & retenuës: tout ainſi que

à l'eſtomach & aux boyaux s'engendrent des vers gros & grans à merueilles. Il y en a qui eſcriuent, d'vn ſcorpion qui fut trouué auoir eſté engendré dans le cerueau d'vn homme. Ainſi dit-on d'auoir veu d'eſtranges corps animez & viuans, ſortir de la matrice reſſemblans à crapaux, & autres vilaines beſtes. Nicole Florãtin les cõpare à chahuans, ou hiboux & harpies, & dit, que en certain pays on les appelle beſtes ſauuages, ou le maſle beſte, & que quelquefois cela mord l'enfant & le tuë: que à Piſe, & encor plus en le Pouille, (au Royaume de Naples) les femmes y ſont fort ſuiettes, à cauſe des mauuaiſes nourritures. En outre il nomme vn, duquel la femme fit par vn iour 9. pieces de chair ſeparees & difformes que nulle reſſembloit à l'autre: & la chacune peſoit de quatre à huit onces. Ce ſont vrayement des molles ou amas, que les praticiens appellent auſſi Harpies. Ils les nomment auſſi freres des Lombars, d'autant que les femmes de Lombardie y ſont fort ſuiettes (comme Gordon eſcrit) à cauſe de leur mauuaiſe nourriture, des fruicts & herbes, aimãt plus d'eſtre bien veſtuës que bien nourries. Auſſi dit on en France, que la femelle doit eſtre biẽ veſtuë, mal nourrie, on y adiouſte, & bien baſtuë: ce que conuiẽt auſſi bien aux garçons, qui au contraire, doiuent eſtre mieux nourris que veſtus. Le ſieur d'Aubigné, eſcuyer du Roy de Nauarre, m'a conté, que luy eſtant à Geneue l'an 1565. demeurant eſcolier penſionnaire chez M. Philibert Sarazin treſdocte Medecin, deux Italiennes, l'vne femme d'vn frippier, & l'autre damoiſelle, dans vn meſme mois accoucherent chacune d'vne part monſtrueux. Celuy de la frippiere eſtoit petit, reſſemblant à vn rat ſans queuë. Celuy de la damoiſelle fut de la groſſeur d'vn Chat. La matiere de tous deux, noire & viſqueuſe. Au ſortir de la matrice tels monſtres ſe ietterent haut, encontre la paroy de la ruelle du lict: & là ſe colarẽt attachez ferme, plus haut que le ciel du lict. Voila ce qu'on en rapporte, voyons maintenãt ce qu'on en doit croire. Il eſt bien vray que les fẽmes en-

gendrent souuent, & mettent hors leur matrice (apres quelque temps que leurs fleurs ont seiourné pensans bien estre enceintes) des loupins difformes de chair nerueuse, que l'on peut comparer à cecy & à cela, pour quelque semblance qu'ils en ont, comme on dit aussi des nues, que l'vne ressemble à vn cheual, l'autre à vn escritoire, l'autre à vn bœuf, l'autre à vn oiseau: qui à vn chandelier, qui à vn tripier, l'autre à vn bassin, l'autre à vn œuf, l'autre à vn panier: & rié de tout cela. Ainsi peut on biẽ dire de ces amas, que l'vn retire à vn crapaut, l'autre à vn escargot, l'autre à vn lieure, l'autre à vn oiseau. Mais ce n'est rien tout celà, & ce corps n'a eu que vie vegetatiue, comme vne plante simplement, sans aucun mouuement de soy, ni aucun sentiment. Dont ce n'a iamais esté vn animal, non pas mesme reptile, ou autre plus imparfait. Parquoy c'est vn grand abus de croire, qu'il y en ait qui volent propremẽt cõme harpies, & se võt soudain attacher aux courtines du lit preparé pour l'acouchee. Ie n'ay pas biẽ retenu ce que m'en ont conté quelques Neapolitains, que deuient cela en fin, & qu'il signifie. Mais il n'est pas dãné qui ne le croit. On dit communément, quand on raconte quelque chose fort estrange (qu'on dit autrement incroyable:) Si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois iamais. Par ceste phrase & maniere de parler, on dispence & excuse ceux qui ne l'ont veu, de n'en croire rien, voire mesmes on les en persuade. Car en disant, si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois pas, c'est autant que qui diroit, ie cõseille ceux qui ne l'õt veu, de ne le croire pas. Ainsi nous pouuõs bien dire de ces molles monstrueuses, qu'õ nõme harpies, q̃ l'on dit voler cõme vn oiseau. Et n'est pas vray sẽblable que nos praticiẽs qui les ont nõmé harpies, ayẽt pẽsé que ce soiẽt vrais animaux, & moins qu'ils ayẽt d'aisle pour voler, mais seulemẽt pour maniere de comparaison à vne chose bien difforme. Car aussi les harpies que nous auõs descrites selõ les poëtes ne sont rien de vray, ains choses cõtrouuees. Quand au mot de frere des Lõbars, c'est d'autant

que les femmes de Lombars (nation iadis fort odieuſe) y eſtoyent fort ſuiettes. Et parce que ceſt amas eſt prins pour vn enfant monſtrueux, on l'appelle frere des autres qui ſont parfaits & accomplis : car ils ſont conçeus d'vn meſme ventre, & nourris d'vn meſme ſang. Parquoy on les peut dire, freres vterins, par vne mediſance à perſonnes qu'on hait.

S'il eſt vray que la femme accouchant en pleine Lune fera depuis vn fils, & ſi en nouuelle, vne fille.

Chap. VIII.

AVcuns tiennent ceſte opinion, & affirment que ſi vne femme enfante en pleine Lune, à l'autre fois elle fera vn fils, venant à s'accoucher, & ſi en nouuelle Lune, ce ſera vne fille. Ils diſent l'auoir obſerué, & qu'il n'y a point de faute. A quoy ie ne contredis pas, ains accorde volontiers qu'il n'ont iamais veu autrement auenir, y ayant prins garde en pluſieurs femmes, iuſques à mille, ſi vous voulez. Mais ie dis que cela ne rencontre pas à toutes, non pas meſme à vne de celles que i'ay peu obſeruer, ayans fait pluſieurs enfans: car ie ne m'arreſte pas à deux, ou à trois enfans. Et pour n'eſtre prolixe à propoſer diuers exemples que i'ay en main, ie ſeray content de citer les enfans que Dieu a donné à feu mon pere, le cheualier Ioubert, & à ma mere Catherine de Genas, encor viuante, iuſques au nombre de vingt, tout d'vn mariage. Iane fut la premiere, qui naſquit l'an 1519. le 6. de Iuillet, à 7. heures du matin, en nouuelle Lune. I. Apres vint Marguerite, l'an 1520. le 20. de Iuillet, à 6. heures du matin, en nouuelle Lune. II. Suſanne luy ſucceda naiſſant l'an 1521. le 9. de Iuillet, à vne heure apres midy, en vieille Lune. III. Fleurie ſuiuit, l'an 1522. le 20. de IIII. Iuillet,

Iuillet, à 7. heur. du matin, en vieille Lune. Vne autre
Iane naſquit l'an 1523. le 24. d'Aouſt à 9. heur. du mat. V.
en pleine Lune. Apres toutes ces filles vindrẽt deux fils,
l'vn François, lequel naſquit l'an 1524. le 15. de No- VI.
uembre, à la minuict en vieille Lune. L'autre nommé
Guillaume, naſquit l'an 1526. le 16. de Ianuier à 2. heu. VII.
du mat. en nouuelle Lune. Vindrent apres deux filles:
Magdaleine, l'an 1527. le 26. Ianuier au matin, en vieil- VIII.
le Lune. Catherine, l'an 1528. le 7. de May, à 3. heu. du IX.
matin en vieille Lune. Ie viens de ſuite, né l'an 1529. le X.
16. Decembre, à 9. heu. du mat. en vieille Lune. Puis
vint Anthoine, l'an 1531. le 11. Ianuier à 6. heur. du mat. XI.
en vieille Lune. Succeda Iſabeau, l'an 1332. le 14. De- XII.
cembre, à 7. heures apres midi, en vieille Lune. Vint a-
pres Anne, l'an 1534. le 17. Iuin, à 6. heur. apres midy, en XIII.
nouuelle Lune. De ſuitte vindrent deux gemelles, XIIII.
Loyſe & Iuſtine, leſquelles naſquirent, l'an 1535. le 17. XV.
Iuillet, à 8. heu. du matin, en pleine Lune. Apres ſe ren- XVI.
contra vn fils, nommé Anthoine ſecond, l'an 1536. le 20.
Octobre, à 7. heures du matin en nouuelle Lune. Ren-
contra auſſi qu'vne fille ſuiuit, nommee Dauphine, l'an XVII.
1537. le 8. Nouembre, à 5. heu. du mat. en nouuelle Lune.
Puis naſquit vne fille, appellee Françoiſe, l'an 1538. le XVIII.
15. Decembre vne heur. apres minuict, en pleine Lune.
Suiuit vn fils, Claude, l'an 1540. le 9. Iuin, à 6. heures du XIX.
matin, en nouuelle Lune. Vint apres vn autre fils, nom-
mé Felix, dernier enfant, lequel naſquit l'an 1541. le 4. XX.
Octobre, à 11. heures du mat. en pleine Lune. De ceſte
genealogie, tranſcrite au vray du memorial de feu
mon pere (ſauf les Lunes que i'ay cottees ſur les Ephe-
merides des ſuſdites annees) on peut aiſément com-
prendre qu'il n'y a aucune aſſeurance en telle propo-
ſitiõ. Ie l'ay encor mieux obſerué aux enfans que Dieu
m'a donné, iuſques au iour preſent, de Louyſe Gui-
chard, ma fẽme: Iſaac naſquit le 3. Mars, 1565. en vieil-
le Lune. Suſanne le 13. dudit mois, l'an 1567. en vieille
Lune. Anne le ſemblable iour l'an d'apres, en nouuel-
le Lune. Marie le 29. Iuil. 1571. en vieille Lune. Cyprian

le 4. Aouſt 1574. en nouuelle Lune. On voit par là, que ce dire a rencontré en Marie & Cyprian, & a failli en Suſanne & Anne.

De l'huile d'amandres douces, auec du ſucre candi, qu'aucunes femmes boiuent dés auſſi toſt qu'elles ont enfanté, & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos.

CHAP. IX.

EN Languedoc, & quelques autres pays, cela eſt fort vſité que dés la deliurance, on donne à l'accouchee trois cuillerees d'huile d'amandres douces, auec vn peu de ſuccre candi. Les autres prennent vn bouillon de chapon, ou de poulle conſumee, les autres vn ou deux iaunes d'œufs, auec vn peu de ſuccre, & non pas du ſel à cauſe de l'alteration prochaine que l'on craint: les autres prennent autre nourriture, ſelon leurs facultez & moyens. A quoy il faut bien aduiſer, comme nous dirons tantoſt, apres que nous aurons diſcouru ſur l'huyle d'amandres douces. Ie penſe que elles ont prins ceſte couſtume, pour deux raiſons principalement: c'eſt en premier lieu, que pluſieurs femmes trauaillent aſſez long temps à la deliurance: & ayans de cruelles douleurs, elles crient longuement à gorge deſployee: ce qui n'eſt à reprendre. Car le crier aide aucunement à la deliurance, de tant qu'on preſſe & tend fort les muſcles du bas ventre, enſemble ceux de la poitrine, & le diaphragme. Dequoy la matrice eſt pouſſee, preſſee, & contrainte: de ſorte que par ce moyen elle ſe vuide & deſcharge plus aiſément. On en fait bien autant ſans crier, en retenant fort ſon haleine, & en ſe eſpraignant, comme quand on veut vuider le ventre fort conſtipé. Mais il faut que la femme qui eſt en trauail de l'enfant, employe ces remedes

bien à propos, les reseruant aux efforts de l'enfant, & de la matrice: sans s'escrier, ou espraindre à toutes les tranchees qu'elle sent. Car il pourroit aduenir, qu'au besoin elle n'auroit la force d'employer tels moyens (qui aident beaucoup à l'enfant & à la matrice) estant fort lasse & rompuë de s'espraindre & de crier. Or de ceci il aduient souuent, que l'accouchee a grande alteration au gosier, & vne aspreté qui la rend enroee. A quoy est fort bon ledit huile & le succre candi en adoucissant, humectant, & desalterant le gosier, restituant la voix à son entier. Les femmes peuuent aussi auoir vne autre opinion, que ceste huile preserue des tranchees, ou fait qu'on en ait moins. Car pour ceste occasion il y en a qui boiuent vne esculee d'huyle d'oliue, ou de noix. Il est vray que ces huyles adoucissent le ventre, & font passer les douleurs des parties qu'ils touchent, comme sont les boyaux : car ils sont lenitifs & anodins, sur tout l'huile d'oliue bien doux, & celuy d'amandres douces. Mais ils ne vont pas à la matrice, ni aux vaisseaux sanguinaires, lesquels pour lors versent & se desgorgent du sang superflu qui estoit retenu à cause de l'enfant. Et c'est là que se font les tranchees, quand ce sang grossier & bourbeux, comme lie & boudre de vin, s'amasse de tous costez, & accourt par les veines & arteres à la matrice: laquelle il penetre difficilement & par grand violence, reiette comme inutile. Voila les principales causes de ces tranchees. Il s'y peut aussi rencontrer quelque ventosité de l'air froid, qui sera entré dans la matrice, succedant à l'enfant : & plus encor, si la femme n'est bien gouuernee, & qu'elle soit esuentee, ou qu'on ait failli de mettre sur son ventre tout aussi tost l'arriere-faix bien chaud : & par semblable que son ventre ne soit vn peu pressé, les cuisses estant croisees, pour empescher le refroidissement & morfondement de la matrice, qui est bien fort à craindre. A ces causes de douleur & tranchees, cõment peut seruir l'huile, qui n'entre pas dans la matrice, ni dans les vaisseaux sanguinaires, &

meſmes ſans les toucher? car il s'en va droit par dedãs les boyaux, iuſques à l'iſſuë du fondement. Ie reſpons qu'eſtant paruenu aux gros boyaux, nommez Golon & Cullier, il leur ſert comme de fomentation appliquee de bien pres, & interieurement: de ſorte que ceſt huyle mitigue & adoucit les douleurs euidemment, & fait que les ſuperfluitez ſe vuident plus facilemẽt. Car l'huyle eſt dans les boyaux, qui touchent la matrice & les ſuſdits vaiſſeaux: tellement que ces parties en ſont bien fomentees.

Voyons maintenant, ſi c'eſt auſſi bien fait de donner incontinent que la femme eſt deliuree de l'enfantement, aucune nourriture. Il me ſemble qu'on ſe faut grandement, quand on le fait à toutes indifferemmẽt, & ſans aucune limitation. Car peut eſtre, que la femme a bien diſné, ou bien ſouppé, vn peu auparauant qu'elle face l'enfant. Quel beſoin a-elle d'vn bon potage, conſumé, ou des œufs fraiz, ou autre nourriture, puis qu'elle a aſſez de viandes en l'eſtomach, encores cruë & indigeſte? Ce n'eſt pas bien fait de mettre cru ſur cru, & de ſurcharger ainſi l'eſtomach, lequel s'en affoiblira pluſtoſt, que d'en eſtre fortifié: & par conſequent, tout le corps. De luy donner vn peu à boire, & à collationner (comme l'on fait bien autremẽt ſans auoir enfanté, deux ou trois heures apres le paſt) il n'y a point de mal: veu meſmes que pour les efforts & cris ell' a bien gaigné à boire. Mais de la nourrir ainſi mal à propos, & ſans aucun beſoin, ie n'y peux conſentir. Car tout au contraire, pour euiter la fieure, & autres faſcheux accidens, il faut commencer dés lors à la nourrir plus eſcarchement, comme vne perſonne qui ſeroit bleſſee. Auſſi ne ſçauroit-on mieux comparer la femme accouchee, qu'à vn qui a reçeu vne grãd playe. Encor y aura-il ceſte difference, qu'au bleſsé on arreſte ſoudain le ſang, parce qu'il eſt bon: & à la femme n'eſt permis de ce faire, d'autant que ce ſang ne vaut rien, au moins pour la pluſpart. Dõc il la faut nourrir petitement iuſques à tant que les accidens de douleur,

fieure,& autres ordinaires soyẽt passez, &que la femme soit bien espurgee. Ce que peut estre acheué dans huit iours,si ell' est bien gouuernee,Puis on doit commencer à la mieux nourrir, comme vne personne qui releue de maladie , & dans autres huit iours elle peut estre refaite,& assez forte (si ell' est de bonne complexion & saine) pour se baigner , & estuuer la semaine d'apres:& pouuoir sortir de la maison (si c'est la coustume du lieu : car autrement elle seroit batuë des autres femmes) au 21. iour. Car le 20. est le terme des maladies aiguës,sans recheute ou decidence,suiuant l'arrest des Medecins. Mais d'où est venu la coustume, d'aprester & presenter ces nourritures , dés aussi tost que la femme a enfanté ? Cela est fort ancien comme ie pẽse,& a esté obserué depuis que les hõmes estoyẽt plus continens : de sorte qu'ils n'embrassoyent leurs femmes que au matin , apres auoir bien dormi & reposé. Dont aussi les enfans estoyent plus robustes , suiuant ce que i'ay remonstré au 1. liure chap. 7. Ainsi il aduenoit le plus souuent,que les femmes accouchoyẽt à heure semblable,ayant fait la reuolution requise à la maturité de leur fruict. Et lors estoit bien à propos le boüillon , ou autre nourriture. Car la femme ayant commencé de trauailler à l'enfantement dés le grand matin, elle a bien gaigné le desieuner , quand elle a acheué ceste besongne. Maintenãt qu'on est plus adonné à ses plaisirs & voluptez charnelles, on fait ce mestier là à toutes heures du iour & de la nuict : le plus souuent bien tost apres le repas , & fort mal à propos, comme i'ay aussi remonstré audit chap. Et de là vient que pour le iourd'huy les femmes accouchent à toutes heures du iour & de la nuict. Mais ce n'est pas à dire pourtant , qu'il leur faille ainsi donner à toute heure des bouillons , ou autre viande , sans aucun besoin & necessité.

Qu'on nourrit trop les accouchees, diſant que la matrice eſt vuide, & qu'il la faut remplir.

Chap. X.

SI on a mal commencé, on fait pis en cõtinuant, ie ne dis pas de nourrir, mais de ſaouler & farcir à creuer les accouchees: cõme ſi on vouloit faire vn boudin de leur ventre. Les bonnes femmes alleguent pour leurs raiſons, que la matrice eſt vuide, & qu'il la faut remplir. C'eſt vne propoſition de Phyſique & bien naturelle, que la nature a en horreur le vuide, & ne le peut ſouffrir. Mais la matrice qui ſe vuide par pluſieurs iours apres l'enfantement, lors qu'il n'y a plus rien de ſuperflu, elle ſe reſſerre & eſtroiſſit: tellement qu'elle n'a iamais capacité vuide, & indigente de repletion. Et quand ell' en auroit beſoin, ce n'eſt pas la viande qu'elle requiert, ni du ſang fait de la viande, ains du ſperme tant ſeulement, qui eſt ſa friandiſe, & la choſe plus deſiree. Mais ie m'aſſeure que les honneſtes femmes ne la luy accorderont pas, auant que leur geſine ſoit biẽ celebree. Dõcques il n'y a pas lieu, de nourrir tant les accouchees, & ſur tout és premiers iours. Ce n'eſt qu'adiouſter mal ſur mal, entretenir ou augmenter la fieure & leur cauſer plus de mal aux tetins. Il y faut aller bellement, tout ainſi que aux bleceż, comme nous auons dit au cha. 9. Toutesfois ayant eſgard à l'euacuation (quoy qu'elle fut neceſſaire) il les faut mieux nourrir apres les ſept ou huit premiers iours: & encor mieux, ſi elles veulent nourrir leur enfant, comme le deuoir porte. Ce que ie prouueray ſuffiſamment au commencement du prochain liure.

S'il est vray qu'vne accouchee puisse pisser le laict.

Chap. XI.

PLusieurs trouuent estrange, ce que nos femmes disent communément, *elle pisse le laict*: comme si c'estoit chose impossible & absurde. Toutesfois ie l'ay souuent veu aduenir, non pas tant de soy mesmes, que par l'application des remedes à tarir les mammelles. Car il y en a de si forts, qu'ils repoussent & repercutent le laict ja formé au dedans, & le contraignent entrer dans la veine caue. Si ce n'est du laict, au moins, c'est vn sang pituiteux (propre à la façon du laict) vn peu blanchi, qui retourne aux grands vaisseaux: & de là il est retiré par les veines & arteres emulgeantes: & puis vuidé par les vrines, qui en deuiennent blanches. Quelquefois c'est du retour spontanee de ceste matiere, sans aucun repoussemẽt, comme il aduient quand l'accouchee n'est tettee. Car la matiere du laict, qui se presente aux mammelles, y est entretenuë par la frequente suction: autrement elle ne continuë pas long temps. Mais comment se peut-il faire, que le laict passant parmi le sang des grans vaisseaux, puisse retenir sa couleur? Il est bien aisé à entendre que cela est faisable, puis que la boue d'vn apostemẽ au foye, à la ratelle, au poulmon, & autres parties internes, se peut voir dans les vrines blanc ou roux, selon qu'il est digeré. Si ceste-ci ne chãge sa couleur, pour estre meslee au sãg, aussi ne fera pas le laict. Voila ce qu'on obserue: & la raison en est assez euidente à celuy, qui sçait, que nous auons és parties de nostre corps, vne faculté sebretrice, ou separãte, laquelle peut tirer & choisir des matieres cõfuses & meslees, le bon & le mauuais. Comme la vessiette du fiel attire à soy la portiõ cholerique du sang, laquelle n'apparoit

Obiectiõ

Solution.

au ſens de la veuë dedans le ſang. Et les roignons triét la ſeroſité ou l'eau du ſang, & la mettent à part. Auſſi bien peuuent-ils retirer de tout l'amas du ſang, ou de la maſſe ſanguinaire, ceſte portion pituiteuſe, qui eſt reiettee des mammelles deſia blanchie & demy laict. Dont n'eſt pas abſurde ce que dit le vulgaire, que la femme piſſe le laict.

Pourquoy eſt-ce que du premier enfant communément on a moins de tranchees.

CHAP. XII.

AV neufiéme chapitre de ce liure, nous auons traité aſſez amplement, des cauſes des trãchees, que ont les accouchees. Ici nous faut receuoir pour certaines concluſions, ce que là eſté demonſtré: ſçauoir eſt, que le ſang feculant & bourbeux, comme lie de vin, penetre difficilement dans la matrice, qui la refroidit & enfle. Or de la prémiere ventree, la matrice eſt moins laſche, qu'elle ne ſera deſormais, en cõtinnant de s'amplifier. Dont ell' eſt plus ſuiette à receuoir de l'air, & en eſtre offencee. Quant au ſang, il va touſiours en engroſſiſſãt & eſpaiſſiſſant: dont auſſi il eſt plus difficile à verſer & à ſe vuider. Meſmes il y a des femmes non enceintes, qui ſur le poinct de leurs menſtruës, ont de treſgrandes tranchees de ventre, & des douleurs de reins: à cauſe que leur ſang eſt fort groſſier, & penetre difficilement. On peut adiouſter à ces raiſons, que la douleur redouble par ſon retour. C'eſt que ſi vne partie eſt prémierement offencée, & qu'elle en ſente douleur, ſi autrefois la douleur reuient, elle ſera bien plus faſcheuſe. Car la partie eſt plus debile, qu'elle n'eſtoit, & par conſequent plus paſſible. Voila pourquoy (à mon aduis) du premier

enfant on a moins de tranchees. Les bonnes gens disent vne autre raison: que Dieu le veut ainsi, à celle fin que la femme ne soit desgoustee dés le commencemẽt, à recercher de faire des enfans. Mais on voit bien que apres les plus fascheuses gesines, elles en sont autant ou plus friandes. Quand elles auroient esté bien pres de mourir, tous les maux s'oublient: & les bonnes dames sont de tresbon appointement. La Lune n'a pas acheué son cours, qu'elles sont prestes au retour. Vous diriez qu'elles n'ont iamais esté offensees, tant sont ployables & charitables, faciles à tout bon accord. Quoy que de ce combat en fin leur aduienne grand effusion de sang, elles sont si traitables, qu'aussi tost la playe ne saigne plus, il n'est plus souuenance que des premieres amours. O grande bonté du sexe feminin! Il aime touſiours plus ceux qui luy causent tant de maux, & desquels plusieurs d'elles en meurent quelquefois.

FIN DV QVATRIESME LIVRE.

CINQVIESME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant le laict & la nourriture des enfans.

Exhortation à toutes meres, de nourrir leurs enfans.

CHAPITRE PREMIER.

Liure 12. *cha.* 1.

PHAVORIN Philosophe Athenien, fait vne si belle remonstrance aux femmes de nourrir leurs enfans, recitee par Aule Gelle, que i'ay pensé de la representer ici, pour vn preambule à mon discours.

On aduertit quelquefois le Philosophe Phauorin (dit Aule Gelle) que la femme d'vn sien auditeur estoit accouchee d'vn fils. Allons (dit il) voir l'accouchee, & gratuler au pere, caril estoit du rãc des Senateurs, des plus nobles maisons. Nous le suiuõs & entrons auec luy. Or ayant embrassé & festoyé le pere dés l'entree de sa maison, il s'assit: & là se print à informer, combien sa femme auoit trauaillé à l'enfantement, & quels efforts elle y auoit eu. Puis ayant entendu que la ieune femme estoit lasse du trauail, & du veiller, prenoit le sommeil, il delibera de plus longuement deuiser, & ie ne doute pas (dit il) qu'elle nourrira ce fils de son laict. A quoy la mere de l'accouchee

respondit, qu'il la falloit espargner, & bailler des nourrices à l'enfant pour n'adiouster aux douleurs qu'elle auoit souffert en enfantant, la charge de nourrir, griefue & difficile: veu mesme la ieunesse tendre, & la delicatesse de la fille. Adonc Phauorin luy dit: ie vous prie, Dame, permettez qu'elle soit toute & entiere mere de son fils. Et qu'elle sorte de mere contre nature, imparfait & à demi, est ceste-ci, d'auoir fait vn enfant & soudain le reietter ou esloigner de soy. D'auoir nourri dans son ventre de son sang, ie ne sçay quoy, qu'elle ne voyoit pas: & maintenant ne nourrir de son laict ce qu'elle voit ià viuant, ià vn homme, ià requerant le deuoir de sa mere? Et pensez vous que nature ait donné aux femmes les poupeaux des mammelles, comme quelques poreaux de bonne grace, pour ornement de leur poitrine, & non pour nourrir leurs enfans? Ne sont-ce pas femmes prodigieuses, celles qui se trauaillent à tarir & estaindre ceste tres-sacree fontaine du corps, nourrice du genre humain, & mesmement auec danger de leur personne, à cause du retour & de la corruption du laict (comme s'il enlaidissoit les marques de leur beauté?) Quelle difference y a-il de ceste folie, à la forcenerie de celles qui s'efforcent par certaines meschantes inuentions de se faire auorter: à ce que la lizeur & polie planure de leur ventre ne vienne à se corrompre, qu'il ne se fendille, s'estende, & amplie de la pesanteur du fardeau, & du trauail de l'enfantemẽt? Ce que doit estre detesté & deteſté publiquemẽt, hay de tous mortellement: d'aller tuer l'homme dés son commencement, quand il se forme, quand il reçoit la vie, le faire mourir entre les mains de nature, qui le façonne. Et combien peu s'esloignent de ceste meschãceté, les meres qui priuent leur enfant desia parfait & né, de la nourriture de son propre sang, qu'il cognoit, & a accoustumé? Mais il n'y a point d'interest (c'est ce qu'on dit) pourueu qu'il viue, & soit nourri, de quel laict que ce soit. Pourquoy est-ce donc, que celuy qui respond cela (s'il est tant hebeté à comprendre les

ſentimens de nature) ne penſe auſſi, qu'il n'y a aucun intereſt, en quelque corps que ſoit conçeu l'enfant, & de quelque ſang qu'il ſoit engendré? Et toutesfois on regarde fort aux conditions de l'homme & de la femme, à leur race, au ſang, aux mœurs pour auoir lignee de la meilleure qu'on peut. Et n'eſt-ce pas le meſme ſang, qui a eſté en la matrice, celuy qui eſt maintenant aux mammelles: blanchi de beaucoup d'eſprit, par le moyen de la chaleur naturelle? Quoy, ne voit on pas en ce fait l'euidente induſtrie & prouidence de nature, quand apres ce ſang, ouurier du corps, l'a acheué de former en ces entrailles, dés lors que le terme vient d'enfanter il ſe iette aux parties ſuperieures (ſçauoir eſt aux mammelles) & ſe rend là tout preſt à entretenir le commencement de la vie, offrant au nouueau né d'vne viande à luy cogneuë & familiere? Certes on n'a pas creu en vain, que comme le ſperme à la force de faire reſſembler les enfans, & de corps & d'eſprit, à leurs parens: le laict auſſi a vertu & proprieté d'en faire autant. Ce qu'on obſerue, non ſeulement aux hõmes, ains au beſtail. Car ſi on fait nourrir vn cheureau à vne brebis, ou vn agneau à vne chieure, il eſt certain, que la laine en ceſtuy-ci ſera plus dure, & le poil plus tendre en ceſtuy-là. Semblablement és arbres & fruicts de la terre le plus ſouuent la force de la terre & de l'eau, qui les nourriſſent, fait plus à l'augmentation ou diminution de leur naturel, que la vertu de la ſemence qu'on a miſe en terre. Et meſmes ſouuent on voit qu'vn bel arbre bien verdoyant & portant fruict en ce terroir, tranſplanté en autre, s'annichilit & perd, à cauſe de l'humeur du lieu. Que (may loubet) dont en ceſte maniere de faire, de corrompre la generoſité & valeur de l'enfant, qui vient de naiſtre enſemble ſon corps, & ſon eſprit, qui ont eu ſi heureux commencement, & les déprauer par le moyen d'vne nourriture empruntee & degenerante, qui eſt d'vn laict eſtranger? comme il pourra auenir ſi la nourrice qu'on luy donnera, eſt de nature ſeruile, meſchine

ou eſclaue, & de nation barbare, ſi elle eſt mauuaiſe ou laide, ou paillarde, ou yurongne. Car pour la pluſpart, on prend ſans aucune difference ou diſcretion, la premiere que l'on trouue auoir à force laict. Endurerons nous donc que ceſtuy noſtre enfant bien né & gentil, ſoit infect d'vne contagion pernicieuſe, & qu'il tire à ſon ame & à ſon corps des eſprits d'vn corps & d'vn ame meſchans? Certainement c'eſt dequoy nous eſbahiſſons tant ſouuẽt, que les enfans de quelques femmes de bien, ne reſſemblent à leurs parens ni de corps, ni d'eſprit. Dont noſtre Virgile, comme ſçauant & expert, quand il imite ces vers d'Homere.

Ton pere ne fut onc le cheualier Pelee,
Ne ta mere Thetis: la mer bleuë & enflee
T'a engendré, felon, auec les hauts rochers,
Car tu as vn eſprit faronche dans tes chairs.

N'a pas ſeulement accuſé la naiſſance ou geniture, que ledit Homere pourſuit, ains auſſi la ſauuage & cruelle nourriture. Car il y adiouſte du ſien.

Les Tygres d'Hircanie ont eſté tes nourrices.

Et c'eſt, d'autant que les eſprits de la nourrice, portez en ſon laict, ont grand part & efficace à induire le reſſent naturel, des mœurs & complexions differentes à celles dont il fut premierement abbreuué, du ſang & des eſprits du pere & de la mere, par le moyen de leur ſemence. D'auantage, qui pourroit oublier ou meſpriſer ce poinct: que les meres qui abandonnent ainſi & renuoyent leurs enfans, les donnent aux autres à nourrir, retranchent ce lien, & ceſte colle d'amitié, de laquelle nature conioint les peres & meres auecques leurs enfans: elles aumoins la deſtrempent & l'empirent. Car apres que la mere s'eſt oſté deuant les yeux l'enfant qu'elle a donné autre part, l'ardente vigueur de l'affection maternelle s'eſtaind de peu à peu, & tout le bruit du ſoucy tres-impatient qu'elle en auoit, eſt mis en ſilence. Et on n'oublie gueres moins le fils, renuoyé à vne autre nourrice, que celuy qu'on a perdu par mort. Auſſi par vn reciproque, l'affection de l'en-

fant, quant à l'amitié & accouſtumance : eſt toute occupee enuers celle qui les nourrit, & parce il n'a aucun ſentiment, ne aucun deſir de la mere qui l'a engendré: comme il aduient communément aux enfans qu'on a expoſez : dont ayant effacé & aboly totalement de ſon eſprit, les elemens de la pieté naturelle, tout ce que les enfans ainſi nourris ſemblent aimer pere & mere, la pluſpart de telle amitié eſt par opinion de ciuilité: non pas d'vn amour naturelle.

Voila à peu pres ce que diſoit Phauorin : à quoy i'adiouſteray quelques remõſtrances & beaux exemples, que propoſe Dom Anthoine de Gueuare en ſon Horologe des Princes, touchant ceſt argument, puis i'ameneray pluſieurs inconueniens qui ſont contre toute ſorte & condition de femmes, qui refuſent de nourrir leurs enfans.

N'eſt-ce pas vne eſpece de folie, meſpriſer ce que l'on a fort deſiré, procuré, & attendu? La femme, entre ſes plus grands deſirs, a de ſe voir enceinte : & puis honoree d'vn bel enfantement. Comment eſt-elle incontinent ſi inconſtante & legere, qu'a peine a veu ſon enfant en lumiere, qu'elle s'en deſfait, l'enuoyant aux champs, pour eſtre là nourry d'vne femme eſtrangere ? I'alleguerois icy en premier lieu, l'exemple des autres animaux, en ce fait plus raiſonnables que la femme, leſquels nourriſſent tous ſans aucun emprunt leurs petits, de leur propre laict (au moins ceux qui en ont, car les oiſeaux paiſſent les leurs, de ce qu'ils trouuent par les champs:) mais ie ſçay que l'on me reſpondroit incontinent, ce ne ſont que beſtes, & n'ont moyẽ de s'accõmoder: vne femelle ne voudroit nourrir le faon d'vn autre : ainſi chacune eſt contrainte de nourrir le ſien. La femme eſt contraire, cõme animal ſociable & d'amiable cõdition fait plaiſir l'vne à l'autre, moyennant quelque honneſte recõpenſe. A quoy ie repliqueray que les beſtes ſont de ſi grande amitié enuers leurs faons, que quand elles pourroyent eſtre ainſi accõmodees, iamais ne le permettroyent: com-

me l'on eſpreuue tous les iours, par les grands alarmes qu'elles donnent à ceux qui les en veulent priuer, ſoit pour les faire nourrir à vn autre, ſoit pour autre occaſion. Et en quelle ſaiſon (ie vous prie) eſt ce que l'on trouue les beſtes plus furieuſes? N'eſt ce pas quand elles nourriſſent? Bien ſouuent elles ſe pourroient ſauuer & eſchapper, en fuyant le chaſſeur qui les veut prendre: mais s'il faut par ce moyen abandonner leurs petits, elles ayment mieux eſtre miſes en pieces, que de les perdre & laiſſer en arriere. Auſſi (comme dit Platon à ce propos) les enfans n'ayment iamais tant leurs peres & meres, que quand les peres les ont ſouuent portez aux bras, & les meres nourri de leurs mãmelles. Or que la nourriture face beaucoup à la complexion du corps, il a eſté ſuffiſamment remonſtré cy deſſus, par la nourriture d'vn cheureau & d'vn agneau. Car l'agneau qui aura teté vne chieure, n'aura pas ſeulement le poil plus rude, ains auſſi ſera plus farouche que ne porte ſon naturel. Ie l'ay encor plus curieuſement demonſtré en la declamation que ie fis pour mon Doctorat à Montpellier qui eſt entre mes paradoxes de la premiere Decade ou l'on peut voir quelle force à la nourriture ou education, à faire changer les mœurs & conditions, entẽdant pour la nourriture, qui ſurmonte nature, non ſeulement la diſcipline & inſtitution, ains auſſi la maniere de viure & qualité des alimens. S'il y a quelque femme de celles qui liront ceci, tant ſuiette à raiſon, qu'elle vueille biẽ eſtre perſuadee de ſon deuoir, elle pourra auoir le moyen de ſe faire expliquer par vn homme de lettres, ce que i'ay prouué audit lieu: Aux autres qui bouchent l'aureille à toutes bonnes ſuaſions, il ne faut plus long diſcours: car (comme dit le prouerbe) celuy eſt aſſez preſché, qui n'a cure de biẽ faire. Toutefois ie pourſuiuray encores ce propos, à toute auenture ſi i'en pourrois gaigner & cõuertir quelqu'vne. Ie ne parle qu'aux ſages & vertueuſes femmes, qui ne faillent ſinon par ignorance de leur deuoir. Nous n'auons que faire des folles & vicieuſes.

Il ne leur appartient pas de nourrir leurs enfans, non plus que d'en auoir. Car il seroit à craindre que si elles nourrissoyent leurs enfans fussent de mesme vicieux: & que le monde fut encor plus corrompu & trauaillé, de leur race pernicieuse. Ce n'est trop de mal, d'auoir esté conçeu d'vne mauuaise femme, & nourry de sang neuf mois dedans son ventre, sans que l'enfant tire d'auantage de ses meschantes conditions, en les suçant auec laict. Dont c'est tresbien fait de les leur oster aussi tost qu'ils sont nez, & les bailler à vne bonne & sage nourrice: saine de corps & d'esprit, pour effacer d'vn meilleur suc, la complexion mauuaise imprimee en son corps des mauuais humeurs de la mere, qui causeroit semblables mœurs. Ainsi on transplante ses arbres & autres plantes en vn meilleur terroir, pour les rendre meilleures. Ainsi on trempe & laue de plusieurs bonnes liqueurs les drogues, pour effacer quelques mauuaises qualitez naturelles, & les abreuuer des bonnes, requises à la santé de l'homme. Ainsi dit on que Alcibiade natif d'Athenes, fut fort hardi & vaillant, contre la nature des Atheniens: parce que cõme dit Platon il auoit esté nourri d'vne femme de Sparte. Or estoit la nation Spartane de condition virile & courageuse: les Atheniens au contraire, estoient effeminez. Dont quelquefois Diogenes, venant de Sparte en Athenes, dit, qu'il venoit deuers les hommes, & s'en alloit deuers les femmes. Ce sont de grands poincts, que les honnestes Dames ont bien à estimer, & peser à la balance de leur iustice: & craindre, que les hommes mieux sensez prudens, qui sont d'suis ou consentent que leurs femmes ne nourrissent leurs enfans, ne le facent pour la mauuaise opinion, ou la certaine science qu'ils ont, des mauuaises mœurs & vicieuses conditions de leurs femmes. Quant à moy i'en suis logé là, que si ma femme estoit entachee d'aucun vice, que ie sçeusse, ie ne permettrois aucunement qu'elle alaitast nos enfans, & ainsi le doit faire chacun. Et les femmes se doiuent tenir pour reprouuees, & de mauuaise

uaise opinion enuers leurs maris, quand ils ne les solicitent de nourrir leurs enfans. Car les maris qui ne les y inuitent (supposé qu'elles soyent saines de leur personne, & le puissent bien faire) leur font autant de deshonneur, que s'ils disoyent publiquement, ma femme n'est pas bien née, ou bien moriginee, ie ne veux pas que mes enfans y retirent. Bon Dieu, quel outrage est-ce là, si les femmes le sçauoyent bien cognoistre! Puis donc qu'il n'appartient que aux sages, pourquoy est ce que toutes vertueuses femmes ne declarent par ceste effet leur sageſſe, & ne quittent le rang des folles? Ie croy encores, que si elles sçauoyent quel plaisir il y a de nourrir ses enfans, duquel ioüissent leurs nourrices, elles se loüeroyent plustost à nourrir les enfans d'autruy, que de quitter les leurs. Es d'où procede que les nourrices communément sont tant amoureuses & passionnées des enfans qui leur sont estrangers, sinon de l'extréme plaisir qu'elles y reçoyuent? lequel sans comparaison est plus grand que toutes les peines que donnent les enfans, dont il efface aisément les fascheries de la suiection, & quelque mauuais temps qu'on en a. Ie vous prie que l'on estime vn peu, le plaisir que l'enfant donne, quand il veut rire: comment il serre à demi ses petits yeux: & quant il veut pleurer, comment il fait la petite lippe: quand il veut parler, comment il fait des gestes & signes de ses petits doigts: comment il begaye de bonne grace, & double en quelques mots, contrefaisant le langage qu'il apprent: quand il veut cheminer, comment il chancelle de ses petits pieds. Mais y a-il passe-temps pareil à celuy que donne vn enfant, qui flate & mignarde sa nourrice en tettant? quand d'vne main il descouure & manie l'autre tetin, de l'autre luy prend ses cheueux, ou son colet en s'y ioüant: quand il rue coups de pieds à ceux qui le veulent destourner: & en vn mesme instant iette de ses yeux gracieux mille petits ris & œillades à sa nourrice. Quel plaisir est-ce de le voir parfois despiteux & faſché d'vn rien, fogner pour vne espingle ou autre

petite choſe, ſe verſer par terre, frapper & rudoyer ceux, qui les veulent ou appaiſer ou prendre & emporter: comment il reiette l'or, l'argent, les bagues & ioyaux qu'on luy preſente pour faire l'appointement: & tout ſoudain on le regaigne pour vne pomme, ou vn fetu. Quel plaiſir eſt d'entendre les folies des petits enfans, & voir leurs badineries: d'ouyr ce qu'ils reſpondent aux demandes, les queſtions & diſcours pueriles qu'ils font, les ſottiſes qu'ils diſent, & les propos qu'on ne ſçait d'où ils viennent? De ſorte que l'on dit bien vray, que là où il y a des enfans il ne faut ne fols, ne badins. N'y a-il pas grand plaiſir de les voir ioüer auec les chiens, auec les chats, ou courir apres eux: petrir de la terre, & en baſtir des maiſons, ou des fours: contrefaire l'arquebouſier, le coureur de lance, le piquier: ſonner du tabourin, faire des reuerences, contrefaire les ſages, pleurer d'vn moineau que le chat leur a prins, ou des oiſeaux qui volent qu'ils ne peuuẽt auoir: pleurer pour vne noix qu'ils ont perdue, & ſemblables choſettes? N'y a-il pas plaiſir & paſſe-temps, quand ils ne veulent quitter leur mere, ou leur nourrice, & ne veulẽt aller à autre perſonne, quelque preſent ou flatterie qu'on leur ſçache faire, & il ſe faut deſrobber finement d'eux? Quand ils ne veulent permettre que leur nourrice careſſe en leur preſence vn autre enfant, ou que luy donne à tetter? Quand ils ſe mettent en deuoir de la deffendre ſi quelqu'vn la menace, ou fait ſemblant de la battre: comment il crie le premier, & ſe tempeſte pour vindiquer l'outrage? Ceſte grand amour, iointe à ialouſie, eſt ſi plaiſante & aggreable, qu'elle rauit tout le cœur d'vne nourrice, ſi elle eſt de bon naturel, humaine & gracieuſe: tellement qu'elle n'aimera pas d'auãtage ſes propres enfans, que l'eſtranger qu'elle nourrit. Et que peut-il eſtre, quand la mere propre eſt ſa nourrice? Si vous prenez plaiſir à ce qu'vn autre aura fait, comme à vn liure, vne peinture, ou autre choſe artificielle, combien plus à ce qui ſera ſorti de voſtre eſprit? Sans doute l'amour & le plai-

ſir redoublent à l'endroit des meres, qui nourriſſent leurs enfans. Car au contraire, Dieu permet bien ſouuent, que les enfans aiment plus leurs nourrices, que leurs meres. Dequoy nous liſons quelques exemples, que ie reciteray le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible. Corneille Scipion ſurnommé Aſian, ayant condamné à mort dix de ſes plus vaillans capitaines, pour auoir forcé, le temple des Veſtales, meſpriſa l'interceſſion des plus apparens de Rome, qui le ſupplioyent de leur pardonner & mitiger la loy: & meſmes il ne fit cas de la priere que luy en faiſoit importunément le grand Scipion ſurnommé Affricain, ſon frere vterin. Et neantmoins fut vaincu des inſtantes prieres d'vne ſienne ſœur de laict. Et quand ſon frere luy reprocha cela, comme diſcourtoiſie, il reſpondit, qu'il tenoit plus pour mere, celle qui l'auoit alaité ſans obligation naturelle, que celle qui l'auoit ſeulement enfanté. Nous liſons de deux cruels tyrans, monſtres en nature, les plus ſcelerats & enormes qui furent iamais, Neron entre les Romains, & Antipater entre les Grecs: leſquels eſtans ſaouls d'autres horribles meſchancetez, n'eſpargnerent la vie de leurs meres, deſquelles ils tenoyent la leur. Mais on ne dit pas que ces vilains infames, ni autres diables de tyrans, ayent iamais offencé leurs nourrices. Les deux Gracches Romains treſvaillans & fameux capitaines, eurent vn frere baſtard, ſemblablement hardi & vertueux. Ceſtuy-ci reuenant des guerres d'Aſie, où il auoit treſbien fait, rencontra enſemblement ſa mere & ſa nourrice, il dõna premierement à ſa nourrice vne ceinture d'or, puis à ſa mere vne bague d'argent. La mere en fut honteuſe, & le luy reprocha, à laquelle il reſpondit, eſtre plus attenu à ſa nourrice. Car, vous ma mere (dit-il) ne m'auez porté que neuf mois dans voſtre ventre aſſez à voſtre aiſe: & ne m'auez nourri que de voſtre ſang, & auſſi toſt que m'auez veu en lumiere, vous pouuant dépaitrer de moy, vous m'auez abandonné. Et adonc ma nourrice m'a reçeu amiablemẽt, m'a porté en ſes bras, & nourri

de ſon laict, l'eſpace de trois ans, choſe purement volontaire, & non de quelque neceſſité naturelle, comme à porter dans ſon ventre, & nourrir de ſon ſang. Dont ie me ſens plus redeuable à elle, que à vous, comme i'ay voulu demonſtrer par la difference de mes preſens. Voyla de beaux exemples, qui doiuent bien piquer les honneſtes & vertueuſes femmes, les exciter & contraindre à nourrir leurs enfans, & ne permettre qu'vne femme eſtrangere ait la meilleure part de leur amour, & le plus grand plaiſir qu'ils donnent. Pluſieurs royaumes d'Aſie ont eu en ſi grand' reuerence, les enfans qui auoyent eſté nourris de leurs meres, qu'ils ne permettoyent autres ſucceſſeurs aux biens & eſtats du pere, que ceux que la mere auoit alaitez. Dõt auſſi les Lacedemoniens eſleurent pour leur ſeptiéme Roy, des deux fils que Thomiſte auoit laiſſé, non pas l'aiſné, d'autant qu'vne eſtrangere l'auoit nourri, ains le puiſné, alaité de la Roine ſa mere. Leur raiſon fut treſbonne, car il faut que l'enfant pour dignement ſucceder au pere, ſoit reſpondant à ſes conditions & vertus, outre ce qu'il y peut auoir de la ſuppoſition, quand les enfans ſont nourris d'vne eſtrangere, & hors la maiſon. Car il eſt aiſé de changer vn enfant à la nourrice. Et de fait on reproche ſouuent à ceux qui ne rapportent aux mœurs de leurs parens, qu'ils ont eſté changez à la nourrice. Voila de beaux heritiers, des biens qui ne leur appartiennent aucunement: & les vrais enfans ſont faits coquins, pauures laboureurs ou artizans: auſquels neantmoins on obſerue vn cœur noble, vne façon gentille & honneſte. Car ils ſe reſſentent volontiers de la generoſité de leurs parens. Tels ſont (à mon aduis) la pluſpart de ceux qu'on voit fort differens aux mœurs & conditions de leurs parens putatifs. C'eſt que pour auoir eſté changez à la nourrice, ce gẽtilhomme eſt tout lourdaut, mauſſade, meſquin, coüard & vilain, n'approchant rien du naturel de ceux qui pẽſent l'auoir fait: & ce payſant eſt gentil, honneſte, courtois, liberal, & hardi: tout au rebours de

ceux que l'on dit ſes parens. On eſcrit du bon Arthe-ban, Roy des Epirotes, que mourant vieux & ancien il laiſſa vn fils, auquel on ſuppoſa vn autre fils, d'vn ſimple cheualier, du conſentement de ſa nourrice, corrompuë à force d'argent. Depuis ceſte nourrice ayant remors de conſcience, deſcouurir la trahiſon; dont s'eſleuerẽt de grãds guerres entre les deux competiteurs, qui finalement perdirent la vie en vne tres cruelle bataille: & le Royaume fut occupé d'vn eſtrãger, nommé Alexandre, frere de la belle Olympie, mere d'Alexandre le grand. Ceſte deſolation ne fut pas aduenuë ſi la Royne femme d'Arthebam eut nourri ſon enfant. Dont les treſprudens legiſlateurs Platon & Lycurge ordonnerent tresbien, que les femmes de moyen & de bas eſtat: euſſent à nourrir tous leurs enfans, entant qu'elles pourroyent: & les grands Dames & Princeſſes, nourriſſent aumoins leurs aiſnez. C'eſt vne belle & ſainte loy: & ſi elle eſtoit bien obſeruee, les peres & meres n'auroyent tant de faſcheries & deſplaiſirs pour leurs enfans mal nourris ou ſuppoſez, qui les affligent quelquefois ſi eſtrangement, qu'ils les voudroyent voir morts. Quel regret à vn pere & vne mere qui ſont gens de bien & d'honneur, vertueux, modeſtes, continens, & paiſibles, de voir quelqu'vn de leurs enfans inſolent, yurongne, gourmand & tauernier, paillard, putanier & bordelier, bateur de paué, ioüeur, pipeur, larron, affronteur, brigand, voleur, aſſaſin, mutin & quereleux, fol, enragé, malin & peruers, blaſphemateur, & adonné à toute meſchanceté. Quel creue-cœur eſt-ce aux bonnes gens, de ſe voir gourmander & matiner eux-meſmes de ce mauuais garnemẽt, s'ils ne le peuuent ſupporter en leur maiſon: ou s'ils le laiſſent à l'abandon, d'ouyr tous les iours des rapports, qu'on l'a mis en priſon, qu'on l'enuoye en galere qu'on le va pendre, ou mettre ſus la rouë. D'vn autre enfant ils orront reproches, qu'il a battu ou tué quelqu'vn, & qu'on le cerche par tout: qu'il a deſrobé, ou prins par force vne fille: qu'il eſt preuenu d'auoir

fait la fauſſe monnoye, d'eſtre bougre ou inceſtueux? D'vn autre, qu'il aura eſpouſé vne putain du bordeau, qu'il hante les plus meſchans garnimens de la ville, qu'il a part à tous les excés qui ſe font. Ie ne dis rien qu'on ne voye ſouuent, ioint aux engoiſſes extrémes qu'en ont les pauures gens, leſquels n'ont iamais peu rendre vertueux leurs enfans, meſmes dés leur enfance, à cauſe du mauuais laict qu'ils ont ſuccé des nourrices mal ſages & vicieuſes, en maiſons diſſoluës, parmi des propos & actes vilains & deſhonneſtes. Ou bien parauenture tels enfans ne ſont leurs, ains d'autres perſonnes mal creez & de mauuaiſes mœurs: deſquels ils ne degenerent pas. S'ils ſont incorrigibles, c'eſt de leur naturel, ou bien de la premiere education, laquelle eſt d'impreſſiõ tresferme. S'ils ſont deſ-obeiſſans, c'eſt d'autant qu'ils ne recognoiſſent proprement ceux-là pour peres & meres, qui ne les ont eſleuez dés le commencement. Ils s'accommoderont trop mieux aux complexions & mœurs de leurs peres nourriciers (qui parauenture ſont leurs vrais peres) & de leurs meres nourrices (le plus ſouuent fort vicieuſes) que aux honneſtes conditions de ceux, qui les tiennent pour leurs enfans. Ie taiſe ſciemment les incõueniens qui peuuent aduenir au corps de l'enfant: comme de prendre la groſſe verole de ſa paillarde nourrice, dont nous en voyons de grand maux aduenus depuis à toute vne famille: que le pere & la mere ayans mis quelquefois coucher le petit entre eux deux, ont eu leur part de la verole, encor ſecrette dans le corps de l'enfant. Ie ne dis rien de ceux que les nourrices eſtouffent malheureuſemẽt, eſtant par trop endormies, bien ſouuent accablees de vin, lequel malheur aduient beaucoup plus rarement aux meres, d'autant que la naïue amour les rend plus vigilantes, diligentes & ſoigneuſes de preuenir tels inconueniens. Quel deſaſtre eſt ce là, quel regret, quel deſconfort, quelle rage a vne pauure femme, qui aura long temps deſiré d'auoir vn enfant, & fait mille choſes pour y aduenir: apres

qu'elle aura porté en ſon ventre auec mille faſcheries, qu'elle aura depuis enfanté auec grand trauail & danger de ſa vie, quand eſtant hors de tous ſes maux, tres ioyeuſe & cõtente d'auoir en fin vn bel enfant, qui luy fait oublier tout le mal qu'elle en a eu: de là à quelque mois on luy vient dire que ſa nourrice l'a eſtouffé. Or ie vois maintenãt que toutes les femmes ſont conuerties, & (Dieu merci) bien reſoluës, de nourrir leurs enfans. Il n'y a plus qu'vn empeſchemẽt, qui n'eſt de leur coſté: c'eſt qu'elles s'excuſent ſur leurs maris, auſquels elles ſont (comme doiuent eſtre) ſubiettes, Car il y a pluſieurs maris, qui ne veulent pas ouyr ou endurer le bruit, & le tintamarre que donnent ſouuent les enfans. Dont il faut faire chambre à part: & les bonnes femmes ne conſentent pas volontiers d'eſtre ſeparees de leurs maris. Car auſſi eſt-il ordonné que l'homme ne ſepare ceux que Dieu a conioints. Ces bonnes femmes ſeroyent bien aiſes de ſupporter la peine que donnent les enfans, pourueu que leurs maris ne quittaſſent leur lict pour ceſte occaſion. Il y en a auſſi, qui ne veulent permettre à leurs femmes de nourrir, afin que leurs tetins demeurent plus iolis, qu'ils ſe plaiſent à manier, non pas des tetins mols. Il y en a d'autres qui haiſſent la ſenteur du laict au ſein de leurs femmes. Les voila bien delicats: Et la pluſpart de ceux qui parlent ainſi, font plus ſouuent l'amour à la nourrice, qu'à leur femme. Les tetins mols de la nourrice, ne la ſẽteur du laict ne les deſgoute: pour cela les bonnes gens ne la trouuent pas mauuaiſe robbe. I'oſe bien dire d'auantage (penſez y bonnes femmes) que pluſieurs de vos maris qui ne veulent que ſoyez nourrices, le font pour tenir dans la maiſon vne autre femme, eſperans d'en iouyr, afin d'aller au change quand bon leur ſemble. Et ceux qui s'excuſent, diſans, que ſi leur femme nourriſſoit, elle perdroit temps, ne redeuenant ſi toſt groſſe, & que ils deſirent nombre d'enfans: croyez qu'ils prennent bien plaiſir d'auoir nõbre de nourrices, pour aſſouuir leur cupidité charnelle. Car les nourrices, ſont plus

aisees à desbaucher, que les garces & autres seruantes. Et on ne voit gueres de nourrices, sortir de la maison de ces hommes tant delicats, qu'elles n'y ayent rempli leurs panniers. Et puis on dit, que c'est quelque valet ou voisin qui l'a fait. Si les bonnes femmes sont bien aduisees, elles garderont honnestement leurs maris de ce peché mortel: en n'acceptant aucunes nourrices, ni dans leurs maisons ni ailleurs, ains faisans elles mesmes ce deuoir de nature, & Dieu benira leur labeur. Quant aux maris qui craignent tant le bruit, hayssent les tetins mols, & la senteur du laict, ie leur donneray à part des receptes contre toutes ces faschories, si on me le demande.

Quand est bon le laict d'vne accouchee, combien d'heures doit estre l'enfant sans tetter, & qu'est ce qu'on luy doit donner premierement.

Chap. II.

QVAND l'enfant n'a plus besoin de sang, estant sur le poinct de sortir de la matrice, ledit sang recourt aux mammelles. Le premier qui est reçeu, est celuy que l'enfant a plus desdaigné, comme vicieux & mal agreable, dont il s'est tousiours tenu plus loin de la matrice, & partant il est plustost aux mammelles, comme il en estoit plus voisin. De tel sãg grossier & bourbeux, se fait le premier laict espais, trouble, & cailleboté, appellé des Latins *Coloſtre*: lequel a esté estimé de toute ancienneté mauuais & tresperniciеux, de sorte, qu'on l'a tousiours defendu aux enfans, pour les deux premiers iours. Car il leur cause vne indispositiõ d'estomach, dite *Coloſtratiõ*, tenuë pour mortelle. Voyez ce qu'en dit Pline. A ceste cause il est

Liure II. *chap.* 41.

treſbien aduiſé, que l'accouchee a vne femme ſubſtituee, (nommee *Souſtenery* en Languedoc) qui donne ſa mammelle à l'enfant és premiers iours, attendant que ce laict trouble s'eſuacuë, par le moyen d'vn petit chien qui tette, ou autrement: & qu'il vienne aux mãmelles de bon laict, du ſang qui eſtoit prochain de la matrice, ou meilleur que ceſtuy-là, apres que tout le pire eſt vuidé. Il eſt vray que les pauures femmes, & meſmement les villageoiſes, ne regardent à tout cela. On leur donne tout à tetter, bon & mauuais: comme auſſi quand ils ſont plus grands, iaçoit que la mere ſe trouue enceinte, pour cela ne plus ne moins. Tant qu'il y a de laict, ils leur en donnent, iuſques à la derniere goutte, & ne s'en trouuent pas mal: d'autant que ces enfans ſont de robuſte complexion, nais de peres & meres nourris groſſierement, comme ils ſeront auſſi. Dont telle nourriture ne les peut endommager. Mais à gens de ville, qui ſont nourris plus delicatement, & à tous ceux qui ont moyen de mieux nourrir leurs enfans, ceſte obſeruation eſt bien requiſe & neceſſaire, que de deux iours pour le moins l'enfant ne tette ſa mere.

Et luy doit-on bailler auſſi toſt qu'il eſt né, la mammelle de ſa ſouſtenery? on a accouſtumé de laiſſer paſſer quelques heures, auant que luy donner à tetter, qui deux, qui trois, qui d'auantage: car il y a des matrones qui ſont d'auis, que l'enfant ne doit tetter auant quatre heures de ſa natiuité. Ie vous diray les faons des beſtes auſſi toſt qu'ils ſont nez, courent aux mammelles d'vn inſtinct naturel, & y retournent d'heure à heure, iuſques à ce que leur petit eſtomach ſoit eſlargi, & fait capable de ſuffiſante quantité de laict pour plus long temps. Cela eſt raiſonnable & naturel. Car l'enfant dans la matrice vit comme vne plante, qui inceſſamment tire ſuc de la terre par ſes racines, dont eſtant ſorti de là, il ne peut gueres durer ſans aliment, qu'il ne crie & braye à la faim. Voila pourquoy le faon recourt ſoudain aux mammelles, ſans crainte du cloi-

ſtre, qui eſt auſſi és beſtes: mais elles ſont moins delicates que nos enfans. Et d'autant auſſi qu'elles ſont moins excrementeuſes, il ne fait pas mal à leurs faons de tetter incontinent: comme il feroit à nos enfans, qui ont l'eſtomach & les boyaux pleins d'vn humeur viſqueux & noiraſtre, qu'on appelle vulgairement Sirop, lequel doit vuider auant que l'enfant tette, ou pour le moins eſtre hors de l'eſtomach. Autrement ceſt humeur corromproit le laict que l'enfant ſucceroit. Dõt pour le haſter à deſcendre & à ſe vuider, on donne à l'enfant bien toſt apres qu'il eſt né, quelque choſe à propos de cela, comme nous dirons incontinent. Les beſtes n'ont point de ſes obſeruations, comme auſſi n'en ont point de beſoin. Car (ainſi que nous auons dit) elles ſont moins excrementeuſes: teſmoin qu'elles ne mouchẽt, ne crachent, ne pleurent: qui ſont moyens d'expurgation. La matiere de cela s'en va au poil, ou plume, ou eſcaille. L'homme qui naiſt tout nud, eſt fort mol & delicat, le plus excrementeux de tous les animaux, comme il eſt le plus ſage. Donques il eſt tres bon, que l'enfant ne tette qui n'ait paſſé deux ou trois heures: & qu'en criant vn peu, il n'ait exercice de ſon poulmon, qui donne contre l'eſtomach, (par le moyen du diaphragme) lequel en eſt pluſtoſt deſchargé de ſon excrement, eſchauffé & preparé à receuoir le laict, & en faire mieux ſon profit.

Et que donnera on cependant à l'enfant, pour amuſer ſa faim, qui eſt impatiente, ſuiuant ce que nous auons dit? Anciennement on leur donnoit du beurre & du miel: ſuiuant ce qui eſt dit au Prophete Eſaye, chapitre 7. Voici la vierge conceura, & enfantera vn fils, qui aura nom Emanuel, il mangera beurre & miel. I'entens qu'encores pour le iourd'huy, les Iuifs en donnent à leurs enfans, auant qu'ils tettent aucunement. Quant aux noſtres, on leur donne diuerſes choſes: les vns de la theriaque ou du mithridat le gros d'vne febue: les autres vne cuilleree de miel roſat, les autres de ſyrop violant: les autres vn peu de ſucre en poudre,

auec vne fueille d'or hachee bien menu : les autres autre choſe, comme au païs d'Agenois, d'huile d'amandre douces, auec ſuccre candi, tout ainſi qu'à la mere: ou vne cueilleree de vin pur, ou des ails maſchez, pour les y accouſtumer de bon heure, & faire qu'ils ſoient moins ſuiets à la vermine. Ceux qui leur baillent de la theriaque, ou du mithridat, penſent que le ſyrop, que les enfans ont dans le corps ſoit choſe venimeuſe: parce qu'il eſt noiraſtre, & de laide façon. Mais ce n'eſt qu'vn excrement, reſpondant à la fiante des boyaux, qui luy ſuccedera. Parquoy le miel roſat, & le ſyrop violant ſont fort bons, & ſuffiſans à le faire vuider, & à purger l'enfant de ceſte ordure. Pour executer les deux intentions, ie leur donne volontiers du ſuccre & de l'or. Car le ſuccre purge & nettoye aſſez, l'or eſt contre-venin. Dont on ſatisfait mieux à l'opinion vulgaire. Donques vn peu apres que l'enfant aura crié, on luy donnera l'vne deſdites choſes: & delà à deux heures pourra tetter, meſmes apres auoir dormi. Quand au laict de la mere, il en abſtiẽdra pour le moins les trois premiers iours.

Qu'vne pucelle peut auoir du laict en quantité notable.

Chap. III.

LEs Logiciens font vne fauſſe conſequence, quand ils diſent: S'elle a du laict, elle a fait vn enfant: veu que les femmes groſſes, auant leur deliurance en peuuent monſtrer beaucoup. Ils cõcluent bien mieux, quand ils inferent du laict, qu'elle a eu compagnie d'homme. Si eſt-ce que ceſte reigle n'eſt pas ſi veritable, que quelquefois ne ſoit veu autrement. Car ſi on preſſe les mammelles aux enfans qui viennent de naiſtre, on en voit

sortir vn peu de laict, sinon à tous, au moins à la plus part. Mais ie ne m'arreste pas là : ie veux prouuer que aux grandes filles, qui passent l'aage de douze ans, on en peut trouuer quantité, elles estant pucelles. Hippocras est le premier qui nous en a donné aduis, escriuãt en ses Aphorismes que si vne femelle sans estre enceinte, ou auoir enfanté, a du laict, sa purgation naturelle est empeschee. La raison est bien euidente, à qui sçait, d'où prouient le laict: & quand nous l'aurons declaree, ce propos ne sera si nouueau & estrange, cõme il semble de prime face. Nous auons enseigné au premier chapitre du secõd liure, que le sexe feminin froid & humide en comparaison, a plus de sang que n'a le masculin : mais il est plus cru & aiqueux. Nature l'a ainsi fait, pouruoyant de nourriture aux enfans, que les femmes ont à porter communément neuf ou dix mois : pource que les enfans le cuisent d'auantage dedans leur foye, qui ne deuoit pas estre oisif ne inutile: & la mere, n'en pouuoit engendrer la quantité requise, s'il ne demeuroit imparfait. Le pere a moins de sang, mais il est plus espais & cuit, pour cause de la semence, qui en deuoit prouenir: & il estoit necessaire qu'il fournit de plus grande efficace, que la femelle. Donques les femmes ont prou de sang puis qu'il suffit à deux, à trois, quelquefois à quatre & iusques à neuf, selon le nombre des enfans d'vne ventree. Et quand elles ne sont enceintes, vne portion demeure superfluë & excrementeuse, de sa seule quantité, à celles qui sont bien saines, laquelle ne peut que nuire au corps, faisant rompre les veines, ou suffocant la chaleur naturelle. A quoy nature a pourueu, donnant moyen que le sang plus crud & indigest fust separé, & mis dehors par les veines de la matrice, tous les mois vne fois suiuant le discours de la Lune: Ce qu'a donné occasion aux gens de dire, que les femmes tiennent de la Lune, & se gouuernent par elle comme dit Aristote. Ce qu'elles vuident, leur est tout inutile, parce qu'elles en ont plus grande prouision qu'il ne fait besoin à leur corps attẽ-

Aphoris. 30. li. 5.

Voyez le 1. cha. du 3. liure.

Liure 7. hist. des animaux chap. 2.

dant la conception. Lors tout eſt retenu communément, pour nourrir le petit, qui fait bien ſon profit de ce qu'eſtoit trop à la mere, & met à ſon viſage le ſang pituiteux, le faiſant deuenir fort bon. Quand l'enfant eſt grandet, & s'appreſte de venir en lumiere, nature qu'a eu le ſoin d'auitailler ſa demeure auant qu'il y entraſt, penſe ſoudain à le nourrir ſes premiers ans, d'vne matiere accordante à ſa delicateſſe, & qui ſoit germaine de l'aliment qu'il a prins dans le ventre. Car ſa tendreur ne pourroit endurer vne grande mutation: & il luy faut de la nourriture fort agreable, d'autant qu'elle doit paſſer par la bouche, & non plus par le nombril. Pour ces deux cauſes il a eſté ordonné, que le ſang qui ſeroit de reſte, ne ſeruant de rien à la mere, apres l'enfantement ſe tourneroit vers les mammelles, en lieu d'eſtre vuidé tous les mois comme de couſtume. Là il deuient plus doux & blanc, eſtant façonné de ces glandes que nature y a mis en grand nombre pour tel effect. Ces glandes cuiſent de leur chaleur & alterent à leur ſemblance, le ſang qui leur eſt octroyé phlegmatic & imparfait, trié par tout le corps. Il ne faut pas cuider ce, que nos maieurs ont creu, qu'il y ayent certains vaiſſeaux, qui d'vne continuité portent droit aux mammelles le ſang, qu'au parauant verſoit en la matrice: d'où ils prenoyent l'accord de ces parties là. Il eſt vray que le flux d'embas ceſſe communémẽt, tandis que la femme a du laict: mais le paſſage d'vn lieu à autre, ſe fait par long contours de la groſſe veine caue, & de ſes rameaux, iuſques à ce que le ſang vient aux branchettes qu'apporte la nourriture à la poitrine & aux tetins. Ceux auſſi faillent lourdement qui penſent le laict eſtre fait du ſang decuit au rencõtre des mammelles. Car il n'eſtoit qu'a demy cuit, fort detrempé, & comme pituite inſipide naturelle: les glãdes des tetins y mettent tant de façon, qu'il deuient eſpaix, doux & blanc en perfection. Ces qualitez ne viẽnent pas d'ailleurs, que de la concoction: laquelle finit ordinairement à l'aſſimilation, dernier but de nature.

Mais tels propos sont mieux pour nostre escolle (où il faut monstrer les erreurs des Medecins vulgaires) que pour instruire le peuple. Reprenons doncques nostre discours, & concluons mes-huy sans plus de plaid, ce qu'auons proposé.

Depuis que les femelles ont fait leur grand effort de croistre, il se trouue dedans leurs veines, beaucoup plus de sang qu'il n'est de besoin pour la nourriture de leur corps. Parquoy il s'amasse vers la matrice, & par là se vuide ce qui est trop par certains laps de temps. Si la femme vient à conceuoir, tout est retenu par l'enfant: & depuis pour faire le laict. Si elle ne conçoit, & neantmoins n'a sa purgation continuee chaque mois (comme elle auoit de coustume) nous pensons que le sang luy est diminué pour quelque occasion: & n'en a point de reste, quand son corps en a prins autant que luy en faut: ou que les veines de l'amarris sont opilees & closes de quelque matiere espaisse, qu'empesche le sang de sortir: ou que le sang est destourné ailleurs y causant de grans maux. Comme nous voyõs quelquefois des rougeurs laides au visage, à cause du sang qui s'accoustume de venir és lieux hauts. Aux autres il fait douleur de teste, & l'esbourdit de sa grand quantité, ou de ses vapeurs. Les autres en perdent le sens, & en deuiennent folles: les autres saignent souuent du nez: les autres vomissent le sang. D'autres ont peine d'haleiner pour la repletion pulmonique: les autres ont douleur aux reins du sang qui est par trop pressé dedans la grande veine: les autres ne peuuent marcher, pour vne pesanteur de iambes, non d'autre occasion que d'vne repletion demesuree. Ainsi peut-il aduenir, que la poitrine receuant grand amas de sang, en peu de temps s'augmentera, & les tetins enfleront à outrance. Comme on voit, que dés aussi tost que le corps cesse de croistre, & commence à redonder en sang, le sein deuient fourny & plein, les mammelles poussent auant & frairent. Si donc elles reçoiuent par quelque occasion, plus de sang que ne leur en faut au besoin de leur

nourriture, elles croiſtront en toute dimenſion euidéte: & ſi la cauſe perſeuere, pourquoy ne pourront les mammelles de ce qui leur abonde, en faire du laict, puis que elles ont ceſte proprieté donnee de nature? Qui reſpondroit, que les mammelles ne s'y amuſent point, ſinon pour nourrir l'enfant né du corps, auquel elles ſont: ceſtuy-là ſignifieroit, que nos parties vient de quelque diſcretion ou raiſon: qui eſt vne propoſitiõ fauſſe. On pourroit bien mieux dire, que nonobſtant l'affluence du ſang, les tetins n'en font pas du laict, s'ils n'ont fraiſchement reçeu de la conception, certaine qualité excitante leur vertu lactifique. Mais ceſte raiſon, fondee ſeulement ſur l'experience de ce qu'aduiét le plus ſouuent, ne peut renuerſer la premiere. Car ſi les glandes du tetin ont ce pouuoir, à raiſon de leur complexion & forme, de conuertir le ſang en laict: pourueu qu'il leur en vienne plus qu'elles n'en peuuent conſumer (dont nous diſons, que c'eſt leur excrement benin, comme la matiere de la ſemence au reſpect de toũs les membres) pourquoy ne le feront elles, toutes les fois que cela aduiendra? Telle puiſſance ne vient pas de l'enfant, ou elle ne ſeroit pas naturelle nee, comme nous l'eſtimons. D'auantage, ſi le laict eſt perdu aux nourrices, long temps apres l'enfantement nous le remettons en ſon train, tirant le ſang vers les mammelles. Et quoy? Ariſtote dit bien (& on le voit auſſi de fait) que quelques hommes ont du laict, qu'on peut ſucer ou eſpraindre. On fait auſſi conte d'vn Syrien, qui nourrit ſon enfant plus de ſix mois de ſon propre laict. Il n'y a rien donc qui empeſche, que la femelle aye du laict, ſans auoir enfanté ou conçeu, par la ſeule retention de ſes menſtrues: pourueu que la furie du ſang ſe rue aux mammelles. Mais de vray cela n'eſt pas de duree, & ne ſouſtient ſinon quelques ſecouſſes du ſang, qui y eſt porté aſſez impetueux. Car bien toſt apres il eſt departi aux autres membres, s'il n'eſt entretenu en ce quartier là par frequente attractiõ, ou s'il trouue depuis yſſuë par les vei-

Liu. 4. hiſto. des animaux chap. 20.

nes de la matrice. Voila pourquoy c'eſt choſe rare, de voir qu'vne fille aye du laict. Toutesfois il peut aduenir par les raiſons ſuſdites, leſquelles font trouuer Hippocras veritable en l'aphoriſme que nous auons cité. Doncques il ne faut pas nier le pucellage, ſans deuë conſideration, à celle qui auroit du laict, puiſque l'authorité, d'vn ſi grand perſonnage (qui peut auoir veu ce cas aduenir) nous peut ſuſpendre le iugement. Ainſi le Iuriſconſulte admet, pour la ſeule authorité d'Hippocras, le part ſeptimeſtre au 17. liure des reſponces de Paul, en la loy *Septimo, ff. de ſtatu hom.* Mais la raiſon d'abondant eſt plus forte, que toute l'authorité des plus ſçauans du monde, & il me ſemble que les cauſes alleguees monſtrent aſſez euidemment, eſtre choſe bien naturelle, que pour la repletion des veines aux tetins (laquelle ſuit la ſuppreſſion des fleurs) la femelle ſans eſtre groſſe ou auoir enfanté, puiſſe auoir du laict: lequel s'il eſt ſuccé, continuë quelque eſpace de temps.

S'il y a certaine cognoiſſance du pucellage d'vne fille.

Chap. IIII.

CE propos n'eſt d'ici proprement, où nous traitons du laict, & de la nourriture des enfans: mais d'autant que nous ſommes venus à mouuoir ceſte queſtion, qu'vne pucelle peut auoir du laict & que du laict on ne peut arguer la corruption d'vne fille, contre l'opinion vulgaire, i'ay penſé de pouuoir traiter conſecutiuement, s'il y a quelque argument certain du pucellage. La queſtion eſt de grand importance, à l'honneur ou deſhonneur des filles, à la diſſolution du mariage contracté auec vn impuiſſant, ou froid & maleficié: & à la condamnation ou abſo-

lution

lution de celuy que l'on accuse d'auoir forcé & violé, ou volontairement defloré vne fille. Parquoy les Magistrats y doiuent bien aduiser : & plus encor les Medecins & Chirurgiens à ce deputez, comme expers, ausquels le Magistrat en croit. Dont s'il y a faute, le tort en est plus aux commissaires, qui ont mal rapporté, que n'est au Iuge qui a fait la sentence. Les matrones ou leuandieres s'attribuent ceste prerogatiue, de sçauoir mieux iuger du pucellage, que nous, ou que les Chirurgiens, d'autant qu'elles y sont plus exercees & duites que les hommes, ayans familiarité & accez libre auec les filles entieres & corrompues, qui se cõmuniquent plus volontiers aux Sages-femmes qu'aux hommes, encor qu'ils soyent plus sages. Mais les matrones s'y peuuent grandement abuser, sur tout à faute d'estre bien versees en l'anatomie des parties honteuses. Car celuy seul peut cognoistre la verité du pucellage, qui est bien exercé en l'obseruation occulaire des matrices en diuers aages. Hippocras dit generalement de toute la Medecine, que le iugement y est fort difficile. Ie dis semblablement, qu'il est tresmal aisé de iuger du pucellage : & encor plus d'en respondre, suyuant ce qui est escrit en Esope, de celuy qui auoit touſiours porté deux filles gemelles dans vne beſasse pendue à son col, dés qu'elles furent nees : interrogé si elles estoyent pucelles, il dit, qu'il respondroit bien de celle qu'il portoit deuant : mais non pas de celle qu'il portoit sur le dos. C'est vn bestail de tres mauuaise garde, comme dit le prouerbe. Et quant à la cognoissance, tant de defloration, que de pucellage, les Sages-femmes quelquefois en font trop bon marché. I'y trouue bien de la difficulté, quoy que ie ne sois pas ignorant de l'anatomie vterine, comm' elles sont pour la pluspart. Car i'en veux excepter au moins dame Geruaise, matrone de Montpellier, vrayement Sage-femme & bien aduisee, qui ne faut gueres aux anatomies publiques, lors que nous auõs en main vne femelle. Or pour monstrer l'abus qui se commet à la

Apho. 1. *Liure* 1.

perquisition du pucellage, ie departiray les signes & argumens que le vulgaire tient, en deux ordres : l'vn sera des plus vrais, que l'on recerche au visage, au col, aux tetins, & ailleurs, sans visitation des parties secrettes : l'autre sera, de ceux qu'on recerche plus proprement és abismes desdites parties. A raison dequoy ie reciteray quelques depositions des Leuandieres, pour monstrer leur accord és poincts principaux qu'elles touchent.

Vn des signes qu'on veut estre des plus expres, est si absurde que rié plus. C'est que le tetin, ou petit bout de la tette, change de couleur, à l'instant qu'vne fille est defloree. Car son entour deuient tanné, ou noirastre, ou autrement changé. O combien il y a de vieilles filles, vrayement pucelles, qui l'ont ainsi coulouré? Cela est commun à toutes femelles, que par le changement de l'aage, ceste entour (nommé *Phos* des Grecs, qui signifie aussi lumiere) change de couleur. Et comment seroit-il possible, que ceste mutation aduint à vn instant, pour l'ouuerture faite au cabinet de la virginité? Qui en seroit la cause immediate, prochaine, & coniointe? i'accorde bien qu'il y a vn tresgrand consentement des mammelles à la matrice, comme i'ay remonstré au precedent chap. & le pourray encor mieux expliquer au prochain. Mais le consentement le plus grand qui soit entre toutes les parties de nostre corps, ne peut causer vn tel changement, ne si soudain, mesmes en faict de couleurs. La defloration se cognoistroit plustost au visage, & aux yeux, si la fille n'est par trop asseuree, deshontee, & effrontee. Car estant depucellee, quoy que ce soit honnestement & par mariage, elle en est vn peu matee & honteuse, l'œil triste, terni, & vergogneux, son visage rougit facilement, quand elle voit ses plus familiers. Voila des changemens qui peuuent aduenir soudain aux filles, si elles sont modestes & honnestes. Car le iour au parauant vous les voyez plus deliberees & enioüees. Aussi tost qu'elles ont perdu leur pucellage, induisent

vne autre contenance, & le visage en est aucunement changé. Mais des tetins, c'est vne pure resuerie, ce que on en dit. Autant vain est vn autre signe, que l'on veut II. estre commun aux garçons & aux filles, qui ont perdu leur pucellage. Mesurez auec vn fillet la grosseur du col, puis du méton au sommet de la teste. Si les mesures sont esgales, la personne est vierge. Si le col est plus gros, elle est corrompue. Car (disent-ils) le col s'engrossit à l'instant que l'on se corrompt, ou en soy, ou auec vne autre. Mais cela ne peut auoir lieu à la defloration d'vne fille, puis qu'il peut aduenir de soy-mesme, & non plus d'vn garçon : car on ne l'estime pas moins vierge, pour les pollutions nocturnes, qu'il peut auoir. D'auantage, il n'y a pas dequoy s'arrester à cest argument, veu que par la puberté le col engrossit de soy-mesme. Et c'est adõc que l'enfant change de voix (que l'on dit en Grec, *tragan*, qui signifie bouquiner) à cause que la tranchee artere ou gargamelle, se dilate euidémẽt, par la chaleur plus forte & seiche. Dont il s'ensuit, que le col engrossit de mesmes. Et qui doute, que plusieurs demeurent encor vierges, long temps apres le terme de leur puberté? On dit aussi, que à l'instant que III. les garçons ou les filles perdent leur pucellage, le bout du nez se entr'ouure : & que depuis on y trouue manifeste separation des deux cartillages. Mais c'est vne baye. Car la diuision y est tousiours : & on la sent plus manifeste, quand le corps est plus deseiché. Cela est en la puberté, & depuis que le poil aussi prouient és parties honteuses, tesmoignant exiccation notable. Dont ceux qui s'addonnent plustost aux fẽmes, ont plustost de la barbe, qu'ils n'auroyẽt pas : d'autãt que leur corps se deseiche d'auantage. Ainsi dit Martial à ce propos:

De là vint le bouquin, & les poils fort hatifs.
La mere s'esbahit de voir barbe à son fils.

On fait aussi des preuues, à cognoistre si la fille est pucelle. Donnez luy vn peu du bois d'aloës puluerizé, à IIII. boire, ou à manger : si elle est vierge, pissera incontinẽt. Item, mettez sur la braise des fueilles de lapas brisees, V.

& que la fille en sente la fumee. Si ne se compisse, elle n'est pas vierge : comme aussi, si elle ne deuient pasle, de la fumee des fleurs dudit lapas. Tout cela est mal fondé, & tel qu'on ne s'y doit aucunement arrester. Il faut s'approcher de plus pres, & descendre aux abismes de l'enfer de la tresdeuote Alibec de Boccace, auquel le bon & saint hermite Rustic mettoit son diable. C'est là où l'on trouuera le secret du pucellage, si aucun y en a, & où l'on sçaura de ses nouuelles. C'est le second ordre des signes & argumens qu'on propose à cognoistre de la defloration & du pucellage. Et premierement oyons ce que en rapportẽt les Sages-femmes. I'ay deux depositions, l'vne de Paris, l'autre de Bearn: qui sont lieux assez distans, pour ne s'estre communiquees les vnes aux autres. Dont on pourra voir, comment ces bonnes femmes s'accordent en leurs signes & iugemens, lesquels doiuent estre vniformes, s'ils sont veritables. Car la verité est consonne & accordante à elle mesme. Et les femmes ont leurs parties amoureuses semblables les vnes aux autres, soyent de Paris, ou de Bearn, ou d'autre part du monde, soyẽt Damoiselles ou paysandes, belles ou laides. Car (comme on dit communément) couurez le visage, tout le reste est semblable. Il n'y a que le teint, & les traits du visage, qui amusent & abusent les hommes, sinon parauanture la grace, la contenance, & le babil, qui nous attire plus à vne laide, & la fait plus aimer, qu'vne plus belle, sans autre condition agreable. Voyons donc comment les susdits rapports s'accordent, l'vn de la defloration, & l'autre du pucellage, car ils se doiuent rencontrer, par la raison des contraires : & commençons aux Bearnois, parce qu'il atteste du pucellage, qui est premier en temps, en ordre, & en dignité.

Nonne. 10. iournee 3.

III

IIII

Nous Iouanne del Mon, & Iouanne Verguire, & Beatrix Laurade, de la perroquie d'Espoire en Bearn, matrones & meyroulieres, interrogades & esprouuades. Certifican à tous & à toutes que appartiendro, que par ordonnance de iustice, &

commandement du haut magistrat, monsieur lou iuge del dit loc d'Espere, que lou quinziéme iour del mes de May, l'an mil cinq cens quarãte cinq, nous matrones ſudittes, auen trouuade, visitade, & reguardade Mariette de Garigues, de l'aage de quinze ans ou enuiron, ſus asſo, que ladite Mariette disie, que ero forsade, desflorade, & depuiselade. De là ou nous meyroulieres ſuditttes, auen tout visitat & regardat, dam tres candelons alucats, toucat dab las mas, & espiat dablous oueils, & arreuirat dab lous digts. Et auen trouuat, que non eron pas, lous 1 broquadés podads, ny lou 2 baillon delougat, ny la 3 barbole abaiſſade, ny 4 l'entrepé ridat, ny lou 5 reſſiron vbert, ny lou 6 gingibert fendut, ny lou 7 pepillon recoquillat, ny la 8 dame dau miech retirade, ny lous tres 9 deſuiadés, ny lou 10 vilipendis pelat, ny lou 11 guilleuard alargat, ny la 12 barreuidau deſuiade, ny l'oz 13 bertrand romput, ny lou 14 bipendix aucunement escorgeat. Lou tout nous matrones & meyroulieres ſuditttes ainſi diſen per noſtre rapport, & iugement adrect.

Voila quatorze notes qui ſignifient le pucellage, ſelon les Bearnoiſes. Voyons maintenãt la depoſition des Pariſiennes, qui font leur rapport d'vne qui eſtoit deflorée.

Nous Marion Teſte, Iane de Meaux, Iane de la Guigans, & Magdaleine de la Lippue, *matrones iurees de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le quatorziéme iour de Iuin, mil cinq cens trente deux, par l'ordonnance de monſieur le Preuoſt de Paris, ou ſon lieutenant, en ladite ville, nous ſommes tranſportees en la rue de* Frepaut, *ou pend pour enſeigne la pantouffle, ou nous auons veue & viſitee* Henriette Peliciere, *ieune fille, aagee de quinze ans, ou enuiron, ſur la plainte par elle faite à iuſtice, contre* Simon le Bragard, *duquel elle a dit auoir eſté forcee & deflouree. Et le tout veu & viſité au doigt & à l'œil, nous trouuons qu'elle a les 1 barres froiſſees, le 2 haleron demis, la 3 dame du milieu retiree, le 4 ponnant debiffé, les 5 toutons deuoyez, 6 l'enchenart retourné, la 7 babolle abbatue, 8 l'entrepent riddé, 9 l'arriere foſſe ouuerte, le 10 guilboquet fendu, le 11 lippon recoquillé, le 12 barbidaut tout*

escorché, & tout le 13 lipandu pelé, le 14 guilleuard eſlargi, les 15 balunaus pendans. Et le tout veu & viſité fueillet par fueillet, auons trouué qu'il y auoit trace de vit. Et ainſi nous dites matrones certifions eſtre vray, à vous monſieur le Preuoſt, au ſerment qu'auons à ladite ville.

En voila quinze de bon conte, qui reſpondent aſſez bien aux quatorze ſignees des Bearnoiſes, ainſi que ie les rapporte les vns autres, ſauf le dernier *Balunaus*, qui n'a ſon reſpondant, que ie ſçache.

1	*Brocadés podads.*		*Ponnant debiſſé.*
2	*Haillon delougat.*		*Haleron demu.*
3	*Barbole abaiſſade.*		*Barbolle abbatue.*
4	*L'entrepéridat.*		*Entrependridé.*
5	*Reſſiron vbert.*		*Arriere foſſe ouuerte.*
6	*Gingibert fendut.*		*Guilloquet fendu.*
7	*Pepillon recoquillat.*		*Lippion recoquillé.*
8	*Dame deau miech, retirade.*	C'eſt à dire.	*Dame du milieu retiree.*
9	*Tres defuiades.*		*Toutons deuoyez.*
10	*Vilipendis pelat.*		*Lippendis pelé.*
11	*Guilleuar alargat.*		*Guilleuar retour.*
12	*Barreuidau deſuiade.*		*Enchenart retour.*
13	*L'os Bertrand romput.*		*Barres froiſſees.*
14	*Bipendix eſcorgeat.*		*Barbidaut eſcorché.*

I'en veu adiouſter vne troiſiéme, qui eſt la depoſition des matrones de Carcaſſonne, pour plus grand' confirmation de ces propos. Car il eſt dit, qu'en la bouche de deux ou de trois conſiſte toute verité.

Nous autras Guillaumine & Iane iuradas de la ville baſſe de Carceſſonne, preſſas d'offici per monſieur l'official del dit Carcaſſonne, per viſitar Margarite d'Aſtorguin, ſi elle ero deſlorado & deſuerginado, diſen & atteſten à tous aquels & aquellos que aqueſtas leittras veyran & legiran, que lou iour de huey, nous hen tranſportadas en la maſon de ladite d'A-

ſtorguin, & l'auẽ trouuado colcado ſur vn liech, & apres auer ſach allucar tres cãdelas de cero, l'auen regardado en lous yols, palpado & totado en lous digts. Auen trouuat que l'os Bertrãd és romput & fendut, la donno del miech es reuirado, lous tres pels deſuiadés, lou quinqueral tout eſquinſat, lous intrans & pindourlets tous eſcouſſendus, lous bons dals couſtats pla maſerats, lous pels de deſſus tous recoquillats. Per ſo diſen, que ladite Marguarite, per y auer eſtat paſſat lou bout del meſcle, es ben deſflorade & deſnerginade. A tal diſen & atteſten.

Or venons à l'examen de ces argumens ou ſignes. Il y en a de fort legers, & d'autres qui ſont faux. Legers ſont ceux, qui ne teſmoignẽt ſinon quelque compreſſion faite contre la partie honteuſe. Car depuis que les filles & femmes ont apprins de cheuaucher à l'Italienne, le iarret contre l'arçon, leur poil n'eſt ſi bien rengé, ains vn peu recoquillé : & la motte eſt plus en platte forme, qu'aux autres femelles, qui cheuauchent les cuiſſes bien ſerrees. Vn ſigne tres faux eſt celuy de l'oz bertrand rompu: car nous auõs remonſtré au premier chap. du quatriéme liure, que meſmes par l'enfantement (qui eſt bien vn plus grand effort) il ne s'ouure ni froiſſe. Laiſſons les autres ſignes, & venons au principal : qui de tout temps a eſté renommé pour vraye marque du pucellage. C'eſt la dame du milieu, que les anciens ont appellé Hymen, ceinture ou zone & cloiſtre de virginité : ſçauoir eſt, vne peau tendue au trauers du paſſage, qu'il faut rõpre au depucellement. Et pource on appelle Hymenee, le Dieu qui preſide aux nopces, & lequel on inuoquoit pour eſtre fauorable aux pucelles à ce combat, aux fins qu'elles n'en mouruſſent. Pluſieurs eſtiment que c'eſt vne fiction poëtique, & vn erreur des gens peu verſez en l'anatomie, ſoyent Medecins ou Chirurgiens, qui ont reçeu & tenu iuſques à preſent, qu'il y a au deuant du col de la matrice, preſque au milieu du paſſage dedié au mẽbre viril (comme la gaine au couteau) vne peau tiſſuë de veines & arteres, en façon de haye, que l'on rompt en la defloration. Dont les pauures fillettes ont

grand douleur, & rendent quelque sang vermeil. Les modernes, Fernel, Syluius, Vassé, & autres tiennent cela pour fable affirmans qu'il n'y a aucun obstacle, ou diaphragme, haye ou mur metoyant (comme on le voudra appeller) en ce passage là, non plus que dans le gros boyau, trop cognu des Sodomites abominables. Si cela estoit vray, la douleur que sent vne pucelle en sa defloration, ne seroit que l'extention & dilatation du cõduit, (lequel iusques adonc estoit demeuré contraint & serré) qu'on eslargit maintenant par force: comme quand on met le doigt au fondement d'vn petit enfant, pour le sonder, à cause de la pierre. Car la nature de la fille est ainsi dilatable, sauf le plus: dont il ne faut trouuer estrange ce qu'on dit quelques vnes auoir esté deflorees à six ou à sept ans (& plus ieunes encore) par des vilains infames. Mais tant plus la fille est estroite de sa nature, tant plus elle endure de mal à la nouuelle entree du membre, qui la contraint à s'eslargir. Semblable douleur, mais vn peu plus cuisante, est en l'enfantemẽt, pour lequel il faut que ce passage soit encor plus dilaté. Et puis tout se remet & resserre gentillement, quand l'enfant est sorti: tellemẽt que le conduit n'en demeure gueres plus large qu'au parauant. C'est cõme vn boyau fort charnu & espais, qui se peut eslargir par force: & la force cessant, il retourne en son premier estat, ou peu s'en faut. Bien est vray, que la femme qui n'a iamais porté enfans, quoy que son engin ait esté long temps reuisité, recognu, & bien frequenté, demeure plus estroite, que si elle auoit fait des enfans. Mais il s'en peut trouuer, qui ne seront plus larges ayant souuent enfanté, que d'autres qui sont nouuelles mariees. Cela procede tant de la corpulẽce, & cõformation, que de la charnure de la femme, ioint le qualibre du membre qui en aura iouy. Car quant à la corpulence, n'est il pas raisonnable qu'vn plus grãd corps ait toutes ces parties plus grãdes, s'il est biẽ proportionné, & par consequent, les ouuertures naturelles plus amples? Et aux corps moins proportionnez, ne

voit-on pas aux vns fort grand bouche, fenduë iusques aux aureilles : aux autres de grandes & larges oreilles, comme des vans à vanner le grain. Il y en a qui ont l'œil fort fendu & ouuert, d'autres ont les narilles si amples & patentes, qu'on leur voit iusques au cerueau par maniere de dire. Il y en a qui ont les doigts fort longs, les iambes fort longues, & le corps court. Les autres au contraire, ont tout petit & peu fendu. Semblablement des parties internes, les vns ont grand & ample estomach, capable de beaucoup de viande, iaçoit que le corps soit petit, les autres vn grand foye. Il y en a qui ont la vessie fort ample, les boyaux grands, les veines & arteres fort larges, les autres au contraire, ont tout plus resserré, ou ceste partie plus estroite, & l'autre moins. Pourquoy ne sera-il de mesme, tant de la matrice, que de son passage? comme aussi nous voyons du membre viril, qui luy respond en proportion. Tous hommes l'ont-ils de mesme taille ou qualibre, en toute dimension? Il est certain que non. Et quoy qu'on dise, *ad formam nasi, cognoscitur ad te leuaui*, d'autant que la proportion des membres n'est obseruee en tous, plusieurs ont vne belle trompe de nez, qui sont camus dans la brayette: & plusieurs camus de nez, sont bien appointez du principal outil. On dit que les femmes fort fenduës de bouche, sont aussi bien fenduës en bas: & celles qui ont petit pied, ont leurs cas plus estroit. Peut estre que cela auroit lieu, si tout estoit proportiõné de mesmes: ce qui n'est pas comme i'ay remonstré. Parquoy souuent on recognoit tout le contraire, de ce qu'on dit vulgairement. Il aduient bien communément, que selon la corpulence, les grandes femmes ont tout plus grand, & les petites plus petit, & que la conformation des parties retenant certaine proportion en tout le corps de la grande ouuerture & capacité de l'vne, on comprendra & inferera le semblable des autres, mais non pas touſiours & en toutes. Et pource nous y adiouſtons la charnure, qui en ce fait est de grande importance. Car les femmes de chair ferme, ont leur

cas plus serré: & les mollasses au contraire. Finalement l'outil de grand calibre, fait plus grande ouuerture & dilation que le petit: d'autant que cest estuy ne s'eslargit qu'à la mesure de l'instrument qu'il reçoit. Puis donc que la diuerse taille & corpulence, de la diuerse conformation des parties, & differente charnure, les filles d'vn mesme aage sont differentes en la capacité de leur enfer, & quand le diable de Rustic y a passé, elles restent encore differente selon le calibre de sa teste escornee, comment pourra-on iuger du pucellage, en les sondant auec le doigt, ou auec vne chandelle, par le moyen d'vn Miroir matrical, à recognoistre si ce cõduit est serré & estroit, ou lasche & large plus ou moins? Car si la fille est de l'aage nubil, & de la corpulence requise à mariage, elle receura sans difficulté, encor qu'elle soit vierge, vne assez grosse sonde, cõme elle receuroit bien le manche de l'homme autant gros. Toutesfois on ne dira pas, pour le passage qui a fait la chandelle, que la fille soit moins pucelle, comme on le dira, si ledit manche y a passé. Et quelle difference y aura il en ce passage? Ne demeurera il pas semblable à soy, de mesme figure, situation des parties, & autres accidens, pour auoir reçeu la chandelle, que pour le membre viril, & au contraire? Voila comment on fait tort à quelques filles, en les sondant ainsi, pour iuger si elles sont entieres ou corrompuës: car si la chandelle y entre assez facilement, on iuge que le membre viril y auoit fait passage, & toutesfois il n'y aura chose à la verité, sinon que son conduit est aisément dilatable: & la chandelle y peut estre aussi bien le premier reçeu, que le membre soupçonné. Ie vous demande, si la fille y auoit mis quelquefois son doigt bien auant, seroit-elle pour cela moins pucelle? Et toutesfois, on y trouuera le passage tout fait. Semblablement quand on sonde celle qui est de vray pucelle, on pourroit dire qu'en ce faisant on la depucelle: car on y fait passage. Et si en la sondant, on trouue ce conduit fort estroit, de sorte que la chandelle y entre tres-diffi-

cillement, que dira-on? qu'elle eſt pucelle? voire, mais elle ne le ſera plus apres que la chandelle y a paſſé. Car ſondez là vne autre fois, la ſonde y entrera ſi aiſément, que vous iugeriez tout au contraire, qu'elle n'eſt pas pucelle. Semblablement ſi quelquefois on a eſté contraint d'vſer des peſſaires, à cauſe de la retention des fleurs trop tardiues à vne fille aagee, ou pour quelque autre indiſpoſition virginale, vous ne la trouuerez pucelle. Et à quoy pourriez-vous cognoiſtre, que le paſſage a eſté fait du membre viril, pluſtoſt que d'vne chandelle, ou d'vn peſſaire, ou du propre doigt de la fille? Il n'y reſte point de veſtige, qui marque ces differences. Doncques toutes ces filles ſeront eſgalement depucellees. Et il y en aura d'autres, qu'on ne tiendra pour vierges, quoy que rien y ait paſſé: d'autant qu'a la premiere preuue, on trouue le tuyau aiſé à dilater, & facile à preſter, à cauſe de ſon amplitude & molleſſe naturelle: comme en celles qui ſont bien membruës, & ſur tout bien flanquees. Et vne autre mal-autruë, qui ſera fort ſerree de nature, qu'vn goujat aura farſoüillé de ſon petit engin, vrayement depucellee, ſera tenuë pour pucelle, à la ſuſdite preuue: non moins qu'à vne autre, qu'il ne faut oublier. C'eſt vn ſigne vulgaire, que l'on baille communément, pour cognoiſtre du pucellage, au piſſer d'vne fille. La vierge (dit-on) piſſe plus delié & clair qu'vne autre: parce que ſon engin eſt encor ſerré & eſtroit, iuſques au bord exterieur: qui la fait auſſi piſſer plus roide & loin, à peu pres comme vn homme, duquel le canal vrinaire eſt fort eſtroit. Si donc vne fois ſon cas eſt eſlargi, de quelque choſe que ce ſoit, elle piſſera comme la femme corrompuë, & aura perdu ceſte belle marque de pucellage, neantmoins demeurant pucelle. Et au contraire, vne petite fille de quatorze ou quinze ans, depucellee d'vn petit compagnon, lequel ait le membre fort petit, paroiſtra mieux pucelle à toutes preuues, qu'vn autre de belle taille, aagee de vingtcinq ans, eſtant vraye-

ment pucelle, qu'on aura esprouué. Car la grande corpulence, & belle fourniture de fesses & de hanches, dõne auantage à la matrice, logee bien au large, à se pouuoir aisément dilater. Il ne se faut donc gueres arrester à ce signe d'estroitesse, qui à diuerses filles est fort diuers, & aux femmes aussi, qui ont vsé du masle longuement: & mesmes (qui plus est) à celles qui ont enfanté. Les raisons en sont si apparentes, qu'il n'est besoin d'en traiter plus au long. Reuenons à la dame du milieu, qui est comme vne case-matte dans le fossé, laquelle doit estre rompuë du premier qui fera le passage. Nous auons dit, que plusieurs nient ceste closture ou deffence: & i'ay esté long temps de leur aduis: mais en fin, aduerti de Fallope, i'y ay regardé de plus pres, & recognu encores plus expres ce qu'il en escrit en ses curieuses obseruations anatomiques. Ie trouue que derriere le conduit de la vessie, par lequel l'vrine se verse au grand canal, il y a de chasque costé vne peau charnuë, qui fait vn demi cercle: & que toutes deux se ioignent pour fermer le conduit: leur conionction estant faite de certaine viscosité, comme est la chassie qui agglutine & colle ensemble les paupieres. Ce n'est pas vne peau continuë, ainsi que plusieurs ont pensé, ains deux membranes contiguës & connexes de quelque glu: dont le passage est mollement bouché. De sorte que aduenant la necessité des menstruës, il s'y fait vn petit passage au beau milieu, par où distille & degoutte le sang, dit menstrual. Mais quãd la fille vient à estre defloree, le membre viril fait totale ouuerture, en renuersant ces deux membranes deçà & delà, contre les costez du canal, où depuis elles demeurent ainsi retirees & applaties, sans se plus tourner, conioindre ou agglutiner. Et c'est ce que les matrones disent, la dame du milieu retiree. On en voit encor des vestiges aux vieilles femmes, iaçoit qu'elles ayent fait beaucoup d'enfans. Mais ce n'est qu'vn petit filet charnu en chasque costé: le reste s'estant perdu, & (comme l'on diroit) vsé, pour auoir esté frayé & refrayé infinité de fois. Or

la douleur que sent la vierge au depucellement, est que la mantule ne separe pas ces membranes de peu à peu, ains les force tout à coup de sa teste, qui est plus grosse que le demeurant. Car les maris qui pensent de n'y estre iamais à temps, & encor plus les paillards, violateurs du sacré pucellage, y vont à l'estourdie, & veulent entrer dedans tout à vn coup. Si on taschoit à separer de peu à peu ces deux peaux, & premierement d'vn petit mẽbre, puis d'vn moyen, & en fin d'vn plus grand (si on en auoit trois, comme feignoit le compagnon, de qui l'espousee craignoit fort le gros manche, & puis le trouua trop menu) certainement la fille n'endureroit pas douleur. Tout ainsi que sans douleur, on defait petit à petit les paupieres chassieuses, lesquelles si on veut ouurir tout à coup, outre ce qu'on y sent grãd douleur, quelquesfois l'vne ou l'autre s'escorchent, ou toutes deux, ceste-cy en vn endroit, & ceste-là en vn autre. Parce que la viscosité les retient fermement attachees: & il faut detremper la chassie au preallable, & puis retirer bellement chasque paupiere de son costé. Ainsi plusieurs filles endurent violence & dilaceration à l'ouuerture de ce passage là: & vne des membranes emporte quelque piece de l'autre. Ce qu'aduient plus à celles qui sont d'aage, que aux ieunes fillettes, d'autant que la cole se rend plus ferme, cõme le corps se deseiche, & par consequent elle tient plus. Aux ieunes filles encor mollasses, ce c'est que mucosité & baue, dont si on y va sagement, il n'y a tant de difficulté: supposant touſiours que le suiet soit de taille requise, & qu'il n'y ait sinon à separer & renuerser lesdites peaux. Qui sont vrayement values: c'est à dire, portes fendues en deux parts, qui se renuersent en dedans. Et de là peut estre dit Vulue, le canal qui donne entree & conduit à la matrice: laquelle est comme vne chambre preparee au lict de l'enfant: ayant encor son antichambre, entre elle & le grand canal. C'est le vray col de la matrice, duquel nous parlerons tantost. Or de cela on peut entendre, cõment & dequoy plusieurs filles

rendent du sang en leur defloration : sçauoir est, pour la dilaceration de ceſt hymen, sur tout en celles qui sont aagees. Les plus ieunes en peuuent rendre aussi, mesmes si elles ont eu quelquefois leurs mestrues. Car au derriere desdites peaux se retient quelque matiere du sang qui a flué des parties superieures. Et lors que l'ample ouuerture est faite, ce reliqua se vuide au premier assaut par la nouuelle bresche. Voila comment toutes peuuent auoir quelque saignee en leur defloration, pourueu que elles soyent en puberté, capables de leurs menstrues. Comme il est bien raisonnable, qu'on ne marie plustost les filles, selon la loy de nature escrite dãs nos cœurs: & ie crois que la loy de Dieu
Cha. 22. ne le permet autrement. Dont non sans cause, il est dit au Deuteronome, que si la femme est accusee par son mary, de n'auoir esté trouuee pucelle, le pere & la mere d'elle presenteront aux anciens de la ville, les vestemens, ou linges, esquels seront les signes de sa virginité. Dequoy on peut entendre, que les parens estoyent curieux de garder les linceux, & la chemise de la premiere nuict, pour tesmoigner & respondre de la virginité de leurs filles en temps & lieu. Encores auiourd'huy les Espagnols, grans obseruateurs de ceremonies, font que lendemain des nopces, les matrones monstrent en public, & auec grande acclamation, les draps du lict nuptial: pour voir les taches de la defloration, crians par plusieurs fois, d'vne fenestre, qui respond à la ruë, *Viergen latenemos.* Mais il s'y fait beaucoup de tromperies : comme aussi dit le prouerbe, qu'on est plus trompé en femmes & en cheuaux, que en tout autre animal. Tant y a, qu'il est suffisamment tesmoigné deuoir estre ainsi, puisque l'esprit de Dieu l'a dicté en l'escriture Sainte. Parquoy ie laisse à part l'authorité de tant sçauans Medecins, Grecs, Arabes, & Latins, que ie pourrois citer, lesquels sont de mesme sentence. Car la parole de Dieu, qui a tout creé, & formé, nous en peut mieux, sans comparaison, resoudre & asseurer.

Il y a vn autre cloiſtre ou cloſture, (reffiron & arriere-foſſe l'appellent les matrones) qui n'eſt de moindre importance que celle là, ſinon plus, à mon aduis. Car les ſuſdites peaux & values, peuuent eſtre ouuertes & eſcartees de la fille meſme, y mettãt ſouuent le doigt: comme font quelques vnes peu chaſtes de cœur, & qui receuroyent bien dans leur enfer, le diable du bon hermite, ſi elles en auoyent telle commodité, & n'eſtoyent tenuës en crainte & en ſubiection: filles qui ont mauuais commencement, d'vne meſchante inclination à paillardiſe, ou pour eſtre oiſiues, ou adonnees à folles compagnies, à la lecture des liures de l'amour, & autres cauſes de laſcineté. Mais il y a vn autre fort, & rauelin plus en arriere, que la fille ne peut toucher de ſes doigts, au moins ne le peut pas ouurir: ou ce ſeroit par vn autre moyen. C'eſt l'antichambre que nous auons dit, proprement appellé le col de la matrice: qui eſt fendu de trauers, au contraire de l'hymen, & de la partie honteuſe, que l'on rencontre premierement. Car il y a trois portes iuſques à la matrice: deux en forme de Values, & la troiſiéme fenduë de trauers. Ce col de matrice eſt rond & dur, reſſemblant à vne teſte de lãproye, ainſi fendu & aſpre, comme s'il eſtoit garni de dents. Il faut que ce conduit s'ouure pour la conception. Car que la ſemence ſoit iettee au grand canal tant qu'on voudra, ſans entrer en ce deſtroit, il n'y a rien de fait. Ce paſſage eſt le plus difficile, & qui s'ouure le plus tard. On aura iouy d'vne fille quelquefois bien long temps, auant que le col de ſa matrice ait eſté ouuert. Dont on la peut encor dire pucelle, d'vn ſecond pucellage: entant que la copulation charnelle a pour fin & principal but la generation. Et que d'ailleurs, le plus grand plaiſir qu'on prend à l'acte veneriẽ, eſt en ceſt endroit là. Parquoy tout le demeurant peut eſtre pour la follaſtrie, & non à bon eſcient. C'eſt là (à mon aduis) le principal cloiſtre, ou l'arrierefort de la virginité: & ne faut tenir vne fille pour bien defloree ou depucellee, tant que ceſte arrierefoſſe n'a point

esté ouuerte. C'est comme la fauce braye, que vous rencontrez ayant franchi le grand fossé. Il faut encor dõner là dedans, si vous voulez entrer au fort, & y planter l'enseigne. Or on peut recognoistre, que ce reffiron ou arriere-fosse (qu'appellent les matrones) a esté quelquefois ouuert, par deux moyens. L'vn est, en dilatant & eslargissant auec vn miroir matrical, les deux autres passages. Si on a bonne veuë, on peut voir le col de la matrice, auec sa fente: qu'on iugera assez facilement: si elle a esté ouuerte, ou non. Car ayant esté vne fois eslargie, elle n'est iamais tant reiointe, qu'on ne puisse bien remarquer la trace de son ouuerture. Mais pour plus grand confirmation, que l'on y presente vne chandelette. S'elle y entre facilement, le passage y a esté fait. Car ce n'est pas comme nous disions du grand canal charnu & mol: ce col est dur, & de substance moyenne entre chair & cartillage. Dont ayant vne fois cedé & presté, il est tousiours depuis aucunement beant: sinon lors que la femme est enceinte. Car adonc, comme toute la matrice se presse contre l'enfant, ainsi son col est fort retiré & contraint. Voila vne des preuues qui est oculaire & manuelle. Ie viens à l'autre plus hõneste & secrette: mais non-pas si certaine. Faites entrer dans les susdites values, par le moyen d'vn entonnoir matrical, du parfum de iayet, ou mettez vn peu de son huile dans la nature d'vne fille. Si vous en sentez l'odeur à sa bouche, ou à son nez, de l'air qu'elle expirera, il y a grand apparence & probabilité, que son arriere-cloistre est ouuert. Toutesfois elle pourroit bien auoir la matrice tant espaisse, que l'odeur n'en paruiendroit en haut, iaçoit que son col fut ouuert: comme il aduient bien à des femmes, suiuant la preuue qu'en fait Hippocras en l'aphoris. 59. du cinquiéme liure.

Voila ce qui me semble des signes de pucellage: qui sont assez douteux, pour les raisons que i'ay deduites. Ie m'attẽdrois plus volontiers, à ceux d'vn païs de par le monde (il ne me souuient pas où c'est) que la Sage-femme, apres auoir coupé le nombril, vient à coudre la pre-

la premiere value, porte ou entree du grand canal. La fille piſſe facilement par les entrepoins, & par là auſſi peut degouter le ſang de ſes menſtrues : mais elle ne peut faire la folie aux garçons. Puis quand on la marie, le iour des nopces on baille ſolemnellement vn petit couſteau au mari, pour la deſcoudre luy-meſme, & qu'il recognoiſſe de vray, que l'entree a eſté iuſques alors fermee. Car il n'eſt pas croyable, que les filles ſoyent tant impudiques & laſciues, que pour en prendre quelque plaiſir à credit, elles ſe vouluſſent deſcoudre, pour endurer en apres d'eſtre recouſuës, quand ce viendroit aux nopces. Toutefois ie vous diray, il y a remede à tout: *& fatta la legge, fatto l'inganno*, comme dit l'Italien. On pourroit bien faire, comme au bout des oreilles qu'on a percees, pour y mettre quelque pendant. Le trou y eſtant vne fois cicatriſſé de toutes parts, on y paſſe & repaſſe ce qu'on veut ſans douleur. Ainſi pourroit bien faire vne folle à ſon cas, duquel les bors ſont de meſme ſubſtance, que le bout des aureilles, ou que le prepuce de l'homme. Ainſi faiſoit-on anciennement l'infibulation ou boucleure, cõme Celſe le recite, afin que les garçons n'abuſaſſent des femmes, auant l'aage competant. On tire auant le prepuce, dit-il, au bout duquel on paſſe vne eſguille enfilee. Le fil demeure, qu'on remüe tous les iours pour frayer les trous, iuſques à tant qu'il s'y face vne legere cicatrice à l'entour. Puis on y met vne boucle que l'on peut oſter & remettre ſans douleur. Ainſi de pluſieurs anneaux on boucle les iumens. Tout de meſme pourroit faire la fille, qui a eſté couſue dés ſa natiuité: c'eſt de retenir les trous qui ont eſté faits, pour ſe coudre & recoudre à ſa volonté, & faire de la folle, voire des enfans, attẽdant vn mari. Car venant à iour de nopces, elles ne faudra pas de ſe recoudre gentillement ſans aucune bleſſeure, comme on lace vn corps de cotte : & ſon mari (ſi elle veut) trouuera les meſme fils, duquel elle fut premierement couſue, ou vn ſemblable bien compiſſé & barbouillé à poſte. De ſorte,

qu'il y a moyen à tout, pour ceux & celles qui ont volonté de mal faire: & il se fait mauuais fier (comme on dit en commun prouerbe) de la beste qui a deux trous dessous la queuë. Certainemẽt il y en a vn, qui est fort difficile à garder, voire impossible, si la sageſſe, pudicité, & honnesteté de la fille ou femme, ne le garde elle mesme. Aux cent yeux d'Argus, ordonnez pour garder vne vache, il y eut moyen d'oster l'empeschement. Ie ne sçay si à tel mal, on pourroit trouuer vn plus seur remede, que l'agneau de Hans Caruel, duquel Pantagruel vous fera sages, si vous voulez.

D'où vient le consentement des mammelles, & de la matrice, qu'on voit si euident.

Chap. V.

Galien au 14. liure de l'vsage des parties, enseigne, que la matrice & les mãmelles ont des veines communes, non pas cõtigues, mais voisines, & qui peuuẽt mutuellemẽt receuoir, ou bailler: cõme sont au foye les rameaux de la veine porte, & de la caue. De mesme aduis semble estre Vesal, escriuant ainsi au chap. 18. du 5. liu. Ce qui est de superflu amassé aux veines de la matrice, regorge ailleurs, cherchãt lieu commode à se remuer. Or l'endroit plus commode, sont les veines qui montent du long des muscles droits de l'abdomen, & approchent de celles qui courent embas dessous l'oz de la poitrine, car les susdites veines, se deschargent de leur sang en celles-cy, & font que le laict est frere germain des menstrues, comme a dit le diuin Hippocras. Ceste sentence est transcrite de Galien presque de mot en mot: à laquelle contredit non seulement la raison, ains aussi la demonstration oculaire. Car les veines, qui par des-

sous l'oz pectoral, paruiennent à la partie superieure des muscles droit pour la nourriture de ce lieu (comme nous deduirons cy apres) ne sont pas tant voisines de celles qui montent du long dudit muscle, qu'elles se puissent entretoucher, comme sont au foye les rameaux de la caue, & de la porte. Car il y a quelquefois deux grands doigts de distance, entre les bouts & orifices des susdites veines. Dont il appert, que la pretendue communicatiõ de sang, ne peut estre faite par ces vaisseaux là, qui deuroyent au moins s'entretoucher. Et de fait, ils ne sont ordonnez, que pour la nourriture du musele droit: duquel la partie superieure est alimentee des rameaux de la veine qui descend sous l'oz pectoral. Autrement pourquoy les bestes, qui n'ont pas les mammelles à la poitrine, mais au ventre inferieur, auroyent elles semblables veines? Pourquoy l'homme, qui n'a point de matrice, les a de mesme comme la femme? Cela prouue assez, qu'elles ont autre vsage, que le pretendu des vulgaires anatomistes, veu qu'on ne peut alleguer aux masles le consentement des mammelles, à la matrice qu'ils n'ont pas. Quelle donc est la communication des mammelles, & de la matrice, esprouuee en mille sortes? Car si on met vne vẽtouse sous les mammelles, le sang qui verse par la matrice est retenu: & quand nous voulons faire perdre l'abondance du laict, nous retirons le sang vers la matrice. Et certes on a de tout temps obserué, que le laict & les fleurs, ne peuuent commodément abonder ensemble, ou c'est chose bien rare. Dequoy l'on coniecture, que lesdites parties ont non seulement vne matiere commune, ains aussi quelques vaisseaux communs. Toutesfois on ne voit aucune continuation de veines, de l'vne à l'autre partie, si ce n'est de la veine caue, commune à tous membres: par laquelle, non sans longs & enfractueux destours, le sang peut recourir de la matrice aux mammelles, & au contraire. Parquoy il nous faut trouuer quelque raison, qui nous explique de plus pres la cause coniointe & necessaire de tel

effect: laquelle ie deduiray comme s'ensuit.

Nature en la premiere conformation des parties, a fait qu'aucunes sont alliees ensemble d'estroite amitié, outre le consentement general de toutes, ainsi que elle a mis és autres choses certains accords & discors, qu'on appelle en Grec Sympathies & Anthipathies. Or ce consentement ou accord mutuel, est fait sans aucune raison ou iugement, d'vne seule inclination & necessité ordonnee de nature, laquelle gist en leur forme: tout ainsi qui les corps pesans cheent en bas, & appetent tousiours le lieu inferieur, parce qu'ils sont de telle sorte & façon, que ne peuuent sans violence s'arrester ailleurs. Ainsi (à mon aduis) nature a fait cõsentir de quelque amitié les mammelles auec la matrice, comme l'orifice du ventricule, & le diaphragme, auecques le cerueau, toutesfois d'vne plus singuliere condition, laquelle nous allons recerchant. De la sympathie des mammelles à la matrice, il y a plusieurs euidens & certains argumens. Et premierement, de ce que par le chatouiller du tetin la matrice se delecte aucunement, & sent vne titillation aggreable. Aussi ce petit bout de la mammelle a le sentiment fort delicat, à raison de l'abondance des nerfs qui y finissent: à celle fin que, mesmes en cela, les tetins eussent affinité auec les parties qui seruent à la generation. Car comme en icelles nature a ordonné quelque lasciuité, afin que les animaux inuitez de volupté, fussent enclins à la copulation, pour continuer leur espece: aussi a elle aux mammelles, & principalement à ses petits bouts, à ce que la femelle offrit & exhibast plus volontiers sa tette à l'enfant, qui la chatouille & traite doucement de sa langue & bouche delicate. En quoy la femme ne peut que sentir grand' delectation, mesmement quand le laict y est en abõdãce. Mais quel plus manifeste argument de leur alliance peut-on demander, que de les voir ensemble augmenter & decroistre ? Les tettes commencent à s'enfler, & (suiuant le mot Grec) frerer, qu'on appelle en Languedoc vertiller, lors que le sang

menſtrual commence à dilater les veines de la matrice: laquelle auſſi pour lors s'aggrandit & deuient capable de conceuoir. Ainſi s'accordent ces deux parties, que quand l'vne eſt preſte d'eſtre engroiſſee, eſtant arrouſee des menſtrues, l'autre eſt auſſi toſt appareillee de nourrir l'enfançon, deuenant capable de beaucoup de laict. Quand la femme a conçeu, à meſure que l'enfant croiſt, & la matrice ſe dilate, les mammelles font de meſme, & l'enfant mis dehors, ſoudain elles reçoiuent ce que leur eſtoit dedié pour ſa nourriture. Et cõme les femmes ont perdu leurs fleurs par vieilleſſe (dont ne peuuent plus conceuoir) la matrice, enſemble les mammelles ſe retroiſſiſſent de peu à peu, & deuiennent ainſi petites comme auant la puberté. Voila de grands & euidens accords, deſquels on ne peut aucunement douter, que ceſte nature ayant ordonné les mammelles & la matrice pour fournir d'aliment au conçeu & à l'enfanté: à quoy ſert vn meſme ſang, plus copieux qu'il ne faut à la mere: ores la matrice, ores les mammelles en iouyſſent, comme il eſt de beſoin pour l'enfant. Quand à la diſtance de ces parties, qui ſemble incommoder ceſt accord, elle n'eſt pas ſi grande qu'on pourroit penſer. Car le ſang qui paruient aux mammelles, n'a pas eſté iuſques à la matrice: ne celuy qui ſe tourne vers la matrice, n'a pas touché les mammelles: ains c'eſt vn ſang contenu en la grande veine (laquelle eſt entre deux) indifferent de couler ça & là, où il ſera plus puiſſamment attiré ou reietté. Or à cela fait beaucoup la rarité & ſpongioſité des mammelles, & l'aiſee dilatation des veines de la matrice. Car lors que le ſang eſt trop copieux au tronc de la grand' veine, il eſt reietté aux lieux qui ſont prompts à le receuoir. Il eſt aiſément reçeu des vaiſſeaux de la matrice, qui ſe dilatent facilement: outre ce que ladite partie eſt ſituee en bas, ou les humeurs inclinent de leur grauité: & eſt imbecille de ſa nature, comme eſtãt la derniere formee, ainſi que porte ſon nom Grec, *hyſtere*. Si le ſang n'y eſt reietté, les mammelles l'attirent, & en

se nourrissans d'iceluy, produisent du laict; qui est la superfluité de leur aliment. Et ne cessent de tirer, tant qu'il leur en est permis: car estant spongieuses, elles peuuent contenir beaucoup plus que de leur ordinaire. Et parce que vn des susdits lieux suffit à receuoir tout le sang qui est superflu, nature continuant l'vne, oublie l'autre. Dont il aduient que le sang sera porté & octroyé aux mammelles, vn long temps, sans qu'il flue vers la matrice: & au contraire, sinon qu'il y en ait si grande abondance, qu'il puisse fournir aux deux endroits. De ces propos on peut meshuy conclurre que le sang redondant en la grande veine, est mandé ores aux tetins, ores à la matrice, selon le besoin & la necessité de nature, laquelle aussi a ordonné vn tel consentement à ces parties là, que comme elles seruent à la nourriture de l'enfant, ainsi sont elles tousiours l'vne ou l'autre iouyssantes du sang trop copieux.

Il ne reste plus qu'à respondre à l'argument fait cy dessus: comment est ce que la ventouse mise sous les mammelles, peut retenir le sang menstrual, si par les veines externes qu'on voit au muscle droit, il n'y a consentement aucun, ou mutuelle communication des mammelles & de la matrice? Ie respõs, que la veine qui monte le long du muscle droit, part du gros rameau tendant à la matrice. Dont il aduient aisément, que ladite veine espuisee, par la ventouse qui resout, retire du sang des veines de la matrice, & ainsi par consequent, destourne & suspend le flux immoderé.

Pourquoy est ce que le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à nourrir vne fille, & au contraire.

Chap. VI.

NOs femmes de Montpellier ont ceste obseruation, receuë de main en main que le laict de celle qui a fait vne fille, est meilleur

à vn fils, parce que (disent elles) cela le raffraischit : & au cõtraire, que le laict d'vne qui a fait vn fils, est meilleur à vne fille, pour la raffraischir aussi. Leur proposition absolue est soustenable, comme nous remõstrerons : mais elles se faillent en la raciocination. Car d'alleguer le raffraischissement aux deux sexes & aux deux laicts, il n'y a point de raison. Elles y veulent mettre difference, & n'y en mettent point, veu qu'à leur dire, tout laict raffraischit, & tãt la fille que le fils a besoin d'estre raffraischie. Ce qui est euidemment faux : car le masle est plus chaud, la femelle plus froide. Dont si le fils doit estre refroidi ou raffraischi, pour adoucir sa trempe : la fille au contraire, doit estre reschauffee, plustost que refroidie, afin de corriger son intemperature. Parquoy il faudroit autrement raisonner ceste obseruation, & dire que le laict de la femme qui a fait vne fille, est meilleur pour vn fils, d'autant qu'il raffraischit, & celuy d'vn fils à vne fille, afin de la reschauffer. Mais ie le prens tout au rebours de cela, affirmant que le laict de celle qui a porté vn fils, est moins chaud, que le laict de celle qui a fait vne fille, & que la fille a besoin d'vn laict moins chaud : ainsi que ie demonstreray facilement, en confirmant ladite obseruation, que nos femmes ont bien retenuë, & ne se faillent sinõ de ce que la raisonnẽt tresmal. Or il faut premieremẽt sçauoir, que tous corps bien cõplexionnez doiuent estre maintenus en leur cõplexion : & que tout entretien se fait par choses de semblable qualité. Parquoy nature a ordõné vn instinct à chaque corps & à chacune de ses parties, iusques aux moindres, d'attirer l'aliment à soy le plus conuenable & respondãt à sa temperature. Cõme de plusieurs plantes qui sont en vn mesme terroir, ceste-ci attire de la terre autre suc, que ne fait ceste là : & d'vn mesme arbre les differẽtes parties attirent à elles du suc qui est dans les racines, portions diuerses, (car le bois se nourrit d'autre matiere que les fueilles, & le fruict que l'escorce) ainsi est-il des animaux : & en l'espece des hommes, il s'y trouue

plus de difference qu'en tout le reſte, à cauſe des infinies diuerſes complexions : comme i'ay remonſtré au ſecond chapitre, du troiſiéme liure. Et des parties de noſtre corps ou des autres animaux, les plus chaudes aiment & attirent pour leur nourriture & conuenable entretien, la portion du ſang commun qui eſt plus bilieuſe : les moins chaudes & plus humides, attirent la pituiteuſe: les plus ſeiches la melancholique. Le ſemblable faut-il penſer eſtre fait de l'enfant, qui eſt au ventre de la mere. Car ſi c'eſt vn maſle, d'autant que ſa complexion naturelle eſt plus chaude, il appette & attire du ſang, qui luy eſt concedé, la portion plus approchante de ſa complexion. Semblablement la fille qui eſt naturellemẽt plus froide, ſe delecte & par conſequent s'entretient, de la partie du ſang moins chaude que celle du fils. Dequoy il s'enſuit, que apres l'enfantement, au ſang qui reſte & s'en va aux mammelles, pour eſtre conuerti en laict, il y a plus de portiõs froides quand ce a eſté vn fils, & plus de chaudes quand ce a eſté vne fille. Car telles portions, comme moins reſpõdantes à la nature de l'enfant ont eſté laiſſees en arriere & meſpriſees, tant qu'il a trouué matiere qui luy reuenoit mieux. Dont il s'enſuit, que le laict qui eſt fait des reſtes d'vn fils, eſt moins chaud, que des reſtes d'vne fille. Pour preuue de cela, il faut ſeulemẽt contempler la couleur & conſiſtence du laict. Celuy d'vne fille eſt rouſſaſtre, clair & ichoreux ou ſereux, comme la virulance, excrement bilieux & chaud. D'vn fils, le laict eſt plus blanc & eſpais, ſignifiant la chaleur y eſtre moindre de beaucoup. Par ainſi le laict de celle qui a fait vn fils, conuiendra mieux à vne fille, d'autant qu'il eſt moins chaud, & la naturelle complexion de la fille requiert (pour y eſtre conſeruee, ſelon la condition de ſon ſexe) ſemblable nourriture, & le fils ſera mieux nourri du laict de celle qui a fait vne fille. Voila expliquee l'obſeruation des femmes, par autre raiſon qu'elles n'entendoyent pas. Car il ne faut proprement raffraiſchir le maſle, ni la femelle s'ils

ſont bien ſains & naiſſent auec la temperature qui eſt requiſe à leurs ſexes, ainſi que nous ſuppoſons, ains la chaleur du fils doit eſtre maintenuë, comme la tiedeur de la fille: autrement on corrompt leur naturel mal à propos, rendant la fille hommaſſe, & le garçon efferminé.

I'oy deſia murmurer vne obiection que l'on me fait ici. Maiſtre, vous auez tant crié au premier chap. de ce liure contre les femmes qui n'alaitent leurs enfans, & maintenant vous prouuez, que le laict d'vne autre femme eſt meilleur à l'enfant, que celuy de ſa mere. Car il faut bien dire cela puis que le meilleur laict pour vn fils eſt d'vne qui ait fait vne fille, & au contraire. Dont il s'enſuit bien, que nulle mere doit nourrir ſes enfans, ains il conuient chãger parties: que ceſte femme nourriſſe le fils de ceſte-là, & l'autre nourrira la fille de ceſte-ci. Ie reſpons qu'il n'y a point de contradiction en mes propos. Car ie ſuppoſe en ce chap. que la mere ne puiſſe nourrir ſoit legitimement excuſee, & contrainte de recourir à vne eſtrangere. Auquel cas ie dis, & accorde que ſi on a à choiſir des nourrices, l'obſeruation de nos femmes eſt bonne, qu'aux fils on baille celle qui a fait vne fille, & au contraire. Et ſi on me replique puis que le laict ainſi different eſt meilleur, pourquoy n'eſt il meilleur que la mere baille ſon enfant à vne autre, à la peine (ſi vous voulez) qu'elle en prenne auſſi vn autre à nourrir, afin qu'on ne l'accuſe de ſe vouloir trop eſpargner, & faire la mignarde? Mais cela n'y feroit rien, d'autant que la mere n'eſt tenuë de rendre la pareille à celle qui nourrit ſon enfant, ayant moyen de recognoiſtre ce bien fait par autre recompenſe. Le principal giſt en ce poinct, ſçauoir-mon ſi l'enfant ſeroit mieux nourri d'vn autre, que de ſa mere. Ie dis que non, & ſi ie ne contredis en rien. Car la difference des laicts que nous auons traitee, n'eſt pas ſi notable, qu'il faille preferer ceſte primeur, à la condition du laict maternel, qui eſt beaucoup meilleur à ſon enfant, qu'vn autre meilleur de quelque peu: autant qu'il eſt plus fa-

Obiectiõ

Solution.

Obiectiõ

Solution.

milier, & (comme parle Hippocras) frere du sang menstrual, duquel ceſt enfant a eſté nourri au ventre de ſa mere. Et, comme dit le meſme autheur, de tous viures en general, le boire & le manger vn peu pires, mais plus agreables, doiuent eſtre preferez aux meilleurs qui ſont moins plaiſans. Or vne des conditions qui rẽdent l'aliment agreable eſt l'accouſtumance. Parquoy le laict de la mere ſera touſiours plus propre à ſon enfant, que d'vne autre : pourueu qu'elle ſoit autrement ſaine, & non fait malade & notablement alteree de ſon naturel. Car on voit aſſez de femmes ſimplement valetudinaires, qui nourriſſent de beaux enfans, nonobſtant leur infirmité & delicateſſe. Ie ſçay qu'il y a pluſieurs meres, qui s'excuſent ſur quelque legere indiſpoſition, & ſe font à croire que leurs enfans ne ſeroient pour viure s'ils en eſtoient nourris. Il eſt bien vray que le bon laict eſt fort requis à la nourriture des enfans : mais ie dis ſimplement, que s'il n'eſt gueres mauuais il vaut mieux procedant de la mere, qu'vn autre, vn peu meilleur. Dequoy on peut entendre, combien eſt legere l'importance du chois que nous ferions, du laict de la nourrice qui eut porté vn fils à nourrir vne fille, & au contraire, au prix de l'importance qui eſt du laict maternel enuers ſon fruict, ſoit maſle ou femelle.

Ie veux pour finir ce propos, annoter vne petite obſeruation de nos Medecins qui eſt preſque ſemblable à la ſuſdite: C'eſt, que voulans du laict plus raffraichiſſant, ou moins chaud, ils ordonnent celuy d'vne femme qui nourrit vne fille. En quoy ils s'abuſent, à mon aduis: premierement, de ce que le fils ou la fille qui tettent, ne changent pas le laict. Tel qu'il eſt, il demeure, ſoit fils ou fille qui en vſe. Parquoy il vaudroit mieux demander du laict de celle qui a fait vne fille. Car (ſuiuant ce que i'ay demonſtré) le laict eſt aucunement diuers ſelon le ſexe de l'enfant que la femme a porté: mais non pas ſelon le ſexe de l'enfant, qui le ſucce. Et on pourroit ainſi excuſer le propos, que quand on de-

mande du laict de celle qui nourrit vne fille, on pretẽd & suppose, que c'est la mere mesme, suiuant le deuoir de nature. Toutesfois il y auroit encores à redire, si nostre premier propos est vray : car le laict de celle qui a porté vne fille, est plus chaud que du masle. Dont il y a tousiours du mesconte, si on demande ce laict pour estre plus raffraischissant.

Superstitieuse & fausse opinion des femmes, qui croyent les mammelles tarir, à celles de qui on chauffe le laict.

CHAP. VII.

IL ne se faut longuement arrester, à refuter ceste proposition, qui est des plus absurdes & ineptes erreurs : comme ie le monstreray soudain par vrais exemples, & certaines experiences. Ie me veux plus occuper à l'explication du fait, qui a donné occasion au vulgaire de parler ainsi. Quant à la fausseté du propos, elle est trop manifeste, car on en dit autant des chieures, des brebis, & des vaches, que des femmes, & toutesfois on void iournellement, que les mammelles ne tarissent aux bestes, desquelles on prend le laict, pour en faire de la boullie: gens dignes de foy m'ont asseuré estant à Nismes, qu'vne femme dudit lieu estoit si copieuse en laict, qu'elle en faisoit de la boullie à son enfant, pour le mieux nourrir: & tant plus elle en tiroit de ses mammelles, tant plus luy en reuenoit. C'est bien loin de se perdre & de le boüillir, c'est bien plus que de le chauffer simplement. Mais combien voyons nous tous les iours de nourrices, qui fournissent de leur laict aux apothicaires & barbiers : pour quelques remedes, qu'ils chauffent: & le laict ne se perd point de leurs mammelles? C'est adonc qu'elles disent, quand on les emprunte d'vn peu de laict, gardez vous bien de le chauffer. Nos gens promettent, qu'aussi ne feront

ils : toutesfois, eux croyans que cela n'apporte aucun dommage à la nourrice, ne laissent de le chauffer, si besoin fait, & la nourrice n'y perd rien. Dieu merci. Mais d'où est venu, ceste opinion & ce propos vulgaire? Car il n'y a gueres de telles propositions, qui n'ayét quelque bon sens caché. C'est aux nourrices proprement, & non pas à leur laict, que se rapportent ces paroles, qu'elles se doiuent garder de s'eschauffer en leur harnois: d'autant que cela fait tarir les mammelles. Et l'eschauffer, s'entend en deux sortes principalement, l'vne est des choleres & despits : à quoy les nourrices sont fort suiettes, parce qu'elles deuiennent fieres & orgueilleuses, pour le besoin qu'on en a, de sorte que l'on est contraint de les supporter, plus qu'vne autre seruante, pour l'amour de l'enfant. Dont si on leur fait le moindre desplaisir, elles deuiennent folles & enragees: i'entens de la pluspart, car il y en a qui sont assez sages & modestes. Or la cholere, & autre grande passion d'esprit, eschauffant les humeurs, bien souuent esmeut les menstruës hors de leur terme : & par consequent fait retirer la matiere du laict. Autresfois sans prouocation des menstruës, le laict defaut par la seule ebulition causee de la cholere, qui le fait perdre tout à trac. Car le sang qui souloit estre attiré des mammelles, se retire autre part, & en estant vne fois destourné, il n'y retourne facilement. Ainsi le laict eschauffé de cholere se perd. L'autre maniere d'eschauffement est de l'amour, en quoy les meres qui baillent leurs enfans à nourrir s'abusent bien souuent, de la sorte que ie remonstreray. C'est, que si la nourrice est mariee, elles ne veulent pas que son mary la cognoisse aucunement: & ce, de peur qu'il luy trouble le laict. Elles ont bien quelque raison, mais non pas toutes les raisons. Car il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de son mary, sagement & moderément, que si elle brusle d'amour. Le grand desir non satisfait, est le principal qui trouble le laict, comme l'on voit és nourrices fort amoureuses, qui vont apres les hommes, com-

me chiennes chaudes. Ne vaudroit-il pas mieux que elles euſſent quelque deſalteration de ceſte grand ſoif, que de les cõtraindre ainſi de bruſler à petit feu? Vous les verrez quelquefois ſi troublees de paſſion æmoureuſe, qu'elles en perdent toute contenance, voire le manger & le dormir. Qui doute que pour lors le laict ne ſoit trouble de meſme & les mammelles en danger de tarir? Il faut que la nourrice ſoit bien nourrie, qu'elle dorme la graſſe matinee, & ne trauaille gueres. Ce regime incite à conuoiter l'œuure de la chair, excitant ſes eſguillons, & prouoquant à luxure. Si la femme oiſiue bien traitee & en bon poinct, tentee de ceſte affection, eſt contrainte d'en abſtenir totallement, ie penſe que ſon laict n'en ſera pas meilleur, ains eſchauffé & troublé, ſentira au bouquin, tout ainſi que ſa perſonne. Parquoy il vaudroit mieux, que elle ioüit de ſon mary moderément, comme dit eſt, que de l'en priuer & ſequeſtrer entierement. Et quoy? les femmes des laboureurs, artiſans, marchands, & autres qui communément nourriſſent leurs enfans, ſont elles pourtãt excluſes du lict de leurs maris? ou ſi leurs maris ne les embraſſent point, tant qu'elles ſont nourrices? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas. Et leurs enfans ſont-ils moins bien nourris: ſont-ils plus delicats ou maladifs, que ceux des bourgeoiſes ſucrees, des Damoyſelles affetees, ou des grands Dames precieuſes: leſquelles ne ſe veulent tant abbaiſſer, que de rendre ce deuoir à nature, en nourriſſãt leurs enfans du laict que Dieu leur a donné pour eſtre du tout meres? Tant s'en faut: que au contraire, les enfans des pauures femmes, nourris de leurs meres, communément ſont plus forts & gaillards. Mais on craint (voyci la plus forte raiſon) que la nourrice deuienne enceinte, par l'accointance de ſon mary: & que l'enfant ne tette du mauuais laict. Lequel ſera tel ſãs doute, à cauſe de la groiſſe. Et il eſt a craindre, que la nourrice ne s'aduiſera pas d'eſtre enceinte, pluſtoſt que le nourriſſon ne s'en trouue fort mal. Car la pluſpart des femmes n'ont leurs fleurs durant que

Voyez l'ẽhortation au preau ch. de ce liu.

elles nourriſſent, & partant ne ſe recognoiſſent gueres d'eſtre enceintes iuſques au defaut de leur laict. Et les autres qui ont de leurs fleurs, ſont bien ſouuent groſſes d'vn mois, auant que de s'en apperceuoir. Qui pis eſt, il y a des nourrices, qui ſçachant bien d'eſtre enceintes n'en diſent rien tant qu'elles ont vne goutte de laict, craignant d'auoir leur congé. Et ainſi abuſent l'enfant, que l'on dit en Languedoc *enganar* d'vn mot Italien, pour dire *ingannare*. Ce ſont les principales raiſons que deduiſent les honneſtes femmes, pourquoy elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs enfans cognoiſſent les hommes.

Mais les inconueniens que i'ay allegué cy deſſus, contrepeſent bien ceux-cy, & (à mon iugement) les emportent à la balance d'equité, eſtans plus treſbuchans: Car le laict eſchauffé d'vne femme paſſionnee d'amour, eſt pire de beaucoup & plus nuiſant, que celuy d'vne femme enceinte. Et quoy? ne voit on pas (cõme nous auons dit au ſecond chapitre de ce liure) que les villageoiſes ne font difficulté d'alaiter leurs enfãs, encor qu'elles ſe ſentent groſſes tant qu'il y a vne goutte de laict en leurs mammelles, & que l'enfant en peut ſuccer? S'il duroit iuſques au neufiéme mois, elles cõtinueroyent ſans aucune difficulté de luy en donner: & puis le ſeurent, pour peu qu'il paſſe vn an. En ſont ils plus maloſtrus & ineptes au trauail? On voit bien que ils ſont plus robuſtes, & plus patiens de labeur, que ne ſont les citadins. Les pauures gens diſent, que ſi l'enfant a beu le meilleur de la liqueur, il doit en fin boire la lie: tout ainſi qu'eux meſmes font du vin. Car ils boiuent auſſi bien le bas, que le haut, tant que le vaiſſeau peut tirer, iuſques à la derniere goutte. Mais les perſonnes plus molles & delicates, gens aiſez & mignards, quittent le vin dés auſſi toſt qu'il a paſſé le milieu du tonneau, & diſent qu'il ſent au bas, les ſeruiteurs & chambrieres boiuent le reſte iuſques à la lie. Ainſi peut-il eſtre des enfans qu'on alaicte, le vin deſquels eſt le laict: comme au contraire nous diſons

que le laict des vieux c'eſt le vin, dont la ſuſdite comparaiſon eſt bien propre.

Les Dames qui entendront mal ce propos, diront que ie conſeille de nourrir les enfans du laict d'vne femme groſſe. Mais, ſous leur reuerence, ie ne dis pas cela par maniere de conſeil, ains ie remonſtre, comment aux enfans de village, & des pauures gens qui ſont nourris groſſierement, le laict de leur mere enceinte ne leur eſt pas nuiſant: Ie ne dis pas qu'il ne fit mal aux enfans de bonne maiſon & delicats: tant pour ce qu'ils ſont de parens nourris mignardement, que pour autant que ce n'eſt du laict de leur mere. Car il faut entendre, qu'il y a telle affinité entre l'enfant & le ſang de ſa mere, qu'il ſera mieux ſubſtãté du pire laict de ſa mere, que du meilleur d'vne autre femme. Ie ſçay bien que l'on trouuera eſtrange ce propos: mais il eſt veritable, & ie le prouueray aſſez au ſixiéme liure, qui traitera de la couſtume. Et quãd ie n'aurois gaigné autre choſe, que de perſuader le laict d'vne femme enceinte, n'eſtre ſi mauuais à l'enfant, que celuy de la femme chaude comme vne chienne, extrémement deſireuſe de la compagnie de ſon mary, ou amy, i'ay aſſez conuaincu d'erreur celles qui trouuent ſi eſtrange, qu'vne nourrice ioüiſſe de ſes amours. I'entens touſiours modeſtement & ſobrement comme on fait volontiers quand on eſt en pleine liberté. Car s'il le faut faire à cachettes & à la deſrobee, on y va comme aſnes débaſtez, & on s'y eſchauffe tellement que double mal s'en enſuit. L'vn eſt, que le laict s'entrouble d'auantage, l'autre, que les nourrices engroiſſent pluſtoſt de ceſte façon. Car c'eſt, comme ſi à vn yurongne on tient le vin ſerré. S'il trouue la clef de la caue, il en prend tant qu'il peut tirer. Laiſſez luy le vin à l'abãdon, à ſon cõmandement il en boira moins de beaucoup, & en ſera plus ſobre. Grand merci diront les nourrices, quand elles orront ceci, vous ſçauez bien parler pour nous. Voila vne bonne recepte: nous l'executerons volontiers. Vous eſtes vn bon Medecin: Dieu vous gard de mal.

Et les maistresses au contraire, penseront que ie suis amoureux des nourrices, & que i'ayme à les caresser. Il est vray certainement, que i'ayme les nourrices & que la femme de ce monde que ie chery le plus, a nourry tous mes enfans, tant qu'elle a eu de laict, & ie n'ay pas laissé pour cela de coucher auec elle, & luy faire l'amour, comme vn bon demy à sa bonne moitié, suyuãt la conionction de mariage: & (Dieu mercy) nos enfans ont esté bien nourris, & sont bien aduenus. Ie ne donne point conseil aux autres, que ie ne prenne pour moy.

Voila donc comment il faut entendre ce que le vulgaire pretend dire, que l'eschauffement du laict est cause, que les mammelles tarissent aux nourrices. Il y a vne autre intelligence de ce qu'on dit aussi qu'elles tarissent aux bestes, non pas si on bout simplement leur laict (comme quand on en fait de la boullie) mais s'il verse au feu, ainsi qu'il peut aduenir du boüillon impetueux. Item, si on n'y adiouste quelque peu d'eau, les bonnes gens disent (au moins en Gascoigne, ou ie l'ay apprins) que les mammelles tariront à la beste. Il y a deux misteres ou secrets en ce propos: l'vn est, suasion à la parsimonie, ou espargne: & l'autre vn document à cuire le laict ainsi qu'il appartient. Quãd au premier, c'est tresbien aduisé de garder que le laict ne s'espande au feu, ne ailleurs. Car si on le perd ainsi mal à propos, on en peut auoir faute: & la mammelle qui le fournit tarira, c'est à dire, n'y pourra aduenir. Pour cela mesme il est bon, de le croistre d'vn peu d'eau, afin que moins de laict suffise. Autrement il se trouue court, ou il faut plus de bestes à le fournir. Ainsi il semble que la beste tarisse, quand elle ne peut aduenir à tout ce qu'on en a affaire. Quant au second, c'est vn bon precepte, qu'on dicte secrettement, comment il faut cuire le laict. Ce doit estre à petit feu. D'autant que sa substance estant fort delicate, n'endure vn grand boüillon tel, qui le fait respandre & verser. Pour cela mesme il est tresbon, d'y adiouster vn peu de l'eau: qui resiste, &

fait

fait resister plus le laict à l'aduſtion du feu. Par ainſi il ſe cuit plus doucement, & y a de l'eſpargne tout enſemble. Ce ſont les deux raiſons ſecrettes de l'opinion qu'on a induite au populaire, afin qu'il ſçeut mieux meſnager ſon laict, & le cuire mieux à propos. Car on ne ſçauroit plus gentillement luy perſuader vne choſe, qu'en le manaçant de quelque notable perte & dommage : ou au contraire, en l'inuitant à quelque grand profit.

Qu'il ne faut endurcir les tetins, pour euiter les tendrieres.

Chap. VIII.

Tendrieres ſont les fendilleures de la tette ou pouppe des mammelles, quand elle ſe rompt & font du premier laict, meſme à celles qui nourriſſent. Car comme l'enfant ſucce & la preſſe, elle ſe rompt d'auantage. Ce qu'auient principalement aux femmes plus delicates, molles & tendres, dont le mal eſt dit tendrieres, à mon aduis. Car depuis que le tetin a eſté vne fois rompu, & eſt endurci, on n'y a plus de mal, ou fort peu, aux autres geſines. Or pour l'euiter, ſur tout du premier enfant, nos femmes y employent diuers remedes, qui tendent tous à exiccation, penſant que de corriger la molleſſe, on preuient telles fandilleures, d'autant que le tetin ià endurci, comme dit eſt, n'y eſt plus tant ſuiet. A ceſte cauſe les vnes baſſinent leurs tettes d'eau & d'alum : les autres d'eau roſe & de plantain, ou de myrte : les autres d'vn autre aſtringeant. Et cela ne fait que diſpoſer la tette à pis auoir. Car tant plus elle eſt dure & roide, tant plus elle ſe rompt. Il faut faire tout le contraire, la remollir & attendrir, auant la venuë du laict. Car ſi elle eſt molle, pour certain elle preſtera, & ne

creuera pas. Comme auſſi nos leures qui ſe fendent en Hyuer, à cauſe du froid deſſeichant & enroidiſſant, ſont preſeruees de ce mal, ſi on les remoüille ſouuent de ſa ſaliue, ou ſi on y met de la pommade. Parquoy celles ſont mieux aduiſees qui pour euiter les tendrieres, appliquent à leurs poupes, quelque mois auant que d'accoucher, de la cire neuue remollie auec de l'huile doux. Mais il eſt encor meilleur, comme ie l'ordonne, de les graiſſer ſouuent de lard frais, qui les remollit doucement & gentillement. La raiſon en eſt aiſee, & l'experience de pluſieurs l'a confirmé. Ie m'en rapporte au teſmoignage de celles que i'ay apprins de faire ainſi, & s'en trouuent fort bien. I'ay penſé d'en faire ici mention, pour fauoriſer celles qui ont bõne volonté de nourrir leurs enfans, {& s'excuſent en partie ſur ce mal là. Les autres ne me font pas grand pitié, qui n'ont pitié de leurs enfans, & ſe deſdaignent de les nourrir.

De muer l'enfant à toute heure qu'il eſt ord, & s'il doit auoir certaines heures à tetter.

Chap. IX.

LEs bonnes femmes ont opinion, que pour bien nourrir vn enfant, il le faut reigler à certaines heures, tant de ſon tetter, que du changer des langes pour le mettre au net. Et ce bien nourrir, que elles appellent, s'entend communément d'vn aiſé traitement afin qu'il ne donne tant de peine à ſa mere ou nourrice, quand on l'a mis vne fois & accouſtumé, à vn train & certain ordinaire de quelques heures, à la commodité de celle qui l'alaicte. Dont ce regime ſe rapporte plus à la nourrice qu'à l'enfant. Et ſi on luy peut faire prendre ce ply, on dit qu'il eſt de

bon nourrir, c'eſt à dire, qu'il ne requiert riẽ importunement, ains à ſes heures. Mais voyons ſi ce regime eſt reigle certaine, eſt profitable aux enfans, & premierement du tetter, duquel le muer depẽd à peu pres. Car ſi l'enfant tette ordinairemẽt à certaines heures, il vuide auſſi de meſmes : s'il n'y a quelque deſbauche d'eſtomach, & l'enfant ſe porte bien, ſuppoſe auſſi que le laict continuë d'eſtre touſiours ſemblable, non plus aigueux, ou plus eſpais, ne plus acre ou aigu. Car ces qualitez diuerſes changent aiſément le ventre d'vn enfant. Voyons donc en premier lieu, s'il eſt bon & profitable à l'enfant, qu'il ne tette ſinon à certaines heures. Nous auons remonſtré au ſecond chapitre de ce liure, que l'enfant dans le vẽtre de ſa mere tire continuellement par le nombril ſa nourriture: comme vne plante inceſſamment attire de la terre par ſes racines. Eſtant venu en lumiere, & iouyſſant de l'air, prenant ſa nourriture deſormais par la bouche, il a beſoin d'eſtre ſouuent alimenté : d'autant que ſon corps mollet & tendre comme fromage (ainſi l'accompare Galien) ſe fond & reſolut inceſſamment: Dont ſi on ne reſtaure & refait par frequent alimẽt ce qui ſe diſſipe à tout moment, l'enfant demeure petit, tranſi & aganit. La frequence de l'aliment eſt requiſe és premiers iours, d'autant qu'il eſt pres du temps auquel il attiroit continuellement nourriture. Parquoy il faut, pour ne faire ſoudain changement d'vn extremité à l'autre (choſe grandement inſupportable à nature) que la frequence reſponde à la continuelle attraction que l'enfant nagueres faiſoit. Auſſi ſon eſtomach eſt ſi petit qu'il ne peut comprendre à vne fois beaucoup, auant qu'il ſoit bien eſlargi. Ce qu'il acquiert de peu à peu. Dont il faut que cependant la frequente reiteration compenſe la moindre quantité de l'aliment. Depuis, quant l'eſtomach eſt plus capable : l'enfant n'a moins beſoin de ſouuent tetter qu'il auoit auparauant : parce que ſon corps auſſi eſt plus capable en proportion: & a beſoin de plus grande nourriture qu'il n'a

uoit és premiers iours. Ainſi il faut touſiours que l'enfant continuë de ſouuent tetter, iuſques à tant qu'il commence à manger quoy que ce ſoit. Car adonc, eſtant ſubſtanté de viande plus ſolide que n'eſt le laict, ſon eſtomach, eſt plus tardif à digerer: & ne requiert ſi frequente paſture qu'il faiſoit au parauant. On m'accordera aiſément tout cela, mais le principal eſt encor derriere, ſçauoir-mon ſi on doit, ou ſi on peut, ſans faire tort ou preiudice à l'enfant, limiter & definir à certaines heures, ceſte frequence de tetter tant qu'il voudra, pourueu que ce ſoit à certaines heures, comme touſiours de deux en deux, ou de trois en trois, ou de quatre en quatre, & ainſi des autres interualles, qu'on pourroit aduiſer. Les femmes de Montpellier prennẽt volontiers leurs termes de quatre en quatre heures, qui eſt tetter ſix fois dans vn iour naturel comprenant iour à nuict. Cela ſemble aſſez raiſonnable: toutefois il eſt impoſſible de ranger tous enfans à meſme poinct, veu que tous ne ſont de meſme complexion & naturel. On ſçait bien que comme des grands, ainſi des petits enfans, les vns ſont fort affamez, les autres non. Ceux-ci attendront vn long temps ſans tetter, les autres veulent auoir preſque touſiours la bouche au tetin, & ſi on leur refuſe, ou ſi on ne leur preſente ſouuent à tetter, ils n'en ſont pas ſi biẽ nourris. La grãdeur de l'eſtomach, & ſa capacité eſt en diuers corps diuerſe dés la premiere cõformation: cõme il y a des petits & des grãds foyes, des petites & des grandes teſtes, des mains courtes & des longs doigts: & ainſi des autres parties: qui n'ont touſiours correſpondance au reſte du corps: de ſorte qu'vn grãd corps aura quelquefois ſon eſtomach fort petit, & vn petit corps l'aura grand. De là ſouuent procede qu'vn enfant de grande corpulence aura beſoin de tetter à toute heure, parce que ſon eſtomach eſt petit, & le corps a beſoin de grande nourriture. Son eſtomach petit, ne peut gueres comprendre à vne fois, & s'il attire beaucoup, ſtimulé de la neceſſité des autres parties, il eſt contraint de reietter & vomir ce

laict, plus copieux qu'il ne peut aiſément contenir. Au contraire, il y a de petits & maloſtrus enfans, qui abſorbent le laict comme vne eſponge, & l'auallent cõme dedans vn abiſme, d'autant qu'ils ont l'eſtomach fort ample & capable. Dont ils ont aſſez d'vne tettee pour pluſieurs heures. Ainſi qui voudra limiter les repas de tous enfans à meſmes heures, il ne peut faillir d'en offencer la plus grand part. On m'accordera bien encor cela. Mais touſiours demeure le doute, ſi on peut limiter iuſtement le temps du tetter aux enfans, en faiſant les limitations diuerſes, ſelon leurs diuerſes complexions & naturels, que l'on peut apprendre en peu de iours. Ie vous diray: ſi la nourrice eſt ſi prudente, diſcrette & aduiſee, qu'elle ſçache bien comprendre la portee de ſon enfant, & ſi ſage qu'elle s'y vueille entierement accommoder, s'aſſuiettiſſant du tout aux heures que requiert la nature de l'enfant, il n'y aura point de mal, qu'on luy permette de les prendre & arreſter ſelon ſon iugement, & qu'elle continuë ainſi de luy preſenter le tetin à telles heures preciſément. Car l'enfant nourri par meſure, s'en portera bien mieux. Mais combien trouuerez vous de nourrices, ſoyent meres, ou locataires, qui ayent telle diſcretion & prudente obſeruation, de le ſçauoir diſtinguer & cognoiſtre? ou qui l'ayãt bien comprins, n'aime plus de mettre l'enfant au train de ſa commodité, que de s'accommoder à l'enfant? qui ſe vueille priuer de ſes plaiſirs, eſbats, repas & dormir à ſes heures, pour s'adonner totalement aux heures que l'enfant requiert, ſuyuant ſa complexion? A peine en trouuerez vous dix entre mille qui ſoyent ainſi conditionnees. Dont il ſemble qui vaut mieux faire vne autre reigle: c'eſt que l'enfant n'ait point d'heures certaines & limitees, ains que la nourrice luy preſente la mammelle à toutes heures. Car s'il en a beſoin, il tettera: ſinon, il abſtiendra. Et que peut-on regler vn enfant, veu que à toutes les fois qu'il ſe plaint, ou crie, de quelque choſe que ce ſoit, comme d'vne eſpingle qui le poingt, ou d'vne puce

qui le mord, il faut soudain auoir recours à la mãmelle pour l'appaiser? Il faut donc souuent rõpre le conte des heures certaines & limitees, en despit que lon en ait. Et si on le rompt commodément pour telles occasions sans nuire à l'enfant, il ne luy nuira pas aussi quand on luy presentera la mammelle en diuers tẽps, & à heures non limitees. Mais nos femmes craignent telle subiection : ce qu'elles disent franchement, & quelques vnes sont si suiettes à leurs plaisirs, que elles ne veulent pas que la garse leur apporte l'enfant qui crie dequoy que ce soit, pour l'appaiser au tetin, si ce n'est son heure. Ains qu'elle le pourmeine, ou luy die de belles chansons, ou le berse & l'endorme. Et peut estre que l'enfant crie de faim. Comment le voulez vous endormir ? Elles sçauent bien dire en commun prouerbe, *qui non à lou ventra dur, non pot pas dormir segur.* Dont l'enfant qui a le ventre plat & mol, preoccupé de faim auant son heure ordinaire, ne pourra pas dormir. Et de l'appaiser ou contenter d'vne chanson, c'est vne pure moquerie. Ie voudrois bien sçauoir, si sa nourrice ayant bon appetit, en lieu d'vne souppe elle seroit contente & bien satisfaite d'ouyr vne chanson (quand elle seroit bien d'Orlando de Lassus) ou de danser vn branle de Champagne ? Quelle fadaize. Nous disons en prouerbe Latin, *le ventre affamé n'a point d'aureilles*, & en vn verset du temps passé, *le ventre vuide n'oit volontiers paroles.* Mais ie suis en compagnie, dira la damoiselle. Voulez-vous qu'on m'apporte là mon enfant, & que ie monstre mon tetin ? voila vn grand danger vrayement, & vne fort pertinence excuse. I'ay honte de ces propos, qui me puent plus que la matiere dont nous traiterons maintenant. Car il est temps de venir au muer de l'enfant.

Inanis venternõ audit verba libenter.

Quant à ce poinct, i'ay predit, que si l'enfant pouuoit tousiours tetter à mesmes heures, & que le laict ne changeast de condition, l'enfant aussi pourroit se vuider à certaines heures : & par consequent on pourroit luy changer de langes à certaines heures. Mais

comme le premier defaut, & le ſecond auſſi. Parquoy on ne peut auoir certaines heures limitees, finies & determinees à muer l'enfant, qu'on ne puiſſe & doiue rompre, aduenant le cas de neceſſité. Qui eſt (à mon aduis (toutes & quantesfois on cognoiſt l'enfant eſtre conchié ou compiſſé, iaçoit qu'il n'y eut pas vne heure qu'on l'a changé tout de blanc. Et que ſert il de luy faire endurer ceſte vilenie & ſaleté, iuſques delà à quatre ou cinq heures, que ſon terme ſera? Si vn homme a ſué de trauail, on trouue bon qu'il change de chemiſe incontinent, & qu'il ne boiue ceſte ſueur: & moins qu'elle ſe refroidiſſe ſur ſon corps. Et comment ſera il bon, que l'enfant trempe dans ſon vrine durant quatre ou cinq heures? Quel bien luy peut faire cela, & autãt ſa fiante? Les bonnes femmes reſpondent, que *entre la merde & lou pis, ſe nourris lou bel fils.* Mais i'ay expliqué ce propos mieux à la verité au 6. chap. du quatriéme liure: & comment il faut entendre, que tout enfant eſt nourri entre la fiante & l'vrine, ſoit beau ſoit laid. Et cela ne fait rien à la beauté. Car ſi elles veulent dire, que ces matieres ſont deterſiues, nettoyent la peau, & font beau teint: qu'ainſi ſoit, on torche le viſage des enfans qui ſont plus grans, de langes piſſeuſes des petits, pour les decraſſer & embellir: ie reſpons, que les enfans n'ont beſoin de ce fard ou embelliſſement aux cuiſſes, aux iambes, au ventre, aux reins, & aux bras: & qu'il y a grande difference, de les en frotter, ou de les y laiſſer tremper quatre ou cinq heures. Dequoy il aduient ſouuent grãd mal & au corps & à l'eſprit de l'enfant. Ce que ie deſire eſtre bien noté des ſages meres. Premierement quant au corps, elles ſçauent treſbien, que ces ordures eſcorchẽt ſouuent les cuiſſes & feſſes des enfans: dont ils deuiennent faſcheux & criars; non ſans cauſe. Et c'eſt de l'acrimonie & ardeur de ces excremẽs, qui biẽ ſouuẽt deuiẽnẽt tels de la longue retẽtiõ cõtre le corps de l'enfãt, auquel on fait endurer ceſte gehẽne mal à propos. Quãt à l'eſprit, il en eſt doublemẽt offẽſé, & reçoit de mauuaiſes impreſſiõs. L'vne

Obiectiõ

Reſpõce.

eſt ià dite, que les enfans en deuiennent criars & faſcheux, qui eſt vne mauuaiſe habitude, engendree de pluſieurs reiterees diſpoſitiõs & actes. Car ayant longuement accouſtumé de crier & braire, pour la moleſtie que leur donnent ces ordures, ils ſont depuis ſi chagrins, que la moindre choſe du monde les rend faſcheux. Ainſi les meres & nourrices ſont bien punies de leur eſpargne à tenir l'enfant net. Car elles en ont depuis plus mauuais temps, quand il eſt deuenu terrible pour auoir trop enduré. Mais ie ne les plains pas tant: que le pauure petit innocẽt, duquel l'eſprit eſt alteré, pour s'en reſſentir toute ſa vie. En vne autre ſorte il eſt offenſé de ſes ordures, auſquelles on accouſtume ſon corps, & c'eſt, que les mœurs eſtans correſpondantes à la temperature du corps (ainſi que ſouuent nous auons dit) il s'enſuit aiſément, que du corps nourri en ſaleté & ordure, l'ame ſe plaiſt en toute vilenie, plus que ſi ſon corps auoit eſté nourri gentillement & nettement. Voyez, ie vous prie, ſi les bouuiers, porchiers, valets d'eſtable, ramonneurs de cheminees & cure retraits, gadouars, & gens de voirie, n'ont les mœurs plus ſales & propos moins honneſtes que les autres perſonnes? On ſe plaiſt en ce qu'on a eſté nourri. Car nourriture paſſe nature. Les meres donc ſoyent aduerties, & toutes les nourrices en general, de ne plaindre leur peine à nettoyer les enfans autant de fois qu'ils ſont ſales, & de nuict & de iour. Elles en ſeront bien recompenſees, quand les enfans en ſeront plus traitables, doux & gracieux. Au contraire, pour vne heure qu'elles auront eſpargné de leur peine, l'enfant leur en donnera plus de mille.

Contre ceux qui trouuent bon que les enfans crient & pleurent.

Chap. X.

DE ce que i'ay remonſtré au precedent chapitre, on peut confondre & renuerſer ceſt erreur. Car quand ce ne ſeroit que pour l'eſprit, qui deuient plus vicieux d'vne accouſtumance au crier & braire à tout propos: c'eſt beaucoup de mal. D'autant qu'il faut touſiours ſouhaiter, comme diſoient les anciens, que l'ame ſoit ſaine dans le corps ſain. Mais d'abondant il eſt fort nuiſible au corps de l'enfant, luy permettre de crier quand on le peut bien appaiſer. Car cela peut changer de peu à peu ſa bonne temperature, en cholere chaude & ſeiche, qui le tiendra maigre & menu, voire luy accourcira les termes de ſa vie: ſuiuant ce que nous auons remonſtré au 2. chap. du premier liure. Il y a des enfans qui deuiennent tellement chagrins & malicieux, pour le meſpris qu'on fait de leur crierie, que ſouuent ils noirciſſent tout à fine force de ſe tourmenter. Les autres en perdent l'haleine & ſont pres d'eſtouffer. Il y en a qui viénent paſles, comme s'ils eſtoient morts. Pluſieurs en tombent au mal caduc. D'autres ſe creuent, & puis il les faut chaſtrer. Voila de grans malheurs, qui arriuent aſſez ſouuent, pour le meſpris qu'on fait du crier des enfans. Et de profit ou cõmodité, ie n'en ſçache point, ſi ce n'eſt parauenture que le poulmon & la poitrine s'en eſlargiſſent d'auantage, que la chaleur naturelle s'en rend plus forte, & quelques ſuperfluitez ſe conſument, comme on dit auſſi de pleurer, qu'il leur deſcharche le cerueau. Or quant à ceſtuy-ci, ie ne le troue pas mauuais, pourueu que ce ſoit d'vn crier mediocre & non exceſſif. Comme auſſi les petits cris non malicieux, ni extrémes, ne me ſemblent aucunement

preiudiciables à la ſanté des enfans. Ce leur eſt autant d'exercice, par maniere de dire: & il en reuient le profit deſſus mentionné. Mais toutefois l'accouſtumance en eſt touſiours mauuaiſe. Car il eſt aiſé de paſſer du mediocre au cri deſmeſuré. Et quelle femme y a-il au monde qui ne trouuaſt bon, qu'vn enfant ne criaſt point, ains touſiours fut paiſible, plaiſant, gay & ioyeux? Ie croy qu'il n'y a aucune qui le voulut prouoquer à crier & à pleurer, diſant que cela fut meilleur pour luy. Mais s'il aduient que l'enfant crie, & que la nourrice (ſoit mere, ou locataire) n'ait loiſir ou plaiſir de l'appaiſer incontinent, elle s'excuſe là deſſus, que le pleurer & crier luy ſont grand bien. Voila comment on ſe flatte & eſpargne ſouuent mal à propos au preiudice de l'enfant. Lequel à la longue ſe reſſent de ceſte rigueur, inclemence & cruauté, coulourée, maſquee, & couuerte d'vne belle raiſon. Ie dis que lon s'en recognoit, tant au corps qu'en l'eſprit de l'enfant, & i'oſe bien croire, que les enfans ainſi nourris, n'aiment iamais tant leurs meres & nourrices, que s'ils auoient eſté plus piteuſement eſleuez. Car c'eſt là que doit cõmencer la pieté & charitable amour: laquelle Dieu fait depuis reciproquer des enfans aux parens. Dequoy le Cigogneau donne vn tel exemple, que les Grecs ont bien voulu nommer ceſte recognoiſſance *antipelargie*, du nom de la Cigogne. Ie ne veux pas pourtant vne grand mignardiſe & exceſſiue indulgence des meres enuers leurs enfans: & ſur tout quand ils commencent à ſe cognoiſtre. Car dés auſſi toſt ie les nourris ſous l'ombre de la verge, & les fais craindre le chaſtiment, meſmes auant qu'ils ſoient ſeurez. Autrement, ſi on craint trop de leur deſplaire, ils ne craignent les reprehenſions, & il faut leur eſtre ſuiet extrémement, ſupporter toutes leurs fautes & mauuaiſes façons de faire. Dont auſſi Dieu permet, que les peres & meres ſont touſiours depuis ſuiets à leurs enfans. Il ne les faut prouoquer à ire & à deſpit: mais auſſi il ne faut pas craindre & s'aſſuiettir à leurs paſſions, ains les arra-

cher petit à petit par bonne discipline, & garder qu'elles ne pullulent, ayans prins forte racine. A dont certainement le pleurer & le crier vn peu ne leur peut nuire: & faut quoy qu'il en soit, ou puisse aduenir, qu'ils prennent de bonne heure le chemin de vertu.

Qui doit plus longuement tetter, vn fils ou vne fille: & combien le chacun.

Chap. XI.

EN diuers païs on a diuerses coustumes, & comme les habits sont differens, ainsi la maniere de viure. Ce qui est bien raisonnable. Car la difference de l'air & du terroir, requiert diuerse façon d'entretenement. Comme és pays froids & Septentrionaux les pouëlles ou estuues, les fourreures, le vin, & les espices sont necessaires & ordinaires: & és païs chauds & rotis, comme est celuy des Mores, les lieux sous terre sont les meilleurs, & l'aller tout nud, boire de l'eau, & manger force fruicts qui raffraischissent. Qui voudroit viure en Aphrique, en Mauritanie, ou en Ethiopie, de la façon qu'on vit en Angleterre, en Allemagne, ou Pologne, & au contraire, il ne pourroit gueres durer en ceſt estat. Et pour ne faire comparaison des païs tant esloignez, si vn Parisien vouloit viure à la Prouençale, vn Lionnois à l'Espagnolle, ou vn montagnard, comme ceux du plat païs, & au contraire, sans bouger de son lieu naturel (cela s'entend) il ne s'en trouueroit pas bien. Le ciel ou l'air diuers nous inuite à diuers traitemens: & la condition des personnes aussi, que nous appellons institution de vie. Car si on nourrissoit vn laboureur ainsi qu'vn homme d'estude, ou autre sedentaire, il deuiendroit si delicat qu'il ne pourroit suffire au trauail: & au contraire, si l'homme sedentaire estoit nourri en labou-

reur, il seroit tantost malade, à cause qu'il ne pourroit digerer telles viandes : sinon qu'il fut de forte & robuste complexion. Comme on en trouue plusieurs, qui mesmement sont tels de nature, estans nez de pauures gens laboureurs ou artisans, & par consequent nourris grossierement. Dont ils sont pacientissimes de labeur, & se peuuent nourrir de mesme leurs parens, ou à peu pres, sans aucun preiudice: ainsi qu'ils font pour la plus part. L'aage aussi requiert diuers traitemens, entant que c'est vne complexion diuerse. Et par tout le monde on obserue bien cela, que les enfans soient autrement nourris que les garçons, les garçons que les hommes adultes & parfaits, les vieillards d'vne autre sorte, & d'vn autre les décrepits. Item le sexe diuers est diuersement entretenu, non pas en habit seulemẽt, ains aussi en nourriture & education. Dont est le commun dire, que le garçon doit estre bien nourri, bien batu, & mal vestu : la fille bien vestuë, bien batuë & mal nourrie. Or ie lairray à part les diuerses manieres d'esleuer les enfans qui tettent, selon la diuersité des païs: comme il est bien necessaire qu'on les allaicte differemmẽt, ainsi que les regions different. Ie restraindray mon propos au climat de Montpellier & des lieux circonuoisins, qui respond assez à la temperature de la Toscane.

Nos femmes tiennent, que les filles doiuent tetter moins de temps que les fils, & qu'elles en ont assez de dix & huit mois : les fils, de vingt & quatre, qui sont deux ans entiers. Il faut touſiours supposer que l'enfant se porte bien, & (selon le cours de son aage) soit bien aduenu: qu'il ait commencé de manger au temps qu'il deuoit, qu'il ait assez de dents pour mascher, que le seurer duquel on doute, tombe en bonne saison : bref qu'il n'y ait autre question que du terme. La raison qui meine les femmes à dire, que les filles ne doiuent tetter si longuement que les fils, est (à mon aduis) d'autant qu'elles sont plus humides. Voire, mais il faut sçauoir, si ceste humidité est vicieuse, ou non. Si c'est la complexion naturelle du sexe feminin d'estre plus humi-

de, & que nature l'ait ainsi fait expressément, & plus froide aussi pour les causes deduites au premier chap. du second liure : ne sera ce pas mal fait, de rendre les filles plus seiches, en danger de les faire deuenir hommasses & steriles? Si c'estoit vne humidité superflue & acquise par mauuaise nourriture, ou dedans ou dehors la matrice, il la faudroit bien consumer : mais elle est naturelle, supposant tousiours que la fille soit bien nee, bien saine, & de bonne complexion. En voulez vous faire vn garçon en la rendant plus seiche, tellement qu'il ne luy manque rien, que le membre viril : car de barbe, elle n'aura pas faute. C'est tres-mal raisonné, de dire que la fille doit moins tetter, parce qu'elle est trop humide: veu qu'au contraire, il faudroit qu'elle tettast plus longuement, afin de l'entretenir en ceste complexion, qui luy est naturelle, & necessaire pour estre bien feconde & faire de beaux enfans (qui est la perfection du sexe feminin) quand elle aura plus longue son adolescence, laquelle est limitee de la notable exiccation: lors que les os & autres parties solides ne se peuuent plus estendre & alonger. Et parce on a bien raison de vouloir que les fils tettent longuement, à cause de leur siccité. Car si on ne retarde & reculle tant qu'on peut la grande exiccation, à laquelle les achemine leur chaleur naturelle plus forte qu'aux filles, il est certain que ils demeureroyent courts, & par succession de tẽps, les fils des arriere fils ne seroyent que petits nabots. On le voit ordinairement de ceux qui ont esté mal nourris, ou de mauuais, ou de diuers laict, ou qui n'ont assez tetté. Ils sont plus petits de beaucoup, que les autres de mesme race, maison, ou condition. Parquoy ce n'est mal aduisé de faire tetter longuement les fils, pour auoir de beaux hommes, qui aussi viuront plus long tẽps, selon le cours de nature, & seront plus tard vieux. Car l'enuieillir n'est autre chose que dessecher, & la mort naturelle n'est qu'vne extréme exiccation. Ce qu'on peut retarder, si en tous aages on est soigneux d'espargner & biẽ entretenir l'humeur naturel & radi-

C'est à dire, que elle croistra plus longuement.

cal, auquel consiste la certaine mesure & duree de nostre vie, comme nous auons amplement demonstré au second chapitre du premier liure. Mais pourquoy ne sera il aussi bon, que la fille tette semblablement long temps, veu les raisons deduites, qui semblent estre communes à l'vn & à l'autre sexe? Si la mere de l'vn & de l'autre est bien saine, non phlegmatique ne catarrheuse, & que les enfans soyent iustement de la complexion requise à leurs sexes, il me semble que l'on n'en doit faire aucune difference: & mesme suyuant ce que nous auons remonstré au cinquiéme chap. de ce liure: ou nous auons enseigné, que la complexion de chaque sexe doit estre conseruee par son semblable, comme estant chose naturelle. Et pource le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à vn fille, d'autant qu'il est plus froid & humide, contre le vulgaire opinion. Comment est ce donc que le vulgaire entend que la fille a moins besoin de tetter, que le fils? Ie crois qu'il a retenu ceste proposition de quelques sçauans Medecins: mais il ne l'entend pas, & parce il la raisonne mal, disant vne cause qui n'est pas. Comme aussi le vulgaire resonne mal, quand il trouue meilleur pour vne fille: le laict de celle qui a fait vn fils, & au contraire, en disant que c'est pour les raffraichir. Qui est donc la vraye raison? Ceste-cy, à mon iugement. Les anciens Medecins, qui peuuent auoir tenu ce propos au vulgaire, ont tousiours entendu, que chasque mere fit son deuoir à nourrir ses enfans. Or de celle qui a fait vn fils, le laict est plus froid & humide: parquoy il rabat de la chaleur & siccité naturelle de l'enfant. Ce qui est aucunement preiudiciable à sa temperature ou complexion, toutesfois cela reuient à quelque cõmodité: c'est, qu'il croistra plus longuement, & deuiendra plus grand. Ainsi il n'y a pas danger que le fils tette assez long temps: & il faudroit encor plus, si le laict estoit du tout selon sa complexion. Semblablement la fille qui tette le laict de sa mere, plus chaud & sec, est aucunement offencee en sa complexion, & peut estre

Obiectiõ

Respõce.

tellement alteree de peu à peu que ſon corps ne croiſtra ſi auant, qu'il feroit en vſant du laict ſemblable. Parquoy il vaut mieux qu'on la ſeure pluſtoſt. Mais quoy, (dira quelqu'vn) les viandes qu'on luy donnera cy apres en lieu du laict, ne ſont elles plus deſſechantes, que le laict qu'on luy a oſté? Il eſt certain que le laict humecte fort: comme aliment benin & facile à digerer, & de treſgrande ſubſtance: mais il eſt plus chaud que le ſang: & que la chair qui eſt faite de ſang. Dont la chair des beſtes que nous mangeons, & encor plus ſon potage, eſt moins eſchauffante que le laict. Qu'ainſi ſoit pour peu que la nourrice ſoit en colere, ou autrement eſchauffee, ſon enfant (s'il eſt delicat) ſera tantoſt eſcarboüillé, teind de rougeurs & ſerpigine. C'eſt d'autant que le laict a vne telle trempe, que peu de chaleur d'auantage le rend fort comme vin: auquel auſſi, il eſt treſſemblable. Car l'vn & l'autre ſont fort nourriſſans, chauds & humides entant que alimens, toutesfois le vin eſt plus chaud, ſinon qu'il ſoit trempé: & pour lors il reſpond à la temperature du laict.

Obiectiõ

Reſpõce.

Ie ſçay bien que pluſieurs ſeront offenecz, de ce que ie dis le laict eſtre chaud. Car on dit communément, qu'il eſt fait de ſang recrudi ou décuit aux mammelles. Ce que ie nie pertinamment. Car il eſt fait du ſang, cuit & elaboré dans le corps glanduleux des mammelles, qui eſt plus chaud que froid: ainſi que ie ſouſtiens de toutes parties ſpermatiques, mais ce different eſt pour nos eſcolles. Reſte donc que l'aliment qu'on donne à l'enfant depuis qu'il eſt ſeuré, eſt moins chaud que le laict: ſinon qu'on luy donnaſt du vin maltrẽpé. Mais la chair & le potage ſont aſſez humectatifs, n'eſchauffent point (ſi ce n'eſt entant que alimens) & ſont de plus grand nourriture, dont ils rendent les enfans plus forts. Auſſi void-on au contraire, ceux qui ont tetté longuement eſtre pour la pluſpart mols, delicats & effeminez. Il eſt bien force, que des premiers iours l'enfant ſoit nourri de laict, pour trois principales raiſons. L'vne eſt, que tout changement doit eſtre fait de petit

à petit : & il n'y a pas grand difference du sang qui a nourry l'enfant dans la matrice, au laict qui en est fait depuis. L'autre, que l'enfant a ceste inclination naturelle de tetter, & le sçait faire sans precepteur & lie mieux le tetin qu'il ne sçauroit aualler du potage. Mais la premiere raison est plus valable. Adioustez y la troisiéme: que le laict est beaucoup plus aisé à digerer que le potage, la chair, le pain, & autres viandes: & que l'estomach de l'enfant mol & tendre ne peut venir à bout d'autre aliment que du laict humide & chaud temperément.

Or sus tout cela est accordé, voyons maintenant de arrester & conclurre, combien de temps doit tetter le fils & la fille. I'ay dit qu'vn pareil terme est deu à tous deux, si l'on a chois du laict: c'est à dire, qu'on donne à la fille le laict de celle qui a fait vn fils, & au contraire. Sinon, & que le laict dont on nourrist la fille, soit pour vn masle, il vaut mieux la seurer plustost comme à vn an & demi, & que le fils tette ses deux annees de quel laict que ce soit, pourueu qu'il soit bon en substance, ie n'y vois aucun danger.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

AV LECTEVR D'ESPRIT LIBRE ET STVDIEVX.

AMY Lecteur, i'ay eu trois principales considerations à publier, & diuulguer l'indice de toutes les matieres que i'ay à discourir en mon traité des Erreurs populaires : duquel ie ne mets en lumiere pour le present, que les cinq premiers liures. L'vne des cõsiderations a esté, de m'engager, & obliger à poursuiure telles matieres, comme en ayant fait promesse. L'autre, à ce que si parauenture quelqu'vn, esmeu de ceſt argument, vouloit entreprendre semblables discours, au moins il ne touche à la besongne, que ie me suis taillé, & ne mette (comme on dit au prouerbe) sa faucille en ma moisson. Car ie la peux iustement dire mienne, puis que i'ay semé ces propos. La troisiéme est pour t'inuiter, ô Lecteur d'esprit libre & studieux, à m'enuoyer des propos semblables à ceux-cy, que i'ay recueilly en long temps, de plusieurs personnes, en diuers pays. Ainsi i'espere receuoir de toutes parts, de ceux qui liront mon indice, les propos vulgaires touchant la medecine & regime de santé (car ie n'ay que faire des autres Erreurs qui cõcernent les mœurs, l'œconomie, la police, & autres actions de la vie humaine) qu'ils verront par ce recueil n'estre venus à ma cognoissance. Leur addresse sera, s'ils n'ont autre nouuelle de moy, à Montpellier ou i'ay ceſt hõneur de presider en la plus fameuse vniuersité de Medecine qui soit au monde. A raison dequoy aussi i'ay esté esmeu & inuité de trauailler à la correctiõ des Erreurs populaires, qui troublẽt souuent les ieunes Medecins, & leur donnent grand' peine, d'autant qu'ils n'ont pas l'autorité de les refuter, pour le peu de respect que le peuple leur porte, ayãt petite creance au bas aage, quoy qu'il y puisse auoir beaucoup de suffisance. Cependãt tels Erreurs sont pour la plus part tres-preiudiciables à la santé des hommes, il y en a d'autres qui rendent les Medecins fort suiets à calomnie. Or ie ne dis pas, que tous les propos contenus en mon indice, soyent erronez. Il y en a plusieurs vrais & certains, mais le peuple ignorant la

raiſon de ce qu'il dit, eſt comme en erreur, dequoy ie le veux exempter par mes diſcours. Il y a donc de ces propos vulgaires, que ie recerche & recueillis, les vns totalemẽt faux & erronez, les autres ont leur cauſe incognue du peuple, dont ils ſont compris ſous le nom des Erreurs. Et voila mon ſuiet, mon deſſein, & mon intention, à laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quelque eſtat ou profeßion que tu ſois non opiniaſtre ne lourdaut, ains d'eſprit libre, gentil & ſtudieux) me vouloir aßiſter, ayder & fauorir, en contribuant ce que tu peux colliger de tels propos vulgaires. Et ie les rangeray en leurs claſſes, pour diſcourir là deſſus, tout ainſi que i'ay fait en ceſte premiere partie: & meſmement ſi ie ſuis aduerty & apperçoy, que ce mien labeur t'ait eſté agreable, & que tu en deſires la pourſuite, iuſques à l'accompliſſement de ce que i'ay promis. Auquel cas, ie lairray toute autre beſongne, pour te donner contentement: eſperant que tu y auras enſemblement grand plaiſir & profit. A Dieu.

DIVISION DE TOVTE L'OEVVRE EN SIX PARTIES, contenant trente Liures.

Premiere partie.

De la Medecine & des Medecins. Liure I.
De la conception & generation. liu. ij.
De la groisse. liu. iij.
De l'enfantement & gesine. liu. iiij.
Du laict, & de la nourriture des enfans. liu. v.

Seconde partie.

De la complexion & coustume. liu. vi.
De l'air & des vestemens. liu. vij.
De l'appetit, & de la soif. liu. viij.
Des repas. liu. ix.
De la digestion. liu. x.

Troisiéme partie.

Du manger & des viandes. liu. xi.
De l'apprest, & ordre en l'vsage des viandes. liu. xij.
Des fruicts & salades, particulierement. liu. xiij.
Du boire. liu. xiij.
Traité du vin. liu. xv.

Quatriéme partie.

Du coucher & dormir. liu. xvi.
Des causes des maladies. liu. xvij.
Des maladies. liu. xviij.
Des iugemens és maladies. liu. xix.
Des viures en maladie. liu. xx.

Cinquiéme partie.

De la curation des maladies. liu. xxi.
Des abus és remedes. liu. xxij.
Des mauuaises cures & remedes extrauagans. liu. xxiij.
Des remedes supersticieux & vains. liu. xxiiij.
Des bons & vrais remedes. liu. xxv.

Sixiéme partie.

Des euacuations communes. liu. xxvi.
Des purgations ou medecines. liu. xxvij.
Regime de ceux que lon purge. liu. xxviij.
De la saignee. liu. xxix.
De la mort. liu. xxx.

DIVISION DE LA SECONDE PARTIE EN *ses liures & Chapitres.*

De la complexion & couſtume. Liure ſixiéme.

COMMENT *ſe doit entendre, que de ſept en ſept ans on change de complexion. Chapitre premier.*

Que chacun doit ſçauoir ſa complexion & portee, afin de la faire pluſtoſt comprendre au Medecin. Chap. 2

Que le Medecin ayant cognu le malade en ſanté, eſt plus propre à le guerir. Chap. 3

S'il eſt poſſible, que le Medecin comprenne en peu de temps la complexion d'vne perſonne, & s'il vaut mieux s'arreſter du tout, à ceux qui diſent le cognoiſtre de longue main. Cha. 4

Contre ceux qui alleguent en toutes choſes leur couſtume, & meſmes ayant changé d'aage. Chap. 5

S'il eſt vray ce qu'on dit, mauuaiſe couſtume, & bonne foüaſſe, fait bon rompre. Chap. 6

De l'air & des veſtemens. Liure 7.

Contre ceux qui diſent, que c'eſt mauuaiſe couſtume d'eſtre fourré en hyuer. Chap. 1

S'il eſt vray, que le chauffer du lict engendre la rongne. Cha. 2

S'il eſt bon de ſentir le froid, & qu'eſt-ce qu'eſtre bien hyuerné. Chap. 3

Qu'on ne peut iuſtement limiter la quantité des veſtemens, & de la couuerture. Chap. 4

Du ſerain qu'eſt-ce, & s'il tombe ſur nous. Chap. 5

De l'air ſubtil & prins, s'il eſt mal ſain aux vieillards, & comment il donne appetit. Chap. 6

S'il eſt mal ſain d'habiter en eſté ſus, ou pres d'vne eau courante. Chap. 7

Contre ceux qui ſe plaignent en eſté de la chaleur des nuicts, & ce pendant ils couchent ſur la plume, les feneſtres fermees. Chap. 8

Si c'eſt bien dit, aux mois qui n'ont point de R, peu embraſſer & bien boire. Chap. 9
Opinion d'vne femme, qu'il faut demeurer au lict tout le mois de Mars & de Septembre, pour euiter tous les maux de l'annee. Chap. 10

De l'appetit & de la ſoif. Liure 8.

D'où vient que le boire appaiſe la faim, & le manger mitige la ſoif. Chap. 1
Contre ceux qui mangent touſiours auant qu'auoir faim, & ſe plaignent de n'auoir iamais appetit. Chap. 2
Comment eſt-ce que l'appetit vient en mangeant. Chap. 3
Comment il faut entendre, ce que les Medecins conſeillent, ſe leuer de table auecques appetit. Chap. 4
Si pour manger debout on mange d'auantage: & ſi cela fait plus croiſtre. Chap. 5
S'il eſt vray que les dents allongent de faim. Chap. 6
Comment eſt ce que la faim cauſe deſcente de rheume, & rend l'homme plus chagrin. Chap. 7
D'où vient ce qu'on dit des alterez, cracher couton. Chap. 8

Des repas, & de l'embon-point. Liure 9.

Du nombre des repas qu'on doit faire. Chap. 1
S'il faut manger ſouuent, & beaucoup à chaque fois pour engraiſſer. Chap. 2
Moyens tres aſſeurez, pour guerir de la maigreur, & autres pour amaigrir. Chap. 3
De ceux qui ſe tiennent longuement debout, ſoudain apres le repas, afin de deuenir gras. Chap. 4
Qui eſt le meilleur eſtat d'vne perſonne, que l'on dit en bon poinct. Chap. 5
Sçauoir mon, ſi l'heure des repas doit touſiours eſtre à meſme poinct. Chap. 6
De l'interualle qui doit eſtre communément entre les deux repas. Chap. 7
Quel doit eſtre plus grand repas, & de viandes plus difficiles, le diſner, ou le ſoupper. Chap. 8
Qu'on ne peut iuſtement limiter la quantité du boire & du manger à vn repas. Chap. 9
Que la longueur des repas eſt dommageable, comme auſſi de ſe haſter beaucoup. Chap. 10
Qui engraiſſe mieux & nourrit plus, le boully, ou le roſty. Chap. 11

Si le soupper doit estre de bouilly, & de souppe, comme porte son nom. Chap. 12

De la digestion. Liure 10.

Que le vulgaire s'abuse sur le mot, & le fait de la digestion. Chap. 1
Quand se fait mieux la digestion, en veillant, ou en dormãt, & en trauail: ou en repos. Chap. 2
S'il sert à faire meilleur digestion demanger debout, & la teste nue, comme disent les Allemands. Chap. 3
S'il est possible que l'Austruche, ou autre animal, digere le fer. Chap. 4
De croiser les bras sur l'estomach, pour faire meilleure digestion. Chap. 5
Que les poudres digestiues sont plus conuenables deuant qu'apres le repas. Chap. 6
Qu'vne gorgee d'eau apres le repas, sert à faire digistion. Ch. 7
Qu'il ne faut escrire, lire, ne mediter de lõg temps apres le repas pour faire meilleur digestion. Chap. 8
Contre ceux qui souhaitent d'auoir vne feneſtre à l'estomach, ou qu'il fut fait à boutons, pour y voir ce que luy nuit. Cha. 9

DIVISION DE LA TROISIEME partie en ses Liures & Chapitres.

Du manger & des viandes. Liure onziéme.

COMMENT il faut entendre ce qu'on dit, Omnia sana sanis. Chap. 1
L'abus que l'on commet, sur la reigle: Non nocet qualitas, sed quantitas. Chap. 2
Qu'vn homme prudent, & qui commande à ses appetits, se pourra mieux ordonner son regime de viure, que ne fera le Medecin. Chap. 3
S'il est bon de parler en mangeant. Chap. 4
Que le foye n'est bonne viande: & pourtant on dit mal, iamais homme ne mange foye, que le sien n'en aye ioye. Chap. 5
Qui est plus sain, le foye du chapon, ou sa chair. Chap. 6
Sçauoir mon si le ius ou degouſt du mouton roſty, eschauffe & s'il est fort nourrissant. Chap. 7
Si les pigeons & les œufs sont chauds, comme l'on dit. Chap. 8

Contre ceux qui disent que le poyure refroidit, & que les artichauds & les truffes eschauffent. Chap. 9
Que la chair du pourceau est la plus nourrissante de toutes: & quelle est sa dignité. Chap. 10
Que les boudins ne valent rien gardez: dont la coustume est d'en faire des presents. Chap. 11
S'il est vray que la sariette empesche de cuire le sang. Chap. 12
Que le rat, chat, & plusieurs autres bestes, sont aussi bonnes que celles que nous mangeons. Chap. 13
Que c'est vn desordõné appetit d'vser des truffes, & des champignons. Chap. 14
S'il est vray que les truffes, artichauds & huistres rendent l'homme plus gaillard à l'acte venerien. Chap. 15
D'vne bonne femme qui fit manger à son mary vn de ses testicules, pensant qu'il seroit autant gaillard qu'au parauant. Chap. 16.
Que le bon poisson est meilleur en esté, mesmes aux choleriques & fieureux, que n'est la chair. Chap. 17
Que le froumage est pire, tant plus est vieux, sinon à seruir d'espicerie. Chap. 18
D'ou sont venues les entrees & desserts, preiudiciables à la santé. Chap. 19
Comment il faut entendre la diuersité des viandes en vn repas defendues des Medecins. Chap. 20

De l'appreſt & ordre en l'vſage des viandes. Liure 12.

Que l'appreſt de toutes viandes a esté premierement enseigné des Medecins. Chap. 1
Que la chair n'attendrit au serain: & les diuers moyens de l'attendrir. Chap. 2
Si la chair moins cuite, & la plus fraische est la plus nourrissante. Chap. 3
Sçauoir-mon, si la chair froide est moins saine que la chaude. Chap. 4
Que la chair hachee & puis cuite, est de mauuaise digestion: cuite & puis hachee, ne vaut qu'à ceux qui ont mauuaises dents. Chap. 5
Qui est plus sec le boully, ou le rosty. Chap. 6
Qui doit estre premier mangé, le boully, ou le rosty: & le facil ou difficil à digerer. Chap. 7
S'il est vray que de manger sa souppe froide, & toute derniere,

auant le fruict, engroisse: ou il est plus sain. Chap. 8
Quand est meilleur la laictuë, à l'entree ou à l'issuë du repas. Chap. 9
Quand doit estre mangé le fruict au commencement ou à la fin. Chap. 10
S'il est meilleur d'oster la crouste du pain, & la garder pour l'issue, afin de clorre la bouche de l'estomach. Chap. 11

Des fruicts & salades particulierement. Liure 13.

Qu'on accuse bien souuent les fruicts à tort, presque de tous les maux qui viennent en esté. Chap. 1
Contre ceux qui estiment les figues & melons, plus mal sains que tous autres fruicts. Chap. 2
Qui est pire, le raisin ou le vin nouueau. Chap. 3
Pourquoy dit on, si femme sçauoit que vaut pomme, elle n'en donneroit à son ribaud. Chap. 4
Sçauoir mon, s'il est sain de manger beaucoup de pain auec le fruict. Chap. 5
Comment se doit entendre ce qu'on dit, post crudum purum. Chap. 6
Que la salade doit estre beaucoup plus forte de sel, que de vinaigre: & pourquoy dit-on qu'il faut quatre personnes à la bien composer. Chap. 7
Que la laictue est plus saine auec du miel, qu'autremẽt. Cha. 8

Du boire. Liure 14.

S'il est bon de manger beaucoup auant que boire, & (comme on dit) faire bon fondement. Chap. 1
Pourquoy dit on, que le boire en mangeant sa souppe, gaste les dẽts, & en Allemagne que cela fait venir le gouettron. Ch. 2
S'il est meilleur de boire peu & souuent en vn repas, ou à grãds traicts. Chap. 3
Si c'est malfait de boire, quand on se va coucher. Cha. 4
Que vaut mieux, boire tost ou tard apres le repas, si on est contraint de boire. Chap. 5
Cõtre ceux qui disent, qu'il faut boire aussi chaud que son sang mesmes en Esté: & s'il est sain de raffraischir le vin. Ch. 6
Comment il faut prendre la legereté de l'eau, qui est tant recommandee. Cha. 7
Contre ceux qui disent, que l'eau caue le cœur. Cha. 8
S'il est vray ce qu'on dit en Allemaigne, que le boire d'eau fait la veuë claire, & les dents blanches. Chap. 9

S'il eſt vray, qu'vn voirre rompu ſoit venimeux. Chap.10

Traité du vin. Liure 15.

De la nature du vin, & de ſes differences. Chap.1
Quel vin eſt dit vieux ou nouueau, ſelon les anciens Grecs. Chap.2
Quel vin eſt plus chaud, le vieux ou le nouueau. Chap.3
Si le vin doit eſtre permis aux enfans. Chap.4
Quel vin on peut permettre aux febricitans. Chap.5
Que l'on ſe peut & doit ſouuent paſſer du vin: dont il n'eſt tant neceſſaire que cuide le vulgaire. Chap.6
Si le vin bourret ou trebouſet, doux & piquant, eſt ſain. Cha.7
Si le vin rouge eſt plus naturel & ſain, que le blanc: & ſi le vin blanc conuient mieux à diſner qu'à ſouper. Chap.8
Si c'eſt bien dit, vin ſur laict eſt ſouhait, laict ſur vin, eſt venin. Chap.9
Pourquoy dit-on, que l'on voit plus de vieux yurongnes, que de vieux Medecins. Chap.10
D'où vient que les hydropotes naturels s'addonnans au vin, l'aiment plus que les autres communement. Chap.11
S'il eſt vray que le ſel mis dans le vin trouble l'eſprit, enyure & inſenſe. Chap.12
S'il eſt mal fait de meſler les vins qu'on doit boire, dans la pinte, ou le verre. Chap.13
Qui eſt plus ſain, de mettre l'eau ſur le vin, ou le vin ſur l'eau, & de le tremper toſt, ou tard auant boire. Chap.14
S'il faut tremper d'auantage le premier traict: & s'il va au foye particulierement. Chap.15

DIVISION DE LA QVATRIESME partie en ſes Liures & Chapitres.

Du coucher & dormir. Liure 16.

Sçauoir-mon ſi les pieds au lict doiuent eſtre plus hauts que les reins, & la teſte plus haute que les pieds. Chap.1
Se coucher ſur le ventre eſt le meilleur, pourueu qu'on tourne la teſte de coſté. Chap.2
Contre ceux qui diſent que le lict attire, & affoiblit le malade. Chap.3
S'il eſt vray que manger des pieds, fait dormir, comme l'on dit. Chap.4

Comment se peut faire, qu'en dormant quelqu'vn chemine, & sorte de la maison. Chap. 5
Pourquoy dit-on, qui dort disne, & sur tout des enfans. Chap. 6
Pourquoy est ce, que le dormir sur iour est reprouué, & mesme tost apres disner, ou à midy. Chap. 7
Que le dormir matin engraisse fort: dont est dite, la grasse matinee. Chap. 8
Si c'est assez dormi, quand on serre aisément les pointes de ses doigts. Chap. 9
Pourquoy dit-on, que le froumage fait veiller, & est bon contre les larrons. Chap. 10

Des causes de maladie. Liure 17.

Que la goutte ne vient moins de trauail importun, que de grande oisiueté. Chap. 1
S'il est vray, que l'embrasser debout engendre les gouttes, comme l'on dit. Chap. 2
Que de la verolle on peut deuenir ladre. Chap. 3
Contre ceux qui attribuent tous les maux des enfans aux vers, des femmes à la matrice, & des trauailleurs au morfondement. Chap. 4
S'il est vray ce que disent les Allemans, que le vertige prend les filles qu'on ne marie auant 28. ans. Chap. 5
Que l'ignorance des causes en plusieurs maladies, a introduit vn faux soupçon de sorcelerie & d'empoisonnement. Chap. 6
Que les choses douces esmeuuent plus les vers qu'elles ne les engendrent: & comment est-ce qu'elles gastent les dents. Cha. 7
S'il est vray ce qu'on dit, que les vers s'engendrent de manger la chair sans pain. Chap. 8
Pourquoy dit-on que manger le pain chaud gaste les dẽts. Ch. 9
S'il est vray ce que l'on dit, qu'on deuient paste de manger beaucoup de pain. Chap. 10
Que l'inflammation des yeux, & l'vlceration de poulmon, sont contagieuses, non pas la dissantere. Chap. 11
S'il est bon de contregarder les enfans de ceux qui ont la rougeolle, petite verolle, & semblables maux. Chap. 12
S'il est vray que qui prend la petite verolle d'vn qui en a beaucoup, en aura peu, & au contraire. Chap. 13
Contre ceux qui pensent toute fieure estre de froid, hors mis celle qu'on nomme chaude. Chap. 14
D'où procede le frisson, & le retour des fieures terminees. Ch. 15
Sçauoir-mon s'il y a quelque raison de dire, qu'on parle de celuy

à qui les aureilles cornent. Chap.16
Qu'vn sourd de naissance est muet necessairement, comme qui seroit nourri auecques des muets. Chap.17
Folle superstition, de ne rongner les ongles és iours qu'il y a R. mais qu'il faut bien obseruer la Lune, comme aussi à coupper les cheueux. Chap.18
Si le linge blanc augmente les flux immoderez. Chap.19

Des maladies. Liure 18.

Que les lepreux des Hebrieux n'estoient pas ladres. Chap.1
Difference entre rheume, defluxion, & catarrhe, selon le vulgaire. Chap.2.
Difference de goutte naturelle, à celle qui est de verolle. Cha.3
Que la verolle quant à son genre ou espece, n'est mal nouueau, & moins encor les pasles couleurs des filles. Chap.4
Des poils qui sortent à l'eschine des enfans nommez Seides, mal incognu aux anciens. Chap.5
Du crochet abbatu, & moyens de le releuer. Chap.6
Des fuseaux, que lon pense creuer en frottant fort le bras. Ch.7
Du vers pelu, qu'on dit trauerser le cœur auant qu'on meure: & de celuy qu'on dit a deux testes qui fait mourir les enfãs. Ch.8
S'il est vray que le phthisique crache tout le poulmon, iusques à vn petit morceau. Chap.9
Contre ceux qui disent, que le foye diminuë & se fond aux yurongnes, iusques à la grosseur d'vne noix. Chap.10

Des iugemens és maladies. Liure 19.

Contre ceux qui n'estiment gueres les maux qu'ils sçauent nommer, combien qu'ils s'y faillent le plus souuent. Chap.1
Du mespris des fieures, combien que les maux de chaleur abregent plus la vie que les autres. Chap.2
De ceux qui n'osent nommer la fieure. Chap.3
Contre ceux qui enuoyent l'vrine au Medecin seulement pour iuger quel mal on a: & veulent qu'il deuine tout. Chap.4
Du iugement qu'on peut faire des vrines portees. Chap.5
Contre ceux qui mesprisent les Medecins, pour auoir iugé autrement de la maladie, qu'il n'est aduenu. Chap.6
Contre ceux qui veulent mal de mort au Medecin, qui aura iugé leur mal estre mortel. Chap.7
Qu'il ne faut accuser les remedes, quand le mal augmente de soy-mesme. Chap.8

Des viures en maladie. Liure 20.

Qu'il ne faut refuser du tout leurs appetits aux malades fort

degoustez. Chap.1
Que la diuersité des viandes est requise aux malades. Chap.2
Contre l'absurde ignorance de ceux qui croyent tout au Medecin, sauf en la quantité des viures. Chap.3
Contre ceux qui donnent plus de nourriture aux malades, que aux sains, & encor plus s'ils sont vieux. Chap.4
Des potages à minuict, & des orges-mondez au matin, que le dormir substãte plus les malades, s'il y peuuent vaquer. Cha.5
Qu'vn corps abbatu de maladie, ou de langueur, ne peut estre refait à force de nourriture. Chap.6
Contre ceux qui pensent rompre tout mal prochain, ou present, par trauail & famine. Chap.7
Que les plus vieux chappons ne sont si bons, à faire potages nourrissans, ou des restaurans, que les ieunes. Chap.8
Que l'or aux restaurans doit estre battu, ou limé, non pas en chaines ou pieces d'or. Chap.9
Contre ceux qui desdaignent le laict de femme, & preferent celuy d'asneſſe. Chap.10

DIVISION DE LA CINQVIESme partie en ses Liures & Chapitres.

De la curation des maladies. Liure 21.

S'il est permis aux Medecins de tromper les malades. Chap.1
S'il est defendu aux Medecins de se penser eux mesmes. Chap.2
Que le vulgaire a de bons remedes: mais qu'il n'en sçait pas vser. Chap.3
Contre ceux qui s'arrestent aux remedes que fait le vulgaire, sans les communiquer au Medecin. Chap.4
Contre ceux qui disent, qu'à la fieure quarte, & à la goutte, les Medecins ne voyent goutte. Chap.5
Que la verolle peut estre parfaitement guerie, & de la grande varieté des moyens sudorifiques. Chap.6
Que la peste est fort gueriſſable, & d'où vient que tant de gens en meurent. Chap.7
Contre ceux qui reprouuent l'onction en la rongne, disans que elle la fait rentrer au corps. Chap.8

Des abus és remedes. Liure 22.

Abus de ceux qui vont à mesmes bains, pour contraires maladies. Chap.1
Qu'on eschauffe trop les bains qu'on fait dans la maison. Ch.2.

Qu'on abuse fort du semen contra, & des potus contre verms. Chap 3
Que les femmes tuent les febricitans d'abstinence de boire, abondance de viures, & ennuyeuse couuerture, & quel regime conuient à vn febricitant. Chap 4
Si le lauer de teste humecte plus qu'il ne desseiche, sinon qu'on l'essuye au Soleil. Chap.5
De ceux qui gardent toute leur vie des receptes, dont ils se sont bien trouuez quelquefois, & en font present aux autres. Chap.6

Des mauuaises cures,& remedes extrauagans. Liure 23.

De la pernicieuse reigle, qu'vn desordre guerit l'autre. Chap.1
Contre ceux qui font desordre en leurs maux, à l'imitation de ceux qui n'en sont morts. Chap.2
Pourquoy dit on que d'vn desordre viennent quatre ordres. Chap.3
S'il est bon de boire son saoul durant l'accez de la fieure, & s'il faut boire chaud ou froid. Chap.4
De ceux qui boyuent à ieun vn doigt de vin, contre le vertige, migraine, & tremblement. Chap.5
De ceux qui au mal d'estomach, appliquent vne assiette d'estain froide. Chap.6
De ceux qui à la cholique mettent sur le ventre vne serviette mouillee d'eau froide. Cha.7

Des remedes superstitieux & vains Liure 24.

Contre ceux qui s'arrestent du tout à l'efficace des breuets, sans purgation, ou autres remedes. Chap.1
Comment il est possible de remettre vne dislocation, sans voir, ou toucher le malade. Chap.2
De l'eau coniuree, du drapeau, charpis & lard coniurez, à guerir playes & vlceres. Chap.3
De cõiurer la matrice, & s'il est vray, que le mal de mere decelé, tourmente d'auantage. Chap.4
Contre les femmes qui gueriſſent leurs enfans par sorcelerie. Chap.5
Si les herbes cueillies la veille de la S. Iean, ont plus de vertu qu'à vn autre iour. Chap.6
De la graine de feugere, & du noyer qui n'a des noys que le iour de la S. Iean. Chap.7

De chauffer touſiours premiere la iambe qui reſpond au coſté de la douleur: pour guarir de la nephritique. Chap. 8
De la roſe de Hiericho, pour ayder à l'enfantement. Chap. 9
Des ſecrets que les ignorans & fraſqueux vantent, baillez de main en main à mode de cabale. Chap. 10

Des bons & vrais remedes. Liure 25.

De vinaigre à guerir pluſieurs maux. Chap. 1
Pourquoy on ordonne à ceux qui ſont eſchauffez, de piſſer, & boire du vin pur. Chap. 2
Des amellettes auec toille d'araigne, contre le mal de ventre qu'ont les enfans. Chap. 3
Des ails qu'on fait mauger aux enfans es moys d'Auril & de May pour les preſeruer de vermine. Chap. 4
Pourquoy eſt ce qu'on enueloppe de rouge, ceux qui ont la rougeolle. Chap. 5
Qu'il n'y a meilleur remede contre la ladrerie, que la caſtration. Chap. 6
Du bol donné contre la pleureſie. Chap. 7
Cõment ſe doit entendre ce qu'on dit, à mal de teſte, eſtoupade de vin. Chap. 8.
Pourquoy dit-on, que le mal de mere, requiert le pere. Chap. 9

DIVISION DE LA SIXIEME partie en ſes Liures & Chapitres.

Des euacuations communes. Liure 26.

Contre ceux qui s'accouſtument à vomir tous les iours. Chap. 1
Contre ceux qui gaſtent leur eſtomach de choſes remolliſſantes pour auoir le ventre laſche. Chap. 2
De ceux qui marchent les pieds nuds ſur vn lieu froid, afin d'auoir le ventre laſche. Chap. 3
Comment il faut entendre l'auoir bon ventre. Chap. 4
Qui eſt pire la conſtipation: ou le ventre fort laſche. Chap. 5
Contre ceux qui ne ſont iamais bien à leur aiſe, que quand ils vont ſouuent à ſelle. Chap. 6.

Des purgations ou medecines. Liure 27.

Cõtre ceux qui pour reprouuer les medecines, alleguẽt la vieilleſſe de ceux qui n'en prindrent iamais. Chap. 1

Contre ceux qui refuſent des Medecines, pour la precaution, diſans que c'eſt mauuaiſe accouſtumance. Chap. 2
Que la purgation conuient en toute ſaiſon, voire durant les iours Caniculiers. Chap. 3
Que les enfans & les femmes enceintes peuuent eſtre purgees Chap. 4
De ceux qui refuſent les Medecines, & meſmes les iuleps, diſans que cela les degoute. Chap. 5
Que les plus belles medecines ne ſont pas les meilleures: mais celles qui en petite quantité operent fort. Chap. 6
Qu'il ne faut eſtimer la bonne purgation, de la grand' quantité, mais du nombre des ſelles. Chap. 7
Contre ceux qui cuident les pillules deuoir eſtre touſiours en nombre impair. Chap. 8

Regime de ceux que lon purge. Liure 28.

Contre ceux qui font deſordre à boire & à manger, le ſoir auparauant que prendre Medecine. Chap. 1
Comment il ſe faut gouuerner le iour de la Medecine, & ſi on peut dormir incontinent apres. Chap. 2
Qu'il ne ſe faut contraindre à vomir la Medecine, apres qu'on l'a retenuë vne heure, ou enuiron. Chap. 3
De l'heure du boüillon, & ſi c'eſt mal fait d'y mettre du ſel. Chap. 4
Du nombre & de l'heure des repas qu'il conuient faire le iour de la Medecine. Chap. 5
Pourquoy eſt-ce que l'on tient enfermez ceux qui ont prins Medecine. Chap. 6

De la ſaignee. Liure 29.

Si c'eſt mauuaiſe couſtume d'eſtre purgé, ou ſaigné tous les ans, & ſi cela apporte neceſsité de continuer ainſi toute ſa vie. Chap. 1
Contre ceux qui craignent par trop la ſaignee, & ont opinion que la premiere ſauue la vie. Chap. 2
S'il eſt vray ce qu'on dit en Allemagne, que le iour de la ſaignee il faut eſtre ſobre, & le tiers iour d'apres faut eſtre yure, ou bien ſaoul. Chap. 3
Pourquoy les meſmes Allemans defendent le parler à ceux qu'on a ſaigné & permettent le rire. Chap. 4
Qu'on peut ſaigner les femmes groſſes, les enfans, & les vieux. Chap. 5

Contre ceux qui temerairement & trop ſouuent vſent de la ſaignee. Chap. 6
S'il eſt vray que la ſaignee affoibliſſe la veuë. Chap. 7

De la mort. Liure 30.

Pourquoy dit-on, que les preſtres meurent de froid: les riches de faim: & les pauures de chaud. Chap. 1
Pourquoy eſt-ce que les riches viuent moins que les pauures, & les gras que les maigres. Chap. 2
D'ou vient communemẽt ceux qui ont plus d'opinion de mourir, eſchappent mieux que les autres. Chap. 3
D'où vient que communément les plus cheris meurent pluſtoſt que les autres. Chap. 4
Contre ceux qui diſent, iamais mort ne fut ſans regret. Cha. 5
Qu'on iuge mal des Medecins, quand aucun meurt de la maladie, dont pluſieurs autres ſont gueris. Chap. 6
Si c'eſt mal fait au Medecin, d'abandonner le malade qu'il iuge deuoir mourir. Chap. 7
Erreur de ceux qui penſent touſiours mourir de la mort de leurs parens, & en l'aage qu'ils ſont morts. Chap. 8
Extréme folie de ceux qui veulent ſçauoir des deuins, quand & dequoy ils doiuent mourir. Chap. 9
Des ans Climateriques, s'il y a raiſon qu'on les doiue craindre, comme eſtans menacez de mort. Chap. 10
S'il eſt vray ce qu'on dit, qui tard endente, tard deſaparente. Chap. 11
D'où vient que chacun craint tant la mort, veu que ce n'eſt aucun mal, ains la fin de tous maux. Chap. 12

ADVERTISSEMENT.

L'Autheur toutesfois eſtant preuenu de mort, n'a ſçeu mettre en execution ſes promeſſes. Ainſi voit on le plus ſouuent que l'homme propoſe, & Dieu en diſpoſe.

SECONDE

PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLGAIres, touchant la Medecine & le regime de santé, refutez ou expliquez

PAR

M. LAVR. IOVBERT, CONSEIller & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier Docteur Regent, Chancelier & Iuge de l'Vniuersité en Medecine de Montpellier.



A ROVEN,

Chez RAPHAEL DV PETIT VAL, Libraire & Imprimeur du Roy, à l'Ange Raphaël.

1600.





A MON TRES-HONORE' SEIGNEVR MONSEIGNEVR *de Neufuille, Seigneur de Villeroy, Conſeiller & Secretaire d'eſtat du Roy, grand treſorier general de l'ordre de ſa Maieſté, Barthelemy Cabrol ſon treſ-humble ſeruiteur, Salut.*

MOnſeigneur, i'ay eu mon refuge à vous, pour me ſauuer du meſcontentement que M. IOVBERT à reçeu de moy : à raiſon d'vne ſeconde partie de ſes Erreurs populaires, que ie faiſois imprimer, comme à la deſrobee, voyant ſa reſolution de n'en mettre plus en lumiere. Il

m'a ſurpris chez l'Imprimeur, fort indigné de mon entrepriſe. Toutesfois quand il a entendu, que ie vous en voulois faire vn prelent, il a eſté tellement ſatisfait, que ſur le champ il a permis à Lucas Breyer, marchant Libraire (auquel ie m'en eſtois adreſſé) de paſſer outre: luy donnant encor deux beaux diſcours, traduits de ſes Paradoxes Latins, par Iſaac Ioubert ſon fils aiſné. En quoy i'ay cognu par effect, le grand reſpect qu'il vous porte, & la venerable autorité que vous auez gagné ſur luy, par vos bien-faits & merites en ſon endroit: ainſi qu'il proteſte ſouuent & en priué & en public, vous eſtimant l'vn des meilleurs ſeigneurs & amis qu'il ait en France. Pource (dit-il) que ſans vous auoir iamais

fait aucun ſeruice, ne aux voſtres, luy auez touſiours en tous ſes affaires eſté ſi gracieux, benin & fauorable, qu'il ne pourroit rien plus attendre d'vn auquel il euſt ſerui toute ſa vie. C'eſt voſtre grandeur, Monſeigneur, de faire ainſi acquiſition d'vn grand nombre de ſeruiteurs bien affectionnez, & tels que ie cognois ledit ſieur Ioubert: lequel ne s'eſpargnera iamais à rendre le deuoir, au moindre qu'il ayt obligé. L'vn de ſes moyens eſt (qui n'eſt à meſpriſer) d'honorer la memoire de ſes bien-faicteurs par ſes eſcrits. Dont ie m'aſſeure, que s'il euſt de ſoy mis ceſt œuure en auãt, il la vous euſt dõnee, pluſtoſt qu'à autre que ie ſçache. Elle eſt donc voſtre de bon droit, & meſmes veu la permiſſion de l'autheur: qui

est vn expres consentement comme s'il la vous donnoit, & que ie la vous presentasse de sa part. En quoy vous plaira aussi considerer, l'extréme desir que i'ay d'estre cognu de vous, m'insinuant par ce moyen en vos graces, & me presentant à vous faire tres-humble seruice, quand il vous plaira m'honorer de vos commandemens. Monseigneur, vous me cognoistrez en cela de si ardente affection, que vous le pourriez desirer du plus confident & asseuré seruiteur que vous ayez eu iamais: esmeu à cela, tant des propos de mondit sieur IOVBERT, que de la commune reputation de vos rares & excellentes vertus, qui vous ont rendu tres-aggreable au Roy nostre Sire, & aux autres princes de ce royaume,

maniant les plus grans & importans affaires de la Couronne, autãt heureuſement que prudẽment, auec vne merueilleuſe dexterité, accompagnee de ſinguliere confidence & diſcretion, loyauté, rondeur, integrité, ſincerité & preud'hommie, diligẽce, patience, vigilãce, promptitude, hõneſteté, gentilleſſe, grace, bonté, douceur, humanité, benignité, courtoiſie, modeſtie, generoſité, conſtance, magnanimité, liberalité, excellente memoire, ſubtile inuention, profond & ſain iugement, diſcours ſolide & graue, treſbon aduis & conſeil: & toute autre vertu requiſe à voſtre eſtat, cõdition & charge. O qu'vn grand Roy eſt heureux, d'auoir vn tel cõſeiller aupres de ſa perſonne. O infinimẽt heureux le Monarque, qui

en auroit autant qu'il y a de grains en vne belle grenade, comme le grand Roy Darius ſouhaitoit autant de Zopyres: Heureuſe la patrie, heureux le peuple, qui a telle addreſſe, pour obtenir de ſon Roy ce qu'il en peut requerir iuſtement, ou en attendre fauorablement, addreſſe autant facile, autant ſeure & veritable, qu'on ait iamais eu en France, d'vn perſonnage tant accoſtable, affable, ſans reproche, & digne de ſa charge, qu'il en fut onc au monde. Monſeigneur, ie ſerois trop prolixe (ie le voy bien) ſi ie voulois raconter ſeulement la dixiéme partie des louables actions qu'on rapporte publiquement de vous: outre ce que ie ne m'en ſçaurois dignement acquiter. Auſſi ie penſe, qu'il vous ſera plus aggrea-

ble, de ietter incontinent vos yeux, sur les beaux & plaisans discours de M. IOVBERT, sçachant que vous auez par cy deuãt prins grand plaisir à la premiere partie, que luy mesme fit publier y a vn an. Ie croy que vous ne l'aurez pas moindre de ceste cy : mais quoy que ce soit, vous plaira interpreter en mieux ma hardiesse, & aggreer le present que ie vous faits en toute reuerence & humilité : en vous baisant les mains, & priant Dieu que vous doint, Monseigneur, le comble de vos meilleurs desirs, en parfaite santé, treslongue & heureuse vie. De Paris, ce 3. de Feurier, 1579.

EPISRE DE B. CABROL, MAISTRE IVRE' EN LA faculté de Chirurgie, de l'Vniuersité, Cité, & Ville de Montpellier, Chirurgien ordinaire du Roy.

REPVLSIVE DES ENVIEVX & venimeux propos tenus contre l'Autheur des Erreurs populaires.

ADDRESSEE AV TRES-VERTVEVX MAGNIFIQVE ET GENEREUX Seigneur, M. Anthoine de Clermont, Baron de Montoiſon, & gentilhomme de la chambre du Roy.

*ON dit bien vray communément, qu'*Enuie ne mourra iamais. *Car elle fut engendree de Lucifer, dés le commencement du monde: & n'aura iamais fin nõ plus que les diables d'Enfer, peres de calomnie & detraction, dont ils portent le nom. Ie l'ay quelquefois ſentie bien piquante, & faſcheuſe en mon endroit: mais ie me ſuis touſiours conſolé, & ay prins meilleur courage, de ce que ie me voyois en*

telle affliction, compagnon des plus gens de bien, des plus vertueux, studieux, & sçauans qui soyent au monde: Et de ce que i'ay tousiours ouy dire, qu'il n'y a personne exempt d'Enuie, que le miserable: & qu'il vaut mieux estre suiet à Enuie, qu'à pitié. Mais ce que i'ay senti en moy de ses piqueures & morsures, n'est rien au prix des assaux & alarmes qu'elle a donné à M. IOVBERT, dés qu'il a commencé de paroistre, auoir reputation, & estre tenu entre les plus doctes & rares personnages de sa profession. Ce fut premierement, quand on eut publié la premiere Decade de ses Paradoxes, sans qu'il en sçeut rien: & plus encores, apres que l'ayant recogneuë & aduoüee, il la fist reimprimer, y adioustant la seconde. Bon Dieu quelles detractions & calomnies luy excita Enuie, à l'occasion de ceste œuure-là: Ie le sçay bien, pour l'auoir veu, au grand desplaisir de ses amis, & de tous ceux qui cognoissent sa vertu, valeur, & preud'hommie. Cela neantmoins luy succeda tres-bien, & luy donna grand bruit: tout ainsi que la palme se rehausse & releue, contre le fardeau qui la presse, & tasche à la deprimer. Tellement que pour le iourd'huy ses Paradoxes sont en telle vogue, & en tel prix, que iusqu'au plus profond d'Alemagne on les debat, & soustient: comme l'on void par les escrits des plus sçauans de ce temps. Toutesfois ledit Sieur IOVBERT, ayant promis vn grand nombre de tels Paradoxes (suiuant le roolle qui est à la fin de sa premiere Decade, en la seconde & troisiéme edition) n'a pas voulu poursuiure ceste argu-

ment, comme desdaigné & iustement courroucé des meschancetez que l'enuie luy auoit suscité. Vray est qu'en diuerses œuures, comme il luy vient à propos, il deduit ses autres Paradoxes : mais ce n'est qu'en passant, & non pas à plein fond : dequoy les studieux sont fort marris. Ainsi est-il aduenu (de mal-heur) à l'vne de ses dernieres œuures, qui sont les Erreurs populaires & propos vulgaires, par luy expliquez & corrigez, iusques au nombre de soixante chapitres : en promettant encor plus de trois cens, comme il appert du Catalogue, qu'il a fait quant & quant publier. Mais ayant entendu par vrais rapports, qu'il en soustenoit grand' Enuie, detraction, & calomnie, voire que sa reputation estoit aucunement diminuee enuers plusieurs, bien marry a deliberé & s'est resolu de quitter cest argument : iaçoit qu'au iugement des plus sensez & vertueux, qui en parlent sans aucun transport d'affection, l'œuure soit tresdigne de loüange : & qu'on en doit desirer la continuation, pour le grand bien qui en reuiendra au public. Ils excusent tressagement, & interpretent benignement tout ce que les mesdisans y reprennent : & mitigent doucement l'aigreur de leurs morsures. De sorte qu'elles ne peuuent nuire aucunement à la reputation de l'autheur, ne la diminuer tant soit peu : ains au contraire, l'augmenter : comme la vertu verdoye de la blessure : ou comme les plantes qui portent des larmes (ce sont resines ou gommes) de bonne odeur, ne les produisent pas, qu'elles ne soient ferues & blessees. Les principaux chefs des reprehensions (pour ne dire plus mor-

sures) de ceux qui taxent M. IOVBERT, de s'estre oublié en son œuure des Erreurs populaires, sont deux. Le premier, de ce qu'il la dedie à la Roine de Nauarre, tres-vertueuse, & genereuse Princesse, vray miroir & patron d'honneur, veu qu'il auoit à traiter au commencement de son œuure des matieres grasses (comme on dit) & parties honteuses, escriuant de la conception, generation, groisse, & enfantement. Le second, que tout cela eut mieux esté en Latin, que en François, pour deux raisons: l'vne, que ces propos ne sonnent tant mal en langue estrangere, qu'en vulgaire: & que les femmes & filles, qui en sont plus honteuses, n'en eussent eu la cognoissance. L'autre, qu'il n'est pas bon de diuulguer nostre art au peuple, & de luy faire entendre, ce dont les Medecins se veulent & doiuent preualoir: qui est, l'intelligence de plusieurs choses que le peuple fait & dit, sans sçauoir pourquoy ni à quelle raison. Quant au premier, il est suffisamment respondu & satisfait en la seconde edition de l'œuure, tant par Louys Bertrauan, que par l'autheur mesmes, qui a bien voulu d'abondant changer d'addresse, & presenter tout le procez à Monseigneur de Pibrac, Chancelier de ladite Dame, pour choisir & trier les Propos desquels sa Maiesté peut auoir cognoissance, & en iuger sans nul scrupule: ledit seigneur se reseruant le reste, comme estant plus propre à sa condition. On dit, que M. IOVBERT fait par ce moyen vne amende honorable. Vrayement cela est honorable & fort louable, de surmonter soy-mesmes, & se commander tant, que de n'vser de la liber-

té commune des escriuains, en ce que le moindre des lecteurs pourroit estre offencé. Et quoy? en familier propos, on dit bien à tout coup (pour peu qu'on vueille contredire à quelqu'vn, voire estant inferieur à soy) pardonnez moy. Faut il craindre de le dire à vne Princesse, ou à autres de tous estats, quand on entend qu'ils sont aucunement offensez? S'il y eut iamais occasion de dire: pardonnez moy, c'est quãd on pense faire quelque plaisir ou seruice, & il est tourné au rebours. Ainsi d'vn propos qu'on aura dit pour risee facetieusement, lequel sera prins autrement, on s'excuse en disant pardonnez moy, ie ne pensois pas mal dire: ou, ie n'y pense aucun mal, ou ie ne l'entends pas comme vous le prenez. Et bien; voila des reparations & amendes honorables: desquelles il ne faut auoir honte, cõme de celles que ont fait pour absolutiõ ou expiatiõ d'vn forfait: qui est vne peine criminelle & de contrainte. Mais le fait dont il est question est tout autre: sçauoir est, d'vn qui ayant bonne intention de plaire, honorer & seruir en reçoit pour recompense vne bonne detraction & calomnie publique, enuers les plus grands, iusques à la personne de la Princesse, à laquelle son œuure est dediee, vouee & consacree en toute humilité, reuerence & deuotion. Quant au suiect, i'en ay ouy parler gens de toutes qualitez, de tous ordres, rangs, degrez & estats, qui pour moy n'abstenoyent pas d'en dire librement leur aduis: mesmes la plus-part ignoroyent l'affection que ie porte a M. IOVBERT. I'en ay bien peu rencontré, qui n'estiment infiniment son œuure, & desirent la continuation: di-

sans que c'est le plus bel argument qui ait esté proposé de long temps, ensemblement vtile & delectable: qui sont les deux principales conditions d'vn œuure parfaite & accomplie. Et quant à la noncupation, qu'il n'y a point eu de mal, ains au contraire, tout honneur & respect, toutesfois que M. IOVBERT *(comme il est sage, prudent, discret & aduisé) a tresbien fait de changer son adresse, pour contenter chacun: ainsi qu'il proteste en son Epistre* à ses amis & bien disans. *Ie viens au second chef: qu'il eust mieux valu escrire ces choses en Latin, pour les deux raisons que i'ay dites. Touchant à la premiere, il y a esté aussi suffisamment satisfait par le Sieur* IOVBETT, *en la susdite Epistre, ou il remonstre pertinemment, que les plus chastes femmes du monde le peuuent bien lire: & qu'elles n'y apprendront rien que choses vertueuses, & de leur deuoir en mariage: & leurs maris aussi. Quant aux filles, elles n'y peuuent rien entendre, de ce qui concerne les œuures de la chair, si elles sont bien pucelles de corps & d'ame, par maniere de dire. Mais d'abondant, pour contenter chacun, ainsi qu'en tout le reste, il a depuis retrenché tout ce qui pouuoit tant soit peu offencer les plus scrupuleuses consciences: sçachant, qu'il ne faut pas seulement abstenir du mal, ains aussi de l'apparence d'iceluy: qu'il faut quitter & reietter tout ce qui peut scandaliZer autruy, iusques à se desmembrer soy-mesme, se couper bras & iambes, arracher son œil propre, comme dit* IESVS CHRIST, Mat. 18. *s'ils sont en scandale. L'autre raison est qu'il ne*

faut ainsi diuulguer les propos de la Medecine, ne les rendre tant familiers & clairs: d'autant que le peuple en pourroit abuser, sçachant plus qu'il ne luy appartient: tellement qu'il voudra desormais contester auec les Medecins, presque tous les poincts de la medecine: Ceux qui disent cela sont gens modestes, discrets, & vertueux, amis de M. IOVBERT, *qui le luy ont dit familierement, par maniere d'aduis. Mais il semble n'auoir pas bien leu son epistre,* Au lecteur d'esprit libre & studieux: *en laquelle il remonstre, qu'il a entreprins ceste besoigne, pour contenir le peuple és limites de sa vocation, & le persuader de n'attenter rien au fait de la Medecine: qu'il ne soit plus tant outrecuidé & presomptueux, que de coustume: qu'il entende mieux ce qu'il a retenu des anciens Medecins, pour en vser sagement en ce qu'il le concerne, & est de sa capacité: qu'il ne donne plus tãt de peine aux Medecins, de luy faire entendre son deuoir quand il traite & sert les malades: & generalement que le peuple sçache bien, ce qu'il sçait, ou pense sçauoir, & quitte les erreurs qui l'ont tant possedé. Desquelles remonstrances & exhortations l'œuure est toute pleine, sans entrer plus auant en discours, que de la portee des idiots.* M. IOVBERT *sçait tres-bien, que les misteres ou secrets de la Medecine, & les principaux poincts de l'art (propos obscurs & d'importance) ne doiuent estre communiquez ou descouuerts aux prophanes. Ainsi nomme-il en quelque lieu, tous ceux qui ne sont iurez & assermentez en l'escole de Medecine: suiuant le sacré serment d'Hippocras, le-*

quel

quel il ensuit iournellement, en faisant iuger tous les ans vn grand nombre d'escoliers, qui veulent ouyr les leçons en l'Vniuersité de Montpellier, ou y prendre aucuns degrez. Luy qui en est Chancelier & iuge, auquel l'estroite obseruation des loix & statuts est en singuliere recommandation (si onques elle fust à aucun de ses predecesseurs) n'a garde de faillir en cela. Aussi n'est-ce pas diuulguer ou enseigner la Medecine aux prophanes, que de les instruire à bien faire ce qu'ils font, & leur expliquer ce qu'ils sçauent sans intelligence, par maniere de dire. Et puis ? qui pourra trouuer mauuais, que chacun en particulier sçache entretenir sa santé, pour n'auoir tant souuent besoin du Medecin? Dira-on, que M. Charles Estienne, & apres luy M. Iean Liebault son gendre, personnes tres doctes & humaines, ayent mal fait, d'escrire en François leur maison rustique, où il y a beaucoup de remedes familiers, & qu'on dit vsuels, non seulement à conseruer la santé, ou se preseruer de plusieurs maladies, ains aussi d'en guerir plusieurs ? Ainsi le liure intitulé Thresor des pauures, est bien veu & reçeu de tous. Ainsi la belle œuure de M. Simon de Valambert, touchant la nourriture & maladies des enfans: & plusieurs autres semblables, qui ne sont qu'en langage François. Au contraire, il seroit de besoin, que tout ce dont le peuple est capable, concernant sa santé, fut en langue vulgaire, pour son profit : sans luy enuier ce bien, qui est d'vne Enuie totalement ennemie du genre humain. Seroit-il bon, qu'on n'eust iamais diuulgué & monstré au peuple l'vsage du blé &

du raisin, à faire du pain & du vin: de cuire la chair, & appreſter les autres viandes: ains que certains hommes euſſent tenu cela ſecret entre eux, afin que tous les autres paſſaſſent par leurs mains, & fuſſent à leur diſcretion, pour auoir du pain, du vin, & de la viande? Ainſi (pour monter plus haut, des viures terreſtres du corps, aux celeſtes appartenans à l'ame) on ſe plaind d'aucuns Theologiens, qui ne veulent permettre qu'on traduiſe la ſainte eſcriture en vulgaire, afin que le peuple ne l'ayt que par leur bouche, priuans les ignorans de ceſte paſture ſpirituelle: laquelle toutesfois eux-meſmes propoſent & expliquent en pleine chaire, autant profondement, ſubtilement, & diſtinctement qu'ils peuuent. Et quelle difference y a-il, de lire les meſmes textes à part dans ſa maiſon, ou de les ouyr ſouuent reciter publiquement & en vulgaire? Ie ne trouue pas grand difference de telles rigueurs, d'auec celle qui empeſche le peuple de ſçauoir pour ſa prouiſion, autant qu'il peut cõprendre de l'art, qui enſeigne à viure ſainement, & ſe bien gouuerner en maladie, ſous la conduite & l'ordonnance des Medecins. Et (ie vous prie) qu'eſcrit M. IOVBERT, ſinon ce que preſque tous les iours remonſtrent & inculquent les Medecins aux malades, ou à leurs amis, parens, alliez, ſeruiteurs, gardes, & autres aſsiſtans? eſt-il plus mal fait de l'eſcrire, que de le dire? Ne veut-on pas qu'il ſoit bien retenu? Et voyci le moyen, de le mettre par eſcrit, car la voix ſe perd, & l'eſcriture demeure. Ainſi ie ne vois pas, que ceſte reprehenſion ayt lieu, & ſoit mettable, ou ie ne l'ay pas bien comprins. Voy-

la les principaux chefs (ce me semble) des censures que i'ay ouy par cy par là. Il y a bien vn autre poinct, duquel M. IOVBERT est fort absurdement calomnié: c'est pour les depositions des sages femmes, que aucuns osent dire, auoir esté inuentees par luy-mesmes. Il refute bien cela en l'Epistre, à ses amis & bien disans, nommant celuy qui luy a fourni celles de Paris & de Bearn. Quant à celle de Carcossonne, ie sçay bien qu'il l'a euë d'vn qui estoit principal Secretaire de Monseigneur le Mareschal Dampuille, qui la recitoit souuent pour plaisir. Et M. IOVBERT est bien empesché d'entendre seulement les termes, desquels vsent ces sages femmes: pour les sçauoir accommoder aux diuerses parties du membre qui distingue le sexe. Car il n'est pas en peine d'y trouuer autant de pieces, qu'en mettent les matrones. Nous en demonstrons és publiques Anatomies seize, ou dixsept: que ie reciteray de l'ordre qu'elles se presentent. 1 C'est l'oz Bertrand ou Barré, autrement dict l'oz Pubis ou du penil: 2 le poil qui couure la susdite partie: 3 la motte, de quelques vns appellee Mont de Venus: 4 les deux leures ou babines, qui sont la bouche ou emboucheure: 5 les deux pterigomes ou aisles grands, nommez vulgairement landies: 6 les deux moindres aisles sous les grands, qu'on appelle Nymphes, d'vn mot grec: 7 le Tentigo, ainsi nommé de Falloppe, qui est comme vne verrue au haut de la motte, couuert des grands aisles. C'est la teste & balane ou gland du Clitoris, lequel rapporte au membre viril: 8 ledit Clitoris, composé de deux

nerfs cauerneux : 9 deux muſcles qui le bendent & font dreſſer: 10 l'orifice de la veſcie, qui eſt vne value charnue : 11 cinq ou ſix caruncules ou carnoſitez, ſemblables à verrues: 12 le grand canal reſpondant à la longueur du membre viril, ayant force rides circulaires: 13 le Hymen, qu'on nomme la Dame du milieu: 14 la bouche ou entree de la matrice, ou amarry, aſpre & comme dentelee, reſſemblant à la bouche d'vne lamproye : 15 le col de l'amarry : 16 l'orifice interne, qui eſt l'entree dans l'amarri: 17 le fonds & corps de l'amarry, ſans aucune diſtinction de ſellules ou logettes : Ie taiſe les teſticules, & les aiſles qui les ſouſtiennent auec les vaiſſeaux ſpermatiques : d'autant que ces parties là ſont par derriere, cachees à noſtre veüe, ſi on ne fend le ventre. Tout le demeurant eſt manifeſte & voyable en la femme entiere, ſans luy faire aucune inciſion. Le miroir matrical nous les deſcouure toutes. Et qui en voudra auoir le paſſe-temps, pour plus grande aſſeurance de mon dire, ie les luy monſtreray volontiers (qu'il me pouruoye ſeulement d'vn ſubiect) comme ie les ay monſtrees publiquement aux eſcoles de l'Vniuerſité en medecine de Paris. Il ne faut donc pas ſe mettre en fantaſie, que ce ſoyent choſes feintes & controuuees, mais ie confeſſe bien, auec M. IOVBERT, que ie n'entends pas les termes des matrones, & que par conſequent ie ne les ſçay appliquer aux ſuſdites parties. Ainſi ce ſont toutes calomnies, maudites impoſtures & detractions, que l'Enuie paſle & tranſie a eſlancé contre ce bon Docteur & maiſtre, voyant la grand vogue & depeſche qu'a-

uoit son traité des Erreurs populaires: lequel a esté imprimé dãs six mois, en quatre diuers lieux: sçauoir est, à Bourdeaux, Paris, Lyon, & Auignon: & en chasque lieu on n'en a tiré moins de seize cẽs. Ce liure a eu si grande reputation, que n'estant au commencement qu'à dix ou douze sols, il s'est depuis vendu iusques à vn escu, voire à quatre francs: tout ainsi qu'en la cherté (espece de famine) le prix de blé se hausse tous les iours. Qui plus est, chacun demande aux Libraires & Imprimeurs, la suitte de ceste œuure: & mesmes son autheur est iournellement importuné de mettre le surplus en lumiere, au moins de cinq en cinq liures (s'il ne veut à vn coup) suiuant le departement qu'il en a fait: outre ce qu'il promet d'auantage. Mais il est si despité, & se ressent tellement des susdites piqueures, comme il est homme de grand cœur, extrémement ialoux de son honneur, qu'il a souuent pensé, ie le sçay bien, de brusler tout ce qu'il a fait. O quel dommage: Tant y a qu'on ne l'a peu encor flechir, & faire condescendre à la publication des autres parties: qu'il tient si secrettes & serrees, qu'il n'y a moyen de les voir, ou auoir en simple communication. Car ie m'asseure, & il s'en doute bien, que plusieurs entreprendroient fort volontiers de les faire imprimer à la desrobee, sans luy en demander congé. Or voyant ceste sienne resolution (pour ne dire obstination) ie me suis aduisé de faire imprimer quelques chapitres, que i'auois autresfois eu de luy, m'ayant fait ceste faueur que de m'expliquer certaines propositions, desquelles ie desirois l'intelligence & son aduis. Il n'y en a pas

grand nombre, mais la plusspart des chapitres sont fort longs, & contiennent beaucoup de chefs : tellement que qui les voudroit departir par le menu, il n'y en auroit gueres moins de trente. M. IOVBERT les auoit trassez, long temps auant qu'il publiast la premiere partie des Erreurs populaires : & sont de certaines matieres, qui ont esté depuis rangees par leur autheur, en la diuision de toute l'œuure, & generale & particuliere, pour tenir lieu, l'vn au septiéme liure, l'autre à l'onziéme, dixseptiéme, vingtiéme, vingt troisiéme, vingtcinquiéme, vingtsixiéme, & ceux qui s'ensuiuent iusques au trentiéme. Ie ne me suis pas autrement soucié de leur ordre, puis qu'on ne peut auoir autre chose pour le present de leur autheur, ainsi qu'il auoit promis. Il ne faut vser comme d'vn mauuais payeur, duquel on prend ce qu'on en peut retirer. Ie me suis contenté, de faire suyure & obseruer son orthographie, comme si l'ouurage sortoit de sa main. A quoy s'est fidelement & tres volontiers employé Christophle de Beauchastel son nepueu : auquel i'ay fait donner pour son vin, autant de doubles escus, qu'il a doublé de chapitres. Ie sçay bien que M. IOVBERT ne sera pas content de ce que i'en ay fait, mais i'y ay esté pousse d'vne bonne affection & intention, qui me pourront faire trouuer grace enuers luy : mesmement quand ie l'auray fait, de l'aduis de quelque sien grand amy : & que l'œuure sera bien imprimee à sa façon. Car bien souuent la circonstance fait, qu'il n'y a point de mal en ce qui de soy est reprochable, comme on dit du bon dol. Et pource i'ay pen-

sé de vous en communiquer, Monsieur, vous (di-ie) qui auez credit, & pouuoir d'appaiser ledit sieur IOVBERT, quand il se plaindroit de ceste mienne entreprinse: d'autant que ie voy bien qu'il vous respecte, reuere, honore, & cherist singulierement: vous estant si amy & seruiteur, qu'il n'en pourra auoir aucun desplaisir, s'il sçait que vous l'auez trouué bon. Ains au contraire, il me sçaura gré de l'auoir fait, quand il verra que ç'a esté apres vous auoir declaré mon dessein: ensemble à messieurs de la Roche & de Beaufort vos treschers freres, messieurs de la Baume, de Monperoux la Verune, de Vontais, de Pardillan, du Moutet, de la Coste, de Breste, de la Bastie: messieurs de Sagnes, Reuol, les deux Girards freres, du Vaure, Alian, Renier, & autres ses amis, qui voyent plus cler en ceste affaire que luy, comme ceux qui sont hors du ieu. Et outre ce que ie le descharge par tel moyen, du pensemẽt qu'il en pourroit auoir, encor ie luy cause ce plaisir, de l'exempter & vindiquer des morsures & piqueures de la maudite enuie (qui seule arreste le cours de toute l'œuure promise d'vn bel ordre) en prenant sur moy toutes les indignations des malins enuieux. I'ay adiousté à ceste seconde partie des Erreurs populaires, vn Catalogue de plusieurs diuers propos vulgaires, que i'ay colligé de plusieurs. Et celuy qui m'en a le plus fourni, pour les communiquer à M. IOVBERT, ç'a esté M. GVILLAVME CAPEL, docteur en Medecine de Paris, homme tres-docte & humain, fort curieux des choses plus gentilles. Ie ne doute pas que M. IOVBERT

ne reçoiue de bon cœur ledit Catalogue, ayant inuité tous les lecteurs à luy enuoyer de toutes parts, les sentences vulgaires qui ne sont en son roolle. Ainsi ie le gratifieray aumoins de cela, que luy donne comme pour mon symbole.

Monsieur, ie vous supplie tres-humblement vous tenir prest pour ma deffence, si par fortune i'ay à encourir reproche de ceste entreprise: & me parer de vostre targe, qui est la bonne grace de M. IOVBERT, lequel aime & estime infinément la vostre. Qu'il sçache par vous, que ie ne l'ay fait sans conseil, & que i'y ay esté contraint de l'vtilité publique: laquelle i'ay preferee à mon plaisir particulier. Car ie le sentoy bien plus grand, me voyant seul iouyssant & possesseur de ce fruict. Mais ie l'ay mieux aimé departir à ceux qui en sont desireux, pour le goust qu'ils ont prins, à ce que l'autheur en a luy-mesme publié. I'y ay aussi esté inuité, pour auoir dequoy faire vn present à Monseigneur de VILLEROY: auquel ne pouuant rien offrir du mien, qui fust digne de sa grandeur, i'ay emprunté des fruicts d'vn qui luy est tres-affectionné seruiteur, & qui n'en sera pas mal content (ie m'en asseure) quand il s'en aduisera. Monsieur, ie vous baise les mains, priant Dieu qu'il vous doint l'accomplissement de vos meilleurs desirs, en parfaite santé, longue & heureuse vie. A Paris ce vingtiéme de Ianuier, mil cinq cens soixante dixneuf.

INDICE DES CHAPITRES ET MATIERES, CONTENUËS *en ceſte ſeconde partie des Erreurs populaires, & propos vulgaires.*

QVe l'on ſe peut & doit ſouuent paſſer du vin: dont il n'eſt tant neceſſaire, que cuide le vulgaire. Chapitre 1.

Contre ceux qui penſent, toute fieure eſtre de froid, horſ-mis celle qu'on nomme *chaude*. D'où procede le friſſon, & le retour des fieures terminees. Chap. 2.

Du morfondement, & larfondement: & comment le peuple s'abuſe, cuidant que tous les maux des trauailleurs (ou la pluſpart) ſoit de morfondement. Chap. 3.

Pourquoy ordonne-l'on de boire du vin pur, à ceux qui ſont fort eſchauffez: & de piſſer auant que ſe mettre au repos, quand on a fort trauaillé. Chap. 4.

Qu'il faut ſouuent changer de linge aux febricitans. Chap. 5.

Que les femmes tuent les febricitans d'abſtinence de boire, abondance de viures, & ennuyeuſe couuerture. Et quel regime il conuient obſeruer aux febricitans. Chap. 6.

Contre ceux qui ne permettent aux febri-

citans de boire durant leur accez : & les autres, qui veulent qu'ils boiuent chaud, pour suer plustost & mieux. Chap.7.

Des boüillons & orge-mondez qu'on baille à minuict, ou le matin, fort indiscrettement. Chap.8.

Si c'est mal fait de boire à l'heure du coucher. Chap.9.

S'il faut boire aussi chaud qu'on a le sang, mesmement en Esté : & s'il est mauuais de raffraischir le vin. Chap.10.

Contre ceux qui se plaignent en Esté de la chaleur des nuicts, & cependant ils couchent sur la plume, les fenestres fermees. Chap.11.

Que les boudins ne valent rien gardez : & que de là est venuë la coustume d'en faire des presens. Chap.12.

Contre ceux qui craignent par trop la saignee, & ont opinion que la premiere sauue la vie. Chap.13.

Qu'on peut saigner les femmes grosses, les enfans, & les vieux. Chap.14.

Contre ceux qui temerairement & trop souuent vse de la saignee. Chap.15.

Que la purgation peut conuenir à toute saison, voire durant les iours caniculiers. Cha.16.

Comment il se faut gouuerner le iour que on prend medecine. Si on peut dormir apres. De l'heure du boüillon lauatif. Des repas qui conuiennent à ces iours-là. Et pourquoy on

ne doit sortir de la chambre. Chap.17.

D'où aduient communément, que les plus cheris meurent le plus souuent. Chap.18.

Contre ceux qui disent, que mort ne fut iamais sans regret. Chap.19.

Contre ceux, qui pour auoir le ventre lasche, marchent pieds nuds sur vn lieu froid, ou boiuent de l'huile en quantité : & qu'est ce qu'auoir bon ventre. Chap.20.

Sçauoir-mon, si les huitres & les truffes rendent l'homme plus gaillard à l'acte Venerien. Chap.21.

Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins, par le succez, qui est deu souuent à l'heur plus qu'au sçauoir. Chap.22.

Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opinion : que les derniers remedes ont tout l'honneur, & bien heureux le Medecin qui vient à la declination du mal. Chap.23.

Des importuns & soupçonneux, qui calomnient les procedures du Medecin. Des outrecuidez & presomptueux, dangereux aupres de vn malade. Chap.24.

Que ce n'est le profit des malades, d'auoir plusieurs Medecins d'ordinaire. Chap.25.

FIN.

Maius Io captâs nostris IOBERTE *camœnis*
Io triumphe, fas Io.
Aut (clari soboles patris) è stige Mæona solue,
Aut monstra clauâ figere
Desine: vel fuerit tantis ingrata tropæis
Nostri camœna seculi.
Monstra quidem Alcides stupido metuenda popello
Partu deorum discidit.
Monstra sed errorum tu Coacuspide scindis,
Turbæ timenda Delphicæ.
Ergo tuis vt Io par sit IOBERTE *triumphis.*
Emitte Plutus è fauis
Mæonidem: patris solium vel Apollinis, aulam
Stellis coruscam scandito.

IO. EDOARDVS *du Monin, Burg.*

Illudit miseris varius mortalibus error:
Et nullum errores non genus artis habet.
Sed non quàm medica, damnosior error in arte:
Vnàe salus doctis, mors rudibusque venit.
Non ducis indocti duplex datur erro in armis:
Cui semel erranti tota caterua perit.
Non sibi commisso medicus bis aberrat in agro.
Errorem cuius mors aliena luit.
Ergò magnatuis, decus ô IOBERTE *medentum.*
Gratia debetur tempus in omne libris.
Qui non contentus præcepta docere medendi,
Quæ schola doctorum, Regis & aula probet:
Errores etiam, quos ignorantia vanis
Inuexit populis in sua damna, doces.
Quod pietas est si qua viam monstrare vaganti,
Quam pius arte tua est vita tuenda labor.

IO. AVRASTVS Poëta Regius.

CHacun monſtre ſa faute, vn monſtre à faire mieux.
Infinis ſont de mal, vn chemin de bien faire.
De IOVBERT & l'auis, & l'exemple à mieux faire.
Tancé, de faire mal, aprend de faire mieux.
C'eſt bien fait, auertir l'egaré d'aller mieux.
Le remettre au chemin, eſt encore mieux faire.
Auiſer l'homme cheu de ſa cheute, eſt bien faire:
Et luy tendre la main, & faire encore mieux.
Tant de lampes eſtaindre, Apollon n'a que faire,
Menteuſes és couleurs, apriſes de les faire,
Pallir aux yeux trompez, ſinon qui luyſe mieux.
En vain l'homme deffend, & reprend de mal-faire,
Sinon qu'en faiſãt mieux, il enſeigne à mieux faire.
Bien fait qui bien reprend & mieux fait qui fait mieux.

DV PERRON.

LA SECONDE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLGAIRES, touchant la Medecine & le regime de santé.

Que l'on se peut & doit souuent passer du vin, dont il n'est tant necessaire, que cuide le vulgaire.

Chapitre Premier.

SANS doute le vin est tresbon aliment, qui non seulement engendre de soy beaucoup de sang, ains aussi fait mieux digerer les autres viures, reuient tost les esprits, suscite la chaleur naturelle, & luy donne vigueur, entretient l'humeur radical, espurge les excremẽs liquides par sueurs & vrines, dissipant en fumee les plus subtils qu'on nõme fuligineux. Bref il est infiniment profitable, à qui en vse moderément & à propos. Mais si on abuse de sa bonté, en le prenant plus pour plaisir, que par necessité il fait tout le contraire, engendrant mille maux au corps & à l'esprit : qui ont pour leurs causes prochaines, des cruditez, phlegmes, froideurs, opilations, & autres indispositions totalement contraires aux qualitez du vin. L'experience le demonstre suffisamment, quand nous voyons que les yurongnes sont fort suiets à catarrhes, mal caduc, apoplexie, subeth, stupeur, pa-

ralysie, tremblement, gouttes froides, hydropisies,& semblables. Il faut donc vser du vin auec discretion, accommodant le naturel de ses proprietez, au besoin que nous en auons : Et premierement les enfans qui sont bien nez, en doiuent abstenir, parce qu'ils ont naturellement si grand' chaleur & humidité qu'on ne leur peut augmenter ces qualitez, sans euident preiudice de leur santé. Outre ce que le vin remplit fort la teste de vapeurs: dont eschauffant leur ceruelle bouillante, il endommage leur esprit. Passez les dixhuit ans, le vin est permis en bien petite quantité, & plus aux filles qu'aux garçons, contre l'opinion vulgaire: & il le faut augmenter de peu à peu, iusques au quarantiéme an. Ie dis de peu à peu : car autrement il trouble l'entendement, & l'esiourdit ou rend furieux, prouoquant la ieunesse à cholere, luxure, & toute lasciueté. Aux vieillards il est fort propre, & leur est comme le laict aux enfans. Mesme Platon (diuin Philosophe) disoit, que Dieu l'auoit donné aux hommes, pour remede contre l'aspreté de la vieillesse, medecine bien salutaire. Car il les fait rajeunir, oublier les ennuis, soucis, soupçons, & chagrins, les rendant plus maniables en remoliſſant leur rude & dure condition : tout ainsi que le feu attendrit & rend maniable le fer. De ce propos on peut entendre que le vin n'est pas tant necessaire, que plusieurs ne s'en puissent bien passer, non seulement estans malades, ains aussi en pleine santé. Car aux complexions chaudes nommément & aux aages de mesme, il est nuisant, parce qu'il augmẽte leur chaleur outre sa deuë proportion, en danger d'y mettre le feu, qui bruslera tout l'edifice. Mais laissant à part telles raisons, ie veux monstrer par vne enqueste, que l'on vit commodement, sainement & longuement, voire en tout aage, en tout lieu, & toute saison, auec l'abstinence du vin. Le monde est d'ancienneté diuisé en trois parties (auiourd'huy on y adiouste la quatriéme, & la cinquiéme) desquelles l'Europe que nous habitons est selon les Cosmographes, si petite à l'esgard des

autres parties, que si tout le mõde n'estoit qu'vne cité cõme Paris, l'Europe de sa part n'y auroit qu'vne maisõ ou deux: l'Asie, l'Afrique & l'Amerique se partiroiẽt le reste. Or ce peu de terroir, est l'endroit où il se boit plus de vin. Car aux autres pays, où il n'y croit point de vignes, où les gens s'abstiennent de ce breuuage (si ce n'est en cachettes) par l'ordõnance de Mahommet: duquel la secte a prins telle estendue, que les Chrestiens ne sont qu'vne poignee de gens, comparez à si grande trouppe. En sont ils plus mal sains, foibles ou delicats? Non: ains au contraire, nous admirons leur force. Ne dit-on pas, Il est fort cõme vn Turc? Quand à l'agilité, adresse, viuacité, & autres vertus corporelles, ils ne cedẽt point aux Chrestiẽs, s'ils n'en emportẽt le pris, outre ce qu'ils viuent sainemẽt & paruiennent à grand' vieillesse. Si on dit, que l'Afrique & l'Amerique sont pays trop chauds pour l'vsage du vin, mais qu'aux lieux froids ou tẽperez, on ne peut bien viure sans tel breuuage: ie respondray qu'vne part de l'Asie est esgalement tẽperee, & sous le meilleur climat de l'opinion des plus renõmez Geographes. Ce qui est vers le Septentrion, gele de froid: ce neãtmoins le vin par tout est incognu, & par tout on vit cõmodément. Que dirons nous, si en nostre Europe Chrestienne aussi, on trouue infinies personnes qui n'en beurent iamais? & d'autres qui n'en boiuent gueres souuent, cõme és pays Septentrionaux & froids, où il ne s'ẽ recueilt point: & apporté d'ailleurs, il est si cher, que les pauures gens n'en tastent sinon les bonnes festes: car leur ordinaire est de l'eau pure, ou de la biere, ceruoise, cidre, poyré, põmé, & autres breuuages artificiellemẽt preparez de grains, ou de fruicts. Ils ne viuent pas moins pour cela que les riches: ils sont autant sains & gaillars, sauf le plus. En nos montagnes (i'entens de celles qui sont vn peu loin des costaux & des plaines qui produisent le vin) les pauures ne boiuent que de l'eau pure, & si viuent plus longuemẽt, estans moins souuent malades, que ceux du bõ pays: auquel se trouuẽt encores plusieurs qui, ou de

natiuité hayſſent le vin, & l'abhorrent eſtrangement, ou qui l'ont depuis quitté de leur gré, ayans eſgard à leur ſanté ? comme pour euiter les rheumes, catharres & gouttes. Tellement que ſi nous colligeons de ceſte diuiſion, le nombre des vin-beuueurs, nous le trouuerons ſi petit, que du monde parti en mille, à peine les dix en ſeront. On n'oit pas dire pourtant, que nous viuions plus long temps, ou plus ſainement à tout noſtre vin, que les autres des regions plus chaudes, plus froides, ou temperees. Ce neantmoins le vulgaire ignorãt & ſur tout le payſant, a telle affection au vin, que ſans luy il ne pẽſeroit viure. Sain & malade il en veut touſiours, meſme eſtant malade de fieure ardante. Si on le luy defend, parce qu'il augmente euidemment la brulante chaleur, & redouble l'exceſſiue alteration, la douleur de teſte & de reins, mettant le patient au danger de freneſie, il a opinion qu'on le veut mettre bas & affoiblir à ce que le mal dure plus longuement. Ces pauures gens cuident parfaitement que le ſeul vin ſouſtient toute la force. Dont pour chaſſer la maladie, ils cherchẽt à boire du meilleur. Il me ſouuiẽt d'auoir penſé y a vingt & cinq ans vn gentilhomme pres Aubenas en Viuarez, qui me vouloit prouuer, que luy ayant grand' fieure & continue, à raiſon d'vne vraye pleureſie, n'en deuoit abſtenir : diſant que le Vin a prins ſon nom de Vie, cõme s'il eſtoit de ſon eſſence. Et quand i'auois refuté cela, il me repliquoit ainſi: Comment eſt-il poſſible, que le vin, ſi bon & gracieux à toutes perſonnes, iuſques aux plus incognus, fit mal à moy qui toute ma vie l'ay aimé & careſſé extrémement? Ne ſeroit il pas bien meſchant, & non pas bon, comme chacun l'eſtime ? Voila les beaux propos que tiennent les plus habiles d'entre les idiots, qui ne ſuiuent qu'vn appetit ſenſuel & brutal. Les autres cuident ſimplement de faire leur profit, n'eſtans eſmeus d'aucune volupté, non pas meſmes trouuans pour lors bon gouſt au vin, non plus qu'à vne medecine: dont ils meritent de leur naïue ſimplicité, qu'on les oſte de ceſt

erreur. Qu'ils sçachent donc que les Medecins interdisent le vin aux deux causes principalement: l'vne, quād le malade a grand' chaleur par tout le corps, ou en quelque partie. Ne sentez vous pas euidemment que le vin eschauffe? Si vous plaignez d'estre comme dans vn feu, n'vsez rien de ce qui peut augmēter la chaleur. Quelqu'vn me respondra, qu'on le trempe, ou (comme on dit) laue si bien, qu'il n'a plus gouſt de vin. Et dequoy sert-il donc, si l'eau abat totalemēt sa force? Vous direz, qu'il corrige l'eau de sa qualité, & le peu de substance qui est parmi, recree & maintient la vertu du patient. Il faut donc que ce peu de vin retienne son naturel, en proportion de sa quantité: dont il nuira touſiours quelque peu. C'est parler à toute rigueur, non pas en Medecin doux, humain & ami de nature: lequel outre les susdites considerations, doit auoir esgard à la coustume, & cupidité du malade: & se souuenir de la sentence du bon vieillard, qui dit si sagemēt. Le boire & le manger vn peu pires, mais plus agreables, doiuent estre preferez à leurs contraires. Et luy mesme donne és maladies aiguës, qui sont auec fieure cōtinuë, du petit vin, qu'on nomme oligophore, lequel nous pouuons contrefaire auec force eau & peu de vin. Ie diray bien d'auantage, que le vin fort trempé desaltere mieux, raffraischit & humecte plus que l'eau pure, ainsi que Galen remonstre de l'oxycrat, en ceux qui ont grand' soif. Car le vin, & le vinaigre fait plus auant penetrer l'eau, qui raffraischit & humecte: dont il s'ensuit, qu'on s'en desaltere mieux. Et de fait, si ie ne craignois l'abus & l'importunité (car si on en permet vn doigt auiourd'huy, demain on en veut deux) & le reproche qu'on en peut encourir, ou pour le moins la suspition d'auoir mal procedé, quand apres il suruient quelque accidēt de la nature ordinaire de la maladie (lequel on rapportera à vne goute de vin) i'en permettrois quelque peu aux febricitans qui en ont grand desir: & ie m'asseure qu'ils s'en porteroyent mieux. Mais nous craignons tant de choses, que nous aimōs mieux

que le malade endure quelque desplaisir, que si l'honneur du Medecin en estoit interessé. Car on abuse facilement de ce qui est plaisant: & si on permet quelque chose qui soit vn peu suspecte au vulgaire, tout est calõnié. Outre ce qu'il y a beaucoup d'autres moyens de substãter vn malade fort debile, exempts de tout dãger ou soupçon : cõme sont potages, cõsumez, coulis, pressis, destils, eau de chair, œufs frais & molets, qui nourrissent bien plus qu'vn peu de vin. Vray est, que le vin cause la digestion, & facile distributiõ des autres choses qu'on prẽd: il recree, resiouit, fait mieux dormir, & si desaltere mieux estant bien trempé, que ne fait l'eau pure, ou auec du syrop. Seulement ie remonstre, de ne s'y affectionner tant, qu'on en vueille boire cõme que ce soit, & mesmes qu'il sente au vin, quand les Medecins le defendent: ou (qui pis est) d'en boire à la desrobee, cõme pour nous tromper. Nous essayõs par tous moyens de retirer le bois qui brusle, & oster les charbons, pour estaindre le feu : & eux au contraire, y versent de l'huyle. Ils ont esgard à la foiblesse: mais comment est-ce qu'on remettra la force au corps, si la chaleur que le vin augmẽte est ce qui l'affoiblit? On void que la chaleur de l'Esté, du bain, ou de l'estuue, nous rend tous lasches, vains & abbatus. La fieure cause semblable effet, plus de sa simple qualité, que du fardeau des mauuais humeurs. Si en mesprisant nos raisons, ils vouloyent à tout le moins entendre aux aduertissemens que Nature leur donne, ils s'y porteroyent plus sagement qu'ils ne font. Car comme l'estomach estant plain d'humeur, le plus souuent nous perdons l'appetit (ce que denote, qu'il n'y faut plus rien mettre, que cela n'en soit hors) aussi quand le vin nous semble amer, ou d'autre mauuais goust, cõme il aduient presque en toutes fieures, il faut soupçonner, que pour lors il n'est pas profitable, & que le corps n'en a besoin. Car nature a baillé vne rude cognoissance à l'estomach, & à sa bouche (qu'on appelle vulgairement le cœur, à l'imitation des anciens Grecs) de ce qui nous

eſt cõuenable, auec l'appetit qui nous en aduertit, afin que nous regis par elle, ſi nous eſtions bien ſages & obeiſſans, d'vn inſtinct qu'elle donne, ſçachions nous gouuerner ſeins & malades. Mais l'intemperance des hommes eſt telle, que nonobſtant ces admonitions, ils veulent ſuiure vn autre deſir. Ie tiens cela pour ordinaire, que quiconque eſtant malade (ſur tout ayant fieure) ſent le vin de mauuais gouſt, il meſpriſe & offence Nature, s'il entreprend d'en vſer. Mais ie ne dis pas au contraire, qu'on n'en puiſſe boire, ſi on le trouue bon. Car la ſeconde occaſion qui nous contraint à la defendre, ne luy fait pas touſiours perdre ſa friande ſaueur. C'eſt le rheume ou catarrhe, lequel lors qu'il eſt loin de la bouche, n'y peut imprimer mauuaiſe qualité: ce neantmoins le vin eſt à bon droit prohibé en telle affection, pource que les humeurs fondus, ſubtiliez & eſchauffez de la chaleur du vin, deffluent plus aiſémẽt: & que la meſme qualité eſlargit les paſſages, en dilatant les pores & conduis. Outre ce que le vin eſt ſi fort penetrant, que nous le ſentons quelquesfois iuſques au bout des ongles, auſſi toſt qu'on l'a beu. Dont rencontrant par chemin des humeurs gros, peſans & tardifs à ſe mouuoir, il les pouſſe, agite & rend fluides. Pour ces raiſons, nous cõſeillons aux rheumatics, catarrheux & gouttẽux, d'en abſtenir. Ce n'eſt pas pour noſtre plaiſir, comme ſi nous delections à gehenner les perſonnes, & à les traitter rudemẽt. C'eſt le mal qui nous monſtre dequoy il s'agrandit, & nous le remonſtrons aux malades. N'eſt-ce pas vne lourde faute, de bailler au mal les armes, deſquelles il vous battra? Doncques il conuient ſe renger à ceſte concluſion, que le vin n'eſt pas tant propre à l'hõme, qu'il ne s'en doiue ſouuent paſſer, en ſanté & en maladie: veu meſmes qu'il y a infinité de gẽs qui n'en beurẽt iamais, & ils n'en viuent moins ſainement. C'eſt vne grand' erreur, de l'eſtimer ſi conuenable à ſouſtenir nos forces, que nuiſant de ſa qualité, on ne le vueille pas quitter. On fait des boiſſons delicates pour les plus deli-

cats, au lieu de vin: cõme est l'hippocras d'eau (no mmé Bouchet) & l'eau de coriandre. La ptisane & l'hydromel serõt pour le commun. I'entens de l'hydromel aigueux, & non pas du vineux ainsi nommé vulgairement, de ce qu'il ressemble à la maluoisie de saueur & forteur. Dont il n'excite gueres moins les fluxions, que le vin. L'aigueux est proprement dit Melicrat, & le vineux Hydromeli, selon Dioscoride.

Lib. 1. chap. 17.

Contre ceux qui pensent, toute fieure estre de froid, hormis celle qu'on nomme chaude. D'où procede le frisson, & le retour des fieures terminees.

Chap. II.

L'Abvs que l'on commet du vin és fieures, comme nous venons de monstrer, n'est pas seulement fondé sur l'entretien de la force, ains sur vn autre erreur du vulgaire, qui pẽse que la fieure soit maladie froide. Sa raison est à (mon aduis) que ce mal est causé de froid & vient auecques froid: sinon (parauanture) la fieure continuë, qu'on nomme pour ce respect fieure chaude. Car volontiers apres vn grãd trauail ou exercice, qui a fort eschauffé le corps, si on est surpris de froid, il y a danger de fieure. Et de fait le peuple ne reçoit gueres autre cause du mal, que il appelle Morfondement. Si la fieure est terminee, comme la quarte, tierce, ou quotidienne, soit simple, soit double, ou composee: parce que l'accez commence par frisson, rigueur, tremblement, ou horipilation, il cuide proprement, que le mal soit la froideur enclose dans le corps, laquelle il faut vaincre par chaleur, nature luy enseignant qu'vn contraire repousse l'autre. Doncques ces bonnes gens ont opinion, que la fieure soit ce grand froid causé de froid. Tellement que si on leur demande apres l'accez, s'il a gueres duré,

ils respondront, vne heure ou deux pour le plus: n'estimans que la chaleur qui vient apres le froid, soit du conte. Voila pourquoy tout leur dessein est à se rechauffer: dont ils se couurent fort, chauffent des pierres & tuilles pour les pieds, boiuent de bon vin pur, hument des boüillons espissez, saffrennez, auec du fromage fort vieux, & piquant comme poiure. Bref ils n'essayent qu'à surmonter le froid, & prouoquer bon gré maugré la sueur: comme si le mal estoit d'humeur gelé & glacé, qu'il fallut fondre & conuertir en eau. Ainsi quand ils commencent de sentir la chaleur: ils estiment que la fieure est passee, & ne faut plus que attẽdre la sueur. Parquoy les mieux auisez d'entre eux, endurent patiemment la gehenne d'estre presque estouffez des couuertures durant la grande chaleur, pour espraindre l'humeur, tout ainsi qu'on presse vne espõge à deux mains. Ils pensent, que l'importune chaleur qui tant & si longuement les ennuye: apres le frisson peu durable, n'est que de leur procedure & couuert: ayans par tous moyens voulu subiuguer le froid, qu'ils tiennent seul pour essence du mal. Dont depuis ils nourrissent la chaleur ardente le mieux qu'il leur est possible, iusques à la sueur. Il ne se faut donc esbahir s'ils vsent de l'espicerie, puis qu'ils ont telle opinion. Mais les pauures sont en tresgrãde erreur, quant à l'essence de leur mal: & de là pullulent ces fautes. Car ils ne sçauent pas que la fieure soit l'ardante chaleur, & le froid son precurseur, ou le trompette qui signifie sa venuë: ce que ie leur feray entendre bien aisément par ce discours, en remonstrant la cause de si diuers effets. Nostre peau est toute percee de petits trous, lesquels on ne peut apperceuoir si ce n'est par la sueur qui en sort, & du poil qui en occupe la plus grãd part. Nature bien auisee l'a fait ainsi, pour donner libre passage aux fumees excitees de nostre chaleur, lesquelles sans cela l'estoufferoient, comme on void mourir le feu à faute d'estre esuẽté. Ces fumees sont semblables à suyes, noires, grasses, de matiere bruslee, inuisibles de leur subti-

lité, si ce n'est par effet, qui est la saleté, noirceur & graisse qu'elles rendent à nos chemises & autres vestemens. Aussi en hyuer, pource que le froid serre & & condanse, la peau des mains (qui sont plus descouuertes pour nostre vsage, qu'autre partie du corps) est rude & noire dudit excrement retenu. Car il ne se vuide pas bien, quand le cuir est constipé. C'est donc l'vsage, & dequoy nous seruent les pertuis de la peau, sçauoir est, de donner lieu aux fumees, vapeurs & exhalations continuelles de la chaleur, qui touſiours trauaille au corps sur les humeurs, les appreſtant à nourriture. Si ces trous deuiennent bouchez, ou tant serrez que la suye y demeure, ne pouuant passer à trauers, nostre chaleur deuient aigre, piquante, forte & bruslante outre mesure, comme le feu couuert de cendre: & s'il dure longuement ainsi, ces excremens l'estouffent & accablent. Or quand nous auons trauaillé, la chaleur augmentee eschauffant les humeurs, excite & pousse dehors beaucoup d'exhalations: desquelles les humides souuent deuiennent eau, & font la sueur: les seiches s'en vont en fumee. Lors il est de besoin, que les pores (ainsi appellons nous les pertuis de la peau) soient ouuerts à cõmandement. Car si le froid les surprend & constipe, l'eschauffement conçeu & permanent fera de la chaleur naturelle (qui est douce, benigne, & molle) vn feu corrompant les humeurs. De cela procede la fieure cõtinuë (que le vulgaire appelle chaude) quand le desordre imprimé aux humeurs, perseuere quelques iours sans intermission, ne cessant pas aussi toſt que sa cause est abolie. Car les exhalatiõs suscitees à grand tas, requerent d'estre vuidees: & le sang trop eschauffé demande rafraischissement. Quelquefois la matiere corrompuë du feu allumé par la constipation du cuir se perd à vn accez de fieure, qui termine en sueur: mais certaine portion de chaleur estrangere (qu'on peut dire empireume, cõme trace & vestige du feu) restee du premier desordre, apres vn laps de tẽps renouuelle semblable inflãmation & corruption d'hu-

meurs. Ce que fait les fieures intermittantes de douze heures, d'vn iour, ou deux: qui ne faillent d'auoir leur retour ordinaire, iuſques à tant que la mauuaiſe qualité imprimee du premier eſchauffement au cœur ſoit entierement eſtainte & abolie. Voila comm̃et le froid exterieur cauſe les fieures, d'vne forte chaleur, qui embraſee dans les humeurs perſeuere bien longuement. Ainſi d'vn contraire naiſt l'autre, par accident. Car la froidure ſerrant le cuir, empeſche la tranſpiration, qui doit entretenir la chaleur naturelle, en ſa deuë mediocrité. Il ne faut donc penſer, que la fieure ſoit vn mal froid, parce qu'elle peut venir de froid: veu meſmement qu'il y a prou d'autres cauſes, que le peuple ſoupçonne à bon droit & reçoit entre les occaſions de la fieure: comme quelques viandes mauuaiſes, la cholere, la triſteſſe, les vers, la chaleur du Soleil, & ſemblables, qu'on ne ſçauroit faire aduenir au vulgaire morfondement. Outre leſquelles la crudité, opilation, pourriture, apoſteme interne, chaleur de l'air alterante, le mouuement exceſſif, le veiller trop longuement, & autres cauſes incogneuës au peuple, n'en ſont pas moins. Toutes reuiennent à ce poinct, d'engendrer beaucoup d'exhalations, en corrompant les humeurs d'eſchauffer par trop le ſang, les eſprits, ou parties ſolides, d'vne chaleur pernicieuſe, qui eſt la propre eſſence de la fieure. Elle ne ſera pas donc froide, comme on l'eſtime, de ce que le froid exterieur quelquefois en eſt cauſe, puis que nous la voyons plus ſouuent prouenir d'vn autre moyen. Mais comment ſeroit-il poſſible (direz vous) que la maladie eſtant chaude, ſoit auec horipilation, rigueur, friſſon, & tremblement, iuſques à cliqueter des dents? Ceci eſt l'autre cauſe d'erreur aux idiots, qui ne voyans d'où procede vn ſi eſtrange accident, qu'ils eſtiment plus faſcheux que tout le demeurant, s'y arreſtẽt entierement, & le nõment la fieure. Parquoy il leur faut enſeigner, qu'eſt ce qui meut tel accident, & qu'il ſignifie pour abolir les fautes q̃ les pauures gẽs y cõmettẽt imprudẽmẽt. Le cõmun des medecins (duq̃l ie ne me veux

departir pour maintenant, n'ayant affection qu'au vulgaire (tient que des fieures intermittantes (qu'on appelle vulgairement, terminees) la chaude qualité fieureuſe corrompt l'humeur contenu dans les vaiſſeaux : & quand il eſt ſi difforme & gaſté, que nature l'a en horreur, les veines le iettent dehors d'vne grande ſecouſſe, & le reſpandent parmi la chair, les nerfs, peaux, ou membranes, & autres parties ſenſibles. Ceſte matiere eſt ſi cuiſante, & ſe meut ſi roidement, que les endroits où elle paſſe en ont telle douleur, qu'il ſemble qu'on les pique, deſchire, deſtranche ou eſcorche. Il ne faut pas trouuer eſtrange, qu'vn humeur chaud de pourriture ou autrement, cauſe friſſon & rigueur: car l'eau boüillante iettee à l'impourueu ſur vn corps nud, le fait trébler auſſi bien que la froide. Les ſcintilles du feu en font de meſme, & ſi on eſt piqué ſeulement d'vne eſguille bien viuement : tout le corps ſe retire. Ainſi les parties ſenſibles irritees de l'humeur cuiſant & bruſlant, ſecoüent toute la perſonne, quand elles taſchent en s'eſpraignant de reietter ce que leur eſt mis ſus. De là vient le baailler, l'eſtirement ou pendiculation, & la toux, qui preſignifient l'accez: lequel dure apres tels accidens, iuſques à ce que la matiere ſoit conſumee & diſſipee en ſueur ou fumee. Car le froid n'eſt, ſinon tandis que l'humeur eſt pouſſé d'vn lieu à autre violemment, & qu'il commence mieux à pourrir en lieux eſtroits : car depuis que les membres l'ont ià accouſtumé, vn peu apres ſa venuë qu'ils refuſoient, ils n'en ſont plus tant offencez. Et quand la matiere eſt plus enflammee, ſa chaleur pourſuit tout le corps, apres auoir gaigné le cœur. Ce deſordre cõtinuë touſiours en augmentant, iuſques à l'extréme corruption de l'humeur: lequel ſubtilié de la chaleur ſe perd en fin, partie viſiblement, partie inuiſiblement, quand la declination approche. Doncques le mal de fieure terminee, n'eſt ſinon d'humeur pourri & corrompu de mauuaiſe chaleur, dont il deuient bruſlant, & bruſle ſi longuement qu'il ſoit aneanti. Le friſſon qui precede, eſt la monſtre

ou arriuee des matieres qui font l'accez. Tellement que c'eſt grand erreur, de tenir le friſſon pour eſſence de fieure, non pas l'ardeur qui s'en enſuit: veu meſmes que le nom denote euidemment, auquel des deux il la faut aſſigner. Car fieure n'eſt ainſi nommee de la froideur, ains de ferueur, à l'imitation des Latins, qui la deduiſent d'ebullition, comme les Grecs du feu.

Ie penſe auoir ſuffiſamment enſeigné, que la fieure, d'où qu'elle procede, & de quelque eſpece que ce ſoit, eſt toute fondee en chaleur: tellement que les pauures idiots abuſent de l'eſchauffement, gehennent leur corps en vain, empirent leur mal, & ſe tuent ſouuent à force d'eſpicerie, vin pur, & couuertures. Ils cuident tout eſtre de froid, & qu'il ne faut que bien ſuer. La fieure continue & ardente, qui n'a point de friſſons, ils l'appellent fieure chaude: comme s'il y en auoit de froides, ne ſçachans pas ce que le mot de Fieure importe. Et ſi on me demande, pourquoy donc les continuës n'ont aucun tremblement? Ie reſpondray ce que tient noſtre eſcole, que ſa matiere eſt corrompue toute dedans les veines, & ne ſort pas aux membres plus ſenſibles, ſinon quelquefois à l'entiere termination, qui eſt auſſi ſuiuie d'vne rigueur. Reſte d'entendre (comme pluſieurs ſont curieux de le ſçauoir) d'où vient que les fieures intermittantes ont leur retour à meſme heure: l'vne tous les iours, l'autre de deux en deux, & l'autre en trois iours vne fois. Ie ſuis content de leur en dire l'auis commun des Medecins. C'eſt, que noſtre corps ayant beſoin de quatre diuers humeurs, pour nourrir tant de parties qu'il a fort diſſemblables, il en engendre plus d'vn que d'autre, ſelon qu'il leur appartient: tellement qu'il fait grande quantité de ſang, & moins de flegme, beaucoup plus toutefois que de colere, & plus de ceſte-cy que de melancholie. Or s'il aduient que le phlegme pourriſſe, eſtant corrompu de la chaleur fieureuſe, tous les iours ce mal reuiendra, Car le phlegme s'engendre aiſément en peu de temps, dont il eſt fort copieux. Nous n'auons pas tant de colere, &

encor moins d'humeur melancholique, pour faire si promptement reuenir les accez: il faut plus grand seiour pour en assembler quãtité. Posons le cas (par maniere d'exemple) que tous accez requierent vne once de matiere. Au premier, ce qu'il l'auoit prouoqué est desia consumé : Le second ne peut reuenir, que l'humeur ne soit de nouueau amassé, en telle portion que puisse molester nature, sçauoir est (comme nous supposons) quand l'once y sera toute : car la demie, ne les trois quarts ne peuuent exciter ce feu. Le phlegme dans six heures deuient si abondant, qu'à peine le reste du iour occupé de l'accez quotidien en peut venir à bout. Il faut plus de trente heures à faire l'once de cholere, requise aux accez de la tierce : & deux iours pour renouueller ce peu d'humeur melancholique, causant la fieure quarte. Car on croid, que les humeurs se corrõpent & deuiennent febrifiques de peu à peu, non pas tout à coup: & que durant les intermissions, il s'en vicie autant de l'amas qui est de long temps au corps, qu'il en faut pour vn accez, s'il ne s'engendre nouuellement tout despraué, pendant les treuues paroximiques. Parquoy si l'once est tousiours preste à mesme heure, la fieure reuiendra tousiours à mesme poinct, & sera de mauuais guerir, comme dit Hippocras. Or bien souuent elle est retardee ou deuancee, parce que nostre corps endure mille changemens des choses que nous faisons, vuidons, y receuons, ou appliquons : de sorte que la simple quarte peut par vn grand desordre deuenir double, & triple : c'est si on engendre tel amas de melancholie, que l'once y soit entiere tous les deux iours, tout ainsi qu'en la tierce: ou chasque iour, comme en la quotidienne. Car l'essence des fieures (sinon des simples) n'est pas tousiours conforme à leur appellation: & nous n'estimõs tierce, toute fieure qui reuiẽt le troisiéme iour, ne quotidienne celle qui est ordinaire. Mais i'entre vn peu trop auant aux difficultez, & plus que n'a besoin le populaire: lequel se contentera bien de sçauoir, que les accez des fieures terminees

ſuiuent la quantité de l'humeur qui les cauſe, ainſi que nous auons deduit. Ie pourrois alleguer pluſieurs autres raiſons, ſi mon diſcours eſtoit pour Medecins. Ie m'en paſſe fort de leger, & ne recerche les grands ſubtilitez que meriteroit la diſpute. Si ie voulois mieux fonder ces propos, il faudroit mettre en doute tout ce que nous auons dit des cauſes du friſſon, qui preuient la chaleur. Car c'eſt la cõmune opinion, laquelle nous refutons en nos Paradoxes: comme auſſi tout ce qu'on dit de la pourriture des humeurs febrifiques. En quoy ie ſuis treſbien ſouſtenu par meſſire Simon Simonee, treſ-docte & ſubtil Philoſophe Medecin, qui a excellemment élaboré le ſuiet que i'auois ſeulement eſbauché.

Il eſt temps de conclurre, qu'il ne faut plus diſtinguer la fieure en frõide & chaude, veu que le mot de fieure importe ebullition. C'eſt vn ardeur & inflammation, qui ne peut endurer le mot de froide pour ſurnom: & ce mot chaude, y eſt ſuperflu: car il n'y en a point d'autre. La chaleur, & non pas le froid, eſt le vray mal auquel il faut remedier.

Du Morfondement & Larfondement: & comment le peuple s'abuſe, cuidant que tous les maux des trauailleurs (ou la pluſpart) ſoit de Morfondement.

Chap. III.

POVRCE que nous auons cy deſſus mentionné vne cauſe de mal, qu'on appelle Morfondement, auquel le vulgaire rapporte preſque toutes ſes maladies, & principalement la fieure: ce ſera bien à propos de remonſtrer

que c'eſt, & qu'il ne le faut pas eſtimer ſi commun. A ce que ie puis comprendre des remedes que y font les payſans, & des propos qu'ils en tiennent. Le Morfondement eſt, quand apres vn grand trauail, eſchauffant tout le corps iuſqu'à ſuer, on eſt ſurprins de froid. La fieure en prouient bien ayſément à ceux qui ſont replets & abondent en excremens, ſi leur cuir eſt aiſé à conſtiper, par les cauſes deuant dites. Aux autres, les chairs en deulent iuſques aux os, comme ſi on auoit tout briſé: il y a laſſitude & peſanteur, auec peine de reſpirer. Cecy eſt le plus ordinaire au mal de Morfondement: & il aduient, de ce que les vapeurs eſmeuës par la chaleur, ne pouuant trauerſer la peau reſſerree du froid, demeurent parmi les nerfs, muſcles, & tendons qui font le mouuement: dont remplis & empeſchez, ils manquent à leur office. La douleur qui s'en enſuit, eſt comme ſi toute la chair eſtoit piquee d'eſpines, ou eſcorchee, ou pleine d'apoſtemes, enflee ou tenduë, ſelon la qualité des exhalations, vapeurs & fumees. La difficile reſpiration prouient, de ce que le poulmon eſt ſurprins de l'air froid apres l'eſchauffement: car ſes tuyaux s'enroidiſſent, de ſorte qu'on ne les peut aiſément dilater ainſi que de couſtume: & pource les morfondus en deuiennent pouſſifs. Autresfois les pores du cuir ſont tant ouuerts, que le froid penetre iuſques au dedans, ſaiſit & aſſiege les veines: leſquelles il peut non moins boucher ou oppiler, que le petit froid conſtipe les trous du cuir. Et cela donne commencement aux fieures, qui ſont d'obſtruction interne, par la ſeule conſtriction. Quelquefois il les enroidit, de ſorte que quand és violans efforts elles ne peuuent conſentir, s'entre ouurent par le bout, ou creuent en quelque endroit. Ainſi le ſang verſe ou coule en quelque cauité, où il ſe caille & deuient noir. Ce qui aduient plus communément au poulmon & au vétricule. De là s'enſuit, qu'on crache, ou vomit du ſang en l'eſpece du Morfondement, que le vulgaire craint le plus: car il penſe que le ſang ſort ainſi noir & caillé

des

des veines, où le froid penetrant l'a congelé. Mais c'eſt vn erreur bien facile à reprouuer: premierement, de ce qu'il ne pourroit paſſer l'eſtroit du bout des veines, quand il ſeroit deſia caillé : & faudroit vne grand' rompure aux gros lopins qu'on en vuide. D'auantage, il eſt impoſſible, que le ſang gele dans les veines pour la froideur: autrement quand on a les parties extrémes, pieds & mains froids cõme glace, nous pourrions croire que le ſang y eſt figé. Encores plus facilement ſe cailleroit-il au corps des treſpaſſez, ou toutes fois il demeure touſiours liquide : comme nous voyõs par les anatomies, au bout des dix ou douze iours. Ce n'eſt pas la tiedeur des veines (quoy que die Ariſtote) qui garde le ſang de cailler. Car tout le corps eſt aſſez chaud, & neantmoins en nul autre lieu, que dans ſes vaiſſeaux, le ſang peut eſtre gardé qu'il ne ſoit pris. C'eſt vne proprieté & naturelle condition, qui rend les veines ainſi conuenables à conſeruer le ſang. Dés auſſi toſt qu'il en eſt hors, en quelque lieu qu'il tombe, il caille neceſſairement: & ſi c'eſt dedans noſtre corps, il ſe fait mille maux ſemblables à ceux du venin. Donques il faut bien empeſcher que ce malheur n'auienne: & quand on le peut ſoupçonner, il conuient faire par tous moyens que le ſang demeure fluide, ou qu'il ſe degele, comme pretend le populaire. Qu'ainſi ſoit, incõtinent qu'il ſe trouue vn peu mal, apres s'eſtre eſchauffé & ſoudain raffraiſchi trop viſte, ſe doutant que ſon ſang ne commence à cailler, ou qu'il ſoit deja pris, il vſe de la mumie, de la pois, du perſil, d'eau de nois, d'eau ardant, mouſtarde entiere auec du vin pur, du ſouffre, ou du ſaffran, de la ſarriete en poudre, ou du ſuc de berles, & ſemblables choſes qui peuuẽt fondre le ſang: ou d'eau de pate auec du mithridat, ou du chardon benit, & des fleurs de geneſte, pour exciter la ſueur: les autres boiuent d'eau de ſel en façon d'eau benite, ou de l'eau ſendree comme lexiue. Il y a pluſieurs autres grands ſecrets, pratiquez entre les pauures gens: deſquels le but n'eſt autre, que d'eſchauffer

& degeler le sang, qu'ils soupçonnent tousiours estre caillé par leur Morfondement, soit-il auec fieure, ou sans elle: car il peut causer ces deux maux ensemble, ou separez.

De ces propos ie veux conclurre, que le propre du Morfondre est, de refroidir le sang dedans les veines. Ie dis, que c'est vne proprieté donnee à ceste cause, & que peu ou point d'autres maux font la mesme congelation: car il faut que la peau, & tout le corps soit bien ouuert, tellement que le froid n'y trouue aucun empeschement. Ce qui aduient proprement par l'occasion susdite. Et voila que i'estime vn vray Morfondement, auquel peuuent profiter les remedes que fait le populaire. Car quant aux fieures, elles ont tant d'autres moyens qui les produisent (comme nous auons dit au precedent chapitre) que c'est vn grand abus au peuple, d'alleguer tousiours cestuy-ci d'vn ordinaire. La fieure est plus souuẽt d'ailleurs, que de Morfondement, & luy seul peut causer le caillement du sang, horsmis la cheute: mais c'est d'vne autre façon. Parquoy il faut vser de ce mot en la plus propre signification, & ne l'accommoder ainsi communément à toute occasion de fieure. Car le Morfondement peut causer deux sortes de maux: l'vn desquels ne prouient d'autre chose, & l'autre est commun à plusieurs. Donques les gens abusent fort de son appellation, & se trompent lourdement, quand ils rapportent là toutes fieures, & plusieurs autres maux, qui ne prouiennent aucunement de froid, interne ou externe.

Il y a vn autre mal ou accident, qu'on nomme Larfondement, en quelques lieux ou i'ay esté: & disent estre Larfondu, celuy qui en ses excremens (comme vrine & fieure) rend la graisse fondue, tout ainsi que du Lard, d'où vient l'appellation. Cela est aux fieures ardantes, que les Medecins appellent colliquantes: parce que l'extréme chaleur dissipe les membres solides, & les amoindrit peu à peu, les acheminant à l'hectique. Lors que le peuple les cognoit Larfondus, il

n'en eſpere plus de gueriſon : & penſe que l'occaſion de ce deſordre, nommé Larſondement, eſt excés en choſes trop chauffantes,ou de matiere venimeuſe:tellement qu'il y a notable difference du Morſondement, au Larſondu, meſmes ſelon le vulgaire, qui eſt l'inuenteur de ces noms.

C'eſt bien aſſez diſcouru,pour monſtrer l'erreur de ceux qui preſchent tant leur Morſondement,& ne ſçauent qu'il ſignifie: neantmoins ils luy referent la ſource de tous maux, ou peu s'en faut. I'ay dit,que c'eſt le froid ſurprenant la chaleur eſmeuë du trauail,comme le vulgaire l'entend. Mais ſi c'eſtoit apres le bain, le courroux, ou autre eſchauffement, il ne changeroit pourtant de nom:car nous auons eſgard à la ſeule chaleur, d'où qu'elle procede & vienne.

Pourquoy ordonne l'on de boire du vin pur à ceux qui ſont fort eſchauffez, & de piſſer auant que ſe mettre en repos, quand on a fort trauaillé.

Chap. IIII.

A Ceux qui ont fort trauaillé on donne à boire du vin pur, voulant (à mon aduis) empeſcher & deſtourner la cauſe du Morſondement, laquelle on conſtitue en froid ſoudain ſurprenant la chaleur,dont le ſang ſe congele. Leur intention eſt bonne, & ils font mieux qu'ils ne reſpondent: car ils diſent que cela raffraiſchit, & garde qu'on ne ſe morſonde. Premierement,le vin eſchauffe euidẽment: comment peut-il donc raffraiſchir? S'il le fait,c'eſt par accident:tout ainſi que ſi on diſoit,que le feu refroidit noſtre corps, parce que nous deuenons plus froids apres que nous y ſommes chauffez,quand depuis nous

sortons à l'air froid. La raison est, que les pores ouuerts à cause de la chaleur, donnent entree à son contraire, plus facile qu'au parauãt. Ainsi le vin peut rafraischir, en esteignant de sa grande chaleur, la moindre qui est prouenue du trauail, & entretenant la naturelle en sa condition. Nous pouuons aussi dire, que la fraischeur est causee du vin pur, s'il empesche que le froid surprenant la chaleur, n'engendre la fieure, qui bruleroit le corps. Tiercement il raffraischit aussi, quand il fait que l'esmotion, & la chaleur imprimee, s'appaise petit à petit, & non pas tout à coup. Ce qu'apporteroit vn grand danger, comme fait toute mutation viste & soudaine: car nature ne la peut endurer, sans offence & desplaisir. Nous pouuons aussi dire, que si on boit de l'eau quand on est fort eschauffé, il y a danger d'hydropisie, comme dit Galen. Ce que le vin empesche de sa chaleur potentielle, qui entretient la naturelle du foye & de l'estomach: neantmoins les raffraischissant de son actuelle froideur, quand il est prins de mesme. D'auantage le raffraischissement quelques fois signifie nouuelle prouision de viures, & quelque reparation. Car on dit proprement raffraischir, pour auitailler, ou renouueller les munitions. Item il signifie racoustrer & agencer le vieux: comme quand on dit, raffraischir le bord d'vne robbe. Or telle signification conuient bien à nostre propos. Car le trauail fait grand dissipation des esprits & vapeurs du sang: dont les esprits qui restent entiers, sont las & dessechez. Le vin pouruoit à tous ces maux, recreant les esprits, reparant leur dommage, & en engendrant de nouueaux, estant subtil & vaporeux. Voila comment il raffraischit le corps, l'auitaillant d'esprits, esquels nostre force consiste. Donques par toutes ces raisons, le vulgaire dit bien mieux qu'il ne pense: & fait encor plus sagement, d'ordonner le vin pur aux eschauffez. Le second poinct de leur response est, qu'ils pretendent d'empescher qu'on ne deuienne morfondu. Il y a double morfondement, comme i'ay dit par cy deuant:

Lib 5. des lieux affl. ch. 6

L'vn, quand on eſt ſurpris de froid, conſtipant noſtre peau, & augmentant la grand' chaleur ardante, de ſorte que la fieure s'en enſuit. L'autre caille le ſang, non pas dedans les veines (comme le peuple croit) ains celuy qui ſe verſe & s'eſpand dedans l'eſtomach, les boyaux, ou ailleurs. Car il eſt impoſſible (ſinon, parauanture, par quelque rare & ſecrette occaſion de mal) que le ſang vienne à ſe congeler dans ſes vaiſſeaux naturels. Mais hors d'iceux, tout incontinent, ou bien toſt apres il ſe caille. A ces deux eſpeces de Morfondement, conuient proprement le vin, eſtant ſubtil, penetrant, & eſchauffant, comme le deſordre requiert. Car la penetration cõduiſant la chaleur, tient les pores ouuerts contre le froid, iuſques à tant que la vapeur eſmeuë ait paſſé ſon exhalation, & que la fumee de ſang eſchauffé ne ſoit point retenuë. Par ce moyen la fieure eſt deſtournee, quãd il n'y a point de conſtipatiõ, ne dedans ne dehors. Quant à la cailleure du ſãg, le meſme vin l'empeſche d'vne chaleur ſubtile qui entretiẽt l'humeur en ſon eſtat rouge & liquide. Car ſi le froid l'a vne fois ſurpris, il deuient noir, eſtãt comme amortie ſa vermeille viuacité: & il s'amaſſe tout en caillas, qu'on a grand' peine à diſſoudre: leſquels ſont ſi dangereux, & cauſent de tels accidens, qu'on les met au ranc des venins Car le corps en deuient froid & quaſi mort, le pouls debile & comme nul: foibleſſe ſaiſit le cœur d'eſuanouiſſement, accompagné de ſueur froide, &c. Parquoy c'eſt bien fait de pouruoir, quand on preuoit que le ſang peut ſortir des veines (ou par leur dilatation & rarité, compagnes de l'eſchauffement, ou par leur deſchirement & rompure, quand le froid les a enroidies) qu'il ne ſoit congelé. A ce danger le vulgaire oppoſe les remedes que nous auons produits au chapitre du Morfondement, mais il n'en ſçait pas dextrement vſer. On y a recours dés auſſi toſt qu'on ſe reſſent du Morfondement: & le vin y eſt ordonné, auant que ſentir aucun mal. C'eſt treſbien fait d'en bailler aux perſonnes, leſquelles du

long & penible trauail ou exercice sont eschauffez, auant qu'ils se reposent. Le peuple n'a pas inuenté ce bon remede : C'est du conseil des Medecins qui l'ont autrefois enseigné, & comme bien facile les gẽs l'ont retenu, pratiqué, & continué iusques à nostre temps. Plusieurs ne sçauent pas à quoy cela profite: les autres n'entendent point comment cela peut faire ce qu'ils pretendent. Ils parlent de raffraischir, & du Morfondement, sans sçauoir qu'est ce, ne l'vn ne l'autre. Ils verront maintenant plus clair en leur besongne, & y seront tant asseurez, cognoissant par raison le fruict qui en reuient, qu'ils pourront beaucoup mieux vser de ce preseruatif. Mais à propos de ce mal, auquel tous les maux des laboureurs & autres trauailleurs sõt rapportez, il me souuiẽt d'vn qui disoit : Tous maux sont de Morfondement, parlant de toutes maladies en general : Vn bon homme luy respondit en son patois, Non és pas l'escaudadure: c'est à dire, la bruleure: comme du feu, de l'eau bouillante, & semblables. Car il est bien certain, que ce mal n'est pas de Morfondure.

Voyons maintenant, pourquoy il est ordonné de pisser auant que se mettre en repos. Quand on a trauaillé, ou de cheminer longuement, ou de courir & tracasser, les bonnes gens conseillent de pisser auant que se reposer. Ce qui est fort bien aduisé: & croy aussi qu'ils tiennent ce regime de leurs grans peres, qui l'auoyent eu des anciens Medecins, comme tout ce que on fait de biẽ encores pour le iourd'huy à l'entretenement de santé. On l'a reçeu de pere en fils, d'vn si long temps, qu'on ne sçait plus d'où ce peut estre venu: toutesfois il est fort vray-semblable, que les vieux Medecins l'ont enseigné. Mais le vulgaire n'entend pas la raison de ce qu'il fait, & ensuit tousiours vne coustume, soit bonne, soit mauuaise. Ceste-ci est des plus loüables : dont ie veux remonstrer, dequoy elle peut estre profitable. Quand nostre corps est eschauffé, les humeurs deuiennent piquans & forts, de la chaleur qui les rend plus subtils. Et de là vient, qu'on sent

comme des eſpines par tout le corps, apres vn grand trauail, pour peu qu'on ſoit de complexion chaude. L'vrine par conſequent en eſt plus cuiſante : ce qu'on apperçoit bien en piſſant. Car elle chatouille plus aigrement ſon paſſage, & fait certaine horreur comme friſſon au corps, meſmement ſur ſes dernieres goutes. Eſtant ainſi mordicante, elle pourroit endommager la veſſie, ſi on la retenoit plus longuement, & par laps de temps l'eſcorcher (meſmes és corps mollets & tendres, comme ceux des enfãs) y cauſant vn vlcere. C'eſt donc bien fait de vuider ſoudain la veſſie, ſans attendre qu'elle en ſoit plus ſolicitee. Car on ne ſent pas finement ce que peut nuire à noſtre corps, quand il eſt eſchauffé. I'ay vne autre raiſon, qui n'eſt gueres de moindre poids : c'eſt qu'on doit craindre durant l'eſchauffement, que l'vrine ià deſcendue en ſon vaiſſeau, ne ſoit retiree des autres parties, & nuiſe au corps de ſa mauuaiſe qualité. Car les membres vuides, & eſchauffez du trauail, attirẽt de tous coſtez les humeurs quels qu'ils ſoyent. Les parties voiſines de la veſſie, en peuuent retirer quelque portion, conuertie en vapeur, laquelle trauerſe les pores fort dilatez. Or c'eſt vne meſme matiere, de la ſueur & de l'vrine : dont quand on a fort perdu de la ſueur, il eſt à craindre que pour remplir le vuide, l'vrine n'aille de ſuitte. Et ſi elle ſe reſpand par le corps, elle l'abreuue mal, comme eſtant humeur du tout inutile & ſuperflu, qui abſoluëment a tiltre d'excrement. Il la faut donc vuider incontinent. Et ce faiſant on euitera deux maux : l'vn eſt le danger qui prouient de ſa piquãte forteur : & l'autre de ce que elle pourroit eſtre repriſe du corps. Le peuple ſçauoit bien, qu'il ſe faut ainſi gouuerner : maintenant qu'il en ſçaura la cauſe, il le fera mieux obſeruer aux ſiens. Outre les ſuſdites raiſons, nous en pouuons alleguer vn autre qui eſt de grande importance : car ce regime preſerue de la pierre. Quand le corps eſt bien eſchauffé, tous les conduits ſont ſi ouuerts, que la groſſe matiere y paſſe : car la chaleur dilate mer-

ueilleusement. Or les passages & tuyaux de l'vrine estant fort eslargis, grande matiere espesse vient auec elle dans la vessie. Ce sont les phlegmes visqueux, & la crasse ou lie de la colere, dequoy se font les pierres, moyennant la chaleur dessechante; tout ainsi que la fange est endurcie par le Soleil, quand son humeur en est esbeu. Durant l'agitation & mouuement du corps, parmi l'vrine sont portez, & penetrét à la vessie ces gros humeurs: lesquels se departent & separent de la portion aigueuse, lors qu'on se vient à reposer, & que l'vrine aussi se pose. Car la pesanteur de la matiere fait, que le plus espais tombe au fond de peu à peu: & ainsi par apres la propre substance de l'vrine est vuidee, laissant dans la vessie les crasses qu'elle y a conduit: lesquelles y sont retenuës de leur viscosité, outre le poids qui les y arreste. Si cela reuient souuét, qu'on trauaille mal à propos (sur tout bien tost apres auoir mangé) & qu'on laisse en repos l'vrine ainsi confuse, en peu de tẽps il y a l'estoffe & assez dequoy faire vne pierre. Car auiourd'huy il s'en amasse le gros d'vne lentille, demain autãt, & ainsi d'ordinaire: de sorte que tantost y en a assez pour faire vn grãd empeschement. Donques il faut rendre l'vrine quand on est eschauffé, auant que le seiour donne loisir aux gros humeurs de pouuoir estre sequestrez, & reduits au fõd du vaisseau. Si on pisse incõtinent, on void l'vrine trouble du meslange des susdites matieres. Et si on la met dans vn verre, ladite separation faite on verra qu'il demeure au fond vne espesseur, semblable à celle que nous disons rester dans la vessie, si on differe de l'vriner. Par ce discours il est facile d'entendre, combien sert aux enfans de ne tenir leur vrine (mesmes quand ils ont tracassé, sur tout apres le repas) pour les preseruer de la pierre: à laquelle ils sont plus suiets que les grans (i'entens de celle qui vient à la vessie) à raison de leur insatiable voracité, & du trauail desordonné à heures desconuenable. Des trois raisons que i'ay rendu, de l'institution vulgaire à faire pisser ceux qui sont es-

chauffez, meſmement les enfans quand ils ont trauaillé, celle cy eſt la plus vrgente. La ſeconde a quelque apparence : & la premiere encore plus. Quoy que ce ſoit, la couſtume en eſt fort loüable, & doit eſtre bien obſeruee de tous ceux qui ſont curieux, & ſoigneux de leur ſanté. Ie peux encore adiouſter vn autre raiſon, qui ne ſera des moindres, à mon aduis. C'eſt, que l'vrine continuë dans la veſſie, depuis qu'elle eſt eſchauffee, rend chaleur au corps. Dont pour ſe raffraiſchir bien & ſainement, il eſt bon de la vuider. Et quoy? nous vuidons & verſons vne partie du ſang eſchauffé par la fieure, pour raffraiſchir le corps : tout ainſi que nature d'elle meſme ſouuent deſcharge la teſte boüillante d'vne portion de ſang qui fluë par le nez : dont s'enſuit vn grand ſoulagement & raffraiſchiſſement. Il n'en faut moins penſer de l'vrine, laquelle on ne plaint de vuider & reietter.

Qu'il faut ſouuent changer de linge aux febricitans.

CHAP. V.

NOſtre chaleur naturelle (principal inſtrument de toutes actions requiſes à ſouſtenir la vie) fondee en humidité, iamais ne ceſſe d'ouurer, preparant nourriture au corps, cuiſant les humeurs, & triant le bon du mauuais. Le bon eſt appliqué aux membres qu'il faut alimenter : le mauuais eſt reietté aux lieux ordonnez pour receuoir les excremens, deſquels y en a pluſieurs ſortes, & diuers receptacles : Les plus deliez & ſubtils excremés (qui ſeruent à mon propos) n'ont autre vaiſſeau que la peau : & ne ſont que fumees ou vapeurs, eſleuees des matieres que noſtre chaleur élabore. La legereté les porte du plus profond du cuir qui entourne le corps, comme toutes exhalations

gaignent le haut. Or le cuir entre ſes vſages, a ceſtuy-ci bien propre & neceſſaire, d'admettre ſans contredit ces menuës ſuperfluitez, qui luy ſont enuoyees de toutes parts: & en les receuant comme rare, cler, ouuert, & ſpongieux, il leur donne paſſage tout outre parmi les pores & meats inuiſibles, afin qu'elles ſe diſſipent en l'air: Si ce n'eſt la portion plus gluante & eſpaiſſe, qui s'empeſche en ſes deſtroits, & par ſucceſſion de temps deuiẽt poil. Tels excremens ſont la ſueur, & les fumees qui tachent nos chemiſes & autres veſtemens, d'vne ſaleté noire, graſſe, & viſqueuſe. Ils ſont fort copieux en ceux qui ont la chaleur piquante, pour la ſechereſſe de leurs corps: à raiſon qu'elle bruſle beaucoup plus que l'humide: parce que l'ardeur ſeiche conuertit beaucoup de matiere en ſueur & en vapeur fumeuſe. La chaleur moite, comme celle des enfans, en reſoud d'auantage. Mais ce n'eſt qu'vne exhalation douce, ſuaue, & tant ſubtile qu'elle ſe perd inuiſiblement, comme les fumees de l'eau chaude. Le bois rend vn feu plus ardant que la chaleur de l'eau, & iette vne fumee ſi eſpaiſſe, qu'elle fait de la ſuye bien ſolide: & de ſa ſubſtance bruſlee, les charbons en fin deuiennent cendre. Telles ſuperfluitez abondent en l'aage de virilité: les femmes & les enfans, comme eſtans plus mols, en ont beaucoup moins: dont ils ne ſentent ainſi au bouquin, ou à l'eſpaule de mouton, quãd ils ſont eſchauffez. Car telle puanteur vient de ces excremens ſecs (qui pour les ſuſdites raiſons) ſont fort copieux en eſté, & éshommes paſſé l'adoleſcence. Si donc la chaleur ſeiche produit grand amas de ſuye (vapeur noire, graſſe & puãte) les fieures ſont fort propres à l'augmenter en grande quantité. Auſſi de fait nous voyons, que les chemiſes & linceux des febricitans ſont ſales incontinent: parce que leur mal eſt de chaleur naturelle, conuertie en feu ſec & ardant. Or ces fumees ſont mieux pour nous, dehors que dedans noſtre corps: & pourtant nature treſſoigneuſe de noſtre bien, voulant purifier le ſang, fait que ceſte infection ſe vuide auſſi toſt qu'elle eſt nee. Et

à ces fins, elle a donné aux arteres deux mouuemens: l'vn pour reietter & pousser hors, comme en s'espraignant, les superfluitez de la brusleure: l'autre, pour receuoir de la fraischeur en s'eslargissant. Car rien ne conserue mieux la chaleur naturelle, que de vuider les fumees, qui la pourront estouffer: & d'esuenter le sang, qui est son domicile. Puis qu'ainsi est, & que ces excremens doiuent estre vuidez pour la pureté des humeurs & esprits qui en seroiét troublez, il faut entretenir le passage du cuir net & ouuert, en gardant tressoigneusement qu'il ne soit empesché. A quoy seruoient proprement les frictions & bains, que les anciés Grecs & Romains vsoient communément. D'auãtage, il faut aduiser, que ce qui nous entorne, cõme le linge & tout habillement soit bien net: afin que les ordures que le corps y a ià transmis en s'espurgeant, n'en soient retirees par l'ouuerture des arteres, qui sucçent indifferément tout ce qui se presente. Elles ont reietté ces immundes fumees par leur contraction. Si vous endurez que la peau ait touſiours ce fumier aupres d'elle, certainement les arteres le reprẽdront: car elles tirent de tous costez l'air, soit bon soit mauuais, suaue ou puant, net ou infait. Donc il fait bon changer de linge apres auoir sué, de peur que l'humeur superflu ne soit esbu du corps, qui s'en est vn coup deschargé: comme le linge noir & sale nous rend ce qu'il en a prins. Puis dõc qu'il est tant necessaire, que ces matieres se vuident pour raffraischir nostre chaleur, il est fort dómageable qu'elles retournent au dedans. N'est ce pas grand sottise, de sçauoir qu'il est profitable que toutes telles immondices soient poussees dehors, & puis les laisser au lieu d'où elles y puissent aisément r'entrer? Il ne faut point douter, que cela ne corrompe de sa puante qualité, l'air qui est entre nos linges & le corps. Les arteres en s'ouurant l'attirent tel qu'il s'y rencontre: & introduisent quãt & luy pesle mesle, ce qui s'y trouue mixtionné biẽ subtil. Qu'ainsi soit, sortãt nud de l'estuue, mettez vous en lieu plein de poussiere esmeue. Vous sentirez tãtost

quelque chose vous piquer (comme espines & esguilles) par tout le corps. C'est le plus menu de la poudre, que les arteres en sucçans l'air, attirent par les pores fort ouuerts. Doncques il faut estre bien soigneux de la condition de l'air qui nous touche, comme de ce qui a trafic auec nostre chaleur, & nourrit nos esprits. Or l'air qui adhere aux drapeaux sales, ne peut estre bien net. Et si les arteres le remettent dans le corps, c'est vn erreur pire que le premier. Il faut donc bien souuent renouueller le linge qui nous touche, pour reietter ce que y est posé: & non seulement en prendre souuent d'autre blãc & net, ains aussi qui soit bien odorant. Car cela rend l'air embiant agreable à nos esprits, lesquels se delectent & restaurent de bonnes odeurs: tellement que si on y prend garde, vous verrez qu'on est tout recreé, resiouy, & renforcé d'auoir changé de linge & d'habillemens: comme si cela renouuelloit nos esprits, & la chaleur naturelle, que l'infection retenuë rendoit acroupis, estonnez, confus, broüillez, troublez & mal à leur aise. Car ils requierent vn extréme pureté, netteté, & sincerité (comme ils sont celestes & diuins) pour mieux faire leur deuoir & monstrer leur puissance. D'où est venu donc la sotte opinion du vulgaire, qui n'ose changer de linge aux malades, & les contraint endurer bien long temps vn orde puanteur, comme pourceaux se veautrans dans la bouë? Parauanture qu'il fut quelquefois deffendu, de les remuer fort souuent durant les fieures, de peur qu'ils n'euſſent froid: depuis les bonnes gens entendent, que le linge blanc leur soit dommageable. O grand erreur, duquel procede la cruauté & barbare tirannie qu'on vse enuers les pauures malades! Il n'y a rien qui les reuienne plus tost, & qui augmente mieux la force naturelle, que de les tenir nets par tous moyens qu'il est possible: & que leurs draps soient de suaue odeur, & icelle raffraischissante pour les fieureux, comme de roses & semblables. Toutes les fois qu'on refait le lict de celuy qui a la fieure, il seroit expedient qu'on luy chãgeat de linge, lin-

ceux & chemise. Car la fieure en seroit plus courte, & le mal plus aisé. Nous voulons purger les humeurs par Medecine, afin d'estaindre la chaleur qui les brusle. Il ne faut donc estre moins curieux, d'espurger les fumees & subtils excremens qui entretiennent vn tel feu. Et quoy? sans auoir aucũ mal, il peut aduenir que de coucher dans les linceux d'vn febricitant, on en prendra la fieure, pour peu qu'on y fut preparé. C'est à cause que nos arteres en attirant l'air, mettent dans nostre corps la qualité mauuaise des excremens imprimee aux linceux: dont la chaleur naturelle en deuient febrile. Feront-ils moins de mal à celuy qui les a salis? Aumoins ils entretiendront le desordre ja aduenu. Sus donc que l'on change d'aduis, & que les malades ne soient plus molestez de ceste fascherie, d'estre confis & comme enseuelis dans leurs ordures & immondices, puis que cela ne leur profite rien, ains au contraire leur fait grand mal. Il faut souuent changer de linge aux febricitans, & autres malades, quand il est sale: & penser que les pauures patiens ne doiuent moins estre commodément que les sains, sauf le plus: car il les faut traitter mignardement, afin qu'ils puissent mieux soustenir & supporter la fascherie de leur mal.

Que les femmes tuent les febricitans d'abstinence de boire, abondance de viures, & ennuyeuse couuerture. Et quel regime il conuient obseruer aux febricitans.

Chap. VI.

AYANT descouuert & corrigé l'erreur, de ceux qui s'eschauffent par trop és fieures, par l'vsage du vin, de l'espicerie, & force couuertures pensans tout leur mal estre vn morfondemẽt: & de ceux qui ne veulent permettre qu'on leur change de linge. Pour con-

clurre ce propos, il sera bon de remonstrer aussi aux importunes femmes, les trois notables fautes qu'elles y font, en gehennant les malades d'abstinence de boire, contrainte de manger, & grand fardeau de couuerture. Le populaire en general tient ceste opinion, & vse de tel regime: mais sur tout les femmes viennent à vn excez qui est insupportable, & trauaillent plus les patiens, que ne font le reste du peuple. Cela prouient d'vne condition naturelle, qui les meut à outrepasser les bornes de mediocrité, & estre touſiours excessiues plus que les hommes, en leurs affections & œuures. Car si elles aiment, c'est en perfection, comme elles hayssent mortellement. Si elles s'adonnent à l'auarice, elle est extréme: si à folle despence, c'est la mesme prodigalité. En douceur, mansuetude, & bonne grace, si elles veulent, sont excellentes: tout ainsi en colere & en despit, monstrer vne grande rage. Ie ne le dis pas pour les blasmer (comme la pluspart des hommes se delecte à mesdire du sexe feminin, qui est le raffraischissement & vraye consolation de ce monde) ains pour declarer la cause de leur abus. Mesmes ie feray bien entendre à ceux qui en detractent, & amenent telles raisons pour monstrer l'imperfection des femmes, qu'ils les vantent ignoramment. Car ces affections extrémes, ne procedent que d'vn esprit subtil, pénetrant & habille, enchassé dans vn corps mol, delicat, & bien purifié. Qu'ainsi soit, nous voyons d'autres matieres aisément endurer diuerses qualitez & mutations, à raison de leur sincerité. Le seul blanc receura toutes couleurs en sa perfection, comme la femme reçoit indifferétes mœurs. Et tout ainsi que l'eau est iugee tresbonne de sa legereté laquelle on estime d'vne facilité à estre soudain bouillante ou refroidie: ainsi i'affirme, que la complexion des personnes qui se changent prõptement, & soudain passent d'vn extrémité à l'autre, est simple, pure, & nette. Car le contraire vient d'vne pesanteur, espesseur & crasse, qui fait la coutumace & immobilité. Les femmes sont d'vne substance tant deliee, claire & sincere

(tesmoignee de leur molleſſe,tendreur,beauté & delicateſſe) qu'elles ont grande promptitude, & excedent les hommes tant en ſoudaine apprehenſion, qu'en ſuperlatiue affection. Parquoy elles ont moins d'arreſt en leurs propos & deliberations, à raiſon de la mobilité,qui procede d'vne legereté,ſuiuant la pure ſimplicité,de laquelle auſſi eſt doüé le ciel par deſſus tous les autres corps. Auſſi la viteſſe de leur entendement à cõprendre toutes difficultez & les reſoudre, eſt telle, que les hommes n'y peuuent aduenir. Et pourtant on meſpriſe leur reſpõce,ſi elle eſt premeditee:& dit-on qu'il faut prendre le premier conſeil d'vne femme, auant qu'elle y ait penſé. Car elles ont ceſte perfectiõ, d'eſtre prõptes & fort ſubtiles: dont elles peuuent incontinent reſoudre vn fait. Si elles y penſent à loiſir, font mille diſcours variables & diuers : parce que leur eſprit aigu & penetrãt,ne ſe contẽte ſoy meſmes,& touſiours voudroit mieux adiancer la beſoigne,de ſorte qu'il broüille & gaſte tout. Ainſi vn bon paintre qui a le cerueau gaillard,fera vn beau pourtrait à ſon premier deſſein, qui contentera les gens. Si on ne luy oſte ſoudain, il y trouuera quelques traits à refaire, & ne ceſſera point qu'il n'ait empiré ſon ouurage. C'eſt donc grãdeloüange aux femmes,d'eſtre ſi promptes & habilles:puis que cela prouient de leur matiere fort ſubtile, qui les fait appeler volages. Mais ce n'eſt pas vitupere,d'auoir vne ſi excellente legereté. Elles ne s'arreſtent guere auant que d'eſtre aux extrémitez,où les hommes empeſchez de leur peſanteur, ne paruiennent ſi aiſément. Voila pourquoy nous trouuons les femmes tant exceſſiues de nature,non ſeulemẽt quant à leurs mœurs ou affectiõs, ains au ſeruice des malades, où ie m'arreſte pour le preſent. Car ſi nous ordonnons vn bain chaud,elles feront qu'il bruſlera. Nous entendons que la chaleur ſoit tiede, & il ſuffit que l'on n'y ſente froid : Elles penſent puis que la chaleur y eſt requiſe,tant plus y en aura,tãt plus il profitera : & de fait vous diriez, que c'eſt pour peler vn cochõ. Si nous defendons aux malades le boi-

re desmesuré, s'il est serui de fémes il mourra de soif. On dira, nourrissez le bien : c'est assez dit, il sera tout farci de viandes. Commandez vous qu'il soit couuert? vous le verrez desormais estouffé. Ainsi presque en toutes choses elles passent nostre ordonnance, tirant à superfluité, ne pouuant tenir le milieu. Il leur faut remonstrer ces fautes, afin qu'elles s'en abstiennent. Le Theologien & le Philosophe moral prescheront contre les mœurs, & diront que les extrémes sont vicieuses, la vertu consiste au milieu. Le Medecin fera cognoistre les maux qui suiuent leur excez, comme i'ay proposé de faire en ce lieu. Ie ne parle qu'aux ignorantes, & à celles qui vsent de telles procedures: dont les plus sçauantes n'en seront offencees. Il suffit que i'ay bien excusé le naturel de toutes : ie ne reprens que les erreurs, & qui ne s'en tiendra coulpable n'a rien à voir en ce discours : Mais retournons au chemin, duquel ie me suis vn peu destourné, pour faire entendre aux femmes, que ie ne blasme point leur sexe (lequel m'est tres-agreable) ains pour le rendre plus parfait, ie veux essayer de luy faire perdre, ce qu'on y peut calomnier.

Prenant garde à la façon de seruir les malades, i'ay colligé des poincts notables, où les idiots errent communément, & sur tout aux febricitans : comme quant à changer de linge, & à vser de vin, dequoy i'ay fait deux chapitres à part. Quant au manger, boire, & courir, les femmes entre autres y sont tant abusees, qu'en pensant bien soulager, substanter & guerir tost leurs patiens, elles les gehennét, accablent, estouffent, & rendent souuent incurables. A leur dire, tousiours ils boiuent trop, ne mãgent rien, & ne sont iamais prou couuerts. I'espere qu'elles perdrõt ceste erreur qui les aueugle, apres auoir leu mes raisons. Mais parce que ie veux outre la remonstrance que i'en feray, donner au vulgaire vn petit regime, comment il se faut conduire és fieures, le meilleur sera de mettre tout ensemble, pour ne faire si long propos, qui pourroit ennuyer.

Ioint

ioint qu'enseignãt le deuoir qu'on doit aux fieureux, on pourra bien cognoistre l'ignorance du peuple: car le droit nous monstre le tort. Dont en baillant les memoires de se bien gouuerner és fieures, ie m'acquiteray par mesme moyen de ma promesse, & taxeray modestement ceux qui font autrement.

Ie suppose touſiours, qu'vn Medecin ordonne, ainsi que present il void en estre de besoin, les purgations, la seignee, & autres remedes qu'il faut approprier aux maux particuliers, aux qualitez des personnes, humeurs, aages, lieux, saisons, &c. Mon intention n'est, que de discourir sur le traitement du malade, en ce que nous cõmettons le plus souuent aux femmes qui les doiuent seruir. C'est enseignement leur sera profitable, si le veulent bien apprendre, releueront les Medecins de la peine qu'ils ont à le redire tous les iours, & suppleront à ce que les Medecins peuuent quelquefois oublier, ayant diuers malades à penser. La fieure est vn mal chaud, comme signifie le nom, lequel i'ay deduit par cy deuant du mot feu, ou ferueur. Elle tient tout le corps vniuersellemẽt, apres auoir saisi le cœur source de la chaleur naturelle, qui pour lors deuient si ardãte, de sa qualité augmẽtee, qu'on en bruſle estrangement. Le cœur de sa nature est eschauffé plus, sans comparaison, que nulle autre partie du corps. Dõt les arteres ne le peuuẽt raffraischir suffisamment de leur seule operation. Il a fallu que nature l'entourna de poulmons, à mode d'esuentoirs ou soufflets, qui luy communiquent l'air frais, & soudain le vuident estant eschauffé, auec ses fumees. Or quand ceste ardeur est plus grande que de coustume, il faut halener plus souuent, & haleter pour suruenir à la neceſſité du raffraischissement, & cercher l'air plus froid: car autrement on ne peut amortir l'excez de la chaleur. Si donc és fieures tout le corps bruſle, & le feu procede du cœur, on a grand besoin de fraischeur en l'air de nostre demeure, tout ainsi que l'on est cõtraint de respirer fort menu. Les ignorans qui pensent tous leurs maux pro-

uenir de morfondement, & que la fieure ſoit de froideur, chauffent la chambre tant qu'il leur eſt poſſible, fermans toutes les ouuertures, & allumans gros feu, aupres duquel ils logent leurs malades, comme pour les rotir. Tellement que l'air tiré de leurs poulmons, eſchauffe d'auantage leur cœur, augmente le mal, & ſouuent d'vne fieure terminee, il en fait naiſtre la fieure continue. Nous ſuppoſons ici, la ſaiſon de l'Eſté, en laquelle les fieures ſont plus frequentes: & meſmes que la ſaiſon ſoit fort ardante, comme durãt les iours caniculiers: autrement il faut rabbatre en proportion, vne partie de ce que nous dirons pour bien raffraiſchir l'air. Nous donques enſuyuant les raiſons precedentes, ordõnons que le Febricitãt ſoit en vne chambre ſpacieuſe & eſuentee, de ſorte que l'air y ſoit fort à cõmandemẽt. Aux cabinets & garderobbes on a tantoſt eſchauffé l'air enclos, & ſi on y demeure lõg tẽps, il faut reprendre les fumees que noſtre poulmon y a vuidé. Les ſales ſont plus propres à noſtre intention; les lieux bas & en voûte (pourueu que l'eſtage ſoit ſec) encore plus commodes. Le lieu eſtant bien choiſi, il faut empeſcher tout ce qui le peut eſchauffer. Qu'on ne permette donc y entrer multitude de gens, ne aucun chien: car leur haleine rend grand chaleur. Qu'il n'y ait point de feu, non pas meſmes de la chandelle allumee, ſi on s'en peut paſſer. Que les rayõs du Soleil n'y entrent aucunement, voire que par dehors ils ne touchent pas aux vitres. Le meilleur ſeroit, qu'au lieu où repoſe noſtre malade, y eut des feneſtres de deux ou trois coſtez: afin que quand le Soleil donne à l'vne, on tienne les autres ouuertes, pour auoir touſiours la fraiſcheur: de laquelle il faut eſtre ſoigneux, & meſmes d'en faire touſiours prouiſion dés le matin. Le ſoir redonne ſemblablement du frais, qu'il ne faut meſpriſer. S'il y a quelque porte d'où vienne vn ioly vent, elle doit touſiours eſtre ouuerte, mais à demy, pour rendre le vent plus fort. Et ſi cela ne ſuffit, il faut

vser d'esuentoirs, & agiter l'air de la chambre, comme on fait d'vn sac moüillé, qui touſiours esbranlé de ſecouſſe, rend l'air mobile & bien frais. Le mouuement y est requis d'ailleurs: c'est afin que l'air qui touche le malade, ſoit continuellement repouſſé de telle agitation, & qu'vn autre plus frais luy ſuccede. Outre l'esmotion (qui raffraiſchit euidemmẽt, comme il appert des vẽts) on vſera de diuers artifices à meſme fin. Prenez de l'eau du puis bien froide, & qu'on la verſe continuellement d'vn ſeau à l'autre, en la renouuellant de coup à coup. Cela bat l'air & l'humecte, & refroidit: & le bruit venant aux oreilles du malade qui ne peut dormir, quelquefois l'induit à ſommeiller. Il faut auſſi moüiller d'eau froide le paué à toutes heures l'arrouſant par deſſus de bon vinaigre. Les plus riches y reſpandront du vinaigre roſat, d'eau roſe, ou d'eau de violettes de Mars: car l'odeur fraiſche mitigue la chaleur, & reuient les eſprits. Le parterre ſoit tout ſemé de roſes, violettes, pampins de vigne, laitues, fueilles & fleurs de Nenuphar, qui auront trempé en l'eau bien froide, eau roſe, & vinaigre roſat. La chambre ſoit garnie de ramee, meſmement des branches de ſaule touſiours fraiſches: car elles venant à ſecher, nuiſent. Le lict ordonné au malade (poſé au lieu plus frais & obſcur de la chambre) ſoit grand & ſpacieux, afin que il s'y pourmene à l'aiſe, en muant ſouuent de place, comme l'on eſt contraint de faire. Outre ce, il faut vne couchette pour raffraiſchiſſemẽt, quand le lict eſt tout eſchauffé d'vne longue demeure: auſſi pour le refaire commodément, car les malades doyuent eſtre tenus fort proprement: encor toutes choſes leur deſplaiſent, du mal qui les rẽd difficiles. C'eſt auſſi pourquoy il leur faut vne grande netteté, qu'ils ne ſentent rien de puant, que les couuertures ſoyent fort molles & douces, ſans ordure & ſans rudeſſe: les linceux bien deliez, bien blancs, & de ſuaue odeur, leſquels il faut renouueller tous les iours, ſi le malade a grand' fieure, ou s'il ſue abondamment. De couches

ſur la plume, c'eſt bien folie à ceux qui ſe plaignent de la chaleur, veu qu'elle eſchauffe euidemment. I'accorde qu'il eſt neceſſaire, que les fieureux ayent quelque lict mol, pource qu'ils ſont prou caſſez & rompus de la maladie : mais il faut que ce ſoit de choſe moins reſchauffante, comme eſt le coton, la laine ou bourre, dequoy on fait des matelas qui ſont bien fort douillets. Il y a matiere plus fraiſche en la balle ou balouffe & pouſſiere d'auoine, d'orge, millet, & autres. Ie coucheroye volontiers ſur la paille fraiſche, pour eſtre mieux à mon aiſe. Quelques vns mettent ſur la coëtre leur mattelats, pour coucher plus fraiſchemẽt & mollement: mais ie ne voudrois point de plume, en ſorte que ce ſoit : pource que la chaleur penetrant iuſques là, y eſt longuement entretenuë. Deſſous le linceul il fait bon mettre à l'endroit des reins du malade vne piece de camelot à ondes, ou vne peau de marroquin, ou d'en faire vn carreau fort plat, à demi plein de baloffe, pour ſe coucher deſſus. Plutarque dit, qu'en Babylone les plus riches dormoyent, pour grand delicateſſe, ſur des ſacs de cuir pleins d'eau, aux grandes chaleurs de l'Eſté. Telle froideur nous eſt vn peu ſuſpecte és fiéures: & il vaudroit mieux (parauanture) remplir ces ſacs de vent, à mode de ballon, comme i'entens qu'en Italie quelques ſeigneurs ont de tels licts. Mais ce ſont choſes rares, deſquelles on ſe paſſe fort aiſément. I'eſtime bien vn lict pendu à cordes pour deux commoditez qu'on a d'eſtre branſlé : l'vne eſt, qu'il donne vent & rafraiſchit, pour les cauſes ſuſdites: l'autre, que l'agitation ſert à les endormir, comme dans vn berceau. Le ciel du lict ſoit vn peu haut, afin qu'on ait plus d'air. Les licts de camp, qui ont leur pauillon fort bas, preſſent tant vn malade, qu'il n'y peut haleiner. Si les feneſtres ou les portes iettent du vent droit contre le lict, lors qu'on veut rafraiſchir la chambre, il faut tirer les rideaux (qui autrement ne ſeruent de rien) de peur que le froid ainſi roide ne ſurprenne le cuir, & conſtipe les pores, d'où il faut que ſortent les

fumees de l'ardante chaleur. Car nous ne voulons pas refroidir par dehors : cela ne seroit qu'augmenter le feu interieur. Nous demãdons l'air frais pour le poulmon, qui esuéte le cœur embrasé de la fieure. Parquoy tout le corps, hõrsmis le visage, doit estre couuert selon la qualité de l'air, afin que la peau soit tousiours bien ouuerte. Il ne faut pas aussi accabler les patiens d'vn fais de couuerture : car se tourmentant ne sert de rien, & les altere d'auantage. Suffit qu'ils soyent autãt couuerts, que la constippation du cuir en soit empeschee, & soit gardé libre passage aux vapeurs & fumees : & non moins à la sueur, quand elle veut sortir. Donques ils ont assez du linceul, à la grande ardeur : sur la declination, quand ils commencent à sentir la moiteur (laquelle signifie la sueur estre pres) il les faut bien couurir d'auantage, pour aider à la chaleur au vuidange de ceste humeur : nonobstant la fascherie de endurer ce tourment. Mais on doit estimer, que c'est le reste des matieres qui ont fait le paroxysme : & que si on en retiẽt quelque portion on sera beaucoup plus long temps à estre bien net de fieure : car tant qu'il y en demeure vne goutte, le corps en est esmeu. Donc se persuadant, que c'est la vraye termination, il faut supporter patiemment l'ennuy, & ne se descouurir point. Car si le cuir est constipé, la sueur retenuë, l'accez dure plus longuement : & est quelquefois dangereux, que vne fieure terminee deuienne continuë, par la retention des excremens, & constipation de la peau. C'est doncq' alors que les couuertures sont à propos, quand on est pres de la sueur, non pas durant l'accez & brulante chaleur, cõme en disposent les importunes femmes. Car pourueu que le corps ne sente par dehors la fraischeur de la chãbre, & qu'on soit vn peu couuert, tout horsmis le seul visage, on s'en doit contenter, sans gehenner ainsi les malades. Au commencement de l'accez, quand ils sentent frisson, rigueur, & horripilation, on les doit tant couurir qu'ils veulent : & en cela faut suyure leur desir, eschauffer les pieds auec dra-

peaux,tuiles, & pierres, faire par tous moyens de couuerture & application (non pas de breuuage eschauffant, comme fait le vulgaire, car ils ne sont que trop chauds au dedans,qui les rend fort alterez(que ce fascheux tremblement passe viste. Quand le chaud commence à regner au dehors, & que les couuertures ennuyent, il en faut oster de peu à peu mettant le malade à son aise le mieux qu'il est possible, iusques à ne laisser qu'vn linceul dessus luy. Voyla comment il se faut conduire ésfieures terminees. Touchantaux continues, qui ont tousiours semblable chaleur, ou peu s'en faut,& durent tant qu'ils soyent gueris du tout :il s'y faut gouuerner selon sa qualité, & couurir si peu les malades qu'ils n'en soiẽt pas plus alterez, leur laissant iustement ce qui est requis pour empescher la surprinse du cuir. Doncques si le chaud est ardant, on ne les couurira non plus qu'au milieu des accez des fieures terminees : & il ne faut pas suyure l'aduis des femmes: car iamais les malades n'ont prou de couuerture à leur gré. Mais il faut bien noter les reigles qui s'ensuiuent,pour entendre quand,comment, & combien nous deuons raffraischir l'air,& moderer la couuerture : d'autant que la saison, l'heure, & l'espece du mal(où gist grande varieté)sont,qu'à tout propos est requise bonne discretion,parce qu'on ne peut limiter iustement par escrit la quãtité des remedes,& il y faut vne grande obseruation, comme nous deduirons presentement.

En ce fait nostre but n'est autre, que d'entretenir l'ouuerture des pores, & permettre aux poulmons ioüir de la fraischeur. Dont si c'est en hyuer, il nous faut estre plus couuerts, de peur que la peau ne se serre:& ne sommes pas en peine de raffraischir nostre air,ains taschons à le tiedir, afin que quand l'impatient malade se tourne dedans le lict, l'air qui y entre,ne surprenne le cuir,de sa froideur gelee. Il ne faut pas aussi, que le malade soit mis aupres du feu, comme en vsẽt les paysans: c'est assez que l'air de la cham-

bre ne soit pas autant froid, que porte la saison. En esté il est bien difficile de le refroidir tant, qu'il puisse cõstiper la peau, (si on est couuert d'vn linceul) durant la grand' chaleur. Or en ceci il faut bien considerer la grandeur du chaud qu'endure le malade, & de l'air qui l'entourne: car si l'ardeur de la fieure est extréme, nous rendrons l'air tant frais qu'il nous sera possible: si elle est moindre, nous y trauaillerons moins, obseruant la deuë proportion à l'opposition des contraires. Quand la chaleur de l'air est moderee, peu de chose suffit à l'amortir si elle est excessiue, il la faut cõbatre de plusieurs sortes. Donques si la chaleur de la fieure, & de l'air, sont de mesme bruslantes, il ne faut rié oublier de ce qui les peut raffraischir: si sont moindres en proportion. Car on doit comparer les choses presentes, & esgaler les remedes aux maux, sans se tenir touſiours à certain poinct. Nous ne serons donc en souci de raffraischir nostre air, sinõ l'esté: & alors plus ou moins, selon sa qualité. En hyuer il le faut moyennement eschauffer. Le Printemps & l'Automne il est assez moderé: dequoy nous deuons contenter. Car tel à nostre esgard est nommé frais, tresconuenable à nos fieures. Ainsi est-il des couuertures, qu'il faut accõmoder aux conditions de l'air: c'est qu'en Esté il en faut moins, en Hyuer d'auantage: la saison temperee tient le milieu. La nuict aussi est ordinairement plus fraische que le iour, dont il faut estre mieux couuert, tant pour tant, la nuict que le iour. Et quand on dort, parce que les mẽbres exterieurs se refroidissẽt, il faut auoir plus de couuertures quelle heure que ce soit: mais biẽ peu d'auãtage, si elles ennuyẽt le malade fort eschauffé du mal. Pour mieux faire il faudroit attendre que le malade fut endormi, & adonc luy ietter quelque chose par dessus: car si on le couure auant qu'il entre au sommeil, quelque fois cela le fasche tant, qu'il en perd tout moyen de reposer. Moyennant la discretiõ, dressée d'vn bon sens, par ces limitations on pourra disposer & ordonner facilement des couuertures,

& du rafraiſchiſſement, en toutes les eſpeces de fieures, à toute heure & toute ſaiſon. A quoy il faut adiouſter la complexion des gens, l'aage & le ſexe, qui ſuiuent le temperament. Car d'vne meſme fiéure, les vns ſeront plus eſchauffez, les autres moins, ſelon que leur chaleur auant la fiéure eſtoit grande ou petite. Ceux qui l'ont douce, & fort ſuaue, comme les femmes & les enfans, ne ſentent pas telle ardeur que les ieunes de trente ans, deſquels le corps eſt de ſoy meſme plus ardant. Et de ceux cy les ſanguins ou colerics, ſurpaſſent les autres en chaleur. Les vieux ſont froids, dont ils ne peuuent auoir les fiéures ſi ardantes, comme dit Hippocras. Outre ce, à raiſon de la ſechereſſe leur cuir eſt fort ſerré: aux femmes & aux enfans, la grand molleſſe empeſche les pores d'eſtre ouuerts. Les ieunes tiennent le milieu : dont il eſt malaiſé de conſtiper leur peau. Par ces deux raiſons il ne faut pas tant craindre de rafraiſchir bien l'air, quand vn ieune homme de complexion fort chaude (& qui en ſanté meſme ſemble tout feu) à fiéure, cõme s'il eſtoit d'autre temperament : ne qu'à vn bon vieillard, ou ieune enfant, ou bien à vne femme. En ceci il y a encores pluſieurs diſtinctions : car toutes femmes, tous vieux, & tous enfans, ne ſont pas d'vne condition: les vns ſont plus chauds que les autres. Ainſi eſt il (pour faire brief) de toutes limitations, où il faut auoir eſgard d'approcher le plus pres qu'on peut, de la portee d'vn chacun. Car il n'eſt pas poſſible de mettre en reigle ces particularitez. Il ſuffit bien qu'on ſçache en general les conditions neceſſaires à bien conduire les fiéureux. Quant eſt de l'air & couuertures, ie l'ay deduit ſi amplement, que le diſcours en eſt prolixe. Mais ie ſeray plus brief à pourſuiure le demeurant, auquel pourrõt ſeruir les raiſons deſſus alleguees, pour peu qu'on ait d'inuention à les ſçauoir accommoder.

Hippoc. 14. liu. 1.

Ce chapitre n'a point eſté acheué, mais les deux ou trois qui s'enſuyuent, y peuuent ſeruir, & eſtre accommodez.

Contre ceux qui ne permettent aux Febricitans de boire durant leur accez: & les autres qui veulent qu'ils bouuent chaud pour suer plustost & mieux.

CHAP. VII.

I'AY ailleurs remonstré comment il se faut gouuerner és fiéures, pour en auoir mieux & plustost la raison, icy ie toucheray succintement l'erreur de ceux qui empeschent de boire les fiéureux durant l'accez, soit par force, ou par leurs remonstrances. Nostre Hippocras dit bien en ses Aphorismes, que és accez il faut abstenir: mais c'est des sorbitions, & autres viandes: car il adiouste, qu'il est nuisible d'administrer pour lors de la viande. Mais quãt au boire, il est tresnecessaire pour amortir la fiéure quand elle est en sa grande vigueur: & mesmes Galien ordonne de boire grand' quantité d'eau froide, au plus haut de la fiéure ardante, & des fiéures synoches. Or l'estat d'vn accez respond à l'estat de toute la fiéure continue. Et quel danger y a-il de boire vn bon traict quand l'accez est en sa vigueur? Mais au contraire, cela profite grandemẽt, & amortit plustost la fiéure comme quand on iette force eau au feu. Encor faut-il auiser, que le breuuage du Febricitant soit bien froid (non pas chaud, ainsi que plusieurs veulent) afin que le malade en suë plustost. Car ceux qui l'ordonnent chaud s'abusent doublemẽt: c'est, que de boire chaud, on ne desaltere point: & que le boire froid esmeut autant ou plus la sueur, que feroit le chaud. Ce que chacun peut esprouuer à part soy, s'il en doute: & il verra que estant bien eschauffé & alteré, s'il boit biẽ frais, la sueur luy en viendra au front, quand bien ce seroit en hyuer. Dõt puis que il y a & plaisir & profit,

Aph. 11. liur. 1.

Liu. 9. de la metho. chap. 5.

nous permettons, voire nous ordonnons aux malades qu'ils boyuent le plus frais qu'ils pourront:& vn grād trait ou deux,selon que l'accez durera. Le vulgaire a cela de mauuais,que cōme tout luy est suspect,à cause de son ignorance, & qu'il craint mesme és choses où il y a toute asseurance,ainsi ne peut-il accorder aucun plaisir aux malades, craignant de complaire à leur volonté, comme si elle estoit tousiours desraisonnable.

Des boüillons & orge-mondez qu'on baille à minuict,ou le matin, fort indiscrettement.

CHAP. VIII.

DEs boüillons & orge-mōdez,le plus souuent on importune les malades, qui n'y prennēt aucun plaisir: & quelquefois on rompt fort indiscrettemēt leur sommeil, par l'administratiō de telle nourriture, ou à minuict,ou sur le matin:laquelle ne peut tāt valoir,que feroit vn bon dormir. Voila comment le vulgaire est iniuste en deux sortes: l'vne quād il ne permet au fieureux de boire raisonnablement:& l'autre quand il le presse de viures mal à propos.

Certainement il n'y a riē de si bien ordonné,qu'on n'en abuse facilement:& sur tout,quand c'est de chose qui plaist aucunement:mais encor plus,si cela mesme a quelque espece de aliment. Car le propos des viures est si plausible & aggreable,que le vulgaire l'embrasse tresvolōtiers. Le nō des drogues luy est fort odieux &horrible,mesmes tout ce qui viēt de chez l'apoticaire,sinō le sucre,l'hipocras,lesbiscuiteaux,le pignolat, les tartres de Massepā, confitures,& autres friandises. Dequoy ie ne m'esbahis pas,ne le reprēs aussi:car cela est fort naturel. Ie suis homme, & ressens l'infirmité commune: ie ne suis estranger ou aliené d'aucune

hûmanité. Ie sçay que les medicamẽs sont contraires & ennemis du bon naturel: & que s'ils estoyent familiers ou amis de Nature, ils ne feroyent tels effets, ains surmontez de nostre corps, seroyent conuertis en sa substance. Dont l'horreur que nous en auons, est chose fort naturelle, & non reprehensible. Ce que i'ay dit, est cõme en passant, afin qu'on ne m'estime Rhabarbatif & fascheux droguiste, veu mesmes que i'en vse bien souuẽt pour moy, cognoissant le besoin que i'en ay. I'ay voulu seulement toucher ce poinct, tant pour excuser le commun enuers quelques Medecins, qui n'ont grand pitié de ceux qui ne se peuuent accommoder aux Medecins: q̃ pour accuser les delicats outre mesure, qui ne voudroyẽt que des boüillõs ou orge-mondez pour se guerir, ou preuenir le mal. Encores n'en vsent-ils ainsi qu'il appartient: car pour vn tel desieusner ils ne rabatent des autres repas ordinaires. C'est ce que ie veux reprendre, & leur remonstrer cõment les Medecins l'entendent (au moins ceux qui l'ont premierement institué) & comment ie l'ordonne. Ces boüillons & orge-mondez de la minuict, ou du matin, sont pour triple occasion. L'vne, en faueur de ceux qui ont faute d'appetit, & ne peuuẽt gueres manger à disner, ou à souper: mais sur tout à souper: ausquels pour recompense on donne quelque chose à la minuict, ou le matin ensuiuant. La secõde est presque semblable, de ceux qui ont grand faim, & sont presque insatiables, comme au releuer d'vne grande maladie. Car d'autant qu'ils ont l'estomach affoibly, & ne peuuent tant digerer, qu'ils pourroyẽt bien manger à vne fois, on leur conseille de partir le repas: & parce que la nuict (à cause du dormir, qui retarde la coctiõ de l'estomach) on ne digere si bien que le iour, nous ordõnons qu'ils soupent legerement: & pour recompense, nous leur donnons sur le matin vn boüillon: cõme si on gardoit le potage du souper, qu'on en auroit rabatu, au lendemain matin, apres qu'ils ont dormy. Ce que ie dits, que le dormir retarde la coction de

Decad. 1. Parad. 8.

l'eſtomach, eſt ſuffiſamment prouué en mes paradoxes, par viues raiſons: deſquelles i'en toucheray vne, pour autãt qu'elle ſert à ce propos. C'eſt que du diſner au ſouper, communément il n'y a que huit heures: & du ſouper au diſner enſuiuãt, il y en a ſeize: ſans qu'on ait plus de faim apres, qu'apres leſdites huit heures: ſuppoſé encores, que ces deux repas ſoyent de meſme en qualité, & quantité, du manger & du boire: brief qu'il n'y ait autre differẽce, ſinon que l'vn de ces repas eſt ſuiuy de la nuict & du ſommeil, & l'autre non. La troiſiéme occaſiõ eſt, pour alterer ou preparer le corps par ce moyẽ delicat: ſçauoir eſt, le raffraiſchir, ou humecter, inciſer & attenuer les humeurs, deſopiler, faire vuider le grauier & les pierrettes des reins, prouoquer les ſueurs ou menſtrues, & autres petits menus affaires, de moindre importance qu'il faille mettre en beſongne les remedes plus forts & mal plaiſans. Dequoy vo⁹ verrez vſer infinies perſonnes au Printemps, meſmemẽt és mois d'Auril & de May, mais auec telle indiſcretion, qu'il leur fait plus mal que bien. Dont i'ay eſté contraint de remonſtrer ceſte faute, ſuiuant le deuoir de ma charge. La faute eſt principallement en ce qu'ils ne rabbatent rien du diſner & ſouper ordinaires, pour ces bouillons & orge-mondez. Car s'ils diſnent & ſoupent autant que de couſtume, il eſt certain, que lendemain matin l'eſtomach n'eſt pas vuide: & par conſequent le bouillon rencontre des matieres cruës, qu'il recrudit encore d'auantage: & les arreſte pour ſe digerer auſſi, iuſqu'à la venue du diſner: lequel ſe meſlant parmy cela, prend le vice & contagion de crudité. Ce qui eſt derechef rencontré du ſouper. Tellement qu'il n'y a point de fin à tel deſordre, generatif de phlegme, ſi aucun le fut iamais. Si le bouillon eſt de choſes aperitiues, inciſiues & attenuãtes, prouocatiues d'aucune excretion, il fait bien pis. Car il pouſſe, enfonce & precipite les reſtes du ſouper crud dans les veines & arteres, où elles font des oppilations, & cauſent des catharres, fieures, & autres mille maux: qui eſt

bien pire que si les humeurs cruds seiournẽt ou croupissent dans l'estomach & les boyaux, où ils causent la colique, des trenchees & bruit de ventre, desdain, mal de cœur, vomissement, & semblables. Donc, quiconque voudra vser de ces bouillons alteratifs (comme est aussi nostre orge-mondé) pour bien faire, qu'il soupe legierement, à ce que l'estomach ait digeré plustost que de coustume, & qu'il se trouue pour lors vuide. Il faut faire, comme si on gardoit vne partie de son souper, pour lendemain matin. Et quand on disneroit apres vn peu moins que de coustume, ce seroit le mieux fait du monde. Voila comment il se faut gouuerner en ce fait, pour en sentir profit, & non dommage, comme il auient à la plus part de ceux qui en abusent. Aucuns s'en trouuent bien, à cause que par faute d'appetit, ils ne mangent gueres à disner, ni à souper : qui est la premiere occasion cy dessus expliquee. Et ie ne doute point, que les premiers autheurs de ce regime ne l'ayẽt ainsi entendu & pratiqué. De cela mesmes on peut apprendre, que quãd on a à prendre lendemain quelque Iulep, Apozeme, ou Sirop (choses preparatiues, pour la plusspart) il faut auoir legeremẽt soupé, afin qu'elles rencontrent l'estomach vuide. Autrement si ce sont choses aperitiues, elles precipitẽt les cruditez aux veines & arteres, en augmẽtant la cause du mal que nous voulons combatre. Et quand cest inconuenient cesseroit (d'autant que toutes telles drogues ne sont penetratiues) il ne faut pas qu'elles rencontrent quelque chose dans l'estomach. Car cela rompt la force du remede, le destrempant mal à propos. Ie remonstreray ailleurs, combien il est requis d'auoir l'estomach vuide, lors qu'on prend Medecine : & que plusieurs font mal, de manger & boire le soir auparauant, de tout à leur plaisir, esperans, que la Medecine emportera toutes les superfluitez. Tels propos se peuuent aisément accõmoder à cestuy-cy. Car quoy que ce soit, bouillon, orge-mondé, laict d'asneste, ou d'autre animal, iulep, ou autre drogueric, s'il ne trouue l'estomach vui-

de,& deschargé de la viande du souper precedent, où il ne fait gueres de bien, ou il apporte grand detriment. Si on me demande, que sert-il d'auantage de prendre des bouillons alteratifs & les orge-mondez au matin sãs autre chose, qu'à disner ou à souper auec les autres viãdes, veu que toute est aliment, qui se peut accorder auec le reste? Ie respons, comme par cy deuant, que si telles choses se meslét auec des autres, ou leur vertu se diminue, ou (si elles sont aperitiues) conduisent la viande auant sa meure concoction, hors l'estomach,& font plus de mal que de bien. Dont il vaut mieux que chasque chose soit prise à part, & de ne confondre les viandes auec ce qui est medecinal.

Si c'est mal fait, de boire à l'heure du coucher.

Chap. ix.

CEste coustume est en France (au moins és meilleures maisõs) d'auoir tousiours le vin de la colation, & n'estre iamais la nuict sans vin à la chambre: combien que plusieurs abstiennent de ceste beuuette: les autres boiuent quelquefois, les autres d'vn ordinaire, à l'instant qu'ils se veulent mettre au lict, plus par coustume, que contrains de la soif. Le vulgaire de Languedoc a vn commun prouerbe contraire à cela: que qui se va coucher en soif, se leue en santé. A quoy il semble que Hippocras s'accorde bien, disant en ses Aphorismes: Ceux qui la nuict ont appetit de boire, & ayans grand soif ils s'endorment là dessus, ils font biẽ. Mais on pourroit interpreter sõ dire, de ceux qui s'esueillent en soif, non pas des autres qui ont soif auant que dormir. Car il y a plus d'apparence, de ne permettre de boire sur-nuict, & au premier resueil, qu'auant le dormir. Et quant à moy, ie ne trouue pas fort mauuais, que ceux qui ont accoustumé de boire à leur coucher, le continuent: ainsi que i'ay veu faire à

feu mõ pere, plus de vingt ans. Et i'ay ouy dire, qu'vne des plus nobles & illuſtres maiſons de Frãce, le pratique ordinairemẽt, ayant ceſte opinion, que cela fait à la ſanté: de ſorte que ſes enfans y ſont nourris. Il eſt vray que la couſtume eſt vn tyran qui a grande force, & biẽ ſouuẽt plus de pouuoir ſur nous, que la Nature meſme. Combiẽ que ceſte-cy eſt legitime gouuernãte, & l'autre par vſurpation. Toutesfois il ne faut pas meſpriſer la couſtume, à cauſe du pied & aduantage qu'elle a gaigné ſur nous. Ioint que (cõme dit Galiẽ) ceux qui s'accouſtumẽt à quelque choſe, pour la plus part eſliſent vne couſtume conuenable à leur naturel, d'autãt qu'offencez coup à coup de ce qui ne leur cõuient, ils le repudient. Toutesfois quelques vns, ou vaincus de la volupté & douceur, ou ne ſentant [par grande folie] d'en eſtre offencez, continuent en mauuaiſes couſtumes. Mais il en a peu de ceux-cy: il y en a plus qui ne perſeuerent point. Et en vn autre paſſage. Il n'y a perſonne ſi ſtupide, dit-il, que eſtãt offencé grandement de boire de l'eau froide, veulent tirer cela en long vſage. Car en eſtant offencé & malade euidemmẽt, il en abſtiendra totallement. On pourra bien reſpondre, qu'il y a fort peu de gens qui veulent commander à leurs appetits, voire qui veulẽt s'abſtenir de choſe que ce ſoit, ſi les Medecins ne la leur defendent expreſſemẽt, & meſmes que ce ſoit par eſcrit. Autrement il leur ſemble n'y eſtre pas tenus. Voila la grande reſuerie, ne vouloir s'abſtenir de ce qu'on eſprouue & confeſſe eſtre nuiſant à ſon naturel, ſinon que le Medecin l'ait expreſſement deffendu: encor y a il bien affaire de le perſuader. Vne ſage perſonne & temperante, luy-meſmes ſe fera aiſément vn regime de ſanté, ſur ces experiences, & obſeruatiõs, en la qualité & quãtité de toutes choſes, plus aſſeuré que le plus ſçauant Medecin du monde, s'il y veut entendre ſans ſe flatter aucunement. Mais laiſſons à part la couſtume, & meſme la nourriture dés l'enfance: voyons s'il y a quelque apparence de raiſon, qui perſua-

Liu. 5. de la conſ. de ſanté.

Liu. 9. de la meth. chap. 10.

de ou permette de boire quand on se va coucher. Il me semble qu'on peut deffendre telle procedure, en faueur de ceux qui y prennent grand plaisir, & le font volontiers. Car comme dit Hippocras du boire & du manger, ce qui est vn peu pire, mais plus aggreable, est meilleur que le contraire. D'auantage, supposé qu'il y ait grand trait, depuis le souper iusques au coucher (comme de trois heures pour le moins) la digestion est à demy faite. Dont il n'est pas mal-fait, de prendre vn peu de vin. Car il s'accorde & accommode bien auec ce qui est à demy cuit, le vin n'ayant besoin de long seiour à estre digeré: veu que c'est vne liqueur facile à transmuer, & qui parfait la digestion. Ainsi il ne retarde pas ce qui est ià fort aduancé, ains sera aussi toſt prest à sortir de l'estomach, que l'autre: à qui d'abondant il fera ce bien, de le conduire plus auant, de sorte que le chyle en penetrera mieux au foye. Aussi les plus aduisez, de ceux qui vsent d'vn tel regime, le font (cõme i'ay entẽdu) pour ceſt esgard, que la distribution se face plus soudain, & le foye en soit humecté. Dequoy il s'ẽsuit (de leur aduis) qu'õ en repose mieux & le dormir est plus plaisant. A cela fait aussi la douce vapeur du vin, laquelle humectant le cerueau, endort plus fermement: par quel moyen, la seconde digestiõ est heureusement accomplie, & il s'en ensuit quantité de bõ sang. On ne peut icy obiecter q̃ la crudité, qui est à craindre, pour l'interruptiõ de la coction que l'estomach a bien aduancé. Mais ce n'est pas du boire (& mesmemẽt du vin) comme d'vn autre chose qui seroit de longue cuite, ou qui espaissiroit d'auantage le chyle: lequel à raison de ce, pourroit trop seiourner, & estre mal-aisé à distribuer. Le vin qu'on boit est comme l'eau qu'on adiouste à vne soupe espaisse, qui autrement brusleroit dans le pot. Et pour n'interrompre sa cuite, les bõs cuisiniers la destrempent auec du bouillon chaud, ou de l'eau bouillante. A quoy respond le vin, qui de sa chaleur naturelle entretiẽt, & fait mieux cõtinuer la digestion, sans que telle interruption soit

de

de duree, ou preiudiciable. Car ſoudain apres, la cuite recommence de plus belle, & eſt parfaite plus aiſément: l'eſtomach ſe vuide mieux, quand ſon chyle eſt plus liquide, & le foye en a meilleure part. De ceci on peut colliger & conclurre, que telle collation ne peut conuenir, ſinon à ceux qui boiuent peu à leurs repas, & ſur tout au ſouper leſquels mangeans bien, ne ſont pas alterez. Tels ne ſont pas mal de boire quelques heures apres, & ie penſe qu'il leur eſt ſain. Toutesfois ie n'eſcris ceci, pour perſuader à aucun de receuoir ceſte couſtume: moins voudrois-ie acquerir la reputation, d'auoir par mes raiſons introduit pour vn regime de ſanté, le boire apres ſouper, comme aduocats des collatiõs nocturnes (auſſi vaut-il mieux de beaucoup, boire à ſes repas competemment, & à proportion de ce que on mange) mais ie remonſtre par ce diſcours, que ceux qui ont telle couſtume, ſont fondez en quelque raiſon: & s'ils y ſont nourris d'enfance, ils le peuuent ſainement entretenir. Auſſi, qu'il ne faut s'eſbayr, de ce qu'ils ne s'en trouuẽt mal. I'auois vne tante, ſœur de mon pere, mariee à Cõdrieu en la maiſon des Villars, qui mourut fort aagee. Elle ne failloit iamais de boire s'allant coucher, vn grand traict d'eau, dans laquelle auoit trempé vn gros quignon de pain, enuiron vne heure au parauant. Et continua cela plus de quarante ans, touſiours ſe portant bien. On dit pourtant, qu'en fin elle mourut hydropique: ce que luy pouuoit eſtre aduenu d'autre occaſion. Mais ie n'approuue pas ce boire d'eau, à l'heure du coucher: & moins encor ce que font pluſieurs filles & femmes, trop ſuiettes à leur appetits & fantaſies: qui ne ſont difficulté de boire deux ou trois grans verres d'eau pure, ſimple, & froide, à l'heure du coucher. Elles s'en vantent quelquefois: mais il n'y a pas touſiours dequoy s'en rire, meſmement quãd de ce deſordre, elles en ont de puis vn mauuais eſtomach, le foye & la rate pleins d'oppilations: d'où procedent les paſles & vilaines couleurs, courte haleine, battement de cœur, ſuffocation de matrice, & à aucunes le vice de ſterilité.

S'il faut boire aussi chaud qu'on a le sang, mesmement en Esté: & s'il est mauuais de raffraischir le vin.

Chap. X.

LA plus part des opiniõs vulgaires, sont doctrine des vieilles gens, qui ayans vescu longuement, & veu beaucoup de choses, veulent tout reformer, & ranger les autres à leur appetits, sãs distinguer des aages. Ainsi d'autãt qu'ils sont tous morfondus & frileux, ils voudroyent que chacun se vestit & couurit de mesme eux, & abstint de mille choses, qu'ils sentent nuisibles à leurs personnes: cõme le boire frais en Esté, & disent, que chacun doit boire aussi chaud qu'est son sang. Laquelle proposition i'accorde, pour leur respect seulement: car ayans le sang froid, comme aussi tout le corps, ils n'ont besoin de grand' fraischeur. Mais le ieune homme qui a le sang bouillant, ne seroit iamais desalteré s'il beuuoit ainsi chaud, non pas mesmes ainsi tiede qu'est le sang temperé en Esté. Car la soif est vn appetit de froid & humide: & est causee non naturellement de tout ce qui eschauffe, ou qui desseiche. Comment donc la peut-on appaiser sans fraischeur humectante? L'experience demonstre assez euidemment, que si on boit chaud, c'est à recommencer: parce qu'on ne se desaltere pas. Pour conclurre ce propos, ie diray encores ce mot, que s'il estoit sain de boire autant chaud qu'on a le sang, les vieilles gens auroyẽt à boire beaucoup plus frais que les ieunes: chose par trop absurde, & ridicule. Il y a vne autre opinion plus commune & d'apparence, de ceux qui approuuent bien le boire frais, tel qu'il sort de la caue ou du tonneau, & l'eau venant du puits ou de la fontaine, mais non pas que l'vn ou l'autre soit raffraischi. Donques on sera commandé de la disposition des

caues, celliers, puits, & fontaines : tellement que qui les aura fraiſches, il en aura le plaiſir, & les autres ſouſtiẽdront vne grande faſcherie pour leur ſanté, quand ils n'oſeront raffraiſchir le vin, l'eau, ou tous deux. Mais (ie vous prie) qu'importe il de mal, que le breuuage ſoit frais, ou de l'air qui le contient, ou de l'eau dans laquelle il trẽpe? Si l'eau n'eſt mal ſaine de ſa froideur quãd elle ſort du puits, de la fontaine, citerne, ou riuiere, elle ne rẽdra pire le vin qui en ſera alteré & raffraiſchi. Ie ſuis content qu'il ne ſoit pas ſi ſauoureux, mais il ne ſera pas moins ſain, que celuy qui ſortira frais d'vne caue bien froide veu que le raffraiſchiſſement ne luy peut apporter aucune mauuaiſe qualité. Reſte que ce ſoit la ſeule froideur, que l'on deſcrira tant, d'où qu'elle procede. Mais quoy? il y a du vin raffraiſchi, qui eſt moins froid qu'vn autre ſortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et que ne crie lon encore plus, du boire glacé qu'on fait en Hyuer? Eſt-il poſſible de boire ſi froid en Eſté, qu'il gele ainſi les dents, & ſouuent empeſche de boire ſi long traict, qu'on voudroit bien? Toutesfois vous n'oyez perſonne, qui vulgairement reprouue cela : ains au contraire, la plus part trouue mauuais, qu'en Hyuer on eſchauffe le vin ou l'eau. Sont-ce pas des gens du tout contraire à Nature, qui la veulent forcer à mode de geans? Nos corps en Eſté ſont boüillans, bruſlez & aſſeichez : nous ne boirons pas frais, & abondamment pour reſiſter à l'intemperature & inclemence de l'air, qui conuertit nos humeurs doux en amertume (qu'on appelle cholere) dequoy procedent les fieures tierces & ardantes, les dyſenteries, & autres diuers maux qui regnent en Eſté? Et en Hyuer, que nous ſommes tranſis & contraints de froid, tous rheumatiques & morfondus, nous boirons de la glace? Les appetits non recerchez, ains ſpontanees, ſont pour la pluſpart conduits de Nature, à laquelle ils appartiennent. Dont il leur faut complaire auec raiſon & meſure : comme de reſiſter au froid par la chaleur, & au chaud par ſon

contraire. Autrement, les saisons de l'annee nous causent mille maux, par l'alteration de l'air : lesquelles on peut preuenir, par le droit vsage des choses que Dieu nous donne en tẽps opportun & lors qu'elles conuiennent. Et ce en vain, ou plustost d'vne grand' prouidence de Nature, que les puits, fontaines, & caues sont plus fraisches en Esté, plus chaudes en Hyuer ? Et qui n'a telle commodité de soy, ne la doit-il pas contrefaire par artifice? Et ce en vain, que les fruicts humides & froids sont produits en Esté, & lors qu'ils nous sont necessaires, en Hyuer point: & que adonc le vin commence d'estre en sa force, venant bien à propos pour nous aimer contre le froid ? La ramee faisant ombrage nous defẽd du Soleil en Esté. Elle ne seroit pas ainsi propre en Hyuer : aussi ne l'auons nous pas naturellement. Qui n'a de l'ombre en Esté, au moyen des boccages, tonnes & treilles, fait-il mal de la contrefaire d'vne frescade : Certainement comme il est profitable d'vser en Esté de ce qui raffraischit, & en Hyuer de tout ce qui eschauffe, suyuant la raison naturelle, & l'auis des plus sages (qui sont les plus sçauans) aussi est-il bien profitable, d'employer ce qui a defait les qualitez requises. Mais que faut-il tant s'arrester, à impugner des erreurs si grossieres, & des personnes qui n'õt propositions certaines ou respondantes l'vne à l'autre, ainsi qu'il appartient à vne vraye doctrine ? Car en semblable fait telles gens se contredisent fort lourdement: comme des fruicts qu'on mãge pour se raffraischir. Y a-il personne qui ne trouue mauuais qu'on mange des cerises, prunes, figues, raisins, melons, & semblables, tandis qu'ils sont chauds du Soleil? On les fait raffraischir, les vns dans vne caue, les autres dans l'eau froide. Et pourquoy ne boira-on aussi bien du raffraischi, pour se desalterer ? Il y a bien des artifices qui peuuent estre suspects, comme de mettre dans le vin ou de la glace, ou de la neige : item de tremper les bouteilles dans l'eau qui ait du salpestre, combien que le salpestre ne soit tel, qu'on n'en puisse bien aualer

ſans danger. Mais de trẽper les bouteilles en eau ſimple, qui ſoit bonne à boire, quel mal y a-il, puis qu'on boit bien d'icelle meſme eau, & ſeule, & auec du vin? Ou quel dãger y peut-il auoir, que le vin & l'eau ſoyẽt raffraiſchis en l'air du puits? Quelqu'vn pourroit ici obiecter la Colique: & biẽ, ceux qui y ſont ſuiets, ou qui ſe trouuent autrement offencez de boire froid, qu'ils abſtiennent non ſeulement du refroidi, ains auſſi de celuy qui eſt frais de ſoy meſme. Car c'eſt le deuoir, & vne grãd' ſageſſe, de n'vſer de choſe qu'on ait quelquefois eſprouué nuiſante à ſon naturel: mais d'y ranger les autres, il n'y a point de raiſon. Ou il faudroit, que le fourmage fut du tout cõdamné, pource qu'il nuit aux graueleux: & que chacun abſtint du vin, parce qu'il fait mal aux gouteux. Y a-il rien plus iniuſte & tyrannique, que de vouloir aſſuiettir à ſes appetits ou ſentimens, les autres qui ſont de differente complexion? A cela viennent les bonnes gens, qui reprouuent le boire frais, & conſeillent à tous de boire autant chaud que on a le ſang.

Contre ceux qui ſe plaignent en Eſté, de la chaleur des nuicts: & cependant ils couchent ſur la plume, les feneſtres fermees.

Chap. XI.

NOvs voyons plaindre ordinairement les gens en Eſté, de l'extréme chaleur de la nuict, plus que du iour, en vn meſme lieu, comme dans la maiſon, & meſmement és chambres où l'on couche. Leſquelles ſi on conſidere, ſont comme des fours, ayans l'air eſtouffé, à faute de les eſuenter ſouuent, & tenir tout ouuert aux heures que le Soleil n'y donne point: & de les raffraiſchir ſouuent d'eau bien froide, auec vn peu de vinaigre, & force fueilles, à qui

en a la commodité. Car de laisser les chambres durant l'Esté, en mesme estat qu'és autres saisons, il ne se faut pas esbahir si on y bruslé. Qui pis est, la pluspart des gens couchent sur la plume, tout ainsi qu'en Hyuer: & ne font difference des licts, sinon quât à la couuerture qu'ils prennent plus legere en Esté. Rien ne sert de m'alleguer, que tous n'ont le moyen d'auoir des matelats à part les coëtres: car il vaudroit encor mieux coucher dessus la paille, ou dessus la pousſiere de blé, ou de l'auoine (chose fort delicate) qu'on nomme autremẽt Balouffe. On y est vn peu plus dur que sur la plume, mais la fraischeur & l'aise qu'on en reçoit, recompense bien cela: mesmes que le sommeil y est plus gracieux, suaue & paisible sans comparaison. Et en toutes choses, il n'y a que l'accoustumance. Que la paillasse soit bien plaine, & la paille bien remuee, on y est assez mollement: & au reste bien fraischement, auec vn plaisir nompareil du plaisant dormir qu'on y prend. Vn autre erreur non moindre est, de tenir les fenestres fermees toute la nuict: mesmes quand on a commodité de rideaux, ou de pauillon, qui deffendent du vent, si parauanture il s'esleuoit tandis qu'on dort. Car quant au froid simple, il ne le faut ainsi craindre: veu qu'il n'est iamais si froid en Esté, les fenestres estans ouuertes, qu'il est en Hyuer tout estant bien fermé, mesmes auecques des chassis, dans vne chambre nattee & tapissee, en laquelle tout le iour y ait eu bon feu. Qu'ainsi soit, il vous faudra encore plus de couuerture estant au lict (sur peine de sentir froid) qu'il ne faut en Esté, les fenestres estant ouuertes. Si on ne craint pas vn tel froid de la chambre en hyuer, pourquoy le craint on en Esté; lors mesmes qu'il ne peut estre dit proprement froid, ains tiede & temperé? De craindre le serain sous vn couuert, & temperé? De craindre le serain sous vn couuert, & lict encourticé, c'est abus: comme on peut aisément comprendre du discours que i'en ay fait ailleurs. Car il n'y a aucune qualité en l'air exterieur du serain, dont il le faille empescher d'entrer aux chambres. Il n'y a que la

fraiſcheur ou qualité fraiſche, bien requiſe au repos & dormir plaiſamment. Et qui eſt celuy, qui ayant à choiſir en Eſté de deux chambres, l'vne bien chaude, l'autre bien fraiſche, eſtans ſur vn meſme plancher, ne choiſit pluſtoſt la fraiſche? Donc ſi on peut cõmodément raffraiſchir celle qui eſt chaude, comme en tenant les feneſtres ouuertes, depuis le Soleil couché, iuſques au matin, quel mal y aura-il? ſuppoſé que l'air libre de la ruë ne ſoit pire (ſinon meilleur) que celuy de la maiſon enclos & eſtouffé. Ceux qui couchẽt aux champs, gardans le beſtail, ou les fruicts, & les ſoldats en campagne à l'enſeigne des eſtoilles & de la Lune, contre vne haye, ou ſous vn arbre, ou des petites loges & cabanes, pour ſe garantir ſeulement de la roſee & du vent, dorment ſans comparaiſon plus ſainement (outre le plaiſir ineſtimable) que ceux qui s'enferment dans les maiſons. I'experimẽte le ſemblable, auec toute ma famille, & les habitans de ma maiſon: y ayant mis la couſtume, de laiſſer ouuertes toutes les feneſtres de toutes les chambres, au gros de l Eſté, durant la nuict: & les tenir bien cloſes, auec des contrefeneſtres tout le iour. Si on craint d'eſtre ſurpris la nuict de quelque ſentimẽt de froid, qu'on ait au pied du lict vne autre couuerture de ſecours. Et combien de fois aduient il de meſmes en Hyuer, qu'on s'eſueille pour le froid que l'on ſent extraordinairement ſuruenu? à quoy on remedie de meſme ſorte, ſans faire grand cas de cela. Mais on repliquera, qu'il eſt pire en Eſté, d'autant que les pores ſont plus ouuerts de la chaleur du iour. Et bien, il y a remede, à ſe couurir d'auantage dés l'entree du lict. Car il eſt raiſonnable, que l'on ſe coure plus ou moins, ſelon la fraiſcheur de la chambre. Cependant on a ceſte recreation & ce profit, que l'air qu'on inſpire eſt frais, & non eſtouffant: ce qu'il faut principalement recercher. Car nous ne voulons pas, que le reſte touche le reſte du corps eſchauffé: ains ſeulement le viſage, pour la bouche & le nez, par où nous reſpirõs. Auſſi c'eſt le vray moyen de raffraiſchir

tout le corps, en raffraischissant le cœur, le poulmon, & le cerueau, le tout par dedans. Car le froid surprenant par dehors la superficie du corps, en constipant les pores, redouble la chaleur, & donne plus grand malaise, alteration, inquietude, lassitude, & autres fascheux accidens à cause de ladite chaleur, conçeuë aux entrailles & aux iointures.

Que les boudins ne valent rien gardez: & que de là est venue la coustume d'en faire des presens.

Chap. XII.

LE sang est estimé mauuaise viande, de quelque animal que ce soit, & comme qu'on l'appreste: parce que tout incontinent qu'il est hors de son lieu (ce sont les veines & arteres, qui seules ont pouuoir de le cõtregarder en son integrité) il commence a se corrõpre & gaster. Dont qui en veut vser, il ne doit attendre longuement: Car touſiours il deuient pire. La friandise a mis beaucoup de viandes à l'vsage de l'homme, qui sont mauuaise nourriture. La chicheté & pauureté en a introduit d'autres, qui sont autant pernicieuses. Le sang de bœuf est bien de celles qu'on vse plus par grand' necessité que par delicatesse, veu le peu de gouſt qu'il y a. Celuy de mouton vaut biẽ mieux, comme sa chair est plus friande. Mais de vray, le meilleur ne vaut rien à manger, & seroit bon qu'on les iettast à la mode de France, où le sang de tels animaux n'est point reçeu entre les alimens, ains reputé poison ou excrement. Des brebis il est pire que des moutons, tout ainsi que leur chair. Quant à celuy des boucs, ie ne pense pas qu'on en vse, sinon en medecine, pour dissoudre les pierres de la vessie: à quoy il est estimé propre estant bien preparé. Le sang des chieures a esté de requeste & prisé de l'ancienneté

(comme teſmoigne Homere) eſtimé friandiſe. On y meſloit beaucoup de graiſſe, & de cela on rempliſſoit les boyaux ou le ventre de tels animaux : d'où ie penſe que nos boudins ayent leur origine. Mais il ne ſe faut prendre au gouſt, & moins au iugement des gens de ce temps là, qui ne cognoiſſoient pas encores les viandes plus ſuaues, & de facile digeſtion, comme dit Galen. Auiourd'huy on reçoit ledit ſang, & meſlé de perſil, ou autres menuës herbes, auec le gras du lard, il eſt eſtimé de bonne ſorte, plus que les deſſuſdits, auſquels on n'entremeſle rien. Le ſang des agneaux & des cheureaux eſt appreſté comme le precedent: & eſt d'autant plus delicat que leur chair eſt friande : dont celuy du cheureau precede l'autre. Meſme appareil ſert au ſang des poullets, poulles, & chappons : lequel eſt priſé ſur tous autres de noſtre temps. En Italie on ne ſaigne point la poullaille, ains on luy rompt le col, où il s'amaſſe beaucoup de ſang, & fait comme vn boudin, qu'on eſtime fort ſauoureux. Et de vray il en eſt bien meilleur, que ſi l'air y auoit touché: car la peau du col le conſerue, & garde de corrompre. Les anciens ont fait grand cas du ſang des lieures, ou leuraux: meſmes au temps de Galen, tel ſang eſtoit le plus recommandé, & comme viande treſ-delicate, qu'on faiſoit cuire auec ſon foye. Le ſang des pourceaux auiourd'huy a les plus grands honneurs, veu qu'il eſt departi & preſenté aux plus prochains amis, en forme de boudins. Le peuple a obſerué de longue main telle couſtume, ne ſçachant bonnement pourquoy il le faut ainſi pratiquer. Il le prend comme ſymbole de beneuolence & amitié: ou bien parce qu'on en a beaucoup, on en veut faire part aux autres, attendant meſme grauité. Ce que ſert d'en auoir long temps de frais, quand chacun à ſon tour veut rendre la pareille? La premiere cauſe eſt honneſte, car auſſi pour faire preſent de boudins, qui ſoit plus honorable, on y adiouſte vne penne de foye, & aux vns la ratelle, aux autres vn des filets, ou bien des hautes coſtes: les moindres ſont, où il y a du rognõ, ou

Gal. li. 3. de la fac. des alim. chap. 18.

du poulmon. Tout cela est couuert de la coiffe ou crepine, laquelle on taille en autant de parts, qu'on veut ordonner de presens. Toutes ces pieces sont l'enrichissement de nos boudins: lesquels principalement signifient(si on le veut ainsi prendre) quelque affection cordiale,& cherie, comme le sang. Lequel denote aussi l'amour: parce qu'il sort du foye, où Platon luy a donné siege. Donques on veut monstrer vn signe d'amitié, quand on enuoye du sang: mesmes tel qu'on estime & sain & delicat. L'autre raison a lieu entre ceux qui prisent l'entretien de santé, & obseruent diligemment la qualité des viandes. Car le sang quel qu'il soit, ne peut gueres durer sans estre corrompu de l'air. Et pourtant on a aduisé de mettre celuy des pourceaux (qu'on estime si delicat) dans les boyaux, qui de leur espaisseur le contregardent mieux. Dont les meilleurs boudins, sont ceux qu'on fait le sang estant encores tiede. Depuis on le fait parboüillir, tãt afin qu'il se garde mieux(comme la viande cuite) que pour le pouuoir departir commodément. On met parmi le sang, pour le preseruer plus long temps, du sel, du thym, & serpoulet. Aucuns y adioustent du fenoil, les autres vsent de marjolaine, persil, hisop, & autres herbes menuës, de bon odeur, excepté la sarriete, parce que le peuple estime faussement, qu'elle peut empescher que le sang ne s'espaississe quand on le cuit, veu qu'on le donne aux malades, pour dissoudre le sang caillé. La graisse n'y est pas oubliee en bonne quantité, sinon des chiches femmes, lesquelles on taxe honnestement, en les nommant bonnes mesnageres, quand elles y ont bien espargné la graisse. Mais si les boudins ne sont gras, ils sont mal sains, d'autant qu'ils sejournent long temps à l'estomach, & sont tard digerez, à cause de leur aspreté & seichereste. La graisse les fait mieux glisser: dont ils en sont moins dangereux: comme les autres viandes mauuaises, quand elles n'arrestent gueres au corps. Quoy qu'on y face, le meilleur est d'en abstenir du tout, ou en vser fort sobrement, & que les boudins

n'ayent passé vn iour ou deux, pour le plus tard. Voila pourquoy l'institution est bonne de les distribuer. Car de les garder longuement, ils deuiennent tant pernicieux, qu'on les peut bien nommer poison. Vne femme de Montpellier iadis en monstra l'exemple, comme l'on dit. C'est, qu'elle mourut suffoquee pour auoir mangé des boudins gardez. Elle pensoit bien mesnager, de n'en donner à personne, & ne manger autre viande tant qu'ils pourroient durer. A peine les eust elle acheué, qu'elle mourut, de mesme qu'on meurt d'vne poison.

Contre ceux qui craignent par trop la saignee, & ont opinion que la premiere sauue la vie.

Chap. XIII.

D'Autant que le sang est le tresor de nature, aliment des esprits, & le suiet de la chaleur naturelle (qui gouuerne le corps en toutes ses operations) on fait bien de l'auoir cher, & le garder soigneusement, comme estant necessaire à l'entretien de nos forces, & conseruation de santé : dont il ne le faut laisser perdre facilement, en faisant peu de compte: mais aussi on doit obseruer deux choses principalement : l'vne, qu'il soit bien pur & net de toutes immundices : l'autre, qu'il n'abonde rien trop, encor qu'il soit bon en toute perfection. Parce que s'il est despraué, immunde, & laid, il nuit plus qu'il ne profite. S'il est desmesuré, il met ses vaisseaux en danger de creuer, & la chaleur de s'estaindre. Parquoy il ne faut rien craindre quand il est si copieux, d'en vuider vne partie, pour faire place au nouueau qui s'engendre incessamment. Aussi quand il est eschauffé & boüillant, à cause de la fieure, si on ne luy fait ouuerture pour expi-

rer (comme on donne vent au vin nouueau) il met la personne en grand danger, & la tourmente estrangement. Quand il est corrompu des mauuaises humeurs, & en grande quantité, auant qu'il soit du tout gasté, on en vuide quelque portion, afin de nettoyer plus aisément le reste par medecines: lesquelles separent & triét de parmi le sang lesdits humeurs, & les chassent dehors: dequoy elles meritent le nom de purgatiues. Il ne faut donc pas décrier simplement la saignee, comme ennemie de nature, & l'auoir en telle horreur que plusieurs l'ont (suiuans Erasistrate, qui appelloit sanguinaires, & estimoit meurtriers, ceux qui la conseilloient) puisque vn grand nombre de maladies qui procedent des susdites causes, ne peut estre aboli, sans recourir à ce remede. Quand la fieure est fort vehemente, le visage enflammé, & les veines enflees, la saignee n'est elle pas requise? Si on est estranglé d'vne Squinance, ou suffoqué d'vne inflammation de poulmon, ou d'vne vraye pleuresie, il n'y a rien qui secoure plustost, & interrompe si promptement le mal, que la prompte saignee: laquelle generallement conuient à tous desordres faits d'abondance & surcharge de sang, quel qu'il soit, bon ou mauuais. Ie m'esbahi de quelques vns, qui prendront plus volontiers vingt medecines, que d'endurer vne saignee leur estant necessaire, veu sa grande commodité, & non moindre facilité. Car on y peut obseruer iustement la mesure, qu'il nous plaist de vuider: on l'arreste quand on veut, & elle peut estre reïteree pour n'affoiblir le malade à vne fois. La medecine n'est pas de mesmes. Car bien souuent elle vuide plus qu'on ne voudroit, & il n'est pas à nostre puissance, de la faire cesser quand il nous plaist. Ce sont de grandes incommoditez, outre le mal de cœur, l'angoisse d'estomach, & les grandes extorsionsde ventre, qu'elle donne le plus souuent. Or quand on est phlebotomé, si on voit sortir du mauuais sang, il se faut persuader que le meilleur demeure dans le corps: & se resioüir de telle vuidange. Si le vuidé est beau,

croyez que le demeurant est encore plus loüable, & que cela y estoit de superflu. Quelqu'vn pourroit iuger, que ce moyen de curation est contre le deuoir de Nature, laquelle a soin de conseruer le sang comme vn sien tresor. Auquel nous respondrõs, que c'est elle mesme qui nous a enseigné, qu'il faut en plusieurs maux vser de ce remede. Car le flux de sang menstrual aux femelles, nous monstre euidemment, que l'abondance peut estre dommageable, si elle n'est tantost euacuee. Et pourtant Nature mesme luy ordonne passage, non pas vne fois l'an, mais tous les mois. Et si pour quelque empeschement ce sang est retenu, la femme s'en trouue mal. C'est vne resuerie de penser qu'il doit estre vuidé, comme estant du tout inutile, mauuais, & venimeux, veu qu'vn enfant en est fort bien nourry dedans le ventre de sa mere. Autrement, pourquoy seroit-il supprimé durant la groisse, pouuant bien estre mis dehors sans toucher à l'enfant? C'est par les veines du col de l'amarry, par où se purgent celles qui ont encore plus de sang, que leur fruict n'en peut consumer. Pline raconte, que les herbes touchees de tel sang meurent, & le fruict chet des arbres sur lesquels monte la femme menstrueuse: que l'hyuoire en perd sa lueur, & le fer son trenchant: que les chiens pour en auoir gousté deuiennent enragez, & s'ils mordent quelqu'vn apres, il n'en guerira iamais. Les autres disẽt, que le sang des ladres n'est pas pire que cestuy là. Ie ne croyrié de tout cela: car il faudroit que les femelles eussent de plus estranges maux, qu'elles n'endurent par la suppression de leurs menstrues: outre ce que l'enfant en seroit mal nourry. Il est donques plus superflu de quantité que de mauuaise qualité, si ce n'est d'estre crud & phlegmatique. Celuy qui sort par les hemorrhoides est souuent plus mauuais, que le sang menstrual: car c'est de la melancholie, le pire des humeurs, & qui versé à terre la fait bouillir cõme le fort vinaigre. Mais il est rarement sincere & pur. Car tout le plus gros sang aborde aux veines hemorrhoidales, pour estre mis dehors,

Liure 7. chap. 15.

quand Nature l'a ainsi ordonné, au grand profit de tout le corps. Voila deux sortes de vuidange de sang faites par Nature, qui monstre bien euidemment ce que nous deuons faire, quand nous cognoissons le besoin, & que Nature n'y peut aduenir. Et si on dit, que és cas proposez le sang est vuidé à raison de son vice tant seulement, on accorde par là, que la saignee est profitable, quand le sang est ensemblement vicieux & en grand abondance. Car s'il n'est que vicieux, il est retenu au corps pour la prouision de la nourriture, & n'est point reietté. Mais que direz vous, de ce que bien souuent le sang n'estant pas corrompu, Nature anime dehors vne portion, pour soulager les veines qu'il enfle outre mesure, & alleger le corps d'vne griefue pesanteur? C'est le profit que plusieurs sentent de saigner par le nez. Dont si nous voulons empescher & desaccoustumer Nature de ce passage là, il luy faut donner autre yssuë par certains laps de temps, ainsi que nous le voyons abonder. Car autrement d'auoir clos le passage, s'ensuiuroyent plusieurs maux: comme des veines qui se creueroyent dans l'estomach, au poulmon, ou ailleurs: dequoy procedent le cracher & vomir de sang à quelques vns. Quoy? plusieurs maladies, autrement dangereuses gueriſſent par vne grande effusion de sang au iour critique, & le mal de teste souuent se perd, apres qu'on a saigné du nez. Tous ces exemples monstrent bien, que suiuant l'œuure de Nature, les Medecins (qui ne sont que ses ministres) doiuent quelquefois amoindrir la quantité du sang, qui menace diuers maux, ou les cause de fait. Serons nous moins dociles que les bestes desraisonnables, lesquelles apprinses de nature cognoissent l'vtilité de la saignee? Pline escrit, que l'Hippopotame se sentãt fort replet, cerche des cãnes taillees faischemẽt, & trouuãt vne bonne pointe, il la presse contre sa cuisse pour ouurir la veine: par ce mõyen allegeãt son corps, qui sans cela deuiendroit tost malade. La chieure aussi ayant la veuë trouble, se blesse en l'œil d'vn ionc pointu, voulãt

Liure 8. chap. 26.

Liure 8. chap. 50.

deſcharger ceſte partie d'vne portiõ de ſang: ainſi que le meſme autheur recite. Il y a beaucoup de perſonnes, qui ne reprennẽt la ſaignee, ſinõ pour autãt qu'ils ont veu mourir des gẽs, apres qu'õ les auoit ſaignez. Mais leur argumẽt ſemblera fort leger (ou pluſtoſt ridicule) ſi nous ſommes perſuadez (cõme il eſt vray) que toutes maladies ne sõt pas gueriſſables, pour le regard du ſuiet. Et que celles qui sõt neceſſairemẽt mortelles, meſpriſent tous remedes dõt la ſaignee, biẽ qu'elle ſoit ſagement ordonnee, ni peut de rien ſeruir, comme l'effet teſmoigne. Mais qui veut neantmoins attribuer l'occaſion de mort à la phlebotomie, pource que la mort l'a ſuiui, on luy pourra dire par ſemblable raiſon que les gens meurent pour auoir diſné, ſoupé, ou dormi, d'autant qu'ils meurent quelque temps apres. Si on voyoit mourir vn homme cependant qu'on le ſaigne, il y auroit grande apparence que tel remede n'y conuenoit pas, ou qu'on l'a mal adminiſtré. Toutesfois il faut touſiours prendre en la meilleure partie, ce que nous eſt incertain, & n'accuſer legerement de faute le Medecin qui a ordonné la ſaignee, bien que le mal n'ait prins fin à l'auantage du patient: & penſer, que la malice & grandeur de la maladie, & non pas le remede anichilant ſes forces, l'a precipité à la mort. I'accorde bien, que pluſieurs fois on ſaigne mal à propos, & que les Medecins ignares y commettent de lourdes fautes: toutesfois le vulgaire n'en peut, ne doit iuger. Ou il ſera ſouuent grand tort aux plus ſçauans: car de tous indifferemment, il en dira autant. I'en ay ouy d'autres qui diſent, ne ſe vouloir accouſtumer à ceſte façon de remede, le reſeruant à quelque grand & extréme beſoin, comme pour l'imminent danger de mort. Car ils ont ferme opinion, que la premiere ſaignee ſauue la vie infailliblement. Il eſt bien vray (& il faut ainſi parler) qu'on ne meurt iamais de la premiere: car ſi on mouroit ceſte fois là, on ne ſeroit plus ſaigné: & par conſequent telle ſaignee ne ſeroit proprement dite premie-

re, ains vnique d'autant que premier est relatif au second, & autres ensuiuans. Mais que la premiere sauue la vie, comme ayant plus de proprieté, c'est vn erreur desia fort descouuert par longue experience, qui enseigne le contraire. Car on en voit tous les iours mourir de diuers accidens, ausquels la premiere saignee n'a peu remedier : & mille personnes gueriſſent de fort estranges maladies par la phlebotomie, qui ont souuent vsé de ce remede. Ceste opinion est par trop dangereuse & preiudiciable, d'autant que les maux sont petits à leur commencement: & pour lors peu de malades se desfient de la gueriſon. Or ceux qui suiuẽt telle fantasie, refusent la saignee aux premiers iours, la voulans reseruer à plus grande maladie, & à l'extréme
Apho. 1. lib. 1. neceſſité. Cependant l'occasion (que Hippocras à bon droit appelle soudaine & prompte) nous eschappe : & puis quand le patient, sentant l'extrémité, commence de s'y accorder, il n'est plus à propos. Touchant à l'accouſtumance, tant s'en faut qu'elle puiſſe porter dommage, que pluſtoſt elle nous y sert de beaucoup. Car celuy qui est couſtumier à se faire tirer du sang (pourueu que la force n'en soit euidemment diminuee) il l'endurera plus gayement qu'vn autre : tout ainsi que les maux ordinaires & ià accouſtumez, sont moins
Ap. 49. lib. 2. fascheux: suiuant l'Aphoriſme d'Hippocras, que ceux qui ont accouſtumé des trauaux, combien qu'ils soient
» foibles & vieux, ils les portent mieux que les robu-
» ſtes & ieunes. Donques il ne faut pas tant priser la premiere saignee, & la saignee en general ne doit estre ainsi suspecte au peuple, quand vn sçauant & sage Medecin l'ordonne, puis que ce remede nous est enseigné de Nature, & est fort aiſé, seur & profitable à pluſieurs sortes de maux.

Qu'on

Qu'on peut saigner les femmes grosses, les enfans & les vieux.

CHAP. XIIII.

LE peuple a sçeu quelquefois des Medecins, qu'il est dangereux de saigner les femmes enceintes, les enfans & les vieux. Maintenant si le Medecin le veut faire, on estime que ce soit vn acte nouueau, temeraire, & hazardeux: & s'il aduient que le malade meure, ce remede sera non seulement reprouué, ains reproché bien aigrement: nonobstant que le mal, & non pas le remede, ait fait mourir le malade. Si on s'en trouue bien, c'est (à leur dire) plus de cas fortuit, que de bonne conduite. Dequoy il ne se faut esbayr, puisque nos peres ont eu ceste mesme opinion, & l'ont persuadé au peuple. Ie dis, nos peres, les Medecins qui ont esté depuis deux ou trois cens ans. Ils entendoyent, que Hippocras & les autres anciens, auoyent enseigné, que c'estoit vne grand' faute: & combien que souuẽt la saignee leur semblast necessaire, ils ne l'osoyent pas ordonner. Mais s'ils eussent bien leu les liures de ceux qui ont de plus pres suyui les premiers Medecins, & sont presque au milieu de Hippocras & de nous (quant au temps de leur vie) Grecs & Latins, gens rares en sçauoir, & consommez en methodique experience, ils eussent mieux entendu l'aduis de nos bons autheurs, qui souloyent en peu de paroles creuëmẽt escrire leurs reigles. Car pour signifier, que la force du patient est sur tout requise au fait de la saignee, ils ont dit, que les vieillars & les enfans en doiuent estre exempts: & ont encor de plus pres limité l'aage qui la peut endurer, de quatorze iusques à soixante ans: pource que ceux qui demeurent dessous ce terme, ou qui le surpassent, communément

n'ont pas les conditions qui y sont requises. L'ordonnance est en general : de laquelle on peut dispenser & disposer particulierement, sans contreuenir à l'intention de ses autheurs, comme si on rencontre (ce qui aduient bien souuent) vn enfant de bonne charnure, ferme & espaisse, estant fort & vigoureux, ou vn vieillard robuste, lesquels ayent grand besoin de saignee, à cause de leur mal. Galen nous fait entendre, qu'il ne se faut tant arrester au nombre des annees, qu'à la vertu: laquelle on peut comprendre du pouls esgal, vehement, & grand, comme d'vn signe tres-veritable, & qui ne faut iamais de tesmoigner asseurément la force. Et pourtant aux septuagenaires qui ont semblables pouls, il permet la saignee, si le mal la requiert: pource (dit-il) qu'il y en a d'aucuns fort sanguins & robustes en l'aage de septante ans, comme il y en a d'autres à soixante qui ne la pourroyent supporter. Quant aux enfans, il n'a iamais permis qu'on les phlebotomast: non pas craignant de leur foiblesse (car ils ont plus de force vitale & naturelle, qu'ils n'auront à vingt ou à trente ans) ains pour l'aisee dissipation de leur substance, estans de matiere encor tendre molle, rare, & fort resoluble. Toutesfois ou a esprouué, que souuent la saignee leur est profitable, voire aux moindres de six ans, comme plusieurs tesmoignent, & nous l'auons quelquesfois heureusement esprouué. Auenzoar escrit, auoir fait saigner son fils qui n'auoit pas trois ans, dont il se trouua bien. Et pourquoy en seroyent-ils du tout forclos, si mesmes estant à la mammelle, quelquesfois ils saignent fort du nez, sans qu'il leur en prenne mal ? Si nature de son mouuement se descharge quelquefois du sang aux enfans, le Medecin qui n'est que son ministre & imitateur, ne l'osera il entreprendre ? Vn ieune enfant saignera plus d'vn coup de poin au nez, que nous n'en tirerons du bras à vne fois : car il faut auoir esgard sur tout à la quantité, & aduiser de ne leur en oster beaucoup. Dont à bon droit on pourra excuser nostre Galen, qui ne leur

Liu. de la eur. par phlebot.

permet la saignee : pource que de son temps ils la faisoyent fort grande: car pour vn iour on eut tiré quatre liures de sang,& il dit en auoir veu sortir iusques à six liures, au profit du malade. Auiourd'huy c'est beaucoup d'en auoir trois ou quatre paletes (qui sont dix ou douze onces) d'vn ieune homme qui soit robuste: & des enfans, en proportion. Encor entendons nous, que tels enfans soyent habituez de la charnure dessus mentionnee: outre ce que leur mal en doit faire instance. Touchant aux femmes grosses, Hippocras a escrit que la saignee les met en danger, non pas de leur personne, ains d'auortissement, mesmes si l'enfant est grandet, pource qu'il est frustré de sa nourriture. Ainsi dit-il estre impossible, que le fruict soit bien sain, quand la mere a ses fleurs en bonne quantité, durant la groisse. Mais quand on voit que la repletion outree, causee de grand' oisiueté, auec abondance de viures, & bonté de nature, menace d'estouffer l'enfant ou le cõtraindre à desplacer (comme il aduient à quelques vnes, qu'à faute d'estre saignees, passez les trois ou quatre premiers mois, s'affolent de leur ventree) pourquoy n'ostera l'on du sang qui est trop abondant & dommageable ? Si la mesme abondance, ou bien moindre, par vne fieure ardante est eschauffee outre mesure, & commence à bouillir, faisant presque rompre les veines, n'oserons nous (pour respect de la groisse) vuider vn peu de sang, & esuenter la veine, quand la femme grosse brusle de fieure? Hippocras dit, qu'vn mal aigu, tel que i'ay proposé, est mortel en la femme enceinte. La raison est qu'il y conuient faire grand abstinence, laquelle tuera l'enfant : ou si on luy permet grand' nourriture, la fieure s'augmẽtera, pour les faire tous deux mourir. La saignee ne fait pas plus de mal, que la grand' abstinence : & ne peut causer que l'auortissement, cõme dessus est dit. Or il est moins mal d'en perdre vn que deux : mais le plus souuent tout est preserué, Dieu merci. Et cõment pourroit estre sain l'enfant dans le brasier de sa mere? Quel alimẽt luy dõnera

Apho.31. liu.5.

Apho.61. liu.5.

Apho.30. liu.5.

le sang qui boult ? Il faut par tous moyens estaindre ce grãd feu, pour soulager la mere & l'enfant. Hippocras nous permet de purger vne femme grosse, depuis le quart mois iusqu'au septiéme : à quoy tous nos Docteurs consentent. Si donc la femme enceinte peut sans aucun dommage, endurer la purgation, laquelle agite, trouble, & esbranle le corps sans comparaison plus que la phlebotomie (mesmement les fortes medecines, desquelles vsoit Hippocras: (pourquoy n'oserons nous vser de la saignee, quand il en sera de besoin : mesmes consideré, que c'est vn des remedes le plus seur & aisé ? Car on sort tant de sang qu'on veut, & non plus : comme estant en nostre puissance de l'arrester à chaque goutte, ce que ne pouuons pas des medecines, quand elles vuident plus que nous ne voulons. Mais que respõdez-vous à ce, que plusieurs femmes continuent d'auoir leurs fleurs, durant toute la groisse, sans qu'elles ou leur fruict en vaille moins? Outre ce nous voyons souuent qu'vne femme grosse, saignera beaucoup du nez, ou d'vne playe, sans auorter ou rapporter aucun mal. Ce sont experiences qui aduiennent iournellement, desquelles on pourroit meshuy conclurre, que la saignee n'est pas si dommageable aux femmes grosses, qu'on a par cy deuant cuidé. Toutesfois afin qu'on ne pense, que ceste opinion soit nouuelle, & des gens d'auiourd'huy, Celse (qui fut du temps d'Auguste, il y a plus de mille & cinq cens ans) a fort bien remonstré, qu'il ne faut rien plus considerer, que la vertu de ceux qu'on doit saigner, disant : De tirer du sang aux femmes grosses qui ne sont pas enceintes, & aux ieunes personnes, cela est vieux : d'esprouuer le mesme aux enfans, aux vieillars & aux femmes grosses: il est nouueau. Car les anciens ont estimé, que le premier & dernier aage ne pouuoit endurer tel remede : & s'estoyent persuadez que la femme auorteroit d'estre ainsi traitee durant sa groisse. Depuis l'vsage a demonstré, que ces reigles ne sont generales & sans exception, ains qu'il y faut adiouster

Aphor. 1. liu. 4. & Aph. 29. liu. 5.

Liu. 2. c. 10.

quelques meilleures obseruations, ausquelles soit ad- „
dressé le iugement du gueriſſeur. Car il ne se faut pas „
arrester à l'aage, n'a ce qu'on porte, mais aux forces „
tant seulement. Doncques si la personne ieune se trou- „
ue foible, ou la femme qui n'est pas grosse a peu de „
force, ou fait mal de leur tirer du sang: parce que la „
vertu qui reste, en languit & se meurt. Mais vn enfant „
bien ferme, vn vieillard fort robuste, & la gaillarde „
femme enceinte, en peuuent seurement guerir. Tou- „
tesfois en ce cas, l'ignorant Medecin peut aisément „
faillir, d'autant qu'il y a volontiers moins de force en „
ces aages là: & que la femme grosse a besoin de sa for- „
ce, apres la gueriſon, non seulement pour soy, ains aussi „
pour l'enfant. Parquoy le principal de l'artifice, reque- „
rant discours & prudence, gist en cela, de ne conter „
point les annees, & de ne regarder à la seule conce- „
ption, ains estimer la force, & d'icelle comprendre s'il „
en pourra souurer pour soustenir l'enfant, le vieux, ou „
ensemble deux corps en vne femme. Par ces doctes „
propos on peut entendre facilement, en quel erreur ont versé nos peres depuis enuiron trois cens ans, iusques à nostre temps, que les sciences ont reprins leur ancienne dignité, par l'ouuerture des bons liures, que l'ignorãce auoit tenus cachez. Et pouuons dire comme Celse, que nos ancestres ont frustré de la saignee les femmes grosses, les enfans, & les vieux, sans aucune distinction: depuis l'experience guidee de raison, a fait cognoistre aux plus suffisans de ceſt aage, qu'on les peut bien saigner, quand le mal le requiert, & on le peut supporter. Donc, que le populaire, qui a esté mal instruit, cesse meshuy de faussement calomnier les bons & sages Medecins, qui auec grãd respect & meure deliberation, employent ce remede, quand il en est besoin.

Contre ceux qui temerairement & trop souuent vsent de la saignee.

CHAP. XV.

CE QVE ie viens de remonstrer au precedent chapitre, pourroit entretenir l'erreur de ceux qui trop volontiers vsent de la saignee, sans aucune discretion. I'en voy plusieurs, qui pour peu de mal, qu'ils se sentent, soudain veulent estre saignez : & il y a des barbiers outrecuidez, qui sans aduis de Medecin, vsurpent ce remede à tout propos. Il est fort singulier, quand on le sçait accommoder : mais le seul Medecin (comprenant sous ce nõ, le docte Chirurgien) en doit auoir la charge: Car il faut estimer la force du malade, & la grãdeur du mal, present ou aduenir: qui sont les deux conditions concluantes à la saignee. Or c'est vn grand dommage, de saigner indiscrettement & sans besoin : parce qu'a la necessité on n'y peut recourir, le corps estant plus espuisé qu'il ne deuroit, & affoibli par le gast des esprits: lesquels se perdent & versent en quantité notable, quãd on vuide beaucoup de sang. Dont il aduient, que le corps estant refroidi, les operations naturelles sont mal executees. Parquoy Galen disoit bien, qu'il n'est expedient de saigner plusieurs fois l'annee. Celse parlant en general, donne ce conseil, qu'on doit estre aduisé, de ne consumer en santé les remedes qui appartiennent aux maladies. Ainsi en temps de paix il ne faut gaster les prouisions & munitions de guerre, de peur d'en auoir faute au besoin. Le sang est tresor de Nature, lequel on ne doit ietter hors, que pour sauuer le demeurant: comme quand le mal est si grand & impetueux, qu'il peut tout faire perdre. Ainsi les marchãs en l'extréme fureur de la tempeste, & des orages submergeans, ne font pas difficulté de perdre leurs ri-

Aulin. de la scarif. Liu. 1. c. 1

theſſes, pour alleguer la nef, & ſauuer leurs perſonnes. Il n'eſt pas permis de ſaigner, que la grandeur du mal preſent ou aduenir (comme nous auõs dit) ne le ſuade: & que la force y conſente, eſtant ſuffiſante à ſouſtenir le corps apres la phlebotomie. Si l'vn des deux y manque, c'eſt mal fait de ſaigner: veu meſmement que la ſeule replection & abondance de ſang (ſinon qu'elle menaçant de quelque faſcheux accident) ne ſuffit à perſuader ce remede. Car à vn corps autrement ſain, l'abſtinence, le flux de ventre, le bain ſouuent reiteré, la grande friction, ou le ſeul exercice, y peut aſſez remedier, comme Galen a bien deduit. De ſaigner vne perſonne, pour la ſeule chaleur exceſſiue du foye, ce n'eſt pas touſiours à propos: veu qu'il a prou de maux cauſez de chaleur, eſquels l'vſage des choſes froides conuient trop mieux de la phlebotomie. Outre les deux ſuſdites conditions (qui ſeules indiquent la ſaignee) il y a pluſieurs eſgards particuliers, qui nous ſeruent de circonſtances, & ſont comprins ſous la force de celuy qu'on veut ſaigner: leſquels il faut diligemment obſeruer, & ne tirer du ſang indiſcrettement à toutes perſonnes, en toutes regions, & en toute ſaiſon: ce que le peuple n'entend pas. Les gens maigres à groſſes veines, ont beaucoup plus de ſang que les gras, qui par conſequent ne ſupportent ſi aiſément la ſaignee. Es pays froids les gens ſont grands mangeurs & beuueurs (meſmement de chair & de vin) abondans en nourriture: dont il aduient, qu'ils engendrent beaucoup de ſang, & peuuent ſupporter la ſaignee, plus que ceux des regions contraires. Car la chaleur diſſoult l'vnion de nos forces, & alanguit le corps: outre ce qu'elle diſſipe noſtre ſubſtance, & ne permet faire prouiſion de beaucoup d'humeur. Voila pourquoy les gens ſont fort petits & graiſles és regions plus chaudes, & ne peuuent (ſans preiudice de leur ſanté) endurer la ſaignee, ni beaucoup, ni ſouuent. Touchant à la ſaiſon, ſi c'eſt pour preuenir les maux, Hippocras nous enſeigne, qu'on doit ſaigner au

Meth. li. 2. cha. 6.

Apho. 55. lib. 7.

Printemps : parce qu'adonc le sang abonde, & la force est plus grande, à cause de l'air temperé. Mais si en autre temps on a besoin de saignee, il n'en faut faire difficulté: pourueu qu'on ait ce respect, d'y estre plus chiche. & sur tout en Esté. Enquoy se faillent lourdement les Empiriques, qui sans discretion saignent prodigalement és fieures ardantes, qui regnent sous la Canicule. Ie diray encor cela pour conclusion, qu'il ne faut moins de iugement & suffisance à bien ordonner la saignee, que la purgation: veu mesmement que la purgation affoiblit moins le corps, quand la vertu de la medecine, & la force du patient, sont bien cognuës, & les humeurs bien preparez. Car les fautes qui en peuuent aduenir, ne sont de telle importance, que celles de la saignee. Aussi faut il qu'elle soit diligemment obseruee, & prudemment dispensee, comme plus grand remede que la purgation. Car Galen en priue les enfans, ausquels toutesfois il permet les medecines. Doncques il n'en faut vser si familierement, comme i'en voy plusieurs, qui se font saigner comme par gayeté de cœur : & le Magistrat deuroit interdire aux barbiers, d'executer cela sans l'ordonnance des Medecins.

Que la purgation peut conuenir à toute saison, voire durant les iours Caniculaires.

CHAP. XVI.

LE peuple ayant ouy souuent mentionner aux Medecins, les iours caniculiers, pour suspects, fascheux & ineptes à la purgation, suiuant l'opinion des anciẽs, cuide parfaitement que c'est mal entrepris, de donner aucune medecine durant telle saison, nonobstant qu'elle soit autrement necessaire. Nos predecesseurs ont mal fait, de leur alleguer

telles raisons, qui meritent grande distinction. Car les idiots, ayans retenu la reigle ainsi pure & simple, comme leur a esté prononcee, sans le sçauoir limiter, auiourd'huy veulent debatre contre les Medecins, de ne purger durant la Canicule, au moins ils trouuent fort estrange, & en murmurent, si quelqu'vn l'entreprend. Pour les oster de ceste erreur, nous serons contrains de leur interpreter l'Aphorisme d'Hippocras, où est le fondement de ce propos. Il dit, que l'vsage des medicamens laxatifs est moleste & difficil, dessous & enuiron la Canicule: signifiant, qu'il y a des autres temps plus conuenables, & que cestuy-ci est le pire. Qui saincment entendra ces paroles, il ne conclurra pas tout soudain, que le purger soit condamné & banni de telle saison, tellement que l'on ne puisse quelquefois introduire, quand il est de besoin: ains qu'il apporte plus d'incommoditez, & fasche d'auantage, que deuant ou apres la Canicule: & c'est à cause de l'air enflammé. Car durant la Canicule, nostre corps brusle & fond tout de chaleur. Les medecines purgatiues ont certaine forteur (mesmement celles des anciens, violantes extrémement) qu'il n'est possible d'endurer sans desplaisir & grande peine, outre le danger qu'il y a de allumer vn plus aspre feu. Dont il aduient, que pour estre iugez inconsiderement durant telle saison, plusieurs tombent en fieure, comme dit Galen. Outre ce, nostre force desia foible & abbatuë par la chaleur de l'air, deuient encor plus lasche par les medicamens. De sorte que nous pouuons dire, tel temps estre peu conuenable à purger nostre corps: & qu'il ne le faut entreprendre, sans que le mal nous y contraigne. Car qui auroit à prendre medecine vne fois l'an (comme doiuent faire ceux, qui ordinairement apres vn grand amas d'humeur pernicieux, tombent en quelque maladie) il feroit mal de choisir ou attendre les iours Caniculaires. Le Printemps y est plus propre, ou bien l'Automne, selon que ces maux coustumiers sont familiers au temps d'Hyuer, ou à l'Esté. Quant c'est pour la pre-

Apho. 5. liu. 4.

Au com. du susdit aph.

caution (c'est à dire, pour preuenir aux maladies) & non pas pour guerir le mal present, nous vuidons la matiere long temps au parauant & elisons le mois, le iour, & l'heure qui mieux s'accordent à nostre intention: c'est que le ciel se trouue clair & serain, l'air temperé, & le temps frais. Mais quand on est de fait malade, & la purgation y est requise, il ne faut rien differer, ne regarder à autre chose, qu'à la force du patient & à la sorte des medecines. La vertu est plus forte aux premiers iours du mal: l'occasion qui se presente à nos remedes, est fort soudaine, & il la faut prendre par le front (comme on dit en commun prouerbe) où elle a des cheueux. Ceux qui attendent lendemain en toutes deliberations, viennent souuent mal à propos, augmentent par accident le desordre, & causent vne grande ruine. Donques si la necessité requiert & desire instamment vne purgation, nous ne deuons auoir esgard au temps, sinon pour y approprier la medecine. Car si c'est en temps d'Esté, il la faut plus benigne, & sur tout quand l'air brusle dessous la Canicule. L'hyuer supporte mieux les fortes, le temps moyen demande les moyennes. Auec ceste limitation, nous faisons aduenir nos drogues à toutes les saisons de l'an, au profit des malades. Parquoy il ne faut plus abuser de la sentence d'Hippocras, laquelle sera touſiours veritable: c'est, que durant les iours Caniculiers, nos corps supportent moins facilement d'estre purgez, qu'en autre temps: & pource les medicamens doiuent estre fort benins, quand l'espece du mal en requiert l'vsage. Et quoy? si i'ay besoin de vuider la cholere, qui fait la fieure tierce, ou l'ardante fort dangereuse, voyant que nous sommes dessous la Canicule, faudra-il que i'attende meilleure saison? Si on ne purge l'humeur, la maladie fera rage de tourmenter le corps, elle abbatra de sorte les forces de nature (assez affoiblie de la saison) qu'elle ne pourra rien vuider de la matiere, qui en fin l'accablera. Lairrons nous mourir le malade, à faute d'vn peu d'aide, alleguans l'incommodité des iours

Caniculiers? Encores si c'estoit vn mal qu'on peut trainer hors de ce temps là, il y auroit quelque couleur d'impetrer vn delay. Mais quand il faut, ou guerir, ou mourir dedans ce terme, si on void que la purgation soit à propos, il n'en faut faire difficulté: & si le malade meurt, c'est du mal violant, & non pas du remede. Qui ordonneroit la medecine autant forte, qu'aux saisons les plus propres à supporter les laxatifs, lesquels arrachent de tous costez & desracinent la matiere qu'ils ont choisie, il se trouueroit frustré de son intention, & le dommage qu'il causeroit, passeroit de bien loin la commodité pretenduë. Car Hippocras tient pour suspectes les medecines, durant la Canicule, à raison de leur vehemence, n'ayant eu le bon homme en vsage, que celles dont nous faisons auiourd'huy doute d'vser, mesmes en Hyuer, & en personnes fort robustes. Qui voudroit interpreter son aphorisme, des medecines qu'il vsoit, nous pourrions bien tenir encores ceste conclusion, qu'il ne faut du tout rien purger dessous la Canicule. Car nos corps sont deuenus de peu à peu si delicats & foibles, que nous ne sommes que d'éfans, aupres des hommes du temps passé. Qui de nous pourroit endurer la saignee iusques à six liures, pour vne fois, comme a veu Galen en ceux de son aage: qui toutesfois n'estoient plus tant robustes, que du temps d'Hippocras? Leurs medecines en proportion estoient si violantes, qu'ils nous font presque horreur d'en oüir parler, tant s'en faut que nous les accommodions aux iours Caniculiers. Encor ne les defendent ils pas totallement: car ils disent seulement, que la purgation est pour lors mal aisee. S'ils eussent eu l'vsage de nostre casse, du sené, rhabarbe, manne, sirop rosat, & autres legeres medecines, qui ne font point de violence, ils n'eussent pas trouué mauuais, de purger durant les grands chaleurs, quand les maux nous en solicitent & importunent. Il faut donc ainsi dire, concluant à la verité, que pour double raison la sentence donnee par Hippocras, ne fait point contre ceux qui purgent au-

iourd'hüy règnant la Canicule : veu qu'il ne defend pas absoluëment la medecine laxatiue, ains remonstre seulement, qu'il en faut sobrement vser : & que nous abstenons des siennes, confessans que ce seroit mal fait de les exhiber à nos malades, és iours Caniculiers.

I'adiousteray ici pour le plaisir des femmes, qui cõtrerollent plus cela, que les hommes (entreprenant de remonstrer aux Medecins, qu'ils ne doiuent purger durant la Canicule) vn conseil tresprofitable à la santé de leurs maris. C'est, que la copulation charnelle, n'est moins suspecte durant la chaleur de l'Esté, que la purgation. Qui plus est, le ieu d'amours doit estre suspendu entierement, où la medecine a souuent lieu. Car on purge pour recouurer santé, & dame Venus la ruine.

L.1.c.3. Celse dit, qu'en esté [s'il est possible] il en faut du tout abstenir, & le commun prouerbe ensuit telle opinion, disant qu'en esté on doit moüiller le bec, & auoir le membre sec. Les autres disent, tous les mois qui n'ont point de R. laisse la femme & prens le verre. Mais ie ne suis pas tant rigoureux : ie n'ordonne que certains iours suspects à la besoigne. Ce sont lesdits Caniculiers, qui consument assez le corps, le lassent & eneruent prou, sans qu'on trauaille d'auantage à l'appetit des femmes. Ils commencent enuiron le vingtiéme de Iuillet, & dure quarante iours. C'est le caresme ou quaranteine des mariez, qui doiuent leur abstenir totallement de l'œuure de la chair. Et voila ce que les femmes ont principalement à soigner [faisant refus de leurs personnes, si elles s'en peuuent deffendre] & non pas contredire aux Medecins touchant la purgation, ou autres remedes qu'ils sçauent bien accommoder à la saison, pour peu qu'ils ayent de iugement.

Comment il se faut gouuerner le iour qu'on prend medecine. Si on peut dormir apres: De l'heure du bouillon lauatif: Des repas qui conuiennent à ce iour là: & pourquoy on ne doit sortir de la chambre.

Chap. XVII.

IL me séble que sera bien fait d'instruire le vulgaire, comment il se doit gouuerner le iour qu'il prẽd medecine, sur tout en estat neutre, quand il n'est pas malade au lict, & en plein pouuoir du Medecin: lequel en ce cas le doit conduire de pas en pas, comme il cognoist estre de besoin, selon la nature du mal, & la condition du malade. Car ie ne veux mettre ma faucille en la moisson d'autruy. Ie n'entens parler qu'à ceux qui n'ont aupres d'eux que leurs seruans ordinaires, & qui ne sçauent comment il se faut traiter ou gouuerner, quand il leur conuient prendre, ou qu'ils ont prins medecine. Or tels soyent aduertis, qu'il faut auoir legerement souppé. Le soir auparauant, afin que sur le matin, apres auoir biẽ dormy, l'estomach se trouue vuide. Autrement, la vertu de la medecine, destrempee de la viande encores indigeste, se rompt & affoiblit. Ainsi l'on dit vulgairement, que le iour de la medecine est vne grande feste: parce qu'il faut ieuner la veille. Pour la prendre plus aisément, & sans gueres apperceuoir sa mauuaise saueur, il est bon de mascher au parauant vn peu d'escorce de citron, ou d'orange, ou vn peu de girofle: dequoy la bouche estant preoccupee & eschauffee, n'apperçoit tant le goust du medicament. Et pour ne sentir l'horrible odeur, il faut bien couurir le verre ou le gobelet, d'vn linge trempé en bon vinaigre rosat: lequel sera meilleur estant musqué, si on a le dequoy, & que

ce ne seroit vne femme suiette à la matrice. Pour empescher le vomissement, il n'y a rien de meilleur, que soudain apres auoir bien rincé la bouche de vin trempé, ou autre liqueur agreable, humer vne gorgee dudit vin, ou de l'orge-mondé, ou de la ptisane, du bouchet, ou quelque boüillon. Car par ce moyen on laue le gosier & l'œsophague (c'est le canal de la viande & du breuuage, depuis la bouche iusques à l'estomach) où la trace & impression de la medecine s'arreste fort lõg temps, & se represente à la bouche. Dont est causé vn desdain, & le vomissement : nommément si l'orifice superieur de l'estomach (qu'on appelle le cœur) n'est laué & nettoyé de la qualité odieuse du medicament. Car de là il se renuerse à vomir. C'est ainsi que ie le pratique, enuers ceux qui craignent de reietter la medecine, comme ils ont de coustume: & peux biẽ asseurer, qu'à peine en ay-ie veu de cent vn, qui se faisant, l'ait vomie. Il ne me chaud quelle liqueur ce soit, pourueu qu'elle s'accorde auec la medecine, comme les susnommees, esquelles on ne feroit difficulté de tremper vn laxatif, quand il seroit ainsi plus agreable à la personne. Il y a d'autres remedes pour empescher le vomir : comme de mascher vne pomme, poire ou autre fruict, & en aualler vn peu du suc: flairer du vinaigre, tremper les mains dans l'eau froide en vn bassin, ou les couurir d'vn drap mouillé de vinaigre trempé, qu'on appelle oxycrat: ne parler: ne cracher, ou tousser, n'autrement agiter le corps : & se tenir en son seant quelque temps, & puis se promener. Vn des meilleurs remedes est aussi, d'enuelopper le col d'vn linge bien chaud. Et voila cõment on peut euiter le vomissemẽt: qui est trop odieux, tant parce qu'on a double peine, l'vne à prendre la medecine, l'autre à la rẽdre: & de ce qu'on n'a rien aduancé: car il faudra recommencer, si on ne la retient aumoins vne heure, ou enuirõ. Ce terme passé, il ne se faut autrement contraindre à ne vomir point : d'autant que la medecine ne fera pas gueres moins, que si on la gardoit plus long temps: & par

le vomissement on reiette quant & quant beaucoup d'excrémens, qui se vuident ainsi aisément, au profit de la personne, & de se cõtraindre d'auãtage à retenir cela, apporte souuent de grans inconueniens, foiblesse de cœur, esuanouissement, sueur froide, grand passion d'estomach, comme s'il deuoit creuer. Puis que la matiere incline en haut estãt assemblee dans l'estomach permettez que elle vuide par là: c'est vn beau deschargement. Et quãd la medecine qu'on reiette ensemblement ne feroit autre chose, ce n'est peu de profit. Mais (comme i'ay dit) elle ne laitra pas de chasser les autres humeurs par le bas. Car sa qualité & vapeur se versant bien tost par tout le corps, fait la principale (sinon totale) operation. Quant à dormir apres, ie ne le defens iamais, en estant persuadé tant de la raison, que de l'experience. De ceux qui la defendent, les vns craignent que la medecine agitee de la chaleur naturelle (qui se renforce au dedans par le sommeil) en deuienne plus forte & furieuse. Et que ne l'ordonnent-ils si foible, qu'auec le sommeil (fort agreable aux preneurs de medecine, & sur tout du rhabarbe) icelle deuenant plus gaillarde, face le deuoir qu'on en pretend? Les autres au contraire, ont peur que le medicament diminuë de sa vertu, estant affoibli de ladite chaleur. Et que ne l'ordonnent-ils d'autant plus fort, qu'ils pensent qu'il perdra sa force par le dormir? Ou pourquoy tous d'vn accord le permettent-ils, voire l'ordonnent, sur les pilules? On dit, qu'icelles estant fonduës, & leur vertu excitee par la chaleur naturelle, operent plustost & mieux. Et n'est-il pas aussi bon, que la vertu d'vn potus, d'vn bolus, ou d'vne tablette laxatiue, soit tantost excitee, afin qu'ils besoignent sans grand delay, ennuyant l'estomach & tout le corps de sa presence? Quelques vns craignent, que les vapeurs de la medecine ne montent au cerueau: qui est ce qui les inuite ainsi à dormir quelquefois de si grande force, qu'il y a extréme peine de s'en garder: & les personnes en sont infiniement ennuyees, d'estre contrains d'en abstenir. Et que peut nuire ceste vapeur?

Mais au contraire, elle est fort profitable, quand nous voulons purger le cerueau. Car telle vapeur y entrant, elle en retire ou chasse les humeurs que nous voulons euacuer. I'accorde bien, que quand la medecine commence à operer, il ne faut plus dormir : sinon qu'on voulut arrester son operation, ainsi qu'il est quelque fois de besoin : car le dormir fait cesser toute euacuation, excepte la sueur. Dont Hippocras dit tresbien:

Apho. 15. liu. 4. Quand tu voudras que l'hellebore purge d'auantage, remuë le corps : & quand tu voudras que la purgation » cesse, faits dormir & non mouuoir. Il y en a qui osent » bien dire, que la medecine par le dormir se conuertit en nourriture (dont nous sommes frustrez de nostre intention) mesmes si elle est debile : comme de la casse, manne, tamarins, sené, rhabarbe, & semblables. O la grande viande pour desieuner! Est il possible que le medicament deuienne aliment, veu qu'il est estranger à nostre nature, & non familier en substance, pour endurer telle metamorphose ? Ils ne s'aduisent pas que ç'a esté par bonne astuce, que nos ancestres ont persuadé au peuple, que les medecines quelquefois se conuertissent en nourriture, afin que si elles ne produisent l'effet pretẽdu, le patient n'en soit marri, faſché & despité, comme si elle deuoit apporter quelque dommage. Car c'est la plus belle & fauorable excuse du monde, de dire, que la medecine (qui n'a eu assez de force à operer) se soit conuertie en aliment. Outre ce ie n'accorde pas, que l'estomach ait plus de force à digerer par le dormir, ainsi que ie pense auoir suffisamment

Dec. 1. Parad. 8. prouué en mes Paradoxes. Mais ie m'oublie: il semble que i'en vueille aux Medecins, ausquels ie n'entens parler en ce traité, ains à toute autre sorte de gens, iusques aux Apothicaires : qui nonobstant nos aduertissemens, osent bien dire quelquesfois aux malades que nous traitons, qu'il ne faut dormir apres la medecine. Parquoy souuent ie suis contraint d'escrire au bout de mes ordonnances, *& superdormiat*, c'est à dire,

Obiectiõ qu'il dorme apres. Quelqu'vn pourroit bien repliquer

à ce

à ce que ie viens de dire & soustenir contre moy, que l'on peut estre nourri de poison : comme il est escrit d'vne vieille d'Athenes, nourrie dés son enfance à la Ciguë,& de la ieune Indienne, enuoyee au Roy Alexandre le grand, nourrie de Napel. Combien plus aisément pourra se conuertir en nourriture vn medicament purgatif, lequel n'est tenu que moyen entre le venin & le corps humain, ainsi que Galen remonstre au cinquiéme de la vertu des simples medicamens? Il est aisé de respondre à telle obiection, c'est, que la poison ne peut iamais estre aliment, de sorte qu'elle soit conuertie en la substance de nostre corps: Mais que le corps se peut bien accoustumer à sa qualité, qui s'imprime de peu à peu aux esprits, humeurs & parties solides. Ainsi se peut on accoustumer au froid, à l'ardeur du Soleil, à la mouilleure, au vent, au trauail, à tout desordre, y procedant de petit à petit, de sorte qu'on n'en sera point offencé. Ainsi plusieurs sont tant accoustumez au malaise & à quelques maladies, que ils n'en sentent rien, si l'obiect ou suiet n'est excessif. Ainsi quelques vns s'accoustument tellement aux clysteres, medecines, & autres drogueries, qu'à la fin ils n'en sont aucunement esmeus, ou fort peu, sinon que on les rende plus fortes. Car la qualité de long temps accoustumee n'excite aucune passion, mouuement, ou alteration au corps. Mais que les choses ainsi qualifiees, se conuertissent en nostre substance (qui est autant comme dire, qu'elles nourrissent) il ne le faut pas croire. Touchant au bouillon qu'on prend auant disner, il est nommé lauatif, signifiant son vsage: qui est de nettoyer & lauer l'estomach & les boyaux des restes de la medecine. Parquoy il ne doit estre prins, tandis que la medecine seiourne en l'estomach. Car en la destrempant, il luy feroit perdre sa force, comme si on mettoit beaucoup d'eau sur vn peu de vin: dont elle ne pourroit aduenir à l'operation pretendue. Or de limiter le terme du seiour que la medecine fera dans l'estomach, c'est chose impossible : veu que la

Response

meſme choſe en meſme perſonne, quelquefois ira plus vite, & quelquefois plus tard, ſelon qu'elle r'encontrera diuerſes occaſions. Combien plus grand' diuerſité en effect, doit on attendre de diuers medicamens en diuers corps? Pourtant on ne peut dire iuſtement, qu'il faille humer le bouillon à tant d'heures apres la medecine, comme l'on fait vulgairement: ains le terme doit eſtre pre[illegible] par ceſte coniecture, laquelle ſignifie que la medecine (au moins pour la pluſpart) a paſſé outre l'eſtomach. C'eſt, quand elle ne reuient plus à la bouche par ſa vapeur, & qu'on ſent l'eſtomach deſchargé, apres quelque remuement au ventre : qu'on a bien vuidé outre ſon ordinaire, comme de la medecine : & qu'il y a notable temps que on l'a priſe. Adonc, quelle heure que ce ſoit, & non pluſtoſt, il faut humer le bouillon. Depuis ce bouillon (qui eſt plus pour lauer, comme dit eſt, & faire deſcendre les reſtes de la medecine, que pour nourrir, combien qu'il y ſerue aucunement) iuſques au diſner, il faut interpoſer le terme du ſeiour, que le bouillon peut faire dans l'eſtomach : car on le veut lauer & rincer principalement, à ce que la viande ſuruenante rencontre l'eſtomach net, & non infet de la medecine: d'autant que les viures en ſeroyent corrompus. Donques il faut differer, iuſques à tant que ceſte rinceure & lauaille en ſoit dehors, & que le diſner ne rencontre ledit bouillon. Autrement il en aduiendroit, comme qui rinceroit vne pinte, & y laiſſant la rinceure, y mettroit de bon vin. Or ce bouillon, ſoit en grande ou petite quantité ne ſeiourne dans l'eſtomach plus de deux heures, comme fait bien la moindre choſe qu'on aualle. Dont ie ne puis approuuer ce qu'on ordonne communément, de diſner demie heure, ou vne heure apres le lauatif. Vray eſt, qu'il n'eſt poſſible de limiter iuſtement le terme du diſner, non plus que celuy dudit bouillon, mais par coniecture, & à peu pres, on rencontrera l'heure. C'eſt, quand il y a ja long temps qu'on a prins le bouillon, & on ſent l'eſtomach

vuide, comme ayant appetit. Pour lors il faut disner, quelle heure que ce soit : & c'est volontiers bien tard. Car vne medecine prise à cinq ou six heures du matin, à peine est-elle hors de l'estomach à neuf ou à dix. Lors il faut prendre le bouillon : lequel seiournera dans l'estomach deux ou trois heures, tellement que le disner escherra sur le midy ou vne heure. Et il ne faut pas craindre, que cependant celuy qui se purge en endure quelque foiblesse. Car si le corps auoit besoin de nourriture, il en aura pris du bouillon assez pour attendre son repas. D'ailleurs, il faut donner loisir à la medecine de faire son deuoir : & ne destourner pas Nature, qui coopere (voire fait le principal) en toute purgation. Car si on mange auant que la pluspart soit executee, Nature s'amusant à digerer la viande, ne fauorise plus tant la medecine : laquelle se trouuant presque seule, n'a pas grand' force. Aussi c'est l'vn des moyens que Mesuë nous enseigne, pour arrester les cours d'vne medecine, quand elle est trop farouche. On attribue cela au Mechoacan particulierement, & comme d'vn priuilege : mais cela est commun à tout laxatif, que son operation est affoiblie ou rompue, si on mange ou boit quelque chose qui le puisse rencontrer. I'adiousteray encore ceste raison, que l'estomach abhorre & desdaigne la viande, tant qu'il y a du reliqua de la medecine : & si on le contraint de receuoir le disner, plustost que d'estre bien laué, remis, & reposé, il ne fera son profit de la viande, ains en sera plus trauaillé que substanté. Pour ceste mesme cause le disner doit estre fort leger, d'autant que l'estomach n'est pas bien à soy, tout ennuyé du passage de la medecine. Et parce que elle eschauffe & desseiche aucunement (dont il aduient communément qu'on est alteré) il faut vser de choses humectantes & raffraischissantes, à peu pres comme si on auoit la fieure. Parquoy le bouilli sera plus conuenable que le roty, & vn potage de laituës, pourpié, ozeille, borrages, & semblables,

Il faut auſſi tremper fort ſon vin, qui ſoit rouge vn peu couuert, & bien meur : & abſtenir de tout fruict mol & fuyart, de peur qu'vn flux de ventre ne ſuccede à la purgation. Mais pour deſſert eſt permiſe vne poire de ſaueur bruſque, cuite & couuerte de fenouil doux, & encor plus le coin ou codignac, pour reſſerrer & renforcer de leur aſtriction, les parties que la medecine & les humeurs en paſſant ont deſbauché : De ſouper, ie ne luy trouue pas grand lieu à tel iour, qui eſt fort rompu, & l'eſtomach detraqué : de ſorte qu'on ne le peut renger aux heures ordinaires de ſes repas : ſinon qu'on eut prins la medecine à deux ou à trois heures apres minuict : qui n'eſt pas inconuenient, ſi on n'a rien ſoupé, ou fort peu, le ſoir au parauant. Car ainſi pourroit bien aduenir, qu'on ſeroit preſt de diſner à dix ou onze heures, & ſouper entre ſix & ſept. Il y auroit auſſi plus de lieu, de dormir ſur la medecine, comme on fait volontiers iuſques au iour. Mais d'autant que la pluſpart des malades, & autres qui ont à prendre medecine, veulent que l'Apoticaire meſme la leur baille : & qu'il eſt trop incommode à l'Apoticaire de ſortir auant l'aube ou pointe du iour, ſans autre neceſſité, l'on a pris ceſte heure pour la plus commune. Dont c'eſt enuiron les iours equinoctials (leſquels nous ſuppoſons, parlans abſoluëment du iour : & auſſi que c'eſt le temps plus propre aux purgations choiſies, & non contraintes) la pointe du iour eſt à cinq heures : & on ne peut diſner auant onze heures, ou midi : ſuyuant le conte que i'ay fait. Dont ie conſeille volontiers, que ce iour là on ne ſoupe pas autrement que d'vn coulis, ou orge-mondé, fait du bouillon de chair, ou de laict d'amandes : ou bien de manger vne rotie au ſucere. Ce qu'on peut prendre ſix ou ſept heures apres diſner : puis ſe coucher de là à vne heure, ou deux, pour dormir en plus grand repos, que ſi on auoit fort ſoupé. Et ſi on eſt alteré, on peut boire vn peu de vin fort trempé. Voila comment i'ordonne le regime à ceux qui ſont en ma charge, pour vn iour

de medecine, s'ils me veulent croire : & comme i'en vse en mon endroit, & des miens : & c'est le vray *regimen artis*, que nous entendons à la fin de nos receptes. Quant à l'autre mot, qui est *custodiat*, ie l'expliqueray maintenant.

Le vulgaire pense, que nous ordonnons l'arrest dans la chambre, seulement à cause que l'air exterieur peut offencer celuy qui a prins medecine. C'est bien vne de nos raisons : mais il y en a d'autres que ie deduiray cy apres. Et quant à l'air, il y faut vser de ceste distinction, s'il est diuers ou semblable. Car s'il est de mesme temperature, & dedans & dehors la chambre (comme il est volontiers en saison temperee) comment peut nuire l'exterieur, plus que celuy de la maison ? Quand l'air des ruës est venteux, pluuieux, plus froid ou plus chaud que celuy de la chambre, lequel nous requerons temperé, ou de soy ou par artifice, vrayement il y a bien grand' raison, de condamner celuy qui a prins medecine, à ne sortir de la maison. Car le froid, le vent, ou la pluye, surprenant les pores, & penetrant au corps esmeu, ouuert, & lasche, au moyen de la medecine, l'offence grandement. Le chaud aussi, rencontrant vn corps plus ouuert, & eschauffé de la medecine, peut causer fieure, grand' alteration, lassitude, foiblesse, & autres fascheux accidens. Il faut se contenir dans vn air temperé, tel qu'on peut faire en tout temps, pour ceux qui ont des commoditez. Mais si l'air est de soy bien moderé par tout, & tant dehors que dedans la maison, il ne peut nuire au patient : & peut on pour ce respect, tenir les fenestres ouuertes. Mais il y a autre chose qui le defend : c'est, que l'obscurité sert à la purgation, entant que les humeurs se rendent plus aisément au dedans, & vers le centre du corps, en tenebres : estans au contraire inuitez de la clarté & lumiere, de se presenter au dehors. Parquoy si on a grand' clarté, & mesmes que les fenestres estant ouuertes, on ait l'aspect d'vn lieu plaisant, ou qu'on voye dans la chambre quelques belles couleurs, ra-

bleaux, peintures, & autres ouurages, cela peut deſtourner ſecrettement l'operation de la medecine. Et ainſi il vaut mieux que tout ſoit fermé, iuſques aux viſtres, & qu'on allume de la chandelle, ſe contentant ainſi tout le iour à l'obſcur: & n'auoir point de viſite, pour ne ſe cõtraindre rien, ne ſe reſiouir extraordinairement. Car cela auſſi deſtourne l'operation, ou la rend moins gaillarde.

1. Les autres raiſons, pourquoy il ne faut ſortir de la chambre, ſont premierement, que ſi on va par ville, en tel endroit on peut auoir beſoin de vuider le ventre, qu'on n'en aura la commodité : & les excremens agitez, quand ils ſont retenus par force, cauſent beaucoup d'inconueniens, outre le mal de ventre & les faſcheuſes tranchees. Secondement, l'aller par ville & tracaſſer, eſchauffe le corps mal à propos, en danger d'exciter vne fieure : veu que d'ailleurs le corps eſt communémẽt eſchauffé & alteré de la medecine. Tiercement, 2. 3. ſi on negocie quelque choſe (dequoy on ne ſe peut bonnement abſtenir, ſi on a liberté de ſortir) on trauaille l'eſprit, qui a plus beſoin de repos, quand le corps eſt en peine. Ce ſont des poincts qu'il faut bien obſeruer. Encor ne ſuffit-il pas, de ſe repoſer & ſe contenir le iour qu'on a prins medecine : il le faut continuer iuſques au lendemain apres diſner : & ſe retirer de bonne heure dans la maiſon ; c'eſt à dire auant Soleil couché.

I'ay eſté vn peu prolixe à diſcourir le regime de l'art, que nous diſons deuoir eſtre obſerué, quand on prend medecine : d'autant que l'on commet cela volontiers aux Apotiçaires, auſquels s'addreſſent nos ordonnances pour les executer : & la pluſpart d'iceux entendent mal les poincts: dont il s'enſuit, que le peuple en eſt plus mal ſerui. Les femmes qui traitent ou gouuernent ceux qui prennent medecine, ſont encor plus ignorantes. Dont il m'a fallu inſtruire le vulgaire, afin que chacun pour ſoy entende comment il s'y faut gouuerner, Car la medecine n'eſt choſe de petite

importance, ains qui peut nuire ou profiter grandemẽt, ſelon qu'on en vſe bien ou mal. Il ne faut oublier les tranchees, que donne ſouuẽt la medecine: auſquelles nous remedirons auec des draps chauds qu'on applique ſur le ventre. Ce ſont des ventoſitez, ou gros flegmes, qui cauſent ces douleurs: ſçauoir eſt, les ventoſitez excitees de la matiere eſmeuë, leſquelles enflent & tendent les boyaux, tout ainſi qu'en la colique. Les gros flegmes ne peuuent entrer des orifices, ou extrémitez, des veines meſaraïques, dans les boyaux (ainſi qu'il faut, s'ils viennent de plus loin) ſans donner quelques extorſions. Nous voyons ſouuent des flegmes fort eſpais, rendus par les dernieres ſelles, qui n'eſtoyent pas dans l'eſtomach, ne dans les boyaux. Car ils n'euſſent tãt ſeiourné là, ſans que la medecine les eut rauis & emportez. Ils viennent doncques de plus haut: & faut qu'ils paſſent par les bouts des petites veines meſeraïques, non ſans faire grand' douleur: iaçoit qu'ils n'y paſſent autãt gros, que nous les voyons au baſſin. Car ils filent prim au ſortir, & depuis ſe ramaſſent. Les draps chauds fondent & liquefient ces gros humeurs, & les font couler plus doucement: la chaleur auſſi conſume & diſſipe les ventoſitez. Ainſi les tranchees ceſſent de tourmenter le patient.

D'où vient communément, que les plus cheris meurent le plus ſouuent.

Chap. XVIII.

ON void ſouuẽt aduenir, que le mary fort cheri de ſa femme, & mignardé à toute outrãce, mourra pluſtoſt (le reſte demeurãt ſemblable, quant à la maladie, aage, condition & force du patient, la ſaiſon, le lieu, les cõmoditez requiſes, & autres particularitez) que celuy duquel la femme voudroit bien eſtre vefue.

Comme aussi la femme, de qui le mari sera tãt amoureux, qu'il semblera en estre assoté, mourra plustost, que telle que son mari aimeroit mieux en terre que en pré. On void de mesmes au fait des peres & des meres à l'endroit de leurs enfans. Car ils perdent le plus souuent ceux qu'ils aiment le plus. Ie ne dis pas que cela soit d'ordinaire, mais qu'il aduient fort souuent : de sorte que le vulgaire s'en plaint : comme si l'excessiue (& quelquefois desordonnee) amitié, estoit cause de la mort. Ce que ie ne veux pas reprouuer, sçachant que Dieu peut estre offencé, & se courroucer de l'extréme affection, qui transporte les personnes ainsi passionnees, & les destourne de son seruice (qu'il requiert de tout le cœur, de toute la pensee, & de tout l'entendement) & les empesche de s'accorder humblement à sa sainte volonté. Dont souuent il nous oste, ce que nous auons de plus cher en ce monde, comme vn fils vnique, bien né & de grand'esperance, afin que nous plaisions moins en ceste valee de miseres, & desirions la fruition de l'obiect digne de l'excellence de nos ames. Toutesfois parlant encores humainement, & comme il nous appert au sens, i'ose bien dire, que l'excessiue amitié que l'on porte aux siens, iointe à indiscretion & ignorance, est souuent cause de la mort de ceux qu'on cherit le plus tendrement. Car de ceux qu'on n'ayme pas tant, on en laisse volontiers le pensement & la charge totale aux Medecins, & aux personnes soigneuses de leur seruice: lesquels souuent on appelle & employe par maniere d'acquit, plus que d'affection, pour euiter ce reproche, d'auoir laissé mourir sans aucun secours son mary, sa femme, son enfant, ou autre parent sien. Or à ceux-cy le Medecin fait librement ce qu'il cognoit estre requis sans que personne luy contredise, ou contrerolle ses actions, & il pratique bien à son aise: dequoy il reçoit beaucoup plus d'honneur, que de gré. Mais quant c'est pour vn qu'on aime grandement, quelquefois trop indiscrettement, le vulgaire des parens, alliez, ou

amis (desquels la pluspart sont presomptueux, outrecuidez, & pensent sçauoir plus que maistre Mouché) veut entendre & sçauoir tout ce qu'on ordonne au patient: il conteste, debat & marchande presque en toutes choses, ignorant de ce qu'il conuient faire: tient en peine & en crainte le Medecin, l'arguant à tout propos, ou de l'excez, ou du defaut. Il se veut faire à croire de la quantité, & mesmes de la qualité des viures, des heures & du nombre des repas, ou des prises du potage, de l'ordre, de l'air, de la couuerture, & autres appartenances du regime. Il attribuë tous accidens qui suruiennent, iusques à ceux qui sont ordinaires, & la procedure du pauure Medecin: & aux remedes il fait tant de scrupule, que le Medecin craintif, n'ose ordonner la moitié de ce qu'il feroit autrement, pour bien tost guerir le malade. Car si nonobstant son deuoir, & sa bonne procedure, il suruient quelque grief simptome inopiné & non predit (comme il y en a plusieurs, qu'il n'est possible de preuoir) ou bien la mort, on attribuera tout le desordre au Medecin: & il sera grandement blasmé ou calomnié, s'il a fait quelque chose contre l'aduis du vulgaire, & des assistans. Car le peuple a vsurpé ceste tyrannie sur les Medecins: ausquels il deuroit totalement s'accorder, accommoder, obeïr & soumettre, pour le seruice du patient: non pas les tenir aucunement en crainte & deffiance, ains les laisser en pleine liberté & authorité souueraine. Autrement le plus suffisant du monde n'est pas demi Medecin, & ne peut rien faire d'excellent, ayant perdu la hardiesse, tresrequise à combatre le mal. Dont contraint de flechir, complaire & assuiettir à ceux qui contrerollent tout, ou qui iettent des mots piquans à la trauerse, il n'ose presser (moins contraindre ou conuaincre) par raison, ce qu'il estime estre meilleur. Ainsi plusieurs meurent bien pauurement, & d'vn mauuais mesnage, à l'appetit de ceux qui les aiment desordonnément. N'est-ce pas grand pitié, que le vulgaire ignorant tienne le Medecin (qui aime son honneur & sa reputation, plus que

choſe du monde, ou il eſt indigne de ceſt eſtat) en telle ſubiection & ſeruitude, qu'il n'oſe & eſt craintif, meſmes à l'endroit des ſiens, pour peu qu'il y ait de doute & difficulté? Car ſi ſa femme, ſon enfant, ou autre parent, eſt penſé & traité de luy, autrement que les idiots preſument ſçauoir & entendre, il ſera ſoupçonné, ou de n'aimer pas beaucoup, ou d'eſtre mal aduiſé, hazardeux & temeraire. De ſorte que non pas à ſoy meſme, s'il croyoit le vulgaire, il ne ſeroit bon Medecin. Ne voila pas vn grand deſordre, & horrible confuſion, que celuy qui doit eſtre obey, voire admiré, ſans aucune deffiance, ou de ſa preud'hommie, ou de ſa capacité, ſoit contraint de s'aſſuiettir au plaiſir des plus ignorãs du monde: & que cela redonde au detriment & preiudice des pauures malades, leſquels ſeroient beaucoup mieux ſecourus, & plus artificiellement traitez, ſi les aſſiſtans en eſtoient mieux ſoucieux: ie dis non plus, ne autrement, que le Medecin l'ordonne.

Contre ceux qui diſent, que mort ne fut iamais ſans regret.

CHAP. XIX.

CE propos eſt trop general, & faux pour la pluſpart. Car ceux qui meurent d'extréme vieilleſſe, & comme vne chandelle qui s'eſtaint, la meſche n'ayant plus de ſuif, ou de cire, meurent ſans regret d'aucune procedure tenuë en leur regime ou traitement. Car il faut ainſi entendre le regret, en ce propos ici. De meſmes, ceux qui ſont blecez à mort inéuitable, & que chacun tient pour morts dés leur bleſſure. Car comme on n'eſpere qu'ils puiſſent guerir, auſſi n'a on aucun regret à ce qu'on y a fait. Reſtent ceux qu'on iuge gueriſſables dés le commencemẽt, leſquels en fin mourans (quelquefois comme à la deſrobee) laiſſent

vn grand regret à leurs amis, qui ne ſe peuuent contenter. Or le regret peut eſtre de deux ſortes, & la chacune raiſonnable, mais non pas ordinaire, ou touſiours veritable, en ce qui touche les Medecins: comme veulent entendre ceux, qui vſent volontiers de ce langage à tout propos. L'vne eſt, des grand's fautes que commettent les malades, ou leurs amis, quand ils ne pouruoient bien & ſoudain au commencement des maladies, d'vn bon & fidelle Medecin, enſemble de toutes choſes requiſes au recouurement de la ſanté. Quelque fois on aura le ſecours pres, & on le meſpriſera, comme on meſpriſe la maladie: laquelle empirant, & en fin conduiſant à la mort ſans qu'on y puiſſe remedier, cauſe vn extréme regret. On fait auſſi mille nullitez, par ignorance, ou pour complaire au patient, qui couſtent bien cher, & laiſſent vn grand regret, quand on cognoiſt depuis à veuë d'œil, que cela a cauſé la mort. On ne ſçauroit expliquer, la grande diuerſité des fautes que commettent les malades, ou ceux qui les gouuernent: dont il s'enſuit finalemẽt, le regret de la mort ſuruenuë. C'eſt aſſez d'auoir remonſtré par ces trois conditions, de l'extréme vieilleſſe, des naurez à mort ſubite, & des fautes que commet le vulgaire, qu'il n'y a touſiours regret fondé ſur la procedure qu'aura tenu le Medecin: qui eſt l'autre ſorte de regret, des perſonnes qu'on penſoit gueriſſables. Ie ne veux ici maintenir, que nul meure de la faute des Medecins. Car ie ferois tort aux plus ſuffiſans, doctes, & bien aduiſez, ſi i'eſtimois tous ceux qui ſe meſlent de noſtre eſtat d'vne meſme façon irreprehenſibles. Auſſi ie ſçay bien que les ignorans, & les nonchalans Medecins, font de ſi lourdes fautes, que les cimetieres en ſont boſſus: & cõme dit l'ancien autheur, la terre couure les erreurs des Medecins. Mais pour certain les plus ſçauans, prudens & diligens, ſont fort ſouuent calomniez, & à grand tort ſoupçonnez ou accuſez, de la mort des perſonnes qu'ils ont penſé. Car, combien que ie confeſſe, qu'aucuns meurent d'vn mal qui n'eſtoit, ou ne ſembloit premie-

rement mortel, ſi eſt-ce que le Medecin en doit eſtre excuſé, s'il n'y a rien oublié, & s'y eſt porté diligemment, auec toute curioſité & deuë obſeruation : d'autant qu'il y a ſi grande diuerſité de corps, & de maux, que l'imbecilité humaine ne peut touſiours aduenir, à comprendre iuſtement, ou leur nature, ou la grandeur d'iceux. Et quand Dieu veut appeler quelqu'vn à ſoy, il oſte tous moyens d'empeſchement : de ſorte qu'on n'aura pas meſme l'aduis d'appeler au ſecours le Medecin à temps opportun : ou le Medecin ne pourra bien iuger du mal, & de la portee du patient: ou les remedes n'auront point d'efficace en ceſtuy-ci, comme ils ont d'ordinaire. Il ne faut doncques reietter la coulpe ſur le Medecin, quand quelqu'vn vient à mourir, duquel il auoit bien eſperé dés le commencement : ni auoir regret à ſa procedure (pourueu qu'il ſoit ſçauant & expert, homme de bien & diligent, affectionné au malade, comme il doit) ains ſe reſoudre chreſtiennement, que Dieu en a ainſi diſpoſé à ſa volonté, laquelle ſeule eſt raiſonnable. Ou qu'on a regret de quelque choſe, qu'on la ſupporte humainement, comme cas fortuit, & qu'on a peu preuoir pour l'eſuiter. Car ainſi auient-il en tous affaires, aux plus accords & prudens, auſquels ſuccedent mal pluſieurs bonnes entreprinſes, ſans qu'il y ait de leur faute, ſi ce n'eſt faute de deuiner : ce que l'eſprit humain ne peut comprendre, par moyens ordinaires & legitimes.

Contre ceux, qui pour auoir le ventre laſche, marchent pieds nuds ſur vn lieu froid: ou boiuent de l'huile en quantité: & qu'eſt-ce qu'auoir bon ventre.

CHAP. XX.

IL eſt euident & certain, que le froid des pieds cauſe flux de ventre. La ſource eſt, que le cerueau, ſource de tous les nerfs, ſe mor-

fond & refroidit, quand les extrémitez du corps (parties fort nerueuſes(ſont refroidies. Et c'eſt, à raiſon de la continuation qui eſt entre elles, & le cerueau, au moyen deſdits nerfs. Or le cerueau fait part de ſon morfondement à l'eſtomach, & à tout le ventre inferieur, auſquels il eſt fort allié par la ſixiéme couple des nerfs. Dont il aduient, que les entrailles de meſme refroidies, ne retiennent aſſez long temps la viãde, pour la cuire & digerer. Parquoy il s'en enſuit indigeſtion & deſuoyement d'eſtomach, qui cauſe vn flux de ventre. Et cela eſt-il ſain? Non vrayement. Il vaudroit beaucoup mieux garder ſa conſtipation: ou bien de raffraiſchir tant ſeulement les reins, & le foye par dehors, afin que la matiere fecale ne fuſt ainſi recuite: dequoy procede, qu'on ne la peut bien librement vuider. Et à cela ſuffiroit l'onguent roſat commun, & encor plus le violat que i'ay mis en mon Diſpenſaire. Mais de ſe faire venir vn deuoyemẽt de ventre par froidure de pieds, c'eſt treſmal aduiſé, d'autant que l'eſtomach, les boyaux, & autres parties du ventre, s'en affoibliſſent. Et de fait, c'eſt vn trait de poſte ou frippõ de college, qui afin d'auoir occaſion d'eſtre renuoyé à ſa mere pour quelques iours, eſſaye de ſe faire malade. Tel flux de ventre, quand on en ſçait la vraye cauſe, ſe guerit à force de verges. Et ſi on craint de deſcouurir les feſſes, pour ne morfondre d'auantage le cul, ou pour n'attirer encor plus les matieres à l'édroit qu'elles ont prins leurs cours, il faut treſbien fouëtter le dos: cela ſeruira d'vne bonne reuulſion. Toutesfois le fouët ſur les feſſes, rechauffe tellement ces parties là, qu'il fait biẽ paſſer tel morfondement.

Il y en a d'autres, qui boiuẽt vne eſculee d'huile d'oliue bien douce à deſieuner: les autres prennent vn bouillon fort gras, ou mangent force beurre. Cela offence l'eſtomach, de trop grande laxité: dont il deuient plus foible, & ne digere pas ſi bien. Car ſa force conſiſte en reſtriction, pour ſe bien reſerrer contre la viande, qu'il doit embraſſer & toucher de tous coſtez:

autremẽt il y a fluctuation, qui fait ouyr vn cloc, cloc, dans l'eſtomach : dont la digeſtion ou concoction en eſt moins aſſeuree. La mediocre laxité eſt plus ſeante aux boyaux, qui ſont mal leur deuoir quand ils retiennent long temps les excremens. Dequoy il s'enſuit degouſtement, peſanteur de teſte, chagrin, & ennuy ſans autre occaſion. Dequoy il faudroit mieux, que c'eſt huile, ce bouillon gras, ou ce beurre copieux, fut ietté dans les boyaux par vn clyſtere, ſans paſſer par l'eſtomach, à ceux qui ſe plaignent de la cõſtipation du vẽtre. Car (cõme nous auons dit) l'aſtriction eſt bonne à l'eſtomach, & la mediocre laxité aux boyaux. Ce qu'õ peut heureuſement pratiquer par diuers moyens, comme en prenant à la fin des repas quelque fruict aſtringeant, & ſe faiſant donner quelque fois la ſemaine vn clyſtere bien remolliſſant. Tel ſera d'vne eſculee de bouillon de moutõ fort gras, auec demy eſculee d'huile bien doux, ou vn quarteron de beurre frais : deux ou trois moyeux d'œufs, & vn dragme de ſel. Ce clyſtere eſt aiſé à retenir, & ſi on a vn peu de patience, il pourra demeurer au vẽtre plus d'vne heure: pourueu qu'on l'ait prins eſtant couché ſur le coſté gauche (ainſi qu'il faut touſiours) & que de là à vn demy quart d'heure on ſe couche ſur l'eſtomach, & puis ſur le coſté droit, & finalement ſur le dos, le tout de demy en demy quart d'heure : & ainſi faiſant la reuolution des boyaux, le clyſtere ſe logera bien au large, dans l'inteſtin colon, où il ſera tel ſeiour qu'il conuiendra à deſtremper les excremens gros & recuits. Outre ce, il humectera, remollira, & rendra gliſſant ledit boyau, tellement qu'il n'y aura plus aucune cõſtipation de trois ou quatre iours.

Reſte à ſçauoir, qu'eſt-ce qu'on appelle bon ventre: ſi c'eſt le plus mol, ou le plus dur. Or dit mol, pour laſche, deſtrẽpé, & qui vuide ſouuent matieres peu liees: & au contraire, dur. Si cela eſt en mediocrité, on le dit *benefice de vantre*, & ie penſe que tel proprement eſt appellé bon ventre, comme toute choſe bõne conſiſte en

mediocrité. Mais tout ainsi que des vices qui tiennent les extrémitez, l'vn retire plus à la vertu que l'autre (cõme la prodigalité semble plus approcher de la liberalité, que ne fait l'auarice) semblablement le ventre plus lasche est dit meilleur que le constipé: & sur tout est naturel, conuenable & bien seant aux enfans, & à tous ceux qui mangent beaucoup. Voila pourquoy les nourrices disent, l'enfant auoir bon ventre, quand il fait la matiere fort molle, & les enfans qui ont le ventre lasche, sont plus sains de beaucoup que les autres. Ceux qui sont constipez, ne viuent pas longuement, & sont fort suiets à plusieurs maladies: sinon qu'ils changent de condition, ou d'eux mesmes, ou par art. Et souuent il aduient, que (suiuant la sentence d'Hippocras) ceux qui en ieunesse ont le ventre humide, ils l'ont sec en vieillesse, & au contraire. Mais le plus ordinaire, est le ventre dur aux personnes d'aage: qui rend bien souuent suiets aux hemorrhoides: comme aussi les femmes enceintes. Le susdit clistere seruira à esuiter telle indisposition, fort desplaisante & nuisante à plusieurs: mais il ne faut pas que les femmes grosses en vsent, pour peu qu'elles soient suiettes à s'affoler, sinon en fort petite quantité. Car en remolliſſant les boyaux, il pourroit aussi remollir la matrice, & lascher ses ligamens, au preiudice de l'enfant. *Apho. 20 liu. 2.*

Sçauoir-mon si les huitres, & les truffes, rendent l'homme plus gaillard à l'acte venerien.

Chap. XXI.

LES huitres en escaille, qui sont les plus estimees, & desquelles principalement on entend ce propos, il faut considerer l'eau contenuë dans leur escaille, & l'huitre qu'on mange. La susdite eau est de la marine, attiree de l'animal pour sa refection, ou certaine fruition: laquelle entant que salee, donne quelque esguillon à l'amour, com-

me le sel mesme, & toute salure. Dont les bergers font manger quelquefois du sel à leurs ouailles, non seulement pour leur donner appetit de manger, ains aussi pour les rendre fecõdes. Aussi les Poëtes feignent pour ceste occasion, que Venus fut engendree de l'escume de la mer. D'ailleurs il faut entendre, que la chair de l'huitre à vn suc salé, comme Galen tesmoigne: à raison duquel aussi, elle peut esguillonner. Mais tout cela est peu à rendre vn homme gaillard, & moins (s'il n'y a autre chose) que les anchoyes, ou sardes salees, ou vn iambon. Et ie pẽse, qu'il n'y a autre chose de la part des huitres, qui excite à l'acte venerien, sinon (paraduanre) les ventositez qu'elles produisent, & qui naissent de la pituité, en laquelle tel aliment se conuertit pour la pluspart, ainsi elles ne peuuent causer grand effet au ieu d'amours, comme si des huitres s'engendroit beaucoup de semence: ce que le vulgaire pense, & croit parfaitement. Mais cest vn abus trop euident. Car rien ne fait beaucoup de semence, que l'aliment fort nourrissant, & qui deuient sang loüable. Ce que ne font pas les huitres, ains plustost vn bon chappon, & autres chairs delicates, le ieune mouton, le veau, les pigeonneaux, les œufs mollets, les pigeons frais, bon pain, bon vin, & semblables en mediocre quantité. I'entens qu'à Venise on mãge les huitres à l'heure du coucher, pour deuenir plus gaillars à faire l'amour: enquoy ils s'abusent ouuertement. Car il faudroit au moins, que telle viande fut digeree & conuertie en semence, auant que venir au ieu: ce que ne peuuent estre les huitres mangees apres souper, de trois ou quatre iours. Car il faut premierement, qu'elles soient conuerties en sang: & que les vaisseaux spermatiques l'attirent du foye, ou de la veine caue, apres auoir trauersé beaucoup de chemins. Puis il faut qu'il seiourne quelque temps aux testicules, ou pres d'iceux, dans lesdits vaisseaux spermatiques, lesquels on nomme aussi preparans. Ce n'est donc pas pour ceste nuict là, que pourront seruir les huitres, à rendre plus gaillard le compagnon. Car elles

Liu. 3. de la facul. des alim.

n'ont

n'ont pas la vertu piquante des cantharides, & autres tels medicamens, eguillons de Venus. Et si elles doiuent seruir de là à quelques iours, après auoir de soy produit beaucoup de sperme (ainsi que cuide le vulgaire) il vaudroit mieux les prendre parmi les autres viandes: & encor mieux à desieuner, comme font la pluspart des gens en nos quartiers. Car les viandes prises à part, & mises dans l'estomach vuide, retiennent mieux leurs qualitez, vertus & facultez, comme il est aisé à entendre. Mais tant s'en faut, que les huitres engendrent beaucoup de semence (qui est vne condition propre aux alimens de grand' substance) qu'elles n'engendrent que phlegme gros & visqueux, *Chap. 33.* cõme Galen remonstre par tous ses liures, où il traite des viandes: & particulierement au troisiéme, de la faculté des alimens, où il dit, que les huitres laschent plus le ventre qu'elles ne nourrissent. Ie sçay bien que on m'obijcera l'experience, & le commun vsage à cest effect là: à quoy ie respons, que si on est plus inuité au coït & congrez pour auoir mangé des huitres, ce n'est que des grosses vapeurs & ventositez, qui font tendre la verge, sans grand exploict, à faute de munition qui y responde. Autant en feront bien les herbes vsuelles, à ceux qui en mangent quantité: & plus encor les legumes, pois, febues, fabuerols ou phaseoles, & semblables, qui outre la ventosité, conferent plus de nourriture au corps, que ne font pas les huitres. Encor plus les chatagnes, qui rendent fort salaces tant hommes que femmes: dont il vient plus de nourrices des montagnes, que d'autre part, à cause de telle nourriture. Le vulgaire pense que les huitres sont chaudes, & que cela suffit à la gaillardise d'amour. Mais il s'abuse grandement: car elles sont manifestement froides, & on les sent telles dans l'estomach, mesmes quand on les a mangees cruës, & sans poyure, qui est leur vraye conditure ou assaisonnement: tout ainsi que les truffes, lesquelles sont aussi fort ignoramment estimees chaudes, & par ce conuenables à l'acte Venerien. Si on ne

veut que s'y eſchauffer, que ne prend on pluſtoſt de bonne eſpicerie, ou de l'hippocras, de la mouſtarde, ou des aulx, qui eſchauffent ſi euidemment que rien plus (comme auſſi le vin fort vaporeux, ſubtil, & penetrant) ſans s'amuſer aux huitres & aux truffes, qui ont beſoin d'eſtre eſchauffez par l'addicion du poyure ? Ie ne m'arreſte pas ici à la plus grande ignorance (oſerois ie bien dire ſtupidité, à faute de ſens naturel où animal ?) de ceux qui tiennent, que le poyure refroidit: ouy, comme le feu. Et ne ſentez-vous pas, vne grande ardeur à la bouche & au goſier, ſi vous en auez prins vn peu largement? L'ardeur eſt elle de froid ? S'il faut ainſi parler, & changer les appellations des choſes, nous dirons que le froid bruſle proprement. Car ie ſçay bien, qu'on le dit improprement, d'autant qu'il produit quelquefois vn tel effet que le feu, en apparence de ſon veſtige. Si donc le poyure eſt le vray correctif des huitres & des truffes (comme chacun m'accordera facilement) & le poyure eſt fort chaud au iugement du ſens, auquel il s'en faut entierement rapporter: il s'enſuit neceſſairement, que les huitres & les truffes ſont froides. I'ay dit des huitres ſelon Galen: Voyci qu'il dit des truffes. Elles n'ont aucune qualité notable: & pourtant ceux qui en vſent, en vſent pour leur faire prendre & receuoir les aſſaiſonnemés, comme l'on vſe des autres choſes inſipides & fades, qu'on nomme aigueuſes. Auſquelles toutes eſt commun, que la nourriture qui en eſt departie au corps, n'a aucune vertu notable, ains eſt froidelette, & craſſe à leur mode: ſçauoir eſt, plus craſſe des truffes, plus humide & liquide des courges, & des autres en proportion ſelon leur naturel. C'eſt bien loin de produire beaucoup de ſperme, ou d'exciter à l'acte venerien de ſa propre chaleur, quand la truffe eſt comparee à vne courge. Il me ſouuient de ce que dit le Paraſite, en la comedie Italiéne, intitulee Calandra: *L'amore è ſimile à le tariuffe, lequali fanno à i giouani rizzar quella coſa: & à i vecchi tirar corrigie.* Et de fait, ce ne ſont que ventoſitez & groſ-

Liu. 2. de la facul. des alim. chap. 68.

» »
» »
» »
» »
» »
» »

ſes vapeurs, qu'elles peuuent engendrer & produire, tout ainſi que les huitres. Ce que peut bien rendre les perſonnes ſalaces, mais non pas fœcondes, ni pres de là. I'en craindrois pluſtoſt la ſterilité: comme auſſi de vray, les plus ſalaces ſont moins d'enfans. Ie pourrois diſcourir plus amplement, ſur la vertu des huitres & des truffes, mais ie reſerue cela à mes MATINEES DE L'IL'ADAM, où ie traite bien au long de la qualité & vertu de tous les alimens vſitez en France, & la maniere d'en vſer ſainement : œuure autant requiſe à l'entretien de la ſanté, & gueriſon de pluſieurs maux, qu'autre qui ſoit encor diuulguee. Ie l'intitule ainſi, pour l'auoir commencé & fort auancee à L'Il'adam, chez monſeigneur de Mommorancy, Pair & premier Mareſchal de France. Dieu me face la grace de pouuoir bien toſt paracheuer, ce peu que m'en reſte, afin de contenter pluſieurs, qui ne ceſſent d'interroguer les Medecins quand ils ſont à table, ceci eſt-il bon, cela eſt il mauuais ou mal ſain? que fait ceci, que fait cela? de ſorte que le pauure Medecin, qui ſouuent a bon appetit, & coup à coup interrompu & detourné, pour ſatisfaire à ces demandes, & ſe leue de table à demy repeu. On pourra deſormais renuoyer ces interrogateurs (i'excepte les Seigneurs, & autres qui ont les Medecins pres d'eux pour leur ſanté) à la lecture des MATINEES DE L'IL'ADAM, où ils ſeront ſatisfaits de toutes ces curioſitez. Ie les nomme ainſi : car la pluſpart de ceux qui en demandent, ne ſe ſoucient pas d'obſeruer ce que le Medecin en dira, mais ils prennent plaiſir à ce deuis, & d'eſtre ainſi entretenues, ou d'entretenir le Medecin: qui s'en paſſeroit auſſi bien, que le moine, auquel on auoit dreſſé vne telle partie. Mais il en ſortit autant à ſon profit que honneſtement, ne reſpondant iamais que par monoſyllabes: ouy, non, blanc, noir, verd, gris, bis, long, court, bon, trop, ſec, mol, froid, chaud, rien, bien, tard, loin, & ſemblables. Vn gentilhomme s'y depeſtra auſſi bien d'vn autre, qui le vouloit entretenir ſur la condition

des huitres. Ce gentilhomme s'estoit amusé à seruir la compagnie, à laquelle il dõnoit à disner. En fin quand il commençoit à manger, ayant bon appetit, vn autre se met à s'informer de luy, sur le propos des huitres (qu'ils auoyent en main) comment leur coquille se fermoit si iustement & ont si iuste prise, neantmoins elles s'ouurent bien aisément au feu : si l'huitre est vn poisson vrayement animal : comment & dequoy elle vit: où est sa bouche: si elle est viuante tant que sa coquille est fermee, & par consequent si nous la mãgeons viue, & descend toute viue en l'estomach, quand on l'aualle entiere : que deuient elle puis apres, &c. Le seul gentilhomme luy respondoit, comme ayant le principal soin d'entretenir ses conuiez. Mais quand il s'aduisa que cela duroit trop, & que d'vne question cestuy-là (qui estoit desia saoul) venoit à l'autre, de sorte qu'il ne pouuoit manger, il luy dit.

Par ma foy, Monsieur mon amy, ie ne sçay rien de tout cela: ie ne fus iamais huitre.

A M. FRANC. IOVBERT,

CHEVALIER DV S. SEPVLCHRE de Hierusalem, Conseiller & maistre des Requestes ordinaire de l'hostel du Roy de Nauarre, Iuge-mage de Valance. Christophle de Beau-chastel, son treshumble neueu. Salut.

MONSIEVR, voyant que M. Bartelemy Cabrol, a bien osé publier & faire imprimer quelques chapitres des Erreurs populaires & propos vulgaires, discourus par M. IOVBERT (vostre trescher Frere, & mon treshonoré Oncle) comme à la desrobee: me l'ayant communiqué toutesfois, & de mon consentement: i'ay pensé luy en fournir encores quatre (pour faire vn quarteron) lesquels i'ay trouué parmy les brouillars de l'Autheur. Ce sont quatre propos discourus autrement qu'ils ne sont au premier liure de la premiere partie. Ie ne sçay s'ils ont esté composez premiers ou derniers: mais il me semble qu'on les trouuera aussi bõs, ou meilleurs, que ceux que leur autheur a fait luy-mesmes imprimer: outre ce, que la diuersité est aggreable: Ainsi on appreste vne viande en plusieurs façons: & en la chacune elle est trouuee bien sauoureuse. D'auantage, ayant veu le Catalogue que ledit M. Cabrol, faisoit imprimer des propos vulgaires & Erreurs populaires, qu'on a enuoyé à M. IOVBERT, ie me suis aduisé de faire le semblable, & publier vn ramas des autres que i'auois

en main : desquels la plusspart ont esté fournis par M. Iean Momin, docteur en Medecine de l'Vniuersité de Montpellier: homme fort studieux. Ie sçay bien que il y en a beaucoup de discourus par M. IOVBERT: *qui outre ce, a toutes prestes les cinq autres parties promises de son œuure, diuisee en trente liures: mais ie ne sçay quand on les pourra auoir. Cependant on passera le temps à voir ce qu'on luy addresse de toutes parts, & chacun sera inuité à faire de mesme, suyuant son exhortation premise à la premiere partie,* Au Lecteur d'esprit libre & studieux. *Et si par fortune quelqu'vn vouloit traiter vn tel suiet, il est prié d'abstenir au moins des propos qui luy sont ià vouez. M. Cabrol s'est adressé à Monseigneur de Ville-Roy: pour faire que mondit sieur & oncle ne fut marri & courroucé de son entreprise: à mesme fin ie m'addresse à vous, qu'il respecte & honore singulierement, comme son frere aisné, & pour les rares vertus qui vous illustrent, & font tresdigne successeur des principaux biens de vos maisons paternelle & maternelle, des* IOVBERTS ET GENAS. *Prenez donc (s'il vous plaist) & soustenez la deffence de ceste mienne entreprise: & s'il y a du mescontentement, ie vous supplie de faire mon appointement, comme il vous sera tresaisé, ie m'en asseure: & ie prieray Dieu qu'il vous augmente ses graces, en toute prosperité. De Paris ce 15. iour de Feurier,* 1579.

Contre ceux qui iugent de la ſuffiſance des medecins par le ſuccés, qui eſt deu ſouuent à l'heur, plus qu'au ſçauoir.

CHAP. XXII.

IL n'y a eſtat plus ſuiet à calomnie que celuy du Medecin, pour la dignité de la vie & ſanté, que l'on priſe & cherit ſur toutes choſes du monde. Auſſi n'y a-il eſtat de qui plus de gens ſe veulẽt meſler, qui ait plus de cõtrerolleurs, & duquel chacun veut cognoiſtre pour iuger de la ſuffiſance de ſes profeſſeurs. Or le plus iniuſte iugemẽt eſt du ſuccés, qui ſouuent eſt d'vn bon heur & rencontre, non pas de la ſuffiſance ou bonne procedure du Medecin. Car on void quelquefois guerir le malade, auquel on aura ordonné tout au rebours de ce qu'il falloit. De ſorte que la force du patient aura reſiſté, & au mal, & au deſordre du Medecin. Comme quelquefois les malades eſchappent, ayans fait quelque grand' faute, qui ne les a peu accabler. D'ailleurs, il y a des Medecins tant heureux, que communément ils rencontrent des malades gueriſſables, & ne ſont appellez pour ceux qui ont à mourir : & qui eſt vn grand heur, mais non pas ordinaire, & pour y fonder iugement. Doncques il en faut venir au ſoin, & à la diligence, accompagnez de preud'hommie, prudence & fidelité. Car le ſuccés bon & mauuais, ne font diſtinction du ſçauant Medecin à l'ignorant: veu qu'au meilleur Medecin du monde il peut mal ſucceder, apres auoir fait tout deuoir. Mais s'il eſt autrement heureux (qui eſt de n'eſtre communément appellé pour les mortels) on en verra de ſi beaux & frequens effets, qu'on pourra iuger de ſa ſuffiſance. A ce propos ie dis volontiers, quand on meſpriſe quelque ſçauant Medecin, pour auoir failli à ſon iugement ou deſſein, & qu'on

vante vn ignorant, ou de peu de valeur, pour auoir mieux rencontré au meſme fait, ou ſemblable, que les fautes du ſçauant ſont de bon conter, tout ainſi que les beaux faits de l'ignorant. Et pourtant ceſtuy-ci les preſche ordinairement, car on les peut aiſément reciter, & ſes fautes ſont inombrables. Du ſçauant, tout au contraire: les calomniateurs repeteront ſouuent ſes fautes, ou vrays (car le bon Homere ſommeille quelquesfois) ou pretenduës. Auſſi les brauës cures ſont infinies. Le peuple ingrat met facilement en oubli les benefices, qu'il aura ſouuent reçeus, & donne lieu en ſa memoire aux plus legeres fautes. Mais pour monſtrer euidemment l'abus, de iuger par les ſuccés, de la ſuffiſance des Medecins, ie ne veux autre argument, ſinon qu'vn meſme perſonnage ſera dit bon & mauuais Medecin (choſe contraire, & partant impoſſible) à ceſte preuue là. Car de ſemblable mal, en meſme temps & toutes circonſtances pareilles, de deux malades l'vn guerira, & l'autre mourra, eſtãs traitez de meſme Medecin: d'autant que le mal ſera plus vehement, & la vertu moindre en l'vn, qu'en l'autre: ou que l'on n'aura employé ſemblable deuoir à tous deux. On ne peut donc iuger de la ſuffiſance du Medecin par le ſuccés, qui bien ſouuent eſt deu plus à l'heure, qu'au ſçauoir.

Que le vulgaire n'eſtime rien, ſi on ne guerit contre ſon opinion: que les derniers remedes ont tout l'honneur, & bien heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal.

CHAP. XXIII.

COMME il n'y a plus iniuſte & deſraiſonnable que l'ignorant, auſſi n'y a-il rien de plus ingrat ou meſcognoiſſant. Car l'ignorance aueuglit tant, qu'on ſçait mauuais gré

du bien reçeu: & on ſe tient pour obligé du contraire. En la curation des maladies, le vulgaire (iuge incompetent) eſtime peu ou rien, ſi on ne guerit contre toute eſperance: ou pluſtoſt & plus aiſément qu'il n'auoit comprins. Autrement il dit, que c'eſt tout de l'effort de nature, que la ieuneſſe luy a bien ſerui, que les bons potages, coulis & autres alimens, ou le bon ſeruice des gardes l'ont gueri. Brief le Medecin n'y aura part ne quart, ains aura plus fait de mal que de bien: & dira on bien ſouuent, que ſi on n'y euſt rien fait le malade fut pluſtoſt gueri: & autres ſemblables abſurditez, que le peuple ignorant debagoule. Mais ſi on tient le malade pour mort, & puis il vient à guerir, quand bien ce ne ſeroit du bon ordre qu'y aura donné le Medecin (pourueu qu'il y ait continué à le viſiter, & faire touſiours quelque choſe, ou bien ou mal, ſans l'abandonner aucunement) on eſtime qu'il a treſbien fait, & que c'eſt vne belle cure, voire miracle, ne plus ne moins que s'il l'auoit reſſuſcité, ou abſout de la mort, à laquelle on l'auoit condamné. Semblablement aux douleurs vehementes de teſte, des yeux, des oreilles, de la colique, nephritique, goutte, & ſemblables, ſi les remedes ne les oſtent ou diminuent ſoudain, ils ne ſont rien priſez: & dit-on, qu'il falloit bien qu'à la fin le mal s'en allaſt ainſi qu'ainſi, & les medicamens n'y ont de rien ſerui: combien qu'ils ſoient cauſe que la douleur s'eſt appaiſee, mais non ſi toſt qu'on euſt bien deſiré. Car les remedes, comme toute autre choſe naturelle, requierent temps à produire leur effet. Y a-il rien au monde plus actif que le feu? toutesfois ſi vous luy voulez faire conſumer & mettre en cendres vn gros bois verd, ou fondre de cuire à vn inſtant, vous ſerez deſraiſonnable. Et qui dira, que cependant il ne fait rien? C'eſt pourquoy le peuple veut, qu'on change de heure en heure de remedes, comme ſi celuy qu'on a ordonné & appliqué ne faiſoit rien. A quoy le prudent Medecin ne ſe doit accorder, ſi le medicament eſt propre & bien inſtitué: ſuiuant l'Aphoriſme d'Hippocras,

Apho.51. liu.2. que s'il ne succede selon raison, à celuy qui fait tout par raison, il ne faut passer à autre remede, tant que perseuere ce qui a semblé dés le commencement. Ce neantmoins, afin de contenter & amuser le patient, on peut bien de mesme matiere ordonner vn autre forme de remede, & continuant en la qualité ou genre des medicamens, changer souuent de forme & composition. Et voici vn autre erreur, qui se descouure: c'est qu'on attribuë la gueriſon au dernier appliqué, iaçoit qu'il ne fut different des autres en vertu, & que tous les precedens y ayent leur bonne part. Ainsi quant au centiéme coup de hache vn arbre tõbe, ce n'est pas le centiéme qui a tout fait, ains le chacun de nonante & neuf y a fait sa rate portion. Le peuple voudroit (& s'il n'a pas tort de le vouloir, ou desirer, comme il a bien tort d'en importuner le Medecin) que cõme on rompt vn rayffort, & que l'on coupe vn filet, ainsi on trenche le mal: qui est quelquefois aussi roide & enraciné qu'vn vieux chesne, lequel resistera à mille coups auant que de tomber. Mais de peu à peu tout se fait, & plus seurement, que par grand violence: comme l'eau, qui est molle, vse & rompt la pierre par frequence de gouttes. A ce propos reuient, ce qu'on dit communément: Heureux le Medecin qui vient à la declination du mal. Car il est impossible, que le patient meure de la maladie qui diminuë, puis qu'il a eu la force de resister à l'effort de la vigueur du mal, comme Galen nous enseigne. Dont ceux qui donnent sur la queuë du mal, où il n'y a gueres de resistance, n'ont pas grand besoigne à faire. Et cependant ils acquierent (mais à mauuais tiltre) reputation d'auoir sauué la vie au patient, & que les autres Medecins n'y ont rien fait qui vaille. C'est pour reuenir tousiours à nostre proposition, que le vulgaire n'estime pas beaucoup, si on ne guerit contre son opinion. Car en la vigueur du mal tout est si desbordé, par inquietude, veilles, resueries, soif insatiable, & autres tels accidens, que le vulgaire n'en attend que la mort. Si vn Medecin arriue là dessus, & le

malade meurt, les premiers en ſont excuſez ou ſoupçonnez. S'il guerit (comme apres vne tintamarre d'accidens, le mal va en declinant, s'il eſt gueriſſable) le dernier l'aura ſauué. Et voila comment on recompence d'ingratitude, ceux qui ont eu la plus grand peine. Dequoy i'excuſe encores le peuple ignorant, non pas les Medecins preſomptueux & vains, qui arrogamment & impudemment s'attribuent l'honneur de la gueriſon : combien que (s'ils ne ſont ignorans & fraſqueux) ils ſçachent bien, que cela ne leur appartient pas de droit. Car eſtans venus ſur la fin, ils n'ont fait que voir le fruict du labeur d'autruy, ou quelque effort inopiné de Nature.

Des importuns & ſoupçonneux, qui calomnient les procedures du Medecin. Des outrecuidez & preſomptueux, dangereux aupres d'vn malade.

Chap. XXIIII.

LE Medecin n'a faute de beſoigne, quād outre le mal qu'il doit combatre, il trouue reſiſtence du coſté du malade, des aſſiſtans, ou de ces deux enſemble. Car comme il combat l'ennemy, qu'il ſe met & propoſe au deuant, il eſt aſſailli ou deſtourné par derriere, & de toutes parts, de l'importunité de ceux qui interpretent tout en mal, & rapportent les accidens, auec la longueur de la maladie, aux procedures du Medecin. Car s'il aduient, que les accez de la fieure ſoient plus grands apres la ſaignee, ou la purgation, ils en murmurent ou reprochent que leſdits remedes en ſont cauſe. Ils ne s'aduiſent pas, que tout mal va en augmētant iuſqu'à vn certain eſtat, apres lequel, ſi le mal eſt gueriſſable il commence à decliner: & n'entendent pas, que les accez ſeroient encor

plus vehemens, & auront plus long accroiſſement, ſi telles euacuations euſſent eſté omiſes. Ils ne s'aduiſent pas auſſi, que ſouuent les maux recidiuent pour diuerſes occaſions : que quelquefois ils donnent des trefues, puis font plus forte guerre qu'au parauant, ſelon que les humeurs ſe remuent & rebellent, faiſans ſedition les vns apres les autres. Quelquefois il aduiendra par vn malheureux rencontre, que la medecine ſera ſuiuie d'vn flux de ventre iuſques au ſang. Ce flux eſtoit à la porte, & on l'attribuera à la medecine, qui n'en peut mais. Souuent aduient de ſoy meſme quelque douleur de teſte, vomiſſement alteration, trenchees de ventre, inquietude faute de dormir, & autres faſcheux accidens qui n'eſtoient dés le commencement de la maladie : comme le plus ſouuent les maux commencent de peu, ſimples & legers. Que diront ceux à qui tout eſt ſuſpect, & cauſent mal les accidens? Ceci eſt aduenu depuis le cliſtere, ou depuis l'epitheme, l'onction, la poudre, le potus, & autres remedes qu'on aura employez. Il ſera bien vray que c'eſt depuis, mais non pas que le precedent en ſoit cauſe. Ou ie diray ſemblablement, cela eſt aduenu depuis qu'il a prins du boüillon, ou qu'il a dormi, ou parlé à quelqu'vn, &c. Donques ces choſes en ſont cauſe. Il n'y a que le Medecin expert, & ſubtil à l'inueſtigation des cauſes, & diligent obſeruateur des effets ſuruenans aux maladies, qui puiſſe vrayement dire d'où partent ces accidens : & ſi c'eſt de la nature & eſſence du mal, ou de l'erreur du malade & des aſſiſtans, ou des choſes externes. Cependant le Medecin eſt chargé de tout: & ſi on ne luy en fait plainte ou reproche, c'eſt par crainte de l'ennuyer, voyant qu'on a beſoin de luy. Mais on ne laiſſe pas d'en murmurer, & d'auoir regret à tout. C'eſt grandiſſime peine au Medecin, de ſe voir ordinairement interroguer & ergotiſer, d'où vient ceci, d'où vient cela? il ne l'auoit pas hier: c'eſt depuis telle choſe. Ie diſois bien, que cela luy ameneroit quelque accident: & autres tels reproches piquans & aigres, treſdif-

ficiles à ſupporter ou diſſimuler au Medecin qui a bon cœur, & s'éploye fidellemẽt au ſecours du malade: qui a tous ſes eſprits bãdez & tẽdus cõme les cordes d'vne eſpinette, à inuẽter & accorder les moyens de ſurmonter le mal: & ce le pluſtoſt que luy ſera poſſible, le plus ſeurement, & auec la moindre faſcherie que faire ſe pourra. Et qu'eſt ce (ie vous prie) ainſi l'importuner à tout moment, & mettre toutes choſes en doute & ſoupçon, ſinon que par vne opinion de fiance, ou de ſa volonté, ou de ſa ſuffiſance, luy faire perdre courage, & la hardieſſe qu'il doit auoir à bien faire ſa charge, eſtãt fauori & acouragé de tous les aſſiſtans? leſquels ne ſe doiuent eſtonner d'aucun accident, tant que le Medecin plus clair-voyant les en aſſeure. I'accorde biẽ toutesfois, que luy meſmes y eſt ſouuent trompé, comme le iugement des maladies eſt difficile & incertain, ſuiuant la proteſtation du grand pere Hippocras. Car (ainſi que Celſe a treſbien remonſtré) la Medecine eſt art coniecturel: & la raiſon de la coniecture eſt telle, que quand elle aura ſouuent reſpondu, quelquefois nous abuſe. Mais ſi aucunesfois & à peine, au milleſiéme corps nous y ſommes trompez, cela n'eſt pas notable, veu qu'elle reſpond bien & rencontre en infinies perſonnes. Ce que ie dis, non ſeulement en ce qui eſt dangereux, ains auſſi en ce qui eſt ſalutaire. Car ſouuent on eſt fruſtré de ſon eſperance: & tel meurt, duquel le Medecin en premier s'aſſeuroit: & les choſes inuentees à guerir, quelquefois font empirer le mal, ce que l'imbecilité humaine ne peut eſuiter, en ſi grand diuerſité de corps. Il y a toutesfois creance à la Medecine, veu qu'elle profite le plus ſouuent & à beaucoup plus de perſonnes. Il faut tenir cela pour reſolu, que tant qu'il plaiſt à Dieu (auquel il faut touſiours remettre le principal, voire le tout) nous preuoyons à peu pres l'auenir, par ce qui eſt preſent, & ce qui eſt paſſé: dequoy nous aſſeurons, ou nous defions de la gueriſon des malades. Mais il y ſuruiẽt des cas ſi inopinez & fortuits, que les plus aduiſez du mon-

1. Aph. 1. li. 2. ch. 2.

de ne s'en pourroyent douter. Et que feriez vous là? Il n'y a perſonne qui puiſſe reſpondre, de cent mille ſuccez que nous obſeruons en diuerſes maladies. Car nature a interieurement des ſecrets mouuemens, & quelquefois des erreurs de ſon impuiſſance: deſquels ne ſe preſentent à nous aucuns indices qu'on puiſſe remarquer, iuſques à tant que l'on void le deſordre aduenu, & au deſcouuert. Lors le vulgaire ignorant, & plein de ſoupçon le rapporte à quelque choſe de celles qui ont eſté faites pour le meilleur. Et voila vn blaſme au Medecin. Il le faut bien prendre autrement, & iuger ſainement, que nonobſtant la bonne procedure, infinis accidens peuuent aduenir: & que c'eſt du naturel de la maladie, qui continuellement fait nouuelles ſorties, & aſſaut du coſté qu'on ſe doute le moins. Quelquefois on penſe auoir acheué, & c'eſt à recommencer. La maladie n'eſt pas vn ennemy qu'on voye à l'œil, & duquel on puiſſe comprendre tous les deſſeins, pour les rompre ou preuenir. C'eſt bien beaucoup de reparer touſiours les ruines qu'elle fait, & finalement la contraindre à quitter la place. En ces entrefaites ſuruiennent mille & mille accidens ou inconueniens, qui troublent & peruertiſſent la curation. Il faut prendre le tout en bonne part, & ſans moleſter les Medecins (qui en ſont autant faſchez que perſonne qui ſoit) eſtimer, qu'on n'y ſçauroit donner autre remede que celuy qu'on pratique.

Nous auons taxé les importuns & ſoupçonneux, qui ne ceſſent de contreroller les actions des Medecins, & les troubler de mille doutes. A preſent nous parlerons des outrecuidez, temeraires & preſomptueux, qui ont opinion de ſçauoir quelque choſe au fait de la Medecine & des maladies, ou par obſeruation, ou par vſage: & aucuns pour y auoir eſtudié quelque peu. Ce ſont perſonnes fort dangereuſes, & qui trauaillent infiniement vn bon Medecin. Les ſimples ignorans & non outrecuidez, n'entreprennent que ce qu'on leur commande pour le ſeruice du patient, ſans y adiou-

ter ou diminuer, eſmeus d'vne ſage crainte de mal faire. Au contraire, ceux qui cuident ſçauoir, & n'en ont aucun fondement, gloſent touſiours ſur le *Magnificat*, & n'eſtiment rien que ce qu'ils s'imaginent, iugeãs le Medecin fort ſuffiſant, s'il s'accorde à leur propos. Autrement, il eſt rhabarbatif, hazardeux, rude, & non amy de nature. De telles gens parle Terence bien au vray, diſant, qu'il n'y a rien plus inique ou iniuſte, que l'homme ignare: car il n'eſtime rien bien fait, que ce qu'il fait. Doncques il ne faut aupres des malades, pour les ſeruir, traiter & gouuerner, ou auiſer de leur affaire, que les Medecins bien ſçauans, & les ſeruans ou ſeruantes qui ne ſçachent rien, ſinon executer proprement ce que leur ſera commandé, & qu'ils peuuent cõprendre. Car ceux qui ſçauent à demi, ou penſent ſçauoir ſans raiſon, ſont merueilleuſement dangereux. Ils ne ſont ne chauds, ne froids, ains tiedes: parquoy on les doit vomir, c'eſt à dire, ietter hors de la chambre des malades. Or i'approuue les ignorans, pour aſſiſter aux malades, non pas qu'ils ſoient lourdauts & beſtials, ains qui entendent ſeulement le ſeruice requis: comme de bien faire potages tels qu'ordonne le Medecin, cuire les viandes, façonner le lict, leuer & coucher le malade, vſer diſcrettement de toutes choſes ordonnees, comme leur ſera dit, meſmes de l'Apoticaire, enſuiuant l'ordonnance du Medecin: Leſquels ſçachent bien raconter ce qui eſt paſſé, ou de iour ou de nuict, obſeruans toutes choſes fort curieuſement. Ie trouue bon auſſi, qu'ils propoſent quelques doutes au Medecin, comme l'aduertiſſant de ce qu'il peut moins s'aduiſer, n'eſtant touſiours preſent & d'ordinaire. Car cela le met en chemin bien ſouuent, de tenir autre procedure.

Que ce n'eſt le profit des Malades, d'auoir pluſieurs Medecins d'vn ordinaire.

Chap. XXV.

LE vulgaire s'abuſe grandement, en ce qu'il cuide auoir plus de ſecours tãt plus il a de Medecins : comme à la guerre, le grand nombre de gens, fait plus de force. Il eſt vray, que pluſieurs de bon accord, ne ſont qu'vn : mais comme il eſt treſ-difficile, de rencontrer perſonnes qui ayent meſme aduis en toutes particularitez, bien ſouuent la multitude eſt dommageable: comme eſprouua le bon Empereur, qui dit en mourant, *L'entree de pluſieurs Medecins m'a perdu.* Ie trouue fort bon, qu'à la moindre difficulté d'importance, on appelle en conſeil quelque nombre de perſonnes doctes & expertes : mais à executer la reſolution, & regir le malade ordinairement, il n'en faut qu'vn ſurintendant à toutes les particularitez, lequel de ſa prudence & diſcretion adiouſte, diminuë, change, auance, retarde, diſpence, inuente & ordonne chaſque choſe par le menu. Autrement, on n'auance pas grande beſoigne, l'vn ſe repoſant ſur l'autre, ou bien contrediſant de choſe qui ne vaudra preſque le parler. Cependant mille belles occaſions ſe paſſent & perdent: dequoy le patient en ſouffre, lequel s'attend à la diſcretion de ſes gouuerneurs. Vne autre incommodité bien grande eſt, quand les Medecins ne ſont expres chez vn malade & d'ordinaire, ains le viſitent par ville, c'eſt qu'eſtans pluſieurs en part, il ne ſe rencontre pas de pouuoir touſiours s'y trouuer à meſme heure: & ſi l'vn attend l'autre, il perd temps, qui fait biẽ beſoin à d'autres malades. S'il ne l'attend pas, il n'y aura communication auec diſcours, ainſi que le malade ou ſes parens deſirent. Cela eſt merueilleuſement incom-

commode aux patiens, & meſmes aux Medecins. Dont ie dis volontiers, que qui veut eſtre mal ſecouru, ait pluſieurs Medecins. Voyci comment il faudroit faire: dés le cõmencement en appeller quelque nombre, afin de conſulter & conclurre ce qui eſt à faire, pour mettre le malade en bon train de gueriſon. Puis retenir celuy de tous qui ſera plus aggreable, auquel ſeul on remette la diſcretion de tout. Et quand il ſuruient quelque accident nouueau, ou que le mal eſt opiniaſtre, ou qu'il ſe preſente occaſion de penſer à autres remedes, r'appeller le conſeil, lequel ſera depuis executé par le Medecin ordinaire.

MESLANGES D'AVTRES PROPOS VVLGAIRES, *& Erreurs populaires.*

POurquoy dit on, que les mariages faits au mois de May, ſont malheureux.

2 Si c'eſt bien dit, que fille paſle demande le maſle?

3 S'il eſt vray, que l'homme deuient plus vieux, pour coucher auec vne vieille, & la vieille rajeunit, pour coucher auec vn ieune

4 De noüer l'eſguillette, qu'eſt-ce, & comment ſe peut faire?

5 D'où vient que les filles communément parlent pluſtoſt que les garçons?

6 Contre ceux qui penſent que l'on puiſſe crater vn laquais, afin qu'il aille plus viſte.

7 S'il eſt vray que les iarretieres gardent de croiſtre, & font rider les filles.

8 Des Hermaphrodites, qu'on appelle Ian-femmes, & s'il est possible qu'vne femme deuienne homme, ou au contraire.

9 Pourquoy dit on quand quelqu'vn seigne du nez: que bien tost il aura bonnes nouuelles.

10 S'il est vray, que le malade trauaille plus en l'agonie de la mort, s'il y a dans son cheuet ou oreiller quelque plume des perdris.

11 S'il est vray, que l'enfant ait la moitié de la hauteur qu'il aura iamais, en l'aage de trois ans.

12 S'il est vray, que le rogner des ongles accourcit la veuë, comme quelques vns disent.

13 Pourquoy dit-on aux enfans qui manient le feu, ou qui le portent par la maison, qu'ils pisseront au lict.

14 Pourquoy dit-on, de celuy qui est brusc & vergaland, il est né à tout le poil.

15 Contre ceux qui ne veulent, que les tetins malades soyent touchez de medicamens, ni de fer.

16 Pourquoy dit-on, qu'vn bon rheume dure quarante iours.

17 Si c'est bien dit, la poire auec le fromage, est mariage.

18 S'il est vray, que la Turquoise donnee d'vn amy, sans auoir esté demandee, preserue de blesseure, quand on tombe, si elle se rompt.

19 Si l'amethyste porté, garde d'enyurer.

20 Pourquoy dit-on le baailler ne peut mentir: on veut manger, ou dormir, ou de ses amours departir.

21 S'il est vray, que l'homme tondu ait moins de force.

22 Pourquoy estime on sain, de peter en pissant.

23 S'il est vray que de la galle que on a au poignet ou bracelet, on puisse iuger qu'il y en a aussi aux fesses.

24 Comment est-ce que du front salé, on iuge que l'enfant a des vers, & quels sont les plus certains signes de la vermine.

25 Si c'est bien fait, d'empescher que les enfans ne s'adonnent à la main gauche.

26 Pourquoy dit-on, il n'y a sauce que d'appetit, & s'il est bon d'vser quelquefois des sauces.

27 Doù procede les ronfler, & si la teste basse, ou le coucher à l'enuers le peut causer.

28 Si on peut garder quelqu'vn de ronfler, en luy mettant sous le cheuet sa pantoufle, ou son soulier : sa botte ou botine.

29 S'il est vray, que de dormir la teste basse on resue, & si le manger des choux le fait aussi.

30 Pourquoy disent les bonnes gens, qui non a lou ventre dur, non pot dormir segur.

31 S'il est vray ce qu'ils disent aussi, iointure non vau onchure.

32 Contre ceux qui ont opinion, que les chirurgiés ne sont propres à remettre les desnoüeures: & veulent des renoüeurs empiriques, comme y estans plus heureux.

33 De ceux qui hayssent certaines viandes, le pain, le vin, le fromage, les pommes, le gibbier, &c. si c'est d'vn bon ou mauuais naturel.

34 De ceux qui peuuent se passer de boire durant deux ou trois mois, & d'auantage : & des autres qui sont encor plus long temps, sans boire & sans manger.

35 Pourquoy dit-on qu'on n'enuieillit point ne à la table, ne à la Messe.

36 S'il est vray, que l'on croit tant qu'on dort: & que le trauail du iour, diminue autant de la grandeur que on acquiert en dormant.

37 Pourquoy dit on, de ieune Medecin cymetiere bossu: & que les mauuais Medecins viennent à cheual, & s'en reuont à pied.

38 Si c'est bien dit, que les maux viennent à liures, & s'en reuont à onces, ou, qu'ils viennent en poste, & s'en retournent bellement.

39 Comment le malade est accusé enuers le Medecin, & qu on luy reproche tous ses excez ou defaux particulierement.

40 S'il est vray, que la femme ne conçoyue ou retienne la semence, si elle pisse bien tost apres la copulation?

41 S'il est vray, que les hernieux ou greuez, font communément plus d'enfans que les autres?

42 Pourquoy dit-on, femme affolee vaut engroissee?

43 S'il est vray, que les pollutions nocturnes seroyét autant d'enfans?

44 Des femmes enceintes, qui boyuent de l'eau ardent dés qu'elles sont entrees au neufiéme mois, à ce que leur enfant ne soit taigneux.

45 De celles qui ne veulent, qu'on aille querir du feu en la maison d'vne accouchee, de peur que l'enfant soit baueux ou chassieux?

46 Si cela fait à la deliurance, que la femme estant en trauail de l'enfant, disent trois fois (en remuant fort viste le poulce) i'ay froid, i'ay chaud.

47 Si pour remettre vn enfãt fort extenué, le changemẽt à vn laict qui soit plus vieux, luy est necessaire?

48 Comment se peut faire, que la nourrice estant absente cognoisse à ses tetins, que son enfant pleure.

49 S'il est vray que l'enfant vient à s'escorcher les fesses, si on iette sur sa fiante, de la braise, ou des cendres chaudes.

50 Que signifie le present qu'on fait des œufs & du sel à vn enfant, dés la premiere fois qu'il vient à la maison de quelque sien amy.

51 Si le bout des doigts estant gros, signifie que la personne est, ou deuiendra grasse, & la pointe des doigts graisle, est signe de maigreur.

52 Contre ceux qui disent, nous viurons iusques à la mort en despit des Medecins.

53 S'il est vray que de baiser souuent les petits enfans, on leur éboit le sang.

54 Si c'est bien dit, qu'il faut boire, entre le formage & la poire?

55 Pourquoy dit-on, apres la pomme, onc ne but

homme,& apres la poire: preſte ou à boire.

56 S'il eſt vray,que pommes poires & noix, gaſtent la voix.

57 Si c'eſt bien dit, laict & poiſſon, eſt poiſon, & apres le poiſſon,la noix eſt contrepoiſon.

58 Pourquoy dit on, ieune chair & vieux poiſſon, item,a chair ſa chair, & le poiſſon poiſon.

59 Contre ceux qui diſent piſſe clair,& fais la figue au Medecin, & les autres,qui bien dort,piſſe & crolle, n'a beſoin de maiſtre Micolle : Item, Qui a de ſenicle & de la bugle,il fait au Medecin la nicque.

60 Que cel cuide eſtre bien ſain, qui porte ſa mort dans le ſein, & s'il eſt vray ce qu'on dit, loin de cité, loin de ſanté.

61 Si c'eſt folie comme on dit vulgairement, & faire heritier ſon Medecin.

62 Si c'eſt bien dit, contre la mort la vraye targe, ce ſont le pain & le fromage. Item, Tout fromage, eſt bien ſain,qui vient d'vne chiche main.

63 Pourquoy dit-on, ieune qui veille, & vieux qui dort, ils s'acheminẽt à la mort. Item. Qui tard ſe couche & ſe leue matin, verra bien toſt ſa fin.

64 Pourquoy dit on,que ioye de courage, fait beau viſage.

65 Si c'eſt bien dit, que qui veut eſtre tard vieux, le ſe doit faire de bõne heure, & qui veut eſtre bien ſain, ſe laiſſer mourir de faim.

66 Pourquoy dit on, qui vin ne boit apres ſalade, eſt en danger d'eſtre malade.

67 Si c'eſt bien dit, que douleur de teſte veut manger, & douleur de ventre veut chier.

68 Pourquoy dit on, douleur de dent, douleur de parent,& douleur de flancs,la pierre aux champs.

69 Pourquoy ſont en prix & valeur, femmes & poires ſans rumeur.

70 Si c'eſt bien dit, le haut, le bas & milieu chaud: de tout le reſte il ne t'en chaut.

Fin des meſlanges.

RAMAS DE PROPOS VVLGAIRES, ET ERREVRS

Populaires, auec quelques problemes, enuoyez de pluſieurs à M. Ioubert.

LEs Barbiers de village ne veulent point de chemiſes de femme, pour faire de la charpie, des plumaceaux, tentes, compreſſes & bandages: ne auſſi du lin, ou eſtouppes de lin, à péſer les playes, vlceres, contuſions & fractures.

2. On aduertit ceux qui ont le carboncle, de ne paſſer l'eau, ſur pont, ou ſur bateau, ne en ſorte que ce ſoit.

3. Pourquoy deuient on enroué, d'eſtre veu premierement du loup?

4. D'où vient que ſi on trempe du ſalé, chair ou poiſſon, dans l'eau de mer, il ſe deſſale mieux, & pluſtoſt, que s'il trempe en eau douce?

5. La graiſſe de poiſſon offence elle plus l'eſtomach que toute autre graiſſe?

6. Le poiſſon, puiſque il eſt vn coup hors de l'eau, il ne la doit iamais toucher.

7. Les chiens enragent de ieuſner.

8. Comment eſt-ce, que de veiller on deuient fol, ſi on y a quelque inclination?

9. D'où vient, que tant plus on dort, tant plus on veut dormir, & au contraire?

10. Apres le boire & le repas, le dormir ſain ne trouueras.

11. Comment peut on auoir le foye chaud, & l'eſtomach froid?

12. Eſt-il vray, que les cochons & les aigneaux, tant plus ieunes ſont, tant moins ſont bons à manger: & au

contraire des cheureaux & les veaux?

13. La laine de la brebis, arrachee de la gueule du loup, engendre force pouls.

14. D'où vient, qu'on a plus de froid, ou de douleur au bout des doigts que és autres parties?

15. Que la chair de la beſte, qui eſt morte d'vn ſeul coup, eſt plus tendre qu'autrement.

16. Cõtre ceux qui diſent, que les malades gueriſſent pluſtoſt, ſi on les laiſſe viure & faire à leur appetit.

17. D'où vient qu'vn corps bien ſain, ne peut par ſon attouchement guerir le malade, comme le malade peut infecter celuy qui eſt ſain?

18. Pourquoy dit-on que ceux qui ſont frais en Eſté, ſont bien ſains: & au contraire, ceux qui ſont chauds en hyuer?

19. Faut-il que les maladies facent leurs cours?

20. Pourquoy eſt plus dangereux le changement du chaud au froid, que du froid au chaud?

21. Pourquoy n'eſt-il pas bon, que les petits enfans regardent la clarté fort attentiuement?

22. Pourquoy dit on il jaſe, il a les pieds chauds?

23. On dit, que la petite oreille eſt marque de bõ eſprit, & de malice auſſi, ſur tout aux femmes.

24. Ceux qui ont la vaine du front groſſe & apparente, fort aiſee à s'enfler, ſont malicieux.

25. S'il faut boire le plus grand traict au commencement du repas: & qu'il ſoit plus au moins trempé que les autres d'apres.

26. D'où vient que les chapons ſont plus & pluſtoſt gouteux que les coqs, ſi la caſtration eſt remede à la goutte?

27. Comment peut la paille conſeruer la neige, & la glace, veu qu'elle fait meurir les fruicts, & le fromage?

28. Que les premiers & derniers froids, ſont les plus dangereux.

29. D'où vient, que le Soleil de Mars eſt plus catarrheux, qu'en autre ſaiſon: & qu'on eſternuë plus au Soleil, qu'on ne fait aupres du feu?

30. Que le malade doit dormir quand il peut, s'il ne peut dormir autrement à propos.

31. Qu'il faut croire au malade, du dormir, de la soif, & de la douleur.

32. Est-ce bien dit, ce dont couuert en hyuer as esté, ne le despouille en Esté?

33. Quatre sont les mauuais boccons, pesches, figues, melons & champignons.

34. Pourquoy dit on, qui a la fieure au mois de May, tout l'an demeure sain & gay?

35. Qui naist le Dimenche, iamais ne meurt de peste, quoy qu'il en soit attaind.

36. On dit, que la plus part des gelines, & des lieures, sont ladres?

37. Il est sain comme vn poisson, & a l'estomach chaud comme vne caille. Il pourroit mãger des charrettes ferrees, qui ne luy feroyent point de mal.

38. Si l'haleine du punais peut suffoquer vn enfant dans le ventre de la mere, & si la punaisie peut causer diuorce en mariage.

39. S'il est possible, que le poil croisse aux personnes mortes, & les ongles aussi.

40. Est-il vray, que l'on croit tousiours, tant qu'on a des recidues?

41. Male semaine, mal an, mal tousiours.

42. Fat vn iour, fat vn an, fat tousiours.

43. Oeuf d'vne heure, pain d'vn iour, chair d'vn an, poisson de dix.

44. Est-il possible de prendre la verole, pour aller à ses affaires sus la chaire percee d'vn verolé, qui n'en fait que partir?

45. S'il est plus sain, de chauffer le linge des malades au feu de sarmens, & le parfumer de son?

46. Si le persil nuit à la veuë, & si le ius des raisins vers l'esclarcit.

47. Comment on peut estre nourri de clystere.

48. L'hypocras beu au soir cause enroüeure, & quelquefois la squinance.

49. La Hiacinthe fait reſuei plaiſamment: & l'Eſmeraude donnee du mary à la femme, ſe rompt auſſi toſt qu'elle rompt ſon mariage.

50. De nouueau tout eſt beau, de ſaiſon tout eſt bon.

51. Vn mal ne vient iamais ſeul, & mal ſur mal n'eſt pas ſanté.

52. Tard medecine eſt appreſtee, à maladie enracinee.

53. D'où vient que le vin nuit aux parties nerueuſes prins par dedans, & leur profite appliqué par dehors?

54. Comment toute beſte venimeuſe porte ſon contreuenin: & ſi la beſte morte, eſt mort le venin.

55. Pourquoy dit-on, que depuis l'inuention du tondre, & de porter des mules, les Medecins ne vont plus tant ſur mules?

56. Dequoy ſert prendre de l'acier pour les paſles couleurs, & ſi les poulles qui boiuent de l'eau des forges ſe trouuent ſans ratelle: cõme les brebis qui broutent le tamaris pres d'vne certaine riuiere?

57. Eſt-il vray, qu'il faut touſiours boire quand on a ſoif, & manger quand on a faim, & dormir quand on a ſommeil, & qu'on ne ſe doit garder de manger, ſinon des charretes ferrees?

58. Pourquoy dit-on, que ſi l'enfant peut paſſer neuf iours, il eſt hors de danger: & à cela on cognoit, qu'il eſt de terme legitime, & par temps?

59. Y a-il quelques maladies, deſquelles paſſez certains iours, le patient ne peut mourir?

60. Si le potage froid, ou prins apres le repas, engraiſſe plus qu'autrement.

61. A vn corps bien temperé, l'appetit de manger, & de dormir, vient-il touſiours à meſme heure: comme on ſe reſueille volontiers à meſme heure?

62. D'où vient que quelques vns ſe leuans fort matin, ont tout le reſte du iour mal de teſte?

63. Pourquoy apres vn grand exercice, il ne faut boire ne manger incontinent, ni quand on ſuë?

64. Qu'on attribuë ſouuent la conualeſcence au

changement de l'air, qui n'eſt pas moins deuë au changement de l'eau.

65. Pourquoy dit-on, que les cendres ſont medecine: & que le pain moiſi eſclarcit la veuë?

66. Si le manger des aulx fait engendrer des enfans maſles: & s'ils ſont bons à la peſte, dont on les nomme *la theriaque des ruſtiques.*

67. Si les fleurs blanches ou rouges des femmes augmentent, quand elles prennent chemiſe blanche: & ſi au contraire, en la rongne & en la peſte il faut changer ſouuent d'habits.

68. Si les fleurs blanches ſont contagieuſes, de ſorte que l'homme en puiſſe prendre la piſſe chaude.

69. Pourquoy enueloppe on celuy qui eſt tõbé d'enhaut, d'vne peau de mouton eſcorché ſur le champ: & ſi la mumie empeſche le ſang de ſe cailler en l'eſtomach: ce qu'on dit auſſi de la preſure.

70. Pourquoy ſont les hommes plus eſchauffez à l'amour durant l'Hyuer, & les femmes durant l'Eſté?

71. Si coucher auec vne vieille, rend vn ieune homme ſterile.

72. D'où vient que l'homme s'ennuye toſt à la luitte amoureuſe, iamais la femme: & qu'vn coq ſuffira à treize poules, mais vne femme à quatorze hommes?

73. Vne rotie apres le paſt, ou vne croute de pain, ou boire vn peu d'eau fraiſche, ſont ils bons contre le mal de teſte?

74. Que la viande bien maſchee, eſt demi digeree.

75. Pourquoy dit-on, ieune Barbier, & vieil Medecin?

76. Beau à vingt ans, fort à trente, ſage à quarante, riche à cinquante, vieux à ſoixante.

77. Eſt-il bon que les enfans mangent beaucoup de pain ſans viande?

78. Que l'eau mieſlee, dite hydromel, nourrit autant ou plus que le vin.

79. Que toute noſtre vie, n'eſt qu'vne maladie.

80. Que l'acte venerien n'eſt pas neceſſaire à la

conseruation de santé.

81. Que la langue noire au commencement d'vne maladie, n'est pas tousiours mauuais signe.

82. Contre ceux qui disent, que les enfans de sept mois n'ont point d'ongles.

83. Que l'eau extrémement froide, & claire, est plus vicieuse que loüable.

84. Si la gelee est bonne & saine, tant aux sains que aux malades.

85. Apres la figue vn verre d'eau: apres le melon, vn verre de vin.

86. Vn pan, se garde vn an.

87. Est-il vray, que si la femme conçoit au croissant de la lune, ce sera vn fils: & si au decroissant, vne fille?

88. Qu'il ne faut pas craindre tout ce qui peut aduenir, combien que puisse à tous aduenir, ce qu'aduient à quelqu'vn.

89. Est-il vray, qu'il n'y a rien de sain, qui ne soit sain toute l'annee?

90. De ceux qu'on enterre vifs, pensant qu'ils soient morts.

91. Est-il vray, que la langue du chien soit medecinale, gueriſſant les vlceres?

92. Catholicon, eau beniste de medecine, & de tauerne.

93. Qui retient plus longuement son vrine, l'homme ou la femme, & pourquoy?

94. D'où vient, que les dents basses croissent plustost aux enfans, que celles d'enhaut?

95. Qu'est-ce que faire aller la medecine à cloche pied?

96. Si c'est bien dit, lauer souuent les mains, rarement les pieds, & la teste iamais.

97. En la peste il ne faut pas souffler sa souppe: & il conuient parler plus souuent à Dieu, que aux hommes.

98. Qui n'est pas sain, n'est gueres sage; car le mal contraint à beaucoup d'imperfections.

99. Pourquoy dit-on, de ceux ausquels le ventre groule, qu'ils ont des grenoüilles dedans?

100. Est-il mauuais de se chauffer le ventre apres le repas, comme si cela pouuoit empescher la digestion.

101. S'il est meilleur d'estudier le soir apres souper, ou le matin: & à quelle sorte de gens.

102. Si vn homme ne veut manger qu'vne fois le iour, à quelle heure doit-il prendre son repas?

103. Si boire de l'eau fait bien au foye & aux yeux: & s'il nuit à l'estomach & à l'amarri.

104. Est-il vray, que la fieure quarte s'en va par excez, ou yurongnerie: & qu'elle ne fait iamais sonner campane: & qu'vn homme en est plus sain tout le reste de sa vie?

105. D'où vient, que si l'on passe l'heure accoustumee de son repas, on en perd l'appetit?

106. Si de trop boire, on peut pisser le vin: & de trop embrasser le sang.

107. Que le vin immoderé accourcit la vie, comme la chaux mise au pied d'vn arbre.

108. Si la lumiere de l'huile est meilleure pour l'estude, que celle de la chandelle.

109. S'il est bon à vn rongneux de se leuer matin, pour s'aller pourmener.

110. Si en temps de pluye il faut peu manger, peu boire, & faire grand exercice dans la maison.

111. Est-il vray, que ceux qui ne mangent beaucoup, ne sont pas robustes au trauail?

112. Si le pain de froment oppile, le pain de seigle lasche, & guerit les hemorroides: celuy d'auoine ou de mil, constipe: & le pain de maison est plus sain, que celuy du fournier: & si vn peu de son parmi le pain, lasche le ventre.

113. Ceux qui ont les poulmons, ou le foye gastez, aiment fort le vin pur: & d'où vient que quelques vns pissent au lict, s'ils mettent de l'eau en leur vin?

114. D'où vient, que le vin musquat enyure plustost, & plus longuement, si on y met de l'eau?

115. Eſt il bon, de boire dés l'entree de table vn trait de vin pur, auant manger, pour auoir le ventre laſche?

116. Pourquoy eſt-ce, que plus de gens meurent la nuict que le iour?

117. D'où vient, que le ſerain de la Lune eſt plus catarrheux, que celuy du Soleil: & que le matin eſt plus frais que la nuict, encor qu'elle ſoit plus eſlongnee du Soleil?

118. Pourquoy dit-on la goutte eſt la maladie des riches, & la rongne des gueux; & neantmoins qu'il n'appartient pas aux beliſtres, d'auoir ſi grand plaiſir qu'on a de ſe grater?

119. Pourquoy ſont les ladres plus paillards que ſains, & moins ſuiets aux pouls, aux fieures, à la peſte, & autre contagion?

120. Si ceux qu'on appelle en Gaſcongne Capots ſont vrayement ladres: & quelle eſt leur origine?

121. Si quelqu'vn peut eſtre ladre, ſans en auoir les marques au viſage, où l'on conſtitue les ſignes vniuoques?

122. Pourquoy la groſſe verolle va en declinant, & maintenant ſe guerit mieux que du commencement.

123. Doù vient que les goutteux, verollez, & ceux qui ont eu quelque os rompu, ſentent le changement de temps?

124. D'où vient, qu'és lieux où croiſſent les bons vins, il s'y en boit moins qu'ailleurs?

125. Pourquoy dit on, l'Eſpagnol mange, l'Allemant boit, & le François s'accommode à tout: & on le nomme le ſinge des autres nations?

126. Que le dormir ſur le caillé eſt poiſon, & ſur l'yurongnerie eſt medecine: meſmement ſi l'yurongne a vomi, ou ſi on luy a ietté vn ſeau d'eau aux parties honteuſes.

127. Eſt-il au pouuoir d'vne femme, d'eſtre malade & guerie quand elle veut, ſuiuant le vieux dicton?

128. Pourquoy dit-on aulx & oignons pour les Gascons, tripes & boudins pour les Limosins ? Et qu'vn Limosin est grand mangeur de pain, vn Bordelois de chair, l'Espagnol de salade, l'Italien de saulses, & vn Seuenaut de chastagnes.

129. D'où vient cela, qu'il y a tant de goutteux à Bordeaux, tant de hernieux à Montpellier, de goitreux en Sauoye, de fols en Bearn, de fats aux enuirons de Mõtpellier (où ils les appellent bauchs) d'epileptiques en Toscane, mesmement à Florence, descrouëlleux en Espagne, de phthisiques en Portugal, & tant de ladres en Limosin?

130. D'où vient, que de tenir la teste trop couuerte, fait venir le poil chesiu: & si le froid de la teste nuit à la memoire?

131. Est-il vray que le frequent coït, & l'vsage des medicamens, enuieillit les personnes?

132. Comment est bonne contre le rheume, l'vrine des petits enfans?

133. Se peut-il engendrer vn venin dans nostre corps: & si l'Incube est quelque esprit?

134. Ceux qu'on saigne vne fois l'an pour precaution, faut il qu'ils continuent cela toutes les annees, à peine de s'en trouuer mal?

135. Est-il bon a gens gras replets & endormis, de se courroucer fort souuent: & aux impudens d'estre contristez: & si l'accointance des femmes est vtile aux melancoliques?

136. D'ou vient qu'vne maladie contagieuse se prend plustost d'vn vieux à vn ieune, qu'au contraire?

137. Vaut il mieux laisser viure vn homme suiuant sa coustume, encor quelle soit mauuaise, que la changer tout à coup?

138. Est-il vray que les eaux des puits sont plus chaudes en Hyuer, & froides en Esté: ou si elles le semblent estre tant seulement?

139. Est il bon de laisser aller les enfans teste nuë: & si on faisoit bien iadis en Angleterre, qu'on les

plongeaſt dans l'eau glacee?

140. Eſt il vray que ce qui plaiſt à la bouche, eſt bon à l'eſtomach?

141. D'ou vient, que les femmes parlent plus que les hommes, & ſont communément plus belles?

142. Eſt-il vray que les femmes ſont moins ingenieuſes, & moins vitales que les hommes, plus auares & teſtues?

143. Eſt-ce bien dit, aiſle de perdrix, cuiſſe de chapon, queuë de poiſſon, teſte de ſaumon?

144. Pourquoy diſoit vn grand Medecin, que les perdrix engendrent des poulx?

145. Que la chair aupres les os, eſt la meilleure: & le roſti eſt communément plus dur que le bouli.

146. Que le ſucre aux enfans garde d'engendrer vers, mais s'ils ſont engendrez, ils les eſmeut.

147. Iamais ſucre ne gaſta ſauce.

148. Pourquoy craind-on, que de trop crier les enfans ſe creuent, meſmement s'ils ſont maſles?

149. Si c'eſt bon ſigne, que l'enfant tette bien, quand il piſſe beaucoup.

150. Eſt-il vray, que les ſages femmes puiſſent façonner les membres des enfans, quand ils naiſſent: & les rendre ſtupides, en leur preſſant le crane: ou les faire ſouuent choir en ſyncope & vomiſſement, en leur cõprimant la bouche de l'eſtomach?

151. Eſt-il vray, que les habillemens qui preſſent empeſchent les enfans de croiſtre: & qu'à ceux qui laiſſent fort la teſte, il faut bien enfoncer le chapeau ſur les yeux, pour accouſtumer de la hauſſer?

152. Eſt-il vray, que la chair froide met en appetit: & le potage chaud au commencement du repas le diminuë? Que le vin pur eſpargne de manger: & l'eau au contraire rend les gens affamez.

153. Pourquoy dit-on, il a vn Almanach en la teſte, de celuy qui ſent le changement de temps?

154. Eſt-il vray, que de ſerrer fort les iarretieres le ſang monte au viſage, & qu'on en deuient rouge?

155. Que les phlegmatiques viuent long temps, mais ils ſont ſuiets à maintes maladies: & au contraire, les bilieux.

156. Faut-il manger pour entree de table les viandes plus faciles à digerer, excepté quand l'eſtomach eſt bilieux?

157. Eſt-il vray, qu'vn homme bilieux ſera pluſtoſt empoiſonné, qu'vn autre?

158. D'où vient, que les enfans de huit mois ne viuent point?

159. D'où vient, qu'vn homme en ſa colere, ou eſtant en freneſie, eſt plus robuſte qu'eſtant appaiſé, & en bon ſens?

160. Pourquoy dit-on, vin de pourceau, vin de lyon, & vin de ſinge?

161. Le poiſſon eſt-il meilleur cuit au beurre, ou à l'huyle?

162. Pourquoy ſe couure on tant en dormant? & pourquoy dit-on, robe de velours, ventre de bureau?

163. Pourquoy aime on changer de viãde, & du pain on ne s'en faſche point?

164. Pourquoy dit-on, pain changé, & vin accouſtumé?

165. Pourquoy dit-on, pain d'vn iour, vin d'vn an, & farine d'vn mois?

166. D'où vient, que le coin prins au commencemẽt de table ſerre, & prins à la fin, laſche le ventre?

167. Pourquoy dit-on, entre deux petits vn glorieux, & entre deux grands vn lourdaut?

168. Pourquoy dit-on, que ceux qui mangent debout, ou en ſe pourmenant, mangẽt d'auantage: & ſi la couſtume des anciens eſtoit louable, qui mangeoit ſur le lict, ou à terre?

169. Comment eſt-ce, que la graine de laituë prinſe dans vn œuf durant trois matins, fait auoir du laict en abondance?

170. D'où vient, que la recheute eſt plus dangereuſe, que la premiere maladie?

171. D'où

171. D'où vient qu'aux fieures tierces, le ventre eſt couſtumierement conſtipé?

172. Doù vient que le premier & le dernier aage, ſont plus ſuiets à maladies que les aages moyens?

173. Pourquoy les oiſeaux boiuét tant peu,& le loup mange tant?

174. Pourquoy tous les enfans naiſſent la teſte groſſe,& camus?

175. Pourquoy ceux qui vont fort ſerrez de ceinture, ſont plus enclins à paillardiſe?

176. Si les os ſont inſenſibles,d'où vient que les dẽts ſentent ſi grand douleur?

177. D'où vient que les animaux procreez de diuerſe eſpece,comme la mule,ſont ſteriles?

178. Dequoy peuuent ſeruir les fronteaux au mal de teſte?

179. Pourquoy les maſles croiſſent pluſtoſt dans la matrice,& les femelles hors de là.

180. Pourquoy tout animal fuit le coït en ſa groſſeſſe, & en certain temps,fors que la femme.

181. Pourquoy n'eſt il bon de parler beaucoup en mangeant?

182. Comment ſert la panade au flux de ventre?

183. L'homme eſt-il inferieur aux beſtes, de ce qu'il ne fait naturellement aucun remede à ſes maux, comme ſçauent les autres animaux?

184. D'où vient, qu'on appelle le vin doux, vin de commeres?

185. Pourquoy dit on, deſieuner de clercs, diſner d'aduocats,gouter de commeres, ſouper de marchans, & reſueillon de nourrices?

186. Pourquoy dit on,que le melancholique mange, le bilieux boit,& le pituiteux dort?

187. D'où vient, que les enfans mangent beaucoup, boiuent peu,& ne ceſſent de trotter?

188. D'où vient, qu'ayant beu du vin, ſoudain on le ſent à la playe, ou à la goutte,combien qu'il ſoit encor dans l'eſtomach?

189. Que ce n'eſt pas grand merueille de voir que l'Oſtruche digere le fer, veu que les poulles n'en font pas moins.

190. Que le rire, & eſtre ioyeux, empeſche de deuenir vieux.

191. Doù vient, que les dents font mal, ſi on fait grinſer auec vn couſteau vne aſſiette ou autre choſe?

192. D'où vient, que de ſe baigner aux riuieres, on deuient affamé?

193. Pourquoy dit on de celuy à qui puent les pieds, qu'il eſt bien ſain?

194. Pourquoy ceux qui ont grand foye mangent beaucoup, & ceux qui ont le cœur grand ſont timides, & ont les pouls petit?

195. Boire de l'eau quand on ſe va coucher, fait-il dormir?

196. Pourquoy ſont les vefues & les nonnains plus ſuiettes à ſuffocation de matrice, que les mariees: & ſert il de flairer les mauuaiſes ſenteurs, pour reuenir de ce mal?

197. Doù vient que les enfans ſont plus ſuiets à la rogne, aux vers, & à l'epilepſie: les ieunes aux fieures & hæmorrhaigies, les vieux à la toux & à la goutte: les femmes à mal d'eſtomach & de teſte?

198. Eſt il vray, que ceux qui ſe mouchent fort ſont plus ſains, que ceux qui crachent beaucoup?

199. Eſt il vray, que la meilleure chair eſt pres des os, & du poiſſon la queuë, de la perdris l'aile, & du chapon la cuiſſe, de la becaſſe la merde?

200. Cuiſſes ſont bonnes, quand aiſles ſont mangees.

201. Les gemeaux ſe font ils d'vn meſme coït, ou de diuers (ſuyuant Hippocras) par ſuperfetation: & ſi vn enfant peut eſtre de cinq mois, comme le grain ietté en terre croit pluſtoſt l'vn que l'autre?

202. En temps de peſte, vaut il mieux qu'il vente, que s'il fait calme?

203. Pourquoy eſt tant mauuais le dormir ſur iour

ou au serain, ou incontinent apres le repas?

204. Pourquoy les gens gras, & les maigres, sentent plus au bouquin, que les autres?

205. Doù vient, que ceux qui boiuent de l'eau, & ceux qui veillent ou trauaillent, mangent plus: ceux qui boiuent beaucoup de vin, ne mangent gueres?

206. Pourquoy se passera on plustost de manger, que de boire?

207. Pourquoy dit-on, de la panse vient la dance?

208. Le Medecin peut-il guerir les passions de l'esprit, veu qu'il est seulement pour le corps?

209. D'où vient, que quelques vns en dormant parlent & cheminent: & pourquoy s'effrayent souuent les enfans en dormant?

210. Pourquoy dit-on, de celuy qui est magnanime & genereux, il a grand cœur: veu que ceux qui ont le cœur petit, sont les plus hardis?

211. Pourquoy dit-on à quelques vns, qu'ils ont les yeux plus grans que le ventre?

212. Pourquoy dit-on, les poires sont pierres, la noix gaste la voix, le vin fait sang, l'eau amaigrit, contentement engraisse, & le sommeil nourrit?

213. Ne faut-il point guerir la rongne, qui vient à la teste des enfans?

214. S'il faut laisser faire son cours au rheume.

215. Est il vray, que les femmes pasles sont plus affectionnees au coït, que les rouges, & les maigres que les grasses: & que les petites sont plus fecondes que les grandes, les maigres que les grasses?

216. D'où viét ce qu'on dit, Parisien foireux, Champenois peteux, fille pisseuse, vieux chassieux, enfant breneux?

217. Pourquoy sont tant difficiles les gens vieux, & ne loüent que le temps passé?

218. Doù vient, que les poissons commencent à se corrompre par la teste, & les autres animaux par le ventre?

219. Faut il manger beaucoup au temps de peste,

ou il faut s'extenuer.

220. Pourquoy vne mie de pain miſe dans le laict, le fait deuenir aigre.

221. S'il eſt vray qu'vn des vers qui luiſent de nuict en Eſté, empeſche le laict de ſe cailler, s'il eſt dans la maiſon?

222. Eſt il vray, que l'homme boit plus que tout autre animal, & que ſa fiante eſt la plus puante, pour la diuerſité de ſes viandes?

223. Eſt il vray que les animaux qui mangent de la chair de leur eſpece, deuiennent ladres: & qu'il en aduiendroit de meſme à l'homme?

224. Pour ne ſentir tant de faim, eſt-il bon d'eſtre ceint eſtroitement: & pour eſtancher la ſoif, de maſcher du papier?

225. Pourquoy dit on, qu'en temps de guerre il ne faut manger, ne ſemer, de la mante?

226. Pourquoy parlent les oiſeaux, pluſtoſt que les autres beſtes?

227. Pourquoy la biſe eſt contraire à la poitrine, & le vent auſtral au cerueau?

228. Pourquoy le vin nouueau enyure tant, & comment ſa fumee peut ſuffoquer vne perſonne, tandis qu'il boult?

228. Eſt il vray que l'huile eſt meilleure au commencement, le vin au milieu, & le miel à la fin?

230. Eſt-il meilleur ſigne aux fieures, que les vers ſortent vifs, que morts?

231. Pourquoy l'homme eſt plus ſuiet aux maladies, que les autres animaux: & qu'il vit moins que le corbeau, la corneille, le cerf, &c.

232. D'où vient que les beſtes ſentent pluſtoſt le changement du temps, que les hommes: & les plantes, que les beſtes?

233. Pourquoy eſt ce que l'vrine tant plus elle eſt retenue, plus elle put: & au contraire de la fiente?

234. D'où vient, que les ladres ne ſont point tant ſuiets à fieure, ne prennent ſi toſt la peſte, & n'ont point

tant de pouls, que les autres?

235. Les autres animaux ſongent-ils comme l'homme?

236. Les ſonges viennent-ils, de ce que nous auons autresfois veu & ouy, ou de ce que nous deſirons, ou de la condition de nos humeurs, ou par diuine inſpiration?

237. Eſt-il vray, que le vin pur altere d'auantage?

238. Pourquoy ceux qui ſont mutilez de quelque membre, deuiennent plus gras au reſte du corps.

239. Vaut il mieux manger peu, & ſouuent, que autrement.

240. Eſt-il meilleur de boire peu, & ſouuent, comme font les Allemans, ou à grans traits comme font les François? & vaut-il mieux tremper le vin ou boire le vin à part, & l'eau apres, à la mode des Grecs?

141. Le feu, l'amour, & la toux, ſe cognoiſſent par deſſus tous.

242. Pourquoy dit on, qui me veut mal, me fait blãchir: & qui me veut bien, me fait rougir?

243. Eſt ce bien dit, veſtez chaudement, mangez eſcharſement?

244. Que le ſepulchre, la vulue, la terre ſeiche, la mer, & le feu, ne diſent iamais c'eſt aſſez?

245. Que veut dire, pour vn plaiſir mille douleurs? & ſi la conſolation des malheureux eſt, d'auoir compagnie?

246. Pourquoy dit-on, mẽteur comme vn arracheur de dents?

247. Pourquoy dit-on, au confeſſeur, au Medecin, & à l'aduocat, il ne faut rien celer?

248. Pourquoy dit-on, ſain comme vn poiſſon?

249. Pourquoy eſt-ce que les enfans, les vieillars, & les malades, ne peuuent engendrer?

250. Eſt-il vray, que l'homme ſoit vn petit monde: & que toutes les beſtes ſont en luy, quant à la forme, & aux mœurs, ainſi que monſtre la phyſionomie?

251. Eſt il vray, que les hommes enſuiuent le naturel des cheuaux de leur pays?

252. Pourquoy dit-on, que force enfans eſt la richeſſe des pauures gens?

253. Pourquoy les femmes ſont plus groſſes de la ceinture embas, & les hommes de la ceinture en haut: & preſque toutes les femmes ſont ſans iarretieres?

254. D'où vient, que de retenir le ſouffle on oit mieux, & que de fermer vn œil, on void mieux de l'autre?

255. Eſt-il vray, que le vin trempé cauſe vomiſſement?

256. D'où vient, que les maſles ſont plus grands que les femelles, & ont plus grand voix, fors que la vache?

257. Que les beſtes ne perdent leur ſemence en dormant.

258. Que les gemeaux communément ne ſont point tant forts que les autres.

259. Pourquoy eſt ce, que les vieilles gens vouſans regarder quelque choſe, l'eſlongnent de leurs yeux?

260. Pourquoy dit-on, femme barbue de loin la ſaluë, auec trois pierres à la main?

261. D'où vient, que l'amour rend vn coüard hardy, vn melancholique ioyeux, vn lourdaut bien diſant?

262. Pourquoy eſt-ce, que le vin blanc fait piſſer, plus que l'autre?

263. Pourquoy eſt-ce qu'apres auoir mangé de la ſalade, ou du fruict mol, on trouue le vin de mauuais gouſt?

264. Eſt il vray, que ceux qui aymẽt fort le vinaigre, & le ſel ſont mal ſains, & ont le foye bruſlé?

265. Eſt il vray, que pour auoir mangé des pigeons on parle gros?

266. Pourquoy dit on, qui parle du loup il en voit la queuë?

267. Si le boire auant manger, eſt fort mal ſain?

268. Qu'il n'y a plus beau fard, que l'embonpoint?

269. Que le vinaigre eſt la mort de la colere, & la vie de la melancholie?

270. Que l'eau d'vn puits ſouuent tiree, deuient meilleure?

271. D'où vient, que le plus ſouuent les baſtards ſont de meilleur eſprit, que les legitimes : item plus forts, plus meſchans, & gauchiers pour la pluſpart?

272. Pourquoy dit on, que les femmes ont viſage d'ange, teſte de diable, & œil de baſilic?

273. La nourriture trop delicate, corrompt elle le bon eſprit?

274. Le ſang de taureau eſt-il venimeux?

275. Que la ſeule odeur d'vne medecine peut purger ſuffiſamment?

276. D'où vient que les enfans apprennent bien toſt par cœur, mais ne retiennent pas longuement : & les vieux au contraire?

277. Pourquoy eſt ce, que les enfans aiment fort les lardons, & ne font pas les vieux?

278. D'où vient, que ceux qui ont bon iugement, n'ont pas grande memoire: & au contraire?

279. Eſt il vray, que la morſure de tous animaux, voire de l'homme, eſt venimeuſe : & pourquoy celuy qui eſt mordu du chien enragé, ſemble voir le chien dans l'eau?

280. Dequoy ſert de mettre du beurre à la ſemelle du pied des enfans, auec des eſtoupes contre le rheume: & de leur mettre des patenoſtres de coral aux bras & au col, encontre le venin?

281. Comment l'Aconite chaſſe le venin hors du corps: mais s'il n'y en a point, il empoiſonne?

282. Pourquoy oit on mieux la nuict, que le iour?

283. Pourquoy les animaux de mer ſont plus ſains, que ceux de terre?

284. Que les animaux ſont tous Medecins.

285. Que veut dire, le ventre n'a point d'oreilles?

286. Eſt il vray, qu'il ne faut point mettre de ſel au potage des malades, s'ils ont fieure: ni des herbes, s'ils ont flux de ventre: & s'il eſt permis d'y meſler vn peu de lard ou de bœuf, pour oſter la ſaueur?

287. D'où vient, que les beſtes chaſtrees ont la chair plus tendre & ſauoureuſe?

288. Pourquoy les femmes ſont plus coleres que les hommes: & les malades que les ſains.

289. D'où vient, que la cigue ne peut faire mal, ſi on boit du vin apres: & ſi on la meſle auec du vin, elle eſt plus venimeuſe?

290. D'où viét que les corps tuez de la foudre ſe gardent long temps ſans corrompre?

291. Pourquoy change on de couleur, pluſtoſt au viſage, qu'aux autres parties?

292. Se faut-il contraindre de mãger, ſi on n'a point de faim?

293. Pourquoy les femmes s'enyurent mal-aiſément, & les vieillars facilement?

294. Si les raiſins ſont meilleurs, apres auoir eſté pendus, que frais?

295. D'où vient que quelques vns ne vont à ſelle, qu'apres le repas?

296. Qui eſt plus neceſſaire pour la vie humaine, le feu ou l'eau?

297. Pourquoy eſt meilleur l'eau des fontaines: qui regardent le leuant?

298. Comment l'vrine des chauue ſouris, & la fiante des arondelles, peuuent faire perdre la veuë.

299. Si les fruicts nouueaux ſont reſuer, & les febues auſſi.

300. Comment les habillemẽs refroidiſſent en Eſté, & eſchauffent en hyuer. Et comment le ſouffle refroidit, & eſchauffe de meſme.

301. Si vn homme ſain a beſoin de Medecin.

302. Pourquoy mange-on plus en Automne que en

autre saison?

303. D'où vient que ceux qui nauiguent vomissent?

304. Comment l'odeur des roses peut oster le mal de teste: & la senteur des fleurs garde d'enyurer.

305. Apres le repas, qui est le meilleur, le pourmener, ou reposer?

306. L'enfant respire-il dans le ventre de sa mere?

307. Est-il vray, que la tristesse empesche les femmes de conceuoir?

308. Est-il plus sain, d'habiter hors la ville, que dedans?

309. Si le vin doit estre chassé par le vin.

310. Est-ce bien dit, viure faut selon raison, non selon l'appetit?

311. Pourquoy se lasse-on plus en cheminant par vn lieu plain & droit, que s'il est inégal?

312. D'où vient, que les bestes ne sont sujettes qu'à certaines maladies (comme le chien à la rage, la brebis à la rongne, le pourceau à la lepre) & que l'homme est suiet à mille sortes de maux?

313. Pourquoy est-ce, que les femmes craignent tant l'eau froide au visage?

314. Est-il possible, de rendre par le bas quelque chose à l'instant qu'on l'a prinse, & de pisser à mesure qu'on boit?

315. Quand on s'est bruslé, est-il bon d'approcher du feu la partie bruslee?

316. Pourquoy est-ce, que l'eau du puits donne la colique, plustost que celle de fontaine?

317. Pourquoy l'homme a-il plus de ceruelle, que tout autre animal?

318. Est il vray, que la femme est en plus grand danger, quand elle a auorté, que quand elle a porté à temps?

319. Pourquoy dit-on, il est alteré comme vn trespassé, & il boit comme vn templier?

320. D'où vient, que les chiens ont tousiours le nez froid?

321. Eſt-il vray, que de manger des croutes de pain, & des nerfs ou parties nerueuſes, on deuient fort?

322. Eſt-il vray, que le vin fait le bon ſang, & le bon ſang fait le bon entendement?

323. Pourquoy dit-on, viande bien departie, ne fit iamais mal?

324. Pourquoy dit-on, les febues ſont en fleur, il doit auoir belle peur?

325. D'où vient ce qu'on dit, il jaſe, il a les pieds chauds?

326. Eſt-il vray que les chaſtaignes cruës engendrent des poux?

327. Pourquoy dit-on, iamais on ne mange formage, que l'on n'y ait honte, ou dommage?

328. Pourquoy dit-on, Medecin d'eau douce?

329. S'il eſt bon de dormir ſur le laict, l'orge-mondé, boüillon, conſumé ou preparatif, & autres choſes que l'on prend au matin?

330. Eſt-ce bien dit, plus de rhabarbe & moins de regime?

331. Pourquoy dit-on que la merde ſouſtient?

332. Pourquoy dit-on, de ceux qui ont les yeux verds, que toutes bonnes choſes leur ſont contraires?

333. Eſt-il plus ſain de ſe leuer matin, que de dormir la graſſe matinee?

CATALOGVE DE PLVSIEVRS DIVERS PROPOS VVLgaires & erreurs populaires, colligez de plusieurs, & donnez à M. Ioubert, par M. Barthelemy Cabrol.

SOuppe deuant & ſouppe apres, fait viure l'homme cent ans, ou pres.

2. Quand la fueille monte & retombe, l'homme auſſi tombe & retombe.

3. Il ne ſe garde pas bien, qui ne ſe garde touſiours.

4. Les gourmands font leur foſſe à belles dents.

5. Il faut mourir auec ſon ſang.

6. Boire apres ſa ſouppe, faire voir trouble.

7. Il conuient donner à boire à ceux qui ont le poulmon roſti, de peur que la chaleur ne tienne au pot.

8. Bien venant, bien iettant. Il vaut mieux formage, que boullie.

9. Homme goutteux, ſigne d'argent.

10. D'vn pauure ſang il en faut plus tirer.

11. Hachis, gelees, & perdrix, font eſcarlate d'eſtomach.

12. Gens delicats, ſont le pont aux aſnes de ſanté.

13. Femme maigre, tauerne de ſang.

14. Le ſerain eſpais engendre catarrhes.

15. Il n'eſt que vieille fille, pour faire force enfans.

16. Ni en froid, ni en chaud, tirer du ſang il ne faut.

17. Dormir sur la boullie, engraisse les enfans, & endormir sur le tetin, les fait esueiller matin, & dormir sur laict, c'est souhait.

18. Clistere de laict nul mal ne fait.

19. Le iour de la medecine est vne grand' feste: car il faut ieusner sa veille.

20. Vn œuf frais nettoye le cœur.

21. Gasteau, charge d'estomach: & vinaigre, ennemy de Nature.

22. En flux de ventre, ne faut que l'eau y entre.

23. Qui boit verjus, pisse vinaigre.

24. Mal de cœur veut dormir.

25. Les pieds chauds, & la teste, au demeurant viuez en beste.

26. Les maladies *anique*, font aux Medecins la nique.

27. S'il est vray, qu'vn ladre ne sente rien: & qu'il ait force sang.

28. S'il est vray, que les reuerences fort basses & contraintes, auec la compression du corps: sont cause de la gibbosité à plusieurs filles: & que les enfans l'ayent plus du costé droit, à cause des nourrices.

29. Qu'il n'est pas bon de tenir longuement les enfans bandez & garrottez dedans leurs langes, & sur tout en Esté: que cela les peut rendre suiets à la pierre, & autres maux.

30. Que l'impatience des malades, rend quelque fois les maladies longues, & quelquefois mortelles.

31. D'où vient que la continuation du poisson, est plus fascheuse, que de la chair?

32. Pourquoy dit-on, les apostemes sont apozemes?

33. Si c'est bien dit, que prendre tous les iours chemise blanche amaigrit: & le filer des femmes, & l'vsage d'huile de nois.

34. S'il est vray, que d'estre souuent tondu, & fort rais, on est plustost chesnu, & le poil en deuient plus espais?

35. Contre ceux qui tiennent, que le cœur croist

d'vne dragme tous les ans, iuſques au cinquantiéme: & que puis il decroit.

36. S'il eſt vray que des gemeaux l'vn eſt inepte à engendrer: & ſemblablement des gemelles, l'vne eſt inepte à conceuoir: & ſi les gemeaux n'en peuuent faire d'autres.

37. Eſt-il vray, que les enfans nais à ſept mois ou autrement auant leur terme, ſont touſiours malades, & danger de mourir, iuſques à tant qu'ils ayent attaint le terme qu'ils deuoyent ſeiourner dans le ventre.

38. Eſt-il vray, que les enfans de ſept mois, naiſſent ſans ongles: & ceux deſquels la mere groſſe a mangé force ſel?

39. Si ſe peigner le Vendredy, fait mal de teſte: & ſi c'eſt malheur de prendre chemiſe blanche ce iour-là?

40. Le Vendredy eſt le plus beau, ou le plus laid iour de toute la ſemaine: & iamais ne fut Samedy qu'on ne vit le Soleil.

41. D'où vient qu'vne piece de fer, ou de verre miſe parmy le charbon ardant, empeſche d'enlourdir la teſte?

42. Pourquoy eſt-ce que tous enfans ſont nains: c'eſt à dire, cours de bras & de iambes, à proportion du corps?

43. D'où vient que la toux s'eſmeut, ſi on touche vn peu auant le dedans de l'oreille: & l'eſternuëment, ſi on pique le nez?

44. Pourquoy ſe monſtrẽt plus grands, ceux qui releuent d'vne grande maladie: meſme ayant fait grande abſtinence?

45. Contre ceux qui eſtiment, que c'eſt ſigne de ſanté, d'auoir froid apres le repas.

46. Comment peut cauſer des opilations, d'eſtre fort ſerré de corps?

47. D'où vient que la cuilliere de fer empeſche le pois & le ris de cuire?

48. Qui nourrit plus, la chair froide, ou la chaude?

49. Peut on ouyr crier l'enfant, dés le ventre de sa mere?

50. Pourquoy est estimé mauuais laict caillé dans l'estomach, veu que l'on digere bien le caillé & le formage?

51. Est il vray, qu'vne heure de dormir auant minuict, vaut mieux que trois apres?

52. Qui veut estre long temps vieux, faut qu'il commence de bonne heure.

53. Assez fait qui rien ne fait, és maladies perilleuses.

54. La Medecine, & la guerre, se font à l'œil.

55. Pourquoy dit on que les beuueurs d'eau n'ont iamais besoin des pieds d'autruy?

56. Pourquoy dit on, que le vin est de melancholie leuain?

57. De guerir auoir volonté, est partie de la santé.

58. Où il y a & ieunesse, richesse, là il y a maladie à largesse.

59. Est-il vray que durant la famine commune on ait plus de faim, qu'en autre saison, iaçoit que particulierement on n'ait faute de viures?

60. Contre ceux qui conseillent & ordonnent l'acte venerien, contre la grauelle, pierre, & autres maux de reins.

61. S'il y a raison de dire, qu'il ne faut verser de l'eau, en la chambre de celuy, qu'on a taillé pour la pierre?

62. Comment vne femme peut viure sans matrice, aussi bien qu'vn homme sans mentule & genitoires?

63. Du grand abus que l'on commet, en l'absurde vsage de la Mumie faussement appellee?

64. Que les myrobolans ne sont de telle, ne si excellente vertu que le vulgaire les estime?

65. S'il est bon, que les enfans commencent bien tost à manger du pain boully, de la souppe, de la chair, & autres viandes solides?

66. Quelle chair rotie eſt plus ſaine, & plus ſauoureuſe, lardee, bardee, flambee, ou graiſſee?

67. D'où vient, que les beuueurs d'eaux ſont grands mangeurs?

68. S'il eſt poſſible de cognoiſtre par la couleur, ſaueur, tenacité, ou autres qualitez manifeſtes, que la terre lemnie & ſellee, ſoit legitime & bonne.

69. Eſt-il vray, ce que pluſieurs femmes ſouſtiennent, que la ſaignee du iarret fait plus rude la peau, & le teind plus groſſier?

70. Que la conſequence n'eſt pas certaine, du foye chaud l'eſtomach froid: & qu'on accuſe ſouuent à tort le foye, d'eſtre chaud intemperément?

71. Contre ceux qui iugent eſtre ſigne de grande ſanté, de ne cracher, ou moucher point?

72. Qui eſt meilleur contre le rheume & catarrhe, de coucher haut ou bas de teſte?

73. Erreur de ceux qui diſent, le Medecin deuoir tout au malade, & le malade au Medecin rien qu'vn peu d'argent.

74. Pourquoy dit-on, qu'vn bon Medecin eſt touſiours mauuais, & vn bon homme eſt mauuais Medecin?

75. D'où vient que ceux gueriſſent plus aiſément de leurs playes, vlceres, ou autres maladies, deſquels les taches des linceux ou autres linges s'effacent aiſément à la lexiue?

76. Eſtant vn meſme paſſage des viandes & des breuuages, vn meſme receptacle, & vne meſme raiſon ou cauſe du gouſt d'iceux, d'où vient qu'on trouue communément meilleur le brouët chaud, & le boire frais: & tant des chairs que des fruicts, les vns ſont trouuez meilleurs chauds, les autres froids.

77. Comment peut le ſalpeſtre raffraiſchir l'eau, veu qu'il eſt chaud, & aiſément ſe conuertit en feu?

78. D'où vient, que ſur la mer on a ſi grand appetit?

79. S'il eſt vray, qu'vn cliſtere laxatif puiſſe ex-

citer au coït : ce que plusieurs disent auoir senty quelquefois?

80. Comment les pucelles peuuent estre suiettes au mal de mere, voire auant leur puberté?

81. Que plusieurs gouuernẽt beaucoup mieux leurs cheuaux, que leurs personnes, dont c'est bien dit, qui veut viure sainement, ait pour soy tel pensement, que de son cheual ou iument.

82. Si les passes couleurs des filles sont contagieuses, & qu'vne autre les puisse prendre, pour coucher ou se baigner ensemble.

83. Qu'vn estomach debile & froid portera mieux l'eau pure, que le vin verd ou aigre.

84. Pourquoy dit on, que le mouton nous fait enuieillir sur toutes viandes : & que le fromage nous en garde?

85. S'il est vray, que les aigrets ou verjus pochez en l'œil esclarcissent la veuë?

86. Que c'est bien dit, qu'il ne faut toucher aux yeux & aux nez malades, que du coude.

87. Contre ceux qui croient, la douleur de dents reuenir plus forte qu'au parauant, si on iette au feu la dent arrachee : ou que l'on mette sur le sang qu'on en a rendu, de la braise ou des cendres chaudes.

88. Que les choses grasses n'engraissent pas, comme l'on pense.

89. D'où vient que d'vne poullaille noire, le boüillon en est plus blanc? & d'vne chieure noire le laict en est meilleur?

90. Pourquoy est ce, que les personnes blanches sont plus delicates?

91. Qui est plus sain, l'huile ou le beurre?

92. Pourquoy dit on, que le feu est bon en tout tẽps: & s'il est sain de se chauffer?

93. Pourquoy dit-on, faire iambes de vin : & que les cheuaux en vont mieux, quand les cheuaucheurs ont bien beu?

94. D'où vient qu'on pense plus à ieun, que apres le repas,

repas,& mort que vif?

95. Si c'eſt eſtre bon compaignon, que d'auoir touſiours vn boyau vuide pour ſes amis.

96. S'il eſt vray,que le coït ſoit dangereux,au coït de la Lune.

97. Eſt-il vray,que les gras & les boſſus viuent moins que les autres, & ceux qui ont les dents cler ſemees,& les genoux pointus?

98. Eſt-il vray,que morte la beſte,ſon venin eſt mort auſſi?

99. Doù vient, que les petits ſont communément plus coleres que les grans, & ont volontiers plus d'eſprit?

100. Si la fumee de la chandelle ou lampe eſtainte fait deuenir ladre:& ſi elle peut faire auorter vne femme.

101. Doù vient que l'eau du puits deuient meilleure, ſi on y iette des petits poiſſons?

102. S'il eſt poſſible, que l'homme exerce l'acte venerien, dans le bain chaud ou froid: & que la femme conçoiue du bain auquel l'homme ait ſpermatiſé.

103. Eſt ce bon ſigne, quand vn malade s'amaigrit fort,& dés le commencement de ſa maladie?

104. Peut on cognoiſtre,ſi vn homme eſt puceau?

105. Eſt-il vray, que ſi vne femme enceinte porte vn enfant à bapteſme, bien toſt mourra, ou ceſt enfant, ou celuy qu'elle a dans le ventre?

106. Si celle qui a fait des gemeaux,peut guerir de la deſnoüeure, comme l'on dit: & ſi le ſeptiéme enfant maſle guerit des eſcroüelles,tant qu'il eſt puceau.

107. D'où vient,que les vns ſe portent mieux en hyuer,les autres en Eſté:& que l'on en graiſſe plus en hyuer?

108. Pourquoy eſt ce, que d'auoir beu, on chante mieux?

109. S'il eſt vray, que l'argent & le pain ne donnent ou apportent iamais la peſte.

110. Qui bien mange, fiante & dort, ne doit auoir

peur de la mort.

111. Des Polognois malades, voire à l'extrémité, qui se leuent & vestent, à l'heure que les Medecins les doiuent visiter.

112. Si les bouches enleuees, ou entamees, denotent que le mal s'en va.

113. Pourquoy est-ce, que communément chacun obserue ce qu'il a mouché, & non pas les autres excremens : si ce n'est parauenture quelque melancolique?

114. Par où faut il entamer l'œuf par la pointe, le gros bout, ou le milieu?

115. Faut-il boire à chaque œuf vne fois, ou d'auantage?

116. Est-il plus sain, de se faire tondre le premier Mardi de Mars, qu'vn autre iour dudit mois, ou d'vn autre mois.

117. Qui moins en fait, trompe son compagnon.

118. On ne s'enyure pas volontiers de son vin.

119. Qui peu mange, prou mange : & qui prou mange, peu mange.

120. Comment se peut-on morfondre par les yeux, par le nez, la bouche, & les oreilles.

121. S'il est vray, que ceux qui ont esté taillez à cause de l'hernie, ne peuuent depuis engendrer.

122. Pourquoy dit-on, qui ne peut manger qu'il boiue.

123. Est-il vray, que les bains naturels ne valent rien, ou qu'ils sont dommageables, à ceux qui ont eu la verole.

CATALANS.

Qui mingeo porc, mingeo sa mort.
2 Dono capon, es touiours de seson.
3 Qui non ha lou ventre dur, non pot dormir segur.
4 Entre la merdo, & lou pis, se nourris lou bel fils.
5 Non faïs iamais Kiou, de ta bouco.
6 Assais fay, qui ren non fay
7 Qui non flouris, non grano.
8 Qui se vay dormir en sed, se leuo en santad.
9 En Iun, & en Iullet, ne fenno ne caulet.

ESPAGNOLS.

Vna a Zeintuna es de oro, la dos es de plata, la terZera de plomo, la quarta es de hierro.

ITALIENS.

1 Salata ben salata, poco aceto, & ben ogliata.
2 Vesti caldo, mangia poco, beue assai, & viueray.
3 Vegliar à la Luna, & dormir al Sole, non fa ne pro ne honore.
4 Per tutto April, no te discuprir.
5 Da sancto Luca, metti la man in bocca.
6 Bon vino, cattiua testa, & fauola longa.
7 Vin de fiasco, la matina buono, la seru guasto.
8 El pesce guasta l'acqua, la carne l'acconcia.
9 Chi non se gouuerna vn anno, é cinque anni dappoi senZa allegressa.
10 Chi mal cena, peggio inghiotisse.

11 Chi non fa comme fa l'occa, la sua vita e triste & poca.

12 Frommaggio, pere, & pan, sonno pasto da vilan: formmaggio, pan, & pere, son pasto da cauagliere.

13 Bisogna vn matto, e vn sauio, a tagliar del frommaggio.

14 El pan sutto, fa diuentar muto.

15 El vino à la sauor, & il pan al color.

16 Chi mangia el cauolo, e lascia il brodo, piglia il cattiuo, e lascia il buono.

17 Tre cose buone fa la Zouppa: fa patire, fa dormire, & fa la gaingia rossa.

18 Chi vuol esser bene vna settimana lauise la testa: chi vn mese, amazzi el porco: chi vn anno, tolga moglie: chi sempre mai, si faccia prete.

19 A mal mortal ne medico, ne medecina val.

20 A dogni cosa remedio, excetto a la morte.

21 Chi va piano, va sano: & chi e sano, valontano.

22 La mano al petto, la gamba al letto.

23 El maggior fastidio ch'habbia vn vecchio, e di non cagar tenero.

24 Chi va al letto senza cena, tutta la notte si dimena.

25 Vn pasto buono, vn triste, e vn mezano, mantiene l'huomo sano.

26 Chi sa quel fatto troppo, scola i fageoli: & chi nol fa, non ha figliuoli.

27 Chi lo fa quanto ei puol, nol fa quando ei vuol: & chi piu lo fa, manco lo fa.

28 Chi mangia carne e pesce, la vita gli rincresce.

29 *Vino amaro, tien lo caro*
30 *Atauola non s'inuecchia.*

LATINS.

1 *A pane biscocto, à medico indocto, à fulgure & tempestate, defende nos Domine.*

2 *Caseus laudatur non albus, nec argus, nec Magdalenus.*

3 *Ala mala, coxa noxa, cropion dubium, collum remotapelle bonum.*

4 *Vinum lymphatum, cito potatum, generat lepram.*

5 *Summa medicina est, nunquam vti medicina.*

6 *De caseo barcam, de pane bartolomæam.*

A TRES VERTVEVX ET VENERABLE SEIGNEVR, M. ESTIENNE DE RATE, *Conseiller du Roy, & General en la souueraine Cour des Aydes, à Montpellier, Iean Imbert compagnon Apoticaire, Salut.*

MONSIEVR, i'ay fait comme le Cinge du Medecin de Montpellier, duquel M. IOVBERT fait le conte en son traité du Ris. Ce Cinge voyant que tous les seruiteurs du Medecin, estant à l'article de la mort, desroboyent l'argent & autres meubles, il se va saisir du chapperon doctoral. Ainsi quand i'ay veu que M. Cabrol d'vn costé, & Beauchastel de l'autre, faisoyent imprimer quelques chapitres & roolles des Erreurs populaires dudit sieur IOVBERT, à la desrobee (comme ils confessent eux mesmes libremẽt) i'ay pensé d'en faire autant de quelques petits cayers que i'ay peu crocheter, concernans les remedes translatez ou metaphoriques, & ceux que il nomme extrauagãs. Desquels i'auois tousiours esté fort curieux, & il m'auoit fait cest honneur de les me communiquer autrefois. I'ay trouué parmy cela vne liasse de certaines phrases & locutions vulgaires, touchant les maladies, & autres propos de la Medecine: où il recerche les sources de ces termes. Item, quelques propos fabuleux desquels le peuple est en erreur. Ie mets tout en lumiere, sçachant qu'autant crie mal batu que bien batu. Aussi tost aura-il pardonné à trois

Liu. 3. ch. 14.

qu'à deux. Nous paſſerons tous ſoubs vne meſme grace. Pour mon regard, ie n'en fais aucun doubte, ſçachant le credit que vous auez enuers M. Ioubert, voſtre ſingulier amy, & affectionné ſeruiteur : comme il ſe dit par tout, & en public & en priué. Donques ie vous donne & dedie ma part du butin: vous ſuppliant, Monſieur, l'accepter de bon cœur, & de croire que ie penſe m'eſtre addreſſé à celuy, qui me pourra bien remettre en bonne grace, ſi beſoin eſt : me recommandant treſhumblement à la voſtre.

De Paris, ce 20. de Feurier. 1579.

SOMMAIRE DE CE QVI EST TRAITE' EN ceſte ſuitte.

Explication de quelques Phraſes & mots vulgaires touchant les maladies, principalement.

1 FLEVRS, flux, flux menſtrual, mois, menſtrues, perdement, Rhodais, chemiſe doit auoir, cas, malade, male ſemaine, temps, cardinal, marquis.
2 Auorter, affouler, bleſſer, deſſarrier, gaſter.
3 Deſ-merdiat, deſ-antourat, deſ-ourat.
4 Retaillat.
5 Mal de maire.
6 Dyſanterie, eprenſas, ſeintegue, caqueſangue.
7 Nephritique, phrenetique, colique vēteuſe, nephritique & pierreuſe.
8 Colique, maſclon, colique d'eſtomach.
9 Goutte, deſcente, rheume, catarrhe, goutte naturelle.
10 Sciatique.
11 Squinance, morceau d'Adam.
12 Noli me tangere.
13 Saigner du nez.
14 Migraine.
15 Lunatic, & tenir de la Lune.
16 Mal caduc, mau de terre, mal S. Iean, mau de las paſſeras, haut mal.
17 Mau-loubet.
18 La male boſſe.
19 Eſcannar.
20 Aualiſque, Eſtanouyt, Spaſme, Paſmaiſon.
21 Deſieuner, Boire, Reſſiner, Goutter, Soupper.

22 Grasse matinee.
23 Penser vn malade.

Remedes Metaphoriques & extrauagans.

1 Pour la multiplication de semence, & la fecondité.
2 Pour enfanter plus aisément, & pour empescher l'auortissement.
3 Pour rompre la pierre dans le corps.
4 Contraire à la memoire.

Des remedes superstitieux ou vains, & ceremonieux.

1 Pour arrester tout flux de sang.
2 Contre la iaunisse.
3 Contre la goutte grampe.
4 Pour faire plustost sortir les dents aux petits enfans.
5 Pour ne vomir point sur mer.
6 A faire perdre le laict.
7 Contre toute fieure.
8 Contre la fieure quarte.
9 Pour faire perdre les verruës.
10 Pour guerir de l'hydropisie.
11 Contre le masclon.
12 Contre le mal de mere.
13 Coniuration de l'amarri.

Propos fabuleux.

1 De la Vipere.
2 Du Bieure, dit Castor.
3 De la Salamandre.
4 De l'Ours.

Deux Paradoxes de M. Ioubert, traduits par Isaac son fils.

1 Quelles poisons ne peuuent estre baillees à certain iour, ne faire mourir à certain temps.
2 Qu'il y a raison, que quelques vns puissent viure sans manger, durant plusieurs iours & annees.

EXPLICATION DE QVELQVES PHRASES ET MOTS *vulgaires, touchant les maladies, principalement.*

1. *Fleurs, Flux, Flux menſtrual, Mois, Menſtrues, Perdement, Rhodais, Chemiſe, Doit auoir, Son cas, Malade, Male ſemaine, Temps, Cardinal, Marquis.*

Fleurs. LEs *Fleurs* d'vne femme, ſont dites à la ſimilitude des plantes qui fleuriſſent communément, auant que produire leur fruict. Car les femmes qui ſont pour auoir fruict (ainſi appellons nous vulgairement, l'enfant qui eſt dans la matrice, comme d'vne groſſe) doiuent tant abonder au ſang, qu'il verſe par fois, teſmoignant qu'vn autre corps en pourroit bien eſtre nourri. Quand on void ce flux, on dit que la femme a ſes fleurs, & elle promet fruict, ſi elle vient à la conionction. Et au contraire on dit, de celles qui n'ont ce perdement (& par conſequent ſont ſteriles) *qui non flouris, non grane.* Car auſſi les plantes qui ne fleuriſſent iamais, comme la feugere, & les herbes capillaires, iamais ne portent graine ou ſemence: dont elles ſont nommees des Grecs *Agones.* Peut eſtre auſſi qu'on dit fleurs, d'vn mot corrompu pour dire *Flux.* Car le ſang fluë & ſe verſe en dehors. Mais auſſi on dit, le flux de la femme, & le *Flux menſtrual*: parce qu'il fluë tous les mois, ſi la femme eſt bien diſpoſee. Par meſme raiſon on l'appelle auſſi abſoluëment, les *Moys* de la femme, ou les *Menſtrues*, en ſuppleant ce mot de purga-

Flux.

Flux menſtrual.

Moys.

tions. Il y en a qui appellent cela *Perdement*, d'autant que c'eſt vn ſang qui ſe perd, & ne profite à rien. Le populace de Languedoc dit en jaſerie, *Elle eſt de Rhodais* (qui eſt la principale ville du païs de Rouërgue) pour ſignifier que la femme a ce perdement. Et ie penſe que c'eſt vn mot retenu du Grec, *Rhein*, qui veut dire fluer. Duquel auſſi la roſe eſt dite *Rhodon*, à cauſe de la grand odeur qui en defluë & ſort. Ou parauanture on dit, eſtre de *Rhodais*, parce que le terroir d'alentour de ladite ville eſt communément rouge. On dit plus honneſtement, elle a ſa *Chemiſe*, en ſuppleant ces mots, *tachee de ſang*. Item, elle a ce que *Doit auoir* vne femme. Car cela eſt naturel à la femme, & ne ſe peut bien porter, ne porter des enfans, qu'elle n'ait ceſte purgation naturelle & ſpontanee. Les autres diſent, auoir *ſon cas*. D'autres diſent. elle eſt *Malade*: combien que ce flux ordinaire, quand il eſt moderé, ne ſoit au nombre des maladies, non pas meſmes des affections contre nature: mais parce que les femmes ſe ſentent plus faſchees durant ceſte purgation, que deuant ou apres, elles ſe diſent honneſtemẽt (pour couurir ceſte infirmité, ou neceſſité naturelle) eſtre malades. Pour cela meſme on dit, auoir ſa *Maleſemaine*: d'autant que cela va par ſemaines, comme la Lune à pluſieurs femmes, telle purgation ne dure gueres moins d'vne ſemaine. A cela meſme reuient ce qu'on dit, elle a ſon *temps*: comme ſi on diſoit: Elle eſt au terme de ſa purgation. Les autres diſent auoir ſon *Cardinal*, pour la couleur rouge: & les autres ſon *Marquis*, d'autant que cela marque les chemiſes & linceux.

Perdemẽt
Rhodais.
Chemiſe
Doit auoir.
Son cas.
Malade.
Maleſemaine.
Temps.
Cardinal
Marquis

2. *Auorter, Affouler, Bleſſer, Deſſarrier, Gaſter.*

AVorter, eſt du mot latin *Aborter*, qui ſignifie preuenir la naiſſance, ou maturité limitee de Nature: ou priuer l'enfant de ſon *Ortus*, & legitime naiſſance. Noſtre vulgaire dit, *Fouler*, & *Affouler*, le mal qui eſt de contuſion: comme par cheute,

coup de baſton, de pierre, ou autre coup orbe. Et d'autant que telle eſt la plus commune cauſe de l'auortiſſement, on dit *s'affouler*, pour auorter. De meſme eſt ce qu'on dit en France, *Bleſſer*: car il ſemble qu'vne femme eſt bleſſee & nauree, quand elle auorte: d'autant qu'elle a beaucoup de mal, & perd beaucoup de ſang, par vn moyen cõtre nature. En autre païs on dit, *Deſſarrier*, quaſi deſſerrer le ventre, qui eſtoit ſerré, clos & tendu: maintenant il laſche & ſe deſbande mal à propos. Les autres diſent *gaſter*, comme de toute autre choſe qui ne vient à aucun profit.

Affouler.
Bleſſer.
Deſſarrier.
Gaſter.

3. *Deſuerdiat, Deſantourat, Deſourat, Deflorer.*

ON dit cela des plantes, & metaphoriquement des filles qu'on depucelle trop ieunes. Aux plantes *Deſuerdiat*, & quand on cueilt leurs fleurs ou fruicts mal à propos : ou quand on les contraint par fumier, chaux, ou eau chaude, de porter auant leur ſaiſon. Dõt elles acheuent bien toſt leur vie, & ne gardent longuement leur verdeur, vigueur, & gaillardiſe. Cela eſt proprement deſuerdiat: comme on diroit, *Deuerdir*, ou priuer de ſa verdure. Semblablement *Deſantorat*, eſt dit d'vn mot Grec, *Anthos*, qui ſignifie fleur : comme ſi on vouloit dire, *Deſanthorat*, priué de ſa fleur, & tel qui ne portera point de fruict. Ainſi on dit, *Deflorer* vne fille: c'eſt luy oſter ſon pucellage, & ſur tout quand l'aage n'y eſt competant. Dont elle n'eſt depuis ſi vtile en mariage: comme i'ay remonſtré à la fin du ſecond chapitre du ſecond liure des Erreurs populaires. Ainſi les fruicts cueillis auant leur maturité, ne ſont de ſi longue duree, & ſe fleſtriſſent plus que les autres. Quelques vns appellent cela *Deſourat*, qui eſt comme preuenir L'*oure*: c'eſt à dire cueillir auant heure.

Deſuerdiat.
Deſantorat.
Deflorer.
Deſourat.

Retaillat.

C'Est vn Iuif, ou vn Turc, qui a quitté sa religion: que les siens nomment depuis *Retaillat*, comme nous disons *Reuolté*: mais c'est en autre sens, & pour autre occasion. Sçauoir est, que le Iuif & le Turc, ayát esté circoncis, quittant depuis ce party-là, & desirant n'en auoir plus la marque, il se fait recouurir la teste du membre viril. C'est vne chirurgie enseignee de Paul Æginete, & autres bons auteurs Grecs & Arabes, pour contrefaire vn prepuce. Il faut inciser la peau du membre viril, cõtre sa racine, tout à l'entour. Quãd elle a ainsi perdu sa continuité, on la tire de peu à peu embas (comme on despouille vn baston de saule, pour faire vne trompe) iusques à tant que la teste en est couuerte. Puis vers la racine, là où mãque autant de peau, on fait vne cicatrice qui tient sa place. Voila commẽt il est *Retaillé*: c'est à dire, vn autrefois, ou derechef taillé. Car on le tailla premierement quand on le circoncit: & depuis on le retaille, pour couurir le defaut du prepuce. Le Latin l'appelle *Recutit*, comme ayant recouuert sa peau, qu'on nomme *auant-peau*. *Retaillat.* *Recutit.*

Mal de Mere.

C'Est ce que les Medecins appellent, Suffocation de matrice: quand l'amarry ou matrice (qu'on appelle aussi mere, d'autant qu'elle produit les enfans: comme la terre est nommee, la mere commune de tous) s'enfle de quelque vent ou vapeur, & presse tant ses parties voisines, que les boyaux comprimans de mesme le diaphragme & la poitrine, il s'ensuit vne suffocation. Dont le col de la femme quelquefois engrossit, & s'enfle euidemment: autrefois sans apparence externe, elle suffoque & perd la respiration pour quelque temps, auecques la parole. Aucunefois tous les sentimens & mouuemens luy defaillent, com-

me en l'Apoplexie. Mais il y en a au contraire, qui crient, & rient, & ne font que parler.

6. *Dyſanterie, Eprenſas, Seintegne, Cague-ſangue.*

Dyſanterie. LA *Dyſanterie*, eſt vne douleur de ventre, à raiſon des boyaux eſcorchez par dedans, tellement qu'il en ſort des raclures, & du ſang, quelque fois de la bouë, ou pus. C'eſt vne douleur treſcruelle, qui inuite ſouuent d'aller à ſelle, & on n'y peut rien faire, ou bien peu. Dont le malade s'eſpraint fort: & de là on appelle ce mal en Dauphiné, *Eprenſas*, & en Gaſcongne, *Eſpremaſon*. En Languedoc eſt nommé *Seintegne*, du mot Grec *Dyſentere*: qui ſignifie propremẽt, difficulté de boyaux: c'eſt à dire, que les boyaux ont difficulté, peine & trauail en leur action. L'Italien appelle ce mal, *Cagaſangue*: & en fait imprecation, comme du *Cancaro*, & della *Ghiandozza*: c'eſt a dire, du Chancre & de la peſte: cõme le François, de la fieure quarteine.

Eprenſas.
Eſpremazon.
Seintegne
Cagaſangue.

7. *Nephritique, Phrenetique, Colique venteuſe, nephritique, & pierreuſe.*

Nephritique. NEphritique eſt douleur renale. Car en Grec le rõgnon eſt dit *Nephros*. Quelques vns equiuoquent, diſans *Phrenetique* (qui ſignifie reſuerie & folie, à cauſe de l'inflammation du cerueau) pour *Nephritique*. Ceſte douleur de reins procede communément des pierres (dites calculs) ou gros ſablon & grauier, engendré aux rognons. Pluſieurs abuſans du mot de *Colique*, font ceſte diſtinction que l'vne eſt venteuſe, & l'autre Nephritique ou renale. C'eſt bien proprement dit, *Colique venteuſe*, encor que touſiours elle ne ſoit de pur vent) mais non pas *Nephritique*. Car ce ſont appellations priſes des parties, & non de la cauſe du mal. Dont colique eſt mal de boyau, & nephritique de rognon. Et en diſant colique nephritique, c'eſt autant que ſi on diſoit,

Colique.
Colique venteuſe
Colique Nephritique.

mal de boyau au rognon. Les autres disent, Colique pierreuse : voulans par ce mot de Colique, entendre toute douleur de vẽtre, en quelque endroit que ce soit. Il est bien vray, qu'il y a des douleurs coliques (c'est à dire, du boyau nommé *Colon*) prouenantes de pierre, engendree dans le boyau : comme les anciens tesmoignent, & nous l'auons veu de nostre temps. Mais ceux qui parlent de la façon susdite, l'entendent autrement. Car ils veulent, que *Colique pierreuse*, soit douleur à cause de la pierre, qui est au rognon. *Colique pierreuse*

8. *Colique, Masclon, Colique d'estomach.*

IL y a vn des plus grands boyaux, qui se nõme *Colõ*: & parce qu'il est plus suiet à douleurs, qu'autre boyau qui soit, on appelle vulgairemẽt *Colique*, toute douleur de ventre, encor qu'elle ne soit à l'intestin Colon. En quelques païs on l'appelle *Masclon*: d'autãt que les masles (qu'on dit *mascles*) y sont plus suiets, que les femelles: lesquelles ont par cõtre, la subiection au mal de mere, qui est leur Colique selon le vulgaire. Car tout mal de ventre aux femmes, est de la mere, & aux hommes du masclon, selon leur aduis. On dit aussi improprement, *Colique d'estomach*, parce q̃ la douleur est en l'estomach, semblable à celle du colon, son prochain voisin. *Colique.* *Masclon.* *Colique d'estomach.*

9. *Goutte, Dessente, Rheume, Catarrhe, Goutte naturelle.*

GOutte est le mal des iointures, auec inflammation, que les Grecs nomment *Arthritis*, du mot *Arthron*, qui signifie article ou iointure, c'est à dire, coniõction de deux os pour le moins. La tumeur ou inflammation douloureuse, se fait par fluxion des humeurs, qui decoulent à ces parties là goutte à goutte : & pourtant le mal a esté nommé *Goutte*. Il y en a qui l'appellent *Dessente* pour le commencement, ou *Rheume*, ou *Catarrhe* : d'autant que le nom de *Goutte* est fort *Goutte.* *Dessente.* *Rheume.* *Catarrhe*

Goutte naturelle

odieux, ſur tout à ieunes gens. Quelquefois on dit, *Goutte naturelle*, pour faire entendre la commune, & qui eſt le plus ſouuent hereditaire: à la difference des Gouttes de la groſſe verolle, que chacun acquiert pour ſoy: combien quelles puiſſent venir aux heritiers.

10. *Sciatique.*

C'Eſt vn mot corrompu, pour dire *Iſchiatique*: qui ſignifie la goutte en la hãche, dite en Grec *Iſchiõ* là où la cuiſſe s'emboëte, & a ſon mouuement de la partie ſuperieure. De là eſt dite *Iſchias*, en Grec, la goute de ceſte iointure: des vulgaires Medecins *Iſchiatique*, paſſion: du peuple ignorant *Sciatique*.

11. *Squinance, morceau d'Adam.*

Cynãche. Synãche. Squinãce

Morceau d'Adam.

Squinance eſt vne inflammation au goſier, enuiron le larynx (qu'on dit vulgairement le *morceau d'Adã*) laquelle eſtrangle & ſuffoque le patient. Les Grecs la nomment *Cynanche*, & *Synanche*, qui ſignifient lacet ou licol, à eſtrangler vn chien, ou autre animal. Dequoy on a prins ce mot corrompu de *Squinance*, pour dire *Synanche*. Quant au *morceau d'Adam*, c'eſt la teſte de la gargamelle, compoſee de trois cartilages ou tendrons: laquelle eſt fort prominante à quelques vns. A tous elle eſt bien maniable, & parce qu'on la trouue dure & ronde, les bonnes gens diſent, que c'eſt le morceau de la pomme, qu'Adam ne voulut aualer, ſe repentant dés auſſi toſt qu'il l'euſt au goſier, & la retenant auec la main, dont elle s'arreſta là: & depuis en eſt demeuree la marque au meſme endroit à ſes ſucceſſeurs. Mais ſi cela eſtoit vray, les femmes n'auroient cela meſmes comme elles ont toutes: & quelques vnes plus apparent, qu'il n'eſt à pluſieurs hommes.

10. *Noli me tangere.*

ON appelle ainsi le chancre au visage, d'autant qu'il ne le faut traiter tant soit peu rudement, parce qu'on l'empireroit. Il en est de mesme du chancre des autres parties : mais au visage on l'estime plus dangereux, à cause de la beauté qui en diminue : & pour le danger imminent, à cause du cerueau qui en est fort voisin, dequoy la mort s'en peut ensuyure.

13. *Saigner du nez.*

ON dit volontiers cela, de celuy qui est failli de cœur : comme ayant entrepris ou promis quelque chose, laquelle il n'a courage de tenir ou executer. On dit, *il saigne du nez, ou il a saigné du nez.* C'est que la saignee affoiblit le cœur, quand elle est copieuse. Car les forces consistent au sang & aux esprits, qui se perdent ensemblement : & de ceste perte, le cœur estant refroidi, deuient craintif, & on n'ose entreprendre ou executer, ce où l'on void quelque peu de danger.

14. *Migraine.*

C'Est la douleur d'vne moitié de la teste : mot corrompu de grec *Hemicranie*, qui signifie demy-test. On a dit premierement, en corrompant le mot, *Micranie*, puis *Migranie*, & puis *Migraine* : qui signifie vne grenade en Languedoc : fruict ainsi nommé, pour la pluralité des grains, excellens à rafraischir & desalterer. Il y a vn des Royaumes d'Espagne qui en porte le nō : ou bien, ce fruict a prins son nom de là.

15. *Lunatic, & tenir de la Lune.*

LEs Grecs nomment *Seleniaques* (c'est de mot à mot, *Lunatics*) ceux qui au defaut de la Lune sont esga-

rez de leur ſens. Et meſmes tous maux qui ſuyuent fort euidemment le cours, & les faces de la Lune, ſont dits, *Seleniaques*. Comme le mal caduc, dit en Grec Epilepſie, & quelque eſpece de folie, dite Melancholie. Ainſi dit on communément, que les femmes tiennent de la Lune, d'autant que la Lune definit les mois: & les femmes ſe purgent tous les mois. Dont leur purgation eſt dite Mois, & *Menſtrue*. Puis donc qu'elles ſont regies & conduites de la Lune, on dit qu'elles *en tiennent*, ſuppleez (afin de ſauuer leur honneur) le principal poinct de leur ſanté, eſt de la fecondité. Autrement on dit, *Tenir de la Lune*, pour dire eſtre inconſtant & variable, comme la Lune, qui change tous les iours de face. Ce qu'on attribue volontiers au ſexe feminin: toutesfois c'eſt vn reproche d'honneur, entant que cela procede d'vne grande pureté & ſimplicité de matiere, qui rend les femmes legeres & muables, comme le ciel. Dequoy ie loue leur condition, contre l'opinion vulgaire, en mes Erreurs populaires.

Tenir de la Lune.

Au chap. 6. par. 2.

16. *Mal caduc, Mau de terre, Mal S. Iean, Mau de las paſſeras, Haut-mal.*

C'Eſt le mal qu'on dit en Grec *Epilepſie*: lequel mot ſignifie, ſurpriſe ou retention de tous les ſentimens. Dont il aduient que l'homme chet à terre, s'il n'eſt ſouſtenu. Car il perd tout à vn coup la veuë, l'ouye & autres ſentimens, comme par vne ſincope, vulgairement dite *Euanouyſſement*: ou comme par vn Apoplexie. Mais il y a grand difference: en ce que par l'apoplexie, & par la ſyncope, il n'y a non plus de mouuement, que de ſentiment: & en l'epilepſie, le corps ſe demene fort roidement, trauaillé de conuulſion, en Grec dit *Spaſme*. On l'appelle *Mal caduc*, de tomber & choir à terre: Comme vn homme fort vieux, & dit caduc, quand il eſt courbé inclinant vers la terre, & qu'il a (comme on dit vulgairement) vn pied dans la foſſe. Pour meſme raiſon (à mon aduis) on appelle ce mal

Mal caduc.

en Languedoc, *Mau de terre* à cauſe qu'il iette par terre celuy qui en eſt atteint pour robuſte qu'il ſoit: comme ſi on luy auoit donné vn coup de maſſe ſur la teſte. *Mau de terre.*

On le nomme auſſi *Mal de S. Iean*, pource (parauanture) que la teſte de ſaint Iean Baptiſte cheut à terre, quand il fut decapité, puis miſe dans vn plat, à l'appetit d'Herodias. *Mal de S. Ian.*

En Gaſcogne on l'appelle *lou mau de las paſſeras*, c'eſt à dire des paſſereaux: d'autant que les moineaux y ſont fort ſuiets. *Mau de las paſſeras.*

Le commun des François l'appelle *Haut-mal*, pour ſa grandeur & vehemence: ou pour les ſuſdites raiſons, qu'il fait tomber l'homme de ſon haut. *Haut-mal.*

17. *Mau-loubet.*

C'Eſt vne des imprecations du vulgaire de Languedoc, comme le ſuſdit *Mau de terre*. Ie penſe que ils ſignifient le loup, qui eſt vn chancre vlceré aux cuiſſes & aux iambes (mal incurable de vraye cure, ſinon par extirpation) comme celuy du viſage eſt dit, *Noli me tangere*. Et en diminutif ils l'appellent *loubet*, qui ſignifie petit loup. Car ils diſent *loub*, *loube*, *loubet*, pour loup, louue, & louueton.

18. *La male boſſe, la Ghiandozza.*

C'Eſt vne troiſiéme imprecation du meſme pays, qui ſignifie la peſte: ſçauoir eſt, la tumeur ou boſſe peſtilentiale, laquelle (ſans doute) eſt male & mortelle. Ainſi les Italiens (comme deſſus auons noté) diſent *La ghiandozza*, par imprecation. Car la peſte proprement dite, & vne boſſe ou tumeur & enfleure en quelque glande (*ghiande* en Italien) de celles qui ſont au col, aux aiſſelles, & aux aiſnes. *Ghiandozza.*

19. *Eſcannar.*

C'Anne eſt la gargamelle, ou le ſifflet par ou nous reſpirons. Ceux qu'on eſtouffe & eſtrangle, ſont

priuez de leur canne : & par conſequent ils ſont *Ecannez*, que le Languedogeois (amy des S S) prononce *Eſcannats*.

20. *Aualiſque, Euanoyr, Spaſme, Paſmaiſon.*

AVal*ir* en Languedogeois, eſt ſe perdre & diſparoir, de ſorte qu'on ne le void plus, comme ſi le diable l'auoit emporté, ou qu'il fut abiſmé. Noſtre vulgaire de Montpellier, a ce mot fort frequent en la bouche, & le dit quelquefois en riſee & familierement. On le peut dire en François *Euanoyr*, ſignifiant ſe perdre en l'air, & au vent: comme quand on dit, cela *s'eſuanoyt*, & ne ſçait on qu'il deuient. Mais autre choſe eſt *Euanoyr*, qu'on dit autrement tomber en *Paſmaiſon*. C'eſt quand ſoudain toutes forces defaillent, que nous diſons en terme grec *Syncopiſer*. Spaſme eſt vn autre mal, duquel l'epilepſie eſt eſpece : mais on abuſe vulgairement dudit mot, pour denoter l'eſuanoüiſſement & foibleſſe de cœur.

Euanoyr.

Paſmaiſon.

Spaſme.

21. *Deſieuner, Boire, Reſsiner, Gouter, Souper, Dementir.*

DE*ſieuner*, eſt proprement rompre le ieuſne. Car on eſt à ieun iuſques au premier morceau que l'on mange: & la ſyllabe De, eſt ici priuatiue, comme en *Dedire*, *Demordre*, *Defaire*, *Dedier*, *Denoüer*, *Deſalterer*, *Deſopiler*, *Deſenyurer*, *Deployer*, *Deſenyurer*, *Demembrer*, *Demeubler*, *Depriſer*, *Deſobeyr*, *Debrider*, *Deſengager*, *Deſhonorer*, *Dechauſſer*, *Dehander*, *Detendre*, *Decrouter*, *Decroüiller*, *Deſerrer*, *Decoudre*, *Decouurir*, & ſemblables. Ainſi *Dementir*, eſt oſter la menterie : comme quand quelqu'vn ment, & vous luy dites qu'il a menti, c'eſt *Dementir*, qui ſignifie oſter ou ſe priuer, exempter & vindiquer de la menterie. Ainſi eſt *Deſieuner*, priuation de ieuſne. Dont ceux-là abuſent fort du mot, qui diſent, i'ay deſieuné auiourd'huy deux fois, trois fois, &c. Car

Deſieuner.

Demẽtir.

on ne peut desieuner (qui est à dire, rompre le ieusne) qu'vne fois le iour: & c'est au premier morceau. Car on n'est plus à ieun, pour peu qu'on ait mangé. Que les autres repas soyent appelez comme on voudra, le premier sera tousiours le desieuner, quand ce seroit bien a midi, voire au soir: & lors on dira: I'ay ieusné iusques au soir. Et si on ne fait que deux repas, qu'on appelle Disner & Souper, le disner est vrayement desieuner. Si on en fait trois, le premier estant au matin, s'appellera Desieuner: & le second, Disner. Mais si le premier est assez tard, on le nommera Disner, le secõd sera le Gouter, ou Ressiner, & le tiers, Souper. Lequel semble estre dit de la Souppe, que l'on mangeoit au soir, plus qu'à autre heure. Gouter est dit de sa petitesse: d'autant que c'est comme vn collation, en laquelle on gouste & taste quelque fruict, ou l'on ne fait que boire, auec vn morceau de pain. Le boire absoluemẽt est dit pour le Desieuner à cause que les Anciens, autheurs de ce repas, ne faisoient que tremper du pain au vin pur, & beuuoyent cela, qu'on disoit *Acratisma*. Ainsi en Languedoc, on n'vse que du mot Boire, pour le premier repas, que les François appellent Desieuner: & le mot Desieuner est prins tout au contraire, pour dire, Ieusner & abstenir. Ainsi l'Italien dit, *Io son digiuno*, pour dire, Ie suis à ieun.

Souper.

Gouster.

Boire.

22. *Grasse matinee.*

LE matin, n'est ne gras, ne maigre: toutesfois on dit communément, Dormir *La grasse matinee*, parce que le dormir du matin engraisse fort. Car, comme ainsi soit, que la premiere coction (action du ventricule) est plus tardiue la nuict & en dormant, que n'est pas le iour & en veillant: & que le dormir fauorit plus la seconde concoction, qui est generatiue du sang, duquel (estant plus copieux & doux) prouient la graisse: il est certain, que le dormir tard, comme la matinee, engraisse & fait l'embonpoint. Dequoy sont commu-

nément priuez les grans eſtudians, qui ſont fort matiniers: parce que l'aube eſt amie des Muſes.

23. *Penſer vn malade.*

C'Eſt vne phraſe & façon de parler vulgaire, pour dire, aduiſer, pouruoir, & inſtituer ce qu'il faut au malade, & de fait y mettre la main, ſi la Chirurgie y a lieu. Ainſi dit-on, penſer les cheuaux: qui n'eſt pas les imaginer, & auoir en penſee ou cogitation, ains les eſtriller, frotter, bouchõner, nettoyer leurs pieds, donner à manger & à boire, leur faire bonne littiere, &c. C'eſt donc vn ſoin & penſement auec effect, de ce qui eſt neceſſaire au malade, quand les Medecins ou Chirurgiens le penſent: comme ſi on diſoit, penſe au malade, & pouruoit à ce qui luy faut.

REMEDES METAPHORIQVES ET extrauagans.

1. *Pour la multiplication de semence, & la fecondité.*

ON tient, que l'vsage du poisson engẽdre beaucoup de semence. Il faudroit donc, qu'il nourrit mieux que la chair : car la semence n'est que superfluité de bonne nourriture. Il est bien vray, que l'vsage du poisson excite plus au coït, d'autant que la semence qui en prouient, est plus sereuse ou aigueuse, & piquante ; dont elle solicite la vertu expultrice. Et de cela on peut estre abusé, cõme si le poisson faisoit à la multiplication de la semence, telle qui ne pecha sinon en quantité. Peut estre aussi, que l'abus vient, de ce qu'on voit les poissons plus feconds sans comparaison qu'autre sorte d'animaux : testmoin l'infinité des œufs qu'ils produisent. Dont quelqu'vn s'est peu persuader, que le manger du poisson, fait en nous semblable habilité, ou aptitude. Pour ceste raison aucuns recommandent fort la Carpe (mais sur tout la langue, comme partie plus friande) pour deuenir plus gaillard à l'acte venerien, & faire beaucoup d'enfans : d'autant que la Carpe fait des œufs cinq ou six fois l'annee, & tousiours vne infinité. Mais il faut entendre l'abus de la translation : C'est qu'il ne s'ensuit pas, si vn animal est fort fecond, que pour en manger l'homme deuienne tel : ains pour ceste effect il conuient vser des viandes qui nourrissant beaucoup, pour engendrer quantité de loüable semence. Ainsi (parauanture) est-il de ce qu'on escrit, que de manger des moineaux ou passereaux l'homme est plus gaillard

à l'amour, parce que le moineau eſt fort paillard. Mais il faut (a mon aduis) que ce ſoit des ieunes, qui n'ont encor fait folie de leur corps. Autrement, comme les paſſereaux viuent fort peu, il faudroit auſſi dire, que l'homme vſant de moineaux abregeroit ſa vie, d'autant que le moineau l'a fort courte. Et au contraire, qui mangeroit des corbeaux, des corneilles, & des cerfs, viuroit infiniement. Car on dit, que le corbeau peut viure trois cens ans, la corneille neuf aages d'hõme: & qu'on a veu Cerf qui auoit veſcu cinq ou ſix cẽs ans. Par ſemblable raiſon, qui voudroit deuenir fort agile & diſpos, il deuroit manger des Cinges. A ce propos, il me ſouuient d'vne Dame, qui repliqua de fort bonne grace, à vn Medecin, lequel auoit ordonné à ſon mary l'vſage du laict de Chieure, pour deux ou trois mois: & quoy, Monſieur? on dit que ceux qui en vſent longuement, deuiennent ſi remuans, qu'ils ne font que ſauter, danſer, monter & courir, tellement que on ne les peut tenir en vn lieu. Mon mari n'a pas faute de cela: & ie ne voudrois pas qu'il eut plus de gaillardiſe. On dit auſſi, qu'il y auoit vne fille à Paris, laquelle pour auoir touſiours eſté nourrie d'vne Chieure, touſiours vouloit grimper, & ſauteler.

2. *Pour enfanter plus aiſément, & pour empeſcher l'auortiſſement.*

NOs femmes appliquent à l'vne des cuiſſes (ſelon qu'elles penſent l'enfant eſtre maſle ou femelle) ou à toutes deux, pour ne faillir point, vn aymant, quand la femme eſt au trauail de l'enfant, pour en auoir meilleure deliurance. Et durant la groiſſe, ſi on craint l'auortiſſement, on l'attache à l'vn des bras, ou à tous deux, pour la ſuſdite raiſon. Car l'aimant (qui eſt dit *Calamita* en Italien, & Az*imant* en Languedoc) tire à ſoy le fer: & de là on tranſporte le remede à l'enfantement: comme s'il pouuoit encor mieux tirer à ſoy l'enfant. Voire mais, l'enfant n'eſt pas de fer·

& l'Aimant n'attire pas la chair, ne les os. Ce n'eſt pas à dire que s'il tire le fer, il tirera bien autre choſe. Car cela eſt de ſa proprieté, & non pas d'vne force animale: Comme on diroit de l'homme, ou de quelque beſte, que s'il peut tirer ou porter vn quintal de fer, il portera bien trente liures de chair. Encor la comparaiſon ne reuient pas du tout: car il s'en faut beaucoup que le petit aimãt qu'on applique aux bras, ou aux cuiſſes, puiſſe tirer autant gros de fer que l'enfant eſt. A peine tireroit-il vne groſſe eſguille, ou feroit hauſſer vn poinçon. Mais il y a du miſtere & ſecret en ceſte façon de faire, que les anciens Medecins ont ordonné (car ce n'eſt pas de l'inuention des femmes) pour quelque bon reſpect, qu'il n'eſt licite d'expliquer au vulgaire. I'entens que pluſieurs femmes vſent auſſi de l'aimant, à prouoquer ou arreſter le flux menſtrual: à quoy leur ſeruira la meſme remonſtrance.

3. *Pour rompre la pierre dans le corps.*

PArce que la poullaille digere les pierres, & le gruier, de là on a prins opinion, que la peau interne du giſier ou perier (ainſi dit, des pierres qu'on y troue ſouuent) peut rompre & fondre les pierres de l'homme. Mais on ne comprend pas, que c'eſt la forte chaleur (auec proprieté toutesfois, de l'eſtomach bien charnu de la volaille) qui fait que la volaille digere les choſes dures. Ce qui eſt commun à tout oiſeau. Dont il ne ſe faut autrement eſbaïr, de ce que l'Otruche digere le fer. Item, parce que le jus de limon fond les perles, qui ſont bien dures, on a penſé, qu'il rompoit bien les pierres de la veſcie & des reins. Et d'autant que le ſang de bouc taille le Diamant, qui eſt plus fort & dur qu'aucun autre rocher, de cela on infere qu'il rompoit encor mieux la pierre du corps humain. Mais il faut voir, ſi c'eſt point d'vne antipathie, & ſinguliere proprieté, que le ſang de bouc rompt

le Diamant, & non autre eſpece de pierre. Il n'eſt pas toutesfois à meſpriſer, quand il eſt preparé comme il faut : car nous en vſons bien heureuſement, à diſſoudre & mettre en pieces le calcul de l'homme. C'eſt, quand on a nourri le bouc, aagé de trois à quatre ans, durant les iours Caniculiers, de toutes les herbes ſaxifrages (c'eſt à dire, rompantes la pierre) qu'on luy peut faire manger, l'abreuuant de bon vin blanc, & le faiſant tous les iours fort courir. Son ſang emprunte, acquiert, & retient la vertu deſdites herbes tout ainſi que le mouſt vineux, qu'on prepare à meſme effet. Mais il y a plus de vertu audit ſang, comme ſouuent nous auons eſprouué. Du jus de limons y a autre raiſon, par laquelle il peut auſſi rompre ou diſſoudre les pierres du corps humain ; ou pour le moins les remollir, comme le vinaigre rend molle la coquille d'vn œuf. Mais ſa qualité ainſi trenchante, nuit grandement à l'eſtomach & aux boyaux, ſi on en vſe quantité : comme il faudroit pour diſſoudre la pierre. D'ailleurs, le fait n'eſt pas ſemblable, entant qu'on met la perle dans le jus de limon, ayant ſon entiere force : & le jus de limon prins par la bouche, eſt fort affoibli & rompu du ſeiour qu'il fait dans l'eſtomach, & pluſieurs autres parties, par où il luy conuient paſſer : eſquelles il rencontre touſiours quelques humiditez, qui deſtrempent & debilitent ſa force.

4. *Contraire à la memoire.*

ON tient pour ſuſpect à la memoire, l'vſage du cerueau de Connil : parce que ceſt animal à la memoire (qui conſiſte au cerueau) ſi courte, que ne ſe ſouuenant du danger qu'il vient de paſſer, il ne laiſſe de retourner au giſte d'où il s'eſt leué vn peu au parauant. Mais on peut auoir autant ſuſpect tout autre cerueau : d'autant qu'il engendre ſang pituiteux, lequel offence grandement la memoire : comme on

void par le mal dit *Letharge*, qui signifie, oubliance & nonchaloir.

DES REMEDES SVPERSTI-tieux ou Vains, & ceremonieux.

IL y a mille superstitieux remedes, qui n'ont aucun fondement en raison, ni en experience: iaçoit que plusieurs s'abusent, en croyant qu'ils sont bien esprouuez. Leur erreur procede, de ce qu'il aduient quelquefois, qu'on guerit pour lors, & durant qu'on en vse: tout ainsi qu'il aduient de guerir apres plusieurs choses prinses, appliquees, faites, ou dites, ausquelles on attribuë toute la gueriſon. De tels remedes vains, & ineptes moyens, i'en reciteray quelques vns, qui m'ont esté communiquez de diuerses personnes, pour grands secrets. Il est bien vray, qu'en aucuns il y a quelque mistere, & qu'ils gueriſſent, non pas de soy, ains par accident: comme ie pourray expliquer apres les auoir proposez. Toutesfois le peuple est en erreur, de ce qu'il ne sçait la vraye cause, & attribuë tout l'euenement, à ce qui luy appert, soit fait, soit dit, ou appliqué.

1. *Pour arrester tout flux de sang.*

IL faut auoir vne esguillette rouge, qu'vn marié ait donné le iour de ses nopces. Serrez en fort le petit doigt de celuy qui saigne: & que ce soit de la main qui respond à la partie saignante. Le sang tantost s'arrestera, de quelque peu qu'il verse, & fut ce d'vne playe.

Item, la pierre du cerueau d'vne carpe, mise contre le pli du petit doigt, respondant à la partie qui saigne, arreste le flux de sang, le plus impetueux qui puisse estre.

Item mettre vne paille en croix sur le dos de celuy qui saigne, estant vestu, & qu'il n'en sçache rien. Ou le faire saigner sus vne paille en croix.

2. *Contre la Iauniſſe.*

TRouuez du plantain qui naiſſe ſus vne maiſon. Que celuy qui a la iauniſſe piſſe deſſus par pluſieurs fois, tant que la plante en meure. A meſure que elle mourra, la iauniſſe ſe paſſera.

3. *Contre la goutte grampe.*

FAut porter toute la nuict aux pieds, contre les cheuilles, vn jazerant, comme des braſſelets, fait de letton vierge.

4. *Pour faire ſortir pluſtoſt les dents aux petits enfans.*

PRenez le tuyau d'vne plume, rempliſſez le d'Alun, ſoit bien bouché des deux bouts: & que l'enfant le porte pendu au col.

5. *Pour ne vomir point ſur mer.*

METtez du ſel ſur voſtre teſte, quand vous entrerez au vaiſſeau.

6. *A faire perdre le laict.*

QVe la femme aille ſauter trois fois, ou durant trois matins, ſur la ſauge du iardin d'vn preſtre.

7. *Contre toute fieure.*

PORtez vne araigne viue dans vne noix, pendue au col.

8. *Contre la fieure quarte.*

QV'vn frere mendiant là vous demande pour l'amour de Dieu : vous la perdrez, & il la prendra.

9. *Pour faire perdre ses verrues.*

TOuchez en la robe d'vn que vous ſçachiez bien eſtre coqu: en quelque endroit de ſon habillement que vous le touchiez, ſans qu'il s'en aduiſe, vos verruës ſe perdront. On dit auſſi, que ſi voulant trancher vn leuraut, connil, perdrix, volaille, &c. vous eſtes empeſché à trouuer les iointures, penſez à vn coqu, & vous les trouuerez.

Item pour perdre les verruës, faites les conter à vne perſonne qui ſoit plus ieune que vous: elle les prendra & les pourra auſſi donner à vne autre plus ieune, par ſemblable moyen.

Item, faites les toucher auec autant de poix, à qui que ce ſoit, & il les vous prendra.

Item, prenez vne poignee de ſel, & allez tout courant le ietter dans vn four, & les verruës s'eſuanouyront.

10. *Pour guerir de l'hydropiſie.*

IL faut piſſer durant neuf matins ſur le marrube, auãt que le Soleil l'ait touché: & à meſure que la plante mourra, le ventre ſe deſenflera.

11. *Contre le masclon.*

PORtez vn anneau de letton au petit doigt. On dit que ce remede est bon aussi contre le haut mal.

12. *Contre le mal de maire.*

IL faut porter au doigt vn anneau, qui soit de trois filets entortillez: l'vn d'argent, l'autre de letton, & le tiers de fer.

13. *Coniuration de l'amarry delouee, en langue Agenoise.*

Mayre mayris, que as cinquanto dos rasits,
Et vno mays que l'on non dits:
Tiro te das coustas.
A qui non son pas tous estas.
Tiro te de las esquinas.
A qui non son pas tas esinas.
Tiro te del son de ventre:
A qui non te podes estendre.
Mais bouto te à l'ambounil.
Là on la vierge (Mario) portet son (car) fil.
Cric croc, Mairo torno tel al loc.

Pater noster. Aue Maria. Faut reiterer cela par trois fois.

C'est à dire en François.

Amarry meraſſe, qui as cinquante & deux racines,
Et vne plus que l'on ne dit,
Tire toy aux costez:
Ce ne sont pas là tes estres, ou places.
Tire toy vers l'eschine:
Yci ne sont pas tes aises.
Tire toy au fond du ventre:
Yci tu ne te peux estendre.
Mais boute toy au nombril,

Là où la vierge(Marie)porta son(cher fils.)
Cric,croc,maire retourne à ton lieu.
Pater noster,&c.

PROPOS FABVLEVX.

LE peuple erre en plusieurspropos des animaux lesquels il n'a pas inuenté, ains les tient des anciens : qui ne les ont pas bien entẽdus,ou expliquez,ou (parauãture)ont expressément feint telles choses,pour quelque bonne raison: comme les sages & diuins poëtes ont enseigné la vertu aux hommes bestials, par fables & inuentions plaisantes. Ce que leur a esté & sera tousiours permis, non moins qu'aux Peintres, ainsi que tesmoigne le gentil Horace,disant:

Tousiours esgal pouuoir & hardiesse ont eu,
Le poëte & le peintre, en ce qu'ils ont voulu.

Quant aux peintres, voyez comment ils representent vn Ange en forme de iouuenceau, reuestu d'vne estolle blanche ceinturee, la teste nuë, ayant des aisles comme vn oiseau: Et l'Ame de l'homme comme vn petit enfant tout nud: Le diable auec des cornes,& vne queuë. Toutesfois ce ne sont qu'esprits sans corps, lesquels ne ressemblent à aucune creature visible. Ainsi l'enfer qui n'est qu'vn lieu, est figuré comme vne grand gorge. La mort,qui n'est sinon priuation de vie,cõme l'ossement d'vn trespassé, tenant vne faux en sa main. Ainsi l'amour,qui n'est que passion & accidẽt,ne subsistant aucunement de soy mesme,est peind & representé comme vn enfant nud, & aueugle, ayant des aisles, vn arc, & vn carquois garni de fleches. Les vents, qui ne sont que l'air esmeu & agité, sont peints comme testes d'hommes,ayans les ioues fort enflees, ainsi qu'vn sonneur de trompette. Et quand les Astrologiens se sont voulu seruir des peintres,pour instruire les ignorans, ils ont fait representer les douze signes du Zo-

diaque (qui ne ſont que certaines eſtoilles, diſpoſees en diuerſes figures) l'vn de la forme du Belier, l'autre du Taureau, le tiers de deux enfans gemeaux, &c. Ainſi les images du ciel qui ſont hors du Zodiaque, l'vne en Ourſe, l'autre en Aigle, les autres en riuiere, en Harpe, en Chien, Dragon, &c. Puis les Planettes, qui ne ſont qu'eſtoilles ou aſtres. Saturne, Iuppiter, Mars, Mercure & Venus, en perſonnages de diuers habits & contenãces. Le Soleil autrement & autremẽt la Lune. Les peintres ont touſiours retenu la figure des eſtoilles à cinq rayons denotans leur brillante lueur: iaçoit que toutes n'eſtincellẽt pas ainſi: & on ſçait bien, que toutes ſont de figure ronde, ſans pointes, ne rayons corporels. Quant aux elemens, ils peignent le feu (qui eſt inuiſible) comme noſtre feu artificiel: ce que n'eſt trop mal à propos. L'air ne peut eſtre peint, non plus que le ciel, corps diaphanes & tranſparans, mais on les repreſente de couleur bleuë. L'eau eſt figuree à ondes, & la terre en globe, comme vne boule. Des animaux, ils en contrefont quelques vns fabuleuſement: comme la Salamandre, qui n'eſt pas telle qu'on la peint, ni le Dauphin auſſi, comme on le met en deuiſes & armoiries. Non pas meſmes la fleur de lys, qui eſt aſſez vulgaire. Et le cœur, ſoit de l'homme, ou d'autre animal, n'eſt pas de la figure que les peintres le font. On peint le Pelican, ayant le bec aigu tourné contre ſa poitrine, qu'il bequette pour en ſortir du ſang à nourrir ſes petits, tant qu'il en meurt: & toutesfois nous voyons, que le Pelican à le bec mouſſe, plat & large, iuſtement à la facon des ſpatules d'Apoticaire: tellement qu'il n'en peut blecer ſa poitrine. Auſſi le nom Grec Pelican, ſignifiant vne hache ou doloire, monſtre bien que ſon bec doit eſtre plat. Ioint qu'on dit, que le pere bat les petits, comme à coup de ſoufflets, tant qu'ils ſont preſque morts: & que la mere ſe bleſſe, pour les reſtaurer de ſon ſang. Or les ſoufflets ſe donnent de quelque choſe plate, & non d'vn bec pointu. Le Phœnix, qu'on repreſente ſe bruſlant au feu qu'il

s'eſt

s'eſt preparé,& encor plus fabuleux. Mais tout cela eſt permis aux peintres & aux poëtes (comme nous auons dit) pour quelque bon reſpect & ſecrette raiſon, qu'il n'eſt beſoin d'expliquer en ce lieu : ou ie veux ſeulement faire mention de certains propos fabuleux, que le vulgaire tient pour treſ-certains & veritables. En quoy il eſt fort excuſable : car pluſieurs grans philoſophes & Medecins anciens, ont ſouſtenu telles opiniõs.

1. *De la Vipere.*

C'Eſt vne fort ancienne opinion, que la vipere ſe conioint à ſon maſle, en receuant dans ſa bouche la teſte d'iceluy, à faute d'autres parties genitales : & que la femelle, du plaiſir qu'elle en prend, ſerre ſi fort ſes dents, qu'elle trenche la teſte à ſon mary, dequoy elle deuient enceinte. Puis quand ce vient à la deliurance, les petits n'ayant autre iſſue, & comme pour venger la mort de leur pere, rongent le ventre & les flancs de leur mere, laquelle en meurt. Et voyla pourquoy on dit du poſthume, duquel la mere meurt en le faiſant, *Il eſt comme la Vipere, qui ne vit onc ne pere ne mere.* Et il y a vn Embleme, que Ieã de Tournes, Imprimeur (des meilleurs de la France) a pour enſeigne, auec ceſte deuiſe, *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.* Tout cela eſt faux, & mal auancé, à faute d'auoir bien entendu ce, que dit Ariſtote. C'eſt, que la vipere conçoit des œufs, leſquels s'eſcloüent dans ſon ventre, & deuiennent petits viperons. Ils naiſſent tous formez, s'eſtãs deſpouillez de la membrane ou taye qui les contenoit dans l'amarri. Et c'eſt leur arriere-fais. Mais les derniers, meus d'impatience, rongent ceſte membrane, pour ſortir plus haſtiuement. Car la mere en porte plus de vingt, & n'en fait qu'vn tous les iours. Cela rend les derniers impatiens, & les contraint de ronger leur tunique ou membrane, mais non pas les coſtez, ou le ventre de leur mere. On ſe peut eſtre failli ſur l'origine & etymologie du mot, comme ſi vipere eſtoit dite,

quasi viparíens. Mais c'est de *viuum pariens.* Car il n'y a aucun serpent qui face les petits en vie, que la vipere. Les autres font des œufs, qui hors du ventre sont conuertis en serpens.

Du Bieure, dit Castor.

ON tient vulgairement, que ceste beste arrache ses testicules à belles dents, quand elle se sent poursuiuie des chasseurs: ayant naturellemẽt cognoissance, qu'on la recerche pour cela. Dont on pense, que ce nom *Castor*, luy a esté donné, parce qu'il se chatre, & par consequent deuient chaste. Cela est faux: car, comme iadis a escrit Dioscoride, il ne peut toucher ses testicules. Ce ne sont pas les deux tumeurs qu'il a aux aisnes, comme apostemes pleines de matiere graisseuse, dite *Castorium*: lesquelles aussi il ne s'arrache pas. Et n'est point dit *Castor*, du chatret ou de la chasteté, ains du mot Grec, *Gaster*, qui signifie ventre, parce qu'il est fort ventru: & il n'y a eu que changement de la lettre G, en C. Voyez là dessus la tresdocte histoire des poisons de M. Rondelet, au dernier chapitre du second tome.

Liu. 3. ch. 23.

3. *De la Salamandre.*

IL y a aussi grand erreur sur le naturel de cest animal, qu'on dit viure dans le feu, & l'estaindre. Dont fut prise la deuise du grand Roy François, premier de ce nom, pere des arts & sciences, *Nutrisco & extingo.* Dioscoride auoit bien remonstré le contraire, & Galen aussi, disant: que la Salamandre resiste quelque temps au feu, mais elle se brusle y demeurant long temps. Toutesfois on a mieux aimé se tenir auec Aristote, disant, que la Salamandre n'est pas bruslee du feu, ains s'y pourmene dessus, estaignant la flamme & charbons. L'experience (qui est plus forte que toutes

Li. 2. ch. 56.
Liu. 3. des temper.
Liu. 5. de l'hist. des ani. c. 19.

les authoritez des plus ſçauans du monde) nous enſeigne, qu'il n'en faut rien croire. Quant à la figure, la Salamandre qu'on peind eſt fabuleuſe, & controuuee des peintres, qui ſe la ſont imaginee: telle faiſans auſſi monſtrer la beſte plus grande qu'elle n'eſt. Elle reſſemble aſſez aux petits laizardeaux, qui hantent les murailles, en Languedoc nommez *Langroles*, en Dauphiné *Larmuſes*. La Salamandre eſt vn peu plus grande marquee de pluſieurs taches. Son corps eſt farci d'vn ſuc blanc, & eſpais comme laict, qu'on fait ſortir par les pores du cuir, en le preſſant. Ce laict eſt tant froid, que la Salamandre peut reſiſter quelque temps au feu, mais non pas gueres ſans ſe bruſler, roſtir, & en mourir: comme nous auons veu plus d'vne fois. C'eſt bien loin de l'eſtaindre, & encor plus d'y viure, ou d'en viure, comme le Chamæleon vit de l'air, s'il eſt vray ce qu'on en dit. Ie n'en ay point encores veu de vif, pour le verifier.

4. *De l'ours.*

ON dit que l'Ours n'enfante qu'vne piece de chair ſans forme d'animal: & que depuis il leſche tant cela, qu'il le façonne & luy donne ſa forme. C'eſt vne maniere de parler hyperbolique: pour dire, que le faon eſt fort lourd de premiere naiſſance, tout couuert de baue, en telle quantité, qu'il ne ſemble qu'vn loupin de chair, ſans aucune diſtinction de parties. La mere le nettoye incontinent de cela, en leſchant ces morues longuement. Dont le faon paroit depuis en forme d'animal. Ainſi qui verroit ſortir vn chien (ou autre beſte parfaite) de la bourbe fort gluante, il ne ſçauroit cognoiſtre que c'eſt d'vn premier rencontre. Apres qu'il en eſt nettoyé, on recognoit toutes ſes parties diſtinctement.

A MONSIEVR MONSIEVR IOVBERT CONSEILLER & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, Chancelier de l'Vniuersité en Medecine de Montpellier, à Paris.

IL est bien raisonnable, *Monsieur & tres-honoré pere, que ie Vous rende raison de mes estudes, tant pour obeyr à Vostre commandement, que pour demonstrer par quelque bon effect (comme ie desire tousiours) le progrez de mon petit sçauoir, depuis Vostre depart. Monsieur Giraud, mon bon maistre & tresmethodique precepteur, m'a baillé ces iours passez à traduire pour mon exercice, deux de Vos Paradoxes: & ayant approuué ma Version (apres l'auoir vn peu corrigee) il a bien voulu, que i'entreprinsse de la Vous enuoyer: comme pour monstre de ce que ie sçay faire. Madamoiselle, & tres-honoree mere, continue auec nous tous Vos enfans, le meilleur portement qui se peut en Vostre absence: laquelle nous estant griefue, nous diminue autrement la bonne chere. Mais nous esperons Vous reuoir en brief, ayant acheué de seruir ce quartier chez le Roy, ainsi que promettez par toutes Vos lettres. Dieu nous en face la grace, & Vous maintienne tousiours en bonne prosperité. Nous Vous baisons tous les mains, saluans tres humblement Vos graces. De Vostre maison, ce premier iour de Ianuier (pour estraines.)* 1579.

Vostre treshumble, tres-affectionné, & tresobeissant fils, ISAAC.

1. SI ON PEVT LIMITER QVE LES POISONS NE PEVuent estre baillees à certain iour, ne faire mourir à certain temps : au tresrenommé Docteur en Medecine, M. Pierre Perreau, le ieune.

C'est le dernier Parad. de la 2. Decade.

COMBIEN que vous puissiez beaucoup plus proprement & plus exactement expliquer ce doute, tresdocte PERREAV, toutesfois puis qu'il vous plaist d'en ouyr aussi mon aduis, sur la limitation & efficace des venins à iour prefix, ie vous diray en brief ce que i'en pense. I'ay bien tousiours estimé absurde & ridicule, ce qu'on affirme vulgairement, que les venins soyent limitez des empoisonneurs à certain temps. Car comme ainsi soit, que des medicamens, voire qui sont vtiles, la vertu (de la notice de laquelle on limite à chacun sa quantité & dose) ne peut estre apprise, que par longue & frequente experience, & icelle estãt cognuë, ne nous laisse encor vn art certain, ains coniectural: ie ne voy point par quelle raison, les empoisonneurs ayent vn temps prescrit à l'efficace de leurs venins. Car il n'est pas loisible de les esprouuer sans danger, ne mesme sans punition, tout ainsi qu'on experimente l'action des medicamens salubres. I'ay opinion qu'ils essayent les leurs sur des bestes, chiens, porceaux, & oiseaux: & que de là ils se constituent des reigles, ayant obserué diuers temps de mourir, selon la nature des venins. Comme si les natures, de l'hõme (le plus temperé des animaux) & des autres, n'estoyent fort differentes. Outre ce, que il est beaucoup plus facile, qu'vne heure certaine &

preciſe de l'euenement, aduienne aux beſtes, qu'aux hommes. Car les animaux priuez de raiſon, ont fort peu de diuerſité chacun en ſon eſpece, paiſſant le meſme paſturage, & n'eſtans adonnez à diuers eſtude (ou occupations.) Dont il s'enſuit, qui des meſmes choſes les beſtes endurent preſque ſemblable paſſion. Mais les hommes, iaçoit qu'ils conuiennent en vne eſpece, toutesfois ils ſont tant differens, que iamais vous n'en trouuerez deux ſemblables (de face.) Et de diuerſes complexions, conditions, & occupations, combien de milliers en trouue l'on? Certainement ie penſe, qu'en la ſeule eſpece des hommes, il y a autant de difference entre les particuliers, qu'il y a d'eſpeces diuerſes au reſte du genre des animaux. Et pourtant il faut eſtimer totalement abuſiue & non ferme, la coniecture des empoiſonneurs: comme il eſt aiſé à entendre, de ce que i'ay à dire incontinent. Commençons donc noſtre beſongne.

Pluſieurs cuident & tiennent, que Theophraſte (treſgraue & approuué Philoſophe) ſoit autheur de ceſte opinion, parce qu'il eſcrit ainſi de l'Aconit. On dit qu'on le compoſe de telle ſorte, qu'il peut faire mourir à certain temps: ſçauoir eſt, dans deux mois, trois mois, ſix mois, vn an entier, & quelquefois en deux ans. Et dit on, que ceux là meurent plus miſerablemẽt qui y peuuent plus long temps reſiſter. Car il faut que leur corps tranſiſſe petit à petit, periſſant d'vne langueur diuturne: & ceux qui meurent ſoudain, ont la mort plus facile. Mais l'authorité de Theophraſte ne nous doit rien eſmouuoir, veu qu'il eſcrit cela, plus de l'opinion d'autruy que de la ſienne, comme les mots recitez declarent treſeuidemment. Et ſi quelqu'vn requiert la cauſe de ceſte perſuaſion, il la trouuera double. La premiere eſt l'aſtuce des hommes, qui ſe flatẽt trop, & mignardent leurs vices. Car combien en trouuera l'on qui ne portent plus patiemment, qu'on leur reproche vn mal aduenu de cauſe externe, que ſi on le diſoit auoir eu ſource de la mauuaiſe temperature

de leur corps (ou de leur intemperance) Car iaçoit que nul puisse estre dit cause de sa premiere constitution, & que par consequent le reproche de son imperfection ne touche pas à luy, toutesfois parce qu'elle est nostre, nous le couurons, & luy fauorisons outre mesure: tellement que s'il arriue quelque faute de la part de nostre imperfection, nous craignons quelle nous soit reprochee. Dont il aduient, que nous accordons plus volontiers, la cause du mal proceder de quelque chose externe, que de l'interieur. Les exemples en sont plus manifestes, en ceux qui ont moins de sçauoir, ignorans les bons arts & sciences, transportez du simple iugement de l'amour de soy-mesme. Comme sont les vieux, & le surplus des idiots: ausquels on ne peut rien dire de tant receuable, que si on rapporte la cause de leur mal, ou à vn saint, ou à la poison secrettement donnee, ou à l'aspect sorceleux d'vne vieille. De là procedent les plaintes, desquelles Virgile en dit vne:

L'ignorãce des causes introduit fort souuent, le faux soupçon le poison, & sorcelerie.

Ie ne sçay pas quel regard mal-veillant,
Va mes agneaux tendrets ensorcelant.

Car ne pouuans mentir probablement, que presentement, ou vn peu au parauant on ait donné de la poison, on controuue plus seurement, qu'on l'a baillee long temps y a. L'autre cause de celle opinion est la deprauee interpretation des theoremes astronomiques. Car comme ainsi soit, que les Astrologiens constituent (ce qui est vray) les diuerses manieres des affections ou passions des corps inferieurs, estre de la diuerse conionction oppositions, & aspect rechangé des superieurs, le vulgaire ignorant a prins de là occasion, d'establir & fonder la varieté des effects, sur les moindres differences qu'il peut obseruer aux corps celestes. Comme quand il constitue, quelque plante auoir efficace à l'encontre des fieures, pourueu qu'elle soit cueillie auant Soleil leué. Or ceste erreur est allé fort auant. Car non seulement de ces differences (certainement fort legeres) les hommes construisent communément la diuersité des effects en espece, ains

Ainsi est il desherbes cueillies la veille de la S. Iean

auſſi veulent que les accidens de ces effects ſoit diuers, pour la meſme raiſon: comme eſt le temps de manifeſter l'efficace des poiſons. La reſuerie deſ-
» quels eſcriuant Theophraſte dit, que la mort ſuruient
» en autant de temps, que la plante a eſté cueillie. Recerchons donc la vraye ſolution de ce probleme par raiſon, pluſtoſt que par la relation ou teſmoignage d'aucun. Ce que nous ferons treſcommodement (ſi ie ne m'abuſe) commençans par la definition de venin ou poiſon: à celle fin qu'on entende plus aiſément, qu'eſt ce dequoy nous entreprenons la diſpute.

Nous diſons proprement eſtre venin, tout ce que prins dans le corps, repugne tellement à la nature du corps, qu'il n'en peut eſtre ſurmonté: ains au contraire, il change le corps, ainſi que le corps change couſtumierement ſes viandes. De tous venins il y a deux ſouueraines differences. Car, ou ils ſont ennemis de la nature humaine, à raiſon de leur qualité manifeſte, ou ils luy ſont aduerſaires de toute leur ſubſtance. D'auantage, les vns peuuent tuer pluſtoſt, les autres plus tard, de leur propre naturel. Ceux tuent ſoudain & en peu de iours, ou dans peu d'heures qui ſont incontinent portez au profond du cœur. Tels venins ſont extrémement chauds, & pour la pluſpart corroſifs ou putrefactifs, des Grecs nõmez *Septiques*, doüez de parties tres ſubtiles. Car les froids & groſſiers ſont pareſſeux, & s'inſinuent tard aux veines & arteres. Il y en a qui infectẽt & deſtruiſent nos corps de leur ſeule vapeur ou exhalation inuiſible: autres leſquels tiennẽt le principal lieu d'atrocité & malice, certains venins artificiels, qui ont la vertu tant ſubtile, qu'en ayant oingt & froté les eſtrieux, ils penetrent les bottes de l'homme à cheual, iuſques à paruenir aux plantes des pieds nuës: & de là entrans au corps, par les ſouſpirals de la peau, corrompent tous les membres. On en infecte auſſi les ſelles & brides des cheuaux: & ſont depuis introduits de la chaleur naturelle, aux veines & arteres de celuy qui eſt à cheual, par les pores des

mains & des cuiſſes. Finalement on en empoiſonne les habillemens, licts & couuertures. A ce genre peuuent eſtre rapportez ceux qui tuent par la ſeule veuë, ou par l'odorat, & qui ſeulement gouſtez (ſans eſtre aualez) ſoudain precipitent l'homme en ruine ſans aucun retardement. Tous ces venins apportent auecques eux vne mort preſente: de ſorte qu'il ne reſte aucun temps de ſecours aux miſerables qui tirent à la mort. I'entens que telles poiſons ſont en frequent vſage aux Turcs, & autres nations eſtranges. De ceux ci different les venins groſſiers, qui ſont plus pareſſeux & tardifs à faire leur action: mais en fin ils bruſlent bien fort, rongent, mangent, tourmentent, & du ſeiour acquierent plus grandes forces & plus de malefice. Or il n'y a pas ſeulement differente efficace és poiſons de diuers genre, mais auſſi il leur aduient grande varieté du terme de nuire ſelon leur conſtitution & temperament de ceux qui en ont prins. C'eſt que les vns ſentent plus toſt ou plus tard la nuiſance, que les autres accablez de la poiſon: quelques vns auſſi en eſchappent. Car il aduient aucunesfois, que la force venimeuſe eſt mitiguee & vaincuë, de la complexion de celuy qui a prins le venin: ou qu'elle ſoit de ſoy aſſez robuſte, ou qu'elle ſoit renforcee par le moyen de la contrepoiſon. Ainſi de ceux qui habitent en vn meſme air peſtilét, il y en a qui ne ſont attaints de peſte: & de ceux qui en ſont malades, les vns meurent ſoudain, les autres plus tard, les autres en fin en reſchappent. S'il eſt ainſi, il ſemble totallement ridicule ce qu'on affirme, qu'il ſoit poſſible de bailler de la poiſon, laquelle à iour prefix & en certain temps face mourir: & que ce ſoit de la condition du venin. Auquel erreur ſemble fauorir vn autre, que nous auons renuerſé dés long temps: ſçauoir eſt, que les medicamens prennent de noſtre chaleur, le commencement de leur mutation, comme Galen enſeigne. Dont il s'enſuit, qu'eſtant preſſez groſſierement ils produiſent plus tard leur effet. Mais encor que ie leur accordaſſe cela, toutesfois ils n'aduien-

dront pas à ce qu'ils affermentici, si ce n'eſt captieuſement. Car ſi quelqu'vn argumente ainſi: Ceſte drogue deſploye ſes forces plus tard que ceſte-là, doncques il le fera à certain temps: l'argumentation ſera fauſſe, & eſt nommee d'Ariſtote, *Elanche au conſequent.* Ne plus ne moins que ſi quelqu'vn diſoit: La Chieure eſt vne beſte, doncques la Chieure eſt vn Aſne. Car *faire tard & faire à certain temps*, ſont eſpeces diuerſes de ce qui fait ſes actions en quelque temps. Or que telles gens ne regardent qu'à la ſeule condition des poiſons, ceci le prouue aſſez, que vous ne les oyez faire aucune diſtinction des corps, ains ſeulement feindre l'eſpece de la poiſon, à laquelle ils mettent la limitation du temps, & non pas de la complexion des hommes. Mais on a veu ſouuent, qu'ayant baillé d'vne poiſon au meſme pois, & à meſme heure, à pluſieurs qui banquetoient enſemble, les vns mouurent ſoudain, les autres apres quelques iours, & qu'à aucuns elle ne fit gueres de mal. Nous voyons tous les iours aduenir le ſemblable des medicamens purgatifs: leſquels eſtant donnez en meſme temps, meſme meſure, & pareille preparation, à diuerſes perſonnes, ils vuident les vns fort viſte, les autres tard: & les vns bien fort, les autres peu ou rien: & outre ce, les vns vuident ſans faſcherie, les autres auec grand difficulté, griefues trenchees, & frequente foibleſſe de cœur. Et qu'eſt-il de beſoin alleguer diuers hommes, quand à vn meſme, le meſme medicament ne produit touſiours meſmes effets? Puis donc que ſelon la diuerſe & nompareille complexion & conformation des corps, nous voyons telles choſes aduenir pour la pluſpart: & d'ailleurs qu'on ne peut iuſtement comprendre la propre temperature de chaſque homme: comment ſçaura quelqu'vn, combien de temps pourra la chaleur naturelle reſiſter au venin? Quand i'accorderois bien, que quelqu'vn fut ſi expert empoiſonneur, qu'il peſaſt d'vn certain iugement le pouuoir de ſa poiſon, autant exquiſement qu'on peſe le muſc à la balance: toutesfois ie n'admettray iamais,

qu'on la puiſſe tant exactement limiter, au naturel de celuy qui la doit prendre, qu'elle ne faille aucunement de la fin, ou du terme qui luy eſt propoſé. Car la Medecine meſmes eſt tenuë pour (ſcience) fondee en coniectures, quant eſt de preſcrire à chaſque homme la quantité & la propre qualité de ſes remedes. D'autant qu'on ne ſçauroit aucunement eſcrire ou dire *le iuſtement propre*, comme dit Galen, au troiſiéme de la methode, troiſiéme chapitre. Et vn peu apres: En l'art de „ Medecine il n'y a choſe, ou remede (dit-il) qu'on ne „ puiſſe nommer en eſpece: mais ce qu'on ne peut dire, „ n'eſcrire, ne ordonner entierement, c'eſt la quantité pour vn chacun. Il repete cela bien ſouuent aux propos qui s'enſuiuent, enſeignant que chaſque homme à ſa propre curation, & que la proprieté naturelle eſt indicible, & incõprehenſible d'vne exacte ſcience. Le vulgaire des Medecins appelle *Idioſyncraſie*, la proprieté naturelle, comme Galen remonſtre. Et parce que tous confeſſent, qu'on ne la peut comprendre, on attribuë le vray art de medecine à Æſculape & Apollon. Car le principe, & comme fondement, de la Medecine parfaite ou accomplie, & infaillible (laquelle Galen nomme, *l'art de vraye medecine*) eſt la particuliere cognoiſſance des naturels. Dont il adiouſte: Si ie ſçauois „ recognoiſtre iuſtement la nature de chacun en parti- „ culier, ie penſerois vrayement eſtre tel, que ie conçoy „ en mon entendement auoir eſté Æſculape. Mais d'au- „ tant qu'il ne ſe peut faire, i'ay deliberé de m'exercer „ tant, que i'en approche le plus pres que peut l'homme: „ & i'exhorte les autres de faire comme moy. Donques ſi „ la medecine eſt cõiecturelle, & non certaine, de la partie qui ordonne à chacun ſes remedes, & que cela ne peut eſtre aperçeu, ſinon finalemẽt par vne longue obſeruation & experience, qui ſe pourra perſuader cela des venins? Car ſi en l'art de medecine l'experience eſt dangereuſe, comme ſagement nous aduertit Hippocras: il eſt aiſé à penſer cõbien eſt incertaine la preuue *Apho.* 1. des poiſons: parce qu'il n'eſt pas loiſible d'experimen- *liu.* 1.

ter leur vertu, sans danger & sans punition, ainsi que des medicamens salubres, en diuerses personnes. Et ce que peut quelqu'vn auoir obserué aux bestes brutes, i'ay dit par cy deuant, qu'il est inepte de le vouloir accommoder à l'homme : d'autant que les naturels des hommes & des bestes sont grandement differens, mesmes par ceste preuue, que les estourneaux viuent seurement de la ciguë, & les cailles de l'hellebore, qui nous sont medicamens & poisons. Nous pouuons en fin colliger de ces raisons, qu'il faut estimer fort erronee & peu ferme, l'art (si art se peut dire) & la coniecture des empoisonneurs : veu mesmement, qu'vn venin produit son action, autresfois hastiue autresfois tardiue : & ce non tant à raison de soy, que pour la nature & complexion du corps, lascheté ou estroitesse des passages, force ou foiblesse de la chaleur naturelle, & le beaucoup ou le peu des excremens semblables, ou diuers. Car la force du venin demeure quelque fois vaine, ou fort rabatuë : comme és corps de ceux qui ont les facultez de l'ame robustes, à raison d'vne tresbonne trempe. Aussi Galen pense que le bastiment & la composition du corps, est cause que la ciguë tuë l'homme, & nourrit les estourneaux. A quoy il adiouste, la force de la chaleur menuisante & subtiliante : à raison de laquelle il pense, qu'il aduient aussi, que les venins froids demonstrent plustost & mieux leur force, à l'endroit des natures chaudes. Ce qui pourra sembler paradoxe à plusieurs, mais ayant esté tres-ouuertement demõstré par ledit auteur, i'en obmets la preuue à mon escient. Quant au naturel des excremens, ils affoiblissent les actions des venins, repugnantes à leurs qualitez. Car s'il y a aux entrailles de la pituité en abõdance, la force du venin chaud en sera grandement rabatuë : & au contraire, l'humeur chaud hastera l'action d'vn tel venin. Ainsi la cholere copieuse, rebouche & rompt le natcotic qu'on a prins : & la pituite le fauorit. Ce que peuuent sçauoir ces meschans empoisonneurs, n'est guere autre chose sinon qu'ils cognois-

sent, quels venins font mourir seulement de l'euidente condition de leurs qualitez, & qu'ils nuisent de toute leur substance. Tels sont ceux qui tuent par pourriture ou corrosion, ausquels il aduient de se renforcer auec le temps, comme dit Galen: en lieu que les autres s'affoiblissent par leur retardement. Car tous ceux-là pourrissent auec le temps, & de tant plus, que le lieu sera plus humide & plus chaud. Donques ceux qui agissent en pourrissant, le temps augmente leur action: parce qu'il augmente la pourriture: & veu qu'ils ne cessent de se pourrir, reciproquement ils pourrissent (le corps.) De là procede, qu'ils font mourir long tẽps apres, principalement les venins qui sont de substance grossiere & terrestre. Voila (dis-ie) que les empoisonneurs peuuent auoir aprins par longue obseruation: de sorte qu'ils sçachent distinguer les venins qui tuent de leurs insignes qualitez d'auec les autres qui font pourrir de toute leur substance. Itẽ, que ceux cy aportent de leur nature à quel homme que ce soit, vn mal plus soudain: & que ceux-là ne desployent leurs forces, sinon en plus long temps. Et outre ce, que de toutes les deux sortes, ils tuent plustost ou plus tard (sans auoir aucun esgard au corps) selon qu'il y en a plus grand, ou moindre quantité. Ils peuuent bien aussi faire, que tous venins soyent temperez à leur plaisir, & rendus plus doux, ou plus aspres, à ce qu'ils tuent plus viste, ou plus tard: ce qui est sans aucun secret ou miracle de nature. Car nous aussi coustumieremẽt vsons de tel artifice aux drogues purgatiues, aguisans les plus paresseuses, & leur donnans comme des esperons: & au contraire, retenans la trop hastiue penetration des autres, en y meslant de ceux qui sont naturellemẽt plus tardifs & grossiers. Mais qu'on limite les effects des poisons à certain iour, & à poinct nommé, nous pensons estre absurde & du tout ridicule: d'autant que la nature de chasque homme ne peut estre parfaitement cogneuë (ainsi que nous auons cy dessus suffisamment demonstré) d'où procede le tres-incertain

1.
2.
3.
4.

terme de chasque venin, à faire mourir l'homme. Car toute action naturelle rencontre diuers effets, selon la diuerse disposition, tant de ce qui agit, que de ce qui endure. Et cela aduient, non seulement à raison des qualitez euidentes, ains aussi des occultes & propres: dequoy procede aussi, que à vne autre nuit beaucoup; ce que profite à cestuy-cy. Pierre de Abano (lequel on nomme Conciliateur) là où il explique ceste questiõ, propose qu'il se peut faire, que ayant cognu certainement la duree de la vie d'vn homme, par la quantité mesuree de son humeur radical, on baille vne poison, qui le consume en dix ans. Dont il collige, quelques vns estre empoisonnez, qui vont tousiours en desseichant (on les appelle en vulgaire, Italien *herbati & strigati*) & qu'on peut faire aucunesfois, que la poison soit limitee. Mais ce qu'il presuppose de l'Astrologie, à peine peut estre bien deuiné. Ie cõfesse, que tous ceux qu'on void transir de peu à peu, estans empoisonnez, ils ont vn mal long, mais il est pour emporter l'homme en temps à nous incertain. Pline ne dit pas vn terme plus certain, de la mort, qu'apporte l'vsage du lieure marin (poisson venimeux) quand il dit: Les hommes qui en mangent sentent au poisson: & de ce premier signe on aperçoit ce venin. Au reste, on en meurt en autant d'heures, que le lieure a vescu. Car qui deuinera l'aage de ce lieure, afin de pouuoir predire l'heure ordonnee à mourir? Et quand bien ie donnerois cela, qu'on peut sçauoir combien de iours a vescu le lieure, toutesfois ie n'accorderay pas, que tous hommes en meurent à mesme temps veu qu'vne mesme poison agit fort diuersement, selon la diuersité des corps, ainsi qu'il a esté plus que assez prouué. Tellement qu'il a esté dit plus veritablement (ce que le mesme Pline adiouste) ledit venin estre à temps incertain, comme disoit Licinie Macer.

C'est, Perreav, tresamy & tres-docte, ce que me semble deuoir estre tenu de la verité de ce Probleme. Pardõnez moy, si i'ay esté vn peu prolixe à l'expliquer,

& sçachez que ie l'ay fait, pour l'amour de quelques escoliers en Medecine, qui par fortune sont suruenus quand ie le pourpensois. Car ils m'ont prié de leur dõner la copie de ce discours. Ce que ne pouuant refuser honnestement, il m'a fallu traitter la question plus au long, afin de m'accorder à leur capacité. Vous, excellent en sçauoir & entendement, eussiez facilement comprins en beaucoup moindre propos, mon aduis là dessus, comme vous l'auez desiré.

2. QV'IL Y A RAISON, QVE QVELQVES VNS PVISSENT

viure sans manger, durant plusieurs iours & annees: au tres-renommé Iurisconsulte, M. Iean Papon, Conseiller du Roy, Iuge & Lieutenant general au Bailliage de Foreſt.

C'est le second Paradoxe de la premiere Decade.

LA Religion Chrestienne nous enseigne, qu'il faut soudain adiouster foy aux propositions Theologales qu'on oyt reciter, & que és choses nullement suiettes à preuue, la fiance & le ferme consentement, est tres-agreable à Dieu: veu que c'est luy qui peut rompre les loix de nature. Mais aux disciplines, qui meritent d'estre appellees Mathemates & vrayement sciences, d'autant qu'elles expliquent tout par ses causes, d'affirmer quelque chose sans demonstration, & en ordonner cõme fait vn legislateur, nous estimons cela ridicule. Car il n'y a rien qui semble plus absurde, que le consentement precipité, sans conseil, & temeraire: enuers ceux mesmement, qui cognoissent l'esprit humain tres-auide & tres-aspre à recercher la verité.

Toutesfois vous en voyez beaucoup, que si plusieurs autres ont dit de mesme, ils n'y contredisent pas: & ne pensent point à cecy, s'il est plus licite de dire vray, ou au contraire de mentir d'vne autre cause commune. O qu'il vaudroit bien mieux s'arrester là, & douter des choses que l'esprit ne peut comprendre: Ce que i'ay accoustumé de faire: & à raison de cela plusieurs qui sont de temeraire consentement, m'appellent incredule. Car ie me suis proposé dés long temps, n'admettre aucune chose comme vraye, de celles qu'on peut comprendre par raison & discours, pour grande que soit l'authorité de celuy qui la propose. Ie confesse bié que la cause de tout ce que l'experience nous tesmoigne, n'est pas encores trouuee & cogneuë de nous: comme aussi-ie tiens pour tres-vrayes plusieurs opinions, qui sont Paradoxes au commun, n'estant encor persuadees. Mais comme ie ne veux pas, que l'on croye aux miennes sans raison, ainsi me soit-il permis de n'accorder les autres, auant que i'aye apprins de leurs autheurs les causes de tels effets, ou que ie les puisse comprendre en raisonnant moy-mesme. Qu'il soit libre à tous, de n'adiouster foy aux propos sans demonstration. Car ceux là semblent peu aduisez & (qui plus est) fort lourdauts, qui reçoiuent les admirables affirmations, esmeus de quelque vaine opinion du diseur. Telle est celle que ie proposois hier, tres-renommé President: que quelques vns peuuent viure sans manger, non seulement plusieurs iours, ains plusieurs mois & annees. Vous auez prudemment dit, que vous ne la receuriez pas, ains que ie l'eusse prouuee: d'autant que elle vous semble la plus paradoxe de toutes celles que auez ouy de moy. Toutesfois elle est tres-veritable, cõme les autres, & desormais vous n'y contredirez pas. Car vous ne douterez point de venir en mon opinion, veu qu'elle a pour fondemẽt des raisons tres euidentes, prinses des choses naturelles. Ie ne diray pas de l'auoir obserué, mais ie confirmeray qu'il se peut faire. S'il falloit prouuer le fait par tesmoins, nous en produirions

duirions quelques vns, irreprochables & de grand authorité. Hippocras limite à vne sepmaine, le ieusne mortel de l'hõme. Mais Pline dit, qu'il n'est pas mortel d'vne sepmaine, veu que plusieurs ont duré plus d'onze iours. I'entens qu'il y a pour le present en Auignon, vn homme de soixante ans, qui mange fort peu souuent, & par longs interualles, de cinq, six, dix, & plusieurs iours. Ce que Albert escrit, est semblable: que il y auoit vne femme, laquelle passoit quelquefois vingt iours sans manger, & bien souuent trente. Il dit aussi, auoir veu vn homme melancholique, lequel vesquit sept sepmaines sans manger, ne beuuant que de l'eau vn iour & autre non. Athenee raconte, que la tante paternelle de Timon, se cachoit toutes les annees dans vne cauerne, comme les Ourses, l'espace de deux mois, viuant sans aucun aliment que de l'air, à demy morte, de sorte qu'à peine la pouuoit on recognoistre. Personnes graues rapportent, auoir esté veuë en Espagne vne fille, qui ne mangeoit rien, & entretenoit sa vie ne beuuant que de l'eau, & auoit desia vingtdeux ans. Plusieurs ont veu en Languedoc vne garse, qui demoura trois ans, & nous sçauons parce qu'en ont escrit quelques bons & doctes personnages, qu'il y en a eu vne autre à Spire en Allemagne, qui vesquit autant d'annees sainement, sans autre viande ou breuuage que de l'air. Guillaume Rondelet atteste, d'en auoir veu vne autre, qui de pareille maniere de viure, paruint iusques à dix ans: puis quand elle fut grande se maria, & eut de beaux enfans. Iean Bocace escrit d'vne Allemande, laquelle vesquit trente ans, sans manger aucunement. Pierre d'Abano (qu'on nomme Conciliateur) raconte d'vne Normande, qui ne mangea rien de dixhuit ans: & d'vn autre qui dura trente & six ans sans manger. On tient pour certain, qu'à Rome vn prestre vesquit quarante ans de la seule inspiration de l'air: cela estant bien obserué, sous la garde du Pape Leon (dixiéme) & de plusieurs princes, & fidelement tesmoigné par Hermalao Barbaro. Mais

Liu. 2. des dipnosoph.

pourquoy m'arreste-ie tant à reciter ces miracles, qui peuuent sembler pures fadaizes, iusqu'à tant que ie les aye expliquez par raison? Certainement l'authorité & l'obseruation des autres est de tresgrand poids: mais ce ne doit pas estre assez, là où il n'y a faute de raison à confirmer son dire. Ie suis bien aise que vous n'ayez voulu receuoir sans cela ma proposition, afin que ie puisse commodément exercer mon esprit, à recercher sa cause, ainsi que i'ay de long temps desiré.

1. C'est vne sentence ferme & ratifiee, que tous corps viuans, soyent plantes, soyent animaux, viuent à raison de la chaleur qu'ils ont enclose en eux: au moyen de laquelle ils attirent l'aliment, le cuisent, s'en nourrissent & sousstiennent, croissent & engendrent: outre ce que les animaux sentent & se meuuent: & tant plus parfaites sont telles œuures, tant plus est abondante la vertu & la substance de la chaleur. Pour ce Aristote, qui a defini la mort par l'extinction de la chaleur, à laissé pour memoire (comme chose fort remuee & diuulguee) que la vie est contenuë de la seule chaleur: & que sans la chaleur ne peuuent viure, ne animaux, ne plantes. A son imitation tous les Philosophes d'vn consentement, definissent la vie par chaleur, & la mort par extinction de chaleur. Car pour petite que ce soit la chaleur, le corps qui en a, ioüit de la vie, & produit lesdites actions de soy, encor qu'elles soyent obscures. Ceste chaleur est nourrie & entretenue d'vn humeur gras & aëré, qui inseré dans la substance des parties similaires, est du tout inuisible. C'est le premier (ou principal) humeur, commun à tous viuans, auquel fied premierement & par soy l'esprit, muny de chaleur: tellement que ne l'esprit, ne la chaleur peuuent estre, ou durer longuement, sans l'aide dudit humeur. Doncques la vie, & la duree des choses animees, gist au consentement & accord de ces deux, chaleur & humidité. Ceste-là est tenuë pour ouuriere de toutes actions: ceste cy luy est

soubmise, afin que ladite chaleur dure plus longuement. Et tant que ceste humidité vtile & aggreable peut nourrir la chaleur vitale, autant vit l'animal ou la plante. Dont il aduient, que ceux ont plus longue vie, qui ont plus d'humeur naturel, ou iceluy plus espais & plus resistant à dissipation. Car il est de nature gras, huileux & gluant, afin que la chaleur (qui en estant enueloppee, en gaste en consume tout bellement de petites portions) l'esboiue & absorbe plus tard. Toutesfois auant que cela aduienne, l'animal rend l'ame à Nature, luy estant ostee sa propre matiere, languissans l'esprit & la chaleur. Or puis que le corps des viuans s'escoule & diminue ainsi tousiours, si vne substance semblable à l'escoulee n'est restituee, certainement il s'esuaporera & dissipera tout. Mais il n'y a dequoy remettre, en lieu de l'humide substantific (comme on appelle) consumé, ie ne dis pas entant qu'il s'en diminue incessamment, ains seulement vn petit brin de tel. Car il a toute son origine de la semence, & des principes de nostre generation : & nous ne voyons pas, qu'on puisse adiouster à nos corps aucune telle chose. De là procede la mort ineuitable: parce qu'il n'y a aucun artifice de reparer, ce que seul retient la chaleur. On restitue bien la substance charnue espuisee du transissement: l'humide primitif, iamais. Et veu que sa pasture estant consumee, la chaleur quand & quand, si elle est cause consumante sa pasture (comme certainement elle est) il s'ensuit incontinent, que la chaleur mesme est cause de sa mort. Il nous reste seulement, que puis qu'on ne peut totalement destourner la cause de nostre mort, à tout le moins nous la retardions & rebouchions, estant trop hastee & precipitante (s'acheminant viste de son naturel à l'issue de la vie) afin que l'animal ne s'esteigne si tost. Ce que peut estre fait, au moyen des alimens: quand par addiction de quelque plaisante humidité, on arrouse la naturelle, afin qu'elle resiste

d'auantage à la voracité de sa chaleur. Car elle est ainsi plus long temps conseruee, quand la chaleur naturelle ne peut librement exercer sa force sur le suiet humide : parce qu'elle est aucunement rebouchee, quand elle agit en la masse charnuë : & aux humeurs nourrissans, dont cependant elle consume moins de l'humeur radical. Toutesfois il s'en consume tousiours quelque petite portion, mais moins quand il y a de l'autre en quantité suffisante. Et à ces fins Nature, non seulement aux animaux, ains aux plantes aussi, a donné dés le commencement certaines vertus, d'appeter continuellement ce qui leur defaut & manque, afin que tout se preseruast de mort, le plus longuement que faire se pourroit. Car tout ce qui est engendré, & tient de la Nature, desire extrémement d'estre prorogé treslonguement, & subsister au monde. Pource les animaux n'ont iamais apprins d'aucun à manger, boire, & respirer : ains dés le commencement ils ont des facultez, qui parfont cela sans precepteur. Dequoy il appert comme ie pense, que l'vsage des alimens est necessaire à tout ce qui a vie, non pour autre chose, que pour entretenir c'est humeur interne (familiere & vrayement vnique pasture de la chaleur naturelle) afin qu'il ne soit si tost esbeu. Et tant que nous le pouuons faire, & que l'humidité primitiue est de reste, en suffisante quantité pour conseruer la chaleur vitale, nous sommes autant de temps en vie.

2. De ceci on peut colliger (pour la seconde proposition, que nous auons à expliquer) que il ne faut beaucoup de nourriture, à ceux qui ont la chaleur moindre & plus languide : parce qu'elle ne semble auoir grand' efficace à consumer son humidité. Tout ainsi que le petit feu, ne peut porter beaucoup de bois, ains est de peu entretenu : mais le grand feu s'esteind incontinent à faute de pasture, si vous n'y adiouſtez vn grand amas de bois. Et pource les vieux endurent facilement le ieusne, comme dit Hippocras: en second lieu, ceux qui sont au plus fort de leur aage : moins les

Apho. 13. lib. 1.

adolescens: le moins de tous, les enfans, & entre autres ceux qui ont l'esprit plus vif, & sont plus vigoureux. Car ceux qui croissent, ont beaucoup de chaleur naturelle : dont ils ont besoin de beaucoup d'aliment: autrement leur corps se consume. Les vieux ont peu de chaleur : pourtant ils n'ont besoin de grands viandes, d'autant qu'ils en suffoqueroyent. Car comme la flamme des lampes (dit Galen) iaçoit qu'elle ait l'huile pour aliment, toutesfois si on l'y met tout à vn coup, elle en sera plus esteinte, que nourrie : semblablement aux vieilles gens, & autres qui ont la chaleur plus remise, l'abondance des alimens leur nuit, en suffoquant la chaleur, & l'accablant de sa multitude. Ceux qui ont beaucoup de chaleur (comme les enfans & les adolescens) se plaisent à l'abondance des viures : parce que la masse de leur corps se cõsume fort, & leur chaleur vorace dissipe entierement la naturelle humidité, si elle n'est bridee & retenuë par addition d'vn familier suc. Doncques la proportion & mesure des alimens est ordonnee, à raison de la chaleur, sans autre enseignement que de Nature. Car la faim ou l'appetit, qui suit la necessité naturelle des alimens, est sa reigle certaine : tellement que ceux ont besoin de copieux & plus frequent aliment, qui ont plus souuent & (plus) grãd appetit: ceux qui n'en ont point, ou peu, & moins souuent, n'ont pas affaire qu'on leur donne aliment, sinon fort peu, & par longs interuales. Les laboureurs, artisans, & autres qui trauaillent tout le iour aux fortes besongnes, sont contrains d'vser grand' quantité de viandes, & de repas coup à coup reiterez, pour la faim qui les presse : d'autant que la qualité de la chaleur naturelle, deuient plus acre, & consume plus, par l'exercice : de sorte que ceux qui s'adonnent totalement au trauail, ne peuuent ieusner, sans tresgrand' perte de leur santé & force. Ainsi Galen remonstre, que aux *picrocholes*, c'est a dire bilieux, l'abstinence est tresnuisante: & que de ieusner longuement, ils tombẽt en trespiquantes & tresaguës fieures, desquelles il est *Apho.* 14 *liu.* 1.

aisé de venir aux hectiques, & en outre de celles cy au
« marasme roti. Les sanguins endurent plus facilement
le ieusne, parce que l'humide substantifique redonde
en eux, & l'alimentaire aussi. D'auantage leur chaleur
« est plus remise & moins aguë, comme estant grommee
« de l'humidité. S'ils ne prennent aucun plaisir à l'exer-
« cice, ains sont tousiours en repos, paresseux & endor-
mis comme glirons, ils ont peu d'appetit, & tard: ils
deuiennent phlegmatics, & le plus souuent se mettent
à manger sans necessité, seulement par coustume, aux
heures ordonnees. Ceux-cy ont vrayement la chaleur
plus remise & comme engourdie, laquelle il seroit
meilleur d'exciter & aguiser par trauaux: afin qu'estãt
dissipee, la grand' quantité de l'humeur superflu, elle
approchant de la moderee, fit sentir l'appetit: lequel
n'est autre chose, que naturel desir de ce qui defaut &
manque à chasque particule, est l'aliment, qui soit sub-
stitué au lieu de la substance, qui s'escoule perpetuel-
lement par la vertu de la chaleur. Quand donc il n'y
a point d'appetit, il est vray semblable, que la chaleur
agit en autre humidité, laquelle est excrementeuse &
non naturelle: la consomption de laquelle n'estant
point dommageable, qu'est-il de merueille, si sans
nuisance ou douleur le desapetit perseuere, tandis que
ceste humeur superflu amassé resiste à sa dissipation:
mesmement veu que la chaleur languissante d'oisiue-
té, ne peut gueres consumer? C'est la seconde raison,
pourquoy les vieillards portent le ieusne plus aisé-
ment, & sans incommodité: sçauoir est, d'autant, que
outre la petitesse & foiblesse de chaleur, ils ont à
raison de ceci vn grand amas d'excremens pituiteux:
& que leur corps lourd, pigre, & tardif, est tres inepte
à tous mouuemens & exercices. Pourtant il leur ad-
uient, de n'auoir besoin de beaucoup d'alimens: veu
que leur chaleur, par beaucoup de raisons, dissipe fort
peu de la masse du corps. Or ce que nous auons en-
seigné estre aux vieux, cela mesme conuient iustemẽt
aux naturels semblables: car si quelqu'vn est, ou de

complexion naturelle, ou de sa maniere de viure, plus humide & plus froid, il aura peu d'appetit, & se saoulera aisément de peu de viãde: parce qu'il luy manque de la chaleur, qui puisse consumer grand' substance. De là vient, que les bestes exangues (des Grecs dites *anaimes*) ausquels le froid est tres offensif, à cause de leur petite chaleur, se cachent tout l'hyuer, & viuent sous terre és lieux plus tiedes, sans aliment. Cela est apprins de l'experience, à laquelle consent bien la raison. Car si le besoin des alimens est, pour reparer ce que perpetuellement s'escoule, afin que l'humeur primitif (pasture de la chaleur naturelle) ne soit si tost cõsumé: ceux ausquels riẽ ne s'escoule, & il n'y a presque point de chaleur (au moins par quelque temps) n'ont aucun besoin ou profit de la viande. Or les serpens, laizars, & leurs semblables, sont froids de nature. La chaleur qu'ils ont fort petite, ne dissipe gueres, & durant l'hyuer encor moins que l'ordinaire: parce que adonc elle deuient plus languissante, de la violence du froid. Pource il n'y a comme point d'effluction ou dissipation, la peau estant espaissie & exactement constipee de la force du froid hyuernal. Et tout ce qu'il y a de fuligineux excrement, suscité de leur ametre languissante, il s'amasse au cuir: lequel en fin deuenant plus sec & plus rude, se despouille & separe de la peau suiette, sans faire mal au corps. C'est ce qu'on appelle, la despouille du serpent, de laquelle il se deuestit au milieu ou à la fin du Printemps. Puis quand le Soleil reuenant à nous, excite leur chaleur, ayant chassé l'engourdissement, lesdites bestes deuiennent plus remuantes, & reprennent leur premiere agilité: car la chaleur conduit & fait les mouuemens. Dont Vitruue disoit: Les serpens se remuent terriblement, quand la chaleur a espuisé le froid de leur humeur. Durant les petits iours en temps d'hyuer, ils sont sans aucun mouuemẽt, engourdis du froid, qui prouient du changemẽt de l'air. Que les glirons, & les rats de montaigne (dits marmotans) non seulement s'abstiennent

Liu. 6. de l'architect. ch. 1

tout l'hyuer de mãger,& ne font que dormir,ains aussi qu'ils en deuiennent plus gras,il est autãt merueilleux, que confirmé de vraye experience. De là est sorti, ce que dit Martial du Gliron en ses Distiques.

Durant l'hyuer ie dors,
Et suis plus gras alors,
Que nourri suis de rien,
Sinon de dormir bien.

Vous respondrez, que les petits animaux se peuuẽt passer quelque temps de la viande, mais non pas les plus grands. Surquoy ie produiray le Crocodil (beste sauuage, de fort grãd' taille) duquel seul on a opinion qu'il croit tant qu'il vit:& il vit longuement. Or Pline escrit, qu'il passe touſiours quatre mois de l'hyuer à ieun, dans sa cauerne. On affirme aussi, que l'Ours peut viure tout l'hyuer sans manger. Doncques comme les vieillards, à raison de leur froideur, n'ont pas grand appetit, & n'ont besoin de grande nourriture: ainsi toutes les complexions, qui ont plus de froid que de chaud, durent long temps sans viande. Et qu'ont besoin de nouuelle pasture, ceux ausquels la naturelle ou l'appliquee ne se consume point? Et que consumera la chaleur languissante? Si elle consume quelque chose,& il y a abondance de ce qui luy resiste, on ne sentira pas ce besoin incontinent, ains apres vn long tẽps. A la dissipation de l'humeur naturel, resiste quelquefois l'allimentaire humidité, quelquefois l'excrementeuse: sur laquelle s'exerçant la chaleur naturelle, & la dissipant, fait cependant moins de dommage à l'humeur naturel.

III. On peut tirer d'ici la troisiéme proposition, qui seruira de preuue à la cõclusion proposee: sçauoir est, que la seule petite chaleur, ne rend pas l'abstinence plus facile, ains aussi l'abondance de l'humeur superflu, qui amuse la chaleur naturelle. Car ce que fait l'aliment touſiours espars, arrousant les parties, &

abreuuant l'humeur naturel, cela mesme fait quelquefois le copieux humeur excrementeux accumulé en nos corps: quand il rebouche l'acrimonie & force de la chaleur, & l'empesche de consumer vne meilleure substance, iceluy se presentant estre consumé. Pource le ventricule estant plein de pituité (sinon qu'elle fut aigre) nous n'auons point d'appetit, & desdaignons les viandes: & (à mon iugement) nous n'auons [grand] besoin d'aliment, iusques à tant que le ventre ait digeré ceste matiere là, ou qu'il l'ait ietté autre part. Il peut bien estre, que tandis que l'estomach refuse les viandes (parce qu'il n'a besoin de nouuelle pasture) les autres membres endurent [leur] faim naturelle: laquelle n'est pas sensible, dont ils languissent & s'amaigrissent, si on ne leur octroye de la nourriture. Parquoy souuentesfois il vaut mieux, presenter de la viande à l'estomach, sans attendre qu'il soit venu à bout du reste. Toutesfois il vaudroit mieux au preallable (si faire se peut) artificiellement auoir purgé le ventre, afin que la viande ne s'y corrompe. Si tout le corps vniuersellement estoit plein de mesme humeur que l'estomach, chasque partie n'appeteroit non plus que luy, & n'auroit besoin d'autre aliment, tandis que tel humeur suffiroit à la chaleur. Mais l'estomach le plus souuent est saoul, parce qu'il reçoit premier tout, & sa cauité est plus ample. Il aduient moins souuent, que tout ce genre d'excrement s'espande par tout le corps. Ce qui arriue toutesfois aux vieillards, & aux autres froids de nature: parce que la petite chaleur ne peut digerer l'aliment ordonné à chasque partie, ains laisse par tout beaucoup de crudité. Ces humeurs sont pituiteux & doux, conuenables à nourrir la douleur, s'ils sont plus eslaborez. Car les Medecins enseignent, que la pituite se parfait de la chaleur dans les veines, où elle se cuit à loisir, & se conuertit en sang loüable. Car (comme ils parlent) le phlegme n'est que sang moins cuit: lequel seruira à nourrir les parties apres qu'il aura esté soigneusement eslaboré. Il faut donc permettre, que

la chaleur s'exerce à vne si loüable œuure: ce que la viande continuellement aualee destourne. A cela profitent les ieusnes, fort sains à ceux qui ont abondance d'humeur pituiteux, ou doux, ou insipide, accumulé en tout le corps. Dont Hippocras conseille bien la faim, à ceux qui ont les chairs humides: parce que la chaleur vse plaisammẽt des humeurs, encor qu'ils soient cruds, que de la viande nouuellement reçeuë. Car la viande est beaucoup plus esloignee de la forme du sang, & de la nature des parties, que n'est la pituite: & la chaleur aura plustost appresté l'humeur ià fait, que de la viande. Et s'il ne le fait, d'autant qu'on luy fournit tousiours nouuelle matiere, il est force que tout se corrompe, & que tout deuienne excrement. Lequel estant retenu au corps, par tout pullulent des maladies familieres à tel humeur, œdemes, vitiliges, alphes, scirrhes, loupes, neuds, & [autres] infinis maux de la classe des phlegmatics: lesquels celuy esuitera, qui permettra à la chaleur, de parfaire & exactement esslaborer ceste humeur froid, en ne prenant aucune viande, ou pour le moins en prenant plus tard & rarement. Car comme ainsi soit, que la chaleur se doiue toute occuper en ceste affaire, elle en est destournee par la nouuelle matiere, laquelle est inutile, & encor dommageable. Mais quand la chaleur a consumé, ce qu'elle a trouué plus commode, pour l'vsage des parties qu'il falloit nourrir, dés lors chacune d'elles commence d'auoir bon appetit, & de faire entendre leur indigence, par mutuelle communication iusques au ventricule. Toutes fois, comme nous disions par cy deuant, quelquefois l'estomach n'appete rien (à cause qu'il est plain d'humeur) iaçoit que les autres parties ieusnent: & au contraire, l'estomach estant vuide & affamé, les autres parties peuuent estre rassasiees. Adonc, estans contraints de la fascheuse faim, de prendre de la viande, nous taschons par autre moyen de descharger les autres parties de leurs humeurs, afin que la chaleur ne soit accablee de leur trop grande quantité. Mais si la

Aph. 61. lib. 7.

repletion eſt commune à tout le corps, de ſorte que l'on ſente le ventricule, enſemble toutes les autres parties, pleines d'humeur pituiteux, lors qu'il n'y a aucun appetit, la chaleur temperee eſtant occupee en beaucoup de matiere, pendant qu'elle fait ceſte autre beſoigne, il n'y a pas neceſſité de viande. Car la chaleur a prou beſoigne, & peu de force : dont elle ne fait pas euidente conſomption de l'humidité naturelle des parties, tandis qu'elle ioüit d'vne autre qui luy eſt treſ-plaiſante, comme eſt la douce pituite. Ceci fait bien pour ceux, qui demeurent à ieun trois ou quatre iours, & plus long temps. Car que faut-il preſenter des viures, quand tout le corps verſé d'humeur froid, & malaiſé à diſſiper, ſi nous auons appetit de manger, ſeulement lors que la premiere viande eſt deſpechee ? Quoy ? ſi quelqu'vn deſdaigne les viandes, & luy font mal de cœur à les voir, n'eſt-ce pas vn certain indice, qu'il n'a [grand] beſoin de viande : de laquelle c'eſt Nature meſme qui nous en a donné l'appetit, ſans enſeignement de perſonne ? Et de qui pourrions nous entendre l'heure du manger, & la quantité, voire la qualité ? En ces choſes nous ſuiuons de nous meſmes, l'inclination naturelle & le deſir exempt de toute raiſon. Parquoy celuy qui abhorre totallement la viande, il n'en a pas [grand] beſoin : veu que c'eſt vn appetit naturel, & non pas volontaire, ne qui obeïſſe à la raiſon. Il eſt donc ià plus que aſſez confirmé par nos raiſons, ce que l'experience atteſte : qu'aucuns ont veſcu par pluſieurs iours ſans manger, & ce ſans aucun dommage de leurs forces & ſanté : ains (qui plus eſt) on croit, qu'ils ont preuenu des maladies qui les menaçoient, ou qu'ils ſont eſchappez des preſentes. Car les maux menacent, ceux qui ſont ainſi ſaouls, & ont grande repletion de tout le corps, ſi vous y mettez touſiours de la viande : parce qu'il eſt force, que le tout ſe corrompe. Dont Hippocras dit, tant plus tu nourriras les corps mal nets, tant plus tu les offenceras. Du mal preſent excité de cacochymie eſchappa la

Aph. 19. liu. 2.

fille Allemande, qui ieusna trois ans. Car on raconte qu'elle estoit douce & benigne, taciturne, oisiue, & endormie, pleine de pustules & rognes, à raison de l'abõdance de l'humeur pituiteux gros & visqueux. Elle ayant soustenu, de son propre mouuement, vn si long ieusne, en fin les humeurs estans consumez, & la matiere de son mal ostee, elle remise en santé, commença d'auoir appetit. Ceci ne doit sembler absurde, veu que l'esprit comprend facilement, que non seulement il peut ainsi aduenir, ains aussi qu'il le fait tres-saineme̅t. Peut estre que cela est dur, de admettre que l'action de la chaleur naturelle, perseuere deux ans ou plus, à la consomption des humeurs vne fois assemblez. Vous accorderiez bien, que le plus long terme de ieusner, soit limité à vne semaine ou deux, ainsi qu'õt dit Hippocras & Pline. Mais ie feray, que la longueur du tẽps ne vous retiendra pas, de venir de pieds & de mains à ma sentence. Moy certainement, qui suis moins à condamner du vice de credulité, que d'aucun autre, ne me suis persuadé telles choses sans raison. Et vous considererez (s'il vous plaist) d'où ie collige que ceci peut estre fait, apres que vous aurez acheué de lire, ce peu qui nous reste encore à dire.

IIII. Quand l'humeur pituiteux abreuuant le corps, & saoulant plaisamment les parties, est copieux, telle nourriture suffit long temps: quand il est en petite quãtité, la matiere en brief estant consumee, soudain l'appetit reuient. Or si l'humeur n'est pas seulement copieux, ains aussi gros & visqueux, qui doutera encores, que la vie ne puisse estre prolongee longuement, sans qu'on y adiouste aucun aliment? Soit en outre, la chaleur petite & languissante, ou de nature, ou par accident: elle ne pourra pas dissiper beaucoup d'humeur: & pourtãt il luy resistera fort long temps. En vn vieillard, vne fille, vn prestre, la chaleur est moindre & plus remise, à cause de l'aage, du sexe, & du repos. Et l'abondance des humeurs gluans, peut estre si grande en iceux, que la chaleur naturelle n'en sera moins ag-

greablement entretenue de son accointance, que de l'abord d'vn autre aliment nouueau & iournalier. Cela continue, tant qu'on luy fournit d'humeur en abondance: & il en est fourny longuement, quand à raison de son espaisseur, viscosité & froideur, il en est fort peu dissipé de la chaleur, laquelle n'est vehemente ni acre. Et combien qu'elle ait esté quelque fois telle, au moins elle est maintenant rebouchee. Ainsi nous auõs esprouué, la Salamandre (que l'on croid vainement n'estre bruslee du feu, comme Dioscoride dit) mise sur le feu, pouuoir longuement resister à la brustlure, & estaindre le feu s'il estoit moindre: parce qu'elle est toute plaine d'humeur froid, espais & comme laict, en lieu de sang. De semblable matiere (à mon aduis) sont farcis les corps, de ceux qui abstiennent des viandes durant quelques annees. Et ie me doute aussi, que tel est le naturel du Chamæleon, si ce qu'en escrit Pline est vray: que luy seul d'entre tous animaux, vit la bouche tousiours beante, sans manger & sans boire, n'vser d'autre aliment que de l'air. Car ce que luy mesme narre des Astomes (c'est à dire, gens sans bouche) lesquels viuent de la seule exhalation, & des odeurs que ils tirent par le nez, se fait par vn autre moyen, si vous receuez le tres-ingenieux raisonnement de Marsile Ficin, qui est tel: On dit qu'en certaines regions chaudes, & qui flairent par tout de grand odeur, plusieurs de graisle stature, & d'estomach debile, viuent quasi seulement des odeurs. C'est (paraduenture) d'autant que la nature du lieu, reduit en odeur presque tous les sucs des herbes, des grains, & des fruicts mols: & la mesme nature resout en esprits, les humeurs des corps humains. S'il est ainsi, quel empeschement y a il, qu'ils soyent nourris seulement de vapeur, veu que tout semblable est nourry du semblable? Mais ceux qu'on a obseruez viuãs sans viande en l'Europe, ont esté pleins de suc froid & visqueux. Nous pouuons adiouster aux susdites conditions, le reserrement des pores de la peau, lequel Alexandre Beniuen a cognu, auoir grand poids

Liur. 2. chap. 6.

Li. 8. c. 33

Li. 7. c. 2.

Liu. 2. de la triple vie, c. 18.

en cecy : quand parlant d'vn qui à Venise ieusna quarante iours continuels, n'a pas seulement noté, qu'il fut de membres froids, contenans au dedans du phlegme gros & crud, ains aussi que les pores du cuir estoyẽt serrez. Or s'il m'est loisible de conduire cecy, des animaux aux plantes, i'ay en main plusieurs experiences. Car l'oignon, l'ail, & le froment, plusieurs mois apres qu'ils sont separez de la terre (qui leur fournissoit d'aliment) non seulement viuent, ains germent aussi : par ce qu'ils ont vn humeur gros & copieux, qui resiste beaucoup au flaitrissement & sechereſſe entretenant la chaleur naturelle, mesme sans ayde d'aucun humeur nouuellement reçeu. Ainsi la Ioubarbe, herbe, nõmee *Semperuiue*, l'Aloë (dit *Perroquet*) & celle qu'on appelle vulgairement *Faba inuersa* (on pense que ce soit *Telephion*, des Latins nõmé *Illecebra*, & des boutiques *Crassule maieur*) estãs arrachees de terre & pẽdues (en l'air) viuent fort longuement : parce qu'elles ont du jus visqueux, & abondant en leurs fueilles bien espaisses. Et quel besoin ont elles de frequent ou continuel alimẽt, puis qu'elles ont vn suc tant gluant, qu'à peine il peut finalement estre consumé par les grandes chaleurs? Et afin que personne ne se mocque de ce discours (par lequel ie compare les plantes aux animaux, en ce que concerne la facile abstinence des viures) ie veux bien qu'on sçache, qu'il est beaucoup plus mal aisé, que les plantes demeurent quelque temps viues sans nourriture, que les animaux. Car, pourquoy faut il que les plantes soyent touſiours attachees à leurs racines, sinõ afin qu'elles attirent continuellement du suc, qui leur est necessaire à tout moment de tẽps ? Nature a donné mouuement aux animaux, parce qu'il ne leur conuenoit pas cercher des viandes, sinon par quelques interualles. Et pource vous voyez, que les animaux priuez de viande, viuent aumoins quelques iours: & les plantes presque toutes se flaitrissent, aussi tost que nourriture leur defaut : & sur tout la race des herbes. Toutes fois celles qui ont beaucoup d'humeur, & la substan-

ce serree & espaisse, sont de plus grande duree, & viuẽt quelque temps apres qu'elles sont arrachees. Car elles retiennent vne portion de l'humeur gluant, auquel l'ame est conseruee, qui suffit à plusieurs iours. Ainsi de plusieurs arbres les rameaux retranchez, meurent tard. Ainsi des bestes insectes, les parties decoupees se remuent : parce que l'humeur tenace est difficile à dissiper, retarde leur ame, comme enuelopee & empestree, qu'elle ne s'en voise tost. Cela mesme fait, que les bestes exangues puissent (comme cy deuant nous auons remonstré) viure fort longuemẽt, sans l'vsage des viandes.

Ie pense que rien n'empesche plus, que ie ne conclue V.
estre vray (comme tresbien prouué) que telle abondance d'humeur gros & gluant, se trouue quelque fois amassee en vn corps froid, que la chaleur naturelle ne fera autre chose durant plusieurs annees, sinon le consumer. Cependant le corps n'a besoin de nouueau aliment : dequoy le signe est, qu'il n'a point de appetit. L'experience nous l'a premierement enseigné: la raison prouue cela mesme, auec la comparaison de plusieurs choses semblables. S'il vous plaist examiner ceci plus attentiuement, tres-renommé PAPON, vous n'y pourrez plus cõtredire, ains soubscrirez à nostre aduis : & vous esmerueillerez (comme il est bien seant à tout homme d'esprit) cõment des principes les plus petits, & vulgairement notoires, ie vous ay tiré à l'opinion que vous iugiez tant reiettable. C'est la force des demõstrations desquelles les Geometriẽs (beaucoup plus certainement que les autres) inferent leurs cõclusions, de suppositiõ confessees & cogneuës du vulgaire. Car ils ne parlent premierement que de lignes, de poincts, de superficies, quarres, anglez, cercles, & semblables: puis soudain ils deduisent tellement l'vn de l'autre, qu'en fin sans aucune captiõ ou habilité sophistique, ains de neceſſaire consequence, ils conduisent de main en main leur disciple, à mesurer la grandeur des cieux, la distãce des astres, la maniere desecli-

pses, & autres choses fort cachees. Pareillement celuy qui est expert en Physique,& és choses naturelles, sçachant trouuer par certaine methode les principes & causes de tout, peut facilement affirmer des propositions paradoxes (tres-veritables toutesfois) & le prouuer de ce que le sens & l'vsage confirment. Cecy suffira à vous,qui estes bien versé en toute discipline, & non tardif, pour confirmation de mon propos : lequel du commencement vous auez pensé n'estre pas seulement vray semblable. I'en debatrois auec vn autre plus au long, si ces demonstrations ne luy faisoyent rien:mais vous y consentez desia (ie le sçay bien)& y adiousstez vostre suffrage.

Ayant paracheué ceci, i'ay rencontré fortuitement vn lieu d'Auicenne l'Arabe, qui confirme nostre opinion par le phlegme:lequel estant plus copieux,il pense pouuoir aduenir,que nous viuions longuement sans manger, parce que telle matiere tient place de viande. Il ne nie pas aussi, que cela ne puisse aduenir aux hõmes sains.Ie suis bien aise,de ce qu'vn si grand autheur approuue mon opiniõ,laquelle ie pensois n'auoir esté traitee de personne.

Ce qui s'ensuit est traduit de la seconde partie des Opuscules de M. IOVBERT, pag. 136. où il est noté, pour adiouster à ce Paradoxe.

OR ie preuoy facilement, que deux sortes de gens se peuuẽt esmouuoir ou du seul suiet de ce discours, ou de ses preuues. Les vns sont ignorans de la Philosophie naturelle, & de la medecine, personnes venerables pour leur simplicité & pieté:cõme le menu peuple, & tous ceux qui n'appliquent leur estude à examiner les causes de chasque chose.

Les

Les autres sont diaboliques, qui poursuyuent de calomnie tres impudente, ce qu'ils sçauent estre bien dit. Ie ne m'arresteray point à ceux-ci, parce qu'ils n'attendent pas l'explication (de mon dire) & qu'ils deprauent & infectent de leur poison, tout ce qui est reçeu de leur pensee impure. Aux autres il me semble qu'il conuient satisfaire benignement & sincerement. Ie voy qu'on me pourroit obiecter ceci: Les ieusnes de quarante iours entiers, lesquels IESVS CHRIST, Elie & Moyse ont soustenu (ainsi que tesmoignent les saintes Escritures, dictees par le saint Esprit) ne seront plus tenus pour miracles, si par quelque raison naturelle on peut endurer le ieusne, voire par plusieurs mois & ans. Certainement il seroit vray, si on ne recognoissoit, que cela eut esté donné totalement contre les loix de Nature, à des hommes parfaitement sains, par certain priuilege, comme nous croyons piement. Car il leur fut diuinement octroyee, exemption de l'infirmité de la chair pour vn temps: de sorte que leur condition estoit pour lors, autre que celle du genre humain. Mais ceux que nous auons aprins des histoires prophanes, auoir vescu durant quelques annees sans manger (si elles disent vray) il faut qu'ils ayent tous esté mal sains, & pleins de beaucoup de suc froid, duquel le corps a peu estre nourri longuement: comme i'ay demonstré amplement par ce Discours. Ainsi nous apprenons de ce qui aduient iournellement, que plusieurs malades n'ont point d'appetit, à cause que leur ventricule est farci de mauuais humeurs: & ils prennent moins de viande en vne sepmaine, qu'ils ne prenoyent chaque iour quand ils se portoyent bien. Mais qu'vn homme de cœur tressain, puisse passer seulement vn iour (ou deux) sans viande, & n'auoir pas faim, cela excede les bornes de Nature, & est vn miracle diuin. Combien plus est-il admirable, qu'vn tel homme ieusne quarante iours entiers, de sorte qu'il ne sente point de faim, n'ait à combatre la conuoitise de manger, & n'appete la viande ou le breuuage,

Obiectiõ

Respõce.

non plus que d'vn des anges? Nous croyons que IESVS CHRIST a eu le corps extrémement temperé & pur, iaçoit qu'il fut suiet à maladies, selon la condition de sa nature humaine. Nous recognoissons semblablement, que Moyse & Elie, quand ils s'abstindrent durant quarante iours de manger & de boire, estoyent parfaitement sains, pour lors (par certaine prerogatiue) exempts de la commune vie des hommes. Dequoy il s'ensuit, qu'à bon droit on estime cela illustres miracles, par lesquels l'authorité de ces prophetes, & de IESVS CHRIST, fut establie. Or ce n'est pas chose nouuelle, que semblables effects aduiennent, par l'ordre des choses que Dieu tresbon & tresgrand a prescrit à Nature, & par vn miracle euident contre les loix de la mesme Nature. Car telles fieures & plusieurs autres maladies, que le Saints ont gueri, les Medecins ostent aussi. Mais les moyens desquels ils vsent, y apportent tresgrand difference. Car les Saints de leur seule parole, ou de leur attouchement, defaisoyent (moyennant la grace de Dieu) les causes de tels effets, auec la necessité imposee à Nature. Les Medecins ne font autre chose, que opposer aux causes naturelles d'autres semblablement naturelles: par lesquelles, si la vertu des remedes donnee du Createur, est plus puissante, & qu'il ne vueille que pour lors elle soit vaine, la cause qui fait le mal est effacee. IESVS CHRIST guerit parfaitement le sang menstrual inueteré, du seul attouchement de la frange de sa robbe. Nous par art medicinal, duquel luy mesme (comme pere benin, ayant pitié de la condition humaine) & auteur & vray instituteur, remedions à semblable mal par certains medicamens. Ainsi certainement l'humeur phlegmatic plus copieux peut induire (naturellement) le ieusne, comme il a esté aux susnommez se portans bien, de la seule volonté du treshaut Dieu. Mais outre ceux ci, il y a infinis miracles qui excedent nostre entendement, lesquels ne l'art humain, ne la Nature mesme sçait imiter en aucune maniere. Telle est la guerison

de l'aueuglement naturel : de chasser les esprits immundes du corps humain : ressuſciter les morts ja à demy-pourris,& semblables,qui confirment l'authorité de Dieu tout-puissant. Ie pense qu'il appert de ceci, que les choses qu'on dit aduenir par certaine loy de Nature (jaçoit que rarement) ne reprouuent point les vrais miracles,ou ne diminuent leur certitude : & que celuy ne contre dit à la foy Chrestienne, qui examine diligemment les causes de tels euenemens. Ains plus tost: n'en confirme l'on pas mieux, la verité des miracles non sains:en ostant quand & quand l'occasion des impostures afin qu'elles n'abusent facilement le peuple mal expert: Car si quelqu'vn de ceux qui viuent sãs manger,à cause de leur intéperature froide, & l'abondance de phlegme , vouloit contrefaire le Prophete inspiré de Dieu, combien de mille hommes precipiteroit-il en tresgraues erreurs,& ruine ? Certainement celuy est impie,& ignorant de la vraye (c'est la diuine philosophie, quiconque pensant à ces choses, & les estimant, prononcera estre impie & tres irreligieux, de vouloir distinguer par raisons non fardees, les œuures & (comme les nostres parlent) miracles de Nature,des miracles diuins. Ce que tous gens de bien & de pieté confesseront librement, conuenir fort à vn homme de bien, religieux & notamment charitable.

Ce qui est entrelassé au texte, par ces marques [ ] est de l'autheur, apres auoir cognu & approuué la version de son fils.

FIN.

QVESTION VVLGAIRE.

Quel langage parleroit vn enfant qui n'auroit iamais ouy parler.

Qu'vn ſourd de naiſſance eſt muet neceſſairement, comme auſsi celuy qui eſt nourri parmi les muets & non au contraire, qu'vn muet de nature, ſoit ſourd, & d'où prouient, que l'homme eſt ſi tardif à ſçauoir parler.

L'opinion vulgaire.

LE vulgaire croit, & tient pour choſe aſſeuree, que l'homme parleroit le langage d'Adã, s'il n'auoit apprins autre langue dés ſon enfance, comme s'il eſtoit nourri d'vne muette parmi des muets, ou à vn deſert du tout inhabité des hõmes, où il n'euſt iamais ouy parler. Herodote en ſon ſecond liure recite, que Pſammetic Roy des Egyptiẽs, en voulut quelquefois faire la preuue, afin de iuger par là, quel eſtoit le plus ancien & naturel langage de tous ceux qu'on parle au monde. Il fiſt nourrir deux enfans par des femmes muettes en vne foreſt, où ils ne pouuoyent ouyr aucune voix humaine. Paſſé deux ans, eſtans amenez audit Roy, ils prononcerent quelquesfois ce mot Bec, qui en langage Phrygien ſignifie du Pain. Dequoy on colligea, que le Phrigien eſtoit le

Preuue d'vn Roy d'Egypte pour ſçauoir quel langage eſt le plus ancien.

premier langage de l'homme. Mais (comme dit ſainct Auguſt. en ſon neufiéme liure ſur le Geneſe) ces enfans pouuoyent auoir apprins & retenu ce mot des Chieures, parmi leſquelles ils auoyent eſté nourris. Car comme il remonſtre en ſon œuure de la quantité de l'ame toute maniere de parler eſt de l'ouye, & par imitation. Toutesfois en ſon liure de la cité de Dieu, il penſe & croit, que auant la confuſion des langues, qui aduint en l'edification de la tour de Babel, le langage Hebrieu eſtoit naturel à chacun. Comme ſi la parole fuſt vne action procedante de l'inſtinct naturel, ou ſimple & propre mouuement de l'ame: tout ainſi qu'elle a de ſoy en ſoy & quelques inclinatiõs naturelles, qu'elle met en euidence & effect, ſans aucun enſeignement. Tel eſt le ſçauoir tetter, crier, pleurer, rire, mouuoir pieds & mains, & (quand la force y eſt) de cheminer. Le cheureau, l'agneau, le poulain, & ſemblables animaux, auſſi toſt qu'ils ſont nez, d'eux-meſmes ſe iettent aux mammelles, ſçachans naturellement que là eſt leur nourriture. Eſtans deuenus grandets, ils choiſiſſent de mille diuerſes plantes qui ſont en vn terroir & paſturage, celles qui duiſent & reuiennent le mieux à leur complexion. Ils beélent & hanniſſent dés leur naiſſance: ce qui reſpond au crier des enfans: & le tout ſans aucun enſeignement, non pas meſmes par exemple ou imitation. L'hõme a de telles actions à repreſenter, communes aux autres animaux, de ſon ſimple naturel, & ſans apprentiſſage. Mais la parole, qui eſt vne voix ſignificatiue, exprimant les conceptions de l'ame raiſonnable procede totalement d'vne ſcience ou diſcipline, laquelle on comprend par le moyen de l'ouye. Tellement qu'il eſt impoſſible, que vn ſourd de naiſſance, perſeuerant en ſa ſurdité, ſçache iamais parler: combien que ſa langue, & les autres parties à ce ordonnees, ſoyent treſbien compoſees & ordonnees, de ſorte qu'il n'y ait rien à deſirer. Et que dira celuy qui n'a iamais rien ouy? La parole eſt diſcipline, non moins que la Muſique: l'vne & l'autre

L'opiniõ de S. Auguſtin.

Liu. 16. chap. 11.

Refutation des derniers propos de S. Auguſtin.

Que le parler eſt d'vne ſciẽce ou diſcipline.

apprinſe par l'ouye. Dont il aduient que l'enfant en quelque lieu qu'il ſoit nourri & eſleué, apprend & retient le langage vulgaire (que l'on dit Vernacule, ou maternel) quel qu'il ſoit Hebrieu, Grec, Latin, ou Barragouyn. L'vn ne luy eſt plus mal aiſé que l'autre. Car n'en ayant aucun d'impreſſion naturelle, il eſt indifferent à tous: tout ainſi que le blanc, à receuoir toutes couleurs, & l'eau fade toutes ſaueurs. Adam n'euſt point parlé de ſon naturel, non plus que nous: mais Dieu luy inſpira vne ame ſçauãte du langage qu'il luy pleuſt, comme il fit auſſi à Eue, & leurs premiers enfans, apprindrent à parler d'eux, comme font les noſtres de nous. Or de ces premiers parẽs ià corrompus par leur tranſgreſſion, nous auons & tenons toutes nos inclinations & conditions naturelles, & meſmement la plus grande imperfection qui ſoit de tendre plus au mal que au bien: peché vrayemẽt originel. Mais quãt au parler, nous n'en auons que l'aptitude & habilité, comme à toute autre diſcipline. Ce qui eſt du vray naturel de noſtre Ame, enchaſſee dans vn corps de telle trempe ou temperature & complexion, que doit auoir l'hõme, pour ſa perfection. Car le fat & niais de naiſſance, eſt cõme l'enfant és premiers ans, inepte à raiſonner, pour l'imperfection de ſon corps, & ſemblablement ceux qui par accident de maladie, ou paſſion d'eſprit (comme d'amour, ou faſcherie) deuiẽnent fols, aſſotis, moniacles & inſenſez, en tous leſquels demeurant l'ame touſiours ſemblable à ſoy, & en ſon entier, neantmoins ne peut exercer ſa raiſon, pour n'auoir le corps de meſme à ſon commandement. Ariſtote a tresbien enſeigné, que noſtre ame ignore toutes choſes, & eſt comme vn tableau neuf, bien liz & poly auquel il n'y a rien encores depeint ou graué, lors qu'elle eſt infuſe au corps humain, enuoyee du ciel, ainſi que nous croyons. Elle n'a rien que ſimplicité, ſincerité, pureté, facilité & aiſance, inclination & aptitude à tout art & ſcience, à toute cognoiſſance de choſes diuines & humaines (qui eſt la vraye definition de Phi-

Que Adã n'a parlé de ſoy, ou naturellement.

Opinion d'Ariſtote, quel'ame n'a rien d'elle meſme quant aux ſciẽces.

losophie) hors mis & exceptees les facultez & actions necessairement requises à vne ame viuante, comme celle des bestes lesquelles nostre ame exerce au corps dés le commencement, & auant que l'enfant soit né, sans doctrine ou discipline, comme dessus a esté remonstré. Car pour le viure simplement (qui est defini aux animaux & limité de deux actions principales, de sentir & se mouuoir) l'ame n'a besoin d'aucun enseignement. La doctrine ne luy est requise que pour les arts & sciences, n'en ayant point en soy, quoy que die au contraire le diuin Platon, affirmant que l'ame raisonnable a cognoissance de toutes choses quand elle vient au corps : mais estant plõgee & comme submergee dans la grand humidité du corps, elle oublie tout, comme celuy qui deuient oublieux, (en Grec on le dit Lethargique (à cause de l'humeur phlegmatic qui noye son cerueau. Mais depuis, à mesure que le corps perd ceste grand' humidité, & se deseiche petit à petit, l'ame se ressouuient aussi de peu à peu, & comprend toutes choses qui luy sont demonstrees & represantees, comme en les recognoissant & soy ramenteuant, non pas les apprenant de nouueau. C'est l'opinion du bon homme Platon, laquelle fait bien pour ceux qui affirment, que nous auons quelque certain langage naturel, lequel fut de nos premiers parens, Adam & Eue, & que nous le parlerions auec le temps, si l'autre que nous oyons ordinairemẽt des domestics, ne le preoccupoyent. Mais à la verité, nostre ame ne sçait, ne tient de soy, aucun langage, & n'est affectee ou adonnee à aucun en particulier, ains encline egalement & est indifferente à toutes langues, si bien que l'vne n'empesche l'autre, comme feroit parauanture) la naturelle, si aucune y en auoit. Au moins on y recognoistroit quelque ramage, comme à ceux qui ne peuuent totalement oublier les accens, ou les prolatiõs, auec certains mots & phrases de leur lãgage maternel. Donques l'ame raisonnable n'ayant aucun langage de soy, est fort propre & apte a cõprendre & bien

Opinion de Platon cõtraire à celle de Aristote.

Que nostre ame ne sçait aucun langage naturel.

exprimer par ſes inſtrumens ſains & entiers, toute diuerſité de langues. Comme l'on eſcrit du Roy Mitridates, auoir eu ſi heureuſe memoire, qu'il parloit bien & proprement vingt deux langues diuerſes. Nous n'auons de nature que la ſimple voix, commune à tous animaux qui reſpirent, & differente en eux ſelon leurs eſpeces. Car chaſque animal a ſa voix propre, qui ſignifie groſſierement ſes affections ou paſſions: laquelle on ne ſçauroit exprimer ou repreſenter (dit Ammonius ſur Ariſtote) par lettres ou ſyllabes, non plus que les diuers bruits de la mer, & des vẽts. L'homme auſſi, és premiers mois, quand il vit ſimplement en beſte, n'a que la ſeule voix, auant qu'il apprenne à parler: duquel eſtant priué, il eſt dit muet: iaçoit qu'il n'ait perdu ſa voix. Dõt Ariſtote dit treſbien en ſes problemes, que le ſeul homme eſt muet. Or le parler n'eſt autre choſe, que façonner & articuler ſa voix naturelle, en adiouſtant de conſones aux vocales, en les compoſant & entrelaçant, pour exprimer des mots ſignificatifs, qui expliquent & (par maniere de dire) enfantent les conceptions de l'homme: leſquelles ſont infiniement plus diuerſes & en plus grand nombre, que celles des autres animaux exempts de raiſon & diſcours. Et pourtant il falloit bien que l'homme ſçeuſt fort diuerſifier ſa voix, pour reſpondre à ce que contient la grand capacité de ſon eſprit. L'enfant ramaſſe & aſſemble diuerſes conceptions en ſon entendement, & les paroles qu'il oit accompagnees de quelques actions, le tout ayant ſignification. Il comprend cela de peu à peu, & le retient par frequente reiteration. Depuis, quand ſa langue eſt plus ferme, il taſche à repreſenter ce qu'il a retenu, en begueant: & parle en fin d'vn long apprentiſſage, non moins qu'vn perroquet apres auoir longuement eſcouté. Car autrement, tant l'vn que l'autre n'auroit que ſon ramage, qui eſt la voix naturelle, ſans autre ſignification que de certaines affections ou paſſions comme nous auons dit. Voyõs maintenãt ce qu'en dit Ariſtote en ſon hiſtoire

Que la voix ſeule eſt de nature, & non la parole

Problemes 57. liu 11 Qu'eſt ce que parler, comment il ſe forme & pourquoy.

des animaux. Les animaux qui parlent, ont aussi voix: mais tous ceux qui ont voix, ne parlent pas. Car ceux qui sont sourds de nature, ils sont aussi muets, dont ils peuuent bien rendre vne voix, mais non point de parole. Et au liure des sens, & de leurs organes, où il fait comparaison des aueugles & des sourds nez, il dit sourds & muets, comme accidens qui s'entresuiuent necessairement. Ainsi Alexandre Aphrodisien en ses problemes, ayant demandé pourquoy les sourds de naissance sont aussi muets, il respond gentillement, qu'ils ne peuuent dire, ce qu'ils n'ont iamais ouy. Pour mieux confirmer ce propos, il nous faut adiouster ce, que le mesme Aristote escrit au liure dessus allegué, touchant la voix & le chant des oyseaux, qui est en partie simplement naturel, & en partie de quelque apprentissage entre eux. Car ie ne veux ici amener, ce que l'homme enseigne à vn oiseau, de representer autre chant que le sien: mais l'enseignement des oiseaux peres & meres, à l'endroit de leurs petits. Dequoy on pourra aisément comprendre, que si les oiseaux ont vn chant naturel (qui est la voix commune à toute leur espece) & vn autre enseigné ou apprins, en demeurant auec les siens, qu'il n'auroit pas s'il en eust esté incontinent separé, & prins au nid: de mesme l'enfant sequestré de toutes gens qui parlent, & qui de leur conuersation l'enseignent à parler, n'aura que sa voix naturelle, comme quand il nasquit. La voix despliee, dit Aristote, (qui est, comme si on disoit le parler des bestes) est differente entre les animaux, voire entre ceux de mesme espece, en diuers lieux. Exemple: les perdrix en diuers païs, ont le chant diuers, car les vnes cacrabent, les autres strident. Et il y a de petits oiseaux, qui ne chantent comme leurs parens, si ayans esté prins au nid, n'ont eu l'education paternelle: ains se sont addonnez & accoustumez aux mœurs & au chant des autres oiseaux. Mesmes on a apperçeu quelquefois vn rossignol, qui enseignoit son iargon à ses petits, & leur donnoit à imiter quelques chansons. Car le parler

Difference de la voix au parler liu 4. chap. 9.

Chap. 1.

Liur. 1. probl. 133

Que le chant des oyseaux est en partie d'apprentissage.

„ ne prouient de nature, comme la voix: ains peut estre
„ acquis par estude & discipline. Voila pourquoy aussi les hommes vsent de diuers langages, combien que tous ayent semblable voix, &c. C'est assez prouué ce me semble que le parler soit chose apprinse par le moyen de l'oüie, dont il s'enfuit inéuitablement, que les sourd nez,& ceux qui n'ont iamais ouy parler, sans estre sourds, sont muets par consequent: sinon que par succession de temps ils ioüissent de l'oüie, leurs aureilles estans destoupees: comme nous auons quelquefois obserué, & mesmes pratiqué, en des enfans qui n'auoient parlé auant sept ou huit ans.

Conclusion comment les sourds de naissance sont aussi muets.

Difference du parler des enfans à celuy des oiseaux.

Maintenant ie veux, comme en passant, toucher ce poinct, qui n'est mal à propos: s'il y a difference du parler que l'enfant a apprins à celuy d'vn perroquet, d'vn estourneau, d'vne pie, d'vne aloüette, d'vne linotte, d'vn tourd, ou d'vn corbeau, d'vn gay, semblablement apprins. Il est certain, que comme leur ame est differente, ainsi est leur langage, en ce que l'enfant entend ce qu'il dit, & le veut ainsi dire, ou mieux s'il pouuoit, pour expliquer & faire entendre ses conceptions, l'oiseau au contraire, n'a aucune intelligence de la signification de ce qu'il prononce. Tellement que si l'oiseau demande, ou respond quelque chose bien à propos, c'est d'vn rencontre, & non pas d'ordinaire: sinon qu'on le luy ramentoiue, ou face dire expressément. Encor y adioustera-il tousiours quelque mot de trauers, lequel arguëra suffisamment, qu'il n'en a aucune intelligence. Dont on dit communément de celuy qui parle, & ne sçait ce qu'il dit, il parle comme vn perroquet. Ainsi peut-on apprendre quelque folie, ou imprecation en Allemant, Polognois, Basque, Breton, ou autre langue incogneuë, qu'on dira ignorament pour salutation, dequoy on se rira. Ainsi plusieurs prient bien Dieu en Latin, sans aucune intelligence de ce qu'ils luy demandent.

II.

Si le muet de naiss-

Reste à sçauoir, puisque le sourd naturel est muet par consequent, si pareillement le muet de nature (à

raiſon de quelque defaut en ſa langue, ou és autres parties requiſes au parler) eſt conſequemment ſourd. Lactance Firmian en ſon liure de l'ouurage de Dieu, le veut ainſi : mais eſtant groſſier anatomiſte (comme l'on comprend aiſément par ſes raiſons) il ne doit en cela eſtre creu. Alexandre Aphrodiſien au lieu cy deſſus allegué, ſemble dire, que non, mais il n'a bon fondement, quand il poſe qu'il y a vn paer de nerfs qui vient du cerueau, duquel vne portion va à la langue, & l'autre aux oreilles. Et que parce, les affections de la langue & des oreilles ſe communiquent aiſément. Et d'autant que l'vne deſdites portions peut eſtre offencee & corrompuë ſans l'autre, il aduient auſſi qu'on peut deuenir ſourd par quelque maladie, ſans deuenir muet & au contraire. Mais ſa ſuppoſition n'a aucun lieu en ceci, non plus que la raiſon d'aucuns modernes, ſuiuans Pierre de Albano, dit Conciliateur : que le ſixiéme pareil des nerfs du cerueau qui meut la langue, eſt fermement allié au cinquiéme pareil, lequel ſert à l'oüie. Car comme ie ne veux pas que le defaut du parler ſuiue la ſurdité, pour aucun conſentement ou ſimpathie de la langue aux oreilles, ains ſeulement à faute de doctrine qui ſoit reçeuë des oreilles : ainſi n'accorderay-ie pas, que pour le vice & incongruité des parties dediees au parler, l'oüie en ſoit offencee. Auſſi le fait n'eſt pas ſemblable, veu que telles parties ne ſont ne à l'integrité, ne à la conſtruction des oreilles: moins à l'inſtruction de l'oüie, laquelle pour ſoy n'a beſoin d'aucun enſeignement, non plus que la veuë, ou autres ſens exterieurs : qui ne requierent ſinon d'eſtre libres & ouuerts, ſans aucun empeſchement, & que leur obiect ſoit prochain en certaine diſtance. Adonc nous voyons & oyons naturellement ſans doctrine ou diſcipline. Puis donc que l'oüie ne prend ne apprend aucune choſe des inſtrumens parolifiques, ni meſme de la parole (quant à ſon action ſimple d'oüir) celuy qui eſt muet de naiſſance par l'imperfection de ſa langue ne ſera pas ſourd pour cela : non

ſance eſt ſourd par cõſequẽt. Chap. 11.

plus que ſi à vn beau parleur, on arrachoit la langue. Ainſi void-on iournellement ceux auſquels on l'a coupee, n'oüir pas moins pour cela. On pourroit ici repliquer, que c'eſt autre choſe, eſtre mutilé de ſa langue apres la natiuité, & d'y auoir quelque imperfection de nature, comme auſſi nous voyons que ceux qui ſont deuenus ſourds par accident de maladie ne perdent le parler: combien que les ſourds de naiſſance, ſoient muets neceſſairement. Mais il ſuffit pour aſſeurer noſtre premiere propoſition, de la mutité ſuiuante la ſurdité naturelle, que les ſourds par accident, ſont de là en auant ineptes à autres langages nouueaux, ſi ce n'eſt par le moyen de l'eſcriture: à laquelle encores à eſté autrefois neceſſaire l'oüir. Car comme ainſi ſoit que la lettre eſcrite eſt le vicaire de la parole, il eſt impoſſible qu'on ſçache eſcrire, ou entendre l'eſcriture (quoy qu'on la puiſſe contrefaire, comme en peignant, par imitation) ſans auoir iamais ouy. Donques s'il eſt vray, que les inſtrumens de la parole ne conferent ou communiquent particulierement aux oreilles, & que le parler ne fait rien à l'oüir, comme au contraire l'oüir fait & eſt neceſſaire au parler: il s'enſuit bien, que le muet de nature, n'oüira pas moins pour cela (ſuppoſé que l'organe de l'oüie ne ſoit en rien intereſſé) combien que le ſourd de naiſſance, ſoit muet neceſſairement, quoy qu'en ſa langue & és autres parties requiſes au parler, il n'y ait aucun defaut. Notez qu'en tout ce propos, ie dis de naiſſance & de nature, indifferemment: pour ſignifier le ſourd ou le muët dés le commencement. Et ie dis muet de naiſſance, non celuy qui ne parle pas (car ainſi nous ſerions muets) ains qui n'eſt apte à parler.

Repliq.

Reſp.

Qu'on ne peut lire ne eſcrire intelligiblemẽt, ſans auoir premierement ouy.

III. *D'où viẽt que l'hõme eſt ſi tardif à parler.*

Venons au troiſiéme poinct: d'où procede, que l'hõme ayant l'eſprit ſi habile & prompt, qu'il comprend toutes choſes en peu de temps, il eſt neantmoins ſi tardif à ſçauoir parler & articuler ſa voix? & les beſtes ont incontinent, ou bien toſt apres quelles ſont nees, leurs voix abſoluës & parfaites, autant qu'elles auront

iamais? Aristote en ses problemes respond à cela, que la voix de l'homme à de grands diuersitez, les autres animaux n'expriment point de lettres, ou fort peu (cõme deux ou trois seulement) & sans consones, lesquelles iointes aux vocales font la parole. Or le parler dit il, n'est pas de la simple & seule voix, ains est parfait & accomply des affections ou condition de la voix, auec signification: & les affections de la voix, ce sont les lettres. Parquoy les enfans, auant qu'ils sçachent ou puissent prononcer les lettres, expriment leurs passiõs, (non autrement que les bestes) d'vne voix naturelle & nullement apprise : laquelle est commune à tous enfans de pays que ce soit. Mais le parler est different de ville en ville, voire en mesme ville, à raison de la voix artificiellement distincte, par la grande diuersité des lettres accouplees & entrelacees d'infinies sortes dequoy procedent les mots diuers, qui signifient infinité de choses. Puis donc qu'il y a tant de façon au parler, & que de cinq ou six lettres on peut faire cinquante mots differens l'vn de l'autre, il est bien aisé à entendre, pourquoy est ce que l'enfant forme si tard sa voix au prix des bestes: lesquelles ont leur voix fort simple, & (comme dit Alexandre Aphrodisien) plus naturelle qu'animale? Car ce qui est extrémement diuers, & qu'il faut diuersifier de plusieurs differences, ne peut estre acheué en peu de temps: soit qu'on ait esgard à l'ame, quiapprẽd la sciẽce de parler: soit à la lãgue, qui le doit exprimer laquelle requiert aussi du temps à se desrompre & habiliter, comme on dit de la main pour les instrumens de Musique. Dont au commencement, de muet on deuiẽt begue, ne pouuãt biẽ faire sonner toutes les lettres, ne prononcer habilement les mots, pour la mollesse de la langue, & sa rudesse à vn nouueau mestier. Il y a vn autre doute sur ce mesme propos, qui est plus mal aisé à expliquer. Aristote le propose en ses problemes. D'où vient que quelques enfans commencent à parler auant l'aage : auquel communément on forme les paroles, & apres auoir bien exprimé quel-

Liure.11. probl.58. & 60.

Liu.11. prob.141

Liur.11. prob'.17

D'ouvient quequel-

ques vns parlẽt auant le temps, & puis reuiennent muets.

ques mots derechef ils ſont muets, & reuiennent à leur premier eſtat, iuſques au temps & terme ordinaire du parler ? Ce que pluſieurs eſtiment choſe prodigieuſe : & meſmes quand on dit, quelques vns auoir parlé dés le poinct qu'ils furẽt nez. Cela eſt vrayement bien rarẽ & malaiſé à croire, toutesfois il peut bien aduenir par raiſon naturelle. C'eſt, que l'enfant au meſme inſtant qu'il oyt, il l'entend, & le peut dire. Mais le plus ſouuent & d'vn ordinaire, l'ouyr precede de loin l'intelligence, & l'intelligence le parler: d'autant que l'inſtrument de la parole n'eſt encor de la temperature, qu'il conuient à expliquer ce que l'eſprit aura conçeu. Au contraire, quelques vns parlent pluſtoſt qu'ils ne ſçauent entendre (ainſi que nous auons dit du perroquet, & autres oiſeaux qui parlent) contrefaiſans les mots qu'ils ont ouy, iuſques au temps requis à tous les deux, c'eſt, de pouuoir entendre & parler. Ceux donc auſquels les obiects de l'ouye font pluſtoſt impreſſion en l'ame, que l'inſtrument du parler ne ſoit parfait, il leur aduient aucunefois, que apres auoir entendu beaucoup de choſes, ſoudain ils les prononcent : & meſmes apres leur dormir lors que les eſprits rendus plus copieux, peuuent faire quelque effort & impetuoſité à mouuoir diſtinctement leur langue. Mais cela ne dure pas : & n'eſt gueres continué : ains l'enfant reuient à ſa premiere mutité. Ainſi quelquefois nous ſommes tellement diſpoſez : que ſans y penſer il nous vient des propos & ſentences à la bouche : leſquelles nous ſerions bien empeſchez autresfois de trouuer ſi bien auenantes : & au contraire, par fois il nous eſt impoſſible d'expliquer ce que nous ſçauons bien. Semblablement il peut aduenir, que vn enfant dira quelque choſe : & puis la langue retournant à ſon eſtat ordinaire, deuiendra muette, iuſques au dernier temps de ſa perfection & force. Autre cas eſt, des enfans qui deuiennent muets par ſurdité, apres auoir parlé quelque iargon, voire parlé intelligiblement comme nous ſçauons par bon rapport, eſtre aduenu

à tous les enfans maſles du ſire Anthoine Butin (fameux Apoticaire de Tolouſe, qui a pour enſeigne les trois Roys (dequoy ſes filles ſont exemptes. Ils parlent tous iuſques enuiron les quatre ans : puis ils deuiennent tellement ſourds, qu'ils n'entendent aucun bruit, & petit à petit ils ceſſent de parler. C'eſt d'autant, que ne continuans plus d'ouyr, ils oublient aiſément ce peu de langage qu'ils auoyent apprins és premiers ans: comme l'enfant eſt fort oublieux, à cauſe de ſa grande humidité, & ceux dudit Butin particulierement, qui ſont fort rheumatics. Ainſi n'ayans plus le moyen de continuer d'apprendre à parler en oyant, ils deuiennent muets : comme celuy qui auroit apprins quelques mots en Allemand, en Baſque, ou en Breton, à faute de continuer la conference de tels langages, il oublie ce peu qu'il en ſçauoit : & celuy qui diſcontinuë ſa Grammaire, ou autre ſcience, ou le ieu des inſtrumens de muſique les oublie facilement. Ce fait confirme touſiours plus noſtre premiere propoſition, en faueur de laquelle nous auons ainſi diſcouru. Car ſi on peut redeuenir muet, à cauſe de la ſurdité, qui ſuruient par accident, apres auoir ſçeu parler: qui doutera meſhuy, que le ſourd de naiſſance ne ſoit muet inéuitablement? I'adiouſteray vn autre accident bien notable, qui fait aucunement à ce propos : de ceux qui par bleſſeure, ou autre maladie du cerueau, perdent entierement la memoire de toutes choſes, iuſques au parler: lequel ils rapprennent de peu à peu, comme font les enfans, ayans l'oüie à leur commandement, & les inſtrumens du parler nullement hipothequez. Gens graues & dignes de foy, teſmoignent auoir veu quelques vns blecez à la teſte, d'vne part & d'autre, & meſmes dans l'œil (dequoy M. Rondelet racompte vne hiſtoire en ſa pratique en l'appendice du chap. 11.) qui oublierent iuſques à leurs noms propres : & leur fallut enſeigner toutes choſes, comme à des enfans. Ainſi reuiennent ils tous à la premiere condition d'vn

De ceux qui oublïẽt tout iuſques à leur propre nom.

enfant de naissance : sauf du parler vulgaire, que quelques vns retiennent encores, mais les autres impressions des langues estrangeres, des arts & sciences apprinses, de ce qu'ils ont veu & cogneu auparauant, toutes sont effacees de leur ame, par l'inondation & ruine du mal.

Liure 1. Chap. 33. Opinion de Messire Pierre Messie.

Ayant paracheué ce discours, i'ay esté aduerti que Messire Pierre Messie en ses diuerses leçons, auoit touché ceste question. Il conclud à deux aduis : c'est que les enfans qui n'auroyent aprins aucun langage, parleroyẽt en Hebrieu : ou bien qu'ils feroyent naturellement & d'eux-mesmes vn langage nouueau, donnans des noms estranges aux choses. Comme nous voyons que les enfans de leur propre naturel imposent des noms à ce qu'ils demandent. En sorte qu'il semble, que la nature les enseigne à former vn langage tout neuf auant que d'apprendre celuy de leurs peres. Voila vne opinion de bonne grace, & digne d'vn simple gentilhomme : qui toutesfois ne sera pas aisément reçeuë d'vn seuere philosophe, lequel pese tout en vne plus forte balance que les autres, & iuge (comme on dit) à la rigueur du droit. Les raisons cy dessus deduites, arguent & concluent de toute necessité, que l'enfant sourd de naissance, ou qui autrement n'aura iamais ouy, sera aussi muet : & qu'il ne pourra aucunement controuuer vn langage, non pas mesmes sçauoir que les choses ayent quelques appellations. Ce qu'il apprend des autres, quand on les luy monstre premierement en les nommant : dequoy il recognoit par apres telles choses par ce nom là. Comme en luy monstrant & nommant tout ensemble des verges, vn cousteau, du pain, vn œuf, des souliers, &c. il comprend que c'est, auec son nom, par plusieurs fois reiterees. Autrement, il ne sera iamais en pensement de nommer aucune chose. Car il ne sçait pas mesmement (comme dit est) qu'il les faille appeler, s'il ne là apprins de quelqu'vn. Touchant aux mots bizarres & estranges qu'ils vsent, la pluspart leur est enseignee des femmes qui begayent

Refutation de ladite opinion.

gayent auec eux, cõtrefaisant les autres enfans, qui prononcent tout mollement, les autres mots qu'ils semblent inuenter & imposer à plusieurs choses, ce ne sont que mots corrompus des vrayes appellatiõs qu'ils mutilent ou deprauent en diuerses façons: ou biẽ ils prennent & vsurpent l'vn pour l'autre: ou des mots qu'ils sçauẽt, estant mal rengez dans leur memoire, ils prennent de celuy-ci la teste, de l'autre la queuë, & les adiouſtent au ventre troisiéme, faisans vne chimere de mots. Dequoy il nous font rire, comme fait vn Allemand, Italien, ou Espagnol, qui en voulant contrefaire le François, qu'il ne sçait qu'à demi, ou à tiers, ou à quart, dit des mots sogreneux & ridicules. Dira on que il les inuente, pour en faire vn langage nouueau? Non pas, à mon aduis, ains qu'il se faut & abuse, en pensant tresbien dire: & fait allusion à quelques mots qu'il a aprins, & parauãture prins en autre signification qu'ils ne sont en vsage. Ainsi l'enfant, tandis qu'il apprend à parler, confond, corrompt, depraue, difforme & deguise les paroles, par son ignorance ou impuissance, d'vne estrange façon. Comme celuy qui apprẽd en musique, fait des accords heteroclits, & l'apprentis de la peinture, ou escriture, fait des traits qui ne luy furent onc mõtrez, & le nouueau logicien, auance des syllogismes cornus, tels qu'on ne vit iamais en Aristote. Ainsi de toutes choses ceux qui se faillent à bien representer ce qu'ils veulent contrefaire & imiter, semblent vouloir faire vn art nouueau, & de leur fantasie. Mais ne pourroit on soustenir en quelque sorte, l'opinion du Seigneur Pierre Messie? Ouy pourueu que l'on supposast plusieurs enfans estre ensemble, & non chacun à part. Car vn seul n'a rien à demander, conferer & communiquer, dont par consequent, il n'a besoin de parler, ne d'inuenter quelques mots pour s'expliquer. Mais ceux qui seroient en compagnie, il est vray semblable, que pour communiquer ensemble (ainsi que porte le naturel de l'homme, qui est dit Animal sociable) ils imposeroyent des noms à ce qu'ils verroyent & traiteroient

Comm̃et il pourroit aduenir, que les enfans controuuaſſẽt vn langage.

enſemble. Car nous auons naturellemẽt en noſtre ame ceſte faculté ou puiſſance de parler, & d'expliquer, par certains inſtrumens du corps toutes nos conceptions. Tout ainſi que nous auons la faculté de cheminer, & de courir, d'empoigner, tirer, ſouleuer, & faire autres actions des pieds & des mains. Il ne faut ſinon que la volonté nous y inuite & meuue, quand les pieds & les mains ſont aſſez forts. Et ces facultez ou puiſſances ſõt miſes & reduites à effect de nous meſmes, ſans aucun enſeignement que de nature. Ainſi peut bien eſtre que la faculté de parler viendroit à effect d'elle meſme, quand la neceſſité le requerroit : comme lors que pour cõmuniquer auec autres, il faudroit dire quelque choſe, & faire entẽdre ſes penſees par des mots que l'on inuenteroit, & deſquels l'on s'accorderoit enſemble, l'vn receuant & retenant ce que l'autre auroit nommé de la façon qu'il luy auroit pleu. Mais vn ſourd de naiſſance, & celuy qui autrement n'aura iamais ouy nommer aucune choſe, ne ſçaura pas meſmemẽt qu'il faille parler, & ſe faire entendre par quelques mots. Dont il remuera ſeulement ſes leures, & fera quelques ſignes des mains, de la teſte, & autres parties de ſon corps ainſi qu'il voit faire aux autres. Et ainſi il demeurera touſiours muet, comme s'il eſtoit touſiours ſeul. Car il ne peut communiquer à perſonne les mots, qui ſont reçeus des autres. Ainſi ſon ame aura biẽ la puiſſance de parler, mais vaine & ſans exploit, parce qu'elle n'y eſt inuitee d'aucune volonté (d'autant que d'vne choſe incognue on n'a aucun deſir) ne d'aucune neceſſité. Car le ſourd de naiſſãce, qui ne ſçait ne ſent le beſoin de parler, ne s'y efforcera iamais, ne celuy auſſi qui aura touſiours eſté ſeul. Mais quand deux, trois, ou quatre, ſerõt en troupe, & voudront s'accompagner, pour communiquer & viure enſemble, comme porte la condition humaine, il eſt fort vray ſemblable que quãd ils n'auroient iamais parlé, leur ame d'elle meſme controueroit & formeroit vn langage en ce lieu là qui pourroit eſtre tout different des autres langues, leſquelles pour

Voyez ce qu'eſt annoté du fils de Creſus en la preface du ſecond liure du Ris.

semblable occasion & besoin seroient aussi inuentees ailleurs par autres personnes, qui seroient vne autre societé. Car si l'ame n'est empeschee ou frustree des instrumens corporels, requis à l'execution de ses facultez & puissances, elle d'elle mesme s'y adonne, & les met en euidence par effect, quand l'occasion & la necessité l'inuitent à ce faire. Donques les enfans qui ne seront sourds de naissance, & auront les instrumens de parler à leur commandement, s'ils n'ont iamais ouy parler, estans quelques vns ensemble d'vn ordinaire, ils pourront inuenter quelque langage entre eux, duquel ils s'accorderont & s'entendront facilement, non moins que les muets inuetent des signes, par lesquels ils se font bien & distinctement entendre. Car chasque signe est au lieu d'vn ou de plusieurs mots. Outre ce, que la plus part d'iceux sont entieres sentences, comme les notes Hieroglyphiques des Egyptiens. Mais les enfans qui naissent & conuersent parmi les gens qui parlét ne sont pas en la peine d'inuenter vn langage, en imposant des noms à ce qu'ils voyent & traitent: parce qu'ils apprennent & s'aident des mots qu'ils oyent ordinairement. Ainsi feroyent-ils d'vne autre langue, que de la maternelle s'ils estoyent transportez ailleurs. Comme si vn enfant estoit emporté de France en Allemaigne, auant qu'il eut apprins à parler ou quand il n'en sçait gueres. Car il oubliera aisément ce qu'il en a compris, & s'addonnera au langage Allemant. Donques ie ne contredis point à messire Pierre Messie sinon en ce qu'il dit, le barragoin des enfans & leurs mots bizarrez, estre de leur propre inuention (ce qui est de la corruption des mots qu'ils ont apprins) & s'il entend qu'vn enfant seul puisse inuenter vn langage. Dequoy il s'ensuyuroit aussi, qu'vn sourd de naissance pourroit semblablement parler, ce qui est euidemmét faux, ainsi que nous auons suffisamment remonstré par tout nostre discours.

FIN.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES CONTENVES *en ce present volume.*

Tu noteras que deuant la marque du fueillet y a touſiours la 1. ou 2. partie, afin que tu ne t'abuſes.

A



L'Aage requiert diuers traitemens. 1.p.242

Abſtinence de pluſieurs, de deux ou trois ans, ſans boire ni manger. 1.p.99.

Abus & piperies des mauuais Medecins. 1.p.23

les Accouchees ne requierent eſtre trop nourries. 1.p.172

Accouchee peut piſſer le laict. 1.p.173

Acte venerien, pire de iour & plus ſeur la nuict. 1.p.79

Adam n'a parlé de ſoy ou naturellement. 2.p.214

Adrian l'empereur touchant la pluralité des Medecins. 1.p.42

Aeſculape. 1.p.3

l'Afrique & l'amerique pays trop chauds pour l'vſage du vin. 2.p.3

Agnelette. 1.p.160

Alexandre frere d'Olympie, mere d'Alexandre le grand. 1.p.187

Algemont premier Roy des Lombars. 1.p.97

Alphonſo de Eſte Duc de Ferrare. 1.p.39.

Ambaſſadeur de la ſeigneurie de Veniſe. 1.p.51

Ambroiſe Paré, premier Chirurgien du Roy. 1.p.101

l'Ame n'a rien d'elle meſme quant aux ſciences. 2.p.214

noſtre Ame ne ſçait aucun langage naturel. 2.p.215

An de puberté aux maſles & aux femelles. 1.p.60. & 63

les Ans ne font certaine limitation, c'est la disposition du corps. 1.p.86. & 87
Ancienneté de la Medecine. 1.p.3.
Animal presque infini en diuersité de quatrupes, reptiles, aquatiques & oiseaux. 1.p. 110
les Animaux sont de mesme complexion en ses especes. 1.p. 111
Antipater fit mourir sa mere. 1.p. 185
Appetits de femmes grosses. 1.p.136. & 137
Appollon inuenteur de la Medecine. 1.p.3
Apoticaires mauuais & outrecuidez. 1.p.58
Arriere-faix. 1.p.102. & 160
l'Art militaire subiet à calomnie. 1.p. 16
Arts humains. 1.p.1
Artheban Roy des Epirotes. 1.p.187.
Asie est esgalement temperee. 2.p.3
Atheniens effeminez. 1.p.182
Auarice du Medecin. 1.p. 18
les Aulx eschauffent. 2.p.98
Auorter, & autres phrases semblables. 2.p.155
Auortissemens, & leurs causes. 1.p.109.
Auortissement d'ou peut aduenir. 1.p.134
Auortissement empeschè. 2.p.168

B

BAins pour engroisser. 1.p.89
Barbe & poil. 1.p.201
Beauuille maison illustre au pays d'Agenois. 1.p.95
Benefice de ventre. 2.p.94. & 95
Bernoise mere de cinq enfans d'vne ventree. 1.p.103
Bestes & arbres differentes. 1.p.91
les Bestes ont certaine saison de copulation. 1.p.108
les Bestes estans grosses n'admettent le masle. ibid.
les Bestes moins excrementeuses que l'homme. 1.p.192
Beurre & miel donné aux enfans des Iuifs. 1.p. 192.
Bieure, dit Castor. 2.p.178
Bouillons & orge mondez de la minuict. 2.p. 43
Bouillon laxatif, prins auant le disner. 2.p.81. & 82
le Boire est necessaire au febricitant. 2.p.41.
Boire à l'heure du coucher n'est bon. 2.p.48
Boissons delicates. 2.p.7
Bois d'Aloës pulueriſé. 1.p.201
Boudins ne valent rien gardez. 2.p. 57 la coustume d'en faire des presens. 58. & 59
Blaise de Monluc Mareschal de France. 1.p.95
Breuets pour preseruer de peril. 1.p.161. & 162.
2. Buts principaux en la conseruation de santé. 1.p.15

C

CAilleure de sang. 2.p.21
Calendrier obserué par les vieilles gens. 1.p. 84
Camille, capitaine Romain. 1.p.

Canicule, & iours Caniculiers. 2.p.76
Catalans. 2.p.147
Catalogue de plusieurs diuers propos vulgaires & erreurs populaires. 2.p.139
Celse, du temps d'Auguste. 2.p.68
Chaleur naturelle. 2.p.25
Chaleur des nuicts. 2.p.53
la Chambre d'vn malade quelle doit estre. 1.p.34
la Chambre doit estre gardee par celuy qui prend medecine. 2.p.85. & 86
Chambriere d'Auguste qui fit cinq enfans. 1.p.101
Changement de voix. 1.p.201
le Chant des oiseaux est en partie d'apprentissage. 2.p.217
Chataignes rendent fort salaces tant hommes que femmes. 2.p.97
les plus Cheris meurent le plus souuent. 2.p.88.&89
Chieure. 2.p.26
le Ciel ou l'air nous inuite à diuers traitemens. 1.p.241
Cigogneau pitoyable & charitable. 1.p.240
le Cinge du Medecin de Montpellier. 2.p.150
Clystere remollissant. 2.p.94
Cocu. 1.p.148
Codignac, sa force & vertu. 1.p.139
Col mesuré, puis le menton au sommet de la teste. 1.p.201
Col de la matrice. 1.p.213
Colique venteuse. 2.p.158.&159
Complexions & trempes du corps. 1.p.15
Complexions differentes. 1.p.91
Complexions neuf. 1.p.110
Conception & generation de l'enfant. 1.p.60
Condition du Medecin. 1.p.7. & 18
Conditions requises à la semence. 1.p.74
la Conjonction de la femme durant ses fleurs est sale & indecente. 1.p.73
Coniuration de l'amarri delouee. 2.p.174
Consentement des mammelles & de la matrice. 1.p.218.
Copulation charnelle en quel temps deffenduë. 2.p.76
Corneille Scipion surnommé Asian. 1.p.185
Corps bien complexionnez doiuent estre maintenus en leur complexion. 1.p.221
Courtisans bien tost vsez & enuieillis. 1.p.87
S.Cressasi, eglise collegialle d'Agen. 1.p.95
le Crier & pleurer aux enfans est nuisible. 1.p.239
le Cropion. 1.p.147. & 148

D

DEflorer. 2.p.156
Deliurance meilleure des femmes. 1.p.149
Democrite allongea sa vie. 1.p.11
Dents des petits enfans. 2.p.172

l'vne de Paris, & l'autre de Beaʳn. 1.*p.* 202. & 03
Deposition des Matrones de Carcassonne. 1.*p.*204
Desieuner, boire, resiner. 2.*p.* 164
Difference de la voix au parler. 2.*p.*217
Difference du parler des enfans à celuy des oiseaux. 2 *p.*218
le **Dormir apres la medecine n'est defendu.** 2.*p.*79
la **Douleur n'est le principal dont il faut auoir soin.** 1.*p.*54
Duration de nostre vie. 1.*p.* 13
Dysanterie. 2.*p.*158

E

E Boslaë Comté en Craconie, 1.*p.*98
Elizabeth conçeut S. Iean miraculeusement. 1.*p.*86. & 99
Embrassemens rares, ou frequens. 1*p.*74. & 75
Enfantement aisé. 2.*p.*168
Enfans legitimes, & bastards. 1.*p.*76
*l'***Enfant de trop bon esprit, n'est de longue vie.** 1.*p.*140
*l'***Enfant au ventre de la mere dequoy est nourri.** 1.*p.*142. & 143
Enfans du cheualier Ioubert, & de Catherine de Genas. 1.*p.* 166 & 167
Enfans de François Ioubert & Loyse Guichard 1.*p.*167
*l'***Enfant doit estre remué à toute heure s'il est ord.** 1 *p.*212 233
*l'***Enfant doit tetter à toute heure.** 1.*p* 234. 235
les **Enfans doiuent s'abstenir de vin.** 2.*p.*2
Escannar. 2.*p* 163
Esclaue d'vn Siennois, mere de 7. enfans d'vne ventree. 1.*p.* 103
Espagnols. 2. *p.* 147
Esuanouyr, Pasmaison & Spasme. 2.*p.*164
*l'***Europe la plus petite partie du monde.** 2.*p.*3
Excremens. 2 *p.*26
Ezechias eut la vie prolongee. 1.*p.*9

F

F Emelle est vn masle mutilé & imparfait. 1.*p.*71
Femme peut conceuoir sans auoir eu ses fleurs. 1.*p.*61.62
la **Femme ne conçoit durant ses fleurs.** 1 *p.*68
Femme bien disposee à conceuoir. 1.*p.*75
Femmes ignorantes autour des malades. 1.*p.*57
Femmes chaudes, & froides. 1.*p.* 90
les **Femmes tiennent de la Lune.** 1.*p.*194
Femmes qui ont porté morts en leurs ventres des enfans plus de quatre ans. 1.*p.*100
Femmes qui ont porté 2. 3. 4. 5. 6. & 7. **enfans d'vne portee.** 1.*p.*101
Femmes d'Egypte font assez souuent cinq enfans d'vne portee. 1.*p.*101
Femme propre pour conceuoir

beaucoup d'enfans. 1.*p.*103
Femme bossue, qui eut à Rouen cinq masles. 1.*p.*104
la Femme est tousiours de bon appointement. 1.*p.*108
Femme de Nismes copieuses en laict 1.*p.*125
les Femmes, promptes & habiles. 2.*p.*30.31.
Fenestres ouuertes de nuict. 2.*p.*54
Ferrant de Sanseuerin, prince de Salerne. 1.*p.*63
Fieures tierces & continues de quelle duree. 1.*p.*29
la Fieure est vne ardente chaleur, & le froid son precurseur. 2.*p.*9
Fieure continue d'ou procede. 2.*p.*10.
Fieures intermittantes. 2.*p.*11
Fieures, d'ou ainsi nommee. 2.*p.* 13.*&* 33
Fieures continues, & intermittantes. 2.*p.*13
Fieure, & fieure quarte. 2.*p.*173
Fils & filles comment s'engendrent. 1.*p.*80.81
Filles qui ont enfanté à neuf & dix ans. 1.*p.*63
les Filles ne doiuent estre mariees trop ieunes. 1.*p.*67
Filles plus lascrues, qui ont esté entamees fort ieunes. 1.*p.*57
Filles qu'on marie vn peu aagees ont grand peine à l'enfantement. 1.*p.*147
Fleurs d'ou dites. 1.*p.*59
Fleurs & autres synonymes. 2.*p.* 154
Flux de sang. 2.*p.*171
la Force de l'homme d'ou depend. 1.*p.*88
Fortune que c'est. 1.*p*12
le Frisson aux Febricitans d'ou est cause. 2.*p.*12
Froid exterieur comment cause les fieures. 2.*p.*11
Froid des pieds cause flux de ventre. 2.*p*92
Fumees & sueurs sortans du corps. 2.*p.*16

G

Galien a vescu sept vingts ans. 1.*p.*10
Gardes & seruantes des malades. 1.*p.*58.
Gemeaux nez quelques iours l'vn apres l'autre. 1.*p.*107
Gens de lettres & de finances. 1.*p.*87
les Genethliaques faiseurs de natiuitez, ou se peuuent fonder. 1.*p.*120
Geneuoises pour la pluspart lasciues & prodigues de leur honneur. 1.*p.*146
Gliron. 2.*p.*200
Gonelle fameux bouffon. 1.*p.*39
Gouster, souper, dementir. 2.*p.* 164.165
La Goute d'ou procede. 1.*p.*76. *&* 2.*p.*159
Goutte grampe. 2.*p.*172
les Gracches Romains tresvaillãs & tresfameux capitaines. 1.*p.*185
Groisses miraculeuses. 1.*p.*99
Guerir contre l'opinion contient deux parties. 1.*p.*29

H

HArpies quelles beſtes. 1.p.
Herbes de la S. Iean. 1.p.89
Hercule & Iphicle nez comme gemeaux. 1.p.106
Hermaphrodites, autrement dits Androgines, vulgairement Ians-femmes. 1.p.101
Herodique a veſcu cent ans. 1.p.10
l'Heur eſt vn don de Dieu. 1.p.35
Heures propres à la generation. 1.p.80.
Hippocrat & ſes ſucceſſeurs. 1.p. 5.a
Hippopotame. 2.p.26
Hiſtoire de madamoiſelle de Beauuille. 1.p.95.& 96
l'Hõme de quelle excellence 1.p.2
l'Homme ſain n'a beſoin de Medecin. 1.p.55
Homme & femme pollus. 1.p.73
aucuns Hommes ont plus de force en quelques parties qu'aux autres. 1.p.84
Homme propre à engendrer pluſieurs enfans. 1.p.105
l'Homme le plus parfait animal qui ſoit au monde. 1.p.107
en l'eſpece de l'Homme il y a plus de differẽces, qu'il n'y a d'autres eſpeces d'animaux. 1.p. 110.
Hõmes & femmes qui ont veſcu ſans manger pluſieurs iours & annees. 2.p.193
d'où vient que l'Homme eſt ſi tardif à parler. 2.p.220
Huile d'amandes douces, & ſucre candi. 1.p.168.169
Huile d'oliue, boüillon gras & force beurre, offencent l'eſtomach de trop grande laxité. 2.p.93.
les Huitres ſont froides, & ne ſeruent de rien au ieu d'amours. 2.p.26.& 97.
Hydromeli. 2.p.8
Hydropiſie. 2.p.20.& 173
Hymen, dame du milieu, cloiſtre de virginité. 1.p.205.210.211

I

IAuniſſe. 2.p.172
Iean Momin, docteur en Medecine en l'vniuerſité de Montpellier. 2.p.102
Ieanne da peirié. 1.p.63.& 67
Ieuſnes miraculeux. 1.p.99
Ieuſnes de Ieſus Chriſt, Elie, & Moyſe. 2.p.209
Ignorance du Medecin. 1.p.17
l'Ignorance des cauſes introduit fort ſouuent le faux ſoupçon, le poiſon & ſorcelerie. 2.p.183
l'Ignorant eſt iniuſte & deſraiſonnable. 2.p.104
l'Imagination peut quelque choſe à la gueriſon, mais non pas tout. 2.p.32.
l'Imagination forte a treſgrand pouuoir de faire impreſſion en nous. 1.p.50
Imaginations des femmes groſſes. 1.p.138
des Importuns & ſoupçonneux qui calomnient les procedures du Medecin. 2.p.107
Indulgence du Medecin. 1.p.21

Infibulation ou bouclure. 1.p.215
Ingratitude odieuse à Dieu & aux hommes. 1.p.25
Institution de vie nous inuite à diuers traitemens. 1.p.241
Isaac appellé enfant de promission. 1.p.99
Italiens. 2.p.147
Iuger de la suffisance des Medecins par le succez. 1.p.133
les Iurisconsultes à combien de mois reçoiuent l'enfant pour legitime. 1.p.119
Iurisdiction haute, moyenne & basse, departie au Medecin, Chirurgien & Sage femme. 1.p.153
Iurisprudence. 1.p.2.

L

LAdrerie mal contagieux. 1.p.92
Laict des accouchees. 1.p.173
Laict és mammelles d'vne femme & pucelle. 1.p.193.194.195. & 196
Laict de nourrice de quelle vertu & proprieté. 1.p.178.179
Laict espais & cailleboté appelé des Latins Coloſtre. 1.p.190
Laict és tetins d'aucuns hommes. 1.p.197
le Laict qui est fait des restes d'vn fils, est moins chaud, que des restes d'vne fille. 1.p.222
le Laict de la mere est tousiours plus propre à son enfant. 1.p. 224.& 29
le Laict est propre nourriture de l'enfant. 1.p.245
Langage que parleroit vn enfant qui n'auroit iamais ouy parler. 2.p.212
Larfondement quel mal. 12.p. 18
Latins. 2.p.149
le Lict & couuertures d'vn malade. 2.p.5
Linge, linceux & chemises des febricitans se doiuent souuent changer. 2.p.27.28.& 29
on ne peut Lire ne escrire intelligiblement, sans auoir premierement ouy. 2.p.220
la Lune conduit la conception, nourriture & naissance de l'enfant. 1.p.120
Lunatic, & tenir de la Lune. 2.p.161

M

MAchaon & Podalire. 1.p.3
Macrine femme de Torquat consul Romain. 1.p.135
Magistrat. 1.p.2
Mahommet, & sa secte. 2.p.3
Maladies internes & externes. 1.p.21
Mal caduc. 2.p.162
Mal de mere damoiselle à Seaux a eu d'vne portee six enfans. 1.p.101
Mal de mere. 2.p.157.& 174
Male bosse. 2.p.163
Malice du Medecin. 1.p.20
les Mammelles tarir à celle de qui on chauffe le laict. 1.p. 225. 226.& 227
les Mammelles tarissent aussi

aux bestes, si le laict verse au feu. 1.p.130
le Manger & boire se cuit & digere dans l'estomach. 1.p.143
Marguerite Comtesse de Hollãde. 1.p.98
Marques apparentes aux corps des enfans d'où procedent. 1.p. 136. & 137
Masclon. 2.p.174
le Masle est plus digne, excellent & parfait, que la femelle. 1.p.70
le Masle est plus chaud que la femelle. 1.p.221
les Masles & femelles comment se forment & conçoiuent. 1.p.71
Matelas & coiiettes. 2.p.54
Matinees de L'Isl'adam. 2.p.99
Matrice des bestes. 100
Matrice des femmes. 1.p.101
Matrice vuide qu'elle viande demande. 1.p.172
Mau loubet. 2.p.163
Maux qui viennent à raison de la groisse, ne se doiuent mespriser. 1.p.129.130.& 131
Medecine excellente par dessus tous les arts humains. 1.p.1.2
Medecine departie en trois. 1.p.5
la Medecine prolonge la vie. 1.p.10
la Medecine suiette à calomnie. 1.p.16
les Medecines ne sont à reietter. 1.p.52
la Medecine ordonnee de Dieu pour la guerison des malades. 1.p.25
la Medecine science obscure & profonde. 1.p.33
Medecine comme se doit prendre. 2.p 77
la Medecine est art coniectural: 2.p.109
le bon Medecin quel il doit estre, 1.p.18
Medecin creé de Dieu pour estre glorifié en ses merueilles. 1.p.24
le Medecin bien heureux qui viẽt à la declinaison du mal. 1.p. 32.& 2.p.106
Medecin assidu aupres du malade, est vn heur tresgrand. 1.p.44
Medecin agreable, ou desagreable. 1.p.50
le Medecin est pour les personnes mal saines. 1.p.55
le Medecin suiet à calomnie. 2.p.103
Medecins honorez & entretenus à Rome. 1.p.4
Medecins bons & mauuais. 1.p.7
Medecins dits les mains de Dieu. 1.p.27
Medecins en plus grand nombre que nul autre estat. 1.p.39
plusieurs Medecins d'vn ordinaire ne sont bons ni profitables. 1.p.41.& 2.p.112
Medecins plus fameux. 1.p.49
Medecins doiuent estre quelques fois appellez aux enfantemens. 1.p.152.153
Melicrat. 2.p.8
Memoire excellente & prompte

conception, n'eſt choſe beaucoup louable. 1.p.140
Memoire. 2.p.170
Meres de 7.9.11.12.36 & 363. enfans d'vne portee. 1.p.96 97. & 98
les Meres doiuent nourrir leurs enfans. 1.p.176
Meres vicieuſes & mal complexionnees ne doiuent nourrir leurs enfans. 1.p.182
Meſlanges d'aucuns propos vulgaires, & erreurs populaires. 2.p.113
Michel Verin Eſpagnol. 1.p.66
Migraine. 2.p.161
Miracles naturels, & ſupernaturels. 1.p.99. & 2.p.211
Mœurs de l'eſprit ſuiuent le temperament du corps. 1.p.66
Mois de la groiſſe comme il les faut compter. 1.p.119
Moles, amas, freres des Lombars. 1.p.163. & 164
le Mõde diuiſé en quatre parties. 2.p.2
Morfondement, & ſes remedes. 2.p.15.16. & 17
Mort ne fut iamais ſans regret. 2.p.90. & 91.
Moyens meilleurs d'accoucher. 1.p.149. & 150
ſi le Muet de naiſſance eſt ſourd par conſequent. 2.p.219
Mule à Montpellier qui auoit vn poulain. 1.p.100.

N

NEceſsité de la medecine. 1.p.4
Negligence du Medecin. 1.p.4
Nephritique. 2.p.158
Neron fit mourir ſa mere. 1.p.185
Nœuds de l'arriere-faix ne nous prediſent combien d'enfans aura la femme. 1.p.159
Noli me tangere. 2.p.161
Nourriture quand doit eſtre donnee à femme deliuree de l'enfantement. 1.p.170
Nourrices doiuent pluſtoſt iouïr de leurs amours que de bruſler. 1.p.226
Nourrices pourquoy amoureuſes & paſſionnees des enfans. 1.p.183
Nourrices plus aimees que les meres par les enfans. 1.p.185

O

OIſiueté conſume le corps. 1.p.87
Opinion conçeuë du Medecin, donne certaine confiance au malade de guerir mieux. 1.p.49
Ordonnances des medecins doiuẽt eſtre obſeruees. 1.p.52
les Ordures de l'enfant, luy cauſent grand mal, & au corps & à l'eſprit. 1.p.237
Orgeol quel mal. 1.p.133
de ceux qui Oublient tout iuſques à leur propre nom. 2.p.223
Ours. 2.p.178
des Outrecuidez & preſomptueux, dangereux aupres du malade. 2.p.110
Oz Bertrand, oz pubis. 1.p.145. & 146

P

PAillards ſubiets aux gouttes & autres maux. 1.p.77
Paillaſſe & Balouffe. 2.p.54
Paiſans. 1.p.87
Parler eſt vne ſcience ou diſcipline. 2.p.212
Parler que c'eſt, comment il ſe forme & pourquoy. 2.p.216
Paſſereaux ſalaces & lubriques viuent peu. 1.p.77
Phauorin philoſophe Athenien. 1.p.176
Philoſophie morale. 1.p.2
Philtres & breuuages amoureux. 1.p.156 & 157
Penſer vn malade. 2.p.66
Perdre le laict. 2.p.172
Pierre dans le corps. 2.p.169
Piſſer auant que ſe repoſer. 2.p. 22 & 23
Plaiſir que doment les enfans à leurs nourrices. 1.p.184
Platon & Lycurge ordonnẽt aux femmes de nourrir leurs enfãs 1.p.187
la Poiſon ne peut iamais eſtre aliment. 2.p.81
Poiſons s'ils peuuent eſtre baillez à certains iours, & faire mourir à certain temps. 2.p.181
Porceleis de la ville d'Arles en Prouences. 1.p.97
Pores, troux qui ſont en la peau de l'homme. 2.p.10
vn Potier eſt enuieux à l'autre. 1.p.42
le Poyure eſchauffe. 2.p.98
Priuileges donnez par le Senat aux dames Romaines. 1.p. 135. & 136
Propos fabuleux. 2.p.275
Prudence, principale action de l'homme temperé. 1.p.140
Pſammetic Roy des Egyptiens. 2.p.212
vne Pucelle peut auoir du laict en quantité notable. 1.p. 193. 194
le Pucellage d'vne fille mal-aiſément ſe cognoiſt. 1.p.199
Puiſſance nutritiue. 1.p.13
la Purgation peut conuenir à toute ſaiſon. 2.p.72.73

R

RAiſins de panſe ou Paſſerilles, en Latin vua paſſa. 1.p.141
Raffraiſchiſſement de la chambre du malade. 2.p.53
Ramas de propos vulgaires, & erreurs populaires. 2.p.118
Reffiron ou arriere-foſſe. 1.p.213
Regime qu'il conuient obſeruer aux febricitans. 2.p 29
Reigle des enfans donnee par les nourrices. 1.p.231.233.234
Remedes derniers preferez à tous autres. 1.p.31. & 2.p.106
Remedes metaphoriques & extrauagans. 2.p.167
Remedes ſuperſtitieux ou vains & ceremonieux. 2.p.171
Repas du iour que lon prend medecine. 2.p.83 84
Reproches & fauſſes accuſations des malades. 1.p.35
Retaillat. 2.p.157

Retour de la fieure à meſme iour & heure d'où procede. 2.p. 13.14. & 15
Rheume, & Catarrhe. 2.p.159
Rogne mal contagieux. 1.p.93
les Romains ſe ſont paſſez de Medecins enuiron ſix cens ans. 1.p.4.

S

Sages femmes. 1.151.153
Saigner du nez. 2.p.161
Saignee bonne & neceſſaire. 2.p.60.61.62
Saignee des enfans & gens vieux. 2.p.65.&.66
Saignee des femmes groſſes 2p 67
Saignee quand & comment ſe doit faire. 2.p.70.71.& 72
les Sains & les medecins gueriſſent, mais auec treſgrande difference. 2.p.210
Salamandre. 2.p.178
Sanſerre aſſiegee en l'an 1573. 1 p.34
Sang des beſtes. 2.p.56
Sang de l'homme. 2.p.59
Sang menſtrual. 2.p.61
Sara à 90. ans cõçeut vn enfant. 1.p.99
Sciatique. 2.p.160
Scroua magnifique maiſon à Padouë. 1.p.97
Sel donné aux ouailles les rend plus fecondes. 2.p.96
la Semence n'eſt maſculine ni feminine. 1.p.71
Semence de la femme ſe ioint & allie à celle de l'hõme. 1.p.104
Semence iettee en trois diuerſes fois ſe peut aſſembler & vnir à faire vne groiſſe. 1.p.106
Semence multiplie & en abondance. 2.p.167
Sept mois, terme vital. 1.p.102
le Sexe diuers eſt diuerſement entretenu. 1.p.242
Signes du pucellage. 1.p.200
Signes de la groiſſe d'vne femme. 1.p.124.& 125
Signes pour diſcerner ſi l'enfant eſt maſle ou femelle. 1.p.126
Signes pour cognoiſtre ſi la femme en porte deux à la fois. 1.p.127
Signes de la virginité. 1.p.212
Spartans virils & courageux. 1.p.182
Squinance, morceau d'Adam. 2.p.160
les Sourds de naiſſance ſont auſſi muets. 2.p.218
Sterilité, & ſes cauſes. 1.p.91
Stourneau, maiſon noble en Perigort. 1.p.151
Succes deſſouuent à l'heur, plus qu'au ſçauoir du medecin. 2.p.103
Superfetatiõ reçeuë par Ariſtote. 1.p.106
Superſtition folle de quelques idiots. 1.p.23
Syrien, qui nourrit ſon enfant plus de ſix mois de ſon propre laict. 1.p.197
Syrop de l'enfant. 1.p.192.193

T

TAches rouges que les enfans portent de leur naiſſance.

d'ou procedent. 1.*p.*69
Temps iuſques auquel l'homme & la femme peuuent conceuoir. 1.*p.* 86
Temps prefix n'y a point à la generation de l'homme. 1.*p.* 107. *&* 108
Tendrieres mal de tetins. 1.*p.* 231 *& leur remede. ibid. &* 232
le Terme de la vie eſt prefix. 1.*p.*8
Terme de l'accouchement procede de la diuerſité des complexions tant de l'enfant conceu, que de la mere. 1.*p.*113
Termes de vie ſurnaturels, naturels, & accidentaires. 1.*p.*12
Terme de 7.9.10. & 11. mois vitals. 1.*p.*109
Tetin, ou petit bout de la tete changeant de couleur. 1.*p.*200
Tetter combien doit de temps le fils & la fille. 1.*p.*241.241. 243.245. *&* 246
Theologue. 1.*p.*1. *&* 2
Thomiſte ſeptiéme Roy des Lacedemoniens. 1.*p.* 86
les Trauailleurs ſont moins gouteux, & ont plus d'enfans. 1.*p.*76
Trenchees des accouchees. 1.*p.* 169. *&* 174
Trenchees que donne la medecine. 2.*p.*87
Tunique agnelette. 1.*p.*102
Tunique ou chemiſe couurant les eſpaules de l'enfant. 1.*p.*160
les Turcs ne boiuent point de vin. 2.*p.*3

V

la VEdille *des enfans comme doit eſtre gouuernee.* 1.*p.*155
Veiller que c'eſt. 1.*p.*78.
Veine vmbilicale. 1.*p.*157
Ventre affamé n'a point d'aureilles. 1.*p.* 236
Ventre bon. 2.*p.*94 *&* 95
Venus eſt froide ſans pain & vin. 1.*p.*74
Venus engendree de l'eſcume de la mer. 2.*p.*96
Verdalle, en Latin Curruca. 1.*p.*148
Verole mal contagieux. 1.*p* 93
Verrues. 2.*p.*173
la Viande bien à propos, eſt vn tresbon remede & medicament. 1.*p.*44
les Vices & mauuaiſes complexions des enfans d'où procedent ſouuent. 1.*p.*188
la Vie ſe peut prolonger & accourcir. 1.*p.*8.9.10.11
la Vie comment ſe peut prolonger. 1.*p.*13. *&* 14
noſtre Vie eſt pleine de contrarietez. 1.*p.*45
le Vieillard n'eſt totalement inepte à engendrer des fils. 1.*p.* 82. *&* 83
aux Vieillards le vin eſt fort propre. 2.*p.*2
Vieilleſſe. 1.*p.*13
la Vieilleſſe d'où aduient principalement. 1.*p.*87
le Vin grandement profitable,

& nuisible. 2.p.1
le Vin n'est tant necessaire que l'on ne le peut bien passer. 2.p.2
le Vin augmente aux febricitans la chaleur, & redouble l'alteration. 2.p.4
Vin interdit aux malades, & permis par les medecins. 2.p.5
le Vin cause la digestion, & facile distribution des autres choses qu'on prend. 2.p.6
le Vin est fort penetrant. 2.p.7
le Vin comment peut refraischir. 2.p.20
Vin de collation. 2.p.46
Vin rechauffé, Vin refraischi. 2.p.50.51. & 52
le Vin fort vaporeux, subtil & penetrant eschauffe. 2.p.98
Vipere. 2.p.177
s'on peut Viure sans manger durant plusieurs iours & annees. 2.p.191
Visitation des Medecins. 1.p. 46
la Voix seule est de nature, & non la parole. 2.p.216
Vomir sur mer. 2.p.172
Vomissemẽt de la Medecine comment est empeschẽ. 2.p. 78
l'Vrine ne peut asseurément enseigner si vne femme est enceinte. 1.p.121
ce que l'Vrine peut fidelement rapporter. 1.p.122. & 123
l'Vrine ne doit estre retenuë. 2.p.23. & 24
Vtilité de la Medecine. 1.p.4
le Vulgaire ignorãt iuge tresiniuste & inique. 1.p.41

Y

YEux enfoncez d'où procedent. 1.p.88
Yeux changent facilement pour diuerses dispositions. ibid.



FIN.

A ROVEN,

De l'Imprimerie de NICOLAS L'OYSELET.

